

Félix Hémon

COURS DE LITTÉRATURE



A. de Vigny - A. de Musset
L'Éloquence - Moralistes
Romanciers - La Critique



LIBRAIRIE DELAGRAVE

5545 13.75



COURS

DE

LITTÉRATURE

XXVI. ALFRED DE VIGNY



SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules Bardoux, Directeur.

COURS
DE
LITTÉRATURE

PAR

FÉLIX HÉMON

INSPECTEUR GÉNÉRAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

XXVI

ALFRED DE VIGNY



PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

ALFRED DE VIGNY

(1797-1863)

Les débuts poétiques. — Éloa.

Quand Sainte-Beuve, jeune, poète et déjà critique dans la poésie, caractérisait la Renaissance dont il était le témoin, il nommait Vigny après Lamartine et V. Hugo :

> Lamartine ignorant, qui ne sait que son âme,
> Hugo puissant et fort, Vigny soigneux et fin...

Lamartine « planait sans efforts » et régnait. Plus belliqueux et plus discuté, Hugo ressemblait à un chef de partisans qui tient haut sa bannière dans la mêlée.

> Il la maintient encore, et Vigny, plus secret,
> Comme en sa tour d'ivoire, avant midi rentrait.

Ce poète « secret » qui, de si bonne heure, renonce à l'action et, loin du bruit, loin du succès banal, réfugié dans sa délicate tour d'ivoire, y élabore quelques œuvres exquises, c'est bien le Vigny qu'on croyait connaître avant la publication posthume des *Destinées*, et c'est bien par là qu'aux yeux du public il paraissait inférieur à ses grands rivaux, plus faciles, plus abondants, plus avides de popularité, plus soucieux de vivre avec les vivants. Pendant que le poète des *Méditations* devenait l'historien des *Girondins* et préparait une révolution, pendant que « l'enfant sublime » des *Odes et Ballades* gagnait ou perdait les bruyantes batailles du romantisme, et se recueillait ensuite, mais pour mieux faire vibrer toutes les cordes de toute la lyre, il vivait, lui, selon le mot de Sainte-Beuve, dans une sorte de perpétuelle hallucination poétique et séraphique, tout entier à la pensée qu'il approfondissait sans cesse, au rêve qu'il prolongeait au point de finir par y voir la réalité unique.

A cette vie presque immatérielle, interrompue de loin en loin par quelque crise douloureusement terrestre, il doit d'être le poète d'une élite qui pense, grossie de ceux qui veulent avoir l'air de penser, mais aussi de n'avoir jamais été, de ne pouvoir jamais être un poète largement populaire.

Il naquit à Loches, le 27 mars 1797, dans cette Touraine qu'il a décrite au début de *Cinq-Mars*.

Connaissez-vous cette contrée que l'on a surnommée le jardin de la France, ce pays où l'on respire un air pur dans les plaines verdoyantes arrosées par un grand fleuve? Si vous avez traversé, dans les mois d'été, la belle Touraine, vous aurez longtemps suivi la Loire paisible avec enchantement; vous aurez regretté de ne pouvoir déterminer, entre les deux rives, celle où vous choisiriez votre demeure, pour y oublier les hommes auprès d'un être aimé. Lorsque l'on accompagne le flot jaune et lent du beau fleuve, on ne cesse de perdre ses regards dans les riants détails de la rive droite. Des vallons peuplés de jolies maisons blanches qu'entourent des bosquets, des coteaux jaunis par les vignes ou blanchis par les fleurs du cerisier, de vieux murs couverts de chèvrefeuilles naissants, des jardins de roses d'où sort tout à coup une tour élancée, tout rappelle la fécondité de la terre ou l'ancienneté de ses monuments, et tout intéresse dans les œuvres de ses habitants industrieux. Rien ne leur est inutile : il semble que, dans leur amour d'une aussi belle patrie, ils n'aient pas voulu perdre le moindre espace de son terrain, le plus léger grain de son sable... Le rocher même est habité : des familles de vignerons respirent dans ses profonds souterrains, abritées dans la nuit par la terre nourricière qu'elles cultivent laborieusement pendant le jour.

Au reste, sa famille (qu'il confondit plus tard avec une famille, plus ancienne, de Normandie) était originaire de la Beauce, et quitta Loches, deux ans après sa naissance, pour s'établir à Paris, où Alfred suivit bientôt les cours du lycée Bonaparte. Il rappelle dans son *Journal* qu'il était « le dernier fils d'une famille très riche ». Ses parents avaient perdu trois fils avant de l'avoir. On devine ce que son éducation dut être. Lui-même l'a indiqué.

Mon père, ruiné par la Révolution, consacra le reste de son bien à mon éducation. Bon vieillard à cheveux blancs, spirituel, instruit, blessé, mutilé par la guerre de Sept ans et gai, et plein de grâces, de manières. — On m'élève bien. On développe le sentiment des arts que j'avais apporté au monde. J'eus pendant tout le temps de l'empire le cœur ému, en voyant l'empereur, du désir d'aller à l'armée. Mais il faut avoir l'âge ; d'ailleurs le grand homme est detesté, on éloigne de lui mes idées autant qu'il se peut. — Vient la Restauration. — Je m'arme à seize ans de deux pistolets et je vais, une cocarde blanche au chapeau, m'unir à tous les royalistes qui s'annonçaient faiblement. J'entre dans les compagnies rouges à grands frais. Un cheval me casse la jambe. Boitant et à peine guéri, je pris la déroute de Louis XVIII jusqu'à Béthune, toujours à l'arrière-garde et en face des lanciers de Bona-

parte. — En 1816, dans la garde royale; après un mois, dans la ligne. J'attends neuf ans que l'ancienneté me fasse capitaine. J'étais indépendant d'esprit et de parole; j'étais sans fortune et poète, triple titre à la défaveur.

C'est la première source de son amer désenchantement. En 1814, sa mère, qu'il adora toujours, avait demandé et obtenu un emploi de lieutenant dans les gendarmes de la maison rouge pour cet adolescent qu'elle déclarait avoir élevé pour le roi. Après 1815, le corps dont il faisait partie ayant été licencié, il entra dans la garde royale. Capitaine en 1823, il se fait réformer en 1827, et quitte l'armée, non toutefois sans avoir reçu l'empreinte d'une vie de pauvreté noble et d'asservissement volontaire au devoir.

Dans l'intervalle, il s'est déjà fait connaître comme poète. Dès 1816, étant sous-lieutenant de la garde royale à Versailles, il a esquissé trois tragédies de *Roland*, de *Julien l'Apostat*, d'*Antoine et Cléopâtre*, qu'il brûlera plus tard. Au début de 1820, Soumet écrit à Jules de Rességuier : « J'ai entendu des vers ravissants d'un jeune homme nommé Alfred de Vigny. C'est une élégie intitulée *le Somnambule*, et inspirée par la Muse de Chénier. » Cette pièce fait partie des premiers *Poèmes* publiés par Vigny, en 1822, avec le sous-titre *Héléna*, sans nom d'auteur. Le poème d'*Héléna* empruntait son intérêt à la guerre de l'indépendance grecque, qui passionnait les esprits; mais le poète, difficile pour lui-même, l'élimina ensuite de ses œuvres. Il était facile, dans ce premier recueil, de saisir une double influence, celle de la Bible, que Vigny emportait de garnison en garnison (*la Fille de Jephté, la Femme adultère*), et celle d'André Chénier, que Soumet, dès 1820, signalait et que semblent trahir *Symétha, la Dryade :*

Quand la vive hirondelle est enfin réveillée,
Elle sort de l'étang, encor toute mouillée,
Et, se montrant au jour avec un cri joyeux,
Au charme d'un beau ciel, craintive, ouvre les yeux ;
Puis, sur le pâle saule, avec lenteur voltige,
Interroge avec soin le bouton et la tige;
Et, sûre du printemps, alors, et de l'amour,
Par des cris triomphants célèbre leur retour.
Elle chante sa joie aux rochers, aux campagnes,
Et, du fond des roseaux excitant ses compagnes :
« Venez! dit-elle; allons! paraissez, il est temps!
Car voici la chaleur, et voici le printemps. »
Ainsi, quand je te vois, ô modeste bergère,
Fouler de tes pieds nus la riante fougère,
J'appelle autour de moi les pâtres nonchalants,

A quitter le gazon, selon mes vœux, trop lents,
Et crie, en te suivant dans ta course rebelle :
« Venez! oh! venez voir comme Glycère est belle! »

Dans un célèbre et méchant article de la *Revue des Deux Mondes* (15 avril 1864), Sainte-Beuve écrit : « La vraie date authentique de ces poèmes néo-grecs de M. de Vigny est celle de leur publication, et il n'y a pas lieu, pour l'historien littéraire qui tient à être exact, de recourir aux dates antérieures et un peu arbitraires que le poète a cru devoir leur assigner depuis. M. de Vigny, en effet, en les réimprimant dans l'édition de 1829 et ensuite dans ses œuvres complètes, a jugé bon de les vieillir après coup de quelques années. Il a mis au bas de cette pièce de *la Dryade* ces mots : « Ecrit en 1815. » Il a mis au bas de *Symétha* la même remarque. Pour *le Bain d'une jeune Romaine,* il fait plus, il note la journée précise où elle aurait été composée, « le 20 mai 1817 ». *La Dryade* y prend pour second titre celui d'idylle « dans le goût de Théocrite ». Pourquoi ces minutieuses précautions rétroactives? Pour échapper sans doute au reproche (si c'en est un) d'imitation et de ressemblance prochaine, pour qu'on ne dise pas qu'il s'est inspiré directement d'André Chénier, dont les poésies avaient été données par M. de Latouche en 1819. Tout cela, c'est de la coquetterie encore. »

Le soupçon n'est pas sans vraisemblance, mais l'affirmation est sans certitude. Il n'est nullement impossible que Vigny ait puisé directement à ces sources de la poésie grecque, non pas aux sources homériques, il est vrai (il n'eût, certes, pas écrit *l'Aveugle*), mais aux sources alexandrines, où puisait encore, qu'on ne l'oublie pas, plus d'un écrivain moins connu de nous, lointain survivant du XVIIIe siècle. Il ne faudrait pas isoler Chénier du milieu poétique et artistique où il a vécu, ni s'imaginer que, Chénier disparu, tous les goûts, toutes les tendances du XVIIIe siècle finissant ont disparu avec lui. Vigny peut se tromper de bonne foi en croyant qu'il ne doit rien à Chénier, dont plusieurs pièces étaient connues longtemps avant 1819; il peut ne pas tromper le public quand il se donne à lui pour un poète original : s'il croit l'être, ne l'est-il pas en quelque mesure? Pour juger en quelle mesure il l'est, il faudrait connaître ses premières lectures, ses premières relations littéraires, ses premiers enthousiasmes. Or, nous sommes mal fixés (et peut-être il a voulu que nous le fussions peu) sur cette genèse du talent poétique de Vigny. Il paraît bien pourtant qu'il était

alors, de façon assez spontanée, ce qu'aurait pu être un émule plus jeune de Chénier, vaguement épicurien et néo-grec, se complaisant aux descriptions voluptueuses et concrètes, aussi éloigné que possible de la poésie intellectuelle et symbolique à laquelle il aboutira.

Mais des influences tout autres agissaient aussi en secret sur lui, et se révélaient, un an après, dans *Eloa* (1823). Eloa est fille de Milton et de Klopstock, beaucoup plus que de la Bible. C'est une combinaison du Satan de Milton et des anges de Klopstock. Vigny savait-il l'allemand? ou ne connaissait-il l'auteur de la *Messiade* que par les analyses et les citations de Mme de Stael? En revanche, il savait l'anglais. C'est une Anglaise, miss Lydia Bunbury, qu'il épousera; c'est par une traduction de Shakespeare qu'il débutera au théâtre. Sainte-Beuve croit aussi à des réminiscences de Thomas Moore et de Byron, de ce Byron que Vigny, en 1820, étudiait avec sympathie dans le *Conservateur littéraire*. Thomas Moore avait chanté la chute d'un ange, avant Lamartine, et nous avons déjà remarqué qu'à cette époque les anges étaient à la mode[1]. Ce qui allait être aussi à la mode, c'est l'*attitude* byronienne et « satanique ». Mais ici, ce qui domine, c'est le souvenir de Milton. *Eloa*, d'abord, portait le titre de *Satan*, et le poète soldat écrivait à Victor Hugo, de Bordeaux (3 octobre 1823) : « J'ai fini *Satan*. Je le crois supérieur à tout ce que j'ai fait. » Il comprit ensuite que le grand intérêt de son poème n'était pas, comme chez Milton, dans la farouche grandeur de Satan, qui était ici un peu adonisé, féminisé, mais dans la tendre pitié que la tristesse mystérieuse du bel ange déchu fait naître au cœur d'Eloa. Elle-même est fille de la pitié, éclose d'une larme de Jésus pleurant sur Lazare.

Tous s'affligeaient; Jésus disait en vain : « Il dort. »
Et lui-même, en voyant le linceul et le mort,
Il pleura. — Larme sainte à l'amitié donnée,
Oh! vous ne fûtes point aux vents abandonnée!
Des séraphins penchés l'urne de diamant,
Invisible aux mortels, vous reçut mollement,

1. Voir le fascicule de *Lamartine*, p. 52. M. Ern. Dupuy, dans une étude récente citée à la Bibliographie, insiste sur l'influence de Milton, en écartant celles de Klopstock et de Moore. Dans la même étude, voyez un rapprochement du *Samson Agonistes* de Milton et de la *Colère de Samson*, écrite en Angleterre (1839), et de curieuses remarques sur les réminiscences de Byron, qu'on retrouve jusque dans *Moïse*. Voyez aussi, dans l'*Histoire* publiée par M. Petit de Julleville, ce que dit M. Texte de la pièce publiée par Vigny, en 1824, dans la *Muse française*, sur la mort de Byron, « le grand inspiré de la Melancolie ».

Et, comme une merveille au Ciel même étonnante,
Aux pieds de l'Eternel vous porta rayonnante.
De l'œil toujours ouvert un regard complaisant
Emut et fit briller l'ineffable présent;
Et l'Esprit-Saint, sur elle épanchant sa puissance,
Donna l'âme et la vie à la divine essence.
Comme l'encens qui brûle aux rayons du soleil
Se change en un feu pur, éclatant et vermeil,
On vit alors, du sein de l'urne éblouissante,
S'élever une forme et blanche et grandissante,
Une voix s'entendit qui disait : « Eloa ! »
Et l'Ange, apparaissant, répondit : « Me voilà. »

Ceci n'appartient qu'à Vigny. Le poète pessimiste n'est pas né encore; le poète de la Pitié déjà se révèle. Il a pris soin, d'autre part, en nommant Ossian à l'une des plus belles pages de son poème, de nous laisser entrevoir la parenté qui à ce moment unit sa poésie à la poésie ossianique. Ce qu'il y a d'élevé, mais aussi d'imprécis, d'immatériel dans sa poésie, son goût pour les cimes, mais aussi pour les nuages, ce sens du mystère qui nous enveloppe, de la tristesse des choses sous la gaieté de leurs apparences, de la mort partout mêlée à la vie, tout cela est dans les poèmes attribués à Ossian avant de passer dans ceux de Vigny ou de Lamartine. Et Lamartine enfin ne doit pas être oublié, ce Lamartine dont il ne peut lire sans larmes les *Méditations* ou les *Harmonies*[1]. « C'est une inondation de poésie pleine d'abondance et de grandeur, ce sont des cascades et des cataractes de grands vers[2]... » L'inondation de poésie, le laborieux Vigny ne la connut jamais; mais les beaux vers larges, « ces vers immenses d'une seule venue, qui embrassent en un clin d'œil les deux pôles », Sainte-Beuve lui-même en admirera sans réserve l'essor et l'envergure dans la plus célèbre des comparaisons, plus éclatantes, d'ailleurs, que justes, dont *Eloa* est enrichie et un peu surchargée :

Sur la neige des monts, couronne des hameaux,
L'Espagnol a blessé l'aigle des Asturies,
Dont le vol menaçait ses blanches bergeries ;
Hérissé, l'oiseau part et fait pleuvoir le sang,

1. « LAMARTINE. — Je n'ai jamais lu deux Harmonies ou Méditations de Lamartine sans sentir des larmes dans mes yeux. Quand je les lis tout haut, les larmes coulent sur ma joue. Heureux quand je vois d'autres yeux plus humides encore que les miens! Larmes saintes, larmes bienheureuses d'adoration, d'admiration et d'amour! »

2. Lettre au comte Edouard de la Grange, 7 avril 1829. Voir pourtant dans le fascicule de *Lamartine,* p. 26, quelques réserves, un peu sévères, sur les *Nouvelles Méditations*.

Monte aussi vite au ciel que l'éclair en descend,
Regarde son soleil, d'un bec ouvert l'aspire ;
Croit reprendre la vie au flamboyant empire ;
Dans un fluide d'or il nage puissamment,
Et parmi les rayons se balance un moment :
Mais l'homme l'a frappé d'une atteinte trop sûre ;
Il sent le plomb chasseur fondre dans sa blessure ;
Son aile se dépouille, et son royal manteau
Vole comme un duvet qu'arrache le couteau.
Dépossédé des airs, son poids le précipite ;
Dans la neige du mont il s'enfonce et palpite,
Et la glace terrestre a d'un pesant sommeil
Fermé cet œil puissant respecté du soleil.
— Tel retrouvant ses maux au fond de sa mémoire,
L'ange maudit pencha sa chevelure noire...

L'ampleur des comparaisons, la richesse des descriptions, la magnificence soutenue de la période, n'étaient pas choses nouvelles : Chateaubriand, naguère, et plus récemment Lamartine, en avaient donné des exemples qui commençaient à trouver d'intelligents imitateurs. Toutefois, ces heureuses rencontres étaient assez rares, et souvent, d'ailleurs, n'étaient que des beautés de détail, des beautés d'ornement, accessoires et comme ajoutées au corps essentiel de l'œuvre : dans l'ensemble, cette œuvre distinguée laissait une impression de grâce élégante et pure plutôt que de force.

II

L'année 1826. — Les « Poèmes » et « Cinq-Mars ».

La période de la grande production poétique, pour Vigny, va de 1823 à 1835, d'*Eloa* à *Chatterton*. Il semble rompre alors avec ses habitudes de travail lentement industrieux, comme s'il avait eu hâte de grouper en quelques années celles de ses œuvres qu'il daignait communiquer au public, pour se taire ensuite jusqu'à la fin de sa vie. La seule année 1826 vit paraître les *Poèmes* et *Cinq-Mars*, mettant ainsi à la fois en lumière les qualités fortifiées du poète et le faux goût de l'historien romancier.

Les *Poésies* étaient l'œuvre d'un adolescent à qui souriait la vie. Les *Poèmes* sont l'œuvre d'un homme jeune encore, mais dont la vie a déçu les espérances. Un moment il s'était cru appelé à prendre part à la guerre d'Espagne; mais son régiment s'était arrêté aux Pyrénées, et il était retombé dans le lourd ennui de la vie de garnison. La poésie, il est vrai, l'y avait

suivi : beaucoup plus poète désormais que soldat, il se promettait de faire *Roland* au milieu de ses décorations naturelles[1]. Ce sujet de *Roland* l'avait tenté d'abord sous la forme tragique : il n'en tirera qu'une assez maigre élégie épique, *le Cor :*

J'aime le son du cor, le soir, au fond des bois,
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois,
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

Que de fois, seul dans l'ombre à minuit demeuré,
J'ai souri de l'entendre, et plus souvent pleuré!
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques
Qui précédaient la mort des paladins antiques.

O montagnes d'azur! ô pays adoré!
Rocs de la Frazona, cirque du Marboré,
Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées;

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et le pied de gazons!
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre
Les airs lointains d'un cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,
De cette voix d'airain fait retentir la nuit;
A ses chants cadencés autour de lui se mêle
L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle.

Une biche attentive, au lieu de se cacher,
Se suspend immobile au sommet du rocher,
Et la cascade unit, dans une chute immense,
Son éternelle plainte au chant de la romance.

Ames des chevaliers, revenez-vous encor?
Est-ce vous qui parlez avec la voix du cor?
Roncevaux! Roncevaux! dans ta sombre vallée
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée?

Malgré de pittoresques ressouvenirs des Pyrénées, le *Cor* a vieilli. Il n'en est pas de même de *Moïse*, la pièce capitale et vraiment expressive des *Poèmes*. C'est que le *Cor* ne représente qu'une certaine façon, aujourd'hui surannée, de concevoir l'héroïsme des anciens preux, tandis que *Moïse* généralise un état d'âme exceptionnel, sans doute, mais humain jusqu'en son aristocratique rareté. Ce beau poème, écrit en 1822, dédié à

1. Lettre à V. Hugo, 3 oct. 1823.

V. Hugo, considéré par Lamartine comme le chef-d'œuvre de Vigny, a encore pour nous ce double intérêt de caractériser avec force et netteté le « moi » hautain et sombre d'un poète de vingt-cinq ans, et de caractériser aussi ce qui, à travers tout, restera sa doctrine fondamentale. Dans son discours de réception à l'Académie, un évocateur aussi puissant et plus exact des âges disparus, Leconte de Lisle, lui a reproché de n'avoir pas tenté de rendre intellectuellement la vie au passé : « Quand un très noble esprit, un profond penseur, un précurseur de notre renaissance littéraire, Alfred de Vigny, conçut et écrivit le beau poème de *Moïse*, il ne fit point du libérateur d'Israël le vrai personnage légendaire qui nous apparaît aujourd'hui, le chef théocratique de six cent mille nomades idolâtres et féroces errant affamés dans le désert, le prophète inexorable qui fait égorger en un jour vingt-quatre mille hommes par la tribu de Lévi. Le poème de *Moïse* n'est qu'une étude de l'âme dans une situation donnée, n'appartient à aucune époque nettement définie, et ne met en lumière aucun caractère individuel original. » Mettre en lumière un caractère individuel, ce n'est pas, en effet, ce qu'a voulu faire l'auteur de *Moïse*. Malgré la couleur biblique répandue à la surface, malgré l'admirable paysage où il est encadré, le personnage de Moïse est tout moderne par l'attitude et par le ton.

Et, debout devant Dieu Moïse ayant pris place,
Dans le nuage obscur lui parlait face à face.
Il disait au Seigneur : « Ne finirai-je pas?
Où voulez-vous encor que je porte mes pas?
Je vivrai donc toujours puissant et solitaire?
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.
Que vous ai-je donc fait pour être votre élu?
J'ai conduit votre peuple où vous avez voulu.
Voilà que son pied touche à la terre promise.
De vous à lui qu'un autre accepte l'entremise,
Au coursier d'Israël qu'il attache le frein;
Je lui lègue mon livre et la verge d'airain.

« *Pourquoi vous fallut-il tarir mes espérances,*
Ne pas me laisser homme avec mes ignorances,
Puisque du mont Horeb jusques au mont Nébo
Je n'ai pas pu trouver le lieu de mon tombeau?
Hélas! vous m'avez fait sage parmi les sages!
Mon doigt du peuple errant a guidé les passages.
J'ai fait pleuvoir le feu sur la tête des rois;
L'avenir à genoux adorera mes lois;
Des tombes des humains j'ouvre la plus antique;
La mort trouve à ma voix une voix prophétique;

Je suis très grand, mes pieds sont sur les nations ,
Ma main fait et défait les générations. —
Hélas! je suis, Seigneur, puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre!

« Hélas! je sais aussi tous les secrets des cieux,
Et vous m'avez prêté la force de vos yeux.
Je commande à la nuit de déchirer ses voiles;
Ma bouche par leur nom a compté les étoiles.
Et dès qu'au firmament mon geste l'appela,
Chacune s'est hâtée en disant : « Me voilà. »
J'impose mes deux mains sur le front des nuages
Pour tarir dans leurs flancs la source des orages;
J'engloutis les cités sous les sables mouvants;
Je renverse les monts sous les ailes des vents;
Mon pied infatigable est plus fort que l'espace;
Le fleuve aux grandes eaux se range quand je passe,
Et la voix de la mer se tait devant ma voix.
Lorsque mon peuple souffre, ou qu'il lui faut des lois,
J'élève mes regards, votre esprit me visite;
La terre alors chancelle, et le soleil hésite.
Vos anges sont jaloux et m'admirent entre eux.
Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux;
Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire;
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

« Sitôt que votre souffle a rempli le berger,
Les hommes se sont dit : « Il nous est étranger; »
Et leurs yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,
Car ils venaient, hélas! d'y voir plus que mon âme.
J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir;
Les vierges se voilaient et craignaient de mourir.
M'enveloppant alors de la colonne noire,
J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire,
Et j'ai dit dans mon cœur : « Que vouloir à présent? »
Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant,
Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche,
L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche;
Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
Et, quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux.
O Seigneur! j'ai vécu puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre! »

Sainte-Beuve a très bien vu qu'ici le poète idéalisait, sous la figure de Moïse, le rôle du pontificat littéraire et poétique, tel qu'il le concevait, avec ses prérogatives et ses sacrifices; il a deviné « le personnage agrandi du poète sous le masque du prophète »; il a critiqué cette prétention ambitieuse du grand homme de s'octroyer les droits et privilèges d'oint du Seigneur, et de se faire à soi-même avec un suprême dédain les honneurs de la terre. « Je sais, dit-il, les abus qu'on a vus sortir et qu'a

trop tôt engendrés cette doctrine superbe tant de l'omnipotence que de l'isolement du génie; mais ici, dans ce poème de *Moïse*, l'idée ne paraissait qu'enveloppée, revêtue du plus beau voile; l'inspiration se déployait grande et haute : elle restait dans son lointain hébraïque et comme suspendue à l'état de nuage sacré. *Moïse*, après tout, n'exprimait dans sa généralité que « cette mélancolie de la toute-puissance, comme l'a très bien « définie M. Magnin[1], cette tristesse d'une supériorité surhu- « maine qui isole, ce pesant dégoût du génie, du commande- « ment, de la gloire, de toutes ces choses qui font du poète, « du guerrier, du législateur, un être gigantesque et solitaire, « un paria de la grandeur. » L'arrière-pensée littéraire et personnelle, si elle y était déjà, perçait à peine et n'est sortie qu'après. » Si « l'arrière-pensée littéraire et personnelle », qu'il est facile et assez vain de railler, perçait à peine ici, la « doctrine » éclatait déjà, et c'est à cette doctrine que Sainte-Beuve eût dû faire l'honneur d'une discussion sérieuse. Cette doctrine, Vigny l'expliquait sans ambages, douze ans après, (décembre 1838), à Mlle Maunoir, qui avait traduit son *Moïse* en anglais. Non, disait-il, ce Moïse n'est pas celui des Juifs :

Ce grand nom ne sert que de masque à un homme de tous les temps et plus moderne qu'antique : l'homme de génie, las de son éternel veuvage et désespéré de voir sa solitude plus vaste et plus aride à mesure qu'il grandit. Fatigué de sa grandeur, il demande le néant.

Prise à son point de départ, la doctrine était belle et, somme toute, vraie. Elle avait pour interprète, d'ailleurs, le personnage le mieux fait pour en incarner la vérité d'exception. Il n'est pas donné à beaucoup d'hommes d'être des élus du Seigneur, et de sentir, comme Moïse et Josué, le poids de ce privilège :

Bientôt le haut du mont reparut sans Moïse. —
Il fut pleuré. — Marchant vers la terre promise,
Josué s'avançait pensif et pâlissant,
Car il était déjà l'élu du Tout-Puissant.

Descendons du prophète au poète (et Moïse a déjà certains accents d'un homme de lettres incompris, qui s'adore et se laisse adorer avec un ennui majestueux), la chute sera sensible. Où Moïse est superbe, Chatterton est piteux. C'est que Moïse est sacré par Jéhovah, tandis que le poète paraît se sacrer lui-

1. Article du *Globe*, 21 oct. 1829.

même. Pour s'immobiliser dans cette attitude, il faut d'abord se reconnaître du génie, et il faut que le public à son tour vous en reconnaisse beaucoup pour vous pardonner une supériorité trop dédaigneuse. Avoir du génie, ce n'est pas être en dehors de l'humanité, c'est être homme à la suprême puissance, et d'autant plus obligé de venir en aide aux autres hommes. Moïse est las de sa grandeur, mais il n'est pas las avant d'avoir agi, et, parce qu'il a longtemps et vaillamment agi, il a droit au repos qu'il réclame. Victor Hugo, dès la préface de *Cromwell*, a pris certains airs de « mage », et il a fini en vrai prêtre de la poésie, en voyant; mais, plus il grandissait au-dessus des autres fronts, plus il se croyait obligé de faire son « devoir de flambeau ». Ce qui étonne et choque dans le « prophétisme » de Vigny, c'est que l'homme de génie, « fatigué de sa grandeur, demande le néant ». Tel le bouddhiste oriental, pour suprême récompense d'une vie noblement employée, souhaite le *nirvana*, anéantissement définitif et voluptueux de l'être entier. Il y a du brahmane et du bouddhiste chez Vigny : comme le brahmane, il n'a pas assez de dédain pour les êtres qui traînent une existence étrangère à tout idéal; comme le bouddhiste, il aspire au néant. Mais en France, pays de l'activité intelligente, l'aspiration au « nirvana » n'est admise qu'à titre d'attitude morale élégante et transitoire. Vigny eut tort de s'y établir à demeure.

Plus encore que les *Poèmes*, *Cinq-Mars* atteste l'idéalisme, déjà excessif, de ce poète pour qui la réalité semblait ne pas exister. En tête de *Cinq-Mars ou une Conjuration sous Louis XIII*, on lit de curieuses *Réflexions sur la vérité dans l'art*. Dans cette première partie du siècle, il l'observe d'abord, « l'art s'est empreint d'histoire plus fortement que jamais ». Il revendique « la liberté que doit avoir l'imagination d'enlacer dans ses nœuds formateurs toutes les figures principales d'un siècle et, pour donner plus d'ensemble à leurs actions, de faire céder parfois la réalité des faits à l'*idée* que chacun d'eux doit représenter aux yeux de la postérité » ; il distingue entre la *vérité* de l'art et le *vrai* du fait; il laisse voir son instinctive aversion pour « la sèche et désenchanteresse réalité ». Devant donner satisfaction à ces deux besoins contraires de la nature humaine, amour du vrai, amour du fabuleux, que doit peindre un romancier qui veut être aussi un historien? « C'est le spectacle philosophique de l'homme profondément travaillé par les passions de son caractère et de son temps; c'est donc la vérité de

cet homme et de ce temps, mais toutes deux élevées à une puissance supérieure et idéale qui en concentre toutes les forces. » Qu'est-ce, au fond, que l'histoire? « Un roman dont le peuple est l'auteur. » Le caractère général d'une époque, les grands pas de l'humanité qui emportent les individus, voilà ce qui seul est intéressant et seul doit être reproduit dans son exacte vérité; mais les détails importent peu. Que l'artiste donc ne craigne pas, en respectant les grandes lignes de l'ensemble, de déserter çà et là le positif pour apporter l'idéal jusque dans l'histoire.

L'art ne doit jamais être considéré que dans ses rapports avec sa beauté idéale. Il faut le dire, ce qu'il y a de vrai n'est que secondaire ; c'est seulement une illusion de plus dont il s'embellit, un de nos penchants qu'il caresse. Il pourrait s'en passer, car la vérité dont il doit se nourrir est la vérité d'observation sur la nature humaine, et non l'authenticité du fait. Les noms des personnages ne font rien à la chose. L'Idée est tout. Le nom propre n'est rien que l'exemple et la preuve de l'idée.

On sent le danger de cette doctrine : elle n'affirme pas seulement que la vérité de l'art est aussi belle que le vrai, elle confond deux vérités d'ordre différent, et, en les confondant, les fausse l'une par l'autre. Vigny croit les embellir et les agrandir l'une par l'autre. Comme « le fait prend par degrés les ailes de la fiction », il croit avoir poétisé le fait et donné du corps à la fiction. Tout, au contraire, nous inquiète dans ce mélange équivoque de la fiction et du fait : le fait gêne, alourdit la fiction, qui perd sa grâce libre ; la fiction, mêlée au fait, ne peut plus en être distinguée, et l'histoire perd toute sûreté, comme le roman toute liberté.

Que reste-t-il de la vérité historique dans ce roman des amours de Henri d'Effiat, marquis de Cinq-Mars, avec Marie de Gonzague? Le procès et le supplice d'Urbain Grandier, à Loudun, assez mal rattaché à l'intrigue, occupe trois chapitres du livre II, intitulé *la Rue;* mais ce n'est qu'un tableau mélodramatique, et d'une vie factice, malgré l'intention qu'annonce le titre de faire vivre une foule passionnée. Voici une grande figure qui se détache sur une foule, tout autre, de jeunes courtisans, jeunesse galante, jeunesse guerrière : c'est Richelieu, dont la grandeur quelque peu « satanique » s'oppose aussi à l'obséquieuse astuce du P. Joseph, un confident de roman tragique. Il est douteux que jamais Richelieu ait parlé au P. Joseph sur ce ton : « Tu vois bien cet homme (de Thou) :

« c'est lui dont le père a mis mon nom dans son *Histoire*. Eh « bien, je mettrai le sien dans la mienne. » En effet, il l'inscrivit plus tard avec du sang. » On sent bien qu'en peignant de cette couleur sinistre celui qui sera bientôt « l'homme rouge » de *Marion Delorme*, le comte de Vigny a prétendu venger ses nobles victimes, en quoi il sortait de l'histoire et empiétait sur la satire. Mais, s'il voulait nous faire maudire le bourreau, il eût dû prêter aux unes plus de virilité dans la résistance, à l'autre plus de vraisemblance dans la cruauté. Ce conflit de la noblesse et du ministre tout-puissant, il l'a ramené aux proportions d'un conte pour faire peur aux enfants : Richelieu n'est plus que l'ogre légendaire; mais les enfants qui fuient devant lui ne méritent pas de lui échapper. Et ce ne sont pas des scènes violemment dramatiques comme celle du confessionnal, qui relèveront l'intérêt de ce duel trop inégal; ce ne sont pas les « Notes et documents historiques » de la fin qui rendront à cette histoire la couleur vraie de l'histoire.

Quelques scènes frappantes et plus naturelles, quelques portraits dessinés avec vigueur, surtout quelques échappées sur la nature (description de la Touraine, orage dans les Pyrénées), quelques peintures morales comme celle de l'amitié cornélienne qui unit Cinq-Mars à de Thou, ne suffisent pas à voiler l'effort ingénieusement artificiel, partout renouvelé, du romancier, pour rattacher à son action, par un lien plus ou moins étroit, tous les souvenirs historiques ou littéraires de nature à la préciser ou à l'orner. Il est curienx d'observer que, plus il prend de peine et multiplie les précautions pour donner au lecteur l'illusion de la vérité vraie, plus il lui fait sentir ce qu'il voudrait lui cacher. On s'attendait peu à voir Milton lire ses vers chez Marion Delorme, entouré de tous les écrivains du temps, Molière, Corneille, Scudéry (que Vigny semble confondre avec sa sœur), Desbarreaux, Vaugelas, Colletet, Godeau, Descartes. Voilà qui est très précis, et voilà qui est très faux, à ne consulter que les possibilités morales et les dates. Il faut bien le dire, le poète d'*Eloa* avait voulu écrire, cette fois, « un ouvrage à public », qui fît lire les autres, et il avait réussi. En dépit de ses déclarations superbes, il n'avait pas horreur de la popularité : elle fut sa récompense, ou, si l'on veut, son châtiment. Quand, le 6 novembre 1826, il présentait *Cinq-Mars* à Walter Scott, qui traversait Paris, il croyait bien être son disciple, sinon son émule en France. Du chef-d'œuvre de Walter Scott, *Ivanhoë*, il écrit dans son *Journal*

(1847) : « Il n'y a pas de livre que j'aie plus longtemps et plus sérieusement médité. » *Ivanhoë*, pourtant, est infiniment supérieur à *Cinq-Mars*, non seulement au point de vue de l'intérêt romanesque, mais au point de vue de la vie et de la signification historique; toute une époque de l'histoire politique et morale de l'Angleterre y est ressuscitée. Augustin Thierry aurait pu signer *Ivanhoë*, où le sens historique dominait le sens poétique; mais Walter Scott n'eût pas conduit son compatriote Milton chez Marion Delorme, et ne l'eût pas chargé de donner pour conclusion à une fantaisie historique la prédiction, romanesque encore, de la dictature prochaine de Cromwell, ce Richelieu anglais plus terrible.

III

Vigny sous la monarchie de Juillet. — Le théâtre. Les œuvres en prose de la maturité.

On ferait tort à Vigny si on le jugeait d'après *Cinq-Mars*. Peu à peu se formait un autre Vigny, le Vigny philosophe, secrètement, puis ouvertement pessimiste. Dès 1824 il écrit au début de son *Journal :* « Il est bon et salutaire de n'avoir aucune espérance. L'espérance est la plus grande de nos folies. » Il ne faudrait pas, d'ailleurs, exagérer la décourageante noirceur de cette doctrine, comme on le fait quelquefois, en l'isolant de la phrase suivante : « Cela bien compris, tout ce qui arrive d'heureux surprend. » Si c'est du pessimisme, c'est une sorte d'épicurisme pessimiste, qui invite à savourer les moindres joies, et les rend d'autant plus exquises qu'il les fait plus inattendues.

Mais, dès avant la révolution de 1830, Alfred de Vigny, sans incliner vers la politique active comme le faisait Lamartine, comme le fera Victor Hugo, avait beaucoup réfléchi sur les problèmes politiques et sociaux qu'agitait une société mal remise des crises de la veille et grosse déjà des crises du lendemain. Quand avait éclaté le conflit entre les partisans aveugles de la résistance et les ardents partisans des idées nouvelles, ce n'est pas pour les premiers que l'ancien officier des gendarmes rouges prit parti, au moins de cœur. Il ne voulut et ne put être qu'un témoin des journées de juillet 1830; mais il applaudit à l'héroïsme des combattants, surtout des insurgés :

« Pas un prince n'a paru !... O guerre civile, ces obstinés dévots t'ont amenée ! » Puis, le triste envers des révolutions et des restaurations se dévoila, et le scepticisme prit la place de l'admiration : « On vient de faire sans moi une révolution dont les principes sont bien confus. Sceptique et désintéressé, je regarde et j'attends, dévoué seulement au pays dorénavant. » Il se borne alors à souhaiter que l'homme de nos jours « ait à la fois *un caractère républicain*, avec le langage et les manières polies de l'homme de cour »; mais peu à peu il semble devenir républicain autrement que par le caractère.

1833. — Les Français ressemblent à des hommes que je vis un jour se battant dans une voiture emportée au galop. Les partis se querellent, et une invincible nécessité les emporte vers une démocratie.

1835. — Le seul gouvernement dont à présent l'idée ne me soit pas intolérable, c'est celui d'une république dont la constitution serait pareille à celle des Etats-Unis américains.

1840. — Il n'y a plus dans notre organisation, toute démocratique et républicaine depuis 1793, qu'une forme qui convienne : c'est une république avec une aristocratie d'intelligence et de richesse élégante. Le temps en refera une autre.

Parti du scepticisme, il aboutira finalement au scepticisme. « Le monde a la démarche d'un sot ; il s'avance en se balançant mollement entre deux absurdités : le droit divin et la souveraineté du peuple. » Mais, vers 1830, en pleine maturité de l'âge et du talent, il semble avoir eu son moment d'enthousiasme libéral, dans la mesure assez restreinte où il pouvait être enthousiaste. C'est à ce moment aussi qu'il aborde le théâtre, preuve certaine qu'il ne dédaigne pas encore le suffrage populaire et n'a pas renoncé à conquérir la foule. La première représentation d'*Othello ou le More de Venise* est du 24 octobre 1829, et les dévots admirateurs de Vigny ne manquent pas de faire remarquer qu'*Hernani* est seulement de 1830. Ce rapprochement de dates et de drames a son intérêt, ne servît-il qu'à marquer sous quelles influences diverses s'opérait la rénovation du théâtre en France. Mais qu'on n'égale pas une traduction de Shakespeare à une œuvre originale, qui encore aujourd'hui se maintient à la scène, ni le douteux succès d'*Othello* à la victoire retentissante d'*Hernani*.

Dans l'avant-propos de l'édition de 1839, Vigny exagère peut-être l'importance de cette victoire contestée : « Lorsque je fis escalader par cet Arabe la citadelle du Théâtre-Français, il n'y arbora que le drapeau de l'art aux armoiries de Shake-

speare, et non le mien. Et pourtant ce fut un scandale qui eût été moins grand si le More eût profané une église... Lorsque le More fut entré dans la place, il en ouvrit toutes les portes. » Les représentations de Shakespeare données à Paris par une troupe anglaise dont le célèbre acteur Kemble était le protagoniste, avaient au moins préparé les voies. La *Lettre à lord *** sur la soirée du 24 octobre 1829 et sur un système dramatique,* est la Préface de *Cromwell* du traducteur d'*Othello,* non moins impérieusement assurée que l'autre, car « tout homme qui a des idées et ne les enchaîne pas dans un système entier, est un homme incomplet ». A l'ancien système, bien mort, qui consistait à présenter un tableau resserré des catastrophes d'une intrigue, le vainqueur oppose l'idée du drame moderne, large tableau de la vie, mêlant le comique au tragique, passant du style familier au style épique, libre peinture de l'existence entière des individus, des passions saisies dans leurs germes et suivies jusque dans les extrêmes conséquences où les précipite la destinée inéluctable, en un mot de cet art nouveau tout semblable à la vie.

La partie la plus curieuse peut-être et la plus osée de ce manifeste est consacrée au style du drame. Vigny s'y glorifie d'avoir fait dire sur le théâtre le mot de *mouchoir,* « à l'épouvante et l'évanouissement des faibles, qui jetèrent ce jour-là des cris longs et douloureux ». Il faut dire, à la décharge des *faibles,* que ce *fort* eût pu offenser moins brutalement leur délicatesse.

DESDÉMONE.

Vous avez trop veillé. Tenez, prenez cela.
Attachez ce mouchoir.

OTHELLO.

Non, le mal n'est pas là.
(Acte III, sc. v.)

ÆMILIA.

Ah! je l'ai donc trouvé! Le voilà, ce mouchoir
Que mon bizarre époux voulait en son pouvoir.
(Sc. vi.)

YAGO.

Ne vites-vous jamais entre ses mains pudiques
Un mouchoir jaune orné de fleurs asiatiques?
(Sc. ix.)

OTHELLO.

Je souffre. Prêtez-moi, mon amie, un mouchoir....
. . . . Prenez soin du mouchoir précieux
Comme de la prunelle ardente de vos yeux...
. . . .
Le mouchoir! le mouchoir! le mouchoir!
(Sc. xi.)

Dans cette lettre-préface Vigny se demandait s'il écrirait lui-même pour le théâtre. « L'art de la scène, disait-il, appartient trop à l'action pour ne pas troubler le recueillement du poète. Outre cela, c'est l'art le plus étroit qui existe : déjà trop borné pour les développements philosophiques, à cause de l'impatience d'une assemblée et du temps qu'elle ne veut pas dépasser, il est encore resserré par des entraves de tout genre. » Il ne poursuivit pas, il est vrai, ses tentatives d'acclimatation de Shakespeare sur la scène française, car il garda en portefeuille un *Shylock* traduit en 1828. Mais il composa peu après un drame original en prose.

La Maréchale d'Ancre (Odéon, 25 juin 1831) ne fut pas plus qu'*Othello* un événement dramatique. C'était l'esprit, et c'étaient les procédés du roman historique transportés au théâtre, car *la Maréchale d'Ancre*, historiquement, n'est pas plus vraie que ne l'était *Cinq-Mars*. Dans l'avant-propos, l'auteur confesse avoir altéré l'histoire, « pensant que, si l'art est une fable, il doit être une fable philosophique ». Il ne s'est donc pas fait scrupule d'imaginer que l'assassinat de Concini a été une simple expiation de l'assassinat de Henri IV, dont Concini jadis aurait été l'instigateur. Cela lui a permis de faire entrevoir, au centre de son drame, la Destinée qui mène les hommes à des fins mystérieuses. « Avec *la Maréchale d'Ancre*, écrit-il, j'ai essayé de faire une page d'histoire; avec *Chatterton*, j'essaye de faire une page de philosophie. » *La Maréchale d'Ancre*, drame compliqué d'une intrigue romanesque, est loin d'être une page d'histoire, malgré la couleur plus ou moins exacte de l'exposition, tableau animé de la cour, et la fière allure d'un dénouement qui laisse une impression d'horreur et de pitié. *Chatterton*, drame en trois actes en prose, est-il davantage une page de philosophie? Pour le fond de la pensée, *Chatterton* procède de *Moïse*. Le héros, le poète anglais Chatterton (1752-1770), Moïse rapetissé et laïcisé, poète incompris à la mode de 1830, victime de son génie qu'aggrave sa misère, aspire aussi au néant. Il n'a pas, sans doute, de peuple à conduire, mais ce n'est pas sa faute, et le rôle providentiel du poète dans l'Etat tel qu'il le définit au lord maire, est bien celui d'un prophète.

M. BECKFORD.

Votre histoire est celle de mille jeunes gens; vous n'avez rien pu faire que vos maudits vers, et à quoi sont-ils bons, je vous prie? Je vous parle en père, moi, à quoi sont-ils bons? — Un bon Anglais doit être utile au pays. —

Voyons un peu, quelle idée vous faites-vous de nos devoirs à tous, tant que nous sommes?

CHATTERTON.

... Je crois les comprendre, milord. — L'Angleterre est un vaisseau. Notre île en a la forme : la proue tournée au nord, elle est comme à l'ancre, au milieu des mers, surveillant le continent. Sans cesse elle tire de ses flancs d'autres vaisseaux faits à son image, et qui vont la représenter sur toutes les côtes du monde. Mais c'est à bord du grand navire qu'est notre ouvrage à tous. Le roi, les lords, les communes, sont au pavillon, au gouvernail et à la boussole; nous autres, nous devons tous avoir les mains aux cordages, monter aux mâts, tendre les voiles et charger les canons : nous sommes tous de l'équipage, et nul n'est inutile dans la manœuvre de notre glorieux navire.

M. BECKFORD.

Pas mal! pas mal! quoiqu'il fasse encore de la poésie; mais en admettant votre idée, vous voyez que j'ai encore raison. Que diable peut faire le poète dans la manœuvre?

(Un moment d'attente.)

CHATTERTON.

Il lit dans les astres la route que nous montre le doigt du Seigneur.

L'auteur a voulu (il nous l'assure dans le morceau intitulé *Dernière Nuit de travail*, du 29 au 30 juin 1834) peindre le martyre perpétuel et la perpétuelle immolation du poète, qui aurait le droit de vivre et se voit forcé de mourir. « J'ai voulu montrer l'homme spiritualiste étouffé par une société matérialiste, où le calculateur avait exploité sans pitié l'intelligence et le travail... Le poète était tout pour moi : Chatterton n'était qu'un nom d'homme. » — « Les hommes sont divisés en deux parts, martyrs et bourreaux, » dit à son tour le quaker sentencieux et attendri dont l'invocation au Seigneur termine le drame. Mais ce quaker lui-même remarque que la jalousie et l'orgueil finiraient par faire de Chatterton un méchant. Ouvrir son cœur pour l'étaler sur un comptoir, cela révoltait Chatterton. Mais quoi! tout homme de lettres fait-il autre chose? Que demande donc le poète à la société? Oh! deux choses très simples : la vie et la rêverie, le pain et le temps. Mais s'engagera-t-il à avoir du génie en retour du pain qu'on lui servira, du loisir qu'on lui assurera? et, s'il n'en a point, cette société qu'il accuse n'aurait-elle pas fait un marché de dupe?

Il y a ici plus qu'une opposition, qui serait légitime, entre l'idéal et la réalité médiocre, entre le penseur et l'homme d'affaires : c'est bien le poète qui est l'élu du Seigneur; c'est bien lui qui, prévoyant et dominant tout, devrait tout diriger. Pour soutenir, je ne dis pas seulement ce rôle écrasant, mais

la pensée même de ce rôle, ce ne serait pas trop d'un Shakespeare ou d'un Dante. Les maigres épaules du famélique Chatterton plieraient sous ce poids. Nous ne pouvons qu'être touchés de ses infortunes; les contemporains en furent navrés, et la représentation du 12 février 1835 au Théâtre-Français fit couler bien des larmes, en soulevant ces acclamations qui ne laissaient pas indifférent l'olympien Vigny. « Il eut là véritablement ce qu'il appelait « sa soirée », un triomphe public qui peut se discuter, non se contester. Il en demeura sur cette victoire unique et s'y reposa comme sur une ère mémorable et solennelle, sur une hégire de laquelle il aimait à dater. » (Sainte-Beuve.) Faut-il regretter qu'il n'ait pas reparu au théâtre? Un de ses amis, Auguste Barbier, dans ses *Souvenirs personnels*, n'a pas craint d'affirmer que l'auteur de *Chatterton* est surtout « un dramatique », qu'il l'est toujours et partout. Il est très vrai qu'un peu partout dans ses œuvres, même poétiques, se rencontrent des traits, des oppositions, même des procédés dramatiques. Mais autre chose est d'être dramatique par intervalles, dans le lyrisme ou le roman, autre chose d'avoir, au théâtre, le vrai génie dramatique, celui par lequel on sort de soi-même et l'on anime de son souffle un personnage qui vit désormais d'une vie distincte de la vôtre. Vigny est essentiellement un lyrique : ses œuvres les plus fortes sont celles où son « moi » se manifeste avec une plus libre énergie.

C'est par là seulement qu'est lisible encore ce livre étrange et obscur, *Stello* (1832), d'où avait été détaché l'épisode de Chatterton. Le « Docteur Noir », le médecin des âmes, qui regarde au fond de tout, pour prouver à Stello que l'homme a rarement tort contre l'ordre social, et l'ordre social toujours tort contre l'homme, lui raconte la vie et la fin malheureuses de trois poètes, Gilbert, Chatterton, André Chénier, vivant, les deux premiers sous une monarchie, absolue ou représentative, le troisième sous une république. Mais qui est ce Stello, complaisant auditeur des consultations du Docteur Noir? Ne ressemble-t-il pas singulièrement à Vigny? La vie extérieure lui vaut mieux que la solitude, et pourtant c'est à la solitude qu'il revient toujours.

Aux approches de sa crise de tristesse et d'affliction, la vie extérieure, avec ses fatigues et ses chagrins, avec tous les coups qu'elle donne à l'âme et au corps, lui vaut mieux que la solitude, où il craint que la moindre peine de cœur ne lui donne un de ses funestes accès. La solitude est empoisonnée pour lui, comme l'air de la campagne de Rome. Il le sait, mais s'y

abandonne cependant, tout certain qu'il est d'y trouver *une sorte de désespoir sans transports, qui est l'absence de l'espérance.*

Stello a écrit quelques poèmes qui lui élevaient l'âme vers le ciel inconnu. Et que resterait-il de ce monde ténébreux, si l'instinct du merveilleux en disparaissait, si se tarissaient les sources de l'admiration et de la pitié?

Je crois en moi parce qu'il n'est dans la nature aucune beauté, aucune grandeur, aucune harmonie, qui ne me cause un frisson prophétique, qui ne porte l'émotion profonde dans mes entrailles et ne gonfle mes paupières par des larmes toutes divines et inexplicables. *Je crois fermement en une vocation ineffable qui m'est donnée, et j'y crois à cause de la pitié sans bornes que m'inspirent les hommes, mes compagnons en misère,* et aussi à cause du désir que je sens de leur tendre la main et de les élever sans cesse par des paroles de commisération et d'amour.

L'amour et la pitié, c'est là désormais pour Vigny la formule définitive de la loi philosophique, poétique et sociale. Il faut qu'il en soit pénétré pour la placer dans la bouche d'Homère parlant à Platon[1]. On devine dès lors sur quel ton il parlera de cette Terreur « dont chaque minute fut sanglante et enflammée ». Mais c'est l'homme, au nom de l'humanité, ce n'est pas le politique au nom d'un préjugé de parti, qui flétrit les excès révolutionnaires. Non moins rigoureusement que les terroristes, sont condamnés les théoriciens de la monarchie absolue et de l'ultramontanisme, comme Joseph de Maistre, « un homme doué d'une des plus hardies et plus trompeuses imaginations qui jamais aient fasciné l'Europe ». Il arrive à rattacher au pied même de la croix le premier anneau d'une chaîne de sophismes ambitieux et impiés, et à promulguer la loi fatale du salut par le sang; cela, « pour replâtrer l'édifice démantelé de l'Église romaine, et l'organisation démembrée du moyen âge ».

En théorie, donc, Vigny s'est détaché de toute doctrine politique, au moins extrême. Il est indépendant, s'il n'est sceptique. Dans la pratique, cette indépendance sera-t-elle active? Aux approches de la quarantaine, le poète a dû se poser cette question que d'autres poètes s'étaient posée déjà : en quelle mesure l'homme de pensée peut-il être un homme d'action? Sans doute, il agit par cela même qu'il pense et qu'il écrit : « Qu'il ne craigne pas l'inutilité de son œuvre, si elle est belle : elle sera utile par cela seul, puisqu'elle aura réuni les hommes

1. Chap. XXXVIII, *le Ciel d'Homère.*

dans un sentiment commun d'admiration et de contemplation pour elle et la pensée qu'elle représente. » Agir par la pensée et par la plume, dans la pleine spontanéité de l'inspiration, sans tenir compte d'aucune influence étrangère, sans se soucier de plaire ou de déplaire au pouvoir, c'est la seule façon d'agir qui soit digne d'un homme investi d'une suprématie intellectuelle sur les hommes. Entre l'homme du pouvoir et homme de l'art il y aura toujours antipathie. L'homme du pouvoir craint la vérité; or les beautés d'art dérivent de la vérité la plus intime. Mais si l'on créait un pouvoir qui ne fût pas une fiction? Cela est impossible : le pouvoir s'appuiera toujours sur ces deux fondements uniques : hérédité, capacité. Pour la capacité, qui décidera?

L'ordonnance du Docteur Noir est ici très peu nuageuse. Ce philosophe de l'anarchie déclare ne pouvoir souffrir aucune autorité. Ce n'est pas seulement le mensonge social qu'il condamne, c'est toute société; car « tout ordre social est mauvais et doit l'être toujours ». Que le poète n'y salisse pas ses ailes, mais plane au-dessus, d'un vol libre et solitaire. Qu'il sépare la vie poétique de la vie politique; qu'il respecte les Césars, les plaigne et les fuie. Ce n'est que dans la solitude qu'il accomplira toute sa mission. « La solitude est sainte. Toutes les associations ont tous les défauts des couvents... La république des lettres est la seule qui puisse jamais être composée d'êtres vraiment libres, car elle est formée de penseurs isolés, séparés, et souvent inconnus les uns des autres. » Si la raison d'être de ces penseurs est de produire, et de produire des œuvres dignes d'admiration, c'est-à-dire utiles, ces penseurs ne peuvent les méditer et lentement les élaborer que dans la pleine sécurité de l'âme et du corps : ils doivent donc éviter le rêve maladif et inconstant qui égare l'esprit, et employer toutes les forces de leur volonté à détourner leur vue des entreprises trop faciles de la vie active. Mais « *la neutralité du penseur solitaire est une neutralité armée, qui s'éveille au besoin* » : selon les occasions, il dit le mot qu'il faut dire et rentre dans son silencieux travail. Pourquoi se hâterait-il ou se lasserait-il? La vérité, dont il est l'apôtre, est toujours jeune et sera toujours la plus forte.

Au point de vue de la composition, rien de plus étrange que *Stello;* mais si l'on étudie, chez Vigny, l'histoire des idées, rien de plus important. Point d'action suivie : quelques exemples plus ou moins persuasifs qu'on ramène au dénouement, ou

plutôt à la conclusion, car aucun dénouement ne peut sortir d'une action qui n'est point nouée, mais la conclusion de ce long dialogue, qui est trop souvent monologue, est énergiquement dogmatique : « *L'espérance est la plus grande de nos folies.* » C'est Vigny lui-même qui souligne et détache en grosses lettres cette formule où toute sa philosophie se condense, longtemps avant les *Destinées*. Au reste, toute grande œuvre ne se résume-t-elle pas pour lui en ces deux mots « qui ne cesseront jamais d'exprimer notre destinée de doute et de douleur : « Pourquoi? » et « Hélas! »

Pour les esprits qui observaient et réfléchissaient, *Stello* dut être une sorte de révélation. Nous le lisons aujourd'hui à la lumière du *Journal d'un poète,* et nous en sentons par là moins vivement la nouveauté. Mais qui soupçonnait alors les audaces du *Journal?* Le Docteur Noir, ennemi de toute société, tenait, dans *Stello,* les propos d'un « antimilitariste » résolu. « Dans notre siècle, l'uniforme sera un jour ridicule, comme la guerre est passée. Le soldat sera déshabillé, comme le médecin l'a été par Molière, et ce sera peut-être un bien. » Boutade d'un rêveur? Mais, trois ans après *Stello*, en 1835, dans un livre dont le charme vient justement de ce qu'il est tout personnel, *Servitude et Grandeur militaires* (1835), on allait lire : « On ne peut trop hâter l'époque où les armées seront identifiées à la Nation, si elle doit acheminer au temps où les armées et la guerre ne seront plus, et où le globe ne portera plus qu'une nation unanime enfin sur ses formes sociales, événement qui depuis longtemps devrait être accompli. » Le capitaine comte de Vigny esquisse ici sa *Marseillaise de la paix*. Et pourtant il n'est pas de livre où la « vertu » militaire soit mieux comprise et plus noblement exaltée.

Il faut bien que le sacrifice soit la plus belle chose de la terre, puisqu'il a tant de beauté dans des hommes simples qui, souvent, n'ont pas la pensée de leur mérite et le secret de leur vie. C'est lui qui fait que de cette vie de gêne et d'ennuis il sort, comme par miracle, un caractère factice, mais généreux, dont les traits sont grands et bons comme ceux des médailles antiques. L'abnégation complète de soi-même, dont je viens de parler, l'attente continuelle et indifférente de la mort, la renonciation entière à la liberté de penser et d'agir, les lenteurs imposées à une ambition bornée, et l'impossibilité d'accumuler des richesses, produisent des vertus qui sont plus rares dans les classes libres et actives...

Cette foi, qui semble rester à tous encore et régner en souveraine dans les armées, est celle de l'*honneur*... C'est une religion sans symbole et sans images, sans dogme et sans cérémonies, dont les lois ne sont écrites nulle part, et comment se fait-il que tous les hommes aient le sentiment de sa sérieuse

puissance? Les hommes d'aujourd'hui sont susceptibles et ironiques pour toute chose hors pour elle. Chacun devient grave lorsque son nom est prononcé... L'honneur, c'est la conscience, mais la conscience exaltée, c'est le respect de soi-même et de la beauté de sa vie porté jusqu'à la plus pure élévation et jusqu'à la passion la plus ardente...

L'honneur, c'est la pudeur virile. La honte de manquer de cela est tout pour nous. C'est donc la chose sacrée que cette chose inexprimable. Pesez ce que vaut parmi nous cette expression populaire, universelle, décisive et simple cependant : donner sa parole d'honneur. Voilà que la parole humaine cesse d'être l'expression des idées seulement; elle devient la parole par excellence, la parole sacrée entre toutes les paroles, comme si elle était née avec le premier mot qu'ait dit la langue de l'homme; et comme si, après elle, il n'y avait plus un mot digne d'être prononcé, elle devient la promesse de l'homme à l'homme, bénie par tous les peuples; elle devient le serment même, par que vous y ajoutez le mot : honneur. Dès lors, chacun a sa parole et s'y attache comme à sa vie. Le joueur a la sienne, l'estime sacrée et la garde; dans le désordre des passions, elle est donnée, reçue, et, toute profane qu'elle est, on la tient saintement. Cette parole est belle partout, et partout consacrée. Ce principe, que l'on peut croire inné, auquel rien n'oblige que l'assentiment intérieur de tous, n'est-il pas surtout d'une souveraine beauté lorsqu'il est exercé par l'homme de guerre? La parole, qui trop souvent n'est qu'un mot pour l'homme de haute politique, devient un fait terrible pour l'homme d'armes; ce que l'un dit légèrement ou avec perfidie, l'autre l'écrit sur la poussière avec son sang, et c'est pour cela qu'il est honoré de tous, par-dessus tous, et que beaucoup doivent baisser les yeux devant lui. .

L'honneur, qu'il a défini « la poésie du devoir..., la seule religion vivante aujourd'hui dans les cœurs nobles et sincères », méritait de rencontrer pour apologiste un poète délicat et désintéressé; mais les ennemis mêmes de Vigny conviennent qu'il méritait, lui aussi, d'attacher son nom à un livre d'une si haute distinction, et Sainte-Beuve se sent obligé de louer, cette fois, presque autant que de critiquer.

Il se demanda ce qu'il aurait fait en ces journées critiques et sanglantes de juillet 1830, s'il était resté dans cette garde royale où il comptait tant d'amis. La lutte de l'honneur et de la raison, du devoir et de l'humanité, se posa clairement à sa vue. De ses souvenirs de soldat et des problèmes qu'il y rattachait, sortit ce livre de *Grandeur et Servitude militaires*, un noble livre, tout plein de choses fières, fines, maniérées et charmantes, où il sculpta d'un ciseau coquet et qu'il croyait sévère la statue de l'Honneur, le dernier dieu qu'il eût aimé à voir debout et respecté au milieu des ruines.

Rien de ce qui est histoire n'y est exact, rien n'y est vu naturellement ni simplement rendu : l'auteur ne voit la réalité qu'à travers un prisme de cristal qui en change le ton, la couleur, les lignes; il transforme ce qu'il regarde; mais, malgré tout, la pensée comme l'expression ont à chaque page une élévation et un lustre qui attestent un écrivain de prix. Si M. de Vigny altère et fausse l'histoire, ce n'est jamais par frivolité, c'est par trop de réflexion : c'est qu'il cherche comme l'alchimiste à transmuer les métaux, à faire de l'or avec de la terre, du diamant avec du charbon... On n'est jamais parvenu à l'éclairer et à le redresser sur un fait. L'idée lui faisait nuage, et lui cachait tout.

S'il s'agissait d'un livre d'histoire, ou simplement d'un roman historique, comme *Cinq-Mars,* la critique serait grave. Mais ce n'est pas d'exactitude historique qu'on est ici préoccupé : l'émotion discrète de l'écrivain se communique à nous, et ce qu'un lecteur averti discerne çà et là de « coquet » s'oublie vite ou se pardonne, pour peu qu'on soit sensible à ce qu'il y a d'affinité certaine, de convenance et d'harmonie entre une âme noble et un noble sujet.

La meilleure œuvre en prose de Vigny est aussi la dernière. *Cinq-Mars* nous lasse ; *Stello* nous étonne ; *Servitude et Grandeur militaires* nous attire et nous retient comme par un charme, conquiert sans effort le plus sain comme le plus durable des succès, celui qui est fait de sympathie pour l'homme plus encore que d'admiration pour l'écrivain. Ce livre ne met pas seulement en lumière, d'ailleurs, le « moi » de Vigny dans ce qu'il a de plus pur et de plus élevé ; il nous montre, dans une seconde partie, le poète capable de sortir de ce « moi », et d'écrire, après ces mémoires d'une âme, ces « nouvelles », aussi sobres et plus touchantes que celles de Mérimée, œuvres exquises, dont une seule, *Laurette ou le Cachet rouge,* suffirait à créer un genre et à faire vivre un nom. Sans y penser, Vigny trouvait là une veine naturelle, qu'à peine il effleura. Et, par un contraste singulier, c'est l'année du succès bruyant de *Chatterton* qu'il donnait l'exemple de la simplicité délicate et finement nuancée.

IV

La dernière partie de la vie. — Préparation aux « Destinées ».

Vigny n'avait pas atteint alors la quarantaine. Quel avenir il avait le droit d'espérer! Quelles œuvres il méditait sans doute! Et pourtant, de 1835 à sa mort, pendant vingt-huit ans, il ne publiera plus que de rares poésies isolées. Comment expliquer ce soudain et long silence? Par une grande passion qui traversa et troubla profondément sa vie? Mais ce douloureux accident, ou plutôt cette erreur passagère ne pouvait pas altérer longtemps l'amère sérénité d'une âme dont le *Journal d'un poète* nous montre le pessimisme altier naissant et croissant en dehors des causes occasionnelles. Cette évolution morale intime donnerait-elle le secret de son silence volontaire? Mais

il est loin d'être détaché de toute ambition humaine. Il n'est pas encore de l'Académie française, il veut en être, et plusieurs fois il échoue. En 1844, pour les fauteuils de Casimir Delavigne et de Charles Nodier, Sainte-Beuve et Mérimée lui sont préférés. Ainsi l'auteur de *Servitude et Grandeur militaires*, le poète d'*Eloa* et de *Moïse* ne s'impose pas encore à l'admiration du public, qui fait celle des académiciens. Il a noté, non sans malice, son rapide entretien avec l'un d'eux, Royer-Collard.

Royer-Collard. — J'aurais besoin de savoir de vous-même quels sont vos ouvrages.

Alfred de Vigny. — Vous ne le saurez jamais de moi-même, si vous ne le savez déjà par la voix publique. — Ne vous est-il jamais arrivé de lire les journaux?

Royer-Collard. — Jamais.

Alfred de Vigny. — Et, comme vous n'allez jamais au théâtre, les pièces jouées un an ou deux ans de suite aux Français et les livres imprimés à sept ou huit éditions vous sont également inconnus.

Royer-Collard. — Oui, monsieur; je ne lis rien de ce qui s'écrit depuis trente ans; je l'ai déjà dit à un autre (*à Victor Hugo*).

Alfred de Vigny, en prenant son manteau pour sortir et le jetant négligemment sur son épaule. — Dès lors, monsieur, comment pouvez-vous donner votre voix, si ce n'est d'après l'opinion d'un autre?

Royer-Collard, interdit et s'enveloppant dans sa robe de malade imaginaire. — Je la donne, je la donne... Je vais aux élections; je ne peux pas vous dire comment je la donne, mais je la donne enfin.

Alfred de Vigny. — L'Académie doit être surprise qu'on donne sa voix sur des livres qu'on n'a pas lus.

Royer-Collard. — Oh! l'Académie, elle est bonne personne, elle est très bonne, très bonne. Je l'ai déjà dit à d'autres, je suis dans un âge où l'on ne lit plus, mais où l'on relit les anciens ouvrages.

Alfred de Vigny. — Puisque vous ne lisez pas, vous écrivez sans doute beaucoup?

Royer-Collard. — Je n'écris pas non plus, je relis.

Alfred de Vigny. — J'en suis fâché, je pourrais vous lire.

Royer-Collard. — Je relis, je relis.

Alfred de Vigny. — Mais vous ne savez pas s'il n'y a pas des ouvrages modernes bons à relire, ayant pris cette coutume de ne rien lire.

Royer-Collard, assez mal à l'aise. — Oh! c'est possible, monsieur, c'est vraiment très possible.

Enfin, dans une lettre de 1845, Victor Hugo annonce à son ami d'autrefois qu'il est élu au premier tour, par 20 voix, en remplacement de M. Étienne[1]. Encore lui fit-on payer cher cette victoire tardive. Le comte Molé, qui répondit à son discours de

1. Ennemi des romantiques, Étienne, dans son Discours de réception à l'Académie, où il remplaçait Auger (1829, l'année d'*Othello*), avait attaqué ces « novateurs rétrogrades qui, voulant écrire mieux que Racine, n'écrivaient pas autrement que Ronsard, et pour lesquels on dirait que Malherbe n'est pas venu ».

réception, le cribla d'ironies, dont l'assistance, agacée, dit-on, par l'attitude et le ton du récipiendaire, se fit complice par ses applaudissements; et Sainte-Beuve, toujours hostile, rendant compte de cette séance dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er février 1846[1], trouva moyen d'ajouter aux piqûres de ces épigrammes quelques piqûres savamment envenimées.

Ainsi, ce poète, ce philosophe, inconnu du philosophe Royer-Collard, fut académicien vers quarante-neuf ans. Il faut se le représenter à cette époque en face des poètes ses rivaux et en lui-même. Lamartine est très grand, et depuis longtemps, mais surtout peut-être, aux yeux du plus grand nombre, depuis qu'il est orateur et polémiste : les *Girondins* sont de 1847. Hugo a parcouru toute la première partie de sa carrière poétique et donné tous les recueils qui relèvent de sa première manière : s'il se tait, au lendemain de l'échec des *Burgraves* et d'un cruel deuil de famille, c'est pour sortir transfiguré de la retraite et pour faire résonner, plus vibrante que jamais, la corde d'airain. Près d'eux prend place Musset, enfant terrible que la douleur a sacré poète. De tous trois on sait assez nettement ce qu'ils ont été, ce qu'ils sont, ce qu'ils pourront être. Vigny reste énigmatique à certains égards. Dans son *Journal,* il a soin de se rendre intelligible à la postérité; mais les contemporains n'embrassent pas aussi aisément d'un coup d'œil le développement logique de sa pensée. Comme Gustave Planche, ils le mettent immédiatement au-dessous de Lamartine et de Hugo; mais quelques-uns, et de l'esprit le plus délicat, comme Doudan, ne lui rendent pas justice[2], et, comme il se tait longuement, à l'heure même où retentissent quelques-uns des plus beaux cris de Musset, il va perdre, dans la trinité poétique consacrée, cette troisième place que lui assignait jusque-là notre manie alexandrine de classer les grands poètes comme les petits écoliers.

Cependant son silence n'est pas absolu, et trois des poèmes principaux qui composeront les *Destinées* paraissent successivement dans la *Revue des Deux Mondes,* tous trois, qu'on le remarque, avant son élection à l'Académie : *la Mort du loup* (février 1842), *le Mont des Oliviers* (1er juin 1843), *la Maison du*

1. Cf. *Portraits littéraires,* III, 410. Molé releva dans le discours de Vigny l'oubli du nom de Chateaubriand. Vigny avait célébré la rénovation de la poésie épique, lyrique, élégiaque, du théâtre, du roman, de l'histoire, de la chaire, des arts. Il n'avait pas adressé au roi le compliment obligé.

2. Voyez les *Jugements.*

berger (15 juillet 1844). Parcourons-les avant d'essayer d'en exprimer la philosophie.

La *Mort du loup* est faite d'un beau récit et d'une belle conclusion morale. Si beau que soit le récit, c'est trop évidemment pour la conclusion qu'il est fait, et c'est à celle-ci qu'il faut aller tout droit. Le loup vient de saisir et d'étrangler le premier chien qui l'a attaqué.

Le loup le quitte alors et puis il nous regarde.
Les couteaux lui restaient au flanc jusqu'à la garde,
Le clouaient au gazon tout baigné dans son sang;
Nos fusils l'entouraient en sinistre croissant.
Il nous regarde encore, ensuite il se recouche,
Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche,
Et, sans daigner savoir comment il a péri,
Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri.

J'ai reposé mon front sur mon fusil sans poudre,
Me prenant à penser, et n'ai pu me résoudre
A poursuivre sa louve et ses fils, qui, tous trois,
Avaient voulu l'attendre, et, comme je le crois,
Sans ses deux louveteaux, la belle et sombre veuve
Ne l'eût pas laissé seul subir la grande épreuve;
Mais son devoir était de les sauver, afin
De pouvoir leur apprendre à bien souffrir la faim,
A ne jamais entrer dans le pacte des villes
Que l'homme a fait avec les animaux serviles
Qui chassent devant lui, pour avoir le coucher,
Les premiers possesseurs du bois et du rocher.

Hélas! ai-je pensé, malgré ce grand nom d'hommes,
Que j'ai honte de nous, débiles que nous sommes!
Comment on doit quitter la vie et tous ses maux,
C'est vous qui le savez, sublimes animaux!
A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,
Seul le silence est grand; tout le reste est faiblesse.
— Ah! je t'ai bien compris, sauvage voyageur,
Et ton dernier regard m'est allé jusqu'au cœur!
Il disait: « Si tu peux, fais que ton âme arrive,
A force de rester studieuse et pensive,
Jusqu'à ce haut degré de force et de fierté,
Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.
Gémir, pleurer, prier, est également lâche!
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche,
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,
Puis après, comme moi, *souffre et meurs sans parler.*

Il est fâcheux qu'une aussi haute leçon, et si dure pour l'espèce humaine, nous vienne d'un loup, et cela même nous empêche d'être touchés et convaincus. Nous admirons, pourtant, un peu malgré nous, et n'approuvons qu'à moitié la critique

de Sainte-Beuve, qui ose préférer *la Sauvage* et *la Flûte*, deux autres poèmes de Vigny, publiés dans la même *Revue* (15 janv. et 15 mars 1843) : « La *Mort du Loup*, qui est dans la même intention stoïque, marque un peu trop le parti pris de chercher partout des sujets de poésie philosophique et méditative; l'apostrophe aux *sublimes animaux* vient un peu singulièrement à propos de cet animal féroce que je n'avais jamais vu tant idéalisé que cela. Les chasseurs en savent là-dessus plus long que moi; mais ici il me paraît qu'il y a un peu trop de désaccord entre la bête prise pour emblème et la moralité trop quintessenciée. » Avec une habileté relative, le poète a préparé l'application morale, a pris soin de nous attendrir sur le dévouement du « père » à ses « enfants », sur la « belle et sombre veuve » de ce loup devenu presque humain, que dis-je? surhumain. Il n'a pas entièrement réussi à fondre deux parties qui ne pouvaient se bien pénétrer l'une l'autre, et la gaucherie de l'adaptation est soulignée par le commentaire d'admirateurs indiscrets comme M. Louis Ratisbonne, qui s'écrie ingénument : « Eh bien, le poète est mort comme le loup traqué par les chasseurs, et qui referme ses grands yeux sans jeter un cri; il est mort sans parler, il a été ce chien altier des bois qui refuse le collier... » Parallèle bien intentionné, mais forcé et qui, s'il était poursuivi, en idéalisant outre mesure le loup, jetterait quelque ridicule sur le poète. Non, Vigny n'a pas été, non, le poète, le sage, ne saurait être le loup traqué par les chasseurs, en guerre avec les chiens, ses frères esclaves, et réduit à mourir pour défendre la sauvage indépendance de ses louveteaux. La situation du loup est ici vraiment trop spéciale, et ce n'est pas à lui qu'il appartient d'interdire à l'homme de « prier » et de pleurer, en admettant que prier et pleurer soit une lâcheté indigne de l'homme, ce que n'avaient pas encore appris les héros de nos vieilles épopées.

Ce stoïcisme impassible, où se reconnaîtrait peut-être une élite de Romains d'autrefois[1], mais que la conscience moderne n'avouerait pas sans hésitation, est inhumain, au fond, quoi que veuille le poète, plutôt que surhumain. C'est sur un cri de révolte encore que s'achève la célèbre strophe du « Silence », la strophe finale du *Mont des Oliviers*. Là aussi, la prière est condamnée, car à la prière pleine de miséricordieuses angoisses du divin Fils, le divin Père n'a rien répondu.

1. « Je suis stoïcien. » (*Journal*, 1839.)

S'il est vrai qu'au jardin sacré des Écritures
Le Fils de l'homme ait dit ce qu'on voit rapporté ;
Muet, aveugle et sourd au cri des créatures,
Si le Ciel nous laissa comme un monde avorté,
Le Juste opposera le dédain à l'absence,
Et ne répondra plus que par un froid silence
Au silence éternel de la Divinité !

Vers célèbres et justement célèbres, dont aucun pessimiste n'a retrouvé peut-être l'accent frémissant, l'accent de révolte et de sincérité, audacieux défi, cri de douleur, éloquent blasphème, au-dessus desquels il n'y a rien que quelques lignes de Pascal ! Et pourquoi sont-ils si beaux, ces vers, pourquoi nous remuent-ils si profondément, sinon parce qu'avec l'émotion désespérée de l'un des plus nobles de nos semblables, nous y sentons vibrer la voix même, et passer convulsivement le frisson de la vérité[1] ?

M. Brunetière part de là pour se livrer à une éloquente apologie du pessimisme tel qu'il le comprend. Il a raison, sinon pour la thèse générale, au moins dans son admiration pour la belle attitude morale de poète révolté. Ne parlons point cependant de Pascal : on ne sent point assez ici ses élans fiévreux ni sa souffrance. Si le poète souffre, c'est, pour ainsi dire, dans son intelligence. Avide de tout connaître, il a demandé à Dieu le secret des choses; il l'a demandé en enfant qui veut une réponse et se dépite de ne pas en recevoir. Pascal jugerait misérables ces plaintes qui viennent d'un fond de naïveté et d'orgueil. Mais cette curiosité, enfin, cette déception, cette détresse, ne nous sont point étrangères. Combien de nous ont posé à l'être inconnu et infini ces questions qu'aucune réponse ne suit et qu'aucune réponse, d'ailleurs, ne pourrait satisfaire ! Combien de nous, désespérant d'avoir la clef du grand secret, ne la réclament même plus ! Ce sont des enfants aussi, parce qu'ils s'irritent; mais ces enfants peuvent devenir des hommes, quand ils s'apaisent et se résignent, sans plaintes inutiles, à l'éternel silence de l'éternel mystère.

On a le droit de préférer Lamartine, qui, dans ses tristesses jamais inconsolées, cherche et trouve Dieu dans la nature. La tristesse de Vigny est une tristesse aride et sans espoir; car, si le ciel est vide, comment l'homme pourrait-il aimer cette nature qui ne l'aime pas? Il l'écrivait dans son *Journal*, peu après la révolution de 1830 : « J'aime l'humanité, j'ai pitié d'elle. La nature est pour moi une décoration dont la durée est inso-

1. F. Brunetière, *l'Évolution de la poésie lyrique au dix-neuvième siècle.* — Il ne faut pas oublier que la strophe du Silence (2 avril 1862) est très postérieure au poème. Quand il l'écrivit, Vigny n'avait plus que quelques mois à vivre.

lente et sur laquelle est jetée cette passagère et sublime marionnette appelée l'homme. L'Angleterre a cela de bon qu'on y sent partout la main de l'homme. Tant mieux! partout ailleurs la nature stupide nous insulte assez. » C'est, treize ans à l'avance, la substance de la *Maison du berger,* le poème capital, peut-être, de cette œuvre d'un idéaliste sans idéal. Il est adressé à une Eva mystérieuse qu'on est tenté de croire imaginaire[1] : Eva, sans doute, c'est l'Amour, seul consolateur, en face de la Nature indifférente ou oppressive.

Si ton âme enchaînée, ainsi que l'est mon âme,
Lasse de son boulet et de son pain amer,
Sur sa galère en deuil laisse tomber la rame,
Penche sa tête pâle et pleure sur la mer,...

Pars courageusement, laisse toutes les villes ;
Ne ternis plus tes pieds aux poudres du chemin ;
Du haut de nos pensers vois les cités serviles
Comme les rocs fatals de l'esclavage humain.
Les grands bois et les champs sont de vastes asiles,
Libres comme la mer autour des sombres îles.
Marche à travers les champs une fleur à la main !

La nature t'attend dans un silence austère ;
L'herbe élève à tes pieds son nuage des soirs,
Et le soupir d'adieu du soleil à la terre
Balance les beaux lis comme des encensoirs.
La forêt a voilé ses colonnes profondes,
La montagne se cache, et sur les pâles ondes
Le saule a suspendu ses chastes reposoirs...

Viens donc ! le ciel pour moi n'est plus qu'une auréole
Qui t'entoure d'azur, t'éclaire et te défend ;
La montagne est ton temple et le bois sa coupole ;
L'oiseau n'est sur la fleur balancé par le vent,
Et la fleur ne parfume et l'oiseau ne soupire
Que pour mieux enchanter l'air que ton sein respire.
La terre est le tapis de tes beaux pieds d'enfant.

Éva, j'aimerai tout dans les choses créées.
Je les contemplerai dans ton regard rêveur,
Qui partout répandra ses flammes colorées,
Son repos gracieux, sa magique saveur :
Sur mon cœur déchiré viens poser ta main pure,
Ne me laisse jamais seul avec la Nature,
Car je la connais trop pour n'en pas avoir peur.

1. Dans la *Revue d'histoire littéraire* d'avril-juin 1903, M. Delaruelle s'efforce d'identifier cette Eva avec Mme Dorval. Sa démonstration n'est qu'à demi probante : Eva peut avoir certains traits de Mme Dorval, et n'être, au total, que *la femme.*

Elle me dit : « Je suis l'impassible théâtre
Que ne peut remuer le pied de ses acteurs.
Mes marches d'émeraude et mes parvis d'albâtre,
Mes colonnes de marbre ont les dieux pour sculpteurs.
Je n'entends ni vos cris ni vos soupirs ; à peine
Je sens passer sur moi la comédie humaine
Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs.

« Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre,
A côté des fourmis les populations ;
Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre,
J'ignore, en les portant, les noms des nations.
On me dit une mère, et je suis une tombe.
Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
Mon printemps ne sent pas vos adorations.

« Avant vous, j'étais belle et toujours parfumée,
J'abandonnais au vent mes cheveux tout entiers :
Je suivais dans les cieux ma route accoutumée,
Sur l'axe harmonieux des divins balanciers.
Après vous, traversant l'espace où tout s'élance,
J'irai seule et sereine, en un chaste silence
Je fendrai l'air du front et de mes seins altiers. »

C'est là ce que me dit sa voix triste et superbe,
Et dans mon cœur, alors, je la hais, et je vois
Notre sang dans son onde et nos morts sous son herbe,
Nourrissant de leurs sucs la racine des bois.
Et je dis à mes yeux qui lui trouvaient des charmes :
« Ailleurs tous vos regards, ailleurs toutes vos larmes,
Aimez ce que jamais on ne verra deux fois. »

Oh ! qui verra deux fois ta grâce et ta tendresse,
Ange doux et plaintif qui parle en soupirant ?
Qui naîtra comme toi portant une caresse
Dans chaque éclair tombé de ton regard mourant,
Dans les balancements de ta tête penchée,
Dans la taille dolente et mollement couchée,
Et dans ton pur sourire amoureux et souffrant ?

Vivez, froide nature, et revivez sans cesse
Sur nos pieds, sur nos fronts, puisque c'est votre loi ;
Vivez, et dédaignez, si vous êtes déesse,
L'homme, humble passager, qui dut vous être un roi.
Plus que tout votre règne et que ses splendeurs vaines,
J'aime la majesté des souffrances humaines ;
Vous ne recevrez pas un cri d'amour de moi.

Mais toi, ne veux-tu pas, voyageuse indolente,
Rêver sur mon épaule, en y posant ton front ?
Viens du paisible seuil de la maison roulante
Voir ceux qui sont passés et ceux qui passeront.
Tous les tableaux humains qu'un Esprit pur m'apporte

S'animeront pour toi quand devant notre porte
Les grands pays muets longuement s'étendront.

Nous marcherons ainsi, ne laissant que notre ombre
Sur cette terre ingrate où les morts ont passé ;
Nous nous parlerons d'eux à l'heure où tout est sombre,
Où tu te plais à suivre un chemin effacé,
A rêver, appuyée aux branches incertaines,
Pleurant, comme Diane au bord de ses fontaines,
Ton amour taciturne et toujours menacé.

De ce vers : « J'aime la majesté des souffrances humaines, » Vigny disait dans son *Journal* (1844) qu'il contient le sens de tous ses poèmes philosophiques. La *Maison du berger* serait donc, entre ces poèmes, le poème par excellence, l'Evangile du stoïcisme rajeuni, ayant pour âme un double sentiment, haine pour la nature humaine insensible et immuable, pitié pour la nature humaine qui souffre et passe.

Les admirateurs enthousiastes de Vigny, comme M. Anatole France, voudraient nous persuader que c'est là le plus pur, le plus triste et le plus beau des chants d'amour. Mais toute la partie de sentiment pur, dans la *Maison du berger,* est vague, et nous toucherait peu si elle ne faisait corps avec le développement de la pensée pessimiste, qui, elle, est très nette et très ferme. Cette maison roulante, trop réelle, que le comte de Vigny traîne devant son abstraite Eva, ces larges paysages faits pour encadrer des invectives, ici contre les chemins de fer, là contre les orateurs politiques, tout ce mélange nous étonne. D'ailleurs le poète ne croit plus à l'amour, et la *Colère de Samson* nous apprendra bientôt que la femme, « enfant malade..., est toujours Dalila ». Que nous restera-t-il donc ? La Science. Vigny ne semble pas avoir découvert du premier coup ce remède suprême à tous les maux humains. Le poème de la *Bouteille à la mer,* première et symbolique apothéose de la Science dans son œuvre, composé dès 1847, est daté par lui de 1853, mais ne parut que dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er février 1854. « L'épopée de Vigny tourne et se développe autour d'une image. C'est un sujet qui sert d'illustration à la pensée abstraite. Un livre qu'on publie, c'est une bouteille à la mer[1]. » Le récit, un peu long et compliqué, nous prépare à l'intelligence du symbole que la conclusion à peine aura besoin de préciser.

1. Voir le livre de M. Dorison cité à la Bibliographie.

... Quand un grave marin voit que le vent l'emporte
Et que les mâts brisés pendent tous sur le pont,
Que dans son grand duel la mer est la plus forte
Et que par des calculs l'esprit en vain répond;
Que le courant l'écrase et le roule en sa course,
Qu'il est sans gouvernail et, partant, sans ressource,
Il se croise les bras dans un calme profond...

Son sacrifice est fait; *mais il faut que la terre*
Recueille du travail le pieux monument,
C'est le journal savant, le calcul solitaire,
Plus rare que la perle et que le diamant.
C'est la carte des flots faite dans la tempête,
La carte de l'écueil qui va briser sa tête,
Aux voyageurs futurs sublime testament.

Il écrit : « Aujourd'hui, le courant nous entraîne,
Désemparés, perdus, sur la Terre-de-Feu.
Le courant porte à l'est : notre mort est certaine;
Il faut cingler au nord pour bien passer ce lieu.
— Ci-joint est mon journal, portant quelques études
Des constellations des hautes latitudes.
Qu'il aborde, si c'est la volonté de Dieu! »

Puis, immobile et froid, comme le cap des brumes
Qui sert de sentinelle au détroit Magellan,
Sombre comme ces rocs au front chargé d'écume,
Ces pics noirs dont chacun porte un deuil castillan,
Il ouvre une bouteille et la choisit très forte,
Tandis que son vaisseau, que le courant emporte,
Tourne en un cercle étroit comme un vol de milan...

Le capitaine encor jette un regard au pôle
Dont il vient d'explorer les détroits inconnus.
L'eau monte à ses genoux et frappe son épaule;
Il peut lever au ciel l'un de ses deux bras nus.
Son navire est coulé, sa vie est révolue :
Il lance la bouteille à la mer, et salue
Les jours de l'avenir qui pour lui sont venus.

Il sourit en songeant que ce fragile verre
Portera sa pensée et son nom jusqu'au port;
Que d'une île inconnue il agrandit la terre;
Qu'il marque un nouvel astre et le confie au sort;
Que Dieu peut bien permettre à des eaux insensées
De perdre des vaisseaux, *mais non pas des pensées,*
Et qu'avec un flacon il a vaincu la mort.

Tout est dit. A présent, que Dieu lui soit en aide!
Sur le brick englouti l'onde a pris son niveau.
Au large flot de l'est le flot de l'ouest succède,
Et la bouteille y roule en son vaste berceau.
Seule dans l'Océan, la frêle passagère

N'a pas pour se guider une brise légère;
Mais elle vient de l'arche et porte le rameau...

Seule dans l'Océan, seule toujours! — Perdue
Comme un point invisible en un mouvant désert,
L'aventurière passe errant dans l'étendue,
Et voit tel cap secret qui n'est pas découvert.
Tremblante voyageuse à flotter condamnée,
Elle sent sur son col que depuis une année
L'algue et les goémons lui font un manteau vert.

Un soir enfin, les vents qui soufflent des Florides
L'entraînent vers la France et ses bords pluvieux.
Un pêcheur accroupi sous des rochers arides
Tire dans ses filets le flacon précieux.
Il court, cherche un savant et lui montre sa prise,
Et, sans l'oser ouvrir, demande qu'on lui dise
Quel est cet élixir noir et mystérieux.

Quel est cet élixir? Pêcheur, c'est la science,
C'est l'élixir divin que boivent les esprits,
Trésor de la pensée et de l'expérience,
Et si tes lourds filets, ô pêcheur, avaient pris
L'or qui toujours serpente aux veines du Mexique,
Les diamants de l'Inde et les perles d'Afrique,
Ton labeur de ce jour aurait eu moins de prix.

Souvenir éternel! Gloire à la découverte
Dans l'homme ou la nature, égaux en profondeur;
Dans le juste et le bien, source à peine entr'ouverte;
Dans l'art inépuisable, abîme de splendeur!
Qu'importe oubli, morsure, injustice insensée,
Glaces et tourbillons de notre traversée?
Sur la pierre des morts croît l'arbre de grandeur.

Le symbole se dégage péniblement de l'image, mais s'en dégage enfin avec une sorte de clarté abstraite. Seule, la Science est vraie; seule, elle donne du prix à la vie. Et quel temps choisit-il pour la diviniser? Celui où il semble que toute grandeur intellectuelle soit abaissée en France. Victor Hugo jetait aux vents de l'exil les *Châtiments*. Lamartine, oublié, ruiné, après avoir fait avec éclat son devoir de citoyen, faisait avec courage son métier d'homme, « le métier de vivre, triste et beau métier ». Musset, ne pouvant plus aimer et ne sachant pas penser, se survivait à lui-même. Qu'importe à Vigny? Dans sa poésie, obstinément rationaliste, à l'écho du chant « qui résonne en haut *sous les voûtes de la tête* » se mêlent peu d'échos des passions contemporaines. En 1848, il avait songé à se faire élire député : on a sa profession de foi aux électeurs de la Charente, département où était sa propriété du Maine-Giraud. C'est sans

regret qu'il avait vu tomber Louis-Philippe : il le laissa trop voir dans son poème des *Oracles* (1862), et il semble en avoir conçu un remords : si Ulysse (Louis-Philippe) était épargné, ses ministres ne l'étaient pas : on sentait là comme une note personnelle et rancunière, qui déplaisait, surtout chez un poète philosophe. Un moment, il sortit de sa « tour d'ivoire », et parut aux réceptions de l'empereur, qu'il avait, dit-on, connu jadis à Londres. Est-il vrai que l'auteur du coup d'Etat de 1851 ait dit à l'auteur de *Cinq-Mars :* « J'ai taillé, moi aussi, mon roman historique? » Est-il vrai que le poète de la *Mort du loup* aurait reçu un fauteuil au Sénat s'il n'avait refusé de composer une cantate sur la naissance du prince impérial? ou, au contraire, comme l'affirme Sainte-Beuve, qu'à Compiègne, en public, il ait demandé à l'empereur d'être le professeur qui apprendrait *à lire* à cet enfant? Il est seulement certain que ce stoïcien ne prit pas en face de « Sylla » l'attitude d'un Eucrate; mais il ne devait rien à aucun régime, et il ne s'avilit pas plus qu'il ne se raidit.

D'ailleurs, pendant la dernière période de sa vie, la cruelle maladie qui le rongeait lui fournit une occasion quotidienne de prouver la sincère fermeté de ce stoïcisme en l'exerçant silencieusement. Il ne consentit pas à endormir son mal par l'opium, parce que l'opium endort aussi la pensée. Sa mort (18 septembre 1863) fut à peine remarquée. Son recueil posthume, *les Destinées,* si admiré aujourd'hui, parut à Sainte-Beuve « un déclin, mais un déclin très bien soutenu ». Depuis, il n'a cessé d'être le poète préféré d'une élite; mais l'imagination populaire, qui s'est fait une image plus ou moins grossièrement précise de Lamartine, de V. Hugo, de Musset même, n'a pas rendu à Vigny cet hommage de simplifier sa physionomie pour la fixer dans le souvenir des foules.

V

Jugement d'ensemble sur le caractère de Vigny et l'esprit de son œuvre.

Quels seront pour nous les traits essentiels de cette physionomie, diversement vue et jugée, selon qu'on est surtout frappé de ce qu'il y a d'un peu raide dans la fierté de ce stoïcisme, ou de douloureusement humain dans cette tristesse pessimiste?

Dans l'attitude morale où Alfred de Vigny se complut et finit par s'immobiliser, il y a une part à faire à sa nature propre, qui fut telle parce qu'elle ne pouvait être autrement, une part aussi à la convention, aux circonstances, au rôle adopté et soutenu.

Il naquit et mourut aristocrate d'esprit comme il l'était de naissance. Quand il rompit avec la foi de ses aïeux, il garda leur religion de l'honneur, et de cette religion il connut, il enseigna toutes les délicatesses comme toutes les fiertés. Quand il abjura, non sans effort, l'orgueil du nom, il sembla s'appliquer à cultiver en lui l'orgueil du talent. Cet orgueil respire et s'épanouit dans son testament poétique, *l'Esprit pur*, écrit six mois avant sa mort, et dédié à la mystérieuse Éva.

Si l'orgueil prend ton cœur quand le peuple me nomme,
Que de mes livres seuls te vienne ta fierté.
J'ai mis sur le cimier doré du gentilhomme
Une plume de fer qui n'est pas sans beauté.
J'ai fait illustre un nom qu'on m'a transmis sans gloire.
Qu'il soit ancien, qu'importe ! Il n'aura de mémoire
Que du jour seulement où mon front l'a porté.

Dans le caveau des miens plongeant mes pas nocturnes,
J'ai compté mes aïeux, suivant leur vieille loi.
J'ouvris leurs parchemins, je fouillai dans leurs urnes
Empreintes, sur le flanc, des sceaux de chaque roi.
A peine une étincelle a relui dans leur cendre.
C'est en vain que d'eux tous le sang m'a fait descendre ;
Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi.

Ils furent opulents, seigneurs de vastes terres,
Grands chasseurs devant Dieu, comme Nemrod, jaloux
Des beaux cerfs qu'ils lançaient des bois héréditaires
Jusqu'où voulait la mort les livrer à leurs coups ;
Suivant leur forte meute à travers deux provinces,
Coupant les chiens du roi, déroutant ceux des princes,
Forçant les sangliers et détruisant les loups ;

Galants guerriers sur terre et sur mer, se montrèrent
Gens d'honneur en tout temps, comme en tous lieux, cherchant
De la Chine au Pérou les Anglais, qu'ils brûlèrent
Sur l'eau qu'ils écumaient du levant au couchant ;
Puis, sur leur talon rouge, en quittant les batailles,
Parfumés et blessés revenaient à Versailles
Jaser à l'Œil-de-bœuf avant de voir leur champ.

Mais aucun, au sortir d'une rude campagne,
Ne sut se recueillir, quitter le destrier,
Dételer pour un jour ses palefrois d'Espagne,
Ni des coursiers de chasse enlever l'étrier

Pour graver quelque page et dire en quelque livre
Comme son temps vivait et comment il sut vivre,
Dès qu'ils n'agissaient plus, se hâtant d'oublier.

Tous sont morts en laissant leur nom sans auréole;
Mais sur le disque d'or voilà qu'il est écrit,
Disant : « Ici passaient deux races de la Gaule
Dont le dernier vivant monte au temple et s'inscrit,
Non sur l'obscur amas des vieux noms inutiles,
Des orgueilleux méchants et des riches futiles,
Mais sur le pur tableau des livres de l'*Esprit.* »

Seul et dernier anneau de deux chaînes brisées,
Je reste. Et je soutiens encor dans les hauteurs,
Parmi les maîtres purs de nos savants musées,
L'*Idéal* du poète et des graves penseurs.
J'éprouve sa durée en vingt ans de silence;
Et toujours, d'âge en âge, encor je vois la France
Contempler mes tableaux et leur jeter des fleurs.

Jeune postérité d'un vivant qui vous aime,
Mes traits dans vos regards ne sont pas effacés;
Je peux en ce miroir me *connaître moi-même,*
Juge toujours nouveau de nos travaux passés!
Flots d'amis renaissants, puissent mes destinées
Vous amener à moi de dix en dix années,
Attentifs à mon œuvre, et pour moi c'est assez.

On admire, et l'on sourit. Ce dédain superbe des hommes bien nés, qui ont pu être aussi, remarquons-le, des « âmes bien nées », mais à qui a manqué la « générosité » la plus haute aux yeux de Vigny, celle de l'intelligence, s'étale ici librement, naïvement peut-être. Un plébéien n'eût pas osé l'exprimer sur ce ton. Mais le patricien qu'est Vigny trouve moyen d'exagérer l'illustration de sa race au moment même où il la sacrifie. Il est tranquille du côté de la gloire : celle du passé, il y renonce d'autant plus volontiers qu'il est plus assuré de celle de l'avenir. Et peut-on exiger la modestie bourgeoise d'un grand seigneur promu à la dignité de poète, c'est-à-dire d'oint du Seigneur, de prophète? Monté si haut au-dessus des autres hommes, il les voit presque des mêmes yeux que Moïse voyait les Hébreux du haut du mont Nébo. Il contemple face à face la pure Vérité et la pure Beauté; il les aime pour elles-mêmes, sans rien attendre d'elles. Sur la cime jusqu'où il s'élève rayonne le pur Idéal, l'Esprit pur; mais, en bas, que de superstitions et de laideurs se laissent deviner! Quelle foule égoïste et timide se presse autour des autels! Comment, après les longues heures de contemplation et de vision sur les cimes, redes-

cendre au milieu de ces hommes qui vivent d'une vie si grossière, esclaves de leurs traditions aveugles ou de leurs appétits vulgaires? Vigny n'en a pas le courage : bien qu'aucun Josué ne soit prêt à prendre sa place, il reste sur les hauteurs, dans un nuage.

Mais ce n'est pas de son orgueil qu'il souffrit le plus : c'est de cette sensibilité intérieure, suraiguë et toujours frémissante, habile à s'analyser et à se torturer, qui lui créait partout des gênes et des sujets d'irritation secrète. L'orgueil souffrant porte en lui-même ses revanches et comme son amère compensation; la sensibilité approfondit sans cesse ses blessures en les sondant. Fait plus qu'un autre pour éprouver le sentiment décourageant de la disproportion entre l'idéal et la vie, ce n'est pas la vie des autres seulement qu'il voyait mesquine; c'est la sienne propre. Il étouffait dans la destinée étroite que le hasard des temps lui avait faite, à la mesure de ses besoins, peut-être, mais non pas, certes, de ses espérances. Volontiers il eût fait le bien avec largesse, et il était pauvre. Il enviait la fortune en la méprisant[1]. Il sentait tout le prix de l'amitié, et il n'avait que peu d'amis. En recevant Camille Doucet à l'Académie, Jules Sandeau lui disait : « Vous regrettiez tout à l'heure de n'avoir pas vécu dans la familiarité de M. de Vigny. Consolez-vous : M. de Vigny n'a vécu dans la familiarité de personne, pas même de lui. » Épigramme facile et assez injuste : une nature concentrée et peu expansive est le contraire d'une nature indifférente; elle se refuse à beaucoup pour mieux se donner à quelques-uns. Il y a toute apparence que Vigny souffrit plus longtemps des déceptions de l'amitié que des trahisons de l'amour.

La vie retirée qu'il adopta, en sauvegardant la pudeur de sa pauvreté et la susceptibilité de son indépendance, lui épargna plus d'un froissement douloureux. Elle lui permit aussi de dérober au public quelques-unes de ses hésitations et de ses défaillances d'artiste. De même que, dans la vie civile, ses aspirations et ses ambitions légitimes étaient contrariées par son aristocratique dédain pour les formes vulgaires de l'action, de même, dans la vie intellectuelle, ses élans vers le grand et le beau étaient entravés par les lenteurs et les incertitudes d'un art laborieux. Il ressentait vivement cette impuissance à exprimer telle pensée qu'il avait conçue, à réaliser telle œuvre,

1. « Naître sans fortune est le plus grand des maux. On ne s'en tire jamais avec cette société basée sur l'or. » (*Journal*, 1831.)

dont nous n'avons que le canevas, semblable à ceux d'André Chénier. Mais Chénier, jeune, impatient, tentait à la fois tous les sujets, comptait sur une longue vie pour les achever tous. L'aisance et la sûreté dans l'exécution manquaient à Vigny dès sa jeunesse, et, plus il mûrit, plus il se fit de la perfection dans l'art une idée absolue, qui eût glacé la veine de ses rivaux plus abondants. Leur supériorité, au moins apparente, ne lui échappait pas, mais il distinguait aussi ce qu'il y avait de banal, dans leurs procédés et dans leurs succès. Il lui est arrivé quelquefois, sans doute, d'envier l'éclat de leur gloire, mais non de songer à les imiter. Il n'eût pu le faire, soit; mais aussi il ne l'eût pas daigné, du moins quand il devint le poète des *Destinées,* car il fut un temps où il ne dédaigna pas d'écrire *Cinq-Mars* pour être lu, et *Chatterton* pour être applaudi. Mais, ce ne fut pas la défaveur populaire qui lui imposa la retraite, car c'est aussitôt après le plus grand triomphe de sa vie littéraire qu'on le vit fuir le bruit et la tyrannie du goût public. « Il ne faut désirer la popularité que dans la postérité, non dans le temps présent. » Lui seul pouvait formuler et pratiquer cette règle.

Cela suffisait à lui créer une place à part entre les poètes de son temps : il s'en doutait bien un peu. Au lieu de refléter les sentiments fugitifs d'une époque dans une œuvre où l'époque se reconnaît et s'aime, élaborer avec une patience désintéressée les idées nouvelles et durables dont vivra l'humanité future; à l'action tumultueuse et, pour ainsi dire, physique, de la passion qui parle aux passions, mais effleure seulement la surface des âmes, préférer l'action de l'esprit sur l'esprit, d'autant plus pénétrante qu'elle est plus immatérielle et plus sereine; ne vouloir régner que dans l'avenir, et, pour être plus sûr d'y régner, se contenter, en attendant, de l'estime « attentive » de l'élite qui est capable de voir au delà du présent; ce rôle, si c'en est un, devait tenter l'ambition d'une âme peu banale.

D'assez bonne heure il comprit que l'impassibilité dont il couvrait ses combats intérieurs semblerait sécheresse, s'il ne l'attendrissait en y mêlant quelques sentiments plus universellement intelligibles. A la devise primitive : « Honneur et silence, » il ajouta donc ces mots qui en élargissaient singulièrement la portée humaine : « Amour et pitié. » Ce ne fut ni pur calcul ni pur instinct. Son pessimisme même aboutissait à cette conclusion logique : plus la vie est misérable, plus nous devons prendre en pitié nos compagnons de misère.

Mais ce pessimisme, à l'origine, était celui d'un stoïcien païen plutôt que celui d'un chrétien. A la vérité, Vigny nous en avertit, « l'Evangile est le désespoir même... La religion du Christ est une religion de désespoir, puisqu'elle désespère de la vie et n'espère qu'en l'éternité[1] ». Mais cette espérance offerte tue le désespoir. Au contraire, le désespoir où Vigny se réfugie est un désespoir sans issue, un désespoir morne et immuable : « Il est bon et salutaire de n'avoir aucune espérance. Il faut surtout anéantir l'espérance dans le cœur de l'homme. Un désespoir paisible, sans convulsion de colère et sans reproche au ciel, est la sagesse même. »

Sur ce point même, qui est essentiel dans sa doctrine, il a varié : il s'est révolté et il s'est plaint comme le commun des hommes. Quand il imaginait entre Dieu et le suicidé ce dialogue qui s'achève sur un cri de haine : « C'est pour t'affliger et te punir! » il ne se reposait pas encore dans un désespoir paisible; il ne raisonnait même pas beaucoup mieux que l'enfant qui se fait mal pour contrarier son père. C'est peu à peu qu'il atteignit à cette sérénité dans la négation, et s'y établit à demeure, si toutefois on peut dire qu'il s'y soit jamais établi définitivement, car prêcher la désespérance sur un certain ton, c'est laisser croire qu'on n'a pas réussi à déraciner de son cœur toute espérance. Au moins, il peut se tenir, lui, à cette « sagesse », et vivre, sans étouffer, dans cette région des Idées, les seules réalités, les seules divinités, au fond, qu'il reconnût. Mais le plus grand nombre des hommes respirerait-il dans ces hauteurs, en admettant qu'il s'y élève? Misérables comme lui, ils le seront plus que lui; dépossédés du ciel étroit qu'ils rêvaient, ils n'auront pas accès dans le vaste Olympe intellectuel qu'il leur propose. Leur malheur, qu'il plaint, n'aura-t-il pas lui-même contribué à le faire? L'amer la Rochefoucauld laissait aux hommes l'espérance, car, toute trompeuse qu'elle est, elle sert du moins à nous mener à la fin de la vie par un

1. « Supposons que la vie soit mauvaise, et tâchons d'en enfoncer en nous l'inébranlable conviction. C'est alors que pour la vivre, ou pour la supporter seulement, alors, comme le troupeau qui sent venir la menace de l'orage, il nous faut nous serrer les uns contre les autres, nous aider, nous secourir, et surtout c'est alors que, n'ayant d'appui qu'en nous seuls contre toutes les forces conjurées de la nature et de Dieu même, s'il existe, nous n'avons qu'à ouvrir les yeux pour mettre leur vrai prix aux biens dont nous leurre la vie. » (Brunetière.) Mais c'est aller trop loin, ce nous semble, que d'ajouter : « Cette religion de la souffrance humaine, que Lamennais, que George Sand, qu'Auguste Comte avaient pressentie..., Vigny, dans son pessimisme, en avait trouvé, lui, *la justification métaphysique et l'inébranlable fondement.* »

chemin agréable[1]. Mais si la vie n'est plus qu'un accident sombre entre deux sommeils infinis, vaudra-t-il la peine de la vivre?

Ce n'est pas seulement la vie que le poète voyait d'abord en noir, c'était aussi la nature humaine. Au début d'un poème, *le Déluge, mystère,* qu'il date de 1823, il caractérise ainsi la beauté du monde dans son enfance :

> Tout suivait sa loi douce et son premier penchant;
> Tout était pur encor. *Mais l'homme était méchant.*

Dans la plus grande partie de son œuvre, s'il s'attendrit, c'est sur l'infortune des grands hommes et la triste condition des poètes. Quand il en vint à considérer tous les hommes comme des condamnés à la vie, et qui subissent leur condamnation sans connaître leur crime, c'est à l'espèce humaine tout entière qu'il étendit « la tendre commisération » qu'il réservait d'abord à ses plus nobles fils. Mais il aima, surtout, dans la souffrance humaine, sa « majesté », à force de l'admirer en philosophe et en artiste. Même il goûtait, dans la contemplation du malheur, une jouissance intérieure de l'âme, « qui lui vient de son travail sur l'idée du malheur ». C'est à peu près le pessimisme épicurien de Lucrèce, avec qui Vigny a plus d'un rapport. Exprimer la pitié en beaux vers, c'est assurément quelque chose; la traduire en actes, — et les œuvres, les œuvres viriles, celles qui fortifient et consolent, peuvent être ici des actes, — ce serait mieux. Vigny affirme la pitié, mais il ne fait pas œuvre de pitié. Il glorifie le sacrifice :

> Sacrifice, toi seul peut-être es la vertu (*Wanda*) ;

mais le sacrifice peut n'être que passif; le dévouement actif et fraternel, celui qui inspire *Jocelyn* ou *les Pauvres Gens,* on en chercherait vainement trace dans le court recueil de ses poèmes. Comme s'il avait craint qu'on ne jugeât son âme d'après ses seuls livres, dont il sentait mieux que personne le caractère incomplet, il se décerne à lui-même, dans son *Journal,* des certificats de bonté.

> Vingt fois par heure je me dis : « Ceux que j'aime sont-ils contents? » Je pense à celui-ci, à celle-ci que j'aime, à telle personne qui pleure, et vingt fois par heure je fais le tour de mon cœur...

1. *Maximes,* 168.

Il m'est arrivé de passer des jours et des nuits à me tourmenter extrêmement de ce que devaient souffrir les personnes qui ne m'étaient pas intimes, et que je n'aimais pas particulièrement. Mais un instinct involontaire me forçait à leur faire du bien sans le leur laisser connaître. C'était l'enthousiasme de la pitié, la passion de la bonté que je sentais en mon cœur.

Ces confidences intimes, on les voudrait plus discrètes et en quelque sorte plus pudiques dans leur expression; mais on n'en suspecte point la sincérité, confirmée d'ailleurs par certains actes[1]. On la suspecterait moins encore s'il avait su ou pu réaliser le plan d'ensemble qu'il annonçait dès 1833 : « *Cinq-Mars, Stello, Servitude et Grandeur militaires* (on l'a bien observé) sont, en effet, les chants d'une sorte de poème épique sur la désillusion; mais ce ne sera que des choses sociales et fausses que je ferai perdre et que je foulerai aux pieds les illusions; j'élèverai sur ces débris, sur cette poussière, la sainte beauté de l'enthousiasme, de l'amour, de l'honneur, de la bonté, la miséricordieuse et universelle indulgence qui remet toutes les fautes, et d'autant plus étendue que l'intelligence est plus grande. » Il avait trente ans devant lui pour le faire. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait? On allègue les scrupules de l'artiste tourmenté par le souci de l'idéale perfection, les tortures du mal physique, la mort trop tôt venue. Mais il vécut soixante-dix ans, suffisamment bien portant pendant les deux tiers de sa vie. Quant aux scrupules de l'artiste, ils n'expliquent rien, car un poème eût suffi, celui, par exemple, où il se proposait de « diviniser » la conscience humaine, et il ne l'écrivit pas; mais il en écrivit d'autres, qui continuent le poème de l'éternelle désillusion, en y ajoutant un seul correctif : l'Esprit sera le grand remède. Eh quoi! toutes ces iniquités divines, toutes ces plaies sociales, il suffirait d'un souffle de l'Esprit pour les effacer ou les guérir? C'est la foi de cet incrédule; c'est du moins celle à laquelle aboutit, après quelques hésitations ou contradictions, son intelligence, victorieuse — douloureusement peut-être — de son cœur.

Dieu est absent ou trop lointain; la seule divinité qui apparaisse à l'homme, la Nature, est inexorablement silencieuse et indifférente, quand elle n'est pas hostile. Qu'importe! Oublié de Dieu, esclave ou victime de la Nature, l'homme peut devenir à lui-même son maître et son Dieu; il lui suffit pour cela de penser. Qu'on ne nous parle plus ici de Pascal; il eût dénoncé

1. Voir Dorison, p. 181-182.

chez Vigny, avec le scepticisme d'un Montaigne, l'orgueil d'un Épictète. Et c'est bien par cet orgueil que Vigny est grand, quoi qu'en disent ceux qui veulent à tout prix l'attendrir. Son penchant à la tendresse et à la pitié, il ne faut ni le nier ni l'exagérer; mais c'est chose tout intérieure, difficilement saisissable, quand la vie se cache et quand les écrits ou se taisent ou parlent peu. Au contraire, le culte passionné de la raison humaine se trahit dans l'œuvre de Vigny là où il ne s'étale pas. Il en a la foi profonde, et, il le déclare jusqu'en son Discours à l'Académie, « l'espèce humaine est en marche pour des destinées de jour en jour meilleures et plus sereines ». Par là, de façon assez inattendue, il est le descendant en ligne directe, lui le poète pessimiste du XIX[e] siècle, des philosophes optimistes du XVIII[e], des apôtres du progrès indéfini. Au dernier sommet, ce n'est pas la croix du Dieu fait homme qu'il dresse, c'est l'image de l'Humanité divinisée.

VI

Alfred de Vigny artiste.

Quand il s'élevait si haut, son « moi » si puissamment personnel s'exaltait, se transfigurait, mais ne s'effaçait pas. On l'a loué d'avoir dégagé la poésie de l'expression du « moi », et avec raison, si l'on veut seulement dire qu'en la rendant à ce calme et à cette sérénité de la forme qui sont l'une des conditions de l'art même, il lui a donné la force de porter la pensée[1]. Mais il ne faudrait pas le faire trop classique, même pour le faire valoir aux dépens de V. Hugo. Son « moi » fut très certainement romantique jusqu'aux *Destinées*, surtout dans des œuvres en prose comme *Stello* et *Chatterton :* ce n'est pas la simplicité alors qui le caractérise. Ses drames glissent parfois vers le mélodrame; ses poèmes aussi : voyez *Dolorida* et *la Prison*. Plus tard, ce « moi » devint ou parut plus classique, parce que, sans abdiquer, il s'enveloppa de la forme, toujours plus générale, du symbole, et qu'il se fondit, pour ainsi dire, dans la collectivité humaine que le symbole embrasse : par exemple, la perfide Dalila, dans la *Colère de Samson*, ce n'est pas une femme, c'est la femme; mais l'accent de l'invective est

1. F. Brunetière, *l'Evolution de la poésie lyrique au dix-neuvième siècle.*

d'un certain homme qui a souffert de certaines trahisons. On ne dira pas, à plus forte raison, que le « moi » soit absent de l'*Esprit pur,* la dernière œuvre que Vigny ait écrite.

Seulement, ce « moi », au lieu d'être passionné en dehors, est passionné en dedans, et, de même que la volonté froide de l'homme domine et cache les tressaillements d'une nature qui n'était pas née impassible, de même le poète a voulu et su masquer ce qu'il y avait de court, quelquefois de maigre, dans son talent, au moins à l'origine, en y adaptant le cadre du « poème », fait vraiment à sa mesure. Lamartine, pour Émile Deschamps, c'était l'élégie; Hugo, c'était l'ode; Vigny, c'était le poème. Cette formule trop simple montre du moins qu'aux yeux des contemporains c'était, non pas, sans doute, l'invention, mais une conception nouvelle du poème, qui était le principal titre de gloire d'Alfred de Vigny. Tantôt le récit y est tout, comme dans la *Fille de Jephté;* tantôt il est suivi d'une conclusion morale, qui en marque la portée, comme dans la *Mort du loup;* tantôt enfin récit et philosophie se pénètrent, comme dans la *Bouteille à la mer,* où l'on pourrait se passer de conclusion, tant le récit est clairement symbolique. Mais toujours le poème forme un ensemble *pensé* et *composé,* où rien n'est abandonné aux hasards de l'inspiration, le poète ayant pour règle, comme il nous l'a confié, de porter longtemps dans sa tête l'œuvre rêvée, et de l'y laisser mûrir comme un fruit. Ainsi méditée et couvée, l'œuvre se développe peu à peu selon la logique de sa nature intime, à la façon des belles choses naturelles.

En est-il toujours ainsi, et l'œuvre d'art ne trahit-elle jamais l'effort de l'artiste, cet effort de condensation qu'il exprime de préférence par la métaphore du diamant lentement élaboré? L'harmonie classique, cette harmonie qui a coûté bien des efforts aussi, mais qui n'en garde pas la trace, est-elle pleinement réalisée? Les plus fervents admirateurs de Vigny avouent que le *Mont des Oliviers* est écourté, et qu'il y a des longueurs dans la *Maison du berger.* Il est curieux de noter que, chez ce poète à l'haleine courte, ce sont les longueurs surtout qui appellent la critique, et cela s'explique. On ne lui ferait certes pas tort si l'on étudiait les qualités et les défauts de sa manière dans la *Bouteille à la mer,* le plus expressif de ses grands poèmes et l'un des plus récents en date. Le sens symbolique en est clair et large, encore qu'il paraisse s'appliquer plutôt aux hasards de la publication d'un livre qu'à la diffusion de la science en

général. La bouteille symbolique est idéalisée et devient l'héroïne presque auguste d'un drame en plusieurs tableaux. Mais, puisqu'elle n'est plus une bouteille quelconque, le poète devrait attirer l'attention de ses lecteurs sur ce qu'elle représente pour l'initié, et non sur ce qu'elle paraît être aux yeux du vulgaire. Des formules comme « *avec un flacon* il a vaincu la mort » sont maladroites, en ce qu'elles ramènent le symbole aux proportions d'une chose réelle qui trouble l'imagination dans son essor.

Mais plus maladroits encore sont les deux épisodes qu'on s'est plusieurs fois efforcé de justifier, ce qui les condamne : souvenir du jour de fête où l'on a débouché la bouteille, souvenir du combat contre le négrier, car ces deux épisodes, en nous attardant aux aventures réelles de la bouteille, nous font perdre de vue sa destinée idéale. L'artiste a contrarié ici le philosophe : il a voulu tout voir et tout peindre; mais le symbole n'a toute sa grandeur que baigné d'un demi-jour mystérieux. Amplifié et précisé, il n'est plus qu'une métaphore délayée, et qui pourrait tenir en deux strophes : « Telle qu'une bouteille jetée à la mer par un capitaine en détresse..., telle la Science[1]. » Si donc Vigny a eu, plus que d'autres, l'instinct de la composition, il n'a pas eu plus qu'eux cette fermeté d'exécution qui donne à un ensemble sa sobre et pleine unité. Mais il aspirait à réaliser cette beauté sévère, et il n'a cessé de s'en rapprocher.

Son style a suivi le même progrès que sa pensée. En 1829, Nisard y notait certaines négligences qu'un coup de lime, selon lui, eût suffi à effacer. Nisard se trompait. Passer pour un poète facile et négligé, à la manière de Lamartine, c'eût été pour Vigny jeune une bonne fortune. Mais ces négligences, qui parfois étaient incorrections, combien de travail elles avaient coûté au poète! Il est vrai que le poète se corrigeait peu : j'ai sous les yeux le recueil de 1837, et j'y lis ces vers, écrits longtemps avant, dans *Symétha :*

Nous ne la verrons plus, au pied du Parthénon,
Invoquer *Athénée* en répétant son nom.

Que de peine il s'était donné pour trouver ces périphrases vieillies sur « l'instrument mobile, harmonieux ivoire », qui

1. « Dans la plupart de ses poèmes, des poèmes les plus philosophiques, l'art surpasse de beaucoup la matière ». (G. Pellissier, *Nouveaux Essais de littérature contemporaine.*)

chante, tandis que la valse « bondit dans son sphérique empire », ou sur les soldats de la garde :

> C'est un de ces guerriers dont la constante veille
> Fait qu'en ses palais d'or la royauté sommeille
> (*le Trappiste*) ;

ces expressions savamment abstraites :

> Mais l'époux, dans le fils, la revient effrayer
> (*la Femme adultère*) ;

> ... Rois et nations, se jetant à genoux,
> Aux rochers ébranlés crieront : « Écrasez-nous,
> Car voici que Paris encore nous envoie
> Une perdition qui brise notre voie ! »
> (*Paris*);

ces accumulations d'épithètes :

> Et, les bras étendus, le vieux prêtre timide
> Tâte les murs épais du corridor humide...
> Cependant, vers le lit, que deux lourdes tentures
> Voilent du luxe ancien de leurs pâles peintures...
> (*la Prison*) ;
> Tout un peuple...
> Maudissant la révolte impure et tortueuse,
> Élève tout à coup sa voix majestueuse
> (*le Trappiste*) ;

ces faiblesses et ces prosaïsmes qu'on sent pourtant laborieux :

> Je souris tristement. « Il se peut bien, lui dis-je,
> Que cela nous arrive avec ou sans prodige.
> Le ciel est noir sur nous ; mais il faudrait alors
> Qu'ailleurs, pour l'avenir, il fût d'autres trésors,
> Et je n'en connais pas. »
> (*Paris.*)
> Quel plaisir et quel spectacle
> Que l'élément triste et froid
> Ouvert ainsi sans obstacle
> Par un bois de chêne étroit !
> (*La Frégate « la Sérieuse »*.)

Les expressions impropres et obscures, les tours gauches, abondent dans cette première manière de Vigny, et, sans doute, Vigny eût pu en élaguer ou en changer plusieurs; mais ces corrections de détail n'eussent pas donné à son style ce qui lui manquait, l'aisance et le courant. Souvent, d'ailleurs, ce n'est pas telle ou telle expression seulement, c'est toute une

page qui manque de netteté ou de mouvement. L'obscurité ou tout au moins le clair-obscur de la pensée ne déplaisait pas à Vigny; volontiers il eût arrêté la sienne à ce degré crépusculaire, sachant que l'expression, en la traduisant, la trahit toujours un peu, et la dépoétise en la dépouillant de son mystère. Il fallait l'exprimer pourtant. La langue de la poésie française n'avait pas encore été pliée par l'auteur des *Contemplations* et de la *Légende* à noter les nuances imprécises du sentiment et de l'idée. Vigny ressentait cruellement cette souffrance de l'artiste qui s'épuise à chercher la forme adéquate à sa conception, et qui, lorsqu'il a cru l'avoir trouvée, mesure avec découragement la distance qui sépare ce qu'il a écrit de ce qu'il a rêvé.

On lui ferait tort, cependant, si on ne lui accordait que la force intérieure et toute subjective de la pensée, qui s'affaiblit en se matérialisant dans l'expression. Dans *Eloa* et dans *Moïse,* il y a des développements entiers qui sont admirables de grâce ou d'énergie. Dans le *Déluge,* la phrase poétique qui peint la soudaine apparition de l'Océan, exécuteur des vengeances célestes, et sa tranquille victoire sur le monde anéanti, est conduite et prolongée avec une véritable science de la période.

Tous les vents mugissaient, les montagnes tremblèrent :
Des fleuves arrêtés les vagues reculèrent,
Et, du sombre horizon dépassant la hauteur,
Des vengeances de Dieu l'immense exécuteur,
L'Océan, apparut. Bouillonnant et superbe,
Entraînant les forêts comme le sable et l'herbe,
De la plaine inondée envahissant le fond,
Il se couche en vainqueur dans le désert profond,
Apportant avec lui comme de grands trophées
Les débris inconnus des villes étouffées :
Et là, bientôt plus calme en son accroissement,
Semble, dans ses travaux, s'arrêter un moment,
Et se plaire à mêler, à briser sur son onde
Les membres arrachés au cadavre du monde.

Ailleurs, le couplet ou refrain prend une sorte de langueur voilée pour rendre l'impression de la mélancolie dans le bien-être.

Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,
Des histoires du temps passé,
Quand les branches d'arbres sont noires,
Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé!
Quand seul, dans un ciel pâle, un peuplier s'élance;
Quand, sous le manteau blanc qui vient de le cacher,
L'immobile corbeau sur l'arbre se balance,
Comme la girouette au bout du long clocher!

La strophe, chez Vigny, par intervalles, n'est pas inférieure, pour la plénitude, à la strophe des grands lyriques. C'était pourtant là un de ses points faibles; il en avait conscience, et ses « poèmes », le plus souvent écrits en vers alexandrins réguliers, échappent aux dangereuses conditions musicales des « odes ». Il s'essaye, de loin en loin, aux tours de force rythmiques où triomphait Victor Hugo dans sa jeunesse, et il n'y échoue pas toujours :

Un moine, qui masque
Son front sous un casque,
Lit au maître-autel
Le livre immortel;
Il chante au pupitre,
Et sa main trois fois,
En faisant la croix,
Jette sur l'épître
Le sang de ses doigts.

(*Madame de Soubise.*)

Si l'on veut juger en quelle proportion ces rencontres heureuses se mêlent aux défaillances, qu'on lise ce charmant poème, *la Frégate* « *la Sérieuse* » (il y avait en cet ancien officier de la garde l'étoffe d'un marin, et quelques-unes de ses meilleures inspirations lui viennent de la mer, dont il aime l'infini et comprend le mystère). Les strophes de la première partie sont de huit syllabes, légères, pimpantes, allongées, et laissant derrière elles comme un sillage rapide. Puis viennent, pour rendre la mêlée, des strophes plus résistantes, faites de trois vers de douze pieds et d'un vers final de six. Quelques-unes se soutiennent avec fermeté jusqu'au bout et s'achèvent sur une clausule virile :

Ses boulets enchaînés fauchaient des mâts énormes,
Faisaient voler le sang, la poudre et le goudron,
S'enfonçaient dans le bois, comme au cœur des grands ormes
Le coin du bûcheron...

Elle plongea d'abord sa poupe et puis sa proue;
Mon pavillon noyé se montrait en dessous,
Puis elle s'enfonça, tournant comme une roue,
Et la mer vint sur nous.

Mais il en est d'autres qui sont comme inorganisées, si bien que le souffle poétique fait défaut avant la fin :

Un écumeur de mer, un forban, un pirate,
N'eût pas agi si mal!...
Sans gouvernail, sans mâts, on n'eût pu reconnaître
La merveille de l'art.

Quant aux rimes faibles ou strictement suffisantes, elles abondent. Vigny n'avait pas la passion romantique de la rime riche; mais il ne faisait pas exprès, comme Musset, de rimer pauvrement, et Théophile Gautier, qui vantait la perfection d'*Eloa*, reprochait à l'auteur de ne donner à la rime que le nécessaire. Les derniers vers de la *Prison* font rimer *linceul* et *cercueil*[1]. Dans *Madame de Soubise, cercueil* rime avec *œil* et *seuil*. De l'insuffisance de la rime, il ne semble pas s'être soucié de se corriger, et les *Destinées* ne sont pas plus luxueusement rimées que les *Poèmes*. Mais le rythme est inséparable de la pensée, dont il est un précieux outil. Prenant une conscience de plus en plus nette de la forme poétique qui convenait à une pensée de plus en plus grave, Vigny renonça sans peine à ce jeu des rythmes inégaux et des rimes chantantes, pour lequel il n'était pas fait; il adopta définitivement le sérieux alexandrin, tantôt alignant ses grands vers deux à deux, « comme s'en vont les vers classiques », tantôt les coupant en strophes à rimes croisées. Il est le vrai créateur de la strophe de sept vers, qui revêt parfois une sorte d'ampleur auguste et de dignité sacerdotale.

Au fond, il n'était pas essentiellement lyrique : dans la préface du recueil de 1837, il ne revendique que l'honneur d'avoir donné le premier en France l'exemple des compositions « dans lesquelles une pensée philosophique est mise en scène sous une forme épique ou dramatique ». Avant Hugo, il a écrit ses « petites épopées », non légendaires, mais didactiques, comme l'étaient les poèmes des orphiques et d'Hésiode. C'est des mythes antiques que se souvient Sainte-Beuve, respectueux malgré lui, lorsqu'il lit la pièce qui ouvre les *Destinées* [2]. Ce grand style lui

1. Communément, Vigny fait rimer *surnaturel, ciel; air, hiver; égaux, anneaux; mûres, obscures; forêts, secrets; saule, pôle; solitaire, tonnerre; muette, secrète; faire, étrangère; lutte, chute; fidèle, rebelle; frivole, banderole; parole, rôle.* Il fait rimer trop souvent les adjectifs.

2. « La première pièce, qui a donné le titre au volume, a quelque chose de fatidique et d'énigmatique comme les oracles. Les Destinées, ces antiques déesses qui tenaient les races et les peuples sous leur ongle de fer, régnaient visiblement sur le monde; mais la terre a tressailli, elle a engendré son sauveur, le Christ est né! Les filles du Destin se croient dépossédées du coup et vaincues; elles remontent au ciel pour y prendre le nouveau mot d'ordre et demander la loi de l'avenir; mais elles redescendent bientôt sous un nouveau titre : la *Grâce* les renvoie et les autorise de nouveau. Ce que le chrétien appelle la Grâce n'est en effet que la fatalité baptisée d'un nouveau nom. Les Destinées, moyennant détour, ressaisissent donc

paraît avoir « quelque chose de fatidique et d'énigmatique comme les oracles » ; bel éloge et fine critique, car ce style trop dense de pensée laisse beaucoup à deviner, beaucoup à interpréter. D'autre part, ceux-là mêmes qui vont lui chercher des précurseurs et des frères parmi les Musée, les Linus, les Eschyle, reconnaissent qu'il a compris quelques-uns des plus grands problèmes de notre temps et se les est posés dans toute leur étendue; qu'il les a traités avec la fierté d'un esprit libre, passionné pour la vérité, altéré de justice, mais aussi avec le douloureux accent d'un homme qui cherche avec angoisse et n'affirme quelquefois ou ne nie avec hauteur que parce qu'il voudrait se convaincre lui-même de la certitude de ses affirmations ou de ses négations.

Ce double caractère, antique et moderne, du génie de Vigny, donne à son originalité un relief étrange, qui attire les uns et repousse les autres. Par là s'expliquent les vicissitudes de sa gloire. Mieux comprise, sinon plus aimée, son œuvre haute et triste est désormais à l'abri des réactions de l'opinion. Les foules continueront à ne la considérer que de loin, ou à s'en détourner, quand elles en auront entrevu l'aride grandeur : il n'y a point là pour elles de ces sources jaillissantes, qui rafraîchissent et réconfortent. Mais ceux qui ne demandent pas au poète de les consoler en les trompant, sauront gré à Vigny de ne pas leur renvoyer l'écho de leurs propres sentiments et d'être âprement ce qu'il est; car, s'il fait violence à l'âme, c'est pour la contraindre à monter plus haut, et ce n'est pas sans raison qu'à plusieurs de ces poèmes il donnait ce titre : *Élévations*. Le souple et oublieux Sainte-Beuve ne se souvenait plus guère, en 1864, de l'appel qu'il lui adressait, en 1829, dans les *Consolations :*

Méritez qu'on vous dise Apôtre en poésie.

Mais lui, c'est à cet apostolat poétique qu'il voua sa vie entière et qu'il doit le meilleur de sa gloire.

leur empire, et il reste douteux que, même sous la loi de grâce, l'homme soit plus libre et plus maître de soi qu'auparavant :

Oh! dans quel désespoir nous sommes encor tous!
Vous avez élargi le collier qui nous lie,
Mais qui donc tient la chaîne? — Ah! Dieu juste, est-ce vous?

« La réponse ne vient pas. Le poète, dans tout ce recueil, n'obtient à ses questions aucune réponse consolante. — Cette pièce des *Destinées* est du plus grand style et rappelle les mythes antiques, ce qu'on lit dans Eschyle, dans Hesiode, ce qu'on se figure de la poésie orphique, de celle des Musée et des Linus. J'y vois encore la contre-partie de l'Églogue à Pollion: Virgile entr'ouvrait le ciel sur la terre, M. de Vigny le referme. » (*Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1864.)

BIBLIOGRAPHIE

TEXTES

Œuvres, édition définitive, 8 vol. in-18; Ch. Delagrave. — *Morceaux choisis,* poésie et prose, Ch. Delagrave.

LIVRES

Gust. Planche. — *Portraits littéraires;* Paris, Werdet, 1836.

Revue des Deux Mondes, nos des 1er août 1832 (G. Planche), 15 février 1835 (it.) et 15 oct. 1835 (Sainte-Beuve), 1er février 1846 (it.), 15 avril 1864 (it.), 1er mars 1867 (Montégut), 1er juillet 1881 (Blaze de Bury), 1er déc. 1891 (Brunetière), 1er janv. 1897 (Valbert).

Doudan. — *Lettres,* t. II, 17 mars 1844; Calmann-Lévy.

Sainte-Beuve. — *Nouveaux Lundis,* t. VI, 398-452, 461-467; Calmann-Lévy, in-16. Cf. *Revue des Deux Mondes,* 15 avril 1864.

— *Portraits littéraires,* t. III, 396-413; Garnier.

— *Causeries du lundi,* XI, 457-459, 522-527; Garnier.

— *Portraits contemporains,* t. II. Cf. *Revue des Deux Mondes,* 15 oct. 1835.

Saint-Marc Girardin. — *Cours de littérature dramatique,* t. Ier, chap. vii; Charpentier, nouv. édit., 1890.

Lamartine. — *Entretiens littéraires,* 94.

Th. de Banville. — *Souvenirs;* Charpentier.

Anatole France. — *A. de Vigny*, étude en tête du *Vigny* de la collection du Bibliophile français (Bachelin-Deflorence, 1864-1868, 12 vol. in-16).

Camille Doucet. — *Discours de réception à l'Académie,* 1866.

Louis Ratisbonne. — *A. de Vigny, Journal d'un poète;* Michel Lévy, in-16, 1867.

Th. Gautier. — *Rapport sur les progrès de la poésie;* 1867.

Montégut. — *Nos Morts contemporains;* Hachette, in-16; 1re série, 1883, 323-379. — Cf. *Revue des Deux Mondes,* 1er mars 1867, 1er mai, 1er et 15 juin 1881.

Lenient. — Art. de la *Revue politique et littéraire,* 25 avril 1883.

Blaze de Bury. — *Revue des Deux Mondes,* 1er juillet 1881.

A. Barbier. — *Souvenirs personnels;* Dentu, 1883.

P. Bourget. — *Études et portraits,* I, 75-92; Lemerre, 1889, in-18. — Cf. *Journal des Débats,* 24 mars 1885.

Paul Albert. — *Poètes et Poésies;* Hachette, in-16, 2e édit., 1884.

Maur. Souriau. — *De la Convention dans la tragédie classique et dans le drame romantique ;* in-8°, 1885.

Nisard. — *Essais sur l'école romantique,* 41-64 ; Calmann-Lévy, 1891, in-16.

Émile Faguet. — *Études littéraires sur le dix-neuvième siècle,* 127-152 ; Lecène, in-18 jésus, 1887.

Emm. des Essarts. — *Portraits de maîtres,* 73-106 ; Perrin, 2e édit., 1891.

G. Pellissier. — *Nouveaux Essais de littérature contemporaine,* 245-284 ; Lecène, in-18 jésus. — *Cf.* chap. ix de l'*Histoire* Petit de Julleville, t. VII ; Colin, 1899.

— *Le Mouvement littéraire au dix-neuvième siècle,* 2e partie, 4 ; Hachette, 1889.

Paléologue. — *A. de Vigny ;* Hachette, 1891.

Maurice Albert. — *La Littérature française sous la Révolution, l'Empire et la Restauration,* 223-249 ; Lecène, in-16, 1891.

Brunetière. — *Essais sur la littérature contemporaine,* 35 à 57 ; Calmann-Lévy, in-16, 1892.

— *L'Évolution de la poésie lyrique en France au dix-neuvième siècle,* t. II, 9e leçon ; Hachette, in-12, 1894. — Cf. *Manuel de l'histoire de la littérature française,* l. III, 3e époque ; Delagrave, 1898.

Vte E. Melchior de Vogüé. — *Regards historiques et littéraires ;* Colin, 1892, in-18 ; 308-329 (*la Poésie idéaliste en France*).

G. Larroumet. — *Revue des cours et conférences,* 17 juin 1893.

Dorison. — *A. de Vigny poète philosophe ;* Colin, in-8°, 1892.

Morillot. — *Le Roman en France ;* Masson.

G. Lanson. — *Histoire de la littérature française ;* Hachette, VI, 2, 3.

L. Maigron. — *Le Roman historique à l'époque romantique ;* Hachette, 1898, in-8° ; III, 2.

J. Vianey. — *Les « Poèmes » d'A. de Vigny* (*Revue des Universités du Midi,* avril-juin 1898).

Pierre Robert. — *Les Poètes du dix-neuvième siècle ;* P. Dupont, 1899.

Chantavoine. — Chap. vii de l'*Histoire* Petit de Julleville, t. VII ; Colin, 1899.

J. Texte. — Chap. xiv de la même *Histoire, ibid. : les Relations littéraires de la France avec l'étranger.*

Doumic. — Chap. viii de la même *Histoire, ibid. ;* 1899 (*le Théâtre romantique*).

Léon Séché. — *A. de Vigny et son temps ;* Juven, in-8°. — Cf. le jugement de M. Ern. Dupuy dans la *Revue d'histoire littéraire,* avril-juin 1903.

Ernest Dupuy. — *Les Origines littéraires d'A. de Vigny,* n° de juillet-sept. 1903 de la *Revue d'histoire littéraire de la France,* et *l'Amitié d'A. de Vigny et de V. Hugo, ibid.,* avril-juin 1904.

JUGEMENTS

I

M. Victor Hugo s'est révélé dans l'ode, M. de Lamartine dans l'élégie, M. de Vigny dans le poème. M. de Vigny, un des premiers, a senti que la vieille épopée était devenue presque impossible en vers, et principalement en vers français, avec tout l'attirail du merveilleux, et, à l'exemple de lord Byron, il a pu renfermer la poésie épique dans des compositions de moyenne étendue et toutes inventées; il a su être grand sans être long.

Émile Deschamps, préface des *Études françaises et étrangères,* 1828.

II

Après Lamartine et Victor Hugo, le nom d'Alfred de Vigny est celui qui se présente le premier.

Gust. Planche, *Portraits littéraires.*

III

Le style de M. de Vigny a des veines de bonheur. Il y a de l'invention dans sa grâce et son élégance. Mais la peur du commun le rend parfois obscur et bizarre.

D. Nisard, article du 24 juillet 1829.

IV

Je ne sais où M. Mignet a été chercher son admiration pour cet auteur poudré, frisé et musqué d'*Éloa.*

X. Doudan, *Mélanges et Lettres;* 1876, Calmann-Lévy; t. II, lettre du 17 mars 1844.

V

Il faut chercher l'origine de tous les poèmes de Vigny sans exception, non dans l'inspiration, mais dans la méditation. Il

n'en est aucun qui soit dû à un tumulte de l'âme : tous sont des résultats d'une réflexion calme et un peu froide. Ils sont nés d'une pensée généralement plus métaphysique que passionnée, ils ont germé lentement, avec quelque incertitude, et ont connu toutes les vicissitudes des générations lentes et difficiles... Ces poésies sont nées, non comme naissent les belles choses vivantes, par une chaude génération, mais comme naissent les belles choses précieuses et froides, les perles, les coraux, les diamants avec lesquels elles ont de l'affinité, par agglutination, cohésion lente et invisible condensation.

Em. Montégut, *Nos Morts contemporains*,
1re série; Hachette.

VI

Ce n'est pas peu qu'avoir un domaine, même restreint, qu'on puisse dire bien à soi. Le dernier mot qui revient quand on conclut sur lui est celui d'*original:* la dernière impression est celle d'une force solitaire, travaillant à l'écart, dans une grande tristesse et sous un ciel morne, sans hâte et sans bruit, produisant quelques fruits précieux et rares, à qui la matière a un peu fait défaut, et qui se l'est un peu refusée, à qui manque aussi le sourire, mais non la grâce.

Ém. Faguet, *Études littéraires sur le dix-neuvième siècle;*
Lecène.

VII

J'ai relu la *Maison du berger.* C'est le plus pur, le plus triste, le plus beau des chants d'amour. Vigny sentait avec douleur l'indifférence de la nature; en cela il est plus près de nous que Lamartine, et surtout que Victor Hugo. Leur vague religiosité ne nous touche plus guère. Mais écoutez Vigny quand il dit à son Éva :

Ne me laisse jamais seul avec la nature,
Car je la connais trop pour n'en pas avoir peur.
Elle me dit : . . . .
« Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre,
A côté des fourmis les populations;
Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre,
J'ignore en les portant les noms des nations.
On me dit une mère, et je suis une tombe.
Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
Mon printemps ne sent pas vos adorations.

Voilà des paroles dont nous comprenons la majesté douloureuse et qui résonnent profondément dans nos âmes !

Bien qu'il ait écrit les plus beaux vers du siècle, Alfred de Vigny n'eut, vivant, qu'une étroite célébrité, et sa gloire reste pâle. Cette impopularité s'explique. La première raison est qu'il a fait peu de vers : deux minces volumes à peine et dont le second est posthume. D'ailleurs, comme l'a dit M. Louis Ratisbonne, « c'est le doute, c'est l'incrédulité douloureuse qui ouvrit en lui la source de poésie. » Or, en ce temps-là, la foule aspirait à croire. A la philosophie du dix-huitième siècle succédait une brillante renaissance religieuse; le néo-catholicisme se levait plein de jeunesse, de vie et d'illusions. L'empire était aux poètes religieux. Lamartine fut sacré. Vigny s'enferma dans sa tour d'ivoire. Il est à remarquer que depuis ce qu'on a nommé le *Parnasse*, depuis M. Sully Prudhomme, plusieurs parmi nos jeunes poètes, et les meilleurs peut-être, relèvent de l'auteur des *Destinées*.

Anatole France, journal *le Temps,* janv. 1889.

VIII

Si la composition est sans doute l'un des mérites éminents du poète, comme de tout artiste, et qu'elle fasse défaut à la plupart de nos romantiques, et qu'au contraire elle se « sente » chez Vigny, on ne saurait trop le louer d'en avoir réintégré la notion parmi nous et d'avoir ainsi fait pour l'art, quelles que soient les défaillances de son exécution, autant qu'il avait fait pour la poésie même. Il a rendu le lyrisme romantique capable, si je puis ainsi dire, de porter la pensée, et il a retrouvé dans le symbole, non seulement un moyen de rendre la pensée plastique, mais encore et surtout d'en limiter l'expression à la mesure de son importance.

F. Brunetière, *l'Évolution de la poésie lyrique en France au dix-neuvième siècle,* II; Hachette.

IX

« On ne mérite pas le nom de poète tant que l'on n'exprime que des idées ou des émotions personnelles, et celui-là seul en est digne qui sait s'assimiler le monde. » Si cette belle parole de Gœthe est vraie, s'il n'est de véritable poésie que celle qui

implique un système sur les choses divines et les choses humaines, Alfred de Vigny est assurément l'un de nos plus grands poètes; car nul n'a réalisé en lui une vision plus complète de l'univers, et nul n'a posé avec plus de hardiesse le problème de l'âme et celui de l'humanité.

MAURICE PALÉOLOGUE, *A. de Vigny;* Hachette.

X

Ce qui fait l'originalité caractéristique de Vigny, c'est un singulier mélange de délicatesse et d'élévation, de grâce voluptueuse et de subtile mélancolie; c'est surtout je ne sais quoi de mystérieux et comme de crépusculaire qui donne à ses vers un charme indéfinissable; leur note voilée éveille au fond de notre âme de lointains échos, ils nous font éprouver ce que l'émotion poétique peut avoir de plus intime et de plus délicieusement exquis. D'autres poètes lui sont bien supérieurs par la plénitude du génie, par la puissance de leur inspiration, par l'éclat de leur pathétique. Ceux-là ont prêté à la poésie une langue plus aisée, plus riche, plus glorieuse : nul n'en a murmuré le secret même d'une voix aussi pénétrante.

G. PELLISSIER, *Nouveaux Essais de littérature contemporaine;* Lecène.

XI

Le moment ne paraît pas encore proche — s'il doit jamais venir — où le poète des *Destinées* pourra être populaire et où son nom, comme celui de Victor Hugo, sera salué par l'acclamation des multitudes. « Si j'étais peintre, a-t-il écrit un jour, je voudrais être un Raphaël noir : forme angélique, couleur sombre. » Cette couleur sombre, il l'a répandue sur toute son œuvre. Jamais peut-être personne n'a exprimé avec plus de profondeur et d'un accent plus poignant la détresse de l'âme. A ses yeux, l'homme a été jeté au milieu de la destinée comme la terre au milieu de l'air. Sur la frêle écorce terrestre où il rampe, son existence se passe à souffrir et à ignorer. La nature ne lui est point maternelle, comme quelques-uns ont voulu le croire, mais hostile; il est repoussé par l'atmosphère qui le renverse et le sol qui l'empoisonne. Toute sa vie se résume en deux mots : « Pourquoi? » et : « Hélas! » et, quand

il écoute ceux qui lui conseillent de se tourner vers le ciel pour y chercher la certitude et la consolation, il s'aperçoit bientôt que le ciel est d'airain et éternellement fermé : ses questions restent sans réponse, et ses plaintes sans écho. Hiérophantes de toutes les religions, déistes de toutes les écoles, n'enseignèrent jamais que des illusions qui se dissipent dès qu'on arrête sur elles un regard clair et ferme... Contre le malheur qui l'accable et l'injustice qui l'enveloppe de toutes parts, l'homme est ainsi condamné à l'impuissance : toute révolte serait inutile. Il ne lui reste d'autre parti que de tuer en lui toute espérance, de comprendre que le désespoir est comme la forme nécessaire de sa vie; il doit vivre face à face avec sa douleur, tantôt pour s'en faire une habitude par où il l'engourdira et la rendra inoffensive comme un serpent familier, tantôt même pour y trouver un plaisir amer, le seul qui lui soit accessible : « La contemplation du malheur même donne une jouissance intérieure à l'âme, qui lui vient de son travail sur l'idée du malheur ». Vigny atteint ainsi

Jusqu'au fond désolé du gouffre intérieur.

Mélancolie, angoisse, amertume, dégoût, tout cela reste à une infinie distance de son glacial désenchantement, de son « désespoir paisible et sans convulsion de colère ». C'est par là qu'il fut un moment à la mode, au temps où le pessimisme était du bon air; mais c'est par là aussi qu'il ne peut guère devenir un élu de la foule.

Et pourtant, si l'on suit jusqu'au bout le développemet de sa pensée, le pessimisme, qui donne à son œuvre une teinte si forte, n'est pas le dernier mot de Vigny. — Si misérable qu'il juge la condition humaine, jamais l'homme ne lui inspira de mépris ; chez lui, pas un écho des ricanements de *Candide;* pas un mot qui fasse songer aux âpres sarcasmes d'un Schopenhauer. Par sa misère même, l'homme lui devient chose sacrée, suivant le beau mot des anciens, et, pour l'homme, son cœur s'ouvre à une sorte de pitié pieuse.

MAURICE PELLISSON, *Revue pédagogique.*

LETTRES

A la fin de 1837, Alfred de Vigny accepta d'entretenir avec le prince héritier de Bavière, alors âgé de vingt-six ans, une correspondance littéraire, qui se poursuivit pendant deux ans au moins.

Dans l'un des rares fragments que nous en possédons, le prince Maximilien-Joseph dit à son correspondant : « La littérature française depuis 1815 n'est plus ce qu'elle était sous l'Empire ; elle a pris une physionomie différente, un langage différent, un nom même différent. Elle s'est dite *romantique*... Elle a produit des œuvres nombreuses ; mais comment doit-on juger ces œuvres ? »

On supposera qu'Alfred de Vigny, réservant pour des lettres ultérieures l'examen des autres genres littéraires, s'attache à renseigner d'abord le prince sur la poésie lyrique des vingt dernières années : il caractérise les œuvres de ses plus grands émules et les siennes propres, et, sans s'attarder longuement à décrire les origines lointaines du mouvement lyrique contemporain, il essaye d'en montrer la puissance et la direction.

(École normale supérieure. — Concours de 1902.)

DISSERTATIONS ET LEÇONS

I

L'idée et l'émotion dans les *Destinées* d'A. de Vigny.

(Paris. — Agrégation des lettres, 1895. — Leçon.)

II

Caractériser le « moi » d'A. de Vigny, surtout d'après les pièces du programme (*Moïse, le Cor, les Destinées*).

(Agrégation des lettres. — Leçon, 1900.)

III

Alfred de Vigny a dit : « La terre est révoltée des injustices de la création; elle dissimule par frayeur de l'éternité, mais elle s'indigne en secret contre le Dieu qui a créé le mal et la mort. Quand un contempteur des dieux paraît,... le monde l'adopte et l'aime; tel est Satan,... tel est Don Juan. Tous ceux qui luttèrent contre le Ciel injuste ont eu l'admiration et l'amour des hommes. »

Est-ce sous cet aspect que vous apparaît Don Juan dans la pièce que vous avez à expliquer? Dites comment Molière a conçu son personnage et quelle portée il a voulu donner à sa comédie.

(Agrégation de grammaire. — Composition, 1900.)

IV

Comparer la *Mort du loup* d'Alfred de Vigny au *Löwenritt* de Freiligrath.

(Paris. — Devoir d'agrégation des langues vivantes, 1902.)

V

L'évolution de la poésie épique dans Alfred de Vigny et Victor Hugo.

(Aix. — Licence ès lettres, 1902.)

VI

Sainte-Beuve — en 1864 — écrivait : Les « *Destinées*... sont un déclin, mais un déclin très bien soutenu : rien n'y surpasse ni même (si l'on excepte un poème ou deux) n'égale les aspirations premières du poète ; rien n'y déroge non plus ni ne les dément. »

On vous demande de discuter ce jugement.

(Lille. — Licence ès lettres. — Composition, 1896.)

VII

Depuis plusieurs années, Vigny est remonté très haut dans l'estime du public lettré. Comment expliquez-vous cette espèce de réparation tardivement faite au poète des *Destinées?*

(Lille. — Licence ès lettres, 1897.)

VIII

Critiquer le jugement où M. Brunetière (*Manuel*) oppose et préfère Vigny à Lamartine et à Victor Hugo.

(Nancy. — Licence ès lettres, 1901.)

IX

Comparer la fonction du poète dans la société moderne, comme la conçoit et la chante Victor Hugo, et les idées d'Alfred de Vigny sur le même sujet, d'après sa pièce de *Chatterton* et la *Préface*...

(Nancy. — Devoir de licence, 1900.)

X

Discutez et appréciez, au point de vue moral et social, cette maxime philosophique d'A. de Vigny :

Seul, le silence est grand, tout le reste est faiblesse...
Gémir, pleurer, prier est également lâche.

(Nancy. — Devoir de licence, 1904.

XI

A. de Vigny a écrit, dans le *Journal d'un poète,* à la date de 1847 : « J'aime qu'un homme de nos jours ait à la fois le caractère républicain avec le langage et les manières polies de l'homme de cour. L'Alceste de Molière réunit ces deux points. » Vous expliquerez la pensée d'A. de Vigny, et vous chercherez si le *Misanthrope* répond bien à sa définition.

(Nancy. — Baccalauréat moderne, 1900.)

XII

Expliquer et juger cette pensée de Vigny : « Si la poésie est une fable, elle doit être une fable philosophique. »

(Nancy. — Licence ès lettres, 1900.)

XIII

Shakespeare en France : Voltaire, Ducis et Alfred de Vigny.

(Nancy. — Licence ès lettres, nov. 1901.)

XIV

De l'épopée dans Vigny, Lamartine et V. Hugo.

(Rennes. — Devoir de licence, 1901.)

XV

Examiner cette idée d'Alfred de Vigny : « Un drame présente... des personnages réunis pour se parler de leurs affaires; ils doivent donc parler. Que l'on fasse pour eux ce *récitatif* simple et franc dont Molière est le plus beau modèle dans notre langue. Lorsque la passion et le malheur viendront animer leur cœur, élever leurs pensées, que le vers s'élève un moment jusqu'à ces mouvements sublimes de la passion qui semblent un *chant*, tant ils emportent nos âmes hors de nous-mêmes! » (Lettre à lord***, en tête du *More de Venise*.)

(Rennes. — Licence ès lettres. — Composition, 1897.)

XVI

Le héros romantique dans *Marion Delorme*, *Hernani*, *Antony* et *Chatterton*.

(Rennes. — DEVOIR DE LICENCE, 1904).

XVII

Apprécier le *Samson* d'A. de Vigny.

(Toulouse. — LICENCE, 1898.)

XVIII

Commenter ces vers d'A. de Vigny dans la *Maison du berger*, sur la poésie :

Comment se garderaient les profondes pensées
Sans rassembler leurs feux dans son diamant pur,
Qui conserve si bien leurs splendeurs condensées?

(Lyon. — LYCÉE DE JEUNES FILLES.
Devoir de cinquième année.)

XIX

Un poème symbolique chez Vigny : *la Bouteille à la mer*. Que pensez-vous de la composition et du symbole?

(Fontenay-aux-Roses. — LEÇON.)

XX

Pourquoi Vigny, après avoir été compté au rang des plus grands poètes, a-t-il été ensuite négligé, et pourquoi est-il revenu en faveur? Définissez son originalité, en faisant la part du bien et du mal dans l'esprit de son œuvre et dans son influence.

(Fontenay-aux-Roses. — LEÇON.)

XXI

Alfred de Vigny considéré comme ancêtre des symbolistes contemporains.

Villefranche-de-Rouergue. — J. BARDOUX, impr.

ALFRED DE MUSSET

(1810-1857)

I

La jeunesse et les débuts.

Louis-Charles-Alfred de Musset naquit à Paris le 11 décembre 1810, d'une famille ancienne, originaire du pays de Blois et de Vendôme, plus bourgeoise, d'ailleurs, qu'aristocratique, malgré la particule. Son frère Paul compte parmi leurs ancêtres le poète Colin Muset, ou de Musset, qui vécut à la cour de Thibaut de Champagne. Du côté maternel, il hérita de la verve gauloise d'aïeux champenois. Sa mère était la fille aînée d'un ancien membre du Conseil des Anciens et des Cinq-Cents, Guyot-Desherbiers, poète à ses heures et même poète satirique[1], gai, fin et cordial. Son père, Victor-Donatien de Musset-Pathay, pacifique chef de bureau au ministère de l'intérieur, poète aussi, du reste, et connu par une édition de Rousseau, avait derrière lui plusieurs générations de gentilshommes soldats, dont l'un, Guillaume de Musset, épousa, en 1580, Cassandre de Pré ou de Pray, fille de Jean de Peigney, seigneur de Pré, et de Cassandre Salviati. Or, cette Cassandre Salviati, née à Blois, mais d'une illustre famille de Florence, n'est autre — M. Henri Longnon nous l'a révélé — que la fameuse Cassandre à qui Ronsard a dédié tant de vers devenus classiques :

Mignonne, allons voir si la rose...

Ronsard et Musset, admirable matière à dissertation. Mais ceux qui attribuent quelque importance aux influences du plus lointain atavisme sont libres de remarquer à quel point l'Italie a préoccupé la jeune imagination de Musset. Enfant, il avait eu un précepteur italien; mais quand il publia les

1. Il avait composé une satire contre Maupeou et un poème sur les *Chats*.

Contes d'Espagne et d'Italie, il n'avait voyagé encore qu'en Normandie avec Ulric Guttinguer, en 1829. Il semblait pressentir que l'Italie inscrirait bientôt dans sa vie une date décisive. Une autre de ses aïeules fut une du Bellay. Les du Bellay, c'est l'Italie encore, mais c'est aussi la France la plus française.

De neuf à quinze ans, il suivit, comme externe, les cours du lycée Henri IV, dont il fut un brillant élève, « fort en thème », fort en vers latins. En philosophie, il remporta le second prix de dissertation latine au concours général. Ce futur « dandy » garda plus qu'on ne peut le croire la marque universitaire. Son plus illustre condisciple fut le duc d'Orléans, qui se souvint de lui. Un autre de ses condisciples, Paul Foucher, beau-frère de V. Hugo, devint son ami et son confident. Musset lui confiait, à dix-sept ans (23 sept. 1827), ses ennuis déjà mélancoliques, ses incertitudes et ses espérances : « Je ne voudrais pas écrire, ou je voudrais être Shakespeare ou Schiller... Je donnerais ma vie pour deux sous, si pour la quitter il ne fallait pas passer par la mort. Voilà les tristes réflexions que j'entretiens; mais j'ai l'esprit français, je le sens... Pourquoi la nature m'a-t-elle donné la soif d'un idéal qui ne se réalisera pas? » Qu'allait faire de lui la vie? On assure qu'il fut commis chez un banquier : il le resta juste le temps de s'apercevoir qu'il n'était fait pour aucun métier pratique.

C'est Foucher qui l'introduisit dans le Cénacle, groupé autour de l'auteur des *Odes et Ballades* et de Ch. Nodier, bibliothécaire de l'Arsenal :

Gais comme l'oiseau sur la branche,
Le dimanche,
Nous rendions parfois matinal
L'Arsenal...

Alors dans la grande boutique
Romantique
Chacun avait, maître ou garçon,
Sa chanson.

Nous allions brisant les pupitres
Et les vitres,
Et nous avions plume et grattoir
Au comptoir.

Quand ce bel adolescent,

Enfant par hasard adopté
Et gâté,

fit-il dans le Cénacle cette apparition radieuse dont Sainte-

Beuve lui-même, peu indulgent pour son trop heureux émule en poésie, a dit : « C'était le printemps même, tout un printemps de poésie qui éclatait à nos yeux? » Ce fut peut-être dès 1826. Ce ne peut pas être plus tard que 1828, année où le jeune lauréat du Concours, résolu à n'être que poète, mais contraint à faire, en attendant, le métier d'homme de lettres, traduisait librement pour la librairie Mame un roman obscur, *l'Anglais mangeur d'opium*, et prenait sa revanche en griffonnant ses premiers vers. Mais, en 1829, on sait qu'il assista, chez Vigny, à une lecture solennelle de l'*Othello* francisé qui allait soulever des tempêtes sur la scène, et l'on rapporte, d'autre part, que lui-même donna lecture, chez quelques chefs du romantisme, de ses *Poésies diverses*, premier et court recueil, élargi bientôt et publié, l'année suivante, sous le titre de *Contes d'Espagne et d'Italie*. Si l'Espagne, une Espagne de convention, a inspiré certains des tout premiers vers de Musset, comme la chanson de l'*Andalouse :*

Avez-vous vu dans Barcelone...

l'Italie semble être la patrie de son imagination. Une chanson et un poème, *Portia*, sont consacrés à Venise.

... Venise, ô perfide cité,
A qui le Ciel donna la fatale beauté !

Rome est assez tristement représentée par deux abbés étranges, héros d'un étrange poème, *Suzon*[1]. Un poème plus considérable, *les Marrons du feu,* qui revêt une forme vaguement dramatique, a pour héros encore, héros de la débauche, un abbé italien, et un certain Rafaël, non moins héroïque en ce genre, mais moins repoussant, car l'auteur lui a prêté quelque chose de sa jeunesse exubérante. Comme Musset, Rafaël a donné sa vie

A ce dieu fainéant qu'on nomme Fantaisie.

Comme Musset, il ne veut connaître que l'Italie épicurienne et romanesque, au sensualisme effréné, aux galanteries fanfaronnes :

Italie,
Voyez-vous, à mon sens, c'est la rime à folie.

Mais les deux poèmes vraiment caractéristiques de cette

1. *Suzon* ne parut qu'en 1831.

première manière du poète et de ses audaces juvéniles, ce sont *Don Paez* et *Mardoche;* le premier, espagnol, si l'on veut; le second, très certainement français. Quelques traits communs se dégagent de ces folies voulues: d'abord, précisément, la volonté marquée d'étonner le « bourgeois », et, s'il se peut, de le terrifier. Mardoche est un esprit fort on ne peut plus romantique :

> Il eût fait volontiers d'une tête de mort
> Un falot, et mangé sa soupe dans le crâne
> De sa grand'mère...

C'est, ensuite, la préoccupation obsédante de l'amour, d'un amour à la fois voluptueux et douloureux :

> Amour, fléau du monde, exécrable folie,
> Toi qu'un lien si faible à la volupté lie
> Quand par tant d'autres nœuds tu tiens à la douleur...

C'est la volupté, ce n'est pas la douleur qui est l'âme de ces poèmes; et pourtant, même ici, Musset n'est pas un épicurien grossier : l'accent de sa gaieté parfois est saccadé, fiévreux, et tel éclat de rire forcé semble le prélude d'un sanglot prochain. C'est le je ne sais quoi d'amer dont parle Lucrèce, et qui du fond même des plaisirs monte à la surface. Des deux notes que le poète fera vibrer, gaieté ironique de l'esprit qui se joue, éloquence du cœur qui souffre, la première paraît résonner seule dans les *Contes d'Espagne et d'Italie;* mais la seconde est comme contenue dans la première, dont elle prolonge les sonorités les plus bruyantes par un son plus grave. Le poète a soif et peur du plaisir. Il est fâcheux, d'ailleurs, que l'ivresse de la passion ne soit pas la seule qui égare la raison de ses personnages [1]. Trop souvent on est choqué par un enthousiasme de douteux aloi pour les boissons généreuses de France, d'Espagne ou d'Italie :

> ... Frère, quand la guitare
> Se mêle au vent du soir qui frise vos cheveux,
> Que le clairet vous a ranimé de ses feux...

Ce serait là le coin vulgaire; le reste n'est qu'affectation juvénile. Cet adolescent, d'ailleurs, est déjà un vrai poète. Songeons

1. « Il était déjà mort quand elle l'a connu. Elle se croit, elle se sait innocente du lent suicide qui a été la vie entière de ce malheureux. » (Lettre de G. Sand à Sainte-Beuve, 20 janv. 1860.)

qu'il n'avait pas vingt ans, celui qui écrivait ces vers de *Don Paez :*

Comme on voit dans l'été, sur les herbes fauchées,
Deux louves, remuant les feuilles desséchées,
S'arrêter face à face, et se montrer la dent ;
La rage les excite au combat ; cependant
Elles tournent en rond lentement, et s'attendent :
Leurs mufles amaigris l'un vers l'autre se tendent.
Tels, et se renvoyant de plus sombres regards,
Les deux rivaux, penchés sur le bord des remparts,
S'observent, — par instants entre leur main rapide
S'allume sous l'acier un éclair homicide.

Mais, à côté de ces vers de forme presque classique, combien semblent écrits pour consterner les classiques timides !

Si c'est alors qu'on peut la laisser, comme un vieux
Soulier qui n'est plus bon à rien...

On me nomme seigneur Vide-Bourse, casseur
De pots; c'est, en anglais, *Blockhead;* maître tueur
D'abbés... (*Marrons du feu.*)

Un dimanche (observez qu'un dimanche la rue
Vivienne est tout à fait vide)... (*Mardoche.*)

Nisard se demandait (8 avril 1830) si Musset voulait mystifier le public, ou déclarer la guerre aux novateurs en exagérant leurs défauts. Il eût préféré la dernière explication, et l'on doit avouer que l'enfant gâté du romantisme, enfant adopté « par hasard », mais classique d'éducation, sinon de nature, ne décourageait pas ses espérances. La première strophe de *Mardoche* s'achève sur une allusion irrévérencieuse à l'habitude qu'avait prise « M. Hugo », le futur poète des *Soleils couchants,* d'aller voir « mourir Phébus le blond » au-dessus de la plaine de Vaugirard. Plus loin, Sainte-Beuve poète est deux fois parodié. Sont-ce les vers de Mardoche ou ceux de Musset, qui sont goûtés des lecteurs, quoiqu'il fasse « rimer *idée* avec *fâchée* » ? Sur cet article de la rime, il a toujours tenu à marquer son indépendance : c'est exprès qu'il fait ses rimes faibles, voulant se distinguer « de cette école *rimeuse,* qui a voulu reconstruire et ne s'est adressée qu'à la forme, croyant rebâtir en replâtrant » ; mais c'est en avant qu'il ira, et on ne lui fera pas encore aimer Racine[1]. « Le romantique se déhugotise tout à fait, » écrit son père vers cette époque (19 septembre 1830). Il se faisait illusion :

1. Lettre à M. Desherbiers, du Mans, son oncle, janvier 1830.

Musset n'a jamais été un dévot « hugotisant » ; mais il ne rompit pas, nous le verrons, aussi vite qu'on l'a dit avec le romantisme ; c'eût été rompre avec des amis très chers, comme les frères Deschamps. Dans les articles qu'en 1830 et en 1831 il envoie au journal *le Temps*, il se moque bien un peu de son romantisme d'occasion : « La première fois que je vis Versailles, *comme je n'étais pas encore romantique*, je trouvai le palais, l'escalier et les jardins dignes d'un roi. » Mais il y raille avec verve l'école retardataire des disciples de Campistron, « vulgairement, les classiques », et il s'écrie, avec une indignation qui n'est pas jouée : « Imitateurs, troupeau d'esclaves, quel soleil vous dessèchera jamais et pompera vos cervelles oisives [1] ? » Il n'est pas plus indulgent pour ces « pharmaciens du bon goût » qu'ils ne l'ont été pour ses premières œuvres; mais il lui plaît de prendre, entre les deux partis, l'attitude d'un « vétéran » lassé de tant de querelles :

Salut, jeunes champions d'une cause un peu vieille,
Classiques bien rasés, à la face vermeille,
Romantiques barbus, aux visages blêmis !
Vous qui des Grecs défunts balayez le rivage,
Ou d'un poignard sanglant fouillez le moyen âge,
Salut ! — J'ai combattu dans vos camps ennemis.
Par cent coups meurtriers devenu respectable,
Vétéran, je m'assois sur mon tambour crevé.
Racine, rencontrant Shakspeare sur ma table,
S'endort près de Boileau, qui leur a pardonné [2].

Ce « vétéran », revenu de tous les excès, a vingt et un ans. Mais tout n'est pas ici jeu d'esprit, ni rôle. De très bonne heure Musset se dédouble, se regarde vivre et se juge. Ce Rafaël bon enfant, qui fait un somme en laissant s'éteindre la flamme bleuâtre du punch (car toute âme humaine est réjouie « au triple aspect du punch, du vin de France, et du cigarero », c'est ce même poète qui, au lendemain de 1830,

Tandis que le bras parle et que la fiction
Disparaît comme un songe au bruit de l'action,

a honte de son misérable métier de rimeur et méprise sa paresse :

Je suis jeune, j'arrive. A moitié de ma route,
Déjà las de marcher, je me suis retourné.

1. Articles des 25 avril et 4 mai 1831.
2. *Les Secrètes Pensées de Rafaël, gentilhomme français*, 1831.

La science de l'homme est le mépris sans doute;
C'est un droit de vieillard qui ne m'est pas donné.
Mais qu'en dois-je penser? Il n'existe qu'un être
Que je puisse en entier et constamment connaître,
Sur qui mon jugement puisse au moins faire foi,
Un seul !... Je le méprise. — Et cet être, c'est moi.
Qu'ai-je fait? qu'ai-je appris? Le temps est si rapide!
L'enfant marche joyeux sans songer au chemin;
Il le croit infini, n'en voyant pas la fin!
Tout à coup il rencontre une source limpide,
Il s'arrête, il se penche, il y voit un vieillard.
Que me dirai-je alors? Quand j'aurai fait mes peines,
Quand on m'entendra dire : Hélas! il est trop tard.

Qu'est la pensée près de l'action?

Agis! jette ta lyre! au combat! au combat!

Mais la nature, la destinée, sont les plus fortes. Eh bien, cette destinée, il aura, du moins, le cœur

De la mener si bas que la honte l'en prenne.

Triste conclusion d'un mélancolique examen de conscience qui eût pu être viril[1]. Mais ce qui est remarquable, c'est cette claire vision que le poète a de son présent et de son avenir. Le présent ne l'éblouit point, et il n'essaye point d'en excuser les défaillances; il les exagérerait plutôt, dans sa hâte à s'analyser et à se condamner. L'avenir l'attire à la fois et l'effraye : il sait où il va, et il y va avec la pleine conscience de la fatalité qui l'entraîne. Toutes les folies de la jeunesse, on dirait qu'il s'y abandonne avec emportement; mais, à d'autres jeunes gens, leur jeunesse parle si haut qu'ils ne peuvent plus entendre d'autre voix; lui s'arrête au milieu du tourbillon, s'interroge, pour s'abandonner encore, il est vrai[2]; mais le Musset qui s'abandonne est toujours suivi de l'œil par le Musset qui se juge.

1. *Les Vœux stériles*, 1831.
2. Voir Faguet, p. 283, sur cette conception du dédoublement de l'homme passionné, saisissable pour la première fois dans *Lorenzaccio*.

II

Ce qu'était Musset avant la crise de 1834.

La grande poésie, il ne l'a pas encore réalisée, mais il en sait la source, et il l'indique à son ami Edouard B... (1832) :

> Ah ! frappe-toi le cœur : c'est là qu'est le génie,
> C'est là qu'est la pitié, la souffrance et l'amour.

C'est ce cœur déjà qu'il laissait parler dans la touchante élégie du *Saule,* un peu violemment dramatique dans sa seconde partie, mais si doucement mélancolique dans la première, d'une fraîcheur ou d'une gravité toute nouvelle, soit qu'il esquisse, en se souvenant peut-être de la Malibran, le charmant portrait de Georgina Smolen, soit qu'il transfigure l'étoile du soir en étoile de l'amour :

> Pâle étoile du soir, messagère lointaine,
> Dont le front sort brillant des voiles du couchant,
> De ton palais d'azur au sein du firmament,
>   Que regardes-tu dans la plaine ?
> La tempête s'éloigne, et les vents sont calmés.
> La forêt qui frémit, pleure sur la bruyère ;
> Le phalène doré, dans sa course légère,
>   Traverse les prés embaumés.
>   Que cherches-tu sur la terre endormie ?
> Mais déjà sur les monts je te vois t'abaisser ;
> Tu fuis en souriant, mélancolique amie,
> Et ton tremblant regard est près de s'effacer.
>
> Étoile qui descends sur la verte colline,
> Triste larme d'argent du manteau de la Nuit,
> Toi que regarde au loin le pâtre qui chemine,
> Tandis que pas à pas son long troupeau le suit ;
> Étoile, où t'en vas-tu, dans cette nuit immense ?
> Cherches-tu sur la rive un lit dans les roseaux ?
> Ou t'en vas-tu, si belle, à l'heure du silence,
> Tomber comme une perle au sein profond des eaux ?
> Ah ! si tu dois mourir, bel astre, et si ta tête
> Va dans la vaste mer plonger ses blonds cheveux,
> Avant de nous quitter, un seul instant arrête :
> Étoile de l'amour, ne descends pas des cieux !

Les événements de 1830 avaient passé sur lui sans beaucoup l'émouvoir : il avait vingt ans. La perte de son père, mort du

choléra en 1832, lui fut cruelle. Cette même année, il avait donné la mesure d'un talent affermi dans trois œuvres d'une certaine ampleur, qu'il réunit, l'année suivante, sous le titre de *Spectacle dans un fauteuil : la Coupe et les Lèvres, A quoi rêvent les jeunes filles,* et *Namouna.* Dans l'exquise fantaisie dramatique *A quoi rêvent les jeunes filles,* se révélait la grâce d'un esprit assoupli et adouci. Mais *la Coupe et les Lèvres* d'une part, et *Namouna* de l'autre, nous apprennent ce dont Musset était capable, en des genres très différents, à la veille de la crise morale qui allait renouveler son inspiration.

La Coupe et les Lèvres est un « poème dramatique », ce qui ne l'empêche pas d'être épique çà et là par le ton, et lyrique, lyrique un peu partout et avant tout. En tout cas, c'est un drame injouable. Musset assure, dans *Namouna,* que le théâtre n'était pas son affaire. Lorsqu'il le disait, il songeait peut-être à sa *Nuit vénitienne,* qui, le 1er décembre 1830, fut sifflée à l'Odéon dès les premières scènes. Plus tard, il se donnera un démenti, plusieurs démentis à lui-même. Mais c'est au lecteur qu'il s'adresse d'abord, non au spectateur, et sa dédicace, si curieuse, à son ami Alfred Tattet, prouve assez qu'il s'agit, non d'inaugurer un nouveau système dramatique, mais de faire vivre, sous la forme approximative d'un drame, un certain nombre de sentiments individuels, dont le principal n'a pas changé :

> L'amour est tout, l'amour et la vie au soleil.

Ce « poème » est précédé d'une ouverture : c'est l'invocation au Tyrol, tel du moins que Musset veut le voir.

> Aimer, boire et chasser, voilà la vie humaine
> Chez les fils du Tyrol, peuple héroïque et fier,
> Montagnard comme l'aigle, et libre comme l'air!...
> Noble terre, salut! Terre simple et naïve,
> Tu n'aimes pas les arts, toi qui n'es pas oisive.
> D'efféminés rêveurs tu n'es pas le séjour;
> On ne fait sous ton ciel que la guerre et l'amour.
> On ne se vieillit pas dans tes longues veillées.
> Si parfois tes enfants, dans l'écho des vallées,
> Mêlent un doux refrain aux soupirs des roseaux,
> C'est qu'ils sont nés chanteurs, comme de gais oiseaux.
> Tu n'as rien, toi, Tyrol, ni temples, ni richesse,
> Ni poètes, ni dieux ; — tu n'as rien, chasseresse!
> Mais l'amour de ton cœur s'appelle d'un beau nom :
> La liberté! — Qu'importe au fils de la montagne
> Pour quel despote obscur envoyé d'Allemagne
> L'homme de la prairie écorche le sillon?

Ce n'est pas son métier de traîner la charrue;
Il couche sur la neige, il soupe quand il tue;
Il vit dans l'air du ciel, qui n'appartient qu'à Dieu.

— L'air du ciel! l'air de tous! vierge comme le feu!
Oui, la liberté meurt sur le fumier des villes.
Oui, vous qui la plantez sur vos guerres civiles,
Vous la semez en vain, même sur vos tombeaux :
Il ne croît pas si bas, cet arbre aux verts rameaux.
Il meurt dans l'air humain, plein de râles immondes.
Il respire celui que respirent les mondes.
Montez, voilà l'échelle, et Dieu qui tend les bras.
Montez à lui, rêveurs, il ne descendra pas!
Prenez-moi la sandale, et la pique ferrée :
Elle est là sur les monts, la liberté sacrée.
C'est là qu'à chaque pas l'homme la voit venir,
Ou, s'il l'a dans le cœur, qu'il l'y sent tressaillir.

Il dit de bien belles choses, le chœur des chasseurs tyroliens :

La nuit aux pieds d'argent descend dans la rosée.

Il en dit de bien justes, encore qu'un peu dures, au compagnon Frank, chasseur misanthrope et révolté :

C'est la communauté qui fait la force humaine...

Ah! celui-là vit mal qui ne vit que pour lui...

Tu n'es qu'un paresseux, plein d'orgueil et d'envie.

Mais Frank répond en anarchiste obstiné, qui a raisonné et ruminé longuement sa rupture avec la société :

Le pacte social n'est pas de ma façon.

Et il maudit l'humanité, et il incendie sa propre maison. Cette exposition, d'ailleurs très frappante, déconcerte notre sympathie, qui ne sait où se prendre. Le poète prétendrait-il imposer à notre admiration ce héros? Héros fatal et romantique, soit; « force qui va », comme Hernani. Mais Hernani, proscrit, a quelques raisons assez bonnes pour ne pas approuver l'ordre de choses existant. Frank pourrait, comme ses compagnons, vivre en travaillant, et même vivre heureux, car Déidamia l'aime. Il préfère les aventures et l'amour plus capricieux de Belcolore. Maintenant il ne se révolte plus, mais il se lamente. L'anarchiste, énervé, attendri par le spectacle d'une belle nuit, est près de pleurer. Jamais satisfait de ce qu'il a, il regrette ce qu'il a eu, quand il ne l'a plus. Va-t-il donc s'affadir

et s'enliser dans l'élégie? Non : c'est un moraliste sceptique qui se livre à des expériences sur l'âme humaine : l'or est tout-puissant, la vertu n'est qu'un mot; il croit s'en convaincre par les épreuves macabres — et peu probantes — qu'il poursuit, masqué, près de son cercueil vide. Il est devenu un grand capitaine; il méprise les hommes, et il le leur fait bien voir dans un long monologue qui est tantôt une profession de foi matérialiste, tantôt une invective contre les « analyseurs » impitoyables et les apôtres de la perfectibilité humaine. Ah! ils ont voulu faire les Prométhées! et voici les hommes qu'ils ont faits! Mais il n'y a pas apparence que Frank ait jamais lu Condorcet. Ce qui fait les Frank, héros ou criminels, selon les circonstances, c'est la farouche énergie d'une nature indomptée. Ses anciens compagnons rappellent ce qu'était le Frank d'autrefois :

L'univers et ses lois le remplissaient de haine.

Sous les effusions lyriques et parfois maladives que Musset lui prête, on retrouve le même fond de sentiments âprement haineux, le même orgueil jaloux; pour tout dire, la même méchanceté innée, cachée sous la « vertu » du condottiere heureux. Et l'on ne comprend guère comment un tel homme, rendu sans transition au seul sentiment pur qu'on ait entrevu en lui, cherche l'oubli, sans le trouver, dans un amour idyllique, que sa destinée rend tragique d'ailleurs. Est-ce une expérience nouvelle qu'il tente? L'amour de Déidamia n'est pas sans mélange d'effroi, et il faut avouer que Frank est un étrange fiancé. Si Déidamia ne mourait pas, frappée au cœur par Belcolore, ne serait-il pas un mari plus étrange encore? Libre à nous de conjecturer que Déidamia c'est le bonheur rêvé, qui échappe au moment où l'on va l'atteindre, tandis que Belcolore, c'est la débauche attirante et avilissante, cette débauche contre laquelle Musset lance une de ses plus éloquentes imprécations, et dont le souvenir même rend l'âme qu'il flétrit incapable d'être heureuse avec simplicité. Frank ne serait alors qu'une victime, mais une victime de ses propres passions; pour le plaindre, il faudrait croire à l'irrésistible entraînement d'une destinée fatale : mais ce sont les paresseux et les vaniteux qui rejettent sur la fatalité leurs inévitables déceptions. De toute manière, l'homme qui commence par mettre le feu à sa maison, et qui finit par adresser à Déidamia un

tendre et mélancolique adieu, est trop l'homme des contrastes pour être à nos yeux un exemplaire instructif de l'homme. Et l'œuvre aussi, malgré des beautés de détail, est trop contrastée et saccadée pour donner l'impression d'une œuvre vraiment puissante et harmonieuse. Elle est dramatique, pourtant, par la sincérité et l'incohérence de son lyrisme; en même temps qu'il est Hamlet, Frank est Musset.

La force manque donc encore à Musset; mais l'esprit jamais ne lui manqua, et c'est par là qu'il se distingue des autres grands poètes romantiques : il avait, observe Sainte-Beuve, le sentiment de la raillerie, que les autres n'avaient pas. Dans la dédicace de *la Coupe et les Lèvres,* il avait malmené

... Les pleurards, les rêveurs à nacelles,
Les amants de la nuit, des lacs, des cascatelles,
Cette engeance sans nom, qui ne peut faire un pas
Sans s'inonder de vers, de pleurs et d'agendas.

Dans *Namouna,* il raille les amateurs de couleur exotique :

Si d'un coup de pinceau je vous avais bâti
Quelque ville aux toits bleus, quelque blanche mosquée,
Quelque tirade en vers, d'or et d'argent plaquée,
Quelque description de minarets flanquée,
Avec l'horizon rouge et le ciel assorti...

Mais on lui pardonne de les railler, parce qu'il se raille aussi lui-même. Le renégat Hassan, dont le portrait, si piquant, ouvre le chant premier, n'est, certes, pas Musset en tout; mais il a sa nervosité; il est « tout paroxysme ».

Bizarrerie étrange! avec ses goûts changeants,
Il ne pouvait souffrir rien d'extraordinaire;
Il n'aurait pas marché sur une mouche à terre;
Mais s'il l'avait trouvée à dîner dans son verre,
Il aurait assommé quatre ou cinq de ses gens.
Parlez, après cela, des bons et des méchants!

Venez, après cela, crier d'un ton de maître
Que c'est le cœur humain qu'un auteur doit connaître!
Toujours le cœur humain pour modèle et pour loi!
Le cœur humain de qui? le cœur humain de quoi?
Celui de mon voisin a sa manière d'être,
Mais, morbleu! comme lui, j'ai mon cœur humain, moi.

Cette vie est à tous; et celle que je mène,
Quand le diable y serait, est une vie humaine...

La plus vive et vraie critique qu'on puisse faire de *Namouna* en certains endroits moins absolument naturels, c'est Musset lui-même qui l'a formulée, lorsqu'il s'est arrêté pour exprimer ce léger remords d'un artiste qui voudrait bien être ou paraître sans art :

> Je crois, en vérité, que j'ai fait de l'esprit.

Ne le prenons pas trop au mot : il en a toujours, même quand il en fait, et rarement il éprouve le besoin d'en faire, puisqu'il en a sans le chercher. Ses défauts mêmes tournent ici en qualités. Il a le souffle court; eh bien, les digressions fleuriront de toutes parts au point de retarder et d'étouffer presque le récit, qui ne sera achevé, ou plutôt expédié, qu'à la dernière extrémité, l'accessoire étant devenu l'essentiel. Si ses impressions sont vives, ses raisonnements sont faibles, parfois incohérents; eh bien, il créera ce style de la causerie en vers que l'épître classique, toujours plus ou moins didactique, ne connaissait pas, d'une causerie décousue en apparence, et qui, pourtant, comme la causerie en prose chez Montaigne, se rapproche sans cesse, par cent détours où elle se joue sans s'égarer, du sujet qu'elle n'a point hâte d'épuiser. Le lecteur, lui aussi, n'est pas pressé d'arriver, quand le voyage est riche en haltes charmantes, où le poète le retient par l'abandon de ses confidences mêlées d'épigrammes.

> J'aime surtout les vers, cette langue immortelle.
> C'est peut-être un blasphème, et je le dis tout bas ;
> Mais je l'aime à la rage. Elle a cela pour elle
> Que les sots d'aucun temps n'en ont pu faire cas,
> Qu'elle nous vient de Dieu, qu'elle est limpide et belle,
> Que le monde l'entend et ne la parle pas...
>
> Sachez-le, — c'est le cœur qui parle et qui soupire
> Lorsque la main écrit, — c'est le cœur qui se fond ;
> C'est le cœur qui s'étend, se découvre et respire,
> Comme un gai pèlerin sur le sommet d'un mont.
> Et puissiez-vous trouver, quand vous en voudrez rire,
> A dépecer nos vers le plaisir qu'ils nous font !
>
> Qu'importe leur valeur? la muse est toujours belle,
> Même pour l'insensé, même pour l'impuissant ;
> Car sa beauté pour nous, c'est notre amour pour elle.
> Mordez et croassez, corbeaux, battez de l'aile ;
> Le poète est au ciel, et lorsqu'en vous poussant
> Il vous y fait monter, c'est qu'il en redescend...

Aujourd'hui, par exemple, il plaît à ma cervelle
De rimer en sixains le conte que voici.
Va-t-on le maltraiter et lui chercher querelle?
Est-ce sa faute, à lui, si je l'écris ainsi?
Byron, me direz-vous, m'a servi de modèle.
Vous ne savez donc pas qu'il imitait Pulci?

Lisez les Italiens, vous verrez s'il les vole.
Rien n'appartient à rien, tout appartient à tous.
Il faut être ignorant comme un maître d'école
Pour se flatter de dire une seule parole
Que personne ici-bas n'ait pu dire avant vous.
C'est imiter quelqu'un que de planter des choux.

Ah! pauvre Laforêt qui ne savais pas lire,
Quels vigoureux soufflets ton nom seul a donnés
Au peuple travailleur des discuteurs damnés!
Molière t'écoutait lorsqu'il venait d'écrire.
Quels mépris des humains dans le simple et gros rire
Dont tu lui baptisais ses hardis nouveau-nés!

Il ne te lisait pas, dit-on, les vers d'Alceste;
Si je les avais faits, je te les aurais lus.
L'esprit et les bons mots auraient été perdus;
Mais les meilleurs accords de l'instrument céleste
Seraient allés au cœur comme ils en sont venus.
J'aurais dit aux bavards du siècle: « A vous le reste. »

C'est l'auteur de ce badinage, plus français que byronien, qui vit s'ouvrir devant lui les portes de la grave *Revue des Deux Mondes*. Il y retrouvait George Sand, qui venait d'y publier *Indiana*. Dans les vers, longtemps inédits, qu'il lui adressait alors (1832), lui-même s'était montré attentif à cette révélation du roman tel qu'il pouvait le souhaiter, à cette peinture des erreurs passionnées du cœur, de « ces plaisirs sans bonheur, si pleins d'un vide immense », au-dessus desquels plane l'ange de l'immortel Idéal. Son début dans la *Revue* fut le drame en deux actes, en prose, d'*André del Sarto* (1833), emprunté à une histoire de la peinture italienne, comme, cinq ans après, la nouvelle intitulée *le Fils du Titien*. Les *Caprices de Marianne*, *Fantasio* et *Rolla* suivirent. Les *Caprices* et *Fantasio*, c'est la fantaisie de Musset sous son double aspect, mélancolique et souriant. Là, c'est l'Italie galante et sanglante du XVIe siècle; ici une vague Allemagne d'un vague moyen âge. Au fond, ce sont, comme l'a dit M. Jules Lemaître, d'adorables songes dialogués au hasard de la songerie. *Rolla* parut dans la Revue du 15 août, précédant de quinze jours l'essai critique, assez vague, intitulé *Un Mot sur l'art moderne*. Sur les tendances du siècle,

qu'il appelle à deux reprises « le siècle de Lamartine », Musset n'a que des vues incertaines. Il faut faire comme ont fait Juvénal, Shakespeare et Byron : tirer de la terre où nous marchons une argile vivante et saignante, et la pétrir. Songeant surtout au théâtre, il s'écrie : « Pourquoi la poésie est-elle morte en France? Parce que les poètes sont en dehors de tout. » *Athalie,* œuvre de pure imagination, très en dehors du siècle où elle a paru, était, du moins, une œuvre religieuse, et le siècle était religieux. Mais ne demandons pas à Musset d'être un critique, lorsqu'il s'agit, non plus de noter les ridicules, mais de poser des principes et de formuler des conclusions.

Rolla est autrement instructif : Musset y est tout entier, tel qu'il était à la veille de la crise de 1834; et ce qu'il fut dans cette crise même, ce qu'il continua d'être ensuite, *Rolla* suffirait à nous l'apprendre d'avance. Rien de plus déclamatoire et en même temps de plus sincère; rien de plus enfantin et de plus poignant, car ce qui fait oublier la faiblesse de certains développements, ce qui les fait aimer, c'est, précisément, qu'on les sait ou plutôt qu'on les sent écrits par un adolescent, par un enfant de vingt-trois ans. Supposez, par impossible, un poète homme fait à cette époque, un Victor Hugo, écrivant *Rolla.* Par quelles huées des classiques eût été saluée cette poésie maladive! Aucune suite dans les idées; aucune clarté dans les intentions du poète; dans la composition du poème, aucune proportion ; tout en épisodes! L'intrigue, s'il y a intrigue (mais les apostrophes, les interrogations ou exclamations, les élans ou hoquets lyriques, en tiennent le plus souvent la place) repose sur le « fait divers » le plus banal, sur le cas le moins généreusement humain, celui d'un jeune débauché qu'ont ruiné ses débauches, et qui veut s'étourdir dans des débauches nouvelles avant de se suicider. Le bel exemplaire de l'homme que ce héros du vice, parfaitement romantique, d'ailleurs :

> Ce n'était pas Rolla qui gouvernait sa vie,
> C'étaient ses passions.

Marie ou Marion, l'héroïne que le hasard mêle à la vie ou plutôt à l'agonie épicurienne de ce héros, n'est pas indigne de lui. Et le poète voudrait nous attendrir sur ces « deux anges »! Et il s'en prend à Voltaire de leur corruption précoce!

> Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire
> Voltige-t-il encor sur tes os décharnés?

Mon Dieu! le sourire passablement intelligent de Voltaire n'est pas plus hideux que le rire lugubre d'un Rolla, qui ne se tue même pas par dégoût du vice, mais par ennui et par « faute d'argent », qui est, on le sait, douleur non pareille. — « Sois tranquille, il t'a lu! » Marion aurait-elle lu aussi le vieil Arouet? Et les débauchés de la Régence connaissaient-ils, prévoyaient-ils le *Dictionnaire philosophique?* « C'est la faute à Voltaire! » chantait ironiquement ce Béranger, dont parle avec respect l'auteur des lettres de 1831 au *Temps*. Voltaire avait du bon : ce qu'il écrit, on ne l'approuve pas toujours, mais toujours on le comprend. Comprend-on toujours *Rolla?*

Pourquoi ceux qui n'avaient pas assez d'épigrammes contre *Marion de Lorme* et, cette année-là même, contre *Lucrèce Borgia*, furent-ils relativement indulgents au romantisme certain et, moralement, moins inoffensif, de *Rolla?* C'est que le romantisme de Musset était un romantisme tout individuel, sans aucun parti pris d'école, non théorique, mais lyrique; non agressif, mais plaintif. Et l'accent de cette plainte était si profond qu'on n'entendait plus qu'elle. Peu importait, dès lors, le triste Rolla : c'était Musset; c'était la jeunesse, qui voulait vivre, et qui ne le pouvait plus; qui voulait croire, et qui ne savait plus même prier; qui voulait aimer, et ne trouvait partout que l'illusion et la parodie de l'amour. Quand l'âme est vide, l'écho des cris de souffrance y retentit plus sonore; et ce n'est pas l'âme de Rolla seulement qui est vide, c'est celle de toute une génération. Malgré les apparences, cette génération n'est pas blasée ni sceptique : si elle l'était, elle se réfugierait dans l'indifférence égoïste. Au contraire, elle pourrait, et Musset, entre tous, pourrait dire ce qu'il dit de Tiburce, dans le *Saule :*

> Quant à cette secrète et froide maladie,
> Misérable cancer d'un monde qui s'en va,
> Ce facile mépris de l'homme et de la vie,
> Nul de l'avoir connu jamais ne l'accusa.

Ce même Musset, pourtant, dans quelques vers qu'il adressait, en 1831, à la Pologne insurgée, s'écriait :

> Battez-vous, et mourez, car nous sommes blasés.

Mais se plaindre ainsi d'être blasé, c'est prouver qu'on ne l'est pas. Oublions le personnage de Rolla et sa vilaine histoire : il y a des œuvres qui demandent à être jugées moins par la

curiosité, parfois malsaine, qu'elles éveillent, que par l'impression qu'elles laissent. Si l'on isole *Rolla* de la poésie où il baigne, on n'aura plus qu'un conte licencieux, assez vulgaire, comme ceux du XVIIIe siècle; mais on ne l'en isolerait que par un procédé d'abstraction très artificiel, car le conte n'aurait pas d'âme, et le poème en a une : dans son réalisme, il est idéaliste; dans son sensualisme, il est presque mystique. Le siècle hésite, se recueille : les *Recueillements*, les *Chants du crépuscule*, les *Voix intérieures*, ces titres mêmes des grands livres de l'époque se feront de plus en plus graves. Ce n'est pas un siècle en décadence que les souvenirs du passé accablent, c'est un présent sombre, en travail d'un avenir plus lumineux. Seul, Lamartine a rempli presque toute sa destinée poétique; Musset attend, appelle la sienne.

III

La crise. — Les « Nuits ».

A la fin de décembre 1833, il partait avec George Sand pour cette Italie qu'il avait faite sienne avant de l'avoir vue. Son double idéal, « l'amour et la vie au soleil », semble réalisé. Ce fut à peine un mois de bonheur. Il fut malheureux : il ne pouvait pas ne pas l'être. En février 1834, il est atteint, à Venise, d'une fièvre cérébrale; en avril, il était rentré, seul, à Paris, plus désespéré encore qu'épuisé. Nous n'avons pas à profaner ces drames intimes en y portant une main trop lourde, et nous en marquerons seulement la répercussion sur le cœur d'un poète. Dix ans après, Musset aura reconquis assez de sang-froid pour demander à son frère, revenant d'Italie, s'il n'a point trouvé son cœur sur le chemin de Venise :

Il était gai, jeune et hardi;
Il se jetait en étourdi
A l'aventure;
Librement il respirait l'air,
Et parfois il se montrait fier
D'une blessure.

Il fut crédule, étant loyal,
Se défendant de croire au mal,
Comme d'un crime;
Puis, tout à coup, il s'est fondu,

Ainsi qu'un glacier suspendu
Sur un abîme.

Au lendemain de la crise, il garde (sauf, hélas! dans sa correspondance) un silence dont la pudeur est délicate. Lorsqu'il va prendre les eaux de Bade et qu'il écrit *Une Bonne Fortune* (1834), il avoue seulement qu'il a « quelque souci »... Mais la profondeur de ce souci se révèle par un accent tout nouveau non pas désespéré, ni même irrité, adouci plutôt, attendri par l'infortune. Les âmes excellemment humaines se reconnaissent à ce signe que la souffrance les élargit et les ouvre toutes grandes à la pitié pour les souffrances des autres. *Une Bonne Fortune* débute par un prélude ironique, à la *Namouna;* mais la fantaisie ne jaillit plus aussi spontanée, et soudain le ton change : il a vu les jeux de Bade, il a vu les paysans de la forêt Noire y jeter et y perdre le gain d'une année, le pain d'une famille et l'ironie fait place à la colère :

O toi, Père immortel, dont le Fils s'est fait homme,
Si jamais ton jour vient, Dieu juste, ô Dieu vengeur !,
J'oublie à tout moment que je suis gentilhomme.
Revenons à mon fait; tout chemin mène à Rome;
Ces pauvres paysans (pardonne-moi, lecteur),
Ces pauvres paysans, je les ai sur le cœur.

Vif encore, mais pénétré de pitié, ce poème s'achève sur une impression très douce. Toute une année se passe, marquée seulement par des œuvres de théâtre, fortes d'ailleurs, mais composées ou tout au moins préparées antérieurement : *On ne badine pas avec l'amour* et *Lorenzaccio*[1]. Toutes deux sont en prose. La première est une comédie telle qu'un poète seul pouvait l'écrire, charmante et troublante, étrange alliance de rêve et de réalité. La seconde est franchement un drame, un drame en cinq actes, emprunté aux chroniques florentines de Varchi, moins intéressantes toutefois par l'intrigue qui aboutit au meurtre d'un tyran, aussitôt remplacé, d'ailleurs, par un tyran nouveau, que par le caractère étrangement double de l'assassin, artiste du vice dont il finit par être la victime. *Lorenzaccio* remarque M. Faguet, pourrait s'appeler *Il ne faut pas badiner*

1. Nous n'étudions pas ici en détail les comédies de Musset, dont voici la liste chronologique : 1833, *Caprices de Marianne, Fantasio;* 1834, *On ne badine pas avec l'amour, Lorenzaccio ;* 1835, *la Quenouille de Barberine, le Chandelier ;* 1836, *Il ne faut jurer de rien;* 1837, *Un Caprice;* 1843, *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée;* 1850, *Carmosine*. Voyez p. 52.

avec la débauche. On y admire aussi le caractère tout cornélien du vieux Strozzi, qui réclame sa place dans les rangs des siens, prêts à délivrer Florence de la tyrannie des Médicis : « Depuis quand le vieil aigle reste-t-il dans le nid quand ses aiglons vont à la curée?... Notre premier cri d'alarme, comme le coup de sifflet de l'oiseleur, va rabattre sur Florence une armée tout entière d'aigles chassés du nid. Ils ne sont pas loin ; ils tournoient autour de la ville, les yeux fixés sur ses clochers. Nous y planterons le drapeau noir de la peste ; ils accourront à ce signal de mort. Ce sont les couleurs de la colère céleste. Ce soir, allons d'abord délivrer nos fils ; demain nous irons tous ensemble, l'épée nue, à la porte de toutes les grandes familles. Il y a à Florence quatre-vingts palais, et de chacun d'eux sortira une troupe pareille à la nôtre, quand la Liberté y frappera. » On ne connaissait pas à Musset cette vigueur de conception et de style. Il est vrai qu'on a un drame inédit, écrit de la main de George Sand, intitulé *Une Conspiration en 1537,* et qui paraît être une première rédaction de *Lorenzaccio,* certainement postérieur de plusieurs années. Cette coïncidence est piquante, mais n'enlève pas *Lorenzaccio* à Musset.

Enfin parurent les *Nuits : Nuit de mai* et *Nuit de décembre* (1835), *Nuit d'août* (1836), *Nuit d'octobre* (1837). Ceux qui les ont parcourues, une fois pour toutes, avec un respect qui n'excluait peut-être pas l'ennui, ou qui les ont vu jouer sur la scène (car on a représenté à la Comédie française les *Nuits,* tout comme *On ne badine pas avec l'amour*), s'en font une idée uniformément noire. Elles sont très diverses pourtant de composition et de ton. La plus célèbre est la *Nuit de mai,* peut-être à cause de l'épisode, trop fameux[1], du pélican. Elle n'est pas la plus touchante. La Muse y tient de bien longs discours au poète résigné qui l'accueille en consolatrice. Elle lui propose bien des occupations littéraires, lyriques, épiques, satiriques, qui toutes ne sont pas, autant qu'elle le croit, à leur portée à tous deux, sans parler du voyage en Grèce destiné à faire oublier le voyage d'Italie. Mais tout n'est pas monologue, et il est permis de préférer à ces morceaux si vantés le dialogue proprement dit,

1. Nous disons « trop fameux » parce qu'on sent aujourd'hui l'artificiel non seulement du récit, qui repose sur une tradition fausse, mais de la comparaison, qu'il eût été facile de faire plus juste en perdant moins de vue ce vers :

Pour toute nourriture il apporte son cœur.

Mais les vers tant admirés sur les « déclamations » qui sont comme des épées éblouissantes et sanglantes, nous mènent vraiment trop loin de l'infortuné pélican.

plus simple et plus vraiment émouvant dans sa tristesse sereine :

LA MUSE.

Prends ton luth ! prends ton luth ! je ne peux plus me taire ;
Mon aile me soulève au souffle du printemps.
Le vent va m'emporter ; je vais quitter la terre.
Une larme de toi ! Dieu m'écoute ; il est temps.

LE POÈTE.

S'il ne te faut, ma sœur chérie,
Qu'un baiser d'une lèvre amie
Et qu'une larme de mes yeux,
Je te les donnerai sans peine ;
De nos amours qu'il te souvienne,
Si tu remontes dans les cieux.
Je ne chante ni l'espérance,
Ni la gloire, ni le bonheur,
Hélas ! pas même la souffrance.
La bouche garde le silence
Pour écouter parler le cœur.

LA MUSE.

Crois-tu donc que je sois comme le vent d'automne,
Qui se nourrit de pleurs jusque sur un tombeau,
Et pour qui la douleur n'est qu'une goutte d'eau ?
O poète ! un baiser, c'est moi qui te le donne.
L'herbe que je voulais arracher de ce lieu,
C'est ton oisiveté ; ta douleur est à Dieu.
Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,
Laisse-la s'élargir, cette sainte blessure
Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur ;
Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.
Mais pour en être atteint, ne crois pas, ô poète,
Que ta voix ici-bas doive rester muette.
Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

Combien de purs chefs-d'œuvre sont de purs sanglots, c'est ce que la Muse serait peut-être en peine de préciser. Si cette *Nuit* même est un chef-d'œuvre, c'est parce qu'elle n'est pas un sanglot d'un bout à l'autre. Il n'épanche pas sa douleur avec une complaisante amertume : il la contient, et, en la contenant, il en rend plus poignante l'expression discrète. On n'entend pas ici de ces cris dont on dit volontiers que l'éloquence de Musset est faite. Le poète ne se révolte point, mais il est infiniment las : c'est comme malgré lui qu'il parle, et il parle peu, et il ne parle point directement de ce dont parle la Muse.

C'est avec une sorte d'impatience et presque de terreur qu'il écarte, à la fin du poème, ces souvenirs

D'espérances trompées,
De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheurs,

et qu'il s'écrie, suppliant qu'on le laisse à son silence :

O Muse! spectre insatiable,
Ne m'en demande pas si long.
L'homme n'écrit rien sur le sable
A l'heure où passe l'aquilon.
J'ai vu le temps où ma jeunesse
Sur mes lèvres était sans cesse
Prête à chanter comme un oiseau;
Mais j'ai souffert un dur martyre,
Et le moins que j'en pourrais dire,
Si je l'essayais sur ma lyre,
La briserait comme un roseau.

On a pu trouver factice et froid ce dialogue de la Muse et du poète qui s'interrogent ou se répondent par couplets alternés. A la scène, en effet, où la Muse apparaît comme une personne distincte, cet entretien d'un être de raison et d'un être réel exige, pour être accepté, un certain effort d'imagination. Mais, à la lecture, il n'est pas besoin d'effort pour sentir que la Muse c'est le poète lui-même, et que les *Nuits*, sous une forme dramatique d'apparence, sont d'admirables monologues lyriques. Ce sont des monologues aussi, au fond, toutes ces scènes où les protagonistes de la tragédie classique épanchent leur âme dans le sein de confidents discrets, conseillers utiles ou auditeurs bénévoles : même quand ils diffèrent d'avis entre eux et que le confident pousse en avant ou retient le héros, on comprend qu'il n'y a là que deux voix contraires de la même conscience. Il en est de même ici : s'il est vrai, comme le dit Sainte-Beuve, que le charme des *Nuits* consiste dans le mélange, dans l'alliance des deux sources d'impressions, c'est-à-dire d'une douleur si profonde et d'une âme si ouverte encore aux impressions vives, aux retours de jeunesse, la Muse de la *Nuit de mai*, c'est Musset jeune, toujours renaissant à l'espérance, à la vie, à la poésie, qui conseille et relève Musset prématurément vieilli et découragé, si bien que les *Nuits* sont de petits drames, sans doute, mais de petits drames intérieurs, dont la lumière de la rampe fausse le caractère en l'extériorisant, pour ainsi dire, et le matérialisant.

Cette habitude, ce besoin qu'avait Musset de se dédoubler

pour se faire le témoin abstrait, mais sympathique, sinon toujours le juge, de ses propres irrésolutions ou résolutions, donne tout son sens et toute sa valeur psychologique à la *Nuit de décembre,* si originale justement par ce qu'elle a de mystérieux, mais en réalité si vraie, si « vécue ». Ce spectre vêtu de noir, qui lui ressemble « comme un frère », qui donc est-il s'il n'est pas Musset lui-même se regardant vivre et souffrir?

Je m'en suis si bien souvenu,
Que je l'ai toujours reconnu
A tous les instants de ma vie.
C'est une étrange vision;
Et cependant, ange ou démon,
J'ai vu partout cette ombre amie.

Lorsque plus tard, las de souffrir,
Pour renaître ou pour en finir,
J'ai voulu m'exiler de France;
Lorsque, impatient de marcher,
J'ai voulu partir, et chercher
Les vestiges d'une espérance...;

Partout où, sous ces vastes cieux,
J'ai lassé mon cœur et mes yeux,
Saignant d'une éternelle plaie;
Partout où le boiteux Ennui,
Traînant ma fatigue après lui,
M'a promené sur une claie;

Partout où, sans cesse altéré
De la soif d'un monde ignoré,
J'ai suivi l'ombre de mes songes;
Partout où, sans avoir vécu,
J'ai revu ce que j'avais vu,
La face humaine et ses mensonges;

Partout où, le long des chemins,
J'ai posé mon front dans mes mains,
Et sangloté comme une femme;
Partout où j'ai, comme un mouton
Qui laisse sa laine au buisson,
Senti se dénuer mon âme;

Partout où j'ai voulu dormir,
Partout où j'ai voulu mourir,
Partout où j'ai touché la terre,
Sur ma route est venu s'asseoir
Un malheureux vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Ce n'est pas à un étranger, ce n'est pas même à un frère, c'est

à un autre soi-même que s'appliquent les termes, si précis jusque dans leur indécision, par lesquels il s'efforce de le définir.

Qui donc es-tu? — Tu n'es pas mon bon ange;
Jamais tu ne viens m'avertir.
Tu vois mes maux (c'est une chose étrange!),
Et tu me regardes souffrir.
Depuis vingt ans tu marches dans ma voie,
Et je ne saurais t'appeler.
Qui donc es-tu, si c'est Dieu qui t'envoie?
Tu me souris sans partager ma joie,
Tu me plains sans me consoler!

La réponse de la Vision ne trompe point notre attente :

Où tu vas, j'y serai toujours...,

mais pourrait être plus claire. Elle est « la Solitude[1] ». Ceci nous étonne un peu, et refroidit la fin de ce poème si poignant, très différent de la *Nuit de mai* par la douloureuse éloquence de l'accent et par l'absence de tout dialogue véritable. Où nous voyions une âme jumelle, il ne faudrait donc voir qu'une abstraction personnifiée? Nous avons le droit d'entendre : « Je suis toi-même, mais toi dans la solitude, car tu n'es toi-même que là. Ailleurs, tu es aux autres, à tes plaisirs décevants, à ce que tu crois être la vie; mais qu'un grand chagrin te rende à la solitude amie, tu t'y retrouves et tu t'y regardes en face. »

On doit rapprocher de ces deux *Nuits* la *Confession d'un enfant du siècle,* dont la première partie fut publiée en 1835. C'est, comme *Rolla,* un « document humain », mais postérieur à la crise. Le fond moral n'a pas changé : « Quant à moi, je ne concevais pas qu'on fît autre chose que d'aimer, et lorsqu'on me parlait d'une autre occupation, je ne répondais pas. » Le fond religieux n'est pas plus solide; cet enfant du siècle est bien véritablement un enfant dans les manifestations de son doute ou de sa foi : « Je me précipitai vers une fenêtre ouverte : « Est-ce donc vrai que tu es vide? criai-je en regardant un grand « ciel pâle qui se déployait sur ma tête. Réponds! réponds! »

L'inquiétude et la désespérance du siècle sont-ils dus uniquement aux romans du siècle précédent, où Musset a sucé de bonne heure « le lait stérile de l'impiété », aux « blasphèmes du vieux Voltaire », aux écrits des Byron et des Gœthe? Sans en

1. Sur le fond de réalité de cette vision, voyez Arvède Barine, *Alfred de Musset,* p. 100-101, et Faguet, *Études littéraires sur le dix-neuvième siècle,* p. 285.

être aussi sûrs que Musset, nous ne pouvons rester indifférents à l'expression d'une angoisse aussi évidemment sincère : « Toute la maladie du siècle présent vient de deux causes : le peuple qui a passé par 93 et par 1814 porte au cœur deux blessures : tout ce qui était n'est plus; tout ce qui sera n'est pas encore. Ne cherchez pas ailleurs le secret de nos maux... Plaignez-nous plus que nos frères, car nous avons beaucoup de maux qui les rendaient dignes de plainte, et nous avons perdu ce qui les consolait. » Au caractère anxieux et incertain de l'enfant du siècle s'oppose le caractère arrêté, froidement impassible, de Desgenais, moraliste sans illusion : « C'était un homme plein de cœur, mais sec comme une pierre ponce. Une précoce expérience l'avait rendu chauve avant l'âge. Il connaissait la vie et avait pleuré dans son temps; mais sa douleur portait cuirasse; il était matérialiste et attendait la mort. » Le long roman, souvent incohérent, qui compose la seconde partie ne vaut pas les analyses morales de la première. La trahison de l'héroïne, représentée d'abord comme le dévouement et l'abnégation mêmes, est mal préparée, et l'enfant du siècle, qui la marie à un autre, en remerciant Dieu « que de trois êtres qui ont souffert par sa faute il ne restât qu'un malheureux », est un héros aussi, un héros attendri, chez qui l'on peut regretter seulement de ne pas trouver assez développé un certain sens du ridicule. Ce roman écarté, la *Confession d'un enfant du siècle* n'en resterait pas moins, parmi les œuvres en prose de Musset, la plus expressive, soit qu'on y étudie sa nature individuelle, soit qu'on y cherche ce que pensait et sentait le siècle, à la veille de sa maturité.

Désormais, la note dominante dans la poésie de Musset ne sera plus la note byronienne, mais plutôt la note lamartinienne, si l'on peut dire qu'il y ait quelque chose de commun entre la mélancolie optimiste d'où Lamartine s'évade toujours, par un grand coup d'aile, vers le ciel, et la tristesse sans issue où Musset se consume. Ce qui est certain, c'est qu'il est alors, dans la poésie, presque exclusivement élégiaque. C'est une élégie que *Lucie* (1835) :

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière.
J'aime son feuillage éploré;
La pâleur m'en est douce et chère,
Et son ombre sera légère
A la terre où je dormirai.

C'est une élégie que la *Lettre à Lamartine* (1836), avec quelques épisodes d'un ton plus dramatique :

Lorsque le laboureur, regagnant sa chaumière,
Trouve le soir son champ rasé par le tonnerre,
Il croit d'abord qu'un rêve a fasciné ses yeux,
Et, doutant de lui-même, interroge les cieux.
Partout la nuit est sombre, et la terre enflammée.
Il cherche autour de lui la place accoutumée
Où sa femme l'attend sur le seuil entr'ouvert ;
Il voit un peu de cendre au milieu d'un désert,
Ses enfants demi-nus sortent de la bruyère,
Et viennent lui conter comme leur pauvre mère
Est morte sous le chaume avec des cris affreux ;
Mais maintenant au loin tout est silencieux.
Le misérable écoute et comprend sa ruine,
Il serre, désolé, ses fils sur sa poitrine ;
Il ne lui reste plus, s'il ne tend pas la main,
Que la faim pour ce soir et la mort pour demain.
Pas un sanglot ne sort de sa gorge oppressée ;
Muet et chancelant, sans force et sans pensée,
Il s'assoit à l'écart, les yeux sur l'horizon,
Et, regardant s'enfuir sa moisson consumée,
Dans les noirs tourbillons de l'épaisse fumée
L'ivresse du malheur emporte sa raison.

C'est une élégie, enfin, que la *Nuit d'août*, qui parut l'année où parut *Jocelyn;* mais c'est une élégie d'un accent nouveau, et que seul un esprit peu attentif confondrait avec la *Nuit de mai*. Dans celle-ci, la Muse est une consolatrice, et c'est le poète qui ne veut pas être consolé. Dans la *Nuit d'août*, c'est elle qui se plaint, qui accuse presque, qui souffre du présent et a peur de l'avenir ; c'est le poète qui se résigne à vivre et même ne s'interdit pas d'espérer. Ceci est marqué, de façon bien délicate, par les deux couplets que le poète murmure, comme en rêve, sans paraître entendre les reproches de la Muse, et sans y faire de réponse directe.

LA MUSE.

Pourquoi, cœur altéré, cœur lassé d'espérance,
T'enfuis-tu si souvent pour revenir si tard ?
Que t'en vas-tu chercher, sinon quelque hasard ?
Et que rapportes-tu, sinon quelque souffrance ?
Que fais-tu loin de moi, quand j'attends jusqu'au jour ?
Tu suis un pâle éclair dans une nuit profonde.
Il ne te restera de tes plaisirs du monde
Qu'un impuissant mépris pour notre honnête amour
Ton cabinet d'étude est vide quand j'arrive ;
Tandis qu'à ce balcon, inquiète et pensive,

Je regarde en rêvant les murs de ton jardin,
Tu te livres dans l'ombre à ton mauvais destin...

LE POÈTE.

Quand j'ai passé par la prairie,
J'ai vu, ce soir, dans le sentier,
Une fleur tremblante et flétrie,
Une pâle fleur d'églantier.
Un bourgeon vert à côté d'elle
Se balançait sur l'arbrisseau ;
J'y vis poindre une fleur nouvelle ;
La plus jeune était la plus belle :
L'homme est ainsi, toujours nouveau.

LA MUSE.

Hélas ! toujours un homme, hélas ! toujours des larmes :
Toujours les pieds poudreux et la sueur au front !
Toujours d'affreux combats et de sanglantes armes ;
Le cœur a beau mentir, la blessure est au fond.
Hélas ! par tous pays, toujours la même vie :
Convoiter, regretter, prendre et tendre la main ;
Toujours mêmes acteurs et même comédie,
Et, quoi qu'ait inventé l'humaine hypocrisie,
Rien de vrai là-dessous que le squelette humain...

LE POÈTE.

Quand j'ai traversé la vallée,
Un oiseau chantait sur son nid.
Ses petits, sa chère couvée,
Venaient de mourir dans la nuit.
Cependant il chantait l'aurore ;
O ma Muse ! ne pleurez pas :
A qui perd tout, Dieu reste encore,
Dieu là-haut, l'espoir ici-bas.

On ne voit pas bien pourquoi la Muse insiste et arrache au poète cet espoir innocent. Elle veut, sans doute, que cet espoir soit actif; elle lui crie, bien injustement, qu'il n'est plus poète. Avec plus de raison elle l'avertit qu'il pourra, du moins, ne plus l'être s'il perd sa « vertu », comme il a perdu la beauté en fleur de sa première jeunesse. Le poète, c'était son cœur; et son cœur ne lui répondra plus, s'il l'abandonne à la passion vivace qu'il croit en avoir chassée.

Quand les dieux irrités m'ôteront ton génie,
Si je tombe des cieux, que me répondras-tu?

Il pourrait, sans doute, répondre que sa passion est justement tout son génie. Mais il ne discute point; il se soumet, non aux objurgations de la Muse, mais à la loi universelle

et fatale que toute la nature proclame, et que lui impose sa propre destinée.

Puisque l'oiseau des bois voltige et chante encore
Sur la branche où les œufs sont brisés dans le nid;
Puisque la fleur des champs, entr'ouverte à l'aurore,
Voyant sur la pelouse une autre fleur éclore,
S'incline sans murmure et tombe avec la nuit;

Puisqu'au fond des forêts, sous les toits de verdure,
On entend le bois mort craquer dans le sentier,
Et puisque, en traversant l'immortelle nature,
L'homme n'a su trouver de science qui dure,
Que de marcher toujours et toujours oublier;

Puisque, jusqu'aux rochers, tout se change en poussière;
Puisque tout meurt ce soir pour revivre demain;
Puisque c'est un engrais que le meurtre et la guerre;
Puisque sur une tombe on voit sortir de terre
Le brin d'herbe sacré qui nous donne le pain;

O Muse! que m'importe ou la mort ou la vie?
J'aime, et je veux pâlir; *j'aime, et je veux souffrir;*
J'aime, et pour un baiser je donne mon génie;
J'aime, et je veux sentir sur ma joue amaigrie
Ruisseler une source impossible à tarir...

La douceur résignée de l'accent ne peut voiler ce qu'a de tragique une telle destinée, subie et voulue. Musset n'en voyait pas de plus belle. Quelques mois après la *Nuit d'août,* il écrivait les *Stances à la Malibran* (octobre 1836), si visiblement dominées par la même religion de la douleur et de l'idéal. C'est pour avoir trop aimé la douleur que la Malibran est morte; mais c'est pour cela aussi qu'elle est grande. La parenté des deux poèmes est si proche qu'on pourrait appliquer au poète presque tout ce que le poète dit de la cantatrice.

Ce qu'il nous faut pleurer sur la tombe hâtive,
Ce n'est pas l'art divin, ni ses savants secrets :
Quelque autre étudiera cet art que tu créais;
C'est ton âme, Ninette, et ta grandeur naïve,
C'est cette voix du cœur qui seule au cœur arrive,
Que nul autre, après toi, ne nous rendra jamais.

Ah! tu vivrais encor sans cette âme indomptable.
Ce fut là ton seul mal, et le secret fardeau
Sous lequel ton beau corps plia comme un roseau.
Il en soutint longtemps la lutte inexorable.
C'est le Dieu tout-puissant, c'est la Muse implacable
Qui, dans ses bras en feu, t'a portée au tombeau...

Ne savais-tu donc pas, comédienne imprudente,
Que ces cris insensés qui te sortaient du cœur
De ta joue amaigrie augmentaient la pâleur ?
Ne savais-tu donc pas que sur ta tempe ardente
Ta main de jour en jour se posait plus tremblante,
Et que c'est tenter Dieu que d'aimer la douleur ?

Ne sentais-tu donc pas que ta belle jeunesse
De tes yeux fatigués s'écoulait en ruisseaux,
Et de ton noble cœur s'exhalait en sanglots?
Quand de ceux qui t'aimaient tu voyais la tristesse,
Ne sentais-tu donc pas qu'une fatale ivresse
Berçait ta vie errante à ses derniers rameaux ?...

Oui, oui, tu le savais, et que, dans cette vie,
Rien n'est bon que d'aimer, n'est vrai que de souffrir.
Chaque soir dans tes chants tu te sentais pâlir.
Tu connaissais le monde, et la foule, et l'envie,
Et, dans ce corps brisé concentrant ton génie,
Tu regardais aussi la Malibran mourir.

Meurs donc! ta mort est douce et ta tâche est remplie.
Ce que l'homme ici-bas appelle le génie,
C'est le besoin d'aimer ; hors de là tout est vain.
Et, puisque tôt ou tard l'amour humain s'oublie,
Il est d'une grande âme et d'un heureux destin
D'expirer comme toi pour un amour divin !

C'est peut-être là toute la philosophie de Musset ; mais elle est si bien à lui, si candidement sincère, si longuement éprouvée et confirmée par la pratique la plus douloureuse, qu'on n'est pas tenté d'en sourire. L'apaisement triste de la *Nuit d'août* semblait marquer la fin de la crise ; mais, quand on compare les *Nuits* entre elles, en mettant à part la *Nuit de décembre,* distincte des autres à tous égards, on s'aperçoit qu'elles représentent trois phases successives d'un lent divorce entre la Muse, qui est la sagesse, et le poète, qui est la passion. Dans la *Nuit de mai,* point de dissidence : à une souffrance récente et encore trop aiguë succède une sorte d'engourdissement qui a sa douceur. Il est trop tôt pour parler ; que la bouche donc se taise tandis que le cœur se souviendra. Pourquoi la *Nuit d'août* serait-elle nécessaire, si le cœur avait tenu toutes les sages promesses de la *Nuit de mai?* Pourquoi les reproches de la Muse, si le poète ne s'était complu dans une souffrance maladive, qui le décourage de l'action et du travail ? Mais, cette fois, la victoire de la Muse est incomplète : le poète veut pleurer, aime à souffrir, et de l'obsession de ce souvenir fixe on peut attendre tous les retours amers, toutes les révoltes. C'est un cri de

révolte que la *Nuit d'octobre* (1837); le mètre même s'y fait quelquefois haletant, et suit l'élan fiévreux de la colère. En vain le poète est revenu à la lampe fidèle qui éclaire son travail :

Jours de travail, seuls jours où j'ai vécu,
O trois fois chère solitude !
Dieu soit loué ! j'y suis donc revenu
A ce vieux cabinet d'étude !

C'est au moment où il croit reconquises la liberté de l'esprit et la paix du cœur, que l'orage se déchaîne en lui, emporte toutes les bonnes résolutions, rouvre toutes les blessures. Ah ! cette *Nuit*, on peut la mettre à la scène, non pas seulement parce que l'âpre éloquence de l'invective y est singulièrement dramatique, mais parce qu'ici la Muse et le Poète sont bien deux : le Poète se passionne et s'exalte jusqu'aux imprécations, jusqu'aux malédictions suprêmes ; la Muse s'effraye, supplie et ne peut rien obtenir avant que l'âme tumultueuse ne se soit calmée en s'assouvissant de ses propres transports. Mais quelle pitié tendre elle met, alors, dans les paroles qui caressent cette pauvre âme encore frémissante ! Comme elle l'élève peu à peu jusqu'à la loi sereine qui préside à nos joies aussi bien qu'à nos douleurs, et jusqu'à la clémence de l'oubli !

Si l'effort est trop grand pour la faiblesse humaine
De pardonner les maux qui nous viennent d'autrui,
Épargne-toi du moins le tourment de la haine ;
A défaut du pardon laisse venir l'oubli.
Les morts dorment en paix dans le sein de la terre ;
Ainsi doivent dormir nos sentiments éteints.
Ces reliques du cœur ont aussi leur poussière ;
Sur leurs restes sacrés ne portons pas les mains.
Pourquoi, dans ce récit d'une vive souffrance,
Ne veux-tu voir qu'un rêve et qu'un amour trompé ?
Est-ce donc sans motif qu'agit la Providence,
Et crois-tu donc distrait le Dieu qui t'a frappé ?
Le coup dont tu te plains t'a préservé peut-être,
Enfant ; car c'est par là que ton cœur s'est ouvert.
L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,
Et nul ne se connaît, tant qu'il n'a pas souffert.
C'est une dure loi, mais une loi suprême,
Vieille comme le monde et la fatalité,
Qu'il nous faut du malheur recevoir le baptême,
Et qu'à ce triste prix tout doit être acheté.
Les moissons pour mûrir ont besoin de rosée ;
Pour vivre et pour sentir, l'homme a besoin des pleurs ;
La joie a pour symbole une plante brisée,
Humide encor de pluie et couverte de fleurs

Ne te disais-tu pas guéri de ta folie ?
N'es-tu pas jeune, heureux, partout le bienvenu ?
Et ces plaisirs légers qui font aimer la vie,
Si tu n'avais pleuré, quel cas en ferais-tu ?
Lorsque, au déclin du jour, assis sur la bruyère,
Avec un vieil ami tu bois en liberté [1],
Dis-moi, d'aussi bon cœur lèverais-tu ton verre,
Si tu n'avais senti le prix de la gaieté ?
Aimerais-tu les fleurs, les prés et la verdure,
Les sonnets de Pétrarque et le chant des oiseaux,
Michel-Ange et les arts, Shakspeare et la nature,
Si tu n'y retrouvais quelques anciens sanglots ?
Comprendrais-tu des cieux l'ineffable harmonie,
Le silence des nuits, le murmure des flots,
Si quelque part là-bas la fièvre et l'insomnie
Ne t'avaient fait songer à l'éternel repos ?...
De quoi te plains-tu donc ? L'immortelle espérance
S'est retrempée en toi sous la main du malheur.
Pourquoi veux-tu haïr ta jeune expérience,
Et détester un mal qui t'a rendu meilleur ?...

Ainsi, c'est de la moins sereine des *Nuits* que sort la leçon la plus sereine de bonté, de pardon indulgent, d'amour raisonné de la vie avec son équilibre de biens et de maux nécessaires. Sauf dans le *Souvenir*, postérieur de quatre ans, Musset ne s'élèvera plus aussi haut, et qu'est-ce que le *Souvenir*, sinon une *Nuit* de plus, sans la Muse, la *Nuit de février ?*

Ces quatre *Nuits*, avec les *Stances à la Malibran*, la *Lettre à Lamartine* et la *Confession d'un enfant du siècle*, tiennent en trois ans (1835-1837). Il faut faire effort pour redescendre de ces hauteurs jusqu'à la prose purement spirituelle, et pourtant le poète, sans effort apparent, passait de la *Nuit de décembre* à *Il ne faut jurer de rien*, et de la *Nuit d'août* à *Un Caprice*. Ces faciles transitions d'un ton à l'autre ne prouvent pas seulement la souplesse de l'écrivain, mais l'extraordinaire jeunesse d'âme de l'homme. Il n'y a là nulle coquetterie. Si, dans la même *Nuit*, le poète sourit et pleure, quelquefois en même temps, on ne doit pas s'étonner que l'année de la *Lettre à Lamartine* et des *Stances à la Malibran* soit aussi celle où commence, dans la *Revue des Deux Mondes*, la publication des *Lettres de Dupuis et Cotonet*, datées des 8 septembre et 25 novembre 1836, 5 mars et 5 mai 1837, et consacrées, la première au romantisme, les trois autres à des sujets plus généraux, « l'humanitairerie », les

1. Joli tableau, mais d'une félicité un peu bourgeoise. C'est l'idéal restreint de Fontaine :

Au sein de ses amis répandre mille choses,
A table, au bord d'un bois, le long d'un clair ruisseau...

journaux (que Musset ne put jamais souffrir), les mœurs du temps. La quatrième contient quelques portraits à la façon mais non avec le relief de la Bruyère.

Les lecteurs, et surtout les lecteurs de tempérament classique, se sont pâmés autrefois sur la dépense, considérable, en effet, d'esprit et d'ironie, que Musset faisait, dans la première Lettre, aux dépens des maîtres de « la grande boutique » dont il avait été « garçon ». Ces railleries, quelquefois laborieuses, nous laissent aujourd'hui assez froids. Que prouvent tant de fines ou grosses malices prêtées aux naturels de la Ferté-sous-Jouarre? Que les anciens ont connu la mélancolie et le mélange du comique avec le tragique? Mais les grands romantiques ne prétendaient pas créer de toutes pièces une littérature, ni découvrir l'homme et la vie : ils prétendaient faire vivre une littérature qui se mourait, lui rendre les ressources dont elle disposait au temps où l'art était plus voisin de la nature, et volontiers ils se couvraient de l'autorité des vrais classiques : l'orgueil modeste de Victor Hugo n'eût pas été offensé d'une comparaison avec Homère ou Aristophane. Ce qu'il faudrait prouver, c'est que cette liberté d'inspiration et de ton n'était pas chose nouvelle *en France*, si elle s'y épanouissait maintenant aussi large que dans les temps antiques ou dans les pays étrangers. Oui, nous dit-on, l'étranger, l'invasion, Mme de Staël, ce Blücher littéraire, l'Allemagne, cette mère de la poésie romantique, les Espagnols, les Anglais « qui usent leur cervelle à broyer du noir dans un pot », le plagiat international et perpétuel! Et quand la France ne sera plus française, quand elle aura tout plagié chez ses voisins, qu'y aura-t-il là de romantique?

On peut imiter sans plagier : Musset l'a prouvé tout le premier. Il ne parle pas ici de l'Italie, dont pourtant Lamartine s'était souvenu plus d'une fois avant lui; mais combien il doit à l'Angleterre! Avoir familièrement pratiqué Shakespeare et Byron, cela l'a-t-il empêché d'être Musset? et, d'autre part, sans *Werther* eût-il écrit *Rolla?* A qui en a-t-il? aux disciples de médiocre importance qui ont dépassé et faussé la pensée des maîtres? Cette tâche ne serait pas digne de lui. Aux maîtres eux-mêmes? Ce n'est pas d'eux, en ce cas, que serait digne ce facile ridicule versé sur le romantisme et les romantiques, ces définitions contradictoires, mais également grotesques; pour tout dire, cette véritable logomachie; car tout se réduit à une querelle de mots. Ce n'est pas impunément qu'on fait

de l'esprit entre deux souffrances : le ton de la douleur est toujours juste, parce que la douleur vient à nous sans qu'on la cherche; la gaieté la plus spirituelle peut sonner faux.

IV

Le lendemain de la crise. — Pourquoi l'inspiration de Musset ne pouvait pas se renouveler.

Ah! blessures du cœur, votre trace est amère :
Promptes à vous ouvrir, lentes à vous fermer!

Le très jeune auteur du *Saule* le savait, mais peut-être il ne prévoyait pas combien les siennes, même cicatrisées, seraient fatales à ce qu'il appelait, avec une fierté légitime, son génie. La « source amère » dont il a fait jaillir un long flot de poésie est désormais presque épuisée. Il n'y puisera plus guère qu'une dernière inspiration, mais d'une douceur et d'une pureté admirables, *le Souvenir* (février 1841), cet épilogue nécessaire des *Nuits*. Après la *Nuit d'octobre*, on pouvait douter qu'une âme où l'amour avait pu prendre un moment la forme de la haine, fût définitivement pacifiée. Il l'avoue, après sept ans, le cœur est « encor blessé », les larmes, les larmes qui lui sont chères, coulent encore; mais il croyait souffrir, et il ne souffre plus...

Je ne viens point jeter un regret inutile
Dans l'écho de ces bois témoins de mon bonheur.
Fière est cette forêt dans sa beauté tranquille,
Et fier aussi mon cœur.

Que celui-là se livre à des plaintes amères,
Qui s'agenouille et prie au tombeau d'un ami.
Tout respire en ces lieux, les fleurs des cimetières
Ne poussent point ici.

Voyez! la lune monte à travers ces ombrages.
Ton regard tremble encor, belle reine des nuits;
Mais du sombre horizon déjà tu te dégages,
Et tu t'épanouis.

Ainsi de cette terre, humide encor de pluie,
Sortent, sous tes rayons, tous les parfums du jour;
Aussi calme, aussi pur, de mon âme attendrie
Sort mon ancien amour.

Que sont-ils devenus, les chagrins de ma vie?
Tout ce qui m'a fait vieux est bien loin maintenant;

Et, rien qu'en regardant cette vallée amie,
Je redeviens enfant.

O puissance du temps! ô légères années!
Vous emportez nos pleurs, nos cris et nos regrets,
Mais la pitié vous prend, et sur nos fleurs fanées
Vous ne marchez jamais.

Tout mon cœur te bénit, bonté consolatrice!
Je n'aurais jamais cru que l'on pût tant souffrir
D'une telle blessure, et que sa cicatrice
Fût si douce à sentir.

Ce qui donne au *Souvenir* sa place unique entre les poèmes élégiaques de Musset, c'est son absolue simplicité. Plus de fiction, ni de symbole, ni de voile d'aucune sorte : le vers spontané, transparent, laisse voir jusqu'au fond de l'âme. La Muse a disparu : que ferait-elle près du poète consolé? Si naturelle que fût cette convention de la Muse parlant au poète, elle rappelait trop, précisément, qu'il y a là un poète. Il n'y a ici qu'un homme qui se souvient, et un homme redevenu ou plutôt resté enfant. Il est vieilli, et il se dit rajeuni; mais sa poésie, quelle inspiration nouvelle la rajeunira? Il a voulu être le poète du sentiment pur; il l'a été au suprême degré; mais ces privilèges se payent. On n'écrit pas deux fois les *Nuits*.

En s'isolant, d'ailleurs, longuement dans sa passion et dans sa souffrance, Musset a commis la faute qu'il reprochait aux poètes français de son temps : il s'est mis « en dehors de tout », et il y est demeuré. Son âme excessive et exclusive est, d'ailleurs, associée, par un étrange assemblage, à un esprit pénétrant, qui a l'horreur des exagérations, qui en sent et en marque avec plaisir le ridicule. Trop développés, le sens critique et le sentiment du ridicule sont toujours des présents dangereux de la nature; mais à un poète, et à un poète qui va cherchant des motifs nouveaux de poésie, ce sont des dons funestes. En littérature, par exemple, Musset était incapable de se passionner, soit pour le mouvement romantique qu'il avait traversé en riant, soit pour le classicisme qui y opposait une résistance désespérée. Les romantiques, pour Dupuis et Cotonet, ce sont les gens qui ont déterré le moyen âge, lequel ne s'y attendait guère, ou qui boivent du sang de pendu dans la chaudière anglaise. Les classiques, eux, boivent « la tisane à la glace » de Despréaux[1]. Il semble bien que, vers 1838, Musset

1. *Sur la Paresse.*

ait été ramené dans le camp de la résistance par les souvenirs d'une éducation classique et les scrupules d'un goût délicat. C'est alors, en effet, qu'il compose le dialogue de *Dupont et Durand*, réédition en vers des lettres de Dupuis et Cotonet.

Dès l'âge de quinze ans, sachant à peine lire,
Je dévorais Schiller, Dante, Gœthe et Shakspeare;
Le front me démangeait en lisant leurs écrits.
Quant à ces polissons qu'on admirait jadis,
Tacite, Cicéron, Virgile, Horace, Homère,
Nous savons, Dieu merci, quel cas on en peut faire.
Dans les secrets de l'art prompte à m'initier,
Ma Muse, en bégayant, tentait de plagier;
J'adorais tour à tour l'Angleterre et l'Espagne,
L'Italie et surtout l'emphatique Allemagne.
Que n'eussé-je pas fait pour savoir le patois
Que le savetier Sachs mit en gloire autrefois!
J'aurais certainement produit un grand ouvrage;
Mais, forcé de parler notre ignoble langage,
J'ai du moins fait serment, tant que j'existerais,
De ne jamais écrire un livre en bon français;
Tu me connais, tu sais si j'ai tenu parole.

Comme les trop fameuses *Lettres,* la satire anodine de *Dupont et Durand* s'attaque aussi au « rêve égalitaire » de Fourier. On peut sourire des candides excès du romantisme exotique ou de l'humanitairerie, sans méconnaître ce qu'il y eut de grand dans cette double entreprise de réforme littéraire et sociale. Musset avait trop peur d'être dupe des grands mots : c'est pourquoi il ne comprenait pas toujours les grandes choses.

Toutefois, il est mieux fait pour comprendre les choses littéraires que les choses morales. Dans un article de la *Revue des Deux Mondes*[1], publié à propos des débuts de Rachel, quelques mois après *Dupont et Durand,* le poète critique reconnaissait certains torts du drame romantique, mais ajoutait tout aussitôt : « En ce sens, les classiques auraient raison; mais il n'en resterait pas moins avéré que le genre romantique, celui qui se passe des unités, existe; qu'il a ses maîtres et ses chefs-d'œuvre, tout comme l'autre; qu'il ouvre une voie immense à ses élèves; qu'il procure des jouissances extrêmes à ses admirateurs, et enfin qu'à l'heure qu'il est il a pris pied chez nous et n'en sortira plus... *Il n'y a point là de décadence.* »

1. *De la Tragédie,* 1er novembre 1838. Cf. l'article du 1er décembre sur la reprise de *Bajazet,* chaleureux plaidoyer en faveur de Rachel contre les critiques qui l'attaquaient.

Il repoussait la distinction entre classiques et romantiques, entre Corneille et Racine d'une part, et Calderon et Shakespeare, Gœthe et Schiller de l'autre. « Avez-vous vu les œuvres de ces barbares? Pourquoi a-t-on opposé ces genres l'un à l'autre? Pourquoi l'esprit humain est-il si rétréci qu'il lui faille toujours se montrer exclusif? » Il saluait le « courage » déployé par Victor Hugo dans cette lutte. Si la tragédie renaissait jamais, elle ne pourrait plus être celle de Racine; Racine développe la passion et détruit l'action, ou du moins la fait languir en y mêlant de longs discours, des détails fins, de curieuses recherches sur le cœur humain, des héros beaux parleurs et de belles discoureuses. « Il a fait des chefs-d'œuvre, sans doute, mais il nous a laissé une détestable école de bavardage, et, personne ne pouvant parler comme lui, ses successeurs ont endormi tout le monde. » Retenons les règles classiques; ce ne sont pas des entraves, ce sont des armes, des leviers; mais traitons des sujets modernes.

Cette même année 1838 (17 déc.), il écrivait à celle qu'il appelait sa marraine : « Très réellement, je crois qu'il y a, dans ce moment-ci, un coup de vent dans le monde artiste. La tradition classique était une admirable convention; le débordement romantique a été un déluge, au milieu duquel il y avait de bons côtés. Nous voilà aujourd'hui à la vérité pure et dégagée de tout. » C'est tenir exactement le juste milieu entre les excès contraires. Voilà notre Musset bien sage; mais quand on est sage à ce point, on est rarement visité par l'enthousiasme qui crée. Dans la critique littéraire, et en général dans les œuvres d'art proprement dites, il aurait tenu avec élégance sa place, mais une place au second rang. Ce qui l'eût empêché d'arriver au premier, c'est une sorte de combat perpétuel que se livraient en lui l'éducation classique et l'instinct romantique. Son esthétique, d'ailleurs, est fort peu compliquée. On lui demande ce que c'est que la poésie, et il répond :

Faire une perle d'une larme [1];

et il ne consent pas à admettre qu'on puisse être poète d'autre façon :

Celui qui ne sait pas, quand la brise étouffée
Soupire au fond des bois son tendre et long chagrin,
Sortir seul au hasard, chantant quelque refrain,

1. *Impromptu*, 1839.

Plus fou qu'Ophélia de romarin coiffée,
Plus étourdi qu'un page amoureux d'une fée,
Sur son chapeau cassé jouant du tambourin;...

Celui qui ne sait pas, durant les nuits brûlantes
Qui font pâlir d'amour l'étoile de Vénus,
Se lever en sursaut, sans raison, les pieds nus,
Marcher, prier, pleurer des larmes ruisselantes,
Et devant l'infini joindre des mains tremblantes,
Le cœur plein de pitié pour des maux inconnus;

Que celui-là rature et barbouille à son aise;
Il peut tant qu'il voudra rimer à tour de bras,
Ravauder l'oripeau qu'on appelle antithèse,
Et s'en aller ainsi jusqu'au Père-Lachaise,
Traînant à ses talons tous les sots d'ici-bas;
Grand homme si l'on veut; mais poète, non pas[1].

Et pourquoi donc pas grand poète et grand homme en même temps, s'il s'appelle Victor Hugo? Aimer et chanter l'amour serait donc toute la poésie? Pour les Gœthe et les Hugo, ce nom de « poète » gardait son sens antique et auguste de « fabricateur souverain », qui contemple et recrée la vie, la vie aux mille aspects. Aussi leur poésie est-elle successivement ou simultanément lyrique, dramatique, épique, philosophique. Pour Musset, la poésie est une source d'autant plus profonde qu'elle est moins étendue. Le lyrisme lui suffit, et un lyrisme tout individuel, tout spontané. Les grands poètes universels de l'âge moderne sont toujours, en quelque mesure, de grands artistes. Musset ne veut connaître qu'une poésie, celle qui vient directement du cœur au cœur, celle qui, par suite, réclame, pour ainsi dire, le maximum de nature avec le minimum d'art. Etre soi-même dans la poésie comme dans la vie, c'est le grand, le seul principe. « Chacun de nous a dans le ventre un certain son qu'il peut rendre, comme un violon ou une clarinette. Tous les raisonnements du monde ne pourraient faire sortir du gosier d'un merle la chanson du sansonnet[2]. » Il a raison; mais il y a des natures plus complexes ou plus riches que d'autres, qui peuvent chanter sur plusieurs tons, et faire chanter même « toute la lyre ». Le poète des *Feuilles d'automne* se réserve de faire vibrer tôt ou tard la corde d'airain : il a grand tort s'il ne peut être que le poète de la famille et de l'enfance; mais, comme il a écrit aussi les *Châtiments,* il est

1. *Après une lecture.*
2. Lettre à Paul de Musset, 4 août 1831.

justifié. Au contraire, à se confiner dans le domaine relativement étroit du sentiment pur, on risque, au jour prochain où il sera épuisé, de ne plus savoir en féconder un autre. Ce fut le sort de Musset : floraison éclatante de poésie, pendant quelques années; puis, pendant près de vingt ans, quelques fleurs éparses de loin en loin.

Il n'en sera pas moins un très grand poète, puisque dans ce domaine il est sans égal. Observons seulement qu'au moment où, très jeune encore, il sent le vide se faire en lui, les grands poètes ses rivaux, tous plus âgés, ne donnent aucun signe de lassitude intellectuelle, s'attachent même à élargir l'horizon de leur œuvre en l'orientant vers les grands problèmes de la destinée ou de la politique. Dans cette seconde partie d'un règne bourgeois, la poésie et l'éloquence se font de plus en plus *humaines*. Lui, il ne faut pas l'accabler sous son propre aveu :

Mes premiers vers sont d'un enfant,
Les seconds d'un adolescent,
Les derniers à peine d'un homme.

Mais, enfin, il n'a jamais été ni un poète citoyen, comme Lamartine, ni un poète philosophe comme Vigny, et V. Hugo, qui a si souvent et si magnifiquement défini le rôle social du poète, n'eût, certes, pas adhéré à la définition que Musset propose du poète, opposé, trop nettement, au prosateur.

Le romancier, l'écrivain dramatique, le moraliste, l'historien, le philosophe, voient les rapports des choses; le poète en saisit l'essence. *Son génie purement natif cherche en tout toutes les forces natives. Sa pensée est une source qui sort de terre; ne lui demandez pas de se mêler de politique et de raisonner sur telle circonstance qui se passerait même à deux pas de lui; il ignore ces jeux de la fantaisie et ces variations de l'espèce humaine;* il ne connaît qu'un homme, celui de tous les temps. Le poète n'a jamais songé que la terre tourne autour du soleil; *il est indifférent aux affaires publiques, négligent des siennes,* c'est assez pour lui des ouvrages de la nature. Le plus petit être, la moindre créature, par cela seul qu'ils existent, excitent sa curiosité. Le grand Gœthe quittait sa plume pour examiner un caillou et le regarder des heures entières; il savait qu'en toute chose réside un peu du secret des dieux. Ainsi fait le poète, et les êtres inanimés eux-mêmes lui semblent des pensées muettes. Tandis que des rêveurs qui divaguent cherchent à satisfaire leur exaltation par des déclamations ampoulées et par un vain cliquetis de mots, il contemple ardemment la forme de la matière, et s'exerce à entrer dans la sève du monde. Regarder, sentir, exprimer, voilà sa vie; tout lui parle; il cause avec un brin d'herbe; dans tous les contours qui frappent ses yeux, même dans les plus difformes, il puise et nourrit incessamment l'amour de la suprême beauté : dans tous les sentiments qu'il éprouve, dans toutes les actions dont il est témoin, il cherche la vérité éternelle: et tel il est né, tel il meurt, dans sa simplicité première;

arrivé au terme de sa gloire, *le dernier regard qu'il jette sur ce monde est encore celui d'un enfant*[1].

Comme il arrive d'ordinaire à ceux qui donnent de leur art la théorie à la fois et l'exemple, Musset trace ici le portrait, légèrement idéalisé, du poète que fut Musset. Mais les Grecs pensaient autrement, et n'admettaient pas de divorce entre le rêve et l'action. Sans doute, on ne l'ignorait pas dans le pays de Cléon,

C'est un triste métier que de suivre la foule,
Et de vouloir crier plus fort que les meneurs.

Mais il est vraiment trop commode de se faire une vertu de l'indifférence politique :

Si mon siècle se trompe, il ne m'importe guère;
Tant mieux s'il a raison, et tant pis s'il a tort.
Pourvu qu'on dorme encore au milieu du tapage,
C'est tout ce qu'il me faut, et je ne crains pas l'âge
Où les opinions deviennent un remord[2].

Le même égoïsme inconscient se fait jour dans la pièce *Sur la Naissance du comte de Paris* (1838). Qu'importent au paysan de France ces « sophismes monstrueux, spectres républicains » sortis du passé?

As-tu vendu ton lait, ton bétail et ton vin?
Es-tu libre? Les lois sont-elles respectées?...

Si nous avons cela, le reste est peu de chose :
Il en faut plus pourtant...

Et que faut-il de plus? Les beaux-arts...! C'est la politique d'un bon garde national, libéral et lettré, du temps de Louis-Philippe. Musset montera consciencieusement sa garde, ou, quand il aura négligé de la monter, fera gaiement la prison réglementaire. Mais ne demandez pas une idée politique précise à l'auteur amèrement sceptique de *Lorenzaccio*.

Être rouge ce soir, blanc demain, ma foi, non[3].

Il n'a d'opinion que son amitié pour le duc d'Orléans, son ancien condisciple, qui l'a fait nommer bibliothécaire du minis-

1. *Le Poète et le Prosateur*, 1839.
2. Dédicace de *la Coupe et les Lèvres*.
3. Dédicace de l'édition de 1856.

tère de l'intérieur, et dans les *Stances* touchantes sur le 13 juillet 1843, il pleure avec de vraies larmes la mort tragique de ce prince, dont il semble avoir beaucoup attendu :

> Certes, c'eût été beau, le jour où son épée,
> Dans le sang étranger lavée et retrempée,
> Eût au pays natal *ramené la fierté*.

Le dernier mot rachète les louanges banales prodiguées en d'autres pièces au roi « populaire ». Musset n'est pas fait pour ce rôle de poète officiel, et on lui sait gré d'y être gauche. On ne voit pas, d'ailleurs, qu'il ait tiré parti d'une illustre camaraderie, et l'on assure qu'après les *Nuits* il refusa un poste d'attaché d'ambassade à Madrid. Son visage était peu connu à la cour, s'il est vrai que, présenté un jour au roi, il fut pris pour un inspecteur des forêts. Mais, habitué à n'accorder aucune importance aux choses de la vie publique, il se laissera, plus tard, arracher par Napoléon III des louanges poétiques aussi banales. Voilà où mène le « dandysme » politique.

En vouloir à Musset de n'avoir pas adopté telles ou telles opinions politiques serait puéril; mais son indifférence politique tient à l'absence de toute haute idée morale. Liberté, justice, raison, progrès, comment verrait-il là autre chose que des mots? L'homme, tel qu'il le conçoit, n'est grand que par le sentiment, et le sentiment est une force fatale à laquelle on résisterait aussi vainement qu'à une loi de la nature. La destinée humaine lui apparaît donc fort simple, et tient en ces trois termes : naître, aimer et mourir. Mais il est un autre amour, moins égoïste et qui peut être aussi passionné, l'amour des hommes. Quelques cris d'éloquente pitié ont échappé à Musset. Ceux qui souffrent l'ont ému, parce qu'il est homme et qu'il souffre. Mais il est touché surtout par les souffrances individuelles : la souffrance collective de l'humanité ne le préoccupe guère, ou peut-être il n'y voit encore qu'une loi fatale, qu'il serait inutile et même dangereux de combattre. Lui qui ne sait pas haïr, c'est presque de la haine qu'il a témoignée aux philanthropes humanitaires. Il n'épargne guère plus les penseurs qui ont rêvé pour la raison et pour la science humaine un avenir de perfectibilité indéfinie. Cette raison orgueilleuse, ils l'ont enivrée de l'illusion de sa souveraineté. De là est sortie une révolution sanglante faite au nom de la raison; mais de là aussi une immense déception, une inquiétude vague qui tourmente les âmes,

Ensuite un mal profond, la croyance envolée[1].

Est-il donc un croyant, prêt à humilier la raison qui n'explique rien devant la foi qui explique tout ? Il ne l'est pas plus qu'il n'est un philosophe. Dans sa première jeunesse il semble même avoir incliné vers le matérialisme, dont l'influence survivait au XVIIIe siècle. Quand il compose son premier recueil, il en retranche « plusieurs choses trop matérialistes », et laisse dominer le dandysme, « qui est moins dangereux[2] ». Avons-nous une âme ? Rafaël n'en est pas sûr (1831). L'homme « passe et tombe en rêvant une immortalité » (*le Saule*). Frank, dans *la Coupe et les Lèvres,* ne se courbe point devant le Dieu de vengeance, « bourreau rancunier, brûlant à petit feu », et proclame que la matière seule est immortelle. Cependant, il parle du Créateur : dans la confusion même de ses sentiments on croit voir le reflet des incertitudes religieuses de Musset, manifestées par la religiosité vague et douce du *Tableau d'église* (1830), et par tel mot, jeté un peu au hasard dans un article de journal : « Cet être *taciturne* qui nous regarde du haut des nuages et qui compose lui-même son spectacle[3] ... » Comme Vigny, Musset ne se résigne pas au silence éternel de la Divinité; mais Vigny s'en indigne comme d'une offense faite à la dignité de l'homme ; Musset s'en impatiente, comme d'une sorte de refus opposé à son caprice.

Quoi qu'il en soit, à la veille de la crise, Musset se déclare nettement incrédule :

... Je ne sais comment je vais je ne sais où...
Je ne crois pas, ô Christ ! à ta parole sainte[4].

Il est vrai que presque aussitôt il semble vouloir se faire pardonner son audace :

Jésus, ce que tu fis, qui jamais le fera ?

La crise survient : quelle en sera la répercussion sur cette incrédulité encore hésitante ? Ce n'est pas aux *Nuits* qu'il faut demander la réponse. Mais l'année de la *Nuit d'août* est aussi l'année de la *Lettre à Lamartine.* Dans sa détresse, le poète s'est

1. *Sur la Paresse,* 1842.
2. Lettre à Desherbiers, janv. 1830.
3. Le *Temps,* art. du 23 mai 1831.
4. Dédicace de *la Coupe et les lèvres.* — *Rolla.*

souvenu des « chants divins » d'un autre poète qui, lui aussi, a souffert, parce qu'il sait aimer. Il a lu les vers de Lamartine à Byron, ces vers qui sont une pressante invitation à espérer et à croire, et sa propre incrédulité s'est évanouie, un peu vite peut-être, devant l'éloquent appel destiné à un autre et que cet autre n'avait pas entendu.

J'ai cru pendant longtemps que j'étais las du monde ;
J'ai dit que je niais, croyant avoir douté,
Et j'ai pris, devant moi, pour une nuit profonde,
Mon ombre qui passait pleine de vanité.

Il croit maintenant au Dieu de Lamartine, et il y croit les yeux fermés, tant il est pressé de croire.

Quel qu'il soit, c'est le mien : il n'est pas deux croyances.
Je ne sais pas son nom : j'ai regardé les cieux.

Cela est vite fait; mais il faut bien admettre que la conviction est solidement établie, puisque la lettre aboutit à une affirmation, plusieurs fois répétée, de l'immortalité de l'âme.

Il se trompait, cependant, et, il faut le dire à son honneur, ce Dieu, quel qu'il fût, ne le satisfit pas. Maintenant son vol plus près de la terre que Lamartine, il ne se reposait pas aussi facilement dans l'optimisme harmonieux des Hosannahs. Il connaissait ce tourment de l'angoisse que ne connut pas Lamartine. La *Nuit d'octobre*, d'ailleurs, suit la *Lettre*, qui avait réveillé une espérance, mais n'avait pas endormi le souvenir. C'est au lendemain de la dernière *Nuit* que l'*Espoir en Dieu* (1838), par ses interrogations inquiètes, posa de nouveau le grave problème qu'un acte de foi précipité avait pu ajourner, mais non résoudre.

Tant que mon faible cœur, encor plein de jeunesse,
A ses illusions n'aura pas dit adieu,
Je voudrais m'en tenir à l'antique sagesse
Qui du sobre Épicure a fait un demi-dieu.
Je voudrais vivre, aimer, m'accoutumer aux hommes,
Chercher un peu de joie et n'y pas trop compter,
Faire ce qu'on a fait, être ce que nous sommes,
Et regarder le ciel sans m'en inquiéter.

Je ne puis; — malgré moi l'infini me tourmente.
Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir;
Et, quoi qu'on en ait dit, ma raison s'épouvante
De ne pas le comprendre, et pourtant de le voir.
Qu'est-ce donc que ce monde, et qu'y venons-nous faire,

Si, pour qu'on vive en paix, il faut voiler les cieux?
Passer comme un troupeau, les yeux fixés à terre,
Et renier le reste, est-ce donc être heureux?
Non, c'est cesser d'être homme et dégrader son âme.
Dans la création le hasard m'a jeté;
Heureux ou malheureux, je suis né d'une femme,
Et je ne puis m'enfuir hors de l'humanité.

Bien des choses ont vieilli dans l'*Espoir en Dieu,* et, entre toutes, cette revue plus que superficielle des philosophies anciennes et modernes, qui en est justement le centre et comme le pivot. Pour que le poème tienne debout, il faut que cette partie soit solide; mais aussi, pour qu'elle le soit, il faut une pénétration d'analyse et une puissance de synthèse qui manquaient peut-être au poète de *Namouna.* De l'esprit, de la passion, personne n'en a plus que lui; mais il n'est pas le poète de la pensée, et, là où il est besoin de penser fortement, il est faible. En revanche, presque toute la première partie est du meilleur Musset, parce que, là, au lieu de prendre des airs de dialecticien ou d'historien des doctrines, il est lui-même avec candeur. C'est bien Musset qui, pris entre l'épicurisme païen et le christianisme plus sévère, hésite, s'arrête, demande s'il ne pourrait suivre un autre et plus doux sentier. Non, répond « une voix secrète » (sa Muse encore, mais devenue chrétienne): il faut croire ou nier. Musset pense de même, pour des raisons qui lui sont propres; les âmes tourmentées croient avec ferveur ou nient avec fureur, tour à tour; mais la paisible indifférence ne peut être le partage que des athées :

Ils ne dormiraient pas, s'ils doutaient un seul jour.

Montaigne et Renan ont fort bien dormi. C'est que le doute était comme la forme nécessaire de leur esprit et que, doutant avec sincérité, ils ont douté sans effroi. Comme eux, Musset ne peut pas ne pas douter; mais il veut croire, car il n'imagine pas qu'il soit possible de vivre en doutant. « Croyez donc, » lui dira la voix secrète. — Oui, mais votre Dieu est un témoin gênant et un juge redoutable. Il ne permet même pas au cœur de battre trop vite; une heure de plaisir est punie d'un châtiment éternel. — « Un bonheur éternel aussi est réservé à la vertu. » — Certes; mais cette vertu est aussi difficile qu'elle est belle. Qu'il doit être petit, le nombre des élus! N'ai-je pas à craindre d'être dupe de mon sacrifice, et d'attrister inutilement une vie qu'on ne me rendra pas?

Vous les voulez trop purs, les héros que vous faites,
Et quand leur joie arrive, ils en ont trop souffert.

« Ne croyez donc point. » — Mais les plaisirs que j'appelle à mon aide contre ce rêve obsédant m'inspirent un dégoût dont je meurs! Je souffre de jouir, et je souffre de douter. Le christianisme m'épouvante, mais j'étouffe dans le paganisme épicurien.

Une immense espérance a traversé la terre.

On peut admirer, et l'on peut sourire; on peut aussi admirer tout en souriant. Cet épicurien qui voudrait être chrétien, mais garder, dans le christianisme, ce que l'épicurisme a de délicat; qui se moque du Dieu « républicain », et qui invente à son propre usage un Dieu libéral et tolérant; cet épicurien est aussi, par une rencontre peut-être unique dans la poésie, un idéaliste qui, malgré lui, lève les yeux au ciel. Et c'est ce que ce sentiment a de général qui sauve ce qu'a d'inexact ou d'incomplet la partie critique et historique du poème, si travaillée par Musset, mais qui paraîtrait aujourd'hui bien froide, s'il n'en sortait un nouveau cri de désespoir et d'espérance.

Voilà donc les débris de l'humaine science!
Et, depuis cinq mille ans qu'on a toujours douté,
Après tant de fatigue et de persévérance,
C'est là le dernier mot qui nous en est resté!
Ah! pauvres insensés, misérables cervelles,
Qui de tant de façons avez tout expliqué,
Pour aller jusqu'aux cieux il vous fallait des ailes;
Vous aviez le désir, la foi vous a manqué.
Je vous plains; votre orgueil part d'une âme blessée.
Vous sentiez les tourments dont mon cœur est rempli,
Et vous la connaissiez, cette amère pensée
Qui fait frissonner l'homme en voyant l'infini.
Eh bien, prions ensemble, — abjurons la misère
De vos calculs d'enfants, de tant de vains travaux.
Maintenant que vos corps sont réduits en poussière,
J'irai m'agenouiller pour vous sur vos tombeaux.
Venez, rhéteurs païens, maîtres de la science,
Chrétiens des temps passés, et rêveurs d'aujourd'hui;
Croyez-moi, la prière est un cri d'espérance!
Pour que Dieu nous réponde, adressons-nous à lui.
Il est juste, il est bon! Sans doute il vous pardonne.
Tous vous avez souffert; le reste est oublié!
Si le ciel est désert, nous n'offensons personne.
Si quelqu'un nous entend, qu'il nous prenne en pitié[1].

1. « Je ne sais pas de plus beaux vers dans notre langue, bien que j'en sache beaucoup. Si vous mettez à côté des trois pièces que je viens de citer le *Lac* de

Pareillement, la prière, encore inquiète et interrogative, qu'il fait monter vers son Dieu, trop mystérieux et taciturne à son gré, est poignante ou puérile, selon qu'elle est un élan du cœur vers l'idéal insaisissable, ou un sursaut d'impatience de l'esprit vers l'être immatériel qu'en vrai matérialiste il voudrait voir et presque toucher.

O toi que nul n'a pu connaître,
Et n'a renié sans mentir,
Réponds-moi, toi qui m'as fait naître,
Et demain me feras mourir !

Puisque tu te laisses comprendre,
Pourquoi fais-tu douter de toi ?
Quel triste plaisir peux-tu prendre
A tenter notre bonne foi ?...

De quelque façon qu'on t'appelle,
Brahma, Jupiter ou Jésus,
Vérité, Justice éternelle,
Vers toi tous les bras sont tendus.

Le dernier des fils de la terre
Te rend grâces du fond du cœur
Dès qu'il se mêle à sa misère
Une apparence de bonheur.

Le monde entier te glorifie ;
L'oiseau te chante sur son nid ;
Et pour une goutte de pluie
Des milliers d'êtres t'ont béni...

Pourquoi donc, ô Maître suprême,
As-tu créé le mal si grand,
Que la raison, la vertu même,
S'épouvantent en le voyant ?

Pourquoi, dans ton œuvre céleste,
Tant d'éléments si peu d'accord ?
A quoi bon le crime et la peste ?
O Dieu juste ! pourquoi la mort ?

« Tes *pourquoi* ne finiraient jamais, » pourrait lui répondre Dieu. Mais Dieu ne répond pas, et le poète-enfant lui reproche

Lamartine, la *Tristesse d'Olympio* de Victor Hugo, le *Souvenir* ou une des *Nuits*, celle que vous voudrez, de Musset, vous aurez, avec les chœurs d'*Athalie*, d'*Esther* et de *Polyeucte*, avec l'admirable traduction en vers de l'*Imitation* par Corneille, vous aurez à peu près le dernier mot de notre poésie d'amour terrestre et divin. » (A. Dumas fils, Réponse au discours de réception de Leconte de Lisle à l'Académie.) Mais A. Dumas va bien loin quand il assure que Musset a répondu « sans réplique ossible à toutes les philosophies passées, présentes et futures ».

son silence, refait le plan de la Création. Dieu *n'aurait pas dû* faire ce qu'il a fait : *il fallait* faire tout autre chose. Un moment il parle presque en révolté, sur le ton d'un Vigny, avant Vigny :

Si la souffrance et la prière
N'atteignent pas ta majesté,
Garde ta grandeur solitaire,
Ferme à jamais l'immensité.

Mais tout aussitôt il se ravise, et, en vérité, il est si simple de le satisfaire! Que Dieu brise la voûte de la création, qu'il soulève les voiles du monde, qu'il se montre enfin! Le doute et le mal disparaîtront à sa vue; la Mort elle-même en mourra. Comment Dieu n'a-t-il pas consenti à une concession qui aurait tout simplifié et pacifié?

« Je comprends, a dit Renan, la religion un peu baroque, mais jamais bourgeoise, de M. Alfred de Musset[1]. » — « Je n'ai jamais été banal, » écrit à Mme de Castries Musset lui-même, deux ans après (automne de 1840), en se défendant d'avoir encore « cette vilaine maladie du doute, qui n'est au fond qu'un enfantillage, quand ce n'est pas un parti pris et une parade ». Il ajoutait : « La croyance en Dieu est innée en moi; le dogme et la pratique me sont impossibles; mais je ne veux me défendre de rien; certainement je ne suis pas *mûr* sous ce rapport. » Il ne le sera jamais. Du moins, il aura affermi une conviction spiritualiste qui ne fut pas toujours aussi assurée qu'il le dit : l'auteur du *Souvenir*, du *Sonnet à V. Hugo*, ne doutera plus de l'âme immortelle. Mais, entre la foi instinctive de Lamartine et l'incrédulité raisonnée de Vigny, il n'y a pas place pour ce spiritualisme hésitant et contradictoire.

L'inspiration religieuse est désormais tarie pour lui, comme l'inspiration élégiaque, et nous avons vu pourquoi la haute poésie morale lui était fermée. Il songea quelquefois à tenter la comédie de mœurs et à « ramasser le fouet de la satire ». Tout le monde sait par cœur sa vigoureuse invocation à Molière :

O notre maître à tous! si ta tombe est fermée,
Laisse-moi dans ta cendre, un instant ranimée,
Trouver une étincelle, et je vais t'imiter!
Apprends-moi de quel ton, dans ta bouche hardie,
Parlait la vérité, ta seule passion,
Et pour me faire entendre, à défaut du génie,
J'en aurai le courage et l'indignation[2]!

1. *Questions contemporaines : la Théologie de Béranger.*
2. *Une Soirée perdue* (1840).

Mais on sait aussi que la satire ébauchée s'achève bientôt en idylle. C'est partiellement une satire que les vers *Sur la Paresse* (nov. 1842). Musset s'y prend aux vices du siècle, aux mœurs qui se croient plus sévères parce que les péchés sont plus secrets, à l'incrédulité qui monte, à la toute-puissance de l'argent, cette plaie honteuse. Mais ces traits sont à peine indiqués, tandis que les épigrammes abondent contre les journalistes, si odieux au poète, contre les grands discoureurs, les auteurs de livres mort-nés, les amateurs de patois étrangers. Encore cette satire littéraire, pour qu'on la lui arrache, il faut que le directeur de la *Revue des Deux Mondes* lui jette sa lyre au nez. A son ami Alfred Tattet, qui vient de le lire dans la *Revue,* et qui l'engage à cultiver la satire, il répond :

Mais censurer les sots, que le Ciel m'en préserve !
Quand je m'en sentirais la chaleur et la verve,
Dans ce triste combat dussé-je être vainqueur,
Le dégoût que j'en ai m'en ôterait le cœur.

Il ne daigne pas être Boileau, et il ne peut pas être Molière. Reste la comédie fantaisiste ou mondaine. Mais sa fantaisie s'est lassée, son esprit s'est aminci en s'affinant, et les élégances de ses derniers *Proverbes*[1] sont d'un dandy toujours aimable, mais vieilli.

V

La dernière partie de la vie.

J'ai perdu ma force et ma vie,
Et ma jeunesse, et ma gaieté;
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la Vérité,
J'ai cru que c'était une amie;
Quand je l'ai comprise et sentie,
J'en étais déjà dégoûté.

1. « Bons pour nous faire passer une heure ou deux, il n'y a rien là d'original, rien de personnel, rien qui rappelle *On ne badine pas avec l'amour* ou *les Caprices de Marianne.* Si l'on pourrait dire qu'il y a toujours eu quelque chose d'un peu incohérent dans la fantaisie de Musset, il y a quelque chose de trop artificiel et de trop convenu, de trop prétentieux dans son dialogue mondain. Et, sans doute, c'est de l'esprit, mais c'est de l'esprit à la mode de 1845, du faux esprit ou de l'esprit fané, de cet esprit mondain qui dure rarement au delà d'une saison. » (F. BRUNETIÈRE.)

Et pourtant, elle est éternelle,
Et ceux qui se sont passés d'elle
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré[1].

C'est exactement l'impression que nous laisseraient les dix-sept dernières années de la vie de Musset, alors même qu'il ne l'eût pas précisée dans ce navrant aveu d'impuissance, — à trente ans, un an avant le *Souvenir*. C'est en 1840, pourtant, que Henri Heine écrivait : « George Sand pour la prose, et Alfred de Musset pour les vers, surpassent leurs contemporains français, et, dans tous les cas, ils sont supérieurs à M. Victor Hugo[2]... » Poète ironique à la fois et sentimental, romantique allemand dédaigneux du romantisme français, Heine avait ses raisons pour grandir Musset. Six ans après (1846), dans une lettre à Sainte-Beuve, Brizeux signalera un « engouement exclusif » du public pour ce même Musset, qui, cette année-là, pourtant, borne son ambition à rimer les jolis *Conseils à une Parisienne*. Musset se trompait-il donc? ou son génie allait-il refleurir? Non, c'était surtout au Musset d'autrefois que les circonstances ramenaient la faveur.

Lamartine appartenait tout entier à la politique; Vigny s'était retiré dans sa tour d'ivoire; Hugo lui-même se taisait longuement, au lendemain de l'échec des *Burgraves* et d'un grand malheur domestique. Musset se survivait, non sans verve, dans des causeries poétiques comme les vers *Sur la Paresse* ou *Après une lecture*, dans des contes ironiques sans amertume, comme *le Merle blanc*, dans les *Stances* légères à Ch. Nodier, à son frère revenant d'Italie, dans *Mie Prigioni*, dans un proverbe qui semblait alors le modèle de la conversation distinguée, *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, toutes œuvres qui datent de 1842 à 1846. Il était jeune encore, et une nouvelle génération de jeunes gens saluait encore en lui le poète de la jeunesse, tandis que les jeunes gens de 1835 se rajeunissaient en le relisant. On ne pouvait prévoir de si loin le renouveau des *Contemplations* et des *Destinées;* mais on croyait en Musset, s'il ne croyait plus en lui-même. Et d'autres, pour d'autres

1. *Tristesse* (1840).
2. *Lutèce*, V, 30 avril 1840.

raisons, applaudissaient au belliqueux accès de patriotisme assez inattendu, de l'auteur du *Rhin allemand*[1] (1er février 1841)

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand;
Il a tenu dans notre verre.
Un couplet qu'on s'en va chantant
Efface-t-il la trace altière
Du pied de nos chevaux marqué dans votre sang?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Son sein porte une plaie ouverte,
Du jour où Condé triomphant
A déchiré sa robe verte.
Où le père a passé, passera bien l'enfant.

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Que faisaient vos vertus germaines
Quand notre César tout-puissant
De son ombre couvrait vos plaines?
Où donc est-il tombé, ce dernier ossement?...

S'il est à vous, votre Rhin allemand,
Lavez-y donc votre livrée;
Mais parlez-en moins fièrement.
Combien, au jour de la curée,
Étiez-vous de corbeaux contre l'aigle expirant?

Qu'il coule en paix, votre Rhin allemand,
Que vos cathédrales gothiques
S'y reflètent modestement;
Mais craignez que vos airs bachiques
Ne réveillent les morts de leur repos sanglant...

Le patriotisme intermittent, mais sincère, de Musset rêvait parfois une revanche de 1815. Quel souvenir il avait gardé, lui, fils de 1810, de la grandeur militaire de Napoléon et des tristesses de l'invasion, la *Confession* nous l'apprend. Son condisciple, le duc d'Orléans, est près du trône, « une épée à la main ». S'il avait vécu et vaincu, aurait-il *virilisé* la poésie

1. Pour ne pas être injuste envers ce poème agressif de Musset, il est bon de connaître la chanson de Becker, à laquelle il répondait.

« Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, quoiqu'ils le demandent dans leurs cris comme des corbeaux avides; — Aussi longtemps qu'il roulera paisible, portant sa robe verte; aussi longtemps qu'une rame frappera ses flots. — Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, aussi longtemps que les cœurs [illegible] de son vin de feu; — Aussi longtemps que les rocs s'élèveront au milieu de son courant; aussi longtemps que les hautes cathédrales se refléteront dans son miroir. — Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, aussi longtemps que de hardis jeunes gens feront la cour aux jeunes filles élancées. — Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, jusqu'à ce que les ossements du dernier homme soient ensevelis dans ses vagues. »

de son ami? Il y eût eu de la peine. Le *Rhin allemand* n'est qu'une réplique vigoureuse, un cri, non pas de haine, sans doute, mais de colère. A ce cri sorti d'une âme qui peut sembler étroitement française, on oppose, on préfère quelquefois l'hymne fraternel de Lamartine, *la Marseillaise de la paix :*

Vivent les nobles fils de la grave Allemagne !

Nous avons appris à être moins confiants que Lamartine et moins provocants que Musset. Mais il est bon de noter, sans parti pris d'éloge ni de blâme, ce caractère d'une inspiration française avant tout, dans les choses de l'art comme dans celles du patriotisme. Défauts ou qualités de l'esprit français, les poésies de son âge mûr elles-mêmes en offrent un exemplaire très distingué; mais, réduit à ses seules forces, de quoi l'esprit est-il capable? Il écrit les vers pimpants et factices *Sur trois marches de marbre rose* (février 1849), si mélancoliques dans le Versailles républicain :

En ces lieux où l'ennui repose,
Par respect aussi j'ai dormi;
Ce n'était, je crois, qu'à demi :
Je rêvais à quelque autre chose.
Mais vous souvient-il, mon ami,
De ces marches de marbre rose,
En allant à la pièce d'eau
Du côté de l'Orangerie,
A gauche, en sortant du château?
C'était par là, je le parie,
Que venait le roi sans pareil,
Le soir, au coucher du soleil,
Voir dans la forêt, en silence,
Le jour s'enfuir et se cacher
(Si toutefois en sa présence
Le soleil osait se coucher).
Que ces trois marches sont jolies!
Combien ce marbre est noble et doux!
Maudit soit du Ciel, disions-nous,
Le pied qui les aurait salies !
N'est-il pas vrai ? Souvenez-vous.
— Avec quel charme est nuancée
Cette dalle à moitié cassée!
Voyez-vous ces veines d'azur,
Légères, fines et polies,
Courant, sous les roses pâlies,
Dans la blancheur d'un marbre pur?...

. . . .

Au pays où le soleil brille,
Près d'un temple grec ou latin,

Les beaux pieds d'une jeune fille,
Sentant la bruyère et le thym,
En te frappant de leurs sandales,
Auraient mieux réjoui tes dalles
Qu'une pantoufle de satin.
Est-ce d'ailleurs pour cet usage
Que la nature avait formé
Ton bloc jadis vierge et sauvage
Que le génie eût animé?
Lorsque la pioche et la truelle
T'ont scellé dans ce parc boueux,
En t'y plantant malgré les dieux,
Mansard insultait Praxitèle.
Oui, si tes flancs devaient s'ouvrir,
Il fallait en faire sortir
Quelque divinité nouvelle.
Quand sur toi leur scie a grincé,
Les tailleurs de pierre ont blessé
Quelque Vénus dormant encore,
Et la pourpre qui te colore
Te vient du sang qu'elle a versé.

Cet esprit a ici bien de la grâce; ailleurs, il n'a que de la coquetterie. Selon qu'on est plus ou moins frappé de ce qu'il offre souvent de spontané ou quelquefois d'artificiel, on estimera Musset heureux ou malheureux d'avoir subi peu de temps l'influence romantique et d'être demeuré purement français. Au reste, ce serait une erreur de croire qu'en face du romantisme vieillissant Musset représente la réaction néo-classique. Il tient à garder sa position tranquille, un peu fausse, entre les deux partis. Un jeune provincial, Ponsard, auteur d'une *Lucrèce* « très belle malgré les acteurs », est « le lion du jour : on ne parle que de lui, et c'est justice »; mais l'année même où il applaudit *Lucrèce*, Musset se réconcilia avec l'auteur des *Burgraves*[1]. Dans son Discours de réception à l'Académie, — l'Académie française ne daigna le recevoir que le 27 mai 1852, — il se défend à la fois d'être romantique et de renier le romantisme.

Ici se présente pour moi une difficulté. On ne veut pas qu'ayant appartenu à ce qu'on appelle l'école romantique, j'aie le droit d'aimer ce qui est aimable, et l'on m'en fait une école opposée, décidant, par mes premiers pas, d'une route que je n'ai point suivie. Ce n'est pas que je veuille faire une inutile palinodie ni renier mes anciens maîtres, qui sont encore

1. « Nous nous sommes rencontrés à déjeuner chez Guttinguer. Mme Hugo m'a envoyé son album; j'y ai écrit un sonnet sur cette rencontre, qui m'avait réellement touché. Il m'a répondu une lettre très bien. » (Lettre à P. de Musset, 22 mai 1843.)

mes amis, car je ne me suis jamais brouillé qu'avec moi-même. Mais je proteste de toutes mes forces contre ces condamnations inexorables, contre ces jugements formulés d'avance, qui font expier à l'homme les fautes de l'enfant, qui vous défendent, au nom du passé, d'avoir jamais le sens commun, et qui profitent des torts que vous n'avez plus pour vous punir de ceux que vous n'avez pas.

Nisard, directeur de l'Académie, lui répondit, avec une malice bienveillante : « Vous resterez académicien. » Ce discours de Musset est curieux : il y entre sans préambule dans l'éloge de son prédécesseur, Dupaty, l'auteur des opéras-comiques, et, consciencieusement, s'y renferme. Dupaty, après une campagne sur mer, malade, a connu pour la première fois, à l'hôpital de Brest, en dépit de son attachement aux idées du XVIIIe siècle, « une chose plus immortelle que les grands hommes qui l'ont insultée, je veux dire la pensée chrétienne et les dévouements qu'elle inspire ». Dupaty a écrit, et l'on retrouve parfois dans ses écrits « un peu de cet atticisme qui est le charme suprême des *Épîtres* de Boileau ». Il a écrit surtout pour le théâtre : la vie de théâtre est une vie très factice, mais toute poétique, et l'on y trouve « un attrait singulier, auquel on résiste difficilement, pour peu qu'on soit sensible avec de l'esprit ». L'amour du théâtre était le seul trait commun entre Dupaty et Musset.

C'est le théâtre aussi qui soutint presque jusqu'au bout la gloire défaillante de Musset. Dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, une actrice de talent, Mme Allan, rapporta en France de Russie, où elle l'avait joué avec grand succès, un « proverbe », le fameux *Caprice*, vieux de plusieurs années, mais qui paraissait jeune, n'ayant pas été destiné primitivement à la scène. La représentation du 27 novembre 1847 aux Français fut un triomphe et une révélation. Dans des circonstances bien moins favorables, le 22 juin 1848, sur cette même scène des Français, *Il ne faut jurer de rien* remportait un triomphe aussi éclatant, et Musset écrivait au même ami[1] : « A l'instant où je vous écris, je quitte mon uniforme, que je n'ai guère ôté depuis l'insurrection. Je ne vous dirai rien des horreurs qui se sont passées : c'est trop hideux. Au milieu de ces aimables églogues, vous comprenez que le pauvre oncle Van Buck est resté dans l'eau. Il avait pourtant réussi, et je puis dire complètement, sans exagération. « C'était justement

1. Lettres à Alfred Tattet, 17 oct. 1845, 1er juillet 1848

la veille de l'insurrection. » Ce contretemps ne le découragea pas : *On ne saurait penser à tout* fut donné le 3 mai 1849, mais seulement dans les salons Pleyel. *Carmosine*, une de ses pièces préférées, d'une tendresse délicate et d'une pénétrante mélancolie, parut dans le *Constitutionnel*, en 1850; *Bettine* fut représentée au Gymnase en 1851. Nous avons un fragment, plein de promesses, de *Faustine*, composée la même année, et où Rachel devait jouer un rôle. Après Rachel, Musset l'oublia, et c'est dommage : ce que nous en avons est vigoureux et coloré. Musset s'était ressouvenu de l'Italie en peignant cet amour mystérieux et tragique d'une Vénitienne de race noble, comme il s'était souvenu d'elle dans *Carmosine*. Pour être complet, il faudrait citer *l'Ane et le Ruisseau* (1855), agréable, pâle et dernier « proverbe » dont le héros plaisant est un fiancé irrésolu, contraint de passer un Rubicon minuscule. Aucune de ces œuvres dramatiques, ingénieuses plus que frappantes, n'égale celles que Musset jetait autrefois au vent, quelques-unes injouables, toutes parfumées de poésie. Celles-ci charmaient encore un public restreint. Depuis 1840, aucune œuvre lyrique vraiment forte.

Sa santé s'était affaiblie à la suite de deux fluxions de poitrine (1840 et 1844), puis s'était relevée. Mais il n'était ni prudent ni sobre, et l'on eut trop longtemps ce spectacle d'un grand poète semblant prendre à tâche d'obscurcir et de dégrader une si claire et vive intelligence. A la « marraine » qui lui en faisait un doux reproche il répondait (1844) que l'ivresse étourdissait au moins sa misère pendant un quart d'heure :

Dans ce verre où je cherche à noyer mon supplice
Laissez du moins tomber quelques pleurs de pitié...

Le second Empire l'avait trouvé indulgent, le trouvant avili déjà, et le ministre Fortoul, après lui avoir restitué son poste de bibliothécaire, dont la république de 1848 l'avait assez sottement privé, lui proposa, lui « commanda » le sujet du *Songe d'Auguste* (1855), triste apothéose que Gounod se chargea de mettre en musique au temps où éclataient les *Châtiments*. Il était ce poète « mort jeune à qui l'homme survit » qu'il refusait de voir en Sainte-Beuve. Dans la nuit du 2 mai 1857, l'homme mourut aussi, d'une maladie de cœur, dit-on. Trente-trois fidèles seulement[1] suivirent son cercueil jusqu'au Père-Lachaise.

1. D'après Alexandre Dumas fils, dans sa réponse au Discours de réception de Leconte de Lisle.

VI

Les éléments du goût et de l'inspiration de Musset.

C'est dans le cœur qu'est le génie, surtout le génie d'un Musset, cela est entendu. Mais bien des influences diverses peuvent contribuer à former le goût d'un grand poète, et le goût, qu'il entrave ou excite les audaces du génie, en est inséparable.

Le premier don et signe d'Alfred de Musset, c'est qu'il a aimé la vie. En ce sens, on pourrait dire, malgré les apparences, qu'il est le moins vraiment triste des grands poètes du XIXe siècle. Lamartine meurt couramment par métaphore dès les *Premières Méditations;* Hugo a l'horreur du funèbre inconnu; Vigny est morne. Musset, à travers ses larmes, a toujours souri; sa vivace espérance a fleuri sur le désespoir même. La vie lui a paru bonne aux heures où sa vie était le plus sombre. C'est de 1838 que date le sonnet à Alfred Tattet. Tattet, poète par intervalles, avait écrit à son ami :

> Qu'il est doux d'être au monde, et quel bien que la vie!

Et son ami lui répond, au lendemain des *Nuits :*

> Oui, la vie est un bien, la joie est une ivresse.
> Il est doux d'en user sans crainte et sans soucis;
> Il est doux de fêter les dieux de la jeunesse.

Cet optimisme qui persiste à travers toutes les épreuves, tient au naturel, sans doute; mais l'éducation familiale peut beaucoup sur le naturel. Celle que reçut Musset ne fut jamais contrainte; tous les témoignages contemporains et les siens propres donnent à croire qu'il s'ouvrit librement à la lumière, dans la joie, comme une fleur. Il adorait son père, qui lui permit d'exercer la profession de poète et ne douta pas de son génie; pour ami intime il eut son frère; ses amis d'enfance restèrent ses amis de l'âge mûr; rien ne gêna ses débuts précoces; aucun genre de succès ne leur fit défaut : voilà de quoi laisser à l'adolescent, pour longtemps sinon pour toujours, une impression de force heureuse, et la certitude en même temps que la soif d'être heureux; ou, quand le bonheur a échappé, l'espoir assuré qu'on le ressaisira. Une éducation douce et

libre autant qu'il se peut, donne à l'âme une faculté d'expansion et d'élan que les réalités les plus dures ont peine à comprimer. Il a vécu et il aimait à vivre : que lui importerait d'avoir bien ou mal vécu?

La vie doit surtout son prix à quelques « plaisirs légers » dont Musset, du moins, sait jouir. Ces jouissances délicates, la famille distinguée où il est né lui apprit à les connaître. Ainsi que toute bonne famille parisienne, elle avait la passion du théâtre et le culte des arts. Bien ou mal, peu importe encore, Musset aime passionnément le théâtre, le mouvement et le tour dramatiques, qu'on retrouve souvent chez lui en plein lyrisme, et ses effusions lyriques les plus douloureusement individuelles sont dialoguées. Ce milieu du théâtre lui plaisait ; il protégea les débuts des Garcia, dont une fut la Malibran, et de Rachel, qui resta son amie. C'est pour appuyer les premiers pas de celle-ci, on le sait, qu'il écrivit son discours « de la tragédie », à la manière de Corneille, qu'il y égalait à Sophocle : il allait jusqu'à y louer le *Tancrède* de Voltaire, un exemple, sinon un modèle, les drames hybrides de Casimir Delavigne, pour qui il a plus d'une foi manifesté son estime, et même de Népomucène Lemercier, « qu'on oublie trop ». En revanche, il y parle très librement, un peu durement, de Racine, et ce n'est pas au collège Henri IV, sans doute, qu'on l'aura formé à cette indépendance envers le plus classique de nos poètes. Mais il vit dans un monde lettré, modéré, bourgeois jusqu'en ses audaces, capable de reconnaître en Béranger son Horace et en Casimir Delavigne son Sophocle, capable aussi pourtant, non sans l'avertissement des littératures étrangères mieux connues, de sentir qu'un peu moins d'éloquence et un peu plus d'action conviendrait au drame français renouvelé.

Il parle de Corneille avec respect, mais enfin il le met à sa vraie place. S'il s'est permis, jeune, de parodier Racine, il est loin de le dédaigner, et ce n'est pas en 1838 qu'il le découvre, car, dans la dédicace de *la Coupe et les Lèvres*, il l'assimile à Shakespeare pour la connaissance du cœur humain, et, certes, il n'est pas de plus bel éloge à ses yeux. Il a compris *Athalie*. Mais le maître préféré entre tous, c'est « l'immortel Molière ». Ici, c'est une amitié de cœur, et c'est bien du cœur, en effet, que sortent ces beaux vers d'*Une Soirée perdue* qui idéalisent peut-être le génie de Poquelin en assombrissant cette mâle gaieté

... si triste et si profonde
Que lorsqu'on vient d'en rire on devrait en pleurer.

Mais, pour Musset, Molière est surtout l'auteur de *Don Juan* et du *Misanthrope*. Considéré d'un certain biais, le *Misanthrope* est un drame intime des plus poignants; à ne le prendre que comme une comédie, on ne refusera pas à celui qui l'a conçue le « grand et vrai savoir des choses de ce monde ». *Don Juan*, Musset ne l'approuve qu'à demi, et, dans *Namouna*, il le refait à sa manière; il n'en est pas moins tout pénétré. Dans ses comédies et même dans le détail de ses poésies, les réminiscences de Molière abondent. Par deux fois, dans cette *Soirée perdue* et dans la première lettre de Dupuis et Cotonet, il a regretté que Molière ne fût plus au monde. Il sentait avec une sorte de vivacité aiguë combien ce temps aurait eu besoin d'un Molière, et aussi à quelle distance il restait lui-même de celui qu'il appelait « notre maître à tous ». Près de Marivaux, ou de Carmontelle, ou de Beaumarchais[1], il n'était pas opprimé par cette conscience de son infériorité; il faisait un effort souvent heureux pour rivaliser avec ces maîtres de second ordre : il était homme à mettre plus de sentiment qu'eux dans autant d'esprit.

Le théâtre n'est que le premier des beaux-arts, et tient en particulier à la musique, qui a dicté à Musset quelques-uns de ses plus beaux vers. L'Opéra le disputait à la Comédie française. Il avait d'ailleurs le sentiment juste des rythmes chantants, ailés, et certains de ses poèmes ne sont guère composés que d'une série de « motifs » musicaux, ramenés, rompus ou mêlés avec une habileté instinctive. Il fut critique d'art, compétent surtout, il est vrai, en peinture. « Michel-Ange et les arts », c'est, avec le soleil, ce qu'il allait chercher en Italie, et ce n'est pas sa faute s'il les vit peu. En France, il aimait à s'entretenir de leur art avec Delacroix et Devéria; il écrivit un *Salon de 1836*, peut-être uniquement pour défendre Delacroix contre le soupçon de projets révolutionnaires. En art comme en littérature, c'était un modéré : avec l'admiration pour les tableaux grecs ou orientaux de Delacroix allait de pair l'admiration pour les *Messéniennes*. Avant tout, il voulait que l'artiste fût compris, descendît au niveau du public, au moins du public intelligent : « Il n'y a pas de plus grande erreur dans les arts que de croire à des sphères trop élevées pour les profanes. Ces sphères appartiennent à l'imagination : qu'elle s'y recueille quand elle conçoit; mais, la main à l'ouvrage, il faut que la forme soit accessible à tous. »

1. Il se souvient de Beaumarchais dans l'épigraphe de ses premières *Chansons*, dans *Namouna*, dans les vers *Sur la Paresse*, et, très évidemment, dans certains de ses rôles de femmes.

Cette forme, l'artiste ne la crée pas de toutes pièces : elle appartient à ceux qui l'ont renouvelée. Géricault a eu raison d'imiter Gros. « Pourquoi désavouer l'imitation, si elle est belle, bien plus, si elle est originale elle-même[1]? » Ces réflexions sont d'un amateur au goût judicieux plutôt que d'un critique à idées personnelles; mais il a réfléchi sur l'art de peindre, et de plusieurs de ses petits tableaux à lui-même, tableaux réalistes (le corps de garde dans *Don Paëz*) ou poétiques, on peut dire que « cela est peint ». Peu de relief et de couleur (aucun style n'est moins sculptural et ne tire moins l'œil), mais une composition simple et précise.

Pourquoi faut-il qu'aimer l'art de certaine façon raffinée, rende plus difficile une certaine largeur dans la peinture et l'amour de la nature? Les bourgeois de Paris étaient alors plus casaniers que nous ne les voyons. Le voyage d'Italie de 1834 fut un événement avant d'être un drame; onze ans après, relevant d'une fluxion de poitrine, le poète fit un voyage dans les Vosges; avec le voyage de jeunesse en Normandie et la courte visite à Bade, c'est tout. La Fontaine, après tout, n'était allé qu'en Limousin. On avait le parc de Versailles, dont Musset a dit quelque mal, mais qu'il trouvait fort beau avant d'avoir décidé de s'improviser romantique. Le reste du temps, les amis se retrouvaient « sur cet ennuyeux et adoré pavé de la meilleure et de la plus exécrable des villes[2] ». Comme tout le monde, on déclarait aimer fort « les fleurs, les prés et la verdure... et le chant des oiseaux[3] ». Et puis il y avait les grandes crises où l'homme fait jouer à la nature impassible le rôle de consolatrice, et croit qu'elle le console, en effet, parce qu'il se console lui-même en la contemplant : c'est ce qu'éprouva Musset après la mort de son père[4]. La nature n'est jamais tout à fait absente des *Nuits* ni des poésies les plus graves; mais elle n'en est jamais non plus l'essentiel, comme dans les *Méditations*, où l'âme et la nature se pénètrent. Ce n'est plus la grande amie qui endort toutes les douleurs ; c'est une amie discrète, qui rend, pour ainsi dire, des services de détail, ici apportant un sourire, qui contraste avec un sanglot : là, mettant une note fraîche et vive qui relève ce qu'aurait d'aride la plainte continuelle, ou suggérant un motif de croire en la vie. Des coins de paysage, il en est d'exquis

1. *Salon de 1836*. — Article du *Temps*, 27 octobre 1830.
2. Lettre à Alfred Tattet, 10 sept. 1840.
3. *Nuit d'octobre*.
4. *Confession d'un enfant du siècle*, III, 2.

chez Musset; des comparaisons empruntées à la nature, il en fleurit presque à chaque pas.

Si jamais ta tête qui penche
Devient blanche,
Ce sera comme l'amandier,
Cher Nodier.

Ce qui le blanchit n'est pas l'âge,
Ni l'orage;
C'est la fraîche rosée en pleurs
Dans les fleurs.

Il excelle à rendre l'impression des nuits légères, éclairées par les étoiles, des heures intermédiaires entre la nuit et le jour, des temps incertains.

Le carnaval s'en va, les roses vont éclore;
Sur les flancs des coteaux déjà court le gazon.
Cependant du plaisir la frileuse saison
Sous ses grelots légers rit et voltige encore,
Tandis que, soulevant les voiles de l'aurore,
Le printemps inquiet paraît à l'horizon.

Du pauvre mois de mars il ne faut pas médire,
Bien que le laboureur le craigne justement :
L'univers y renaît; il est vrai que le vent,
La pluie et le soleil s'y disputent l'empire.
Qu'y faire? Au temps des fleurs, le monde est un enfant;
C'est sa première larme et son premier sourire[1].

Mais ceci est moins description de la nature que peinture morale. Et il en est ainsi le plus souvent chez Musset. Ce qui l'intéresse, ce n'est pas la nature elle-même, ce sont les ressemblances que peuvent offrir ses aspects avec les états d'âme de l'homme. Dès que la nature dépasse l'homme, elle échappe au poète, ou plutôt le poète n'a plus besoin d'elle. C'est justement ici que commence la grande inspiration naturaliste du *Pèlerinage de Childe Harold* ou de la *Maison du berger*, car c'est ici que se pose à un être fini l'énigme de l'infini. Mais l'infini des sentiments humains, voilà, pour Musset, la vraie, l'unique matière de poésie. Il n'adresse point à la nature de questions superbes : il craindrait trop qu'elle n'écrasât la pauvre petite nature humaine, si admirable, elle aussi, elle surtout, dans son infinie capacité d'aimer et de souffrir, dans l'étonnante richesse

1. *A la Mi-Carême.*

de sensations et d'aspirations qu'expriment ses écrivains et ses artistes.

> Vous me demanderez si j'aime la nature.
> Oui; — j'aime fort aussi les arts et la peinture[1].

Il reste citadin en un temps dont les grands poètes ont longuement vécu à la campagne ou beaucoup vu le monde. Mais il semble que Rousseau, dont son père édita les œuvres, eût pu donner à ce Parisien quelques leçons de large et rustique amour des choses de la nature. « Son père, Musset-Pathay, le savant, le consciencieux éditeur de Rousseau, l'a nourri dans la religion du XVIIIe siècle. Aussi, tout un monde évanoui, le monde précisément de Rousseau, — Mme d'Houdetot, Mme d'Épinay, Saint-Lambert, les Dupin, Mme de Warens, Thérèse Levasseur, — dont Lamartine, dont Hugo, dont Sainte-Beuve n'ont entendu parler que plus tard, quand ils étaient hommes, c'est chez lui, dans la maison paternelle, à la table de famille, que Musset les a connus, qu'il en a vu passer les ombres... » Du « monde de Rousseau » quelle impression a-t-il gardée? Il n'est pas toujours sûr que les fils lisent de préférence les livres édités par leurs pères : ils lisent plutôt à côté. Les « anecdotes », certes, Musset les a recueillies à la table de famille; les gros livres, il les a ouverts, mais pour aller droit à la *Nouvelle Héloïse* et, je le crains, aux *Confessions*. Il n'en a pas retenu le meilleur peut-être. Mais il est certain qu'il y a du Rousseau dans la *Confession d'un enfant du siècle*, dans le théâtre, surtout dans *On ne badine pas avec l'amour*, dans les poésies, là où la passion prend le ton oratoire, — et alors son éloquence, si elle évite la déclamation, la frôle parfois, — dans la conception même de l'amour qui est l'âme de toute cette poésie. Et pourtant l'auteur de ces *Rêveries d'un promeneur solitaire* où il y a du Musset d'avance ainsi que du Lamartine, Musset le nomme ou le cite à peine dans la dédicace de *la Coupe et les Lèvres*, dans la première lettre de Dupuis et Cotonet, et encore ironiquement, comme un ancêtre des romantiques. Non, ce n'est pas l'influence paternelle, c'est la passion seule qui lui révéla « ces folies sublimes » dont il avoue (dans une lettre du 10 mai 1834) s'être beaucoup moqué autrefois. Et tout un côté de l'œuvre de Rousseau paraît lui avoir échappé : il ne voit en lui que l'homme de sentiment; l'homme de pensée, il le connaît si mal qu'il s'obstine à rendre Voltaire

1. Dédicace de *la Coupe et les Lèvres*.

seul responsable de la Révolution : « Malgré la chanson de Béranger, si 89 est venu, c'est un peu la faute à Voltaire. » Dira-t-on qu'il fait parler de naïfs indigènes de la Ferté-sous-Jouarre ? Mais ce rôle de destructeur universel, il l'a, partout, attribué au « puissant » Voltaire,

> Ce grand frondeur de préjugés,
> Avocat des gens mal jugés,
> Du Christ ce terrible adversaire[1]...

De l'irréligieux Arouet, l'auteur de *Rolla* fait le grand bûcheron du XVIIIe siècle, le grand démolisseur de l'ancien régime :

> Il est tombé sur nous, cet édifice immense
> Que de tes larges mains tu sapais nuit et jour.

Édifice politique et religieux à la fois, car « Voltaire jette à bas *tout ce qu'il voit debout* », c'est l'*Espoir en Dieu* qui nous en instruit. La formule est insuffisante peut-être pour caractériser l'œuvre voltairienne, mais elle fait, d'autre part, trop d'honneur à Voltaire, qui fut l'apôtre de la tolérance religieuse, mais non de la liberté démocratique, et elle confond deux influences distinctes, l'influence morale de Voltaire, l'influence politique de Rousseau. Musset n'eut donc qu'une connaissance très incomplète de Voltaire et même de Rousseau, mais de la passion de Rousseau et de l'esprit de Voltaire il garda certainement quelque chose.

Au fond, c'est à peine s'il soupçonna le grand XVIIIe siècle, le siècle des idées. S'il lit Diderot, c'est le Diderot du *Supplément au voyage de Bougainville*, dont il dégage, d'ailleurs, en l'épurant, l'inspiration de quelques-unes des plus belles strophes du *Souvenir*[2]. S'il lit Chénier, c'est le Chénier des *Élégies* amoureuses, tout épicuriennes. Mais il dévore les romans du XVIIIe siècle,

> depuis maître Gil Blas
> Jusqu'à Crébillon fils et Monsieur de Faublas,

et jusqu'à Lenclos, en passant par *Manon Lescaut*, « si vivante et si vraiment humaine »[3], qu'il sait mettre à part des autres, sentant passer là un grand souffle, purificateur des souillures.

1. *Sur trois marches de marbre rose.*
2. « Oui, les premiers baisers... » M. Montégut veut aussi que l'histoire de Mme de la Pommeraye ait passé dans les *Marrons du feu.*
3. *Mardoche.* — *Namouna.* Cf. *Confession d'un enfant du siècle*, I, 7.

Il sait par cœur, comme son grand-père Guyot-Desherbiers, les proverbes de Carmontelle, les petits poètes, Parny, Léonard, et l'on serait tenté de croire qu'en une de ses poésies les plus poignantes il s'est souvenu des *Stances* de Léonard sur Romainville :

> Et le dernier bien qui me reste
> Est-il la douceur de pleurer?

De ces écrits du dernier siècle qui ont, dit-il, empoisonné son adolescence, Musset accuse surtout l'influence impie. Pour des âmes comme la sienne, ce n'est pas la plus dangereuse. L'impiété ironique, il en devait guérir. Mais il ne guérira point de certains exemples, il ne se défera point de certaines façons d'envisager la vie, soit qu'on lui assigne pour but le plaisir, soit qu'on la réduise au joug de la passion fatale. Connaître à fond la société du XVIIIe siècle, savoir parler son vif et clair langage, ce n'est pas une compensation suffisante au malheureux bonheur de ces lectures précoces. Il y a des livres graves ou simplement merveilleux dont la première jeunesse ne se passe pas impunément : la Bible, Homère, les Contes de fées.

Musset, très bon élève du collège Henri IV, ne connut qu'Homère. Il l'eut pour Bible, comme il eut les comédies d'Aristophane pour Contes de fées. Ce n'est déjà pas si mal, et nous touchons ici à l'un des éléments constitutifs de son goût, sinon de son génie. Parmi nos poètes, les uns, comme Lamartine, ont gardé de leur éducation classique une trace beaucoup moins profonde que de leur éducation par la vie; d'autres, comme Hugo, ont été très énergiquement des Latins, l'éducation fortifiant en eux les tendances de la nature et de la race; un plus petit nombre, comme Musset, ont été plutôt des Grecs. Musset fut un Grec de France. Non pas un pur Attique, sans doute : le fils de Musset-Pathay, chef de bureau et bourgeois de Paris, ne pouvait être en tout un Alcibiade. Mais n'est pas Grec qui veut, même à Paris, au degré où il l'a été. La classique comparaison des Athéniens et des Français a cours surtout en France. Avouons-le, nos écrivains se contentent rarement d'indiquer les choses, et volontiers les développent. Il est rare aussi, chez nous, que l'ironie nous laisse jouir longtemps de sa grâce légère, sans nous faire sentir sa pointe, quelquefois un peu appuyée. Nous sommes, quoi que nous fassions, plus latins que grecs. Et c'est grand bonheur que nous ayons eu Musset après la Fontaine : nous en serons

moins ridicules quand nous prendrons des airs d'enfants de l'Acropole. Musset l'est moins que personne quand il regrette ce temps

où le ciel sur la terre
Marchait et respirait dans un peuple de dieux,

ou quand il s'écrie, en se faisant peut-être illusion sur ses aptitudes civiques :

Grèce, ô mère des arts, terre d'idolâtrie,
De mes vœux insensés éternelle patrie,
J'étais né pour ces temps où les fleurs de ton fron
Couronnaient dans les mers l'azur de l'Hellespont
Je suis un citoyen de tes siècles antiques;
Mon âme, avec l'abeille, erre sous tes portiques [1].

Citoyen, ce mot contenait pour le Grec plus que Musset ne croit y mettre; mais ce qu'il voit dans Athènes, c'est l'art de Phidias :

Comme dans une lampe une flamme fidèle,
Au fond du Parthénon le marbre inhabité
Garde de Phidias la mémoire éternelle,
Et la jeune Vénus, fille de Praxitèle,
Sourit encor, debout dans sa divinité,
Aux siècles impuissants qu'a vaincus sa beauté [2].

C'est le drame de Sophocle, qu'il préfère à la tragédie de Racine : c'est la comédie d'Aristophane, cet audacieux génie, « de tous les génies de la Grèce antique le plus noble à la fois et le plus grotesque, le plus sérieux et le plus bouffon, le plus lyrique et le plus satirique [3] ». Chez Homère il aime la simplicité, il découvre la mélancolie; mais son homme, c'est Aristophane. Dans ses propres essais dramatiques, la fantaisie d'Aristophane rencontre la fantaisie de Shakespeare. Et comme tous deux, Aristophane et Musset ont, non pas le mépris irrité, mais le dédain amusé du bonhomme Démos!

Les formes de l'esprit et du style des Grecs, l'élève du collège Henri IV et le poète dans sa jeunesse les ont étudiées d'assez près, se sont exercés parfois à les reproduire. On a presque honte de rappeler ici la *Nuit de mai :*

Inventons quelque part des lieux où l'on oublie;
Partons, nous sommes seuls, l'univers est à nous.

1. *Rolla. — Les Vœux stériles.*
2. *Stances à la Malibran.*
3. Première lettre de Dupuis et Cotonet.

Voici la verte Écosse, et la brune Italie,
Et la Grèce, ma mère, *où le miel est si doux,*
Argos et Ptéléon, *ville des hécatombes,*
Et Messa *la divine, agréable aux colombes ;*
Et *le front chevelu du Pélion changeant ;*
Et le *bleu* Titarèse[1], et le golfe *d'argent*
Qui montre dans ses eaux, où le cygne se mire,
La *blanche* Oloossone à la *blanche* Camyre.

Peu importe l'exactitude des qualificatifs; n'est-il pas évident que le poète a voulu donner et qu'il donne, plus ou moins, au lecteur l'impression d'une énumération et d'une description homériques? Ces épithètes « de nature », qui caractérisent les choses par des traits immuables, Musset les préfère, dans leur généralité un peu vague, aux nuances changeantes, aux détails chargés et tourmentés par lesquels les modernes s'efforcent en vain d'embellir ce qui est beau par soi-même. Il aime aussi les épithètes purement poétiques et sans rapport étroit avec la réalité, telles que « la nuit *aux pieds d'argent* ». Mais son esprit est parent de l'esprit grec par des analogies plus profondes : il a l'adoration de l'éternelle beauté et de l'éternelle jeunesse. Il n'aime pas *le noir*, où les romantiques se plaisaient trop, le laid et l'horrible, qu'ils ne repoussaient pas toujours, les oppositions grimaçantes et lugubres. Les contrastes incessants entre la vie et la mort lui apparaissaient graves, non tragiques : loin de travailler à en exagérer la tristesse, il y mêlait un rayon de lumière et quelques fleurs. En cela, il est disciple des Grecs et d'André Chénier.

Beaucoup plus que le grec, le latin était enseigné, pratiqué dans les collèges; mais la littérature latine n'avait pas d'Homère, et son Aristophane était Plaute, cher à la plèbe romaine. Hugo, qui préférait Virgile, a dit d'Horace, dans les *Contemplations*, qu'il se posait sur tout ainsi que l'oiseau, « sans peser, sans rester ». C'est expliquer pourquoi Musset aima le plus Grec des Romains. Horace est le seul poète ancien qu'il ait, non pas imité, mais traduit. Il est vrai qu'il choisit son morceau, une ode amoureuse. Mais Horace est satirique aussi, et Musset

1. « Le bleu Titarèse » est un filet d'eau boueuse (se jetant dans le Pénée); les cygnes, qui seraient fort en peine de s'y mirer, sont remplacés par d'humbles poules d'eau que mon coup de fusil disperse. Le « golfe d'argent » est à deux journées de marche d'ici ; la « blanche Oloossone » est le pauvre village grisâtre d'Élassona, séparé du ruisseau et du golfe par la respectable barrière de l'Olympe ; quant à la « blanche Camyre », j'ai en effet rencontré une fois une gracieuse bourgade de ce nom, mais c'était dans l'île de Rhodes. O poètes ! que vous importe ce cri chagrin, quand le génie a sacré vos rêves harmonieux ? Ils sont vrais, puisqu'ils vivent. » (*La Thessalie, notes de voyage,* par E. Melchior de Vogüé.)

le rapproche par là d'Aristophane[1] : quel plus bel éloge possible?

Au reste, bon gré, mal gré, il fut Latin, puisque pendant sept ans il pratiqua en écolier consciencieux les exercices latins, en particulier les vers latins, où il triompha. Le goût et l'habitude des vers latins se retrouvent parfois un peu chez le poète français qui les a jadis cultivés, et ne se traduisent pas seulement par quelques figures de mots familières, comme la périphrase à la Delille dont s'est moqué le jeune auteur de *Mardoche;* mais par une certaine entente des coupes, des rejets, des épithètes imagées et sonores, du rythme en général, du rythme préféré à la rime. Un bon amateur de vers latins n'est pas touché des ressources que lui offre la rime; il en a tant d'autres à sa disposition de plus simples et de plus variées! Ce n'est pas seulement pour braver l'école « rimeuse » que Musset a mal rimé ses vers, c'est par dédain sincère de la rime.

Vous trouverez, mon cher, mes rimes bien mauvaises;
Quant à ces choses-là, je suis un réformé;
Je n'ai plus de système et j'aime mieux mes aises,
Mais j'ai toujours trouvé honteux de cheviller.
Je vois chez quelques-uns, en ce genre d'escrime,
Des rapports trop exacts avec un menuisier...

Le dernier des humains est celui qui cheville...

J'ai fait de mauvais vers, c'est vrai; mais, Dieu merci,
Lorsque je les ai faits, je les voulais ainsi[2].

Il n'aimait pas que les vers classiques s'en allassent accouplés, comme les bœufs; ne pouvant qu'atténuer la monotonie inhérente à la rime, il s'est servi plus volontiers de rimes croisées. Quant aux rejets, dont on a signalé l'audace dans ses premiers écrits, ils étonnent ceux-là seulement qui s'en tiennent à la vieille prosodie française, sans se souvenir de la prosodie latine. Mais un adolescent sortant du collège n'avait pas grand effort à faire pour décrire en ces vers, disloqués en apparence, avec ces enjambements en élisions, l'éventail de Rafaël, dans les *Marrons du feu :*

Il est large à peu près comme un quartier de lune,
Cousu d'or comme un paon, frais et joyeux comme une
Aile de papillon, incertain et changeant

1. *Après une lecture.*
2. Dédicace de *la Coupe et les Lèvres.* — *Après une lecture.*

Comme une femme. Il a des paillettes d'argent
Comme Arlequin. Gardez-le, il vous fera peut-être
Penser à moi; c'est tout le portrait de son maître.

D'une manière générale, l'impression que l'éducation classique a faite sur l'esprit de Musset a été profonde. Il y a un peu de rhétorique dans les formes interrogatives, exclamatives, dans les apostrophes, les prosopopées, les hypotyposes dont il fait un si large usage. Avec les fleurs de rhétorique fleurissent çà et là les réminiscences ingénieuses, les citations adroitement préparées et encadrées, les emprunts plus ou moins conscients, mais toujours supérieurement *cousus* au texte. Il y a tout un art de se souvenir, de citer et d'emprunter, que Musset possède à fond : voyez comment, dans le *Souvenir*, quelques lignes extraites d'une page matérialiste de Diderot deviennent le plus spiritualiste des mouvements poétiques, et le mieux fondu dans le courant du style. Et que sont les pastiches, sinon des collections de réminiscences ou d'emprunts qui parodient ou imitent un auteur? Or, Sainte-Beuve l'a bien noté, Musset a un merveilleux talent de pastiche.

Les professeurs et les critiques classiques ne s'y sont pas trompés : ils ont toujours eu un faible pour Musset, comme autrefois les jésuites pour Voltaire. Ce lauréat du Concours était nourri, ils le sentaient, de la pure moelle antique et française. A la vérité, il ne rendait pas justice à Racine, même à Boileau, l'ingrat! Il les parodiait ou les discutait. Mais il avait bu la « tisane à la glace » de Despréaux, et il en avait l'esprit plus sain[1]. Attendez qu'il soit de l'Académie, et vous verrez de quel ton alors il louera Boileau en jugeant M. Dupaty. Et puis, il aime la Fontaine et la vieille langue française, violentée par les novateurs.

C'est avec celui-là qu'il est bon de veiller;
Ouvrez-le sur votre oreiller,
Vous verrez se lever l'aurore.
Molière l'a prédit, et j'en suis convaincu,
Bien des choses auront vécu
Quand nos enfants liront encore
Ce que le bonhomme a conté,
Fleur de sagesse et de gaieté.
Mais quoi! la mode vient, et tue un vieil usage;
On n'en veut plus, du sobre et franc langage

1. *Sur la Paresse*. Voir aussi des parodies ou discussions de vers de Boileau dans *Une Bonne Fortune* et *Après une lecture*.

Dont il enseignait la douceur,
Le seul français et qui vienne du cœur.
Car, n'en déplaise à l'Italie[1],
La Fontaine, sachez-le bien,
En prenant tout n'imita rien.
Il est sorti du sol de la patrie,
Le vert laurier qui couvre son tombeau;
Comme l'antique, il est nouveau.

C'est la théorie classique de l'imitation originale; c'est aussi une protestation indirecte contre les écrivains français modernes qui plagient l'étranger. Le vieux fonds français et gaulois, enrichi par la culture classique, doit se suffire à lui-même. Mais, pas plus que ses maîtres universitaires, pas plus que Nisard (qui devait le recevoir à l'Académie, et qui lui pardonnait, en attendant, quelques gamineries, parce qu'il avait beaucoup raillé les romantiques), Musset ne remontait, par la Fontaine et Molière, jusqu'aux anciennes sources de notre littérature nationale. Tout ce qui précède le xvie siècle existe à peine pour eux. Ces vers du début de *Rolla* témoignent d'une connaissance plus que superficielle de notre poésie à ses origines :

Regrettez-vous le temps où *nos vieilles romances*
Ouvraient leurs ailes d'or rers leur monde enchanté?

La Muse de la *Nuit de mai* n'est pas beaucoup plus au courant que Boileau de notre histoire littéraire, lorsqu'elle propose au Poète de « ressusciter *la naïve romance* » des troubadours, chantres des exploits héroïques.

On ne lit pas alors le vieux français dans les classes. La Renaissance française y est le point de départ des études. Musset a lu certains conteurs du xvie siècle, Marguerite de Navarre, dont il vante dans *Simone* « l'antique sobriété », unie à la beauté du caractère. C'est pour d'autres motifs, sans doute, qu'il aimait Rabelais. Mais on serait surpris qu'il n'eût pas goûté Montaigne : un vers de l'*Espoir en Dieu* exécute, pourtant, de façon bien sommaire, l'auteur des *Essais* :

Montaigne s'examine, et ne peut se connaître.

Même exprimé pour les besoins de la cause, ce jugement est

1. Allusion à Boccace; ce qui prouve que ces vers, extraits d'un conte, *Silvia*, et trop souvent introduits dans les recueils de Morceaux choisis comme un jugement sur la Fontaine en général, s'appliquent au la Fontaine des *Contes*.

de quelqu'un à qui Montaigne n'est pas bien familier. Il est plus indulgent pour Régnier, le seul des poètes de ce temps de qui il semble avoir pris des leçons, leçons littéraires, leçons morales, on ne sait trop, et cette préférence serait compromettante si l'on ne voyait quelle haute et fausse idée il se fait de ce satirique aux mœurs indulgentes, au tempérament négligent, transformé par lui en « esprit mâle et hautain »,

De l'immortel Molière immortel devancier.

Sans être un critique sûr (il était trop poète pour l'être), Musset n'eût pas fait de Régnier un Alceste et un Juvénal s'il avait fait des *Satires* un livre de chevet. Il est curieux d'observer que, dix ans avant les vers *Sur la Paresse*, dans la dédicace de *la Coupe et les Lèvres*, ce même Musset blâmait certains écrivains contemporains de rechercher un scandale lucratif

En tirant des égouts les Muses de Régnier.

Comment de cette extrême dureté a-t-il passé à cette admiration extrême? Il était peut-être tombé sur des vers faits pour lui plaire[1], comme ceux où Régnier réplique, avec un si superbe dédain, aux critiques des censeurs pointilleux, et proclame que ses plus grands artifices, à lui, sont « les nonchalances ». Sur la liberté, sur la sincérité, seules nécessaires au poète, tous deux n'étaient pas loin de penser de même. Ces « beaux vers ingénus », qui courent pieds nus, en souriant, sont-ce les vers de Régnier ou ceux de Musset? Et ces « hardis hiatus », Musset ne les hasardait-il pas aussi?

Non pas, non; *aujourd'hui est* à nous, mais demain
Est à Dieu... (*Marrons du feu.*)

Telles furent, hélas! bien des infortunées
Que le ciel au *berceau avait* prédestinées. (*Le Saule.*)

Somme toute, Musset connaissait peu la vieille littérature française; mais, par Rabelais et les conteurs, par Régnier, par la Fontaine et Molière, il en pouvait deviner au moins l'esprit, et c'est cet esprit qu'il s'est en partie assimilé, c'est vers cet esprit qu'il se retourne avec regret, quand il le croit menacé par la marée montante des influences exotiques :

1. « Si l'on retrouve quelque part les qualités du style de Régnier, c'est chez A. de Musset. » (Vianey, *Mathurin Régnier*, Hachette, 1896, p. 318.)

Franchise du vieux temps, muse de la patrie,
Où sont ta verte allure et ta sauvagerie ?
Comme ils tressailliraient, les paternels tombeaux,
Si ta voix douce et rude en frappait les échos !...

Gaieté, génie heureux, qui fut jadis le nôtre,
Rire dont on riait d'un bout du monde à l'autre,
Esprit de nos aïeux, qui te réjouissais
Dans l'éternel bon sens, *lequel est né français*,
Fleurs de notre pays, qu'êtes-vous devenues ?

Que le bon sens soit né français, c'est un dogme classique... français. Mais à supposer qu'il n'existe nulle part ailleurs, pourquoi le bon sens français ne ferait-il pas alliance avec l'imagination anglaise ou la sensibilité allemande ? Musset n'y avait vu d'abord aucun mal ; puis, ses défiances s'étaient éveillées. Il craignait surtout pour l'intégrité de la langue nationale, et s'effrayait de voir déjà

De patois étrangers nos Muses barbouillées[1].

La première lettre de Dupuis et Cotonet est l'expression la plus significative de cette inquiétude croissante. Réquisitoire excessif et trop habile : par exemple, il plaît à Musset d'y mêler l'Espagne ; mais il n'a que des données vagues sur la littérature espagnole et même sur les mœurs espagnoles ; peut-être a-t-il lu seulement, dans une traduction, quelques pièces de Calderon[2]. Il n'en écrit pas moins, en homme qui pourrait beaucoup dire et ne le veut pas : « Les Espagnols nous embarrassèrent, car ils ont aussi leur cachet, et il était clair que l'école moderne se ressentait d'eux terriblement. » Mais il ne précise pas, et se borne à rappeler le *Cid*, qui est un peu ancien.

Il n'insiste guère plus sur l'Allemagne (l'emphatique Allemagne, dit le génial Dupont) ; mais l'on sent qu'il aime peu cette mère de la poésie nouvelle, cette patrie de la ballade romantique. Cependant il n'en a pas toujours pris aussi à son aise avec Gœthe et Schiller, dont il écrit plusieurs fois les noms dans ses vers[3]. A Schiller il emprunte les épigraphes de deux de ses premiers poèmes, *les Marrons du feu* et *Portia*. Celui qu'il appelle encore, en 1839, « le grand Gœthe[4] », est entré dans son

1. *Sur la Paresse*.
2. Dans la dédicace de *la Coupe et les Lèvres*, il le compare à Mérimée ; dans l'article de *la Tragédie*, il le rapproche des autres grands tragiques.
3. Par exemple dans la dédicace de *la Coupe et les Lèvres* et dans les *Stances à la Malibran*.
4. *Le Poète et le Prosateur*.

cœur, par *Werther*, plus avant qu'il n'aurait voulu. C'est à Gœthe, plus encore qu'à Byron, que va l'apostrophe un peu déclamatoire de la *Confession d'un enfant du siècle :* « Pardonnez-moi, ô grands poètes, qui êtes maintenant un peu de cendre. Vous êtes des demi-dieux, et je ne suis qu'un enfant malade; mais, en écrivant tout ceci, je ne puis m'empêcher de vous maudire. » Rappelons-nous que *Werther* a été une maladie de toute une génération, et songeons à l'infaillible effet qu'un tel livre devait produire sur un Musset, à seize ans. L'effet produit par *Faust* fut sûrement beaucoup moins profond : il n'en resta que le souvenir de quelques détails merveilleux [1], et la vision de Marguerite. Mais il lui fallut du temps pour se consoler de *Werther* avec la reine de Navarre [2]. C'est l'auteur de *Faust*, pourtant, autant que Jean-Paul, qui lui révéla l'exquise candeur de la vierge allemande « d'un livre de légende », entrevue au cours d'*Une Bonne Fortune*. Ce Jean-Paul, qui fournit l'épigraphe du poème moins candide de *Suzon*, paraît avoir été, avec Gœthe, l'écrivain allemand qui agit le plus directement sur Musset. Vers la vingtième année, celui-ci trouvait du temps pour méditer les *Pensées* de Jean-Paul : il le louait de ne pas s'être adressé à la foule, « ce juge grossier et vif [3] »; il allait jusqu'à le comparer, pour le naturel, à Shakespeare, oubliait les bizarreries du théoricien pour ne voir que la délicatesse du moraliste dont la plume et le cœur allaient ensemble. Cette sagesse pénétrante, qui invitait à la réflexion, c'était peut-être le contrepoison de *Werther*.

Au fond, il y avait peu de points de contact entre le génie allemand et le génie de Musset, même dans les choses du sentiment, car ce poète du sentiment, s'il lui arriva quelquefois d'être sentimental, se défia toujours d'un certain sentimentalisme vague. Il avait l'esprit trop net pour s'attarder dans ces brumes. Au contraire, il était Italien de cœur, Italien plus qu'il n'avait été Latin, car la gravité romaine lui inspirait un assez froid respect, et Dante, qui en hérita, s'il est cité çà et là dans les poésies ou le théâtre [4], ne lui a suggéré qu'une belle citation éloquemment commentée :

1. *Namouna*, *Rolla*, 2e lettre de Dupuis et Cotonet.
2. *Le Saule*, *Rolla*, *Simone*.
3. Art. du *Temps* du 17 mai 1831. Jean-Paul est encore cité dans *Fantasio*.
4. *Les Marrons du feu*, *Mardoche*, *la Coupe et les Lèvres*, *Souvenir*. Son frère nous apprend, il est vrai, qu'après sa crise, parmi le petit nombre de livres qu'il garda, figuraient « les quatre grands poètes italiens en un seul volume », avec Boccace. C'est à Boccace qu'il prend le sujet de *Carmosine;* aux chroniqueurs ou conteurs Varchi et Bandello, ceux de *Lorenzaccio* et *Barberine*.

Dante, pourquoi dis-tu qu'il n'est pire misère
Qu'un souvenir heureux dans les jours de douleur?
Quel chagrin t'a dicté cette parole amère,
Cette offense au malheur?

En est-il donc moins vrai que la lumière existe,
Et faut-il l'oublier, du moment qu'il fait nuit?
Est-ce bien toi, grande âme immortellement triste,
Est-ce toi qui l'as dit?

Non, par ce pur flambeau dont la splendeur m'éclaire,
Ce blasphème vanté ne vient pas de ton cœur.
Un souvenir heureux est peut-être sur terre
Plus vrai que le bonheur.

Mais l'Italie de la Renaissance et du XVIe siècle, les sonnets de Pétrarque qu'il lisait encore enfant[1]; Machiavel, non pas l'historien, mais le conteur; Boccace, « ce charmant inventeur », qui féconde tout; en un mot, l'Italie amoureuse et raffinée, malicieuse et voluptueuse, voilà sa proie, sa chose. Il y avait là de la passion, de l'esprit, de la licence. Musset s'y sentait chez lui. On ne se résigne pas à croire qu'il ait ignoré l'Arioste, qu'aussi bien Voltaire ne laisse ignorer à aucun Français. Depuis le temps de ces poètes et de ces conteurs, quels écrivains avait produits l'Italie, il le savait moins bien; il avait seulement découvert, assez tard, le « sombre » Leopardi, dédaigneux, comme lui, de la rime et de sa molle harmonie. Le Celio des *Caprices de Marianne* lit — déjà — Leopardi, dont les *Canzoni* parurent en 1818, le sent et le cite : « L'amour et la Mort, Octave, se tiennent la main. » Mais ce pessimisme sans rayon, sans espoir, fait de misanthropie et de rancune, ne pouvait le conquérir tout entier. D'ailleurs, cette Italie dégénérée du XIXe siècle n'était pas la patrie de son imagination; il ne lui faisait pas l'honneur de s'inquiéter des progrès de son influence; peut-être aussi jugeait-il que de l'influence italienne le génie français n'avait rien à craindre.

Il savait l'anglais comme l'italien, lisait Richardson avec délices, et il doit beaucoup à l'Angleterre. « Ossian, votre Homère nouveau, dit Cotonet, est sérieux d'un bout à l'autre : il n'y a, ma foi, pas de quoi rire. Pourquoi l'appelez-vous donc romantique? Homère est beaucoup plus romantique que lui. » Entre Ossian et Musset, semble-t-il, quel abîme! Pourtant Ossian fut, dans sa jeunesse, une de ses lectures favorites, et le coin de

1. *La Nuit d'octobre, le Fils du Titien,* sonnet (1838).
2. *Vœux stériles, Silvia, Simone.*

sentimentalisme vaporeux qui persiste chez lui est beaucoup moins allemand qu'ossianesque : c'est une inspiration directement ossianesque, l'invocation du *Saule* à l'étoile du soir. Mais Shakespeare, « le divin Shakespeare », est « le grand ami » « Shakespeare et la nature », c'est tout un pour Musset[1]. Il permet aux ironies des Dupuis et des Cotonet d'effleurer le nom de Gœthe, mais non celui de Shakespeare. Les souvenirs d'*Hamlet* et d'*Othello* surtout, de *Macbeth,* de *Roméo,* les figures de Desdémona et d'Ophélie, passent sans cesse au fond de son œuvre[2]. En écrivant beaucoup de scènes de son théâtre, dans *Fantasio* surtout et *Lorenzaccio,* il a certainement aspiré à réaliser tantôt l'alerte mouvement du dialogue shakespearien, tantôt ce mélange shakespearien de fantaisie et de réalité dont il a réussi à laisser quelques poétiques exemples, sans égaler « la nature ». Qu'un enfant de Paris et du XIXe siècle ne soit pas mal à son aise dans la féerie, « c'est déjà très joli », pour parler comme il parle. Si, d'ailleurs, il imite Shakespeare et Byron, c'est qu'il y a, entre eux et lui, affinités d'instinct. Et il les imite, quoiqu'il prétende n'imiter personne.

On m'a dit, l'an passé, que j'imitais Byron ;
Vous qui me connaissez, vous savez bien que non.
Je hais comme la mort l'état de plagiaire :
Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre[3].

Plagiaire et imitateur sont deux. On peut imiter Byron sans trop se rendre compte qu'on l'imite, quand on a un peu de Byron en soi. *Manfred* et *Lara,* « ces deux chefs-d'œuvre de la mélancolie humaine », qui les comprenait en France mieux que Musset? Quand il approchait de vingt ans, Byron était à la mode : il le rappelait, en 1843, à Mme Ménessier-Nodier, qui l'avait connu enfant : comme lui, elle aimait « lord Byron, les grands vers et la danse ». La mode passa, mais non l'admiration de Musset pour « le grand Byron... et sa tristesse altière[4] ». Lamartine reste toujours Lamartine quand il s'essaye à continuer Byron; mais il y a des moments où le Musset d'avant les *Nuits* est Byron, dans la mesure où peut devenir française l'*humour* byronienne.

1. Dédicace de *la Coupe et les Lèvres, Silvia, Nuit d'octobre.*
2. Voir, par exemple, *Don Paez* (épigraphe), *le Saule* (trois fois), *Mardoche, la Coupe et les Lèvres* et la dédicace (trois fois), *Rolla,* sonnet à Mme M. N. (1843).
3. Dédicace de *la Coupe et les Lèvres.* Frank est assurément un héros byronien. Il est vrai qu'il est aussi une sorte de Faust français.
4. Art. du *Temps,* 10 janv. 1831. — *Lettre à Lamartine, Souvenir des Alpes* (1851). Cf. *Mardoche, Réponse à Ch. Nodier,* etc.

Par là se simplifie la question de savoir s'il a été classique ou romantique; car, s'il est vrai qu'il est né classique, si son goût, fortifié par l'éducation de la famille et du collège, est sage, modéré, timoré même, l'homme sur qui *Hamlet, Werther, Manfred,* ont exercé une action si profonde, n'est pas un classique à la manière d'un Nisard qui serait poète. Il est romantique par ce qu'il tient, bon gré, mal gré, des influences étrangères. En France, il est classique par réaction contre les excès du romantisme français. Il y a bien réellement deux hommes en lui: l'homme du goût français, mais du goût français qui s'élargit, capable d'admirer Casimir Delavigne avec Shakespeare, Byron avec Béranger[1]; et il y a l'homme individuel, dont le « moi » tourmenté et saccadé n'est pas apparemment celui d'un classique pur. « Il n'y a pas de poète, dit Montégut, qui soit aussi purement lyrique, c'est-à-dire dont la poésie soit aussi absolument personnelle et nous rapproche davantage de la source même du sentiment. » Ces jets de passion ne sont qu'à lui ; il ne relève d'aucune école. Aussi bien il est un seul poète du XIXe siècle en qui il ait salué son maître : c'est Lamartine, le poète du sentiment, et du sentiment qui s'épanche avec une liberté négligente. Or, Lamartine, lui non plus, n'appartient à aucune école : il n'est plus classique, il n'est pas, à proprement parler, romantique. C'est à Lamartine que Musset, dans sa détresse morale, adresse cette méditation toute lamartinienne :

O poète ! il est dur que la nature humaine,
Qui marche à pas comptés vers une fin certaine,
Doive encor s'y traîner en portant une croix,
Et qu'il faille ici-bas mourir plus d'une fois.
Car de quel autre nom peut s'appeler sur terre
Cette nécessité de changer de misère,
Qui nous fait, jour et nuit, tout prendre et tout quitter,
Si bien que notre temps se passe à convoiter ?
Ne sont-ce pas des morts et des morts effroyables,
Que tant de changements d'êtres si variables,
Qui se disent toujours fatigués d'espérer,
Et qui sont toujours prêts à se transfigurer?
Quel tombeau que le cœur, et quelle solitude !
Comment la passion devient-elle habitude,
Et comment se fait-il que, sans y trébucher,
Sur ses propres débris l'homme puisse marcher?
Il y marche pourtant, c'est Dieu qui l'y convie.
Il va semant partout et prodiguant sa vie.

1. Voyez comment il parle de Béranger dans le *Temps* du 4 mai 1831.

Désir, crainte, colère, inquiétude, ennui,
Tout passe et disparaît, tout est fantôme en lui.
Son misérable cœur est fait de telle sorte,
Qu'il faut incessamment qu'une ruine en sorte ;
Que la mort soit son terme, il ne l'ignore pas,
Et, marchant à la mort, il meurt à chaque pas.
Il meurt dans ses amis, dans son fils, dans son père,
Il meurt dans ce qu'il pleure et dans ce qu'il espère ;
Et, sans parler des corps qu'il faut ensevelir,
Qu'est-ce donc qu'oublier, si ce n'est pas mourir ?
Ah ! c'est plus que mourir : c'est survivre à soi-même.
L'âme remonte au ciel quand on perd ce qu'on aime.
Il ne reste de nous qu'un cadavre vivant ;
Le désespoir l'habite et le néant l'attend.

Il fut blessé par le silence de Lamartine, plus blessé encore par la réponse tardivement inopportune où Lamartine « vieilli » le traitait « en enfant » :

Enfant aux blonds cheveux, jeune homme au cœur de cire.

Après la mort de Musset, Lamartine s'excusa, dans son *Cours de littérature,* sur le caractère des seules pièces qu'on citât de Musset à cette époque, jeux d'esprit, « jets d'eau de verve », peu d'accord avec le sérieux des sentiments d'un poète mûr. Mauvaise excuse ; car Musset avait écrit alors autre chose que *Mardoche*. La vérité, c'est que Lamartine, même alors, ne comprenait pas ce mélange d'ironie et de sentiment qui fait l'originalité de Musset. Il est inévitable qu'un Lamartine reçoive assez mal la lettre d'un Musset, comme un Byron la lettre d'un Lamartine. « Cette poésie, il ne craignait pas de l'écrire encore, est un perpétuel lendemain de fête après lequel on éprouve cette lourdeur de tête et cet alanguissement qu'on ressent le matin à son réveil après une nuit de festin et d'étourdissement de liqueurs malsaines qu'on a savourées. Poésie de la paresse, qui ne laisse en retombant, comme une couronne de convive, que des feuilles de roses séchées et foulées aux pieds. Philosophie du plaisir qui n'a pour moralité que le déboire et le dégoût. » Pourtant, s'il l'avait lu alors, il lui eût demandé son amitié, il se serait attaché à lui « par cette chaîne sympathique qui relie entre elles les sensibilités isolées et maladives ». Lamartine ne se connaît pas : c'est la sensibilité de Musset seule qui est maladive. Voyez comment il définit l'inspiration poétique :

On n'écrit pas un mot que tout l'être ne vibre
(Soit dit sans vanité, c'est ce que l'on ressent).

On ne travaille pas, on écoute, on attend...
Mais le poète, hélas! s'il puise à la fontaine,
C'est comme un braconnier poursuivi dans la plaine,
Pour boire dans sa main, et courir se cacher,
Et cette main brûlante est prompte à se sécher[1].

La large nappe de poésie qu'épand le tranquille génie de Lamartine ressemble peu à cette source où puise hâtivement une main brûlante. Mais, si Lamartine n'a pas compris Musset, Musset a senti Lamartine : à la mélancolie lamartinienne, un peu nuageuse, et que dissipa l'action, il a ajouté l'accent d'une tristesse plus précise et d'une plus réelle souffrance. Les autres, il n'a écrit que pour se distinguer d'eux. Chateaubriand est condamné, avec une emphase juvénile, par l'enfant du siècle : « Pareille à la peste asiatique exhalée des vapeurs du Gange, l'affreuse désespérance marchait à grands pas sur la terre. Déjà Chateaubriand, prince de la poésie, enveloppant l'horrible idole de son manteau de pèlerin, l'avait placée sur un autel de marbre, au milieu des parfums, des encensoirs sacrés. » Il ne pouvait, lui, ni désespérer de la vie ni la mépriser. Chateaubriand, d'ailleurs, était trop olympien, trop artiste. Et c'est pour cette raison aussi, moins que pour des raisons de doctrine, qu'il se détacha du Cénacle romantique. Outre que son indépendance ne s'accommodait pas d'une suprématie, ni son originalité d'un mot d'ordre, il avait pris en défiance les coloristes, les sculpteurs, les orfèvres, les musiciens du vers. Le sien paraîtrait quelquefois gris s'il n'était teint de la couleur qui s'use le moins vite, celle du sentiment. Il aimait mieux « faire une page simple, mais *honnête*, qu'un poème en fausse monnaie dorée[2] ». Simple, il ne l'est pas à force d'art ; il l'est parce qu'il ne peut pas ne pas l'être, parce que les mouvements spontanés de l'âme sont fidèlement traduits par la souplesse vive des vers :

Oui, sans doute, tout meurt ; ce monde est un grand rêve ;
Et le peu de bonheur qui nous vient en chemin,
Nous n'avons pas plus tôt ce roseau dans la main,
Que le vent nous l'enlève.

Il n'est, au fond, ni poète-artiste ni poète négligé. Artiste, il sait l'être dans la mesure où l'expression du sentiment l'exige. Ses négligences sont de celles qu'on gâterait en les corrigeant,

1. *La Coupe et les Lèvres*. Dédicace à Alfred T...
2. Lettre à sa marraine, 17 déc. 1838.

ou sont chose toute superficielle. Et ceci n'est point un éloge banal, car on corrigerait utilement Lamartine, de qui la poésie sort comme un grand fleuve paresseux. A Musset seul entre nos poètes modernes on pourrait appliquer ce mot si familier à nos pères, qui impliquait tant de finesse avec tant d'abandon, tant de naturel avec tant de malice : il est *naïf*.

BIBLIOGRAPHIE

TEXTES

Œuvres complètes; Charpentier, 10 vol. illustrés par Bida; *Pages choisies :* Sirven (Colin); *Extraits;* Charpentier.

LIVRES

SAINTE-BEUVE. — *Portraits contemporains,* II. Cf. *Revue des Deux Mondes,* 15 janv. 1833; 15 févr. 1836.

— *Causeries du lundi,* I, 294-310; V, 392; VII, 386-388; XI, 466-469 XIII, 506-507; 364-375; XIV, 283-284; XV, 217-218; Garnier.

VINET. — *Études sur la littérature au dix-neuvième siècle.*

DE PONTMARTIN. — Art. de la *Revue des Deux Mondes,* 1er déc. 1847, 15 avril 1848, 1er mars 1849, 1er février 1850.

CUVILLIER-FLEURY. — *Études historiques et littéraires,* t. Ier; M. Lévy, 2 vol. in-16, 1854.

LAMARTINE. — *Entretiens littéraires,* 18 et 19. *Cf.* la réponse de P. de Musset, *Revue des Deux Mondes,* 15 juillet 1857.

NISARD. — *Histoire de la littérature française;* Didot.

— *Mélanges et Portraits,* II, 95-97.

— *Réponse au discours de réception de Musset à l'Académie,* 27 mai 1852.

P. DE MUSSET. — *Biographie d'A. de Musset,* 7e édit.; Charpentier (notice en tête du t. X de l'édit. in-8o). Cf. *Lettre à Lamartine, Revue des Deux Mondes,* 15 juillet 1857.

DE LAPRADE ET VITET. — *Discours à l'Académie,* 1859.

AUG. COUAT. — *Études sur Catulle;* Thorin, in-8o, 1874.

TAINE. — *Histoire de la littérature anglaise* (Tennyson).

MONTÉGUT. — *Nos Morts contemporains,* 1re série, 201-320; Hachette, in-16, 1883. Cf. *Revue des Deux Mondes,* 1er mai et 15 juin 1887.

ÉMILE FAGUET. — *Études littéraires sur le dix-neuvième siècle,* 259 à 295; Lecène, in-18 jésus, 1887.

EMM. DES ESSARTS. — *Le Théâtre d'A. de Musset;* Clermont, in-18, 1889.

JULES LEMAÎTRE. — *Impressions de théâtre,* 1re série, 35 à 48; 2e série, 157 à 162; 7e série, 141 à 147; Lecène, in-16.

— *Introduction au théâtre d'A. de Musset;* Jouaust, 1889-91.

P. STAPFER. — *Molière et Shakespeare,* p. 22; Colin, in-12.

Em. Krantz. — *A. de Musset;* Nancy, Berger-Levrault, gr. in-8°, 1890, leçon d'ouverture à la Faculté des lettres.

Maurice Albert. — *La Littérature française sous la Révolution, l'Empire et la Restauration,* 343 à 355; Lecène, in-16, 1891.

Arvède Barine. — *A. de Musset;* Hachette, 1893.

Brunetière. — *L'Évolution de la poésie lyrique en France au dix-neuvième siècle,* t. Ier, 7e leçon; Hachette, 1894.

— *Les Époques du théâtre français;* Calmann-Lévy, 3e édit., 1892.

G. Pellissier. — *Le Mouvement littéraire au dix-neuvième siècle,* 2e partie, 4; Hachette, 1889.

Larroumet. — *Revue des Cours et Conférences,* 24 juin, 1er juillet 1893.

Morillot. — *Le Roman en France;* Masson.

Claveau. — *A. de Musset* (classiques populaires); Lecène, in-8°, 1894.

Lenient. — *La Poésie patriotique en France dans les temps modernes,* t. II, leçons 17 et 18; Hachette, 1894.

G. Lanson. — *Histoire de la littérature française;* Hachette.

Ad. Jullien. — Art. de la *Revue des Deux Mondes;* 1er janvier 1896.

Potez. — *L'Élégie en France avant le romantisme;* Calmann-Lévy, in-8°, 1897; p. 479-483.

H. Chantavoine. — Chap. vii du t. VII de l'*Histoire* Petit de Julleville; Colin, in-8°, 1899.

Doumic. — Chap. viii du t. VII de la même *Histoire;* 1899.

P. Robert. — *Les Poètes du dix-neuvième siècle:* Dupont, 1899.

Octave Teissier. — *Alfred de Musset. — Documents généalogiques;* Draguignan, 1903, br. in-8°.

Urbain Mengin. — *L'Italie des romantiques;* Plon, 1902, in-8°; ch. vi, *l'Italie d'A. de Musset.*

JUGEMENTS

I

Dans les *Nuits* de Musset, c'est du dedans que jaillit l'inspiration, la flamme qui colore, le souffle qui embaume la nature, ou plutôt le charme consiste dans le mélange, dans l'alliance de deux sources d'impressions, c'est-à-dire d'une douleur si profonde et d'une âme si ouverte encore aux impressions vives, Ce poète blessé au cœur, et qui crie avec de si vrais sanglots, a des retours de jeunesse et comme des ivresses de printemps. Il se retrouve plus sensible qu'auparavant aux innombrables beautés de l'univers, à la verdure, aux fleurs, aux rayons du matin, aux chants des oiseaux, et il porte aussi frais qu'à quinze ans son bouquet de muguet et d'églantine. La muse de M. de Musset aura toujours de ces retours, même à ses moins bons moments, mais nulle part cette fraîcheur naturelle ne se marie heureusement comme ici avec la passion saignante et la douleur sincère.

Sainte-Beuve, *Causeries du lundi;* Garnier; t. Ier.

II

Alfred de Musset, aussi original que ses deux aînés, est plus dans la tradition classique, qui est l'originalité même de la France. Il procède de la Fontaine, voire de Boileau, quoique en des jours d'insurrection capricieuse il ait regimbé contre sa discipline. Le fond de son talent est la raison. Son imagination lui obéit. Il sent tout ce qu'il dit, et, le sentiment épuisé, il ne le prolonge pas par le développement de rhétorique; il passe à autre chose, comme la Fontaine. Il fuit la thèse. Sa langue, quoique bien à lui, se tient tout près de celle de ses grands devanciers. Les images, comme chez ceux-ci, y sont rares et justes; le descriptif n'y a rien de l'inventaire; il est de sentiment, comme tout le reste. Cette poésie ne fait pas d'efforts pour s'éloigner de la prose; elle sait qu'il n'y a rien de plus charmant que la prose française, et que le mieux qu'elle

puisse faire, c'est de ressembler à sa sœur en gardant sa physionomie. Elle est élevée sans prêcher, rêveuse sans se perdre dans le vague; elle plaisante sans grimace, elle raille sans déchirer. Un mot en dira plus que tout ce détail : tout y vient du cœur, même l'esprit, qui chez tant d'autres vient de la tête ; à plus forte raison la passion, si éloquente et si simple dans les vers d'Alfred de Musset.

D. NISARD, *Histoire de la littérature française;* Didot.

III

Musset restera par ses beaux côtés qu'il renie; il a eu de beaux jets, de beaux cris, voilà tout; mais le Parisien chez lui entrave le poète, le dandysme y corrompt l'élégance, ses genoux sont raidis de ses sous-pieds; la force lui a manqué pour devenir un maître, il n'a cru ni à lui, ni à son art, mais à ses passions. Il a célébré avec emphase le cœur et le sentiment. « Le cœur seul est poète... » Ces sortes de choses flattent les dames, maximes commodes qui font que tant de gens se croient poètes sans savoir faire un vers... Musset est plus poète qu'artiste, et maintenant beaucoup plus homme que poète, et un pauvre homme... Les nerfs, le magnétisme, voilà sa poésie. Non, la poésie a une base plus sereine : s'il suffisait d'avoir les nerfs sensibles pour être poète, je vaudrais mieux que Shakespeare et qu'Homère, lequel je me figure avoir été un homme peu nerveux... La poésie n'est pas une débilité de l'esprit; et ces susceptibilités nerveuses en sont une : cette faculté de sentir outre mesure est une faiblesse...

GUST. FLAUBERT, lettre de 1852.

IV

Un poète est parti; sur sa tombe fermée
Pas un chant, pas un mot dans cette langue aimée
Dont la douceur divine ici-bas l'enivrait.
Seul un pauvre arbre triste, à la pâle verdure,
Le saule qu'il rêvait, au vent du soir murmure
Sur son ombre éplorée un tendre et long regret.

Ce n'est pas de l'oubli ; nous répétons encore,
Poète de l'amour, ces chants que fit éclore

Dans ton âme éperdue un éternel tourment,
Et le temps sans pitié, qui brise de son aile
Bien des lauriers, le temps d'une grâce nouvelle
Couronne en s'éloignant ton souvenir charmant.

Tu fus l'enfant choyé du siècle. Tes caprices
Nous trouvaient indulgents. Nous étions les complices
De tes jeunes écarts; tu pouvais tout oser.
De la Muse pour toi nous savions les tendresses,
Et nos regards charmés ont compté ses caresses
De son premier sourire à son dernier baiser.

Parmi nous maint poète à la bouche inspirée
Avait déjà rouvert une source sacrée;
Oui, d'autres nous avaient de leurs chants abreuvés.
Mais le cri qui saisit le cœur et le remue,
Mais ces accents profonds qui d'une lèvre émue
Vont à l'âme de tous, toi seul les as trouvés.

Au concert de nos pleurs ta voix s'était mêlée.
Entre nous, fils souffrants d'une époque troublée,
Le doute et la douleur formaient comme un lien.
Ta lyre en nous touchant nous était douce et chère;
Dans le chantre divin nous sentions tous un frère;
C'est le sang de nos cœurs qui courait dans le tien.

Mme Ackermann ; 1857.

V

Sa poésie est jeune non pas seulement pour avoir été l'œuvre de ses plus vertes années et parce qu'elle répond à tous les instincts, à toutes les séductions, à tous les défauts de cet âge heureux ; elle est jeune par cet éclat de la nature et de la vie qui semble mettre certains esprits comme certains visages à l'abri du temps et donne à chaque imperfection le charme séduisant d'une promesse.

De Laprade, *Discours de réception à l'Académie.*

VI

L'œuvre de Musset est d'une étroite unité; mais elle frappe par un caractère inachevé. Il y manque un couronnement. Com-

ment n'y manquerait-il pas? Il n'y a pas de couronnement possible pour une œuvre qui a pris la jeunesse pour thème, et elle doit rester forcément inachevée, comme la vie elle-même est inachevée lorsqu'on la quitte avec la jeunesse. C'est le miroir de la jeunesse : elle peut, selon les jours, s'y sourire et s'y voir belle, ou s'y trouver laide et s'y prendre en pitié.

Em. Montégut, *Nos Morts contemporains;* Hachette.

VII

Y eut-il jamais accent plus vibrant et plus vrai? Celui-là au moins n'a jamais menti. Il n'a dit que ce qu'il sentait, et il l'a dit comme il le sentait. Il a pensé tout haut. Il a fait la confession de tout le monde. On ne l'a point admiré, on l'a aimé : c'était plus qu'un poète, c'était un homme.

Taine, *Histoire de la littérature anglaise,* 1864.

VIII

Sa sensibilité nerveuse, mêlée de dandysme et de raillerie, sa négligence pleine de grâce, son vers facile marchant parfois tout près de la prose et se relevant comme un oiseau d'un rapide coup d'aile, son rire trempé de larmes, son scepticisme si frais, si candide et si attendri encore dans ses blasphèmes et ses désespérances, devaient séduire et séduisirent en effet la jeunesse. Alfred de Musset est le poète de la vingtième année ; sa muse n'a connu que le printemps et à peine le commencement de l'été ; l'automne ni l'hiver ne sont venus pour elle.

Th. Gautier, *Rapport sur les progrès de la poésie au dix-neuvième siècle.*

IX

Dans ma pensée, A. de Musset n'appartient pas à la grande race des génies bienfaiteurs. Son idéal d'amour ne va pas au delà des Belcolore et des Namouna. Manon Lescaut est son Elvire. Il ne peint dans la passion que ce qu'elle a de maladif et de fatal. Il ne décrit dans le cœur humain que les fièvres du cœur humain. Bien des personnages de femmes traversent ses poèmes; cherchez-y l'image vraie et pure d'une jeune fille, d'une

sœur, d'une mère, d'une aïeule, d'une femme croyante, d'une femme dévouée, d'une femme honnête : vous ne l'y trouverez pas. Je vais plus loin : demandez-lui la peinture d'un des grands et éternels sentiments de l'âme, l'amour paternel, l'amour filial, le patriotisme, la charité, l'amour de la liberté, l'amour de l'humanité: vous ne l'y trouverez pas! Ce grand poète n'est ni citoyen, ni père, ni fils, ni homme même, dans le sens divin du mot; son œuvre est un admirable paysage sans ciel.

Mais ce poète tout terrestre tire de sa communication, je dirais presque de sa communion avec la terre, des accents d'un pathétique incomparable. Personne, depuis Racine dans le second acte de *Phèdre,* n'a fait parler à la passion un langage à la fois aussi entraînant et aussi naturel. De vraies larmes coulent de ses yeux, de vrais sanglots soulèvent sa poitrine. Victor Hugo est plus grand, Lamartine plus divin, mais A. de Musset est plus humain.

Victor Hugo et Lamartine sont, dans le domaine de la poésie, la voix de leur époque, A. de Musset en est le cri.

ERNEST LEGOUVÉ.

X

Des abîmes du doute où le néant commence
Aux éternels sommets de l'esprit étoilé,
Il n'est pas de degré dans la pensée immense
Que n'ait franchi l'essor de ton génie ailé!

Mais tu n'as jamais su lui choisir sa demeure;
Rien ne t'a satisfait des enfers jusqu'aux cieux;
Le plus gai de tes vers couvre un ange qui pleure;
Le rire de ton masque est mouillé par tes yeux.

Ne pouvant ni chasser ni fixer l'espérance,
A moitié dans ce monde et dans l'autre à moitié,
Tu restes pour le bien dans une indifférence
Qui commande à la fois le blâme et la pitié.

Poète amer et doux, tu nous donnes envie
D'arrêter dans nos bras nos travaux généreux,
D'exhaler en soupirs tout le feu de la vie,
De laisser s'arranger les citoyens entre eux!...

Oui, l'âge d'or est loin, mais il faut qu'on y tâche;
Le bonheur est un fruit qu'on abat pour l'avoir;

Si tu n'étais pas grand, je t'appellerais lâche,
Car je n'accepte pas le joug du désespoir...

Tu ne l'as pas compris : ton vague et triste livre
Nous laisse pleins de vœux et de regrets confus ;
Il donne des désirs sans donner de quoi vivre,
Il mord l'âme et la chair : je ne l'ouvrirai plus.

SULLY PRUDHOMME, *Poèmes*.

XI

Si je faisais de la critique un métier, je dirais que Musset n'est pas un « bon sujet » pour la critique. Cela vient sans doute de ce que, chez lui, l'homme et le poète ne font qu'un, et que l'homme n'a vécu que pour une chose, qui est l'amour. Quoi qu'il en soit, quand on a dit de Musset qu'il est « le poète de l'amour et de la jeunesse », cela paraît court, et pourtant il n'y a pas grand'chose à ajouter.

J. LEMAÎTRE, *Impressions de théâtre,* 1re série; Lecène.

XII

Les *Contes d'Espagne et d'Italie* et les *Nuits,* ce sont deux aspects assez différents, mais nullement contradictoires, du même génie. Il n'y a pas rupture absolue : la veine gauloise des premières poésies court çà et là encore à travers les poésies nouvelles...

La lecture de son œuvre poétique laisse triste. La saveur amère finit par dominer toutes les autres...

Son grand tort, c'est d'être encore trop près de nous. Les idées et les formes littéraires de la veille choquent toujours, parce qu'elles sont une gêne et qu'on a hâte de s'en délivrer. Ce n'est que lorsqu'elles ont définitivement cédé la place et qu'elles ne font plus obstacle à personne, qu on les juge impartialement. Ainsi Lamartine, après une éclipse presque totale, émerge en ce moment même des nuées qui l'avaient enveloppé. Ainsi Vigny a une seconde aurore, plus brillante que la première. Il est trop tôt pour Musset. Avant d'y revenir, il faut achever de le quitter, et Musset règne toujours sans partage tyranniquement sur bien des têtes grisonnantes qui « ne peuvent pas en écouter un autre ». Encore quelques années, et les

générations qui lui ont été asservies auront achevé de disparaître. Alors, pour lui, ce ne sera pas l'heure de l'oubli, ce sera l'heure de la justice sereine. La postérité fera le tri de son œuvre, et lorsqu'elle tiendra dans le creux de sa main la poignée de feuillets où l'âme de toute une époque frémit et pleure avec Musset, elle dira, comprenant son empire et reprenant le mot de Taine: « C'était plus qu'un poète, c'était un homme. »

Arvède Barine, *A. de Musset;* Hachette.

DISSERTATIONS ET LEÇONS

I

Musset et le romantisme. Marquer sa place indépendante et son mérite original parmi les poètes du XIXe siècle.

(AGRÉGATION DES LETTRES. — LEÇON, 1902.)

II

Quelles raisons a eu Musset d'aimer et de louer Régnier comme il l'a fait dans ses vers *Sur la Paresse?*

(AGRÉGATION DES LETTRES. — LEÇON, 1902.)

III

Alfred de Musset, dans un vers fameux, a appelé Régnier :

De l'immortel Molière immortel devancier.

Montrer, tout en reconnaissant ce qu'un pareil éloge a d'excessif, en quoi et dans quelle mesure Régnier a pu annoncer Molière.

(Grenoble. — LICENCE ÈS LETTRES. — Composition, juillet 1896.)

IV

Définir l'originalité de Musset poète lyrique.

(Montpellier. — LICENCE ÈS LETTRES, juillet 1900.)

V

Alfred de Musset critique. Déterminez les goûts, les doctrines littéraires du poète et la position personnelle qu'il a prisedans

la querelle des classiques et des romantiques, en vous servant des textes inscrits au programme, à savoir : *La Coupe et les Lèvres* (août 1832), et les *Lettres de Dupuis et Cotonet* (sept. 1836).

(Nancy. — LICENCE ÈS LETTRES. — Composition, nov. 1903.)

VI

Boileau et Alfred de Musset reconnaissent, en plusieurs passages, Mathurin Régnier pour leur maître. Quelles sont les leçons communes qu'ils ont pu prendre de lui, et les qualités semblables qu'il a développées en eux?

(Nancy. — DEVOIR D'AGRÉGATION.)

VII

Alfred de Musset a dit dans un poème célèbre :

Rien ne nous rend si grand qu'une grande douleur.

Expliquer ce vers en développant les idées suivantes. Une grande douleur demande une grande force d'âme et un grand courage; or c'est par une grande force d'âme que l'homme est grand. Une grande douleur transforme l'intelligence aussi bien que la volonté; elle est instructive comme l'expérience. Celui qui a beaucoup souffert est plus disposé à la sympathie devant les misères d'autrui; le malheur lui a enseigné la pitié. En résumé, l'homme vraiment heureux est celui qui a traversé de grandes épreuves et qui en triomphe par l'effort personnel.

(Toulouse. — BACCALAURÉAT DE L'ENSEIGNEMENT SPÉCIAL, 1886.)

VIII

Musset a dit :

Ah ! frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le génie.

Et Pascal, d'autre part : « Le *moi* est haïssable. » En commentant ces deux pensées, dire si elles peuvent être les devises littéraires de deux siècles.

(Constantine. — COLLÈGE DE JEUNES FILLES, 5e année.)

IX

A. de Musset a dit :

J'aime surtout les vers, cette langue immortelle.

Faites la contre-partie, et dites : « J'aime la prose... » et pourquoi?

(Concours d'admission a l'École de Saint-Cloud, 1894.)

X

Pourquoi Musset n'a-t-il pas d'école? En l'expliquant, marquez à la fois les graves défauts et les beautés uniques de son œuvre.

(Fontenay-aux-Roses. — Leçon.)

XI

On a souvent parlé de la jeunesse des classiques. Musset a dit de l'un d'eux (la Fontaine) : « Comme l'antique, il est nouveau. » Sentez-vous ce qu'est cette antiquité toujours nouvelle? Si vous le sentez, dites comment, après avoir étudié ces auteurs, vous croyez pouvoir les rajeunir pour vous et pour vos élèves, par la lecture et par l'enseignement. Prenez un ou deux exemples précis.

(Fontenay-aux-Roses. — Devoir de seconde année.)

XII

Comment ferez-vous connaître Musset à des élèves d'école normale? En quelle mesure? avec quelles réserves?

(Fontenay-aux-Roses. — Leçon.)

XIII

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître.

(A. de Musset.)

(Haut-Rhin. — Brevet supérieur, juillet 1889. Aspirants.)

XIV

Analyser l'*Espoir en Dieu*, signaler ces alternatives de tristesse et de joie, de doute et de croyance, d'espoir et de découragement, qui de l'âme du poète se communiquent à la nôtre.

(Gironde. — Brevet supérieur. — Aspirantes, 1888.)

XV

Sur les stances de Musset à la Malibran : lecture commentée d'où l'on dégagera quelques réflexions générales.

(Fontenay-aux-Roses. — Leçon.)

8-24

IMPRIMERIE DELAGRAVE A VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE

L'ÉLOQUENCE

I

L'éloquence avant la Renaissance.

De tout temps notre race a aimé l'éloquence; c'est l'un des deux principaux dons que Caton lui reconnaissait : *Pleraque Gallia duas res industriosissime persequitur, rem militarem et argute loqui.* Pomponius Méla, Diodore de Sicile, Strabon, en témoignent aussi. Et l'on a suivi les traces confuses de ce génie oratoire instinctif jusque dans les cités gallo-romaines, les assemblées des barbares, les parlements des barons féodaux. Mais c'est seulement à partir du XIVe siècle, au sein des premiers états généraux, que la véritable éloquence française peut être saisie.

Les premiers états généraux que mentionne l'histoire sont ceux de 1302, sous Philippe le Bel; mais ils eurent peu d'importance. Ceux de 1356, tenus pendant la captivité du roi Jean, sont marqués, au contraire, par une harangue virulente de l'évêque de Laon, Robert Lecoq, ancien maître des requêtes au parlement. Ce Retz du XIVe siècle[1], vendu peut-être à Charles le Mauvais, cette autre langue habile et perfide, rejeta sur « le mauvais gouvernement du roy et de ses officiers » les souffrances du peuple, dont il faisait entendre non seulement les plaintes, mais la volonté. Il exigea et obtint la révocation des principaux fonctionnaires de l'État et la constitution d'un conseil de régence dont il fit partie avec Étienne Marcel, prévôt des marchands.

Dans ce sombre XIVe siècle, désolé à la fois par la guerre civile et par l'invasion étrangère, personne ne pouvait vivre maître de soi, à l'écart des passions de la foule. L'Université, l'Église, se jetaient dans la mêlée. Lui-même, le pieux Gerson, esprit élevé, cœur pur, fut, nous l'avons vu, une sorte de tribun[2].

1. Aubertin, *l'Eloquence politique et parlementaire en France avant 1789.*
2. Voir notre fascicule de *Bossuet sermonnaire*, p. 3.

A plus forte raison des théologiens politiques à la solde des partis, comme le carme Eustache de Pavilly et l'abbé du Moustier-Saint-Jehan, qui n'épargnaient aucun agent du pouvoir et traçaient déjà tout un programme de réformes hardies (1412-1413). Mais, vers la fin du xve siècle, aux états de 1483, un représentant de la noblesse de Bourgogne, Philippe Pot, seigneur de la Roche, donna le premier exemple notable de l'éloquence laïque : nous ne disons pas le premier modèle, car nous n'avons son discours qu'en latin. Il ne craignait pas d'y attaquer la royauté héréditaire, de proclamer qu'à l'origine c'est le peuple qui créa les rois par son suffrage souverain, que le roi est donc fait pour le peuple, et non le peuple pour le roi. Si l'État est la chose du peuple, c'est au peuple que doit retourner la chose publique lorsque le roi ne peut plus la soutenir.

Il est constant que la royauté est une dignité, et non la propriété du prince; l'histoire raconte qu'à l'origine le peuple souverain créa les rois par son suffrage, et qu'il préféra particulièrement les hommes qui surpassaient les autres en vertu et en habileté. En effet, c'est dans son propre intérêt que chaque nation s'est donné un maître. Les princes ne sont pas revêtus d'un immense pouvoir afin de s'enrichir aux dépens du peuple, mais pour enrichir l'État et le conduire à des destinées meilleures. S'ils font quelquefois le contraire, ce sont des tyrans, et ils ressemblent à des pasteurs qui, loin de défendre leurs brebis, les dévoreraient comme des loups cruels. Il importe donc extrêmement au peuple quelle loi et quel chef le dirige : si le roi est bon, la nation grandit; s'il est mauvais, elle s'appauvrit et s'abaisse. Qui ne sait et qui ne répète que l'État est la chose du peuple? S'il en est ainsi, comment le peuple pourrait-il en abandonner le soin? Comment de vils flatteurs attribuent-ils la souveraineté au prince qui n'existe lui-même que par le peuple?

Dès lors, quelle est la puissance en France qui a le droit de régler la marche des affaires quand le roi est incapable de gouverner? Évidemment cette charge ne retourne ni à un prince ni au conseil des princes, mais au peuple *donateur du pouvoir*. Le peuple a deux fois le droit de diriger ses affaires, parce qu'il est le maître, et parce qu'il est toujours victime, en dernière analyse, d'un mauvais gouvernement... Il n'a pas le droit de régner, mais, entendez-le bien, il a le droit d'administrer le royaume par ceux qu'il a élus. J'appelle peuple non seulement la plèbe et les vilains, mais encore tous les hommes de chaque ordre, à ce point que, sous le nom d'états généraux, je comprends même les princes... Ainsi vous, députés des trois états, vous êtes les dépositaires de la volonté de tous...

Ce grand sénéchal de Bourgogne, qui avait passé du service de Charles le Téméraire au service de Louis XI, apparaît, au seuil de l'âge moderne, comme un ancêtre lointain de Mirabeau.

II

Le quinzième siècle. — L'Hospital et du Vair.

Il faut franchir une grande partie du siècle suivant pour retrouver des états qui vaillent la peine d'être cités et un orateur qui soit vraiment digne de ce nom. Mais cet orateur est Michel de l'Hospital (1506-1573), grand homme de bien plus encore que grand orateur. Jeune, il avait connu l'exil, où il accompagna son père, médecin du connétable de Bourbon. Le reste de sa vie fut au service de la France. Il avait cinquante-quatre ans lorsque, nommé chancelier de France, il prononça devant les états d'Orléans (1560) le premier de ses grands discours. Parlant au nom du roi, il se garde d'amoindrir l'autorité royale, mais il s'attache à montrer justement que, loin de l'amoindrir, le contrôle sans hostilité des états l'éclaire et la fortifie.

Premièrement, je dis qu'il n'y a acte tant digne d'un roy et tant propre à luy, que tenir les estats, que donner audience générale à ses subjets et faire justice à chascun. Les roys ont été esleus premièrement pour faire la justice... Davantage les roys, tenant les estats, oient la voix de vérité qui leur estoit souvent cachée par leurs serviteurs... Combien de pauvretez, d'injures, de forces, d'injustices qui se font aux peuples, sont cachées aux roys, qu'ils peuvent ouyr et entendre, tenant les estats ! Cela retire les roys de trop charger et grever leur peuple, d'imposer nouveaux subsides, de faire grandes et extraordinaires despenses, de vendre offices à mauvais juges, de bailler éveschez et abbayes à gens indignes, et d'aultres infinis maux, que souvent, par erreur, ils commettent; car la pluspart des roys ne veoyent que par les yeux d'autruy, et n'oient que par les oreilles d'autruy : et, au lieu qu'ils deussent mener les autres, se laissent mener... Ceulx qui disent : le roy diminue sa puissance, ne le prennent bien; car, encore que le roy ne soit contraint et nécessité prendre conseil des siens, toutesfois il est bon et honneste qu'il fasse les choses par conseil; autrement, il faudroit oster toutes manières de conseil, comme le privé conseil, parlement et autres.

On était au lendemain de la mort de François II; les passions religieuses étaient plus que jamais menaçantes. Chrétien, mais chrétien tolérant, convaincu que les opinions des hommes « se muent non par violence, mais par prière et par raison », l'Hospital, dès 1560, opposait aux fureurs des partis la calme et ferme bonté d'une doctrine vraiment religieuse : « La douceur, disait-il, profitera plus que la rigueur. Ostons ces mots diaboliques, noms de partis, factions et séditions, luthériens, hugue-

nots, papistes; ne changeons le nom de chrestien. » De chrétien ni de Français; car l'Hospital est Français plus encore qu'il n'est chrétien. Il ne veut pas que l'État opprime l'Église, mais surtout il ne veut pas qu'il soit opprimé par elle. Entre elle et lui il ne creuse pas un abîme, mais il élève une barrière. Ni hérétique ni papiste, il est indépendant et gallican; et, comme il sécularise l'éloquence, il sécularise la politique française. Mais, s'il se dégage des préjugés passionnés de son temps, il ne peut s'affranchir aussi aisément d'un certain goût faussement érudit ou cicéronien qui énerve chez lui le ressort de la période naissante ou la surcharge de réminiscences antiques. Ceci est particulièrement sensible dans les harangues qu'il adresse aux parlements, parce que, dans ces discours d'apparat, il a trop eu le loisir de polir ses phrases et d'équilibrer ses développements généraux[1]. Là encore, la beauté naturelle de son caractère lui fait souvent pardonner la beauté ornée de son éloquence, comme dans cette harangue au parlement de Rouen, où est déclarée la majorité de Charles IX (1563).

Prenez garde, quand vous viendrez au jugement, de n'y apporter point d'inimitié, ne de faveur, ne de prejudice. Je veois beaucoup de juges qui s'ingerent et veulent estre du jugement des causes de ceux à qui ils sont amys ou ennemys. Je vois chascun jour des hommes passionnez, ennemys ou amys des personnes, des sectes et factions, et jugent, pour ou contre, sans considérer l'équité de la cause. Vous estes juges du pré et du champ, non de la vie, non des mœurs, non de la religion... Si ne vous sentez assez forts et justes pour commander vos passions, et aimer vos ennemis selon que Dieu commande, abstenez-vous de l'office des juges...

Il est aucuns juges qui craignent la reputation et opinion du peuple, disant : « Si je juge autrement que au desir du peuple, que dira le peuple? » Regardez la vérité, et ce qu'il appartient, et ce que Dieu veut et le roy; et ne craignez point le peuple.

C'est que toute cette harangue est dirigée contre la vénalité des juges, et que, sous les généralités oratoires, on sent palpiter le cœur du grand magistrat intègre qui sut rester pauvre. Quelquefois, l'orateur moraliste ne laisse échapper qu'un trait bref, où il apparaît tout entier en raccourci, par exemple lorsqu'il caractérise, avec une sorte de dédain miséricordieux, les abus des subalternes : « Ils sont hommes[2]. » Mais plus souvent il se laisse aller à la paraphrase : « Je toucherai un mot de

1. Aux orateurs des états il recommande la simplicité et la brièveté : « Ne dites rien qui ne soit à propos, et tâchez plutôt à bien dire que longuement ou avec ornement. »
2. Harangue au parlement de Paris, juillet 1560.

l'ambition... L'ambition et l'avarice sont deux tyrans;... » et l'on se détournerait de cette rhétorique morale, si elle ne se relevait de temps à autre par une discrète mais émouvante intervention de ce « moi » généreux et viril.

Je pourrois descouvrir plusieurs autres choses : me contenteray pour cette heure de ce que j'ay dit d'amitié et charité, et vous supplie de tout mon cœur de le croire ainsy. Ma nature n'est propre à dissimulation et mon âge y résiste. Pourra être que ceste visitation sera ma dernière. Je recognois qu'en moy y a infinie chose à reprendre. Les admonestemens que je vous fays sont d'office et charge. Je vous recommande vostre honneur.

Encore avons-nous dû retrancher une citation latine. On pourrait étudier chez l'Hospital ce qu'on appelait naguère les « mœurs oratoires ». On n'y étudierait pas aussi sans intérêt les origines de l'éloquence *budgétaire,* non pas, sans doute, telle qu'un Thiers la pratiquera trois siècles plus tard, mais assez ferme déjà, et précise, et persuasive. Ce chancelier à la longue barbe, à la voix grave, personnage d'antique vertu, vrai Caton chrétien, est, moralement, en avance sur son temps, mais, littérairement, en est bien. C'est un humaniste de la Renaissance, un humaniste à l'âme haute et qui s'arrache aux délices de la poésie latine pour occuper son poste de combat, revêtu de la toge et sans trop s'embarrasser dans ses plis. A la solidité du fond chez l'Hospital, on aime à opposer l'incertitude de la forme : « Malheureusement, dit-on, le style de l'Hospital n'est point à la hauteur de ses généreuses pensées; il est souvent traînant, diffus, embarrassé, et n'atteint que par moments la véritable éloquence[1]. » C'est être au moins sévère; l'homme devant qui tremblaient les parlements et qui inspirait le respect à Brantôme pouvait ne pas être toujours éloquent avec art; mais il avait cette éloquence naturelle qui naît de la conviction intime, de la passion qu'elle échauffe, et dont l'action n'est ni superficielle ni passagère lorsqu'elle prend pour appuis solides l'expérience des affaires et la connaissance des hommes.

Né cinquante ans après l'Hospital, Guillaume du Vair (1556-1621) lui est quelquefois préféré. Il n'a pas, dit M. Lanson, le feu intérieur de l'Hospital, mais son style, moins embarrassé, marche d'une allure plus aisée et plus égale. Il se fait estimer pour sa vigueur, pour l'enchaînement solide des raisons qu'il expose. Critique, dans son *Traité de l'éloquence française* (1595),

1. Darmesteter et Hatzfeld, *le Seizième Siècle en France.*

il blâme le goût excessif des orateurs du temps pour l'érudition. Moraliste, il a écrit, dans ses traités moraux à la manière de Plutarque ou de Sénèque, la grande œuvre de la philosophie morale dans cette époque de transition. « Il y eut peu d'âmes plus belles, plus fortes, que celle de ce magistrat qui mourut évêque (de Lisieux) : il eut de ses deux états la justice et la charité[1]. » Sainte-Beuve n'avait vu en du Vair qu'un écrivain grave, estimable, de mérite et d'un vrai poids, mais qui n'eut jamais rien de saillant ni d'incisif. « Sa voix est sourde et n'a rien du clairon. » D'ailleurs, Sainte-Beuve l'avouait, cet orateur solennel, long, souvent banal, eut sa belle journée lorsque, devant le parlement (28 juin 1593), il défendit la loi salique contre les partisans plus ou moins honteux de l'infante espagnole.

Ménasgez donc cest heureux loisir que la bonne fortune vous donne, et faictes maintenant ce que vous devez, à quoy vostre honneur, vostre seureté et le salut de la France vous convie. Quand nous aurions oublié qui nous sommes, que les vestements que nous portons, les tapis sur lesquels nous séons ne nous ramenteroient point que nous sommes les principaux officiers de ce royaume, gardes et dépositaires des droits de la couronne, si est-ce que le langage que nous parlons nous feroit souvenir que nous sommes François. Et s'il est vray que dans tous les cœurs des hommes bien nez la nature ayt imprimé un charitable amour envers leur patrie, qui les enflamme à rechercher son salut, les estonne, les attriste, les désespère par la crainte de sa ruine : si les plus illustres louanges, les plus glorieuses recommandations qui ayent eslevé la mémoire de ceux que l'antiquité a admirés, a esté ce qu'ils ont fait ou pour la conservation ou pour l'accroissement de leur pays, quand ils s'y sont généreusement dévouez, quel blasme seroit le nostre aujourd'huy si, la France nous ayant nourris en une si douce liberté, fait sentir un si gracieux règne que celui de nos rois, honorez des plus illustres charges du royaume et fait seoir coste à coste des ducs et des princes, nous lui refusions notre simple parolle, nous lui desrobions en sa nécessité la deffence des lois qu'elle nous a données en garde? Car c'est aujourd'huy que l'on entreprend de les renverser toutes et d'un coup; c'est à la loy salique que l'on en veut...

Ce fut, en effet, la grande journée de du Vair, mais ce ne fut pas la seule de ses belles journées oratoires. Il était parmi les plus jeunes des conseillers au parlement de Paris, lorsque, au lendemain des Barricades (mai 1588), le parlement fut appelé à se prononcer sur la situation de Paris et de la France. On saisit dans ce discours de début les faiblesses comme les mérites originaux de sa manière oratoire. L'exorde est lent, un peu

1. Lanson, *Histoire de la littérature française,* 3e p., l. IV et V.

pédantesque. L'orateur pense « ne pouvoir commencer plus à propos que par où commença un jour Ulpius Silanus au sénat romain ». Mais, ensuite, c'est bien du Vair lui-même qui parle, c'est-à-dire un politique doublé d'un moraliste :

Nous avons vu d'un côté la faveur qui, passant sur le ventre aux lois et la raison, dejettoit les anciens officiers de l'État de leurs rangs et charges, leur ravissoit des mains les titres d'honneur et la récompense de leurs vertus, ne leur laissant de reste qu'un juste dépit et indignation. Et d'autre côté l'avarice d'un nombre d'hommes qui avoit tellement vendangé ce royaume, et mis nos biens et nos personnes sous le pressoir, qu'il n'en restoit plus que le marc. Je croy, de vérité, que ce sont là les deux sources de nos maux.

On a pu remarquer une certaine imagination dans l'expression. Elle tempère heureusement une gravité qui, trop continue, serait légèrement monotone. Pour engager le parlement à exercer son rôle habituel de médiateur entre le roi et le peuple, le jeune conseiller dira :

Il est aisé à ceux qui ont accoutumé d'effleurer les faveurs des grands, et sauter comme un oiseau de branche en branche, d'une fortune affligée à une florissante, de se montrer hardis contre leur prince en son adversité. Mais pour moi la fortune des rois me sera toujours vénérable, et principalement des affligés, pour ce qu'il me semble qu'ès âmes généreuses l'affliction des grands exige plus rigoureusement qu'en toute autre saison le respect et les autres offices d'humanité.

Premier président du parlement de Provence, garde des sceaux sous Marie de Médicis, disgracié, mais appelé ensuite à l'épiscopat, toujours ferme et toujours droit, du Vair méritait de ne pas être séparé ici de l'Hospital. Orateur, il lui est au moins égal; écrivain, il lui est supérieur. Mais d'autres noms, plus obscurs, ne seraient pas indignes d'être cités près de ceux-là, par exemple celui de cet Etienne Bernard, orateur du tiers, qui, aux états de Blois, dans la terreur qu'inspirait l'assassinat récent du duc de Guise, osa faire entendre une voix libre, peindre la misère du peuple en proie aux gens de guerre et aux gens de finance, avertir qu'il était prudent de ne pas le réduire au désespoir.

III

Transition du seizième au dix-septième siècle. La « Satyre Ménippée ». — Le barreau.

Ce serait élargir abusivement l'histoire de l'éloquence politique qu'y faire entrer tous les pamphlets politiques plus ou

moins éloquents, tous les « discours » satiriques ou moraux des la Boétie, des la Noue, des Hotman, des Hubert Languet. Mais il semble difficile d'omettre la *Satyre Ménippée;* car le discours qui la couronne, mis dans la bouche de l'orateur du tiers aux états de la Ligue, d'Aubray, que sa sincérité fit chasser de Paris, n'est pas seulement un beau morceau d'éloquence, il est aussi un acte politique.

Après avoir été trop vantée peut-être, la *Satyre Ménippée* a été trop rabaissée en ces derniers temps. M. Lanson sacrifie d'Aubray à du Vair : « Je ne sais pourquoi, écrit-il, quand on a ses discours du temps de la Ligue, on va chercher dans la harangue de d'Aubray un modèle de l'éloquence politique du temps. Littérairement, *le style de d'Aubray est plus piquant ;* mais, à part un ou deux mouvements pathétiques, la force oratoire est moindre. » Il est injuste que la *Ménippée* ait eu tout l'honneur de la victoire. C'est trois mois seulement, ajoute M. Brunetière, après l'entrée de Henri IV à Paris qu'elle fut publiée. Facile victoire! Courage équivoque! Il est possible qu'en effet la Ligue fût déjà vaincue au moment où parut la *Ménippée,* sinon au moment ou Pierre le Roy, aumônier du cardinal de Bourbon, en conçut l'idée, dont la réalisation est due au savant jurisconsulte Pierre Pithou, à Jacques Gillot, conseiller au parlement, à Rapin, combattant d'Ivry, et à l'helléniste Florent Chrestien, précepteur de Henri IV. Mais elle complète et assure la victoire[1]; son grand succès vint justement de ce qu'elle paraissait à son heure, accueillie, attendue par des esprits avides de paix. Qu'elle n'ait pas été inutile à cette œuvre d'apaisement, ce témoignage d'Agrippa d'Aubigné suffit à nous en convaincre : « La plus grande playe qu'ayent reçue les Ligues par les écrits des hommes doctes, a été par le Catholicon d'Espagne. »

Que la harangue de d'Aubray vaille par le détail plus que par l'ensemble, qu'il y ait des longueurs, des redites, quelque pédantisme çà et là, on en conviendra volontiers. Mais elle ne doit pas être considérée à part, comme une œuvre distincte et qui se suffit à elle-même; elle fait corps avec la *Satyre* entière, et n'a toute sa valeur, toute sa signification, que si elle en est la contre-partie nécessaire, la conclusion oratoire et indignée, revanche espérée et pleinement goûtée du patriotisme et du bon sens. Cri de lassitude et de lâcheté bourgeoises! dit-on

1. Si elle ne fut publiée qu'en 1594, elle date en réalité de 1593, année où se tinrent les états de la Ligue.

encore, car ces bourgeois de Paris souffrent surtout d'être gênés dans leurs plaisirs, et le discours de leur interprète, s'il est presque éloquent à certains endroits, manque constamment d'élévation. Il est vrai qu'aux plus généreuses invectives se mêlent quelquefois des récriminations plus étroitement personnelles.

Nous n'avons plus de volonté, ny de voix au chapitre. Nous n'avons plus rien de propre, que nous puissions dire cela est mien : tout est à vous, Messieurs, qui nous tenez le pied sur la gorge, et qui remplissez nos maisons de garnisons. Nos privileges et franchises anciennes sont à vau l'eau... Mais l'extremité de nos miseres est qu'entre tant de malheurs et de necessitez, il ne nous est pas permis de nous plaindre, ny demander secours ; et faut, qu'ayants la mort entre les dents nous disions que nous nous portons bien, et que sommes trop heureux d'estre malheureux pour si bonne cause. O Paris qui n'es plus Paris, mais une spelunque (caverne) de bestes farouches, une citadelle d'Espagnols, Wallons et Napolitains, un asyle et seure retraicte de voleurs, meurtriers et assassinateurs, ne veux-tu jamais te ressentir de ta dignité et te souvenir qui tu as esté, au prix de ce que tu es? Ne veux-tu jamais te guerir de ceste frenesie, qui, pour un legitime et gracieux Roy, t'a engendré cinquante roytelets et cinquante tyrans? Te voila aux fers ; te voila en l'Inquisition d'Espagne, *plus intolerable mille fois et plus dure à supporter aux esprits nez libres et francs, comme sont les François*, que les plus cruelles morts dont les Espagnols se sçauroient adviser !...

Je vous en prie, Messieurs, s'il est permis de jeter encor ces derniers abois en liberté, considerons un peu quel bien et quel proffit nous est venu de ceste detestable mort, que nos prescheurs nous faisoient croire estre le seul et unique moyen pour nous rendre heureux. Mais je ne puis en discourir qu'avec trop de regret de voir les choses en l'estat qu'elles sont, au prix qu'elles estoient lors. Chascun avoit encor en ce temps là du bled en son grenier et du vin en sa cave ; chascun avoit sa vaisselle d'argent, et sa tapisserie, et ses meubles ; les reliques estoient entieres ; on n'avoit poinct touché aux joyaux de la couronne. Mais maintenant qui se peut vanter d'avoir de quoy vivre pour trois semaines, si ce ne sont les voleurs, qui se sont engraissez de la substance du peuple, et qui ont pillé à toutes mains les meubles des presents et des absents? Avons-nous pas consommé peu à peu toutes nos provisions, vendu nos meubles, fondu notre vaisselle, engagé jusques à nos habits pour vivoter bien chetivement? Où sont nos sales et nos chambres tant bien garnies, tant diaprees et tapissees? Où sont nos festins et nos tables friandes? Nous voilà reduicts au laict et au frommage blanc, comme les Suisses. Nos banquets sont d'un morceau de vache pour tous metz : bien heureux qui n'a point mangé de chair de cheval et de chiens, et bien heureux qui a tousjours eu du pain d'avoine, et s'est passé de bouillie de son, venduë au coin des ruës, aux lieux qu'on vendoit jadis les friandises de langues, caillettes et pieds de mouton...

Voilà, certes, réunis en un seul morceau, le vif amour de la patrie et l'amour non moins vif du bien-être. Mais, outre que, par là, ce portrait non idéalisé du bourgeois de Paris sous la Ligue prend toute la valeur d'un document historique, qui ne

reconnaît en d'Aubray les traits essentiels du caractère et de l'esprit français? Il est royaliste à la fois et indépendant, ligueur, mais nullement papiste : « Je suis ami de ma patrie comme bon bourgeois et citoyen de Paris ; je suis jaloux de la conservation de ma religion. » La royauté lui apparaît comme une institution nationale appuyée sur l'autorité du parlement « tuteur des lois et médiateur entre le peuple et le prince » ; mais il ne parle des princes « ni par flatterie ni en médisance : l'un sent l'esclave, l'autre tient du séditieux ». C'est la crainte de perdre sa religion qui l'a porté à se joindre aux ligueurs ; mais voyez avec quelle ironie il parle des indulgences, des brefs et des bulles du pape, cette viande creuse : les Parisiens ont plus besoin de pain que de grains bénits ! Et que fait là M. le légat, cet Italien, vassal d'un prince étranger ? Ce sont ici les affaires des Français, et non celles d'Italie et d'Espagne. Lui-même, Philippe II, n'est-il pas en paix avec les protestants d'Allemagne et avec les Turcs? D'Aubray, chrétien gallican, disciple de l'Hospital, défend une politique toute française et déjà laïque, telle que pouvait la définir l'auteur de ce discours et du *Traité des libertés de l'Eglise gallicane* (1594), Pierre Pithou, de Troyes (1539-1596), ce catholique qui traversa le calvinisme, ce latiniste en qui ses travaux d'éditeur de Pétrone ou de Phèdre n'éteignirent pas la passion du bien public, et qui dans son testament pouvait dire qu'il avait avant tout aimé, servi la patrie : *Patriam unice dilexi.*

Aux yeux des Français de ce temps-là, *Français* et *franc* sont synonymes, et *franc* veut dire *libre* dans tous les sens. D'Aubray se plaît à rappeler, et lui-même il exprime au plus haut degré ce qui est pour lui « le naturel » de la nation. Il l'exprime aussi, en mal comme en bien, par son goût pour la dialectique oratoire, pour la verve, quelquefois vive, qui égaye et rompt la continuité du ton oratoire, fût-ce par des jeux de mots, pour les expressions proverbiales : « Vous auriez appris que la pêcherie est meilleure quand l'eau est trouble... L'appétit vient en mangeant... Alors vous ne fîtes pas la petite bouche... Ce sont contes de vieilles... ; » pour les fables mêmes : nous trouvons là en raccourci la fable du cheval et du cerf, celle des grenouilles qui demandent un roi. Du duc de Savoie, d'Aubray s'écriera : « La France n'est pas un morceau pour sa bouche ; » le roi d'Espagne ne sera plus « qu'un vieux renard » ; les envahisseurs étrangers seront des chenilles qui sucent et rongent les belles fleurs des jardins de la France et s'en peignent de vives couleurs. Les expressions imagées, les vers « naïfs » (d'une certaine

naïveté malicieuse), un curieux mélange de tons fondus dans un ton dominant, des réminiscences de l'éloquence antique et des emprunts faits à l'éloquence populaire, tout cela rend bien caractéristique et de l'époque et peut-être de notre génie un discours dont les beautés, quoi qu'on dise, ont peu vieilli et dont les faiblesses mêmes confirment et complètent la vérité.

C'est de ce même tiers état qu'étaient déjà sortis les premiers avocats dignes d'être cités, et les sentiments qui inspirèrent leur éloquence furent les mêmes. Ce fut aussi un des grands érudits de la Renaissance, cet Étienne Pasquier (1529-1615) dont le nom ouvre la liste des grands avocats français, et l'avocat n'est pas distinct de l'érudit. Ardemment curieux de rechercher les origines de la nation française, il se fit, lui aussi, de la race et de l'État français, de leur *franchise* naturelle et incorruptible, une idée propre à faire naître l'horreur de ce qui s'appellera plus tard « l'ultramontanisme ». Jeune, il avait étudié l'histoire de l'ordre des Jésuites avec un ancien domestique de Loyola : c'est ce qui lui valut d'être choisi par l'Université dans son démêlé célèbre et prolongé avec les Jésuites, qui prétendaient participer aux privilèges universitaires. Son plaidoyer (1565) dut son immense succès non seulement au talent dont le jeune avocat y fit preuve, mais à la passion qui l'animait et qui animait beaucoup de ses contemporains; car il ne se contentait pas de prouver que les constitutions de l'Université en interdisaient formellement l'entrée aux jésuites, il étudiait l'institut nouveau, ses origines historiques, l'esprit de ses statuts et de son enseignement, il dénonçait le danger que devait faire courir à l'unité et à la liberté de la nation une jeunesse élevée d'après ces principes. Son plaidoyer, ou plutôt son réquisitoire, tournait à l'antithèse entre l'Université *de France* et un ordre tout espagnol et romain; il peut se réduire à ces termes : les statuts de l'Université en excluent les jésuites; s'ils ne les excluaient pas, il n'en faudrait pas moins rigoureusement les en exclure, dans l'intérêt de l'Etat français.

Le procès traîna longtemps, si longtemps qu'en 1594 Antoine Arnauld dut reprendre le plaidoyer d'Étienne Pasquier. Il parlait avec une force entraînante, et l'on assure qu'un jour où, rappelant les ancêtres de la Trémoille, il racontait la bataille de Fornoue, le duc de Montpensier, qui l'écoutait, fit le geste de tirer son épée. Par lui, par son descendant Antoine Lemaistre, qui fut de Port-Royal, nous atteignons déjà le XVIIe siècle. Ces gallicans du XVIe siècle seront, au XVIIe, des jansénistes.

IV

Le dix-septième siècle. — Parlement et barreau.

Ce n'est pas, en effet, par le développement de l'éloquence politique que peut se distinguer le XVIIe siècle, c'est par l'affermissement de l'éloquence du barreau.

Aux ambitions de l'éloquence politique, Richelieu, Mazarin, Louis XIV, mirent bon ordre. Aux états de 1614, qui furent les derniers avant ceux de 1789, l'orateur du tiers état, Robert Miron, fit entendre encore des doléances hardies, dans un langage qui eût pu être çà et là plus simple et plus sobre. Il y a là de fières paroles, et qu'on dirait cornéliennes, sur ces nobles qu'on ne reconnaît plus en ce degré où la vertu de leurs ancêtres les a élevés, et d'où leurs défauts les peuvent à bon droit faire déchoir, et des paroles navrantes sur la misère résignée du pauvre peuple, qu'écrasent « les soldats, les impôts », comme, plus tard, au temps de la Fontaine; il y a des propositions qui n'ont pas chance encore d'être écoutées, mais qu'on verra reparaître un siècle après. Puis, la monarchie absolue s'impose.

A défaut des états, les parlements eussent pu élever parfois une voix indépendante. Sans doute ils ne représentaient pas le peuple, ni même, malgré les origines de beaucoup de leurs membres, le tiers état; et l'on a observé que, jusque-là, bien loin de manifester des tendances révolutionnaires, ils s'étaient toujours montrés étroitement conservateurs. Mais peu à peu, nous l'avons vu par le discours de d'Aubray dans la *Ménippée,* le parlement de Paris s'était laissé assigner le rôle de tuteur des lois et de médiateur entre les rois et les peuples. Sous la Fronde, il tenta de l'exercer, et il eut sa victoire à la journée des Barricades, qui délivra le conseiller Broussel, arrêté par la cour. Le « bonhomme » Broussel, trop ridiculisé, a été réhabilité par M. Aubertin : c'était un vieux parlementaire libéral, préoccupé de limiter l'autorité royale sans l'affaiblir, en s'opposant aux volontés injustes et en observant les règles consacrées par la pratique des ancêtres. Mais la grande figure du parlement à cette époque, c'est le premier président Mathieu Molé, dont Retz lui-même ne peut s'empêcher d'admirer la fière attitude en face de l'émeute : « Cet homme avait une sorte d'éloquence qui lui était particulière : il n'était pas congru

dans sa langue; mais il parlait avec une force qui suppléait à tout cela, et était naturellement si hardi qu'il ne parlait jamais si bien que dans le péril. » Comme, dans un de ces périls pressants, on proposait d'envoyer une députation à la foule, il s'écria : « Je mourrai plutôt mille fois que de me soumettre à rendre compte au peuple des résolutions de cette compagnie. » C'était là, il faut bien le dire, le véritable esprit du parlement : beaucoup plus que les Broussel et les Blancmesnil, Molé en conservait le dépôt; mais les modérés qui essayent de se maintenir à égale distance des excès opposés n'ont jamais réussi qu'à déplaire aux deux partis.

L'éloquence du barreau devait, au contraire, se développer au moment où disparaissait l'éloquence politique; car, dans le silence général, sa voix moins haute s'amplifie et se fait mieux entendre. Que, dès le xvie siècle, elle traitât des sujets importants et fixât l'attention publique, nous le savons par l'exemple d'Étienne Pasquier et d'Antoine Arnauld. D'Antoine Lemaistre, qui appartenait à cette grande famille des Arnauld, on raconte que les prédicateurs venaient l'écouter, désespérant d'être écoutés eux-mêmes, quand il plaidait. Retiré à Port-Royal, il prit soin d'émailler de citations sacrées le recueil de ses plaidoyers, trop profanes à ses yeux; un parfait janséniste les eût anéantis.

L'éloquence religieuse avait eu déjà ses modèles et, au xviie siècle, sera riche en chefs-d'œuvre. Le style et la langue de l'éloquence politique ou judiciaire sont encore mal affermis, même au temps de l'avocat Pierre Corneille, et Racine, pour en tirer des effets comiques, n'aura qu'à se souvenir du verbiage emphatique des plaideurs[1]. Au barreau, il fallait un Boileau et un Vaugelas, législateur et particulièrement grammairien; ce rôle échut à l'ami de Boileau et de Racine, au traducteur de Cicéron, Olivier Patru (1604-1681), le Quintilien de ce siècle, pour parler comme Boileau lui-même. « Patru, dit Sainte-Beuve, est un nom plus qu'un auteur. » On ne lit plus guère ses plaidoyers, qui sont corrects, mesurés, soutenus plutôt que chaleureux; mais le souvenir de sa réforme survit. Cette réforme ne porte pas uniquement sur les détails de la langue. Il est vrai que Patru finit par ne plus être qu'un avocat consultant, ou plutôt un grammairien consultant, arbitre des difficultés du langage. Mais il avait donné auparavant

1. Voir notre fascicule des *Plaideurs*.

des leçons et des exemples de composition bien équilibrée, de proportion et de discrétion, d'exacte appropriation des parties à l'ensemble et du ton aux sujets, en un mot, de justesse et de convenance. Beaucoup plus jeune, Barbier d'Aucourt fut aussi un critique et un puriste autant et plus qu'un avocat.

Cependant, à persévérer dans cette voie, on risquait d'aboutir à une sorte d'impuissance distinguée. La matière de l'éloquence vraie faisait défaut, si la forme en était épurée. Bien rares devenaient les occasions qui pouvaient lui fournir un aliment même passager, comme ce procès de Fouquet qui provoqua les éloquents Mémoires de Pellisson, les seuls plaidoyers français, selon Voltaire, qui rappellent la manière de Cicéron. Tout était apaisé; mais si cette paix était pour l'éloquence sacrée une condition de prospérité, pour l'éloquence civile elle était un lent dépérissement.

V

Le dix-huitième siècle et les préludes de la Révolution. La jeunesse de Mirabeau.

Le XVIIIe siècle, surtout dans sa seconde partie, fut pour elle une époque de renouvellement; elle s'y aguerrit, s'y arma par les luttes de la Révolution. Plus d'un magistrat et d'un avocat du XVIIIe siècle, sans doute, se rattacha à la tradition du XVIIe. C'est un « classique », un lettré savant et délicat, un orateur majestueusement et un peu solennellement cicéronien, que le chancelier d'Aguesseau, mort en 1751, homme incorruptible, au témoignage de Saint-Simon, mais qui n'eut pas, comme l'Hospital et les Molé, à faire face au péril et à ceindre haut, pour l'action, la toge sans plis où se drapa son éloquence trop sagement pacifique. Et c'est à l'école du XVIIe siècle aussi qu'il s'est formé, ce solide raisonneur, ce narrateur lucide, Cochin (1687-1747), dont Vinet a dit : « Ce qui le caractérise avant tout, c'est la force et la simplicité de sa logique. Il est excellent dialecticien, sans mettre sa dialectique en évidence... Lorsque Cochin a narré, il a prouvé. »

Mais c'est à un âge plus passionné qu'appartiennent Gerbier (1725-1788), « le plus grand orateur qu'ait produit le barreau moderne » (BOISSY D'ANGLAS), renommé surtout pour

l'émouvante beauté de son action oratoire, et qui, héritier des avocats gallicans d'autrefois, fut mêlé au procès où sombra la fortune des jésuites; Loyseau de Mauléon, orateur d'un pathétique fleuri, apologiste de la passion fatale et de ses droits supérieurs à toute règle morale; Linguet, journaliste et pamphlétaire, caractère âprement critique, que ses querelles avec Gerbier et plusieurs autres collègues firent exclure de l'ordre des avocats; Élie de Beaumont, éloquent associé de Voltaire dans sa campagne en faveur des victimes de l'intolérance religieuse.

Cette intolérance, elle eut, à une certaine époque, ses meilleures forteresses dans les parlements : c'est le parlement de Toulouse qui est responsable de la condamnation de Calas. Mais ils eurent aussi leurs regains de popularité. Jamais les parlementaires ne s'étaient pleinement résignés à leur défaite. Le parlement de Paris avait encore ses orateurs; mais ils ne soulevaient plus de barricades. L'abbé janséniste Pucelle (1695-1745) était un improvisateur ardent : « C'était le Démosthène du parlement. Sans affecter l'éloquence, il n'en était que plus éloquent[1]. » Les vieilles passions catholiques, jansénistes, protestantes, les passions philosophiques nouvelles, les affaires des jésuites, les conflits qui se multipliaient entre les divers pouvoirs, rendirent célèbres les noms de Servan, avocat général de Grenoble (1737-1807), auteur d'un *Discours sur la justice criminelle* (1766); des présidents de Monclar et de la Chalotais. Celui-ci (1701-1785) fut l'âme de la résistance du parlement de Rennes à l'autorité arbitraire du duc d'Aiguillon, et c'est dans la forteresse de Saint-Malo qu'avec un cure-dents trempé dans de la suie il écrivit son *Exposé justificatif*. Ce cure-dents, si l'on en croit Voltaire, gravait pour l'immortalité. Si l'on en croit Villemain, toute cette éloquence momentanée se serait évanouie avec le moment qui l'inspira. Caradeuc de la Chalotais, orateur, polémiste, pédagogue, a pourtant laissé autre chose qu'un nom.

Malgré ce retour de faveur, le rôle populaire du parlement était bien fini. Une assemblée de magistrats dépendants et qui payaient le droit de rendre la justice ne pouvait suffire à l'opinion publique toujours plus enhardie. Elle se prononça contre les parlementaires dégénérés pour Beaumarchais quand, dix ans avant le *Mariage de Figaro,* il lançait contre l'un d'eux ces

1. *Mémoires* du président Hénault.

fameux *Mémoires* (1774), « arsenal de malice et d'éloquence, d'esprit et de colère, de raison et d'invective. » (Villemain.) Ces états généraux, auxquels le parlement affectait de se croire supérieur, allaient apparaître comme la seule ressource efficace d'un pays qui voulait vivre. Aussi les parlements fourniront-ils à la Constituante peu d'orateurs de mérite en dehors du fougueux d'Éprémesnil et de l'habile Adrien Duport. Mais le barreau fut comme une grande école préparatoire à l'éloquence politique. Il ne se contenta pas du renom discret d'un Tronchet, jurisconsulte avant tout. Il poussa à la tribune Barnave, avocat de Grenoble; Robespierre, avocat d'Arras, et à l'Académie aussi bien qu'à la tribune, le raisonnable Target, qui s'était honoré en faisant rendre aux protestants, dès 1787, leur état civil, et qui aimera mieux être « le père de la Constitution » que le défenseur de Louis XVI. Mais Louis XVI trouva pour l'assister, avec le vieux Malesherbes, l'avocat Romain de Sèze (1748-1828), qui devait survivre longuement à son acte de courage.

Reconnaissons-le, d'ailleurs, ces avocats, entrés dans la vie politique, ne permirent pas assez souvent à l'auditoire d'oublier qu'ils étaient des avocats. C'est leur faiblesse cachée ou déclarée. Le grand orateur de l'assemblée nouvelle, ce ne sera pas un légiste; il n'aura pas l'expérience, mais aussi il n'aura pas le formalisme des gens de robe; quoiqu'il appartienne à la noblesse d'épée, il n'aura pas les préjugés de la noblesse. Il sera l'élève de la nature, des philosophes et de la prison, lieu propice aux méditations profondes. Peu d'hommes, en effet, ont pratiqué plus familièrement la prison que Gabriel-Honoré Riquetti, comte de Mirabeau : né au Bignon (entre Sens et Nemours) le 9 mars 1749, incarcéré plusieurs fois dès sa jeunesse, pour de trop certains désordres, bien durement payés, sur les réquisitions de son père, l'original et terrible marquis de Mirabeau (1715-1789), auteur d'œuvres confuses, traversées d'éclairs, et dont la plus connue est l'*Ami des hommes,* il ne quitta Vincennes, sa dernière prison, que moins de dix ans avant la Révolution : il avait alors plus de trente ans. Il n'en avait que vingt et un lorsqu'il conquit à sa cause (14 mai 1770) son oncle Jean-Antoine, bailli de Mirabeau (1717-1794), chevalier de Malte, ancien gouverneur de la Guadeloupe et général des galères, homme d'une sincérité altière et rude. L'oncle vanta inutilement au père la droiture de cœur, l'élévation d'âme, la « force de génie », sans doute un peu exubérante, du jeune homme :

Mon cœur s'élargit beaucoup en le voyant; je le trouvai laid, mais point mauvaise physionomie, et il a, derrière ses coutures de petite vérole et des traits qui se sont beaucoup changés, du fin, du gracieux et du noble. S'il n'est pas pire que Néron, il sera meilleur que Marc-Aurèle, car je ne crois jamais avoir trouvé tant d'esprit ; ma pauvre tête était absorbée. Je te le répète, ou c'est le plus adroit persifleur de l'univers, ou ce sera le plus grand sujet de l'Europe pour être général de terre ou de mer, ou ministre, ou chancelier, ou pape, ou tout ce qu'il voudra. Tu étais quelqu'un à vingt et un ans ; mais pas la moitié... Cette tête-là est un moulin à pensées et idées, dont plusieurs sont très neuves ; tu trouveras comme moi que le fourneau est chaud, très chaud ; mais, cher frère, rappelons-nous cet âge-là *et le salpêtre particulier à notre sang;* il est bon qu'il soit à portée d'être connu ; car, entendant parfaitement raison, il n'entend que cela, et a une peine horrible à se soumettre à toutes les autres brides de l'humanité.

Pourtant, après une sorte d'exil laborieux en Corse, un rapprochement s'était opéré, et Gabriel avait épousé une des plus riches héritières de la Provence (1772) ; mais cette apparente réhabilitation fut suivie des pires rechutes, à travers lesquelles, aussi puissant dans le travail qu'emporté dans la passion, il écrivit l'*Essai sur le despotisme* (1775), le *Traité des lettres de cachet et des prisons d'Etat* (1778). Le despotisme paternel lui avait appris à haïr le despotisme monarchique ; quant aux lettres de cachet et aux prisons d'Etat, sa compétence était sans rivale. De temps à autre, il essayait, toujours en vain, de désarmer son père, sans cesser, d'ailleurs, de lui fournir plus de motifs d'indignation encore que de fierté.

Mon père, je suis loin de vouloir m'excuser ; je vous écris, au contraire, avec la conscience d'un coupable qui s'accuse, et demande grâce à son juge. Ne me la refusez pas, au fond de votre âme... Je jure dans toute la sincérité de mon cœur, de ce cœur qui n'est pas dépravé, que les rigueurs que j'ai mal interprétées, sans doute, et dont j'ai cru avoir à me plaindre, n'en ont jamais chassé les sentiments de tendresse et de respect que je vous dois...

Mon père, vous dites et vous croyez que je suis un fol. Si je le suis, j'ai droit du moins à votre commisération, et ma situation est bien cruelle ; mais je ne le suis pas, quoique j'aie été capable des plus grandes folies. Deux ans de solitude m'ont permis de scruter mon cœur. Il est bon, mais fougueux ; mon esprit lui-même est mélangé de bien comme de mal. C'est mon imagination trop bouillante, trop impétueuse et trop mobile qui a fait mes erreurs, et mes fautes et mes maux. Cette imagination est amortie et brisée. Le vieil homme n'est plus, et le vieil homme serait encore, qu'un bienfait tel que celui qui me rendrait votre vue et mon existence l'enchaînerait à jamais à vous (1779).

Quelquefois seulement il l'émeut, par exemple lorsque, en juin 1783, il plaide sa propre cause dans son procès contre sa femme. En 1786, il voyage en Allemagne, d'où il rapporte la matière d'une *Histoire de la monarchie prussienne* (1788). Il y

trace un beau portrait de Frédéric II; ce qu'il admire en ce grand roi, c'est qu'il ne fut pas moins éminemment son propre ouvrage que celui de la nature. « Sa destinée fut telle que les événements tournaient à son avantage souvent par le concours de sa conduite habile, *quelquefois malgré ses fautes;* et tout, jusqu'au tribut d'erreurs qu'il paya à l'humaine faiblesse, porta l'empreinte de sa grandeur, de son originalité, *de son indomptable caractère.* » A cette date, ses idées sont fixées, il est prêt à jouer son rôle et un rôle nettement défini dans les prochains états. Il écrit au libraire strasbourgeois Lenoir et au major de Mauvillon (10 août et 8 novembre 1788) :

Quant à mes vues particulières, je vous le dirai nettement : guerre aux privilégiés et aux privilèges, voilà ma devise. Les privilèges sont utiles contre les rois; mais ils sont détestables contre les nations, et jamais la nôtre n'aura d'esprit public tant qu'elle n'en sera pas délivrée; voilà pourquoi nous devons rester, et pourquoi je serai personnellement, moi, très monarchique. Eh! de bonne foi, que serait une république composée de toutes les aristocraties qui nous rongent? Le foyer de la plus active tyrannie...

Que la nation reçoive une représentation juste, sage, proportionnée entre les divers membres de l'État, propre aux grands effets qui en doivent résulter, la confiance la plus respectueuse s'y attachera; car ces oppositions, dont on fait tant de bruit d'avance, se dissipent à la fin dans les acclamations générales; elle se perfectionnera par les décrets de cette Assemblée même; n'ayant pas de direction au mal, elle fera les plus grands biens; l'esprit du siècle passera tout entier dans les délibérations d'une Assemblée pareille; et ce sera nous qui réformerons, par notre exemple, les autres nations libres de l'Europe.

La noblesse de Provence le renie; il rompt fièrement avec elle (5 février 1789). Elle n'a pas compris qu'il eût été habile de donner aujourd'hui ce qui lui sera infailliblement arraché demain; elle l'a proclamé criminel pour avoir cru que le peuple pouvait avoir raison. Mais le peuple qui se plaint a toujours raison, et le seul défenseur qu'il ait trouvé hors de son sein est un aristocrate de naissance qui ne l'est pas de cœur.

Dans tous les pays, dans tous les âges, les aristocrates ont implacablement poursuivi les amis du peuple; et si, par je ne sais quelle combinaison de la fortune, il s'en est élevé quelqu'un dans leur sein, c'est celui-là surtout qu'ils ont frappé, avides qu'ils étaient d'inspirer la terreur par le choix de la victime. Ainsi périt le dernier des Gracques de la main des patriciens; mais, atteint du coup mortel, il lança de la poussière vers le ciel, et de cette poussière naquit Marius, — Marius, moins grand pour avoir exterminé les Cimbres que pour avoir abattu dans Rome l'aristocratie de la noblesse!

Malheur donc aux ordres privilégiés! Le comte de Mirabeau

sera l'homme du peuple; « car les privilèges finiront, mais le peuple est éternel ». Il n'ignore certes pas combien difficile est la tâche de faire triompher la raison et la vérité sans reconnaître d'autre monarque que sa conscience, d'autre juge que le temps : « Eh bien, je succomberai peut-être dans cette entreprise, mais je n'y reculerai pas[1] ! » Il est sûr de l'avenir, sûr de la vie; la Révolution est faite en lui avant de l'être dans les faits.

VI

L'éloquence de Mirabeau. — Mirabeau, Maury et Barnave.

Les souvenirs de cette vie désordonnée pesèrent jusqu'au bout sur lui et toujours affaiblirent l'action morale qu'il pouvait légitimement ambitionner d'exercer sur les états généraux devenus Assemblée constituante. Ses adversaires ne se firent pas faute de les réveiller, et lui-même alla plus d'une fois au-devant d'un reproche qu'il sentait facile. Dans la discussion sur la Déclaration des droits de l'homme (août 1890), il s'écrie : « Sans doute, au milieu d'une jeunesse très orageuse, par la faute des autres, et surtout par la mienne, j'ai eu de grands torts, et peu d'hommes ont, dans leur vie privée, donné plus que moi prétexte à la calomnie, pâture à la médisance ; mais, j'ose vous en attester tous, nul écrivain, nul homme public n'a plus que moi le droit de s'honorer de sentiments courageux, de vues désintéressées, d'une fière indépendance, d'une uniformité de principes inflexibles. » Inflexibles, c'est beaucoup dire. Mais toute étude sur Mirabeau serait incomplète et injuste si l'on oubliait les conceptions politiques de l'homme d'État en jugeant le génie de l'orateur.

Les recueils de morceaux choisis risquent de donner à leurs jeunes lecteurs une fausse idée de l'orateur même, quand ils reproduisent, seul ou presque seul entre ses discours, celui qu'il prononça *Sur la Contribution du quart* (24 sept. 1789) pour appuyer les plans financiers de Necker, et la péroraison classique : « Aujourd'hui la banqueroute, la hideuse banqueroute est là; elle menace de consumer vous, vos propriétés, votre honneur,... et vous délibérez ! » Bien que ce discours soit, au fond, très sage, l'allure générale en est un peu saccadée, le ton

1. Lettre à M***, mai 1789.

un peu déclamatoire, et, si l'on jugeait Mirabeau d'après lui, on aurait l'idée d'un harangueur fougueux, improvisateur inspiré, sorte de Shakespeare de l'éloquence (le mot est de Barnave), fécond en effets dramatiques et en virulentes apostrophes : « Silence aux trente voix! » conscient de toute la puissance de sa laideur, et secouant sur l'Assemblée aux jours de tempête cette « hure » monstrueuse qui la terrifiait.

Dès lors, on ne comprendrait plus guère l'admiration de Villemain pour la force lumineuse et *pratique* de cet esprit, capable par sa seule vigueur interne de produire un discours médité et construit en un moment. Mais Villemain lui-même ignorait le Mirabeau que révèlent les *Souvenirs* d'Étienne Dumont, et qui, dédaigneux de la volubilité française, loin d'être un harangueur rapide, appuyait sur les mots, dont il enfonçait toute la valeur dans les esprits : « Son défaut était peut-être un peu d'apprêt et de prétention à son début. Sa manière ordinaire était un peu traînante. Il commençait avec quelque embarras, hésitait souvent, mais de manière à exciter l'intérêt. On le voyait, pour ainsi dire, chercher l'expression la plus convenable, écarter, choisir, peser les termes, jusqu'à ce qu'il se fût animé et que les soufflets de la forge fussent en fonction. » Alors il était Mirabeau, et non pas seulement un grand orateur, mais un grand artiste, incomparable diseur et liseur, habile à enchâsser heureusement dans son discours tel billet qu'on lui faisait parvenir à la tribune même, tel mot qu'il venait d'entendre.

Mais il y a plus : écho de plusieurs contemporains, Chateaubriand avait accusé Mirabeau d'être un plagiaire. Il ne l'était pas, sans doute, puisqu'il ne s'inquiétait pas de cacher les sources où il puisait, et qu'il lui arriva de lire ostensiblement à la tribune des manuscrits d'une écriture étrangère, un peu fine même, il l'éprouva pour la lecture ou pour la diction en public. Mais M. Aulard a prouvé, surtout d'après les papiers du pasteur suisse Reybaz, un des « fournisseurs » attitrés de Mirabeau, que le tribun *commandait* souvent ses discours, et quelquefois les lisait en se bornant à y faire quelques changements de détail, dont il ne manquait pas de s'excuser.

Je vous envoie tous les compliments que m'a valus l'excellent discours dont vous m'avez doté. Ne soyez pas fâché des deux ou trois mots que j'y ai dissimulés : ils resteront dans l'impression ; mais j'ai craint que l'Assemblée ne fût quelquefois ou ne se crût un peu trop gourmandée. Ainsi j'ai ôté (seulement pour la prononciation) le mot *bien*, etc. Maintenant, je vous assure :

1° que le succès a été énorme; 2° que cela passera. Je vous demande la permission d'exercer sur-le-champ la dictature la plus absolue sur le discours, *si vous voulez bien donner droit de cité au petit nombre de pages que j'y ai ajoutées*[1]. *Vale et me ama.*

Reybaz, Dumont, Ramon, Clavière, Duroveray, Pellenc, Lamourette, Génevois et Français, longue serait la liste de ses collaborateurs. Dans ces occasions, qu'on voudrait croire plus rares qu'elles n'ont été, il était l'homme de l'exposition, mais non de la réplique. Après avoir parlé, il quittait la salle des séances pour n'avoir pas à affronter des objections qu'il n'avait pu prévoir, ou, s'il devait écouter la réponse de l'adversaire, il obtenait le renvoi de la discussion au lendemain.

Ces révélations, sans doute, mettent en lumière des côtés nouveaux d'un génie moins exclusivement spontané qu'on ne l'imaginait. Et pourtant, la figure du Mirabeau légendaire subsiste dans ses traits essentiels. Il ne se contentait pas d'ajouter à l'œuvre d'un autre l'accent qui la transfigurait, la flamme qui n'appartenait qu'à lui, cette action oratoire que les anciens estimaient à si haut prix et que l'acteur Molé lui enviait. Il en prenait avec ses collaborateurs plus à son aise que certaines lettres ne donneraient à croire, et ses emprunts n'étaient pas des plagiats serviles. Ils avaient été rendus nécessaires par le rôle même qu'il s'était attribué, par cette espèce de dictature intellectuelle qu'il exerçait sur l'assemblée du haut de la tribune : ne devait-il pas être prêt sur tout comme il était prêt à tout? Nos hommes d'Etat n'ont-ils pas encore leurs secrétaires? Quand un ministre fait préparer son discours par son chef de cabinet, il n'en a pas moins le droit de le donner comme sien. L'inspirateur et l'auteur se confondent, car le point de vue où ils se placent est le même; qu'ils écrivent ou qu'ils parlent, le fond des idées générales leur est commun. Ce que l'homme de génie aura pris au travailleur subalterne, un document retrouvé pourra en fournir l'indication matériellement exacte; mais dans quelle mesure il aura échauffé, dirigé la pensée et la main de son collaborateur, le document n'en dira rien.

Et puis, il est des sujets que Mirabeau possédait mieux que tous les Génevois. Et il y eut, d'autre part, des circonstances qui l'obligèrent à parler d'abondance, à répliquer soit aux interrupteurs, soit aux adversaires avec lesquels on ne pouvait

1. Lettre du 27 août 1790, à Reybaz, après le premier discours sur les assignats, dont l'Assemblée avait voté l'impression.

éluder ni ajourner un débat contradictoire, à improviser enfin, et, précisément, quelques-unes de ses improvisations ont été des chefs-d'œuvre.

Si l'on veut se faire une idée juste du mérite *original* de Mirabeau, il convient, non d'étudier à part un de ses discours comme une œuvre littéraire qui se suffit à elle-même, mais de le replacer dans le milieu où il agissait et parlait, en face des adversaires, souvent redoutables, qu'il avait presque chaque jour à combattre, car sa courte vie parlementaire ne fut qu'un long combat.

La droite ne lui ménagea ni les contradictions ni les insultes. Il y trouvait un rival peu digne de lui dans la personne de son propre frère, le cynique Mirabeau le Jeune, dit Mirabeau-Tonneau, dont Bertrand de Molleville a osé dire qu'il avait plus d'esprit et de talent naturel que son frère. Ce cadet, rimeur et pamphlétaire, semblait chercher les occasions de s'oppóser à son aîné, qu'il grandissait malgré lui. Un adversaire plus à craindre que ce Mirabeau oublié, que d'Éprémesnil, son émule en violence, que le fantaisiste et confus Montlosier, ou que l'abbé de Montesquiou lui-même, malgré sa distinction froide et qui s'imposait, c'eût été l'énergique et loyal Cazalès (1758-1805), ancien capitaine de dragons, royaliste à la fois et libéral, libre dans ses manières, dans son caractère et dans son langage. Mais le parti de la cour, qui lui en voulut toujours de cette indépendance même et de cette supériorité morale, lui préférait son ennemi personnel, l'abbé Maury. Le Toulousain Caza-« lès était par nature et par instinct, dit Villemain, tout ce que Maury voulait devenir à force de travail et d'étude ».

Né en 1746, à Valréas, dans le comtat Venaissin, le futur cardinal Maury était alors dans la force de l'âge. Son tempérament était robuste, sa puissance de travail était grande; son aplomb était imperturbable. Comme la modestie n'était pas la qualité dominante de l'homme, la simplicité n'était pas celle de l'orateur. Il ne manquait pas de dons naturels; mais il manquait de naturel, et paraissait manquer de conviction. Prédicateur connu, il faisait dire à Louis XVI, après un de ses sermons du carême de 1781 : « C'est dommage : si l'abbé Maury nous avait parlé un peu de religion, il nous aurait parlé de tout. » Député du clergé à la Constituante, contre-révolutionnaire résolu, il s'acharna contre Mirabeau. Mais c'est ici qu'éclaterait la différence entre l'orateur véritable et le rhéteur, si l'on esquissait une comparaison inutile. Maury n'est pas cepen-

dant un déclamateur vulgaire : il est habile, dangereusement perfide, infatigablement facile, et de ses phrases trop apprêtées sort parfois un trait plus frappant, comme celui-ci, perdu dans la péroraison plus ornée qu'émue du discours sur la constitution civile du clergé (29 novembre 1790) : « Prenez-y garde, il n'est pas bon de faire des martyrs! » Il n'y a pas d'éloquence sans âme, et la faconde de l'abbé Maury n'a pas d'âme. Ses bons mots faisaient rire; son *Essai sur l'éloquence de la chaire* est d'une lecture agréable, sinon instructive; il eut d'ailleurs la suprême habileté de survivre à la Révolution et même à l'Empire, dont il fut le courtisan; mais le prêtre sans scrupule qui mourut sans gloire, à Rome, en 1817, ne fut jamais de taille à jouer dans le drame révolutionnaire ce rôle de protagoniste où il essayait de se hausser.

Mieux que Maury, Barnave (1761-1793) soutiendrait la comparaison avec Mirabeau, qu'il s'applique aussi à contredire, mais avec plus de gravité toujours, de succès quelquefois. Avec les frères Charles et Alexandre de Lameth, hommes résolus, anciens volontaires de la guerre d'Amérique, qui formèrent avec lui un triumvirat souvent agressif, avec Adrien Duport qui lui ouvrait les trésors d'une érudition politique inépuisable, il fit à Mirabeau une guerre passionnée, d'autant moins inoffensive que la passion prenait les dehors d'une raison sage jusqu'à la froideur. « Il n'y a point de divinité en toi! » lui criait Mirabeau. Le jeune avocat dauphinois était, en effet, un parleur élégant, clair, persuasif, un orateur d'affaires à la manière anglaise, suivant la remarque de Mme de Staël. On a dit que son principal talent était dans l'argumentation; avec raison, si l'on ajoute que cette argumentation habile est souvent un peu molle et lâche. Barnave raisonne avec justesse et suite, mais sans cette vigueur concentrée qui fait les grands dialecticiens. Il prend trop de soin, du reste, de marquer les liaisons, toute l'ossature d'une argumentation qu'alourdit cet appareil indiscrètement étalé. Il fait montre aussi trop volontiers de sa facilité d'improvisateur, et Mirabeau, répondant à l'une de ces improvisations superficielles, débuta en s'appropriant ce mot de Chamfort qu'il venait d'entendre : « La facilité est un beau talent, à condition de n'en pas user. » Mais enfin, dans tel grand débat comme le débat sur le droit de paix et de guerre (mai 1790), c'est Barnave qui paraît bien avoir raison lorsqu'il pose ce principe : « On ne peut contester que l'acte qui nécessite après lui l'augmentation des impositions, la disposition

des propriétés, que l'acte qui peut anéantir la liberté publique, dissoudre la machine politique, doit être confié à ceux qui doivent exprimer la volonté générale... Donc jamais un Etat ne peut être constitué en guerre sans l'approbation de ceux en qui réside le droit de le faire. » Sa démonstration est très forte lorsqu'il réfute le système de Mirabeau (le roi déclarant la guerre concurremment avec la nation), qu'il en signale les dangers, et oppose aux guerres « ministérielles », souvent malheureuses autant qu'injustes, les guerres entreprises avec enthousiasme et glorieusement terminées par la nation.

Quand il conclut que les vrais amis de la liberté refuseront de conférer au gouvernement ce droit funeste, nous sommes avec lui, et la réponse de Mirabeau, si remarquable qu'elle soit, ne nous ramène pas à l'opinion contraire. Celui-ci ne se trompe pas sur la valeur de son jeune adversaire, et affecte de ne s'adresser qu'à lui dans toute l'assemblée : « M. Barnave m'a fait l'honneur de ne répondre qu'à moi; j'aurai pour son talent le même égard; et je vais à mon tour essayer de le réfuter. »

L'essai n'est pas pleinement heureux, mais le débat s'élargit et se vivifie quand son « moi » si énergiquement personnel se dégage des abstractions politiques. Barnave ne s'était pas interdit certaines insinuations blessantes; il les repousse avec fierté, mais sans hauteur : « Je ne suivrai pas cet exemple. Je ne crois pas qu'il soit plus conforme aux convenances de la politique qu'aux principes de la morale d'affiler le poignard dont on ne saurait blesser ses rivaux sans en ressentir bientôt sur son propre sein les atteintes. Je ne crois pas que des hommes qui doivent servir la cause publique en véritables frères d'armes, aient bonne grâce à se combattre en vils gladiateurs, à lutter d'imputations et d'intrigues, et non de lumières et de talents; à chercher dans la ruine et la dépression les uns des autres de coupables succès, des trophées d'un jour, nuisibles à tout, et même à la gloire. » Voilées et relativement décentes dans l'enceinte de l'Assemblée, ces insinuations se faisaient directes et violentes au dehors, où l'on criait un pamphlet intitulé : *Grande trahison découverte du comte de Mirabeau.* Le 22 mai 1790, lendemain du duel oratoire de Barnave et de Mirabeau, Barras formulait à la tribune une accusation plus franche. C'est alors que, dominant les clameurs, Mirabeau s'écria :

On répand les bruits de perfidie, de corruption; on invoque les vengeances populaires pour soutenir la tyrannie des opinions. On dirait qu'on ne peut,

sans crime, avoir deux avis dans une des questions les plus délicates et les plus difficiles de l'organisation sociale. C'est une étrange manie, c'est un déplorable aveuglement que celui qui anime ainsi les uns contre les autres des hommes qu'un même but, un sentiment indestructible, devraient, au milieu des débats les plus acharnés, toujours rapprocher, toujours réunir ; des hommes qui substituent ainsi l'irascibilité de l'amour-propre au culte de la patrie, et se livrent les uns les autres aux préventions populaires! Et moi aussi, on voulait, il y a peu de jours, me porter en triomphe, et maintenant on crie dans les rues : « *La grande trahison du comte de Mirabeau!* » Je n'avais pas besoin de cette leçon pour savoir qu'il y a peu de distance du Capitole à la roche Tarpéienne. Mais l'homme qui combat pour la raison, pour la patrie, ne se tient pas si aisément pour vaincu. Celui qui a la conscience d'avoir bien mérité de son pays, et surtout de lui être encore utile ; celui que ne rassasie pas une vaine célébrité, et qui dédaigne les succès d'un jour pour la véritable gloire ; celui qui veut dire la vérité, qui veut faire le bien public, indépendamment des mobiles mouvements de l'opinion populaire, cet homme porte avec lui la récompense de ses services, le charme de ses peines et le prix de ses dangers. Il ne doit attendre sa moisson, sa destinée, la seule qui l'intéresse, la destinée de son nom, que du temps, ce juge incorruptible qui fait justice à tous. Que ceux qui prophétisaient depuis huit jours mon opinion sans la connaître, qui calomnient en ce moment mon discours sans l'avoir compris, m'accusent d'encenser des idoles impuissantes au moment où elles sont renversées, ou d'être le vil stipendié des hommes que je n'ai pas cessé de combattre ; qu'ils dénoncent comme un ennemi de la Révolution celui qui peut-être n'y a pas été inutile ; qu'ils livrent aux fureurs du peuple trompé celui qui depuis vingt ans combat toutes les oppressions..., que m'importe? Ces coups de bas en haut ne m'arrêteront pas dans ma carrière. Je leur dirai : « Répondez, si vous pouvez ; calomniez ensuite tant que vous voudrez. »

Voilà le vrai Mirabeau, et celui-là ne doit rien à des collaborateurs : il est grand dans ses moments orageux, justement parce qu'il y est lui-même. Ici, l'on ne songe plus à l'élégant Barnave, dont la destinée pourtant ne fut pas moins tragique, car il mourut à trente-deux ans sur l'échafaud, suspect d'être le confident et le complice de Marie-Antoinette, qu'il fut chargé de ramener de Varennes à Paris. En réalité, il avait toujours été un modéré, un constitutionnel : pas plus que Mirabeau, il ne trahissait la Révolution parce qu'il s'efforçait de la contenir et de l'apaiser. La Terreur les eût peut-être rapprochés et confondus dans les mêmes périls ; mais, le 2 avril 1791, Mirabeau mourait, debout, on peut le dire, et en pleine lutte : ce jour-là même Talleyrand lisait pour lui un discours qu'il avait préparé sur les successions en ligne directe.

On sait qu'il avait fini, lui aussi, par se rapprocher de la cour, et on lui a sévèrement reproché d'avoir été payé de sa « trahison ». Mais, d'abord, il ne fut jamais un tribun du peuple à idées systématiquement révolutionnaires. Certains passages de sa correspondance donneraient à croire qu'à l'exemple des

philosophes du XVIIIe siècle, dont il fut le lecteur assidu et le disciple fervent, il sacrifiait volontiers les faits aux idées, et cherchait ce qui devait être, logiquement, plutôt que ce qui pourrait être, historiquement, dans un pays qui est la France. Longtemps homme de pensée sans rôle actif, homme d'État sans occasion de se produire, il a pu se complaire aux rêves d'un « idéologue ». Mais il était né pour être homme d'action, et doué du sens des réalités, des possibilités immédiates et successives, point absolu, point *radical*, plutôt libéral, au contraire, ou, comme nous disons, opportuniste. A la veille de la Révolution (22 oct. 1788), il écrit au major de Mauvillon :

Trois chemins doivent nous conduire à la plus inaltérable indulgence : la conscience de nos propres faiblesses ; la prudence qui craint d'être injuste ; et l'envie de bien faire, *qui, ne pouvant refondre ni les hommes ni les choses, doit chercher à tirer parti de tout ce qui est, comme il est*. Je me crois obligé de porter désormais cette extrême tolérance sur toutes les opinions philosophiques et religieuses. Il faut réprimer les mauvaises actions, mais souffrir les mauvaises pensées, et surtout les mauvais raisonnements... *En vérité, dans un certain sens, tout m'est bon, les événements, les choses, les opinions ; tout a une anse, une prise...* N'excommunions personne et associons-nous à quiconque a un cheveu sociable.

A la Constituante, c'est la fougue de son tempérament qui lui a donné des airs de Titan révolté ; le fond de ses discours, pourtant, est fait de quelques idées largement, mais incontestablement conservatrices. Voyez comme, dès le 1er septembre 1789, dans le discours sur le droit de veto suspensif qu'il revendique pour le roi, il définit le rôle nécessaire de la puissance exécutive, et s'attache à la garantir des usurpations du pouvoir législatif. Oui, il se passionne, mais jamais au point d'oublier ses principes directeurs. Oui, il se vend, mais pas pour dire le contraire de sa pensée. « Mirabeau, dit la Fayette dans ses *Mémoires*, n'était pas inaccessible à l'argent; mais pour aucune somme il n'aurait soutenu une opinion qui eût détruit la liberté et déshonoré son esprit. » Le meilleur commentaire de ce jugement est la lettre décisive qu'il adressa, le 22 octobre 1790, au comte de la Marck, intermédiaire officieux entre la cour et lui.

Quoi ! ces stupides coquins, enivrés d'un succès de pur hasard, vous offrent tout platement la contre-révolution, et l'on croit que je ne tonnerai pas ? *En vérité, mon ami, je n'ai nulle envie de livrer à personne mon honneur et à la cour ma tête.* Si je n'étais que politique, je dirais : « J'ai besoin que ces gens-là me craignent. » Si j'étais leur homme, je dirais : « Ces gens-là ont besoin de me craindre. » Mais je suis un bon citoyen, qui aime la gloire,

l'honneur et la liberté avant tout, *et certes messieurs du rétrograde me trouveront toujours prêt à les foudroyer.* Hier, j'ai pu les faire massacrer; s'ils continuaient sur cette piste, ils me forceraient à le vouloir, ne fût-ce que pour le salut du petit nombre d'honnêtes gens d'entre eux. *En un mot, je suis l'homme du rétablissement de l'ordre, et non d'un rétablissement de l'ancien ordre.*

Là est l'unité de sa vie en apparence si confuse : il fut l'homme de la révolution sans être un révolutionnaire, et plus tard l'homme de la cour, sans jamais devenir un contre-révolutionnaire ou un courtisan. Loin d'être incompatible avec sa passion innée pour la liberté, son amour raisonné de l'ordre en était comme le fond solide; c'est la liberté dans l'ordre qu'il rêvait pour la France, la liberté sous la loi. Mais il était venu trop tard ou trop tôt : trop tard pour améliorer et conserver les parties saines de l'ancien régime, trop tôt pour fonder le régime nouveau de la liberté légale.

VII

L'éloquence sous la Législative et la Convention. Vergniaud, Danton, Robespierre.

Un orateur obstiné et implacable, mais qui brilla peu à la tribune de la Constituante, Maximilien Robespierre (1758-1794), fit décider que les constituants ne seraient pas rééligibles à la Législative. Par là il écartait ses rivaux heureux, sans quitter lui-même Paris, où le club des Jacobins était docile à son influence. Mais la très sensible différence qu'on remarque entre les orateurs des deux premières assemblées de la Révolution tient à une cause plus profonde. L'ère, relativement sereine, des débats constitutionnels et des généralités philosophiques se fermait, l'ère des passions s'ouvrait.

La vivacité de quelques-unes de ces passions peut étonner aujourd'hui un lecteur de sang-froid qui a connu et goûté l'éloquence mesurée et raisonnable des orateurs du centre de la Constituante, des Clermont-Tonnerre et des Lafayette, des abbés Sieyès et Grégoire, des Chapelier, des Malouet, des Thouret. Jamais discours de Mirabeau lui-même ne souleva les acclamations qui accueillirent la harangue enflammée et ampoulée du méridional Isnard sur les émigrés (29 nov. 1791) :

Disons à l'Europe que nous respecterons toutes les constitutions des divers

empires; mais que si les cabinets des cours étrangères tentent de susciter une guerre des rois contre la France, nous leur susciterons une guerre des peuples contre les rois! Disons-lui que dix millions de Français, embrasés du feu de la liberté, armés du glaive de la raison, de l'éloquence, pourraient seuls, si on les irrite, changer la face du monde, et faire trembler tous les tyrans sur leurs trônes! Enfin disons-lui que tous les combats que se livrent les peuples par ordre des despotes... (*Les applaudissements ne discontinuent pas, l'Assemblée est dans une grande agitation.*) Je demande du silence; n'applaudissez pas, Messieurs, n'applaudissez pas : respectez mon enthousiasme; c'est celui de la liberté! Disons-lui que les combats que se livrent les peuples par ordre des despotes ressemblent aux coups que deux amis, excités par un instigateur perfide, se portent dans l'obscurité; le jour vient à paraître, ils jettent leurs armes, s'embrassent, et se vengent de celui qui les trompait! De même si, au moment que les armées ennemies lutteront avec les nôtres, le jour de la philosophie frappe leurs yeux, les peuples s'embrasseront à la face des tyrans détrônés, de la terre consolée et du ciel satisfait! (*La salle retentit d'applaudissements.*)

Emphase naïve? Mais cette naïveté même est une force. Communiquez à l'enthousiaste Isnard notre peur moderne du ridicule, il n'entraînera plus, s'il ne fait plus sourire. Ne voit-on pas que l'âme de l'Assemblée entière vibre à l'unisson de la sienne? Cela suffit. L'orateur est éloquent, puisqu'il est ému et qu'il émeut. Patrie en danger, étrangers qui la menacent, émigrés qui la trahissent, citoyens qui la vengent, guerre des nations contre les tyrans, ce sont là pour nous de grands mots refroidis : c'étaient alors des choses vivantes et poignantes. La *Marseillaise* et le *Chant du départ* ne sont pas des compositions froidement sages. Rousseau, dont ces orateurs sont pénétrés, n'est pas simple. Seulement, grand écrivain, il forge solidement ses périodes. Eux, ils abandonnent les leurs au flot d'une improvisation où le sentiment est chaleureux, mais la forme banale. Ils expriment des choses nouvelles dans un style vieilli. « Le malheur de l'éloquence révolutionnaire, a dit très justement M. Lanson, est que sa puissante expansion coïncide avec une période d'affaiblissement littéraire. De là la générale médiocrité des formes oratoires,... si bien que, littérairement, notre éloquence politique manque son entrée : elle revêt précisément les formes qui vont mourir. »

C'est ce qui rend si difficilement lisibles les meilleurs discours d'un avocat de Bordeaux, Limousin d'origine, Vergniaud (1753-1793), en qui ses contemporains saluaient le Mirabeau de la Législative. C'était un Mirabeau d'occasion, ou, plus équitablement, un Mirabeau intermittent, que les occasions soulevaient au-dessus de lui-même et de son indolence naturelle, un Mirabeau d'un esprit moins vaste, d'un art moins achevé,

car cet art se laisse voir. Il écrivait d'abord ses discours, et y prévoyait, y calculait tous ses effets improvisés en apparence, même le nombre et la place de ses allusions et réminiscences classiques, dont il faisait un usage si intempérant. On admirait alors ces « ornements » que Mirabeau déjà ne s'était pas toujours interdits : par la richesse ou l'opportunité de ses souvenirs mythologiques ou historiques, on jugeait de la culture littéraire d'un orateur, et il vaudrait la peine de les étudier de plus près si l'on voulait approfondir les sources de l'éloquence révolutionnaire. Quelques-uns sont ingénieusement enchâssés, et semblent naître sans effort du spectacle des réalités contemporaines. La Révolution ne ressemblait pas mal, en effet, à Saturne dévorant ses propres enfants, et la légende du lit de Procuste justifiait de façon assez piquante ce trait ironique : « Ce tyran aimait l'égalité ! » Mais le procédé, à la longue, fatigue. C'est un autre procédé, celui de la répétition oratoire, qui refroidit pour nous le discours pourtant si sincèrement patriotique du 16 septembre 1792, prononcé quelques jours avant que Valmy eût sauvé la France.

Allez tous ensemble au camp : c'est là qu'est votre salut... Mais si une terreur panique ou une fausse sécurité engourdit notre courage et nos bras, si nous tournons nos bras contre nous-mêmes, si nous livrons sans défense les postes d'où l'on pourra bombarder la cité, il serait bien insensé, l'ennemi, de ne pas s'avancer vers une ville qui, par son inaction, aura paru l'appeler d'elle-même, qui n'aura pas su s'emparer des positions où elle aurait pu le vaincre ! Il serait bien insensé de ne point nous surprendre dans nos discordes, de ne pas triompher sur nos ruines ! Au camp donc, citoyens, au camp !

Eh quoi ! tandis que vos frères, que vos concitoyens, par un dévouement héroïque, abandonnent ce que la nature doit leur faire chérir le plus, leurs femmes, leurs enfants, demeurerez-vous plongés dans une molle et déshonorante oisiveté ? N'avez-vous pas d'autre manière de prouver votre zèle qu'en demandant sans cesse, comme les Athéniens : « Qu'y a-t-il aujourd'hui de nouveau ? » Ah ! détestons cette avilissante mollesse ! Au camp, citoyens, au camp ! Tandis que nos frères, pour notre défense, arrosent peut-être de leur sang les plaines de la Champagne, ne craignons pas d'arroser de quelques sueurs les plaines de Saint-Denis pour protéger leur retraite. Au camp, citoyens, au camp ! Oublions tout, excepté la patrie. Au camp, citoyens, au camp !

Il y a de l'artifice jusqu'en cette émotion vraie. Il y en a jusque dans la péroraison si entraînante du discours, un peu antérieur (3 juillet 1792), sur la patrie en danger, discours hardi, attaque directe contre le roi, et indirecte contre la royauté, mais qui se termine par la proposition faite aux députés « d'i-

miter les braves Spartiates qui s'immolèrent aux Thermopyles, les vieillards vénérables qui, sortant du sénat romain, allèrent attendre sur le seuil de leurs portes la mort que des vainqueurs farouches faisaient marcher devant eux »! Et tous s'associaient aux transports de l'orateur ; tous se déclaraient prêts à se *dévouer,* comme les citoyens d'autrefois, pour sauver la liberté. C'est, dira-t-on peut-être, qu'imbus d'une fausse éducation classique, ils vivaient dans une atmosphère factice; mais c'est aussi et surtout qu'ils revivaient, pour ainsi dire, leurs souvenirs de l'antiquité. Paris n'était pas si éloigné d'être Rome ou même Sparte. Quant à l'idée de la mort pour la liberté et pour la patrie, comment n'aurait-elle pas été présente en ce moment à tous les esprits? On mourait beaucoup à la frontière; on mourut beaucoup sur la place de la Révolution. Les hommes qui parlaient, qui votaient, qui applaudissaient ou accusaient, savaient que l'enjeu de leurs discours, de leurs votes, de leurs actes, c'était leur vie. Lorsque, dans les derniers jours de la Législative (17 sept. 1792), Vergniaud demandait que les membres de la Commune de Paris répondissent sur leurs têtes de la sûreté des prisonniers, lorsqu'il s'écriait (en invoquant, par malheur, Guillaume Tell) : « Périsse l'Assemblée nationale et sa mémoire, pourvu que la France soit libre! » lorsque tous les députés et tout le public des tribunes, debout, répétaient ce cri d'une seule voix et d'un seul cœur, la scène, qui fait sourire nos critiques au sens rassis, empruntait sa grandeur presque tragique à l'étrangeté des situations et à l'imminence des périls.

A plus forte raison, lorsque la Convention eut succédé à la Législative; lorsque Louvet engagea le long et terrible duel entre les Girondins et les Montagnards; lorsque Guadet, digne lieutenant et presque émule de Vergniaud, dénonçait « cet homme d'opprobre et de crime », Marat; lorsqu'il pouvait dire : « Vous délibérez aujourd'hui, et cependant la mort plane sur vous. » (15 avril 1793.) Vergniaud n'a plus alors le loisir ni le désir de doser ses réminiscences, bien qu'elles ne soient pas absentes même de sa réponse du 31 mai à Robespierre; mais, en cette circonstance décisive, il peut dire, sans trop d'exagération, qu'à « un roman perfide, artificieusement écrit dans le silence du cabinet », il répondra sans méditation et sans art, avec son âme. Du moins son éloquence n'a jamais été plus virile. Elle a de la flamme, d'ordinaire, plus que du nerf. Ici, c'est vraiment une éloquence de combat, offensive autant que défensive,

écrasant réquisitoire en même temps que plaidoyer d'honnête homme.

Enfin Robespierre nous accuse d'être devenus tout à coup des modérés, des Feuillants.

Nous, modérés! *Je ne l'étais pas le 10 août, Robespierre, quand tu étais caché dans la cave.* Des modérés! Non, je ne le suis pas dans ce sens que je veuille éteindre l'énergie nationale. Je sais que la liberté est toujours active comme la flamme, qu'elle est inconciliable avec ce calme parfait qui ne convient qu'à des esclaves. Si on n'eût voulu que nourrir ce feu sacré qui brûle dans mon cœur aussi ardemment que dans celui des hommes qui parlent sans cesse de l'impétuosité de leur caractère, de si grands dissentiments n'auraient pas éclaté dans cette assemblée. Je sais aussi que, dans les temps révolutionnaires, il y aurait autant de folie à prétendre calmer à volonté l'effervescence du peuple qu'à commander aux flots de la mer d'être tranquilles quand ils sont battus par les vents. Mais c'est au législateur à prévenir autant qu'il peut les désastres de la tempête par de sages conseils; et si, sous prétexte de révolution, il faut, pour être patriote, se déclarer le protecteur du meurtre et du brigandage, je suis modéré...

Nous sommes des *modérés!* Mais au profit de qui avons-nous montré cette grande modération? Au profit des émigrés? Nous avons adopté contre eux toutes les mesures de rigueur que commandaient également et la justice et l'intérêt national. Au profit des conspirateurs du dedans? Nous n'avons cessé d'appeler sur leurs têtes le glaive de la loi, mais j'ai repoussé la loi qui menaçait de proscrire l'innocent comme le coupable. On parlait sans cesse de mesures terribles, de mesures révolutionnaires. Je les voulais aussi, ces mesures terribles, mais contre les seuls ennemis de la patrie. Je ne voulais pas qu'elles compromissent la sûreté des bons citoyens, parce que quelques scélérats auraient intérêt à les perdre; je voulais des punitions, et non des proscriptions. Quelques hommes ont paru faire consister leur patriotisme à tourmenter, à faire verser des larmes. J'aurais voulu qu'il ne fît que des heureux. La Convention est le centre autour duquel doivent se rallier tous les citoyens. Peut-être que leurs regards ne se fixent pas toujours sur elle sans inquiétude et sans effroi. J'aurais voulu qu'elle fût le centre de toutes les affections et de toutes les espérances. *On cherche à consommer la Révolution par la terreur, j'aurais voulu la consommer par l'amour.* Enfin, je n'ai pas pensé que, semblables aux prêtres et aux farouches ministres de l'inquisition, qui ne parlent de leur Dieu de miséricorde qu'au milieu des bûchers, nous dussions parler de liberté au milieu des poignards et des bourreaux.

Ce n'est pas Démosthène qui parle, on le sent, ni même Mirabeau : l'un serait plus sobre, l'autre plus âpre et incisif; mais personne n'est plus que Vergniaud l'orateur naturel et le champion de la *liberté*. Il prononce souvent le mot; mais il croit à la chose. Et il est mort, enfin, d'y avoir cru. D'autres renommées sont plus éclatantes, aucune n'est plus pure.

Dès la Législative, un avocat bourguignon né à Arcis-sur-Aube le 26 octobre 1759, plus homme d'action, du reste, qu'avocat, Danton, ministre de la justice, avait, par la simplicité ferme et familière de son langage, fait ressortir ce qu'il y avait

quelquefois d'un peu solennel et vide dans les improvisations méditées de Vergniaud. Il remplaçait Vergniaud à la tribune, le 2 septembre 1792, lorsqu'il fit entendre son cri fameux : « Le tocsin qu'on va sonner n'est point un signal d'alarme, c'est la charge sur les ennemis de la patrie. Pour les vaincre, Messieurs, il nous faut de l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace, et la France est sauvée ! » Cet audacieux devait pourtant avoir bientôt à se défendre, lui aussi, de modérantisme. A trente-cinq ans, le 5 avril 1794, il monta sur l'échafaud où Vergniaud était monté le 31 octobre 1793. « Le salut du peuple, disait-il, exige de grands moyens et des mesures terribles. » Mais, quand le salut du peuple est la loi suprême, unique, les moyens de procurer ce salut variant selon les esprits, et les plus absolus paraissant finalement les plus simples, un Saint-Just (1767-1794) remplace un Danton et dit qu'il n'y a rien à espérer tant que le dernier ennemi de la « liberté » respirera, qu'il faut punir non seulement les traîtres, « mais les indifférents mêmes », qu'il faut gouverner par le fer (c'est-à-dire, en fait, par la guillotine) ceux qui ne peuvent être gouvernés par la justice.

De ce redoutable Danton, qu'on ne peut se résigner à haïr, on a dit que son éloquence avait moins vieilli que celle des orateurs contemporains, précisément parce que, s'il n'était un ignorant, il se donnait et passait pour tel, parce qu'il n'amplifiait pas, ne citait pas les anciens, ne parlait que pour agir. Certes, entre ces deux avocats, Vergniaud et Danton, que le hasard des temps a faits tribuns, la différence est profonde : Vergniaud est un représentant de la bourgeoisie lettrée, qui a lu et se souvient de ses lectures, capable, d'ailleurs, à l'occasion, de prendre en main la direction des affaires ou de regarder en face la mort. Danton, plus *peuple,* non pas d'éducation peut-être, mais de tempérament, ne parle que pour agir, se vante de n'écrire jamais, ne prend pas le temps de composer, de lier un ensemble, de serrer une argumentation, affirme, propose, conclut tout à la fois, ne veut connaître que l'éloquence d'apostrophes, d'interrogations, d'adjurations, et semble moins prêcher la résistance à outrance du haut d'une tribune (20 mars 1793) que sonner la charge à la tête d'une armée.

Faites donc partir vos commissaires ; soutenez-les par votre énergie ; qu'ils partent ce soir, cette nuit même ; qu'ils disent à la classe opulente : « Il faut que l'aristocratie de l'Europe, succombant sous nos efforts, paye notre dette, ou que vous la payiez ; le peuple n'a que du sang ; il le prodigue. Allons, mi-

sérables, prodiguez vos richesses. » (*De vifs applaudissements se font entendre.*) Voyez, citoyens, les belles destinées qui vous attendent. Quoi! vous avez une nation entière pour levier, la raison pour point d'appui, et vous n'avez pas encore bouleversé le monde! (*Les applaudissements redoublent.*) Il faut pour cela du caractère, et la vérité est qu'on en a manqué. Je mets de côté toutes les passions; elles me sont toutes parfaitement étrangères, excepté celle du bien public. Dans des circonstances plus difficiles, quand l'ennemi était aux portes de Paris, j'ai dit à ceux qui gouvernaient alors : « Vos discussions sont misérables; je ne connais que l'ennemi. » (*Nouveaux applaudissements.*) Vous qui me fatiguez de vos contestations particulières, au lieu de vous occuper du salut de la République, je vous répudie tous comme traîtres à la patrie. Je vous mets tous sur la même ligne. Je leur disais : « Eh! que m'importe ma réputation! Que la France soit libre, et que mon nom soit flétri! Que m'importe d'être appelé buveur de sang! » Eh bien, buvons le sang des ennemis de l'humanité, s'il le faut; combattons, conquérons la liberté.

Éloquence vraiment pratique, en effet, faite de choses et pour les choses. Et pourtant, là même — qui ne le sent? — la rhétorique a pénétré. Le mouvement final est une réminiscence de Vergniaud; la phrase finale est d'un goût peu simple. Danton lui-même, hélas! parle la langue de son temps. Elle est chez lui plus concentrée, plus nerveuse et frémissante, parce qu'il est l'homme des situations extrêmes, qui excluent les dissertations, imposent les actes et presque les cris. D'autres sont des parleurs diserts que la nécessité d'agir surprend embarrassés dans leurs toges; lui, il s'est ceint pour la crise, il est la voix de la crise même. Combien, par là, il diffère de son ami Camille Desmoulins (1762-1794), qui mourut avec lui sur l'échafaud, plus jeune encore que lui! Tel article fameux du *Vieux Cordelier* n'est qu'une paraphrase ingénieusement éloquente, un pastiche de Tacite. C'est que les lecteurs, nourris eux-mêmes à l'école de Tite-Live et de Tacite, de Rousseau et de Mably, lisaient sans ironie et sans hâte, saluaient au passage les citations familières, mettaient leur honneur à pénétrer les allusions délicates, à deviner les intentions voilées et les sous-entendus. Camille fut, certes, un homme d'action; il écrit pourtant en brillant rhétoricien du collège Louis-le-Grand, où il avait été le condisciple de Robespierre.

La rhétorique fut la plus forte, et Danton mourut sans phrase, accablé par le verbeux Robespierre. La rhétorique pure et simple, la rhétorique en soi, ne la cherchons point ailleurs que dans les discours mielleux et fielleux de l'incorruptible Maximilien. Il était homme de lettres, comme son intime ami Saint-Just, qui avait écrit un poème épique en vingt chants : poète lauréat d'académies provinciales, avocat provincial besogneux,

« cet ami de l'humanité, dit M. Aulard, semblait nourrir contre les hommes une sombre et mystérieuse rancune ». Doué d'une intelligence froide et d'une volonté tenace, il entreprit de rendre son nom fameux, et l'on ne peut pas dire qu'il y ait échoué. Il voulut aussi être un grand orateur, et il n'y réussit pas autant qu'il l'aurait voulu, surtout à la Constituante, où il ne semble pas que l'attention de Mirabeau se soit fixée sur le maigre avocat d'Arras, député de l'extrême gauche, orateur infatigable et intarissable plutôt qu'heureux, assez obstiné cependant pour conquérir l'attention, sans la sympathie.

La sympathie, il ne la conquit même pas à la Convention, où il reparut fortifié, grandi par la campagne des clubs de 1792, premier député de Paris. En vain le naïf Vergniaud se dépensait à la tribune de la Législative; Robespierre, hors de l'Assemblée, était déjà plus fort que Vergniaud député, plus fort que Danton ministre. Mieux que le premier, il connaissait la foule, savait la diriger ou la déchaîner; mieux que le second, dont les manières étaient brusques et libres, il savait se composer une attitude imposante d'homme de Plutarque. Quand il eut passé le niveau sur les talents et les caractères qui lui faisaient ombrage, il sembla grand, parce qu'il ne souffrait autour de lui personne de grand; mais il fut toujours un pédant. L'exorde du discours sur l'Être suprême (7 mai 1794) rappelle celui de Petit-Jean dans les *Plaideurs:* le monde physique et le monde moral, Caton et César, Sparte et Brutus, les Argonautes et la Pérouse, les hiéroglyphes et l'imprimerie, les mages de l'Asie et Newton, c'est bien du mélange et de l'apprêt pour arriver à établir qu'il faut un culte même à ce peuple français qui est en avance de deux mille ans sur le reste de l'espèce humaine. Il est vrai qu'arrivé au centre de son amplification morale et sentimentale, l'orateur s'y déploie plus à son aise, avec une sorte d'onction mi-sacerdotale, mi-académique. Le matérialiste abstrait à qui il se prend est d'autant plus sûrement réfuté qu'il ne répondra pas.

Quel avantage trouves-tu à persuader à l'homme qu'une force aveugle préside à ses destinées et frappe au hasard le crime et la vertu : que son âme n'est qu'un souffle léger qui s'éteint aux portes du tombeau? L'idée de son néant lui inspire-t-elle des sentiments plus purs et plus élevés que celle de son immortalité? Lui inspirera-t-elle plus de respect pour ses semblables et pour lui-même, plus de dévouement pour la patrie, plus d'audace à braver la tyrannie, plus de mépris pour la mort ou pour la volupté? Vous qui

regrettez un ami vertueux, vous aimez à penser que la plus belle partie de lui-même a échappé au trépas! Vous qui pleurez sur le cercueil d'un fils ou d'une épouse, êtes-vous consolés par celui qui vous dit qu'il ne reste plus d'eux qu'une vile poussière? Malheureux qui expirez sous les coups d'un assassin, votre dernier soupir est un appel à la justice éternelle! L'innocence sur l'échafaud fait pâlir le tyran sur son char de triomphe; aurait-elle cet ascendant si le tombeau égalait l'oppresseur et l'opprimé? Malheureux sophiste! de quel droit viens-tu arracher à l'innocence le sceptre de la raison pour le remettre dans les mains du crime, jeter un voile funèbre sur la nature, désespérer le malheur, réjouir le crime, attrister la vertu, dégrader l'humanité? Plus un homme est doué de sensibilité et de génie, plus il s'attache aux idées qui agrandissent son être et qui élèvent son cœur; et la doctrine des hommes de cette trempe devient celle de l'univers. Eh! comment ces idées ne seraient-elles point des vérités? Je ne conçois pas du moins comment la nature aurait pu suggérer à l'homme des fictions plus utiles que toutes les réalités; et si l'existence de Dieu, si l'immortalité de l'âme n'étaient que des songes, elles seraient encore la plus belle de toutes les conceptions de l'esprit humain... Il suffit même que cette opinion salutaire ait régné chez un peuple pour qu'il soit dangereux de la détruire; car les motifs des devoirs et les bases de la moralité s'étant nécessairement liées à cette idée, l'effacer c'est démoraliser le peuple. Il résulte du même principe qu'on ne doit attaquer un culte établi qu'avec prudence et avec une certaine délicatesse, de peur qu'un changement subit et violent ne paraisse une atteinte portée à la morale et une dispense de la probité même. Au reste, celui qui peut remplacer Dieu dans le système de la vie sociale est à mes yeux un prodige de génie; celui qui, sans l'avoir remplacé, ne songe qu'à le bannir de l'esprit des hommes, me paraît un prodige de stupidité ou de perversité.

Voilà le « talent » de Robespierre dans son beau jour. Il a trouvé une admirable matière à mettre en discours, ou plutôt en dissertation; il ne la lâche pas. Il s'y espace et se dilate. Toute sa sensibilité, dont il a fait de longues économies, s'y déverse; non pas une sensibilité de tempérament, comme celle de ce constituant larmoyant, Lally-Tollendal, qui traversa la vie, dit Michelet, un mouchoir à la main, mais une sensibilité littéraire et oratoire, qui s'épanche surtout en apostrophes: « O femmes françaises, vous êtes dignes de l'amour et du respect de la terre! » On n'a jamais été plus sensible en paroles que sous la Terreur. On n'a jamais fait avec plus de sérénité plus de métaphysique politique et morale qu'au temps où la vie était le plus fébrile, le plus étroitement unie à la mort. Il n'y a guère qu'un mois que Danton et Camille Desmoulins ont payé de leurs têtes leur manque d'égards pour Robespierre. Ces « factions vaincues », Robespierre semble à peine s'en souvenir, et il convie les survivants à s'asseoir tranquillement sur les bases immuables de la justice, à fixer parmi eux la paix et le bonheur par la sagesse et la morale.

Le disciple de Robespierre, Saint-Just, écrivait, dans son

Projet d'éducation populaire, qu'il fallait apprendre aux pauvres Français « le mépris des rhéteurs ». Mais il était rhéteur lui-même à sa façon, et il ne songeait pas, sans doute, à condamner Robespierre. Pourtant, si l'on voulait marquer les divers degrés qu'a parcourus l'éloquence de Mirabeau à Vergniaud et de Vergniaud à Robespierre, on dirait que tout d'abord a dominé l'éloquence mêlée çà et là de rhétorique; puis la rhétorique souvent traversée d'éclairs d'éloquence; enfin la rhétorique d'où l'éloquence véritable s'était retirée.

VIII

L'éloquence sous la Restauration. — Les doctrinaires. Royer-Collard.

De la Convention nationale à la première Chambre de la Restauration, l'histoire de l'éloquence offre une lacune que nous n'essayerons de combler ni par les proclamations du général Bonaparte ni par les discours académiques de Fontanes. Toute éloquence n'avait pas disparu des dernières assemblées de la Révolution, puisque Camille Jordan et Royer-Collard siégèrent aux Cinq-Cents, et Benjamin Constant au Tribunat. Mais les grandes luttes oratoires avaient pris fin, et l'éloquence, déjà pacifiée dans ces assemblées médiocres, dut se taire sous l'Empire.

Au contraire, la Restauration ne voulut pas ou ne put pas imposer silence à ses adversaires, et l'ère des orages politiques se rouvrit. Dès le début, la tâche des orateurs libéraux fut de défendre la France de la Révolution contre la réaction triomphante, personnifiée dans la Chambre introuvable. Parlant sur le budget de 1816 (18 mars), M. de Villèle, qui devait être le chef d'un des principaux ministères de résistance, s'écriait : « Élevons un mur d'airain entre le passé et l'avenir, et sortons de l'ornière de la Révolution pour n'y rentrer jamais. » Ce qui, pour les ultras, était une ornière sanglante, était, pour les acteurs et pour les fils de la Révolution, une carrière glorieusement parcourue et qui, les aînés disparus, pouvait se rouvrir encore avec gloire. Or, tel jour, il fallait défendre l'œuvre de la Constituante; tel autre, « la glorieuse, à jamais glorieuse cocarde tricolore », et Manuel (1775-1827), qui défendait l'une, le général Foy (1775-1825), qui glorifiait

l'autre, le premier, soldat de la Révolution grièvement blessé à la première campagne d'Italie, le second, soldat de la Révolution et de l'Empire, blessé à Waterloo, sitôt qu'ils paraissaient à la tribune, Manuel pour y exposer ses principes, Foy pour y faire éclater ses sentiments, soulevaient l'enthousiasme populaire presque avant d'avoir parlé.

En rendant hommage au caractère, au courage, au désintéressement de Manuel, le duc de Broglie, dans ses *Souvenirs*, ajoute, avec sa hauteur de grand seigneur sagement libéral, qu'il était « plutôt révolutionnaire de circonstance que de nature, plutôt démocrate de position que de préjugé ». Élégantes et vaines épigrammes ! Il y eut une occasion fameuse où Manuel et le duc de Broglie parlèrent tous deux, l'un à la Chambre des députés (26 février et 3 mars 1823), l'autre à la Chambre des pairs (14 mars) : c'est celle de la guerre d'Espagne, que voulait personnellement Chateaubriand, alors ministre des affaires étrangères. A la Chambre des pairs, le gendre de Mme de Staël fit preuve assurément de quelque hardiesse lorsqu'il attaqua « le dogme insensé » du droit divin, et demanda si le droit de mesurer son obéissance sur la justice et de résister à la tyrannie avait disparu de la terre. Si solide, pourtant, si lumineux que soit ce discours, est-ce lui qu'on rappelle quand on se souvient de la discussion de la guerre d'Espagne ? N'est-ce pas plutôt celui qui valut à Manuel son expulsion retentissante ? Royer-Collard parla aussi contre cette guerre, en homme de tradition à la fois et d'indépendance ; le général Foy, en citoyen qui ne peut oublier qu'il a été soldat. Tout cela est vague dans la mémoire du grand public. Mais le fait de l'expulsion de Manuel surnage, et Manuel seul est populaire.

On en pourrait dire autant du général Foy, homme d'une loyauté irréprochable, brave à la tribune comme sur le champ de bataille, mais dont les tours et les images ont vieilli. Les contemporains en admiraient le mouvement et l'éclat ; ils aimaient une sorte de candeur guerrière chez ce soldat de la Révolution qui tenait tête aux émigrés, qui vengeait ses anciens frères d'armes humiliés et ruinés ; ils lui faisaient de royales funérailles quand il eut succombé dans la lutte, et, par une souscription nationale, ils dotaient sa famille d'un million. Il y a disproportion, semble-t-il, entre ces honneurs exceptionnels et ce talent sans génie. Mais c'était l'âme qu'ils honoraient ; c'était du bel exemple de fierté donné à la France abaissée qu'ils lui étaient reconnaissants. En exprimant, à la tribune,

les sentiments de tant de Français condamnés à se taire, Manuel et Foy soulageaient la conscience publique et méritaient bien de la liberté, qui pouvait attendre ses revanches. Aujourd'hui encore, c'est par là que nous pouvons les admirer. Mais si à l'éloquence du sentiment, toujours plus ou moins passagère comme le sentiment qui l'inspire, nous préférons celle qui emprunte aux idées leur force durable, c'est vers les doctrinaires que nous nous tournerons.

Le plus illustre d'entre eux, Royer-Collard (de Sompuis, Marne, 1763-1845), est aussi celui qui personnifie le plus exactement les tendances essentielles, quelquefois opposées en apparence, du doctrinarisme. Il a ses origines dans la Révolution, car il fut secrétaire de la première Commune de Paris; mais, dès 1792, il s'en sépara. Député aux Cinq-Cents, il en fut exclu comme suspect. Toute sa vie il sera ce qu'il était dans sa jeunesse : fils de la Révolution qui a fondé en France la liberté politique et l'égalité civile; ennemi de l'esprit révolutionnaire. A ses yeux, la Révolution a fait son œuvre, et cette œuvre, dans ses résultats généraux, il l'accepte, mais aussi il l'arrête; il l'affermit dans le présent, mais, ce qu'elle est dans le présent, il entend qu'elle le reste dans l'avenir. La liberté mitigée de la royauté constitutionnelle est tout son horizon. Dans un de ses premiers discours (sur l'inamovibilité de la magistrature, 21 novembre 1815) il dit : « Nous voulons terminer la Révolution, nous ne devons donc pas nous traîner dans ses voies... » Il n'est pas contre-révolutionnaire à la manière des membres de la Chambre introuvable, où il se place à la tête du petit groupe libéral par un discours, d'ailleurs inutile, sur la loi dite improprement d'amnistie (Janvier 1816). Mais l'espèce de réaction contre la réaction, qui alla de 1816 à 1820, fut favorable au développement de son autorité.

Professeur de philosophie à la faculté des lettres de Paris, vrai fondateur de l'éclectisme, il était éclectique aussi en politique. Mais surtout il y apporta un esprit philosophique et généralisateur qui fut précieux en ces débats confus et ardemment passionnés. Jamais il ne lui suffira d'affirmer ou de nier un fait, d'approuver ou de combattre une proposition, d'exposer une théorie. Il sent l'impérieux besoin de s'élever du fait à la cause, et, d'un groupement rationnel des faits, d'un enchaînement logique des causes qui les expliquent, de dégager l'idée pure, sous sa forme la plus hautement et lumineusement abstraite. Dans le discours sur l'inamovibilité, avant de se demander si

le juge doit être inamovible, il recherche *pourquoi* il doit l'être, et cela non par un raisonnement *à priori* de pur logicien, mais par l'examen des raisons historiques qui ont déterminé l'établissement de ce principe ; car ce philosophe sait être un historien, et c'est par là, comme M. Faguet l'a montré, qu'il est au plus haut degré un orateur politique. Historien et moraliste, il sait de quoi la nature humaine est capable en tout temps, et particulièrement en certains temps ; il ne lui demandera donc pas au delà de ce qui lui a été donné. Ceux qui ne voient en lui que le métaphysicien de la politique liront avec fruit son discours de 1817 sur la liberté individuelle : il est tout entier dirigé contre la « doctrine des principes absolus », doctrine funeste par son inflexibilité même : « Eh ! la Révolution, Messieurs, ne vous l'enseigne-t-elle pas comme l'histoire ? » et ceux qui ont vieilli au milieu de ces jeux cruels des factions seront-ils tentés d'oublier que les principes doivent fléchir parfois devant les circonstances ? Il le dit aux « imprudents amis de la liberté, qui embrassent aveuglément les doctrines inflexibles » ; mais il ne le dit pas avec moins de force aux aveugles amis de la monarchie, qui prétendent ressusciter les privilèges.

Que chacun le reconnaisse, Messieurs, notre sol politique, si longtemps le domaine du privilège, a été conquis par l'égalité, non moins irrévocablement que le sol gaulois le fut autrefois par le peuple franc. Le privilège est descendu au tombeau ; aucun effort humain ne l'en fera sortir ; il serait le miracle impossible d'un effet sans cause ; il ne pourrait pas rendre raison de lui-même...

Vous vous débattez en vain ; vous êtes sous la main de la nécessité. Tant que l'égalité sera la loi de la société, le gouvernement représentatif vous est imposé dans son énergie et sa pureté. Ne lui demandez pas de concessions ; ce n'est pas à lui d'en faire ; le gouvernement représentatif est une garantie, et c'est le devoir des garanties de se faire respecter et de dominer toutes les résistances... Les constitutions ne sont pas des tentes dressées pour le sommeil. Les gouvernements, quels qu'ils soient, sont sous la loi universelle de la création ; ils ont été condamnés au travail ; comme le laboureur, ils vivent à la sueur de leur front. *Voyez votre histoire,* les longs orages de la république féodale, vos rois sans cesse en campagne dans leurs propres États, sans cesse aux prises avec des oppositions bien plus redoutables, et surtout bien plus opiniâtres que celles qui peuvent s'élever aujourd'hui ; voyez de quelle prudence, de quelle constance, de quel courage ils ont eu besoin pour prévaloir. Cependant ils ont prévalu ; et après qu'ils ont prévalu, dépourvus d'ennemis, délivrés de la contradiction, dispensés de la prévoyance, un siècle s'était à peine écoulé qu'ils sont venus à grands pas s'abîmer dans le gouffre de la Révolution... Les fleuves ne remontent pas vers leur source ; les événements accomplis ne retournent pas dans le néant.

Loin donc de dédaigner les faits, il les prend comme point

de départ pour aboutir au droit. Il est vrai qu'à ses yeux le fait de la Révolution a été consacré, grâce à la charte, par le droit de la monarchie; mais souvenons-nous qu'il parle ainsi en mai 1820, devant une assemblée terrifiée par l'assassinat du duc de Berry, qu'il discute une loi électorale née de cette terreur, et que cette loi est soutenue par un de ses anciens amis politiques, le comte de Serre (1776-1824), qui venait de passer dans le camp de la réaction, « de Serre, cette grande âme oratoire, au large essor, au coup d'œil étendu, à l'inspiration palpitante et passionnée, un de ces oiseaux de haut vol qui ne s'élèvent jamais plus haut que dans la tempête... Il avait ce qui anime et ce qui dévore, le *pectus*. Doué d'une conception supérieure et lumineuse, fait pour embrasser et parcourir tout un ordre d'idées avec ampleur et véhémence, il y joignait des mouvements imprévus, de ces élans spontanés que peut seul suggérer le génie de l'éloquence... » (SAINTE-BEUVE.) D'autres, comme M. Lanson, moins séduits par ce légiste subtil et pressant, qui use à l'occasion d'effets sentimentaux, seraient moins disposés à lui accorder la grandeur, que Royer-Collard lui-même lui accordait plus entière qu'à Guizot, et cette élévation sereine d'une éloquence qui habite une région supérieure à celle où se forment les orages. Mais, de toute façon, ne fût-ce que par sa science de jurisconsulte et sa finesse de diplomate, ancien magistrat qui mourut ambassadeur, de Serre était un adversaire fort redoutable. En 1818-1819, c'est lui qui, garde des sceaux, avait rédigé avec Guizot et de Broglie un projet de loi libéral sur la presse, et qui l'avait défendu avec autant de persévérance que de conviction, particulièrement éloquent lorsqu'il se refusait à armer la religion du glaive des lois. Cette fois, il était suspect aux deux partis, et il accourait, malade, de Nice, pour accomplir un devoir ingrat. Il n'en fut que plus merveilleux orateur. « Il fit tête à tout et à tous, écrit le duc de Broglie, avec un degré d'intrépidité, de sang-froid, de présence d'esprit, d'à-propos qui n'ont jamais été égalés peut-être et probablement jamais surpassés dans aucune assemblée délibérante : rendant coup pour coup, raison pour raison, sarcasme pour sarcasme, invective pour invective; » et, toujours adroit jusque dans le feu de la mêlée, il rallie la majorité de la Chambre à une transaction qui faisait honneur au tacticien politique. Qui le croirait? Cet homme d'Etat ne put pas être réélu en 1822, et c'est deux ans après qu'il mourut.

Ce qui ajoutait, en 1820, à l'effet du discours du comte de

Serre, c'est qu'il combattait un amendement de Camille Jordan mourant (il mourut l'an suivant), et qui, dans sa péroraison, envisageant sa mort comme prochaine, confiait à ses éloquents amis la protection de leurs idées communes. Camille Jordan (1771-1821), ancien membre des Cinq-Cents comme Royer-Collard, était un des chefs des doctrinaires. De Serre et Jordan, l'ancien maître d'école en Souabe et le proscrit du 18 fructidor, avaient combattu sous le même drapeau. L'un paraissait un transfuge, mais se défendait de l'être, et au fond ne l'était pas, tout doctrinaire étant en réalité un conservateur; l'autre, dans un discours sincère et triste, qui était un dernier acte de dévouement à son parti, nous a laissé le souvenir, plus fortifiant que mélancolique, d'un doctrinaire mort trop tôt, mais fidèle jusqu'au bout à ses principes libéraux.

Enfin, Benjamin Constant (1767-1830), autre chef doctrinaire, indépendant sous l'Empire, indépendant sous la Restauration, prenait part au même et mémorable débat. Mais, ici, le ton change; le style est frémissant et comme inquiet, à l'image du caractère; les expressions violentes abondent dans la bouche de cet homme du monde : « Jamais on n'insulta de la sorte à toute une nation... Il s'agit d'un larcin honteux, que déguisent misérablement d'indignes subterfuges... Tous les abus seront rétablis, tous les abus!... La République a péri par les Jacobins de la République. Les Jacobins de la royauté seraient la perte de la royauté. » Ce gentilhomme de Lausanne, âprement dédaigneux de tout ce qui n'était pas son « moi », resta toujours aristocrate au fond de l'âme. A travers les orages de sa vie privée et les contradictions de sa vie politique, il restait fidèle à son amour ancien et foncier, sinon de la liberté, prise dans son sens largement démocratique, du moins de la liberté individuelle, car il fut le plus individualiste des hommes politiques de ce temps, et les droits de la société le touchaient moins que les droits de l'homme, ou plutôt de l'individu isolé. Libéral sincère par là, mais libéral égoïste, il s'efforçait de concilier les conquêtes du passé avec les nécessités du présent. Dans le débat sur la cocarde tricolore (7 févr. 1821), il caractérise nettement cette attitude parfois gênante, mais non équivoque : « Nous voulons ce qui existe, et nous saurons le défendre : mais, comme Français, nous ne devons pas souffrir qu'on flétrisse le passé... Respectez le passé si vous voulez donner à nos successeurs la leçon de respecter le présent... Dites, si vous le trouvez nécessaire, que, dans le cours de la Révolution,

on a commis des crimes épouvantables; mais reconnaissez que le motif principal, essentiel, de la Révolution, était respectable. »

Ce n'est, certes, pas un écrivain banal que l'auteur d'*Adolphe,* ni un orateur banal que ce doctrinaire suisse et français, protestant et sceptique, dont la seule foi philosophique et politique est en la dignité sacrée de la personne humaine, et en cette liberté qui est pour lui, non, comme chez les anciens, le partage du pouvoir social entre tous les citoyens d'une même patrie, mais la sécurité dans la jouissance de l'indépendance privée[1]. Dans son roman, qui est le roman de sa vie, il nous révèle quelle aversion pour toutes les maximes communes et pour toutes les formules dogmatiques il puisa de bonne heure dans son commerce avec Mme de Charrière.

Lors donc que j'entendais la médiocrité disserter avec complaisance sur des principes bien établis, bien incontestables en fait de morale, de convenance ou de religion, choses qu'elle met assez volontiers sur la même ligne, je me sentais poussé à la contredire, non que j'eusse adopté des opinions opposées, mais parce que j'étais impatienté d'une conviction si ferme et si lourde. Je ne sais quel instinct m'avertissait d'ailleurs de me défier de ces axiomes généraux si exempts de toute restriction, si purs de toute nuance.

Mais un homme dont le dogme à peu près unique était qu'une vérité n'est complète que quand on y fait entrer le contraire, ne pouvait exercer une action bien profonde même sur son propre groupe. Qui discerne avec une pénétration si aiguë le pour et le contre des choses, ne saurait être un chef de parti ni un homme d'action. Combien Royer-Collard, homme politique, paraît supérieur non seulement à un de Serre, qui rompt douloureusement avec tout son passé, à un Camille Jordan, moins éloquent que stoïquement courageux, mais à un Benjamin Constant, qui juge en témoin désintéressé ses propres paroles, quand il parle, et ses propres actes, quand il agit! D'eux tous il se distingue par la *teneur* de la vie, de la conduite, des opinions, par le bel équilibre des forces intellectuelles et physiques, par la vigueur saine d'un caractère et d'un talent qui vont s'affermissant et s'imposant toujours de plus en plus. C'est au lendemain de la réaction caractérisée par le ministère de Villèle qu'il prononce son grand discours, d'une élévation si calme, sur la démocratie.

1. Voir son *Cours de politique constitutionnelle.* — *Adolphe,* I. — Sainte-Beuve, *Portraits de femmes* (Mme de Charrière).

La nécessité de la presse résulte de l'état, de la composition, de l'esprit actuel de la société; c'est pourquoi j'ai dit que c'était une nécessité sociale. L'état, la composition, l'esprit actuel de la société sont des faits éclatants qui ne peuvent être ignorés ni dissimulés; je ne les décrirai pas autrement qu'on ne l'a fait dans l'exposé des motifs de la loi; je ne serais pas plus exact, et je ne dirais pas si bien.

« La démocratie chez nous, est-il dit dans cet exposé, est partout pleine de sève et d'énergie; elle est dans l'industrie, dans la propriété, dans les lois, dans les souvenirs, dans les hommes, dans les choses. Le torrent coule à pleins bords dans de faibles digues qui le contiennent à peine. »

A mon tour, prenant, comme je le dois, la démocratie dans une acception purement politique et comme opposée ou seulement comparée à l'aristocratie, je conviens que la démocratie coule à pleins bords dans la France, telle que les siècles et les événements l'ont faite. Il est vrai que, dès longtemps, l'industrie et la propriété ne cessant de féconder, d'accroître et d'élever les classes moyennes, elles se sont si fort approchées des classes supérieures que, pour apercevoir encore celles-ci au-dessus de leurs têtes, il leur faudrait beaucoup descendre. La richesse a amené le loisir; le loisir a donné les lumières; l'indépendance a fait naître le patriotisme. Les classes moyennes ont abordé les affaires publiques; elles ne se sentent coupables ni de curiosité ni de hardiesse d'esprit pour s'en occuper; elles savent que ce sont leurs affaires. Voilà notre démocratie telle que je la vois et la conçois; oui, elle coule à pleins bords dans cette France plus que jamais favorisée du ciel! Que d'autres s'en affligent ou s'en courroucent; pour moi, je rends grâces à la Providence de ce qu'elle a appelé aux bienfaits de la civilisation un plus grand nombre de ses créatures.

Il faut accepter cet état ou il faut le détruire et pour le détruire, il faut dépeupler, appauvrir, abrutir les classes moyennes. L'aristocratie, la démocratie, ne sont pas de vaines doctrines livrées à nos disputes; ce sont des puissances qu'on n'élève point, qu'on n'abat point par la louange ou par l'injure; avant que nous parlions d'elles, elles sont ou ne sont pas. Toute l'œuvre de la sagesse est de les observer et de les diriger... A travers beaucoup de malheurs, l'égalité des droits (c'est le vrai nom de la démocratie, et je le lui rends) a prévalu; reconnue, consacrée, garantie par la Charte, elle est aujourd'hui, la seule pairie noblement exceptée, la forme universelle de la société; et c'est ainsi que la démocratie est partout. Elle n'a plus de conquêtes à faire; elle touche les colonnes d'Alcide. L'esprit de la Révolution a donc passé tout entier dans la crainte de perdre les avantages obtenus, tout entier dans la ferme et unanime volonté de les conserver à l'abri de la violence, à l'abri de l'insulte. La prudence conseille-t-elle d'inquiéter, de tourmenter, d'exaspérer ce terrible esprit, et de rendre à nos sanglantes discordes leurs champs de bataille? Les situations relatives sont-elles changées? La démocratie est-elle plus faible qu'il y a quarante ans, ou bien ses adversaires sont-ils plus forts? Les masses sont-elles moins riches, moins éclairées, moins nombreuses, moins jalouses de leurs droits? L'égalité a-t-elle cessé d'être un besoin irrésistible, inexorable? En un mot, les instincts de la Révolution sont-ils émoussés ou sont-ils moins redoutables?

Il n'est cependant pas, à proprement parler, un démocrate, comme pourrait le donner à croire au lecteur superficiel une métaphore qu'il emprunte à la commission, pour la rectifier, il est vrai, faisant du torrent menaçant un fleuve irrésistible et,

si on le veut, fécond. Mais il l'est dans la mesure où peut, où doit l'être un homme du passé, de ce passé historique où le droit public de la France, selon lui, « reposait tout entier sur la doctrine du contrat et de la réciprocité », et, voilé, non entièrement détruit par l'absolutisme, s'est conservé tout au moins « dans les esprits, asile inexpugnable de la dignité de l'homme contre les entreprises de l'autorité ». C'est à ce passé des états généraux et des communes que son libéralisme, éclairé peut-être par la renaissance des études historiques, voulait rattacher le présent : « Nous sommes, Messieurs, nous serons toujours dociles et fidèles, mais comme l'ont été nos pères, avec quelque discernement, selon les lois de la morale et de l'honneur, et sans abdiquer notre juste participation aux affaires de notre pays. Nous croyons avoir des droits que nous ne tenons que de la nature et de son auteur, et c'est nous imposer un sacrifice au-dessus de nos forces que de nous demander notre sang pour le triomphe du pouvoir absolu[1]. » Pour lui, la « nation française » n'est point une expression abstraite et vide ; c'est une réalité historique et politique vivante : elle a sa vie ancienne et sa vie nouvelle, ses droits anciens et nouveaux. L'œuvre de la Révolution a été double, bonne ou mauvaise selon qu'on la considère sous l'un ou l'autre aspect : elle n'a pas fondé, elle a ressuscité la liberté en France; mais elle a failli en même temps la perdre, parce qu'au lieu de l'appuyer sur le passé renouvelé, elle a prétendu l'en détacher. L'œuvre de la Restauration doit être de réunir le présent issu de la Révolution au passé libéral de la monarchie ancienne. La Restauration se refuse-t-elle à ce devoir, qui est sa raison d'être, Royer-Collard ne garde plus aucun ménagement envers elle. Lui, cet éclectique, ce modéré par excellence, il a prononcé contre la loi « de justice et d'amour » (1827) le discours le plus véhément dans ses critiques, le plus blessant dans ses ironies.

Dans la pensée intime de la loi, il y a eu de l'imprévoyance, au grand jour de la création, à laisser l'homme s'échapper libre et intelligent au milieu de l'univers; de là sont sortis le mal et l'erreur. Une plus haute sagesse vient réparer la faute de la Providence, restreindre sa libéralité imprudente, et rendre à l'humanité, sagement mutilée, le service de l'élever enfin à l'heureuse innocence des brutes... Avec la liberté étouffée doit s'éteindre l'intelligence, sa noble compagne. La vérité est un bien ; mais l'erreur est un mal. Périssent donc ensemble l'erreur et la vérité! Comme la prison est le remède naturel de la liberté, l'ignorance sera le remède nécessaire de l'intelligence. L'ignorance est la vraie science de l'homme et de la société...

1. Discours contre la guerre d'Espagne (1823).

Messieurs, une loi qui nie la morale est une loi athée. Une loi qui se joue de la foi donnée et reçue est le renversement de la société. L'obéissance ne lui est pas due... Votre loi, sachez-le, sera vaine, car la France vaut mieux que son gouvernement... C'est dans la gloire seule, guerrière et politique à la fois, comme celle qui nous a éblouis, que la tyrannie doit aujourd'hui tremper ses armes. Privée de la gloire, elle serait ridicule. Conseillers de la couronne, auteurs de la loi, connus ou inconnus, qu'il nous soit permis de vous le demander : qu'avez-vous fait jusqu'ici qui vous élève à ce point au-dessus de vos concitoyens que vous soyez en état de leur imposer la tyrannie? Dites-nous quel jour vous êtes entrés en possession de la gloire, quels sont les immortels services que vous avez rendus au roi et à la patrie. Obscurs et médiocres comme nous, il nous semble que vous ne nous surpassez qu'en témérité. La tyrannie ne saurait résider dans vos faibles mains; votre conscience vous le dit encore plus haut que nous... Il y a longtemps que la discussion est ouverte dans le monde entre le bien et le mal, le vrai et le faux; elle remplit d'innombrables volumes, lus et relus, le jour et la nuit, par une génération curieuse. Des bibliothèques, les livres ont passé dans les esprits. C'est de là qu'il vous faut les chasser. Avez-vous pour cela un projet de loi? Tant que nous n'aurons pas oublié ce que nous savons, nous serons mal disposés à l'abrutissement et à la servitude. Mais le mouvement des esprits ne vient pas seulement des livres. Né de la liberté des conditions, il vit du travail, de la richesse et du loisir; les rassemblements des villes et la facilité des communications l'entretiennent. Pour asservir les hommes, il est nécessaire de les disperser et de les appauvrir; la misère est la sauvegarde de l'ignorance. Croyez-moi, réduisez la population, renvoyez les hommes de l'industrie à la glèbe, brûlez les manufactures, comblez les canaux, labourez les grands chemins. Si vous ne faites pas tout cela, vous n'aurez rien fait; si la charrue ne passe pas sur la civilisation tout entière, ce qui en restera suffira pour tromper vos efforts.

Il faudrait citer tout ce discours, et sa péroraison, d'un ton si fier, non pas dédaigneux et cassant, comme est d'ordinaire le ton de Benjamin Constant, mais contenu, mesuré jusque dans son indignation. On ne songe même pas à louer le style, qui fait corps avec la pensée, et, pour ce motif, a moins vieilli que celui des orateurs chez qui l'imagination ou le sentiment domine. Rien ne conserve comme la raison, quand elle n'est point sèche dans sa simplicité. Or, Royer-Collard est un écrivain d'un goût simple et sobre, sans banalité ni maigreur; il est un orateur d'une tenue sévère, sans cette raideur empesée que lui attribuent ceux qui ne l'ont pas lu; il a le besoin de l'unité, mais il a le sens de la vie, et ses discours vivent de la vie des idées, qui ont leur harmonie et leur mouvement, d'une vie tout individuelle aussi : ils sont de lui et ne pourraient pas être d'un autre.

IX

Polémistes et prédicateurs de la Restauration.

Sous la première Restauration, l'éloquence du barreau vit, pour ainsi dire, à l'ombre de l'éloquence politique; elle en est comme un prolongement, et n'a d'intérêt pour nous que par son rapport plus ou moins direct avec les grands événements contemporains. Ce sont les Berryer père et fils, légitimistes, défendant le maréchal Ney; c'est le républicain Mauguin, ou le libéral Dufaure, bien jeune alors (né en 1798), plaidant pour les journaux de l'opposition, incessamment poursuivis, et d'autant plus hardis qu'ils sont plus menacés. Aussi les plaidoyers prennent-ils souvent des allures de harangues politiques ou de dissertations générales à tendances; on s'y élève trop facilement peut-être au lieu commun oratoire ou philosophique. C'est au barreau que se forment les jeunes hommes qui, au palais, à la tribune ou dans la presse, provoquent ou attendent les occasions de se faire connaître : les Dupin, les Odilon Barrot, les Crémieux, les Thiers.

La presse, c'est une tribune encore; le pamphlet, c'est de l'éloquence encore, une éloquence singulièrement passionnée et agissante. Voyez les articles incisifs d'Armand Carrel (1800-1836), qui écrit comme il combattrait, et le *Pamphlet des pamphlets* de Paul-Louis Courier (1772-1825), qu'Armand Carrel admirait si fort[1]. Les esprits les plus divers ont subi la fascination du caractère si loyal et du talent si alertement vigoureux de Carrel.

Écrire a été pour Carrel, dans le commencement, un moyen de fixer dans sa mémoire des connaissances dont il pouvait avoir besoin pour un but encore vague, mais nullement littéraire. Plus tard, ç'a été un moyen d'imposer, sous forme de doctrines, sa passion d'agir aux consciences et aux événements, ou au moins de la soulager. Pour lui, le modèle de l'écrivain était l'homme d'action racontant ce qu'il a fait. C'était César dans ses *Commentaires*, Napoléon dans ses *Mémoires*. *Carrel voulait qu'on écrivît soit après avoir agi, soit pour agir,* quand c'était le seul mode d'action opportun ou possible.

C'est Désiré Nisard qui juge ainsi son ancien collaborateur[2], si différent de lui à tous égards, sauf à un seul peut-être : le

1. Voir aux *Jugements*.
2. *Mélanges*, Paris, 1838, in-8°, t. II.

directeur du *National*, ce journal si redoutable aux contre-révolutionnaires, fut, littérairement, le moins révolutionnaire des écrivains et des critiques : les romantiques s'en aperçurent quelquefois. Mais si Carrel écrit pour agir, il a senti douloureusement combien son action de toutes parts était bornée. Il avait quelque chose d'un Vauvenargues du XIXe siècle, grande âme à l'étroit dans une médiocre destinée. Plus militant et moins mélancolique, il n'était pas, sans doute, réduit à la spéculation pure; aussi bien que l'épée qu'il avait brisée en renonçant au métier militaire, sa plume était une arme; il s'en servait en chevalier et en partisan, loyal envers tous, cruel à quelques-uns. Mais, quoique la presse s'adresse au grand public tout aussi bien que la tribune, et quoiqu'elle eût alors en plus l'émotion du danger quotidien, il consumait sa force et son espérance dans une petite guerre trop souvent obscure et d'issue incertaine. Et c'est dans un duel de presse qu'il devait succomber tragiquement, prématurément, républicain sous la monarchie, peut-être avec la conscience secrète qu'une vie plus longue n'eût pas fait beaucoup plus pour sa gloire.

Soldat comme lui (il fut lieutenant d'artillerie sous la Révolution), démissionnaire comme lui, Paul-Louis Courier n'en fait pas moins avec lui un frappant contraste. Carrel reste soldat jusque dans la presse, Courier est homme de lettres jusque dans l'armée. Ce ne sont pas les préoccupations militaires ni politiques qui troubleront jamais sa vie : la perte d'un exemplaire précieux d'Homère, voilà le malheur suprême, avant cet autre chagrin, que l'orgueil blessé envenime, échouer à l'Académie des inscriptions. Cet échec immérité lui fait oublier même qu'il est homme d'esprit, et lui inspire un pamphlet tout personnel, d'autant moins à son honneur qu'il est plus mordant. Sainte-Beuve, qui eût autant souffert d'une pareille mésaventure, mais ne s'en serait vengé qu'indirectement et plus tard, n'a pas tort d'écrire : « Il est évident que, chez lui, l'esprit était plus délicat que le reste. » C'est ce qui paraît bien aussi en quelques-uns de ses pamphlets politiques et en quelques-unes de ses lettres, de celles précisément, trop rares, où l'artiste nous permet de deviner l'homme. La nature de Carrel est, certes, plus généreuse et désintéressée, moins bourgeoisement personnelle. Mais il convient de n'exagérer ni la médiocrité morale du « paysan » lettré d'Azay-le-Rideau, propriétaire âpre au gain, ni le raffinement d'un art certainement plus ingénieux qu'ingénu. Comprimé par une inintelligente

tyrannie, l'esprit français, sous toutes ses formes, s'échappait vers la vie qu'on lui refusait. Or, quelle forme lui est plus familière et sert plus heureusement son génie, que celle de la feuille détachée ou du petit livre qui court de main en main, libelle, satire, pamphlet, qu'importe? Ces noms de pamphlet et de pamphlétaire n'effrayaient pas les contemporains de Courier autant qu'ils effrayaient M. Arthus Bertrand, libraire, un de ses jurés.

Chemin faisant, je le priai de me vouloir dire ce qui lui semblait à reprendre dans le *Simple Discours* condamné. « Je ne l'ai point lu, me dit-il; mais c'est un pamphlet, cela me suffit. » Alors je lui demandai ce que c'était qu'un pamphlet, et le sens de ce mot, qui, sans m'être nouveau, avait besoin pour moi de quelque explication. « C'est, répondit-il, un écrit de peu de pages comme le vôtre, d'une feuille ou deux seulement. — De trois feuilles, repris-je, serait-ce encore un pamphlet? — Peut-être, me dit-il, dans l'acception commune; mais, proprement parlant, le pamphlet n'a qu'une feuille seule : deux ou plus font une brochure. — Et dix feuilles? quinze feuilles? vingt feuilles? — Font un volume, dit-il, un ouvrage... »

« Monsieur, lui dis-je, de grâce, encore une question. Si, au lieu de ce pamphlet sur la souscription de Chambord, j'eusse fait un volume, un ouvrage, l'auriez-vous condamné? — Selon. — J'entends : vous l'eussiez lu d'abord, pour voir s'il était condamnable. — Oui, je l'aurais examiné. — Mais le pamphlet, vous ne le lisez pas? — Non, parce que le pamphlet ne saurait être bon. Qui dit pamphlet, dit un écrit tout plein de poison. — De poison? — Oui, monsieur, et du plus détestable : sans quoi, on ne le lirait pas. — S'il n'y avait du poison? — Non, le monde est ainsi fait; on aime le poison dans tout ce qui s'imprime. Votre pamphlet que nous venons de condamner, par exemple, je ne le connais point; je ne sais, en vérité, ni ne veux savoir ce que c'est : mais on le lit; il y a du poison. M. le procureur du roi nous l'a dit, et je n'en doutais pas. C'est le poison, voyez-vous, que poursuit la justice dans ces sortes d'écrits. Car autrement la presse est libre; imprimez, publiez tout ce que vous voudrez, mais non pas du poison. Vous avez beau dire, messieurs, on ne vous laissera pas distribuer le poison. Cela ne se peut en bonne police, et le gouvernement est là, qui vous empêchera bien. »

L'helléniste Courier voulait qu'en lisant ces dialogues naïvement perfides, on se souvînt des dialogues de Platon et de l'*ironie* socratique. Et, d'autre part, il ne craignait pas d'alléguer les *Provinciales*. C'est beaucoup qu'on se souvienne parfois ici de ces grands noms; Courier lui-même n'en demanderait pas davantage, et supplierait qu'on lui épargnât toute comparaison en règle avec ses chers Attiques, orateurs, philosophes, poètes, dont il essayait pourtant de ressaisir la grâce fine et la netteté lumineuse : « C'est le dernier et authentique représentant de l'art classique chez nous[1]. » Dans un temps où l'on

1. Lanson, *Histoire de la littérature française*.

disait tout, en appuyant sur les traits, en exagérant les effets, il indique le trait essentiel, nous laissant le plaisir de deviner les autres, et, quoiqu'il cherche l'effet (en cela il est, bon gré, mal gré, publiciste moderne), le produit d'autant plus sûr et profond qu'il semble moins tenir à l'atteindre. Quelquefois, au contraire, il semble ne plus pouvoir réprimer l'expression d'un sentiment passionné, et il s'écrie : « Justice, équité, Providence, vains mots dont on nous abuse! Quelque part que je tourne les yeux, je ne vois que le crime triomphant et l'innocence opprimée. » Voilà un ton bien oratoire : Cicéron l'avouerait plus que Lysias; mais vite nous revenons au ton de la narration familière.

Oui, Messieurs, à cent lieues de Paris, dans un bourg écarté, ignoré, qui n'est pas même lieu de passage, où l'on n'arrive que par des chemins impraticables, il y a là dix conspirateurs, dix ennemis de l'État et du roi, dix hommes dont il faut s'assurer, avec précaution toutefois. Le secret est l'âme de toute opération militaire. A minuit on monte à cheval, on part; on arrive sans bruit aux portes de Luynes; point de sentinelles à égorger, point de postes à surprendre; on entre, et, au moyen de mesures si bien prises, on parvient à saisir une femme, un barbier, un sabotier, quatre ou cinq laboureurs ou vignerons, et la monarchie est sauvée.

Bonhomie et malice, l'esprit gaulois se reconnaît là : si sa délicatesse ne paraît pas toujours irréprochable, c'est qu'on ne conquiert peut-être pas le public français par les moyens qui séduisaient les citoyens de l'Agora. Aussi les pamphlets sont-ils moins grecs, c'est-à-dire moins discrets, que les lettres, où abondent les récits sobres et vifs, les petits tableaux achevés, qui eussent fait les délices d'André Chénier. Mais que deviennent les ruses les plus savantes, les artifices les plus exquis d'un Courier, si l'on en rapproche les accents d'un Lamennais? Avec le grand chrétien révolté que fut l'abbé Félicité de Lamennais (Saint-Malo, 1782-Paris, 1854), nous sommes bien loin des polémiques de personnes et des intérêts de parti. Les plus hautes questions, celles que nous agitons encore, sont posées ici par un homme qui a traversé les partis sans s'y inféoder et sans les trahir, parce qu'il les dominait tous. « S'il n'a résolu aucun problème, il a posé, et d'une façon impérieuse, irrésistible, le grand, l'unique problème : autorité, liberté. » (PAUL ALBERT.) Ultramontain d'abord, auteur de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion* (1818-1821), il a prétendu subordonner la société civile à l'Église, représentée par le pape souverain. D'un Joseph de Maistre, pourtant, l'abbé

breton que Sainte-Beuve appelle « un esprit pape » différait et de plus en plus différa par l'idée qu'il se faisait de la mission de l'Église moderne, alliée, conseillère, directrice de l'esprit moderne, en ce qu'il a de libéral, de populaire et d'humain. En fondant le journal *l'Avenir* (1830), avec ses disciples Lacordaire et Montalembert, c'était le catholicisme libéral qu'il fondait: Et le catholique libéral ne contredisait qu'en apparence le catholique ultramontain, comme le démocrate ne contredit qu'en apparence le catholique, lorsque, déçu du côté du pape, il se tourna vers le peuple et lui jeta ses brûlantes *Paroles d'un croyant* (1834). Lamennais, dit avec raison Bersot, n'est pas un théologien, même quand il fait le plus de théologie : c'est un politique; quand il quitte le pape pour la démocratie, il ne fait que changer d'instrument. — « Il n'a pas changé, il s'est continué. » (SPULLER.) C'est par une évolution logique et suivie qu'il aboutit au socialisme chrétien.

Il manque, dit-on, de sens pratique : c'est un utopiste, un visionnaire. Visionnaire, certes, il l'a été, et quelques-unes de ses visions semblent écloses de l'imagination d'un grand poète. Mais ce qui l'inspire, ce ne sont pas les vagues fantaisies d'une imagination qui s'éblouit de ses rêves, c'est le sentiment très profond de la crise très réelle dont souffrait alors, dont souffre encore la société tout entière, crise religieuse, politique, sociale. En religion, remontant au christianisme primitif, il concevait et réalisait en quelque mesure l'idéal de l'apôtre fort de sa faiblesse et riche de sa pauvreté.

Après l'esprit de dévouement et de foi, d'inébranlable foi, la première condition de l'apostolat est l'indépendance, et la mesure de l'indépendance est celle du détachement de soi et de tout ce qui se rapporte à soi. Quiconque craint ou désire quelque chose de la terre, n'est pas libre ; il y a en lui un point où l'on pourra toujours sceller une chaîne. Toute possession lie l'âme, tout ce qu'on recherche au delà du simple besoin présent l'entrave, dans l'ordre de l'apostolat ; et les besoins mêmes doivent être réduits aux strictes nécessités de la nature, sans quoi l'apôtre tombera plus ou moins dans le servage de ceux au-dessus desquels il doit s'élever pour accomplir son œuvre. Celui qui se soumet aux hommes s'est auparavant soumis aux choses, selon la remarque profonde d'un ancien. C'est pourquoi Jésus veut que ses disciples, en allant annoncer la parole qui doit renouveler le monde, s'affranchissent de tout ce qui les rendrait, à quelque degré, esclaves du monde. Des sandales, une tunique, un bâton, il leur défend de prendre rien de plus : ni sac, ni pain, ni argent dans leur ceinture. Le reste leur sera donné comme aux oiseaux du ciel, qui trouvent chaque jour la pâture de chaque jour, que leur a préparée le Père céleste. C'est ainsi qu'ils doivent apparaître au milieu des peuples, et c'est à ce signe que les peuples les reconnaîtront. S'ils ne confirmaient pas leur enseignement par leur exemple, s'ils vivaient de la vie de

la chair en appelant les hommes à celle de l'esprit, qui les écouterait? Leur puissance est dans le renoncement à tout ce que les sens convoitent, car les convoitises, ce sont les maladies qu'ils viennent chasser, et, pour guérir les autres, il faut d'abord s'être guéri soi-même[1].

Sa vie d'ascète, presque immatérielle, ferait suite aux vies des saints de la légende pieuse, si, par un douloureux effort, il ne l'avait laïcisée. Sa politique était toute sociale, toute pénétrée de fraternité humaine. Il avait plus que le dédain, l'horreur des puissances brutales et corruptrices, l'inébranlable confiance dans le règne de l'esprit, vainqueur de la matière, et de l'amour, vainqueur des vieilles haines, la conscience aussi que seul le peuple est capable de communiquer un peu de sa jeune sève et de sa foi vaillante à la société qui se meurt d'indifférence égoïste et sceptique. Et c'est pourquoi ce prêtre, qui vécut longtemps dans un milieu aristocratique, écrit le *Livre du peuple*. On voit et l'on caractérise d'ordinaire en lui la volonté obstinée, la noble rigidité d'une conscience qui ne comprend et n'embrasse que l'absolu. M. Ricard cite cette anecdote, qu'il rapporte à l'année 1832 : « Voyez-vous cette pendule, messieurs, s'écria-t-il un jour avec une véhémence étrange devant ses disciples assemblés, la voyez-vous? On lui dirait : *Si tu sonnes dans dix minutes, on te coupera la tête,* que dans dix minutes elle ne sonnerait pas moins ce qu'elle doit sonner. Faites comme elle, messieurs! Quoi qu'il puisse arriver, sonnez toujours votre heure! » Et l'on en vient à ne plus considérer que l'orgueilleux entêtement de l'archange déchu. Brizeux, le poète breton, élevé par des maîtres plus docilement chrétiens, a pourtant salué en Lamennais

L'audace d'un Titan *et le cœur d'un apôtre.*

Victor Hugo, qui, dans sa jeunesse, le connut de près, savait tout ce qu'il y avait de « tendre » dans cette âme orageuse. « J'éprouve un grand charme, lui disait-il, à voir votre âme, si forte et si profonde dans vos ouvrages, devenir si douce et si intime dans vos lettres[2]. » Les lettres à M. de Vitrolles, à Mme de Senfft, à tant d'autres, lettres d'expansive amitié, d'affectueuse et respectueuse consolation, de direction morale, sont, en effet, le plus souvent d'une simplicité touchante : c'est le cœur qui parle au cœur. D'autres, plus âpres, rendent

1. *Commentaires de l'Évangile.*
2. Lettres des 17 mai et 1er sept. 1822.

un autre aspect de ce génie. C'est par là que les *Paroles d'un croyant,* même dépouillées des formes séduisantes du pastiche, demeurent si étonnantes : c'est la grâce évangélique avec la hauteur biblique, Jésus qui s'attendrit avec Jéhovah qui s'irrite. Et rien n'est plus doux à l'âme que cette douceur dans la force, presque dans la violence, comme rien n'est plus doux au regard qu'un sourire du ciel apaisé entre deux tempêtes. La vraie originalité, la vraie grandeur de Lamennais, elle est là, dans ce que l'*Essai sur l'indifférence* appelle « un cœur palpitant d'amour pour la vérité et la justice », souvent indigné du présent, mais toujours plus confiant dans un avenir de liberté et de bonté.

Le monde s'avance vers des destinées meilleures... Le printemps approche où tout renaîtra. Semons donc sans relâche, semons le bon grain ; déposons dans la terre aujourd'hui froide et nue les germes d'où sortira la moisson future[1].

Il ne faut pas séparer de lui son ancien disciple Lacordaire, plus jeune de vingt ans (1802-1861), quoique de bonne heure ils aient cessé de suivre les mêmes voies. Mais Lacordaire a déclaré qu'il mourait « chrétien pénitent, libéral impénitent ». Et puisque Lamennais, malgré son apostolat de la Chênaie, ne peut plus être revendiqué par l'éloquence chrétienne, de quel nom aurait-elle le droit de s'enorgueillir plus que de celui de Lacordaire, à qui elle doit un renouveau d'éclat et de vie ?

Le XVIIIe siècle, selon l'expression de l'abbé Maury, l'avait sécularisée. Cette œuvre, nous l'avons vu, avait été commencée dès Massillon. Mais depuis Massillon, quelle décadence ! Du haut de la chaire chrétienne tombaient encore, par intervalles, quelques graves leçons. « Le silence du peuple est la leçon des rois, » disait l'abbé de Beauvais dans l'oraison funèbre de Louis XV. Un zélé missionnaire, Bridaine, rencontrait encore quelques effets d'éloquence et même de terreur, sans trop les chercher. Mais il parlait loin de la cour. Avec une noblesse plus ornée, l'abbé Poule, dont on vantait le pathétique, ne traitait que des sujets de morale. Le P. de Neuville ne remplaçait pas Bossuet, dont il prononçait l'éloge ; l'abbé de Boismont ne faisait pas oublier Bourdaloue. C'est à l'école de ces prédi-

1. Lettre de janvier 1851. — « Au fond, écrivait en 1854 Schérer (qui avait eu sa crise, et savait « ce qu'il en coûte »), combien cette vie toute pleine de ce que le monde appelle inconséquences, est plus sainte que tant d'existences dont l'uniformité est due au parti pris ! »

cateurs du XVIIIe siècle que Mgr de Frayssinous » (1765-1841), évêque d'Hermopolis, premier aumônier du roi, membre de l'Académie française, grand maître de l'Université en 1822, avait pris son élégance onctueuse et une certaine distinction de style. « A l'impression qu'il produit, écrivait Lamennais jeune (*Mélanges religieux et philosophiques*), on dirait qu'il montre à ses auditeurs la vérité toute vivante. » Frayssinous ne manquait pas d'une certaine force dans l'exposition et la discussion; il apportait dans l'éloquence religieuse un goût relativement simple et un sérieux qui la ramenait vers les grands sujets, mais ce n'est pas de ce brillant conférencier qu'elle pouvait attendre sa restauration, pas plus que l'Université sa réforme.

On avait fondé de grandes espérances sur le P. de Ravignan (1795-1858) : mais l'ordre des Jésuites n'a jamais été populaire en France, et c'est parce qu'il le savait, sans doute, que Lacordaire, après avoir écrit la *Vie de saint Dominique* (1840), fit revivre l'ordre des Dominicains, dont il montra la robe blanche sur les bancs de la gauche, à la Constituante de 1848, aussi bien qu'à la chaire de Notre-Dame. Avocat, Henri Lacordaire fut ordonné prêtre à vingt-cinq ans; officier, puis magistrat, Xavier de Ravignan ne reçut qu'à trente-trois ans les ordres. Montalembert, dans son discours du 8 mai 1844, pouvait donc les comparer en les opposant.

Deux hommes rivaux par l'éloquence, mais profondément unis par leur affection réciproque, par le but de leurs travaux, par l'analogie des révolutions de leur vie : l'un, dont la parole bondit comme un torrent impétueux, entraîne et terrasse par des élans imprévus et invincibles; l'autre qui, comme un fleuve majestueux, répand les flots de son éloquence toujours harmonieuse et correcte; l'un qui domine et ébranle l'enthousiasme, portant jusqu'au fond des cœurs les plus rebelles des éclairs de foi, d'humilité et d'amour; l'autre qui persuade et émeut, autant par le charme que par l'autorité de son langage, et qui redresse les intelligences en purifiant les âmes : tous les deux, le dominicain et le jésuite, enchaînant successivement, d'année en année, au pied de la plus haute des tribunes, des milliers d'auditeurs attentifs, charmés, surtout étonnés de s'y trouver, rendent ainsi à la chaire française un éclat, une popularité et une gloire qu'elle n'avait pas connus depuis Massillon.

De chacun d'eux peut-être il ne reste aujourd'hui qu'un nom; mais que dit à la foule celui du P. de Ravignan, qui a prêché dix ans à Notre-Dame? Les conférences de Lacordaire à Notre-Dame (1843-1851) et ailleurs ne sont pas beaucoup plus connues, et on ne lit guère plus la belle oraison funèbre du général Drouot (1847) que l'oraison funèbre d'O'Connel, où le prédica-

teur catholique parlait des protestants avec la tolérance sympathique d'un philosophe. Mais, précisément, ce qui fait que Lacordaire n'est pas mort tout entier, c'est qu'il a fait effort pour élargir l'horizon du sacerdoce, c'est qu'il a osé parler de liberté en chaire, même en face de l'Empire triomphant, qu'il a été moderne par les idées et romantique par le style. « Il ne s'est pas contenté de retremper ses armes dans les sources de la doctrine, il les a polies à l'air du siècle... Il enlève, il étonne, il conquiert, il a du clairon dans la voix. » (Sainte-Beuve.) « Ceux qui ne s'en allaient pas touchés au fond de l'âme s'en allaient sérieux. C'était une grande victoire de cette parole militante. Elle élevait le ton de la discussion même quand elle n'enlevait pas les adhésions... Il portait jusque dans la prédication cette note lyrique qui est presque toute la poésie de notre siècle. » (Caro.) Ces discours, où la rigueur de la composition et de la dialectique était sacrifiée aux élans de l'imagination et aux cris de l'âme, promettaient plus qu'ils ne tenaient : le théologien et l'apologiste ne valaient pas le psychologue; sa science — car il appelait volontiers la science au secours de la religion — était superficielle; sa philosophie, vague; mais « tout disparaissait quand on l'entendait ». L'irrégularité même de sa marche, l'imprévu de ses associations d'idées et de ses rapprochements, la mâle simplicité de son action et, si l'on peut ainsi parler, la familiarité distinguée de son langage, donnaient à ces « conférences » un charme que n'avaient pas au même degré les démonstrations chaleureuses, mais uniformément nobles et correctes, de Ravignan, trop soigneux écrivain pour être aussi grand orateur.

Quoi qu'il en soit, la « conférence » a remplacé le sermon didactique. Le prédicateur même doit vivre avec les vivants et, pour les conquérir, se laisser conquérir d'abord en quelque mesure par eux. Chez les protestants, si Athanase Coquerel (1795-1868) sort de la foule des pasteurs, c'est qu'il inaugura le protestantisme libéral : comme Lamennais, comme Lacordaire, il siégera bientôt parmi les représentants du peuple.

X

L'autoritarisme et le libéralisme sous Louis-Philippe. Guizot et Thiers. — Berryer et Lamartine.

La révolution de 1830 porta au pouvoir les doctrinaires et les libéraux qui avaient combattu la Restauration dans ses abus plutôt que dans son principe. C'est Benjamin Constant qui, le 7 août, désignait clairement pour roi nouveau « un prince citoyen », jadis soldat de la Révolution. Il reçut en récompense la présidence du Conseil d'État, mais mourut quelques mois après (8 déc.). Le parti légitimiste sentit la profondeur de la chute et comprit qu'une ère nouvelle s'ouvrait. Que pouvaient désormais ses orateurs? A la Chambre des pairs, dans sa déclaration littérairement très belle, mais décourageante autant que découragée (7 août), Chateaubriand proclamait légitime, héroïque, la résistance du peuple de Paris, et s'écriait : « Je ne crois pas au droit divin de la royauté, et je crois à la puissance des révolutions et des faits. » Neuf ans après (16 janvier 1839), le plus éloquent et fidèle des avocats de la monarchie légitime, Antoine Berryer (1790-1868), caractérisait avec force ce qu'avait été cette révolution pour la France et pour l'Europe.

> Ce fut, Messieurs, un terrible événement que la révolution de Juillet. Eh ! Messieurs, ne disputons pas sur des expressions. Ce fut un terrible événement. Ce n'était pas simplement une commotion intérieure, ce n'était pas simplement un trône tombé, une branche aînée envoyée en exil et une branche cadette appelée au trône : c'était plus que tout cela, c'était tout un autre ordre politique, tout un système politique, toute une législation politique, triomphant de principes différents, de législations contraires et de systèmes opposés. Voilà ce que c'était que la révolution de Juillet. Son retentissement en Europe fut immense, il devait l'être.

Il restait légitimiste pourtant, « royaliste de principe, royaliste national », et il ne séparait pas son royalisme de son patriotisme[1], et, dans toutes les Chambres de la monarchie de Juillet, il manifesta son peu de confiance dans l'avenir d'un pouvoir auquel manquait « la force du principe ». La candeur du royalisme n'avait d'égale, en effet, chez lui, que l'ardeur

1. Discours du 16 juillet 1851, sur la revision de la constitution.

désintéressée d'un patriotisme qui pardonnait tout à un adversaire, pourvu que cet adversaire se montrât bon Français : « Quelque opinion, quelque système qui triomphe, on abjure sa nationalité si on ne conserve pas la même jalousie des intérêts de la France, de sa dignité; si dans son cœur, amis ou ennemis, on n'approuve pas ce qui profite à la dignité, à l'honneur, à la prépondérance de la France, on n'est plus citoyen, on n'est plus Français. » Il remerciait la Révolution elle-même d'avoir sauvé l'indépendance de la France. Il disait à Thiers, qu'il avait souvent combattu : « Si vous revenez au pouvoir, quelque distance qui doive naturellement subsister toujours entre nous deux, faites pour la France quelque chose d'utile, d'honorable, de grand, et je vous applaudirai, parce qu'après tout je suis né en France et je veux rester Français[1]. » Ce loyalisme des sentiments et cette préoccupation constante de tenir la patrie, dont on est le fils, élevée au-dessus même du parti dont on est l'avocat, — quand on ne peut les confondre, — caractérisent la physionomie morale de Berryer, comme la chaleur d'âme, la spontanéité et parfois la brusquerie des mouvements, l'extraordinaire puissance de l'action oratoire, attitude, geste, ton, caractérisent son éloquence. Mais ce qu'une telle éloquence eut de naturel, d'individuel et, par là, d'insaisissable quand la personne a disparu, est perdu pour le lecteur. Berryer le sentait, et ne voulait pas livrer ses discours à l'impression. On l'a trahi après sa mort, en les publiant; et pourtant on a eu raison de lui désobéir; car si l'éloquence se fane en ce qu'elle a de momentané, le document historique garde un intérêt durable.

Berryer fut le dernier tenant de la cause légitimiste qui mérite d'être cité ici. Ce n'est pas un légitimiste, en effet, que le comte Charles de Montalembert (1810-1870), le collaborateur de Lamennais à l'*Avenir*. Loin de se rattacher à un parti vieilli et vaincu, il fut le fondateur d'un parti nouveau, le parti catholique, beaucoup plus préoccupé de la liberté et de la grandeur de l'Église que de l'avenir de la monarchie ancienne et nouvelle. Sa réponse à V. Cousin sur la liberté d'enseignement (21 avril 1844) est à cet égard une profession de foi suffisamment nette.

Ce sera, croyez-le bien, Messieurs, une gloire immortelle pour l'Église catholique, et pour l'Église de France en particulier, que d'avoir osé embras-

1. Discours du 16 janvier 1839.

ser sans crainte la liberté, cette idole si peu comprise des temps modernes, qui a tant de faux prophètes et si peu de vrais fidèles. La liberté elle-même, toujours si compromise par ses amis et ses ennemis, n'a-t-elle pas tout à gagner à être placée dans l'âme du peuple français, sous la sauvegarde d'une immortelle alliée, de la foi religieuse? Mais la victoire de l'Église sera d'avoir invoqué cette liberté, et, dépouillée de ses anciennes splendeurs, de tous ses biens, de tous ses privilèges, d'avoir cru tout retrouver dans la seule possession de cette liberté. Oui, cette solidarité entre l'Église et la liberté est le gage de sa force et de sa vitalité parmi nous... Vous avez peur de l'Église; la salutaire indépendance de la foi et de la pensée catholique répugne à votre orgueil philosophique. Or, il y a deux choses également démontrées par l'histoire de dix-huit siècles : la première, c'est que l'*Église n'a jamais refusé son concours efficace, loyal et sincère au pouvoir qui le réclamait, ou qui le tolérait seulement, quelle que fût l'origine, la nature de ce pouvoir*. La seconde, c'est que l'Église n'a jamais sacrifié à aucun pouvoir, quelle que fût son origine ou sa nature, cette indépendance souveraine de son enseignement et de son autorité qui constitue son caractère universel et sa fécondité éternelle. Vous voulez bien de son concours, mais vous ne voulez pas de son indépendance. Or, l'un sans l'autre ne se peut.

Il acceptait donc, il invoquait, au profit de l'Église, « tout ce qu'il y a de généreux dans les instincts de 1789 et dans les promesses de 1830 ». Mais il était isolé, même à la Chambre des pairs, où M. de Ségur-Lamoignon, catholique qui voulait une liberté définie et réglée, lui reprochait de réclamer une liberté d'enseignement illimitée, absolue, une liberté comme il n'y en a jamais eu, comme il n'y en aura jamais en France. Cet isolement ne l'effrayait pas, exaltait plutôt son humeur belliqueuse. Tandis que Lamennais cherchait le vrai avec une sincérité douloureuse, Montalembert, sûr de l'avoir trouvé, esprit dogmatique, tempérament agressif, épanchait son ironie et sa pitié dédaigneuse sur ses contradicteurs, fussent-ils ses alliés de la veille. Dans ce même débat, voici sur quel ton il apostrophe ses adversaires : « Vous êtes tout, et nous ne sommes rien; et cependant vous tremblez. Devant qui? Devant nous, pauvres fanatiques ultramontains, devant la sacristie, comme vous dites... Mais tâchez donc de mettre d'accord votre orgueil avec votre peur. Si nous ne sommes rien, honorez-nous de votre indifférence... Apôtres de la tolérance, sachez tolérer autre chose que votre seule voix et vos seuls intérêts. » L'insolence, même éloquente, ne persuade pas.

Ce libéral était, au fond, un doctrinaire clérical. Mais les doctrinaires libéraux d'autrefois, que devinrent-ils, une fois au pouvoir? Naïvement convaincus que leur triomphe était l'aboutissement définitif de la Révolution française, ils devinrent des contre-révolutionnaires. Nous n'avons pas épargné

les éloges au libéralisme de Royer-Collard. Dans le débat sur l'hérédité de la pairie, on vit le vieux doctrinaire remonter à la tribune (4 octobre 1831), reprendre les termes mêmes de sa réponse à de Serre sur la démocratie qui coule à pleins bords, mais pour s'écrier : « La démocratie dans le gouvernement est incapable de prudence; elle est de sa nature violente, guerrière, banqueroutière. Avant donc de faire un pas décisif vers elle, dites un long adieu à la liberté, à l'ordre, à la paix, au crédit, à la prospérité. » C'est un très ferme libéral d'avant 1830, le banquier Casimir Périer (1777-1832), qui, nommé président du conseil, vint exposer à la Chambre, le 18 mars 1831, le programme de la politique dite de résistance, programme d'ordre légal, d'ailleurs, qui avait pour but « l'établissement d'un gouvernement libre, mais régulier ». Orateur aussi bien que chef d'un gouvernement qui entendait gouverner, Casimir Périer avait surtout l'autorité, une autorité naturelle, souvent gâtée, il est vrai, tantôt par la raideur, tantôt par la fougue d'un tempérament qui n'était pas celui d'un diplomate. Victime du choléra de 1832, il n'eut pas le temps de s'user. Mais il eut des successeurs qui continuèrent sa politique en l'exagérant, et ce furent d'anciens doctrinaires encore : c'est sous le ministère du duc Victor de Broglie (1785-1870) que furent votées les lois réactionnaires dites de septembre, au lendemain de l'attentat Fieschi (août 1835). Très digne de respect par son caractère et par ses idées philanthropiques (il combattit l'esclavage et abolit la traite des nègres), mais un peu hautain dans sa dignité, le hardi adversaire de la guerre d'Espagne à la Chambre des pairs arrivait à la cinquantaine : il avait appris que « gouverner, c'est observer ce qui est; gouverner, c'est prévoir ce qui sera;... gouverner, c'est savoir agir quand le moment d'agir est venu »; et il croyait le moment venu de réprimer l'audace des « factions », et il frappait la presse *par prévoyance*, pour l'empêcher de faire le mal qu'elle devait nécessairement faire.

Mais le chef le plus écouté, le plus remarquable orateur de la réaction doctrinaire, ce fut François Guizot (1787-1874), le grand historien[1]. Bourgeois protestant, il n'avait pas le sans-gêne de grand seigneur du duc de Fitz-James (1776-1838) parlant à des bourgeois, ni la désinvolture de son ami politique, ce duc de Broglie qui s'écriait : « Je ne disserterai pas à perte

1. Voir sur Guizot et Thiers le fascicule de l'*Histoire au dix-neuvième siècle*.

de vue sur le droit d'association : nous faisons à cette tribune de la politique, c'est-à-dire du bon sens, et non de la philosophie. » Philosophe, il l'était dans l'histoire, il le fut dans la politique; mais à sa science historique comme à son expérience politique il emprunta des principes tellement arrêtés, qu'en plus d'une occasion, à la tribune, il en semble le pontife infaillible. L'influence qu'exerça l'histoire sur la politique à cette époque est très digne de remarque: les écrits historiques de Guizot éclairent non seulement ses discours, mais toute sa conduite. C'est un Bossuet protestant, qui croit au gouvernement des choses humaines par la Providence : « On n'organise pas les révolutions : aucun pouvoir humain ne gouverne de tels événements; ils appartiennent à un plus grand maître, Dieu seul en dispose, et, quand ils éclatent, Dieu emploie, pour reconstituer la société ébranlée, les instruments les plus divers[1]. » Mais c'est aussi un Bossuet bourgeois, théoricien d'une sorte de droit divin des classes moyennes à la direction des affaires du pays.

Tout ce que j'ai pu dire ou écrire sur la potitique a eu pour objet de prouver que notre Révolution de 1789 était la victoire glorieuse, définitive, de la classe moyenne sur le privilège et sur le pouvoir absolu : je défie qu'on cite un seul de mes écrits politiques où cette idée ne soit énergiquement et incessamment soutenue et développée... Je suis fidèle aujourd'hui à l'idée politique qui m'a dirigé toute ma vie. Oui, aujourd'hui comme en 1817, comme en 1820, comme en 1830, je veux, je cherche, je sers de tout mon pouvoir la prépondérance politique des classes moyennes en France, l'organisation définitive et régulière de cette grande victoire qu'elles ont remportée sur le privilège et sur le pouvoir absolu de 1789 à 1830. Voilà le but vers lequel je marche aujourd'hui[2].

Il ne veut ni le nivellement des classes ni l'étouffement de la démocratie. Que la démocratie, par le travail, puisse s'élever aux plus hautes fonctions de l'Etat, parler au pays tout entier du haut de la tribune, il ne s'y oppose pas. Mais, dans sa pensée, ce ne sera jamais que l'exception, et l'élite qui aura monté ainsi au premier rang, étant aristocratie de l'intelligence, se fondra bientôt elle-même dans les classes dirigeantes. Quant au gouvernement direct de la démocratie, il n'aura point son jour.

Je ne veux pas que mon pays recommence ce qu'il a fait. J'accepte 1791 et 1792; les années suivantes même, je les accepte dans l'histoire, mais je ne les

1. Discours sur la loi relative aux associations, 17 mars 1834.
2. Discours sur la question de la régence, août 1842.

veux pas dans l'avenir : et je me fais un devoir, un devoir de conscience, d'avertir mon pays toutes les fois que je le vois pencher de ce côté. On ne tombe jamais que du côté où l'on penche.

Voilà dans quel sens j'entends les mots : classes moyennes, démocratie, liberté et égalité. Rien ne me fera dévier du sens que j'y attache. J'y ai risqué ce que l'on peut avoir de plus cher dans la vie politique, j'y ai risqué la popularité. Elle ne m'a pas été inconnue. Vous vous rappelez, Messieurs, l'honorable M. Barrot peut se rappeler un temps où nous servions ensemble, où nous combattions sous le même drapeau. Dans ce temps-là (il peut s'en souvenir), j'étais populaire, populaire comme lui; j'ai vu les applaudissements venir souvent au-devant de moi; j'en jouissais beaucoup, beaucoup! C'était une belle et douce émotion ; j'y ai renoncé... Oui, j'y ai renoncé. Je sais que cette popularité-là ne s'attache pas aux idées que je défends aujourd'hui, à la politique que je maintiens[1]...

Ainsi l'histoire de France a pour conclusion la révolution de 1830, fille de la révolution de 1789, et, ces deux révolutions ayant abouti à consacrer la suprématie des classes moyennes, maintenir cette suprématie sera la tâche de l'homme d'État vraiment conscient des destinées de la France. Et, pour la maintenir, il devra aller au-devant d'une impopularité *certaine*, car la popularité ne s'attache pas à la politique ainsi comprise. Il y a un certain courage orgueilleux à se draper ainsi dans l'impopularité qu'on a voulue; mais, outre qu'il n'est pas certain qu'on l'ait voulue tout d'abord tout entière, un secret instinct politique devrait avertir qu'il n'est pas bon d'élever si haut, en face du nombre hostile, le rempart de son dédain, et que le nombre, même quand il commence par avoir tort, finit toujours par avoir raison, non seulement en fait, mais en droit. Il est une impopularité dont il n'y a pas lieu de s'honorer, comme il y a une popularité dont on a le droit d'être fier. Esprit dominateur, Guizot, quoi qu'il en dise, a aimé le pouvoir même, et peut-être surtout le pouvoir disputé : il le disputait à Thiers, qui le lui disputait à son tour, et, quand le ministère Molé, auquel ils ne songeaient pas, les mit d'accord en les rejetant tous deux dans l'opposition, il s'attendrissait sur cet heureux temps où deux partis seuls se faisaient équilibre, le parti de la résistance, dont il se glorifiait d'avoir été un des fondateurs, et le parti de la réforme.

Deux grandes opinions se dessinaient, et, pour parler le langage parlementaire, deux grands partis se formaient : l'un appliqué surtout à défendre, à fonder, à exercer les pouvoirs publics; l'autre, à défendre, à protéger, à étendre les libertés publiques; un vrai parti de gouvernement, ou parti conserva-

1. Discours du 3 mai 1837, contre le ministère Molé.

teur; et un vrai parti d'opposition, ou parti réformateur. Tous deux loyaux et sincères, tous deux d'accord sur les bases fondamentales de notre société, choses et personnes, charte et dynastie, mais les considérant chacun de son point de vue, se vouant chacun à l'un de ces deux intérêts essentiels de la société.

Messieurs, c'est là l'état régulier, l'état salutaire du gouvernement représentatif; il a précisément pour objet d'amener ces deux grandes opinions, l'opinion gouvernementale et l'opinion critique ou réformatrice, à se dessiner nettement, à se classer régulièrement, avec franchise, de mettre ainsi l'ordre dans la sincérité, et de contraindre les partis à se contrôler, à s'éclairer mutuellement dans une lutte honorable.

C'est l'idéal du gouvernement représentatif, plutôt que ce n'en était alors la réalité. Bien âprement personnelles étaient souvent les luttes entre partis, entre fractions de partis. Avec raison, sans doute, Guizot se défend de « cette misérable ambition personnelle qui consiste à être ou n'être pas ministre, à s'asseoir ici plutôt que là ». Mais il était possédé de cette ambition plus noble qui consiste à être ou n'être pas un chef de parti exerçant le pouvoir pour faire prévaloir un système politique déterminé. Et il reprochait à Molé, en 1839, sa politique sans système, sans principes, sans drapeau, c'est-à-dire qu'il lui en voulait de n'être pas Guizot. Mais sa situation à lui, orateur de la coalition, n'était pas plus nette : il s'étonnait en vain qu'après l'avoir accusé d'être ennemi de la liberté, on l'accusât d'être l'ennemi du pouvoir. « Toute ma vie, s'écriait-il, j'ai aimé et servi la liberté, j'ai aimé et servi le pouvoir, la liberté légale, le pouvoir légal. » Dans l'opposition, il pouvait le dire et le croire ; au pouvoir, c'est du côté du pouvoir qu'il penchait, et il a dit lui-même qu'on tombe d'ordinaire du côté où l'on penche. Il se servait de ce pouvoir quelquefois pour faire de grandes choses, et son discours sur la loi de l'enseignement primaire (2 janvier 1833) en témoigne; mais le ministre de l'instruction publique qui organisa l'instruction primaire en France[1] devint le ministre des affaires étrangères de 1840, qui garda le pouvoir jusqu'en février 1848, pour le malheur du souverain même qu'il croyait protéger. Et, bien qu'il ait survécu vingt-six ans à la révolution qu'il provoqua, il ne reparut plus dans les assemblées délibérantes.

Bien différente fut la destinée d'Adolphe Thiers (1797-1877), qui fut d'abord l'homme des faits plutôt que des principes inflexibles, mais qui de l'étude des faits et de la pratique du pouvoir

1. Voir aussi le discours de 1844 sur l'enseignement secondaire.

dégagea certains principes assouplis, auxquels il se tint. Lui qui fut un des principaux auteurs de la révolution de 1830, presque au lendemain de cette révolution, dans le débat sur l'hérédité de la pairie (octobre 1831), c'est pour l'hérédité qu'il se prononce sans hésitation. Il entend, ce Marseillais passionné de trente-quatre ans, combiner les deux grands intérêts sociaux, « celui du progrès et celui de la stabilité... Ce que nous voulons, c'est que le gouvernement ne dépende pas de l'impression des passions du jour. Si tout en France est le produit de l'élection, le gouvernement ne sera jamais composé que suivant les passions du jour. » L'égalité, beau mot et belle chose ; mais la grandeur d'un pays dépend de la persévérance et de la continuité qu'il met dans son effort.

A quoi donc attribuer le progrès constant de l'Angleterre vers la grandeur ? A ce qu'elle a voulu toujours la même chose, à ce qu'elle ne change pas de système en quelques jours, en quelques heures ; elle a voulu dominer sur les mers, et pendant deux siècles elle s'est attachée presque exclusivement à sa navigation. Ainsi, Messieurs, en toute chose, ce qu'il faut avant tout, c'est la constance. Il faut que le gouvernement en ait beaucoup, il faut qu'il persiste avec fermeté dans ses projets ; c'est ainsi qu'il arrivera à la grandeur... Messieurs, j'aime ce pays autant que ceux qui lui prêchent l'égalité. J'apprécie cette égalité autant qu'eux ; mais j'ai réfléchi sur les destinées de la France, et je crains qu'on ne la trompe et ne l'égare. En fait de qualités heureuses, aucun pays n'a été mieux doué. Il est doué d'un héroïsme célébré par toutes les nations, d'une intelligence admirable ; il fait tout ce qu'il veut faire... Une seule qualité lui a manqué : c'est la tenue et la suite. Soumis autrefois aux caprices des cours, il n'a jamais trouvé un correctif à son caractère dans son gouvernement ; soumis aux caprices de la démocratie, il n'en trouverait pas davantage. Et cependant, cette suite, cette tenue, il la peut acquérir.

On peut dire que toute la vie politique de Thiers a été consacrée à donner au tempérament français cette tenue et cette constance, dont le sien peut-être, au début, avait un égal besoin. Tant qu'il a été inquiet du succès, et cette inquiétude a persisté longtemps, il a incliné du côté de l'autorité, et toujours, d'ailleurs, il est resté, au fond, un homme d'ordre. Quelquefois même il se laissa éblouir par le prestige de la force triomphante : son attachement aux principes de la Révolution avait pour contrepoids son culte pour Napoléon Ier. Cependant, son tempérament de polémiste, ses débuts militants dans le journalisme d'opposition, son antagonisme naturel et, pour ainsi dire, nécessaire, avec Guizot, le consacraient libéral presque malgré lui. Sa petite taille, sa physionomie plus mobile et fine qu'imposante, sa voix de fausset, lui refusaient cette autorité

au moins extérieure par laquelle Guizot s'imposait; mais il s'imposa, lui, par sa prodigieuse puissance de travail, par son incessante activité physique et intellectuelle, par la souplesse, le mouvement et parfois la grâce d'un esprit qu'on dirait grec presque autant que français, par l'universalité de connaissances où dominaient celles qui sont les plus indispensables à l'homme politique : la connaissance approfondie des affaires dans leur infini détail, et la connaissance, sans amertume et sans illusion, des hommes. Le majestueux et inflexible Guizot parlait et aussi tombait de plus haut. Thiers, avec moins d'ampleur, avec quelque chose de saccadé même dans la manière, était sans égal pour l'adroite agilité de la tactique, pour la lumineuse clarté de l'exposition et de la démonstration, pour ce don unique de la vie qui se communique de proche en proche et se renouvelle en se dépensant. Mais il n'atteignit pas du premier coup à cette perfection d'une éloquence concrète, si différente de l'éloquence abstraite des doctrinaires.

Ses débuts à la tribune n'avaient pas été heureux. Il avait adopté dans ses premiers discours un style pompeux qui avait paru voisin de la déclamation et qui s'accordait mal avec sa voix et l'ensemble de sa personne... Il ne lui fallut pas longtemps pour le reconnaître, et pour renoncer à l'éloquence. C'est en y renonçant qu'il la trouva. Il devint le premier *debater* du Parlement. Il n'avait pas pu passionner son auditoire, mais il réussit mieux que personne à l'éclairer et à le convaincre. La plupart de ses discours furent des leçons. Quand il fut complètement maître de sa manière, on découvrit que ces leçons portaient loin, qu'elles étaient pleines d'aperçus variés et nouveaux; et comme il avait autant d'esprit que de sens, il sut y mêler dans une juste mesure des saillies et de la grâce, de sorte qu'on trouvait à l'entendre autant de plaisir que de profit. En parcourant l'immense collection de ses discours, on voit qu'il n'était jamais pris au dépourvu, qu'il avait tout prévu et tout préparé, qu'il avait un avis arrêté sur chaque matière, que son esprit était toujours clair, dispos, alerte, soit qu'il s'agît de finances ou de politique étrangère, ou de guerre, ou de religion, ou d'éducation; soit qu'il fallût répondre aux invectives qu'on ne lui a jamais épargnées, même aux époques les plus glorieuses de sa vie. Malgré son parti pris de simplicité, quelques-uns de ses discours ont une passion et une grandeur qui les placent dans un ordre à part parmi les plus beaux chefs-d'œuvre de l'éloquence; mais cet éclat n'est pas cherché; il n'est le résultat d'aucun artifice oratoire. Il vient de la force des arguments, de celle des situations. Il aimait à comparer l'orateur, et surtout l'orateur de gouvernement, à un général d'armée... On l'écoute avec la même émotion et la même passion qu'on éprouverait si l'on était spectateur d'une bataille. Et ce sont, en effet, des batailles, qui ont, comme les autres, leurs blessés et leurs morts. Elles ont leurs héros, et c'est par ce nom de héros que M. Thiers mérite d'être appelé dans ses grandes journées parlementaires [1].

1. Jules Simon, *Thiers, Guizot, Rémusat;* Calmann-Lévy.

Cette éloquence d'affaires, avant tout précise, alerte et ferme, éloquence de faits et de choses, il ne faudrait pas l'opposer en tout à l'éloquence d'idées et de doctrine, car le *grand* Thiers, c'est sur le terrain des principes que nous le retrouverons bientôt. Il est vrai qu'il n'y sera si fort que parce qu'il aura su comprendre les faits, leur logique intime et les lois de leur évolution. Mais on oppose volontiers à l'éloquence doctrinale des orateurs de la Restauration l'éloquence *pratique* des orateurs de la monarchie de Juillet. Si l'on entend par là qu'avec le surprenant développement des affaires financières, industrielles, commerciales, coïncide une transformation de l'éloquence parlementaire, obligée de compter avec l'éloquence des chiffres, on a raison : Thiers lui-même a été un merveilleux orateur budgétaire. Le style oratoire devient donc, ici moins philosophique, là moins lyrique, ressemble plus au style *parlé*. Par exemple, Dufaure (1798-1881), ministre sous Louis-Philippe, orateur aussi lucide, dialecticien plus vigoureux que Thiers, et l'un de ses lieutenants dans la lutte contre Guizot, ne disserte pas et se passionne peu, redoutable, d'ailleurs, par ses rudes boutades.

Mais on retrouverait bien des échos de l'éloquence doctrinaire jusque dans cette élite d'hommes d'État que Thiers groupa autour de lui, chez Duvergier de Hauranne (1798-1881) et Ch. de Rémusat (1797-1875), tous deux détachés par son influence personnelle du parti de la résistance. Personne ne conduisit plus vivement que Duvergier de Hauranne la coalition à l'assaut du ministère Molé (1839), et le parti libéral à la conquête de la réforme électorale (22 mars 1847). Adversaire résolu des hommes qui repoussent toute réforme « par ce motif seul que c'est une réforme, » il les adjurait de songer que le moyen d'éviter les réformes radicales, c'est d'accueillir à temps les réformes modérées. Il a écrit, plus tard, l'histoire de ces luttes parlementaires[1]. Philosophe et homme du monde, Rémusat y apportait, non cette âpre insistance des anciens doctrinaires, mais un peu de leur ironie, atténuée par une bonne grâce souriante. Dans la préface de son livre *Passé et Présent* (1847), il écrit : « Il m'a été donné d'entendre depuis trente ans, *mais surtout depuis seize,* des choses qui, je n'en doute pas, égalent ou surpassent en mérite ce qu'aucune assemblée publique a pu entendre. » Il avait ses raisons pour préférer

1. *Histoire du gouvernement parlementaire en France de 1814 à 1848;* Paris, 1857-1873, 10 vol. in-8°.

l'éloquence nouvelle ; peut-être la jugeait-il moins en philosophe qu'en homme de parti, car cette éloquence ne fut pas, moralement, aussi grande que celle de la Restauration. Mais jamais les partis n'ont poussé à la tribune autant de vrais orateurs, et si différents les uns des autres. Odilon Barrot, chef de la gauche dynastique (1791-1873), orateur assez peu original, mais pressant et qui fut redoutable à son heure, héros de la réforme électorale et des banquets, mais qui finira conservateur vaguement libéral, ne ressemble pas beaucoup, sans doute, aux premiers chefs du groupe républicain, au ferme et caustique Garnier-Pagès (1801-1841), qui mourut trop jeune; à Ledru-Rollin (1807-1874), apôtre et fondateur du suffrage universel; à Lamartine, enfin (1790-1869), qui, avec sa sincérité insouciante de grand poète, allait du légitimisme au libéralisme, et du libéralisme au républicanisme presque socialiste.

Élu député de Bergues au lendemain de 1830, pendant son voyage en Orient, Lamartine avait paru surtout jaloux de conserver son indépendance entre les partis. Si, en 1839, il intervint en faveur du cabinet Molé, ce n'est pas qu'il fût ministériel. Il avait combattu avec énergie les lois de septembre. En approchant du pouvoir, il eût craint, disait-il, d'y compromettre son austère indépendance. Mais il n'admettait pas qu'on fît de la royauté une abstraction couronnée, du roi une personnification impalpable placée au sommet de la pyramide constitutionnelle, comme une idole muette et sans mains, comme un fétiche impuissant. Ce n'est pas un tel roi, il l'affirmait, qui sera jamais le roi d'un tel peuple. Puis, il s'élevait plus haut, et c'est au régime même, au régime tout entier, qu'il s'en prenait.

Il n'y a pas de majorité ici, parce qu'il n'y en a pas dans le pays, parce qu'il n'y en a pas dans les électeurs ; il n'y a pas de majorité ici, parce qu'il n'y a ni action grande, ni idée directrice grande dans le gouvernement depuis l'origine de 1830. 1830 n'a pas su se créer son action et trouver son idée. Vous ne pouviez pas refaire de la légitimité, les ruines de la Restauration étaient sous vos pieds. Vous ne pouviez pas faire de la gloire militaire : l'Empire avait passé, et ne vous avait laissé qu'une colonne de bronze sur une place de Paris. Le passé vous était fermé, il vous fallait une idée nouvelle. Vous ne pouviez pas emprunter à un passé mort je ne sais quel reste de chaleur vitale insuffisant pour animer un gouvernement d'avenir. Vous avez laissé manquer le pays d'action. Il ne faut pas se figurer, Messieurs, que parce que nous sommes fatigués des grands mouvements qui ont remué le siècle et nous, tout le monde est fatigué comme nous et craint le moindre mouvement. Les générations qui grandissent derrière nous ne sont pas lasses, elles ; elles veulent agir et se fatiguer à leur tour : quelle action leur avez-vous donnée? La France est une nation qui s'ennuie ! Et prenez-y garde, l'ennui des peuples devient aisément convulsion et ruines.

Plus tard, au banquet de Mâcon, offert à l'auteur des *Girondins* (1847), par ses compatriotes qui étaient aussi ses électeurs, il reprenait ce mot : « La France s'ennuie, » et il y substituait cet autre mot : « La France s'attriste, » c'est-à-dire « la France s'indigne », car il annonçait déjà cette « révolution du mépris » qui devait s'accomplir un an plus tard. On peut mesurer par là le chemin qu'il avait parcouru. « O poète ! » disent volontiers les hommes au pouvoir, tant qu'ils n'ont pas reconnu en ce poète un prophète. Et les critiques sont plus sceptiques encore : « Un poète aux affaires, prenez garde, dit Sainte-Beuve, c'est toujours comme un gentilhomme dans le commerce : il se croit au-dessus de son état, et il y a un moment où, si on le contrarie, il tire ses parchemins de sa poche et tranche du grand seigneur avec les vilains. » Voyons pourtant l'auteur de *Jocelyn* dans la politique. On peut s'égayer aux dépens de celui qui, s'étant proposé de siéger « au plafond », traite à la tribune la question des sucres. Mais la question des chemins de fer se pose, et voici, d'une part Thiers, le politique, de l'autre Lamartine, le poète, qui sont appelés à en dire leur avis (1842). Timide et défiant, ce Thiers dont Lamartine a dit qu'il était « un esprit brave et résolu dans une légion d'hommes de parti médiocres », demande une seule ligne de chemin de fer, allant de Lille à Marseille, déclare qu'il est inutile, dangereux, d'en construire d'autres jusqu'à nouvel ordre, que la classe ouvrière s'en servira peu ou point. Et la catastrophe du chemin de fer de Versailles, où périt l'amiral Dumont d'Urville, survenue au cours des débats, semble justifier la prudence de Thiers. Lamartine, qui lui répond, s'écrie :

Ne décourageons pas le pays, ne dégoûtons pas le pays d'un instrument de civilisation, sous le prétexte de le confondre avec de misérables intérêts de localité ; et je ne voudrais pas finir sans dire que, pour relever l'espoir du pays et de la Chambre, qui a été si découragé dans cette longue discussion, et qui l'a été profondément encore, il y a deux jours, par le sinistre événement dont nous avons été témoins et qui a jeté pour ainsi dire un crêpe sur l'ensemble de cette discussion, il semble que la Providence veuille faire payer à l'homme chaque nouveau développement de force qu'elle lui permet d'acquérir, par des périls nouveaux et par des afflictions nouvelles. Eh bien, je dis, quelle que soit notre juste douleur, quelle que soit la profonde sympathie de la nation, elle ne doit pas se laisser décourager, ni décourager l'esprit public de la grande pensée qui l'occupe. Il faut payer avec larmes le prix que la Providence met à ses dons et à ses rigueurs ; il faut le payer avec larmes, mais il faut le payer aussi avec résignation et courage ! Messieurs, sachons-le, la civilisation aussi est un champ de bataille, où beaucoup succombent pour la conquête et l'avancement de tous. Plaignons-les, plaignons-nous, et marchons !

Et, dans cette question d'affaires, ce n'est pas l'homme d'affaires qui eut raison, c'est le poète.

XI

De 1848 à nos jours.

Les avertissements n'avaient pas manqué au pouvoir. Dès 1842, Alexis de Tocqueville (1805-1859), l'auteur de la *Démocratie en Amérique,* frappé de la corruption des mœurs publiques, avait prophétisé une dictature prochaine. Un mois avant la révolution de 1848, le 27 janvier, il annonçait, avec une étonnante netteté dans les termes, une révolution nouvelle, non plus seulement politique, mais sociale. Mais Guizot, l'année précédente, avait déclaré qu'il n'y avait pas de jour pour le suffrage universel, et les destinées de la monarchie de Juillet s'accomplirent.

Ce qui caractérise, en effet, la révolution de Février, c'est la grande part que les questions sociales occupent dans ses délibérations. L'un des chefs du parti socialiste, l'historien et publiciste Louis Blanc (1811-1882), le déclarait le 10 mai à l'Assemblée constituante, « la question sociale a été posée par la révolution, elle a été posée par la force même des choses »; et, au nom « du grand et lamentable parti de la misère », il suppliait ses collègues de rendre impossible « la révolution de la faim ». Ce sont les sanglantes journées de juin qui empêchèrent cette révolution de s'accomplir, mais aussi qui provoquèrent un mouvement de réaction dans l'assemblée et dans le pays. Qui s'y serait opposé efficacement? Lamartine avait pu abattre le drapeau rouge; mais, après quelques mois d'une popularité sans exemple, il allait éprouver une ingratitude plus incroyable encore; et il tuait lui-même la République, en partie son œuvre, lorsqu'il demandait, contrairement à Jules Grévy (6 octobre 1848), que le chef de l'Etat fût élu par le peuple.

Je sais bien qu'il y a des moments d'aberration dans les multitudes; qu'il y a des noms qui entraînent les foules comme le mirage entraîne les troupeaux, comme le lambeau de pourpre attire les animaux privés de raison! Je le sais, je le redoute plus que personne, car aucun citoyen n'a mis peut-être plus de son âme, de sa vie, de sa responsabilité et de sa mémoire dans le succès de la République. Si elle se fonde, j'ai gagné ma partie humaine contre la destinée! Si elle échoue, ou dans l'anarchie, ou dans une réminis-

cence de despotisme, mon nom, ma responsabilité, ma mémoire, échouent avec elle, et sont à jamais répudiés par mes contemporains...

Eh bien! malgré cette redoutable responsabilité personnelle dans les dangers que peuvent courir nos institutions problématiques, bien que les dangers de la République soient mes dangers, et leur perte mon ostracisme et mon deuil éternels, si j'y survivais, je n'hésite pas à me prononcer en faveur de ce qui vous semble le plus dangereux, l'élection du président par le peuple! Oui, quand même le peuple choisirait celui que ma prévoyance, mal éclairée peut-être, redouterait de lui voir choisir, n'importe : *Alea jacta est!* Que Dieu et le peuple prononcent! Il faut laisser quelque chose à la Providence! Elle est la lumière de ceux qui, comme nous, ne peuvent pas lire dans les ténèbres de l'avenir!

Le poète, trop poète ici, décidait un peu légèrement du sort de la République, et de son propre sort, qui fut désormais obscur et douloureux[1]. Son rival en poésie, Victor Hugo, qui avait passé de la Chambre des pairs à la Constituante, puis à la Législative, se préparait, au contraire, un glorieux exil en combattant la politique du prince président. Souvent attaqué par Montalembert, qui lui avait voué une sorte de haine personnelle, il attaquait lui-même la puissance grandissante du parti clérical, et combattait en particulier la loi antilibérale et antiuniversitaire de 1850, présentée par le comte de Falloux (1811-1886), homme politique nouveau (député depuis 1846), mais passionné dans sa réserve voulue, et qui défendit âprement l'expédition de Rome contre un autre homme nouveau, Jules Favre (1809-1880), avocat lyonnais, ancien secrétaire général de Ledru-Rollin au ministère de l'intérieur, orateur d'une éloquence ample et correcte jusque dans ses élans. Si Guizot se tenait à l'écart de la lutte ainsi renouvelée, mais qui restait au fond l'éternelle lutte de la réaction autoritaire contre la liberté, les anciens libéraux qui l'avaient combattu semblaient reprendre à leur compte sa politique de résistance. Thiers lui-même eut de tristes défaillances dans son libéralisme. Du moins, il ne fut pas dupe jusqu'au bout, et il ne voulut pas être complice. Il connaissait bien ce peuple français, irrésistible lorsqu'il est soulevé, mais si prompt ensuite à se soumettre, à abdiquer entre les mains d'un despote, à excuser tout, même les crimes. Et il traçait de lui ce portrait en 1851, à la veille d'un coup d'Etat qu'il dénonçait d'avance :

Contesterez-vous que dans ces revues on ait poussé les cris de : « Vive l'empereur ? » Assurément pas. Eh bien, Messieurs, nous tous, hommes d'ordre,

1. Voir nos fascicules de *Lamartine* et de *V. Hugo*.

nous avons été profondément affligés, je dirai presque, si vous voulez que je donne au mot toute l'énergie du sentiment que j'ai ressenti, indignés. Savez-vous pourquoi? C'était quelque chose de plus sacré encore que la légalité violée, quoique la légalité soit quelque chose de bien respectable sous toutes les constitutions, c'était l'ère des Césars préparée, celle où les légions proclamaient les empereurs... Il n'y a que deux pouvoirs aujourd'hui dans l'État : le pouvoir exécutif, le pouvoir législatif. Si l'Assemblée cède aujourd'hui, il n'y en a plus qu'un... Et quand il n'y en aura plus qu'un, la forme du gouvernement est changée; le mot, la forme, viendront... Quand elles viendront, cela m'importe peu; mais ce que vous dites ne pas vouloir, si l'Assemblée cède, vous l'aurez obtenu aujourd'hui même; il n'y a plus qu'un pouvoir... le mot viendra quand on voudra... *l'Empire est fait.*

L'Empire, l'historien du premier Empire savait que c'était quelquefois la gloire, une gloire chèrement achetée, quelquefois la défaite, mais toujours le silence de la servitude. Il se tut pendant douze ans. Il y avait une Chambre des députés encore, ou plutôt un Corps législatif, qui avait le droit de voter les lois qu'on lui présentait, mais non d'en proposer lui-même. Jusqu'en 1863, seuls, dans cette assemblée docile et muette, *les Cinq* élevaient la voix, n'ayant pas même la certitude de se faire entendre du pays, auquel on ne laissait arriver qu'un compte rendu sommaire et tronqué : c'étaient Jules Favre, Ernest Picard, Hénon, Émile Ollivier, qui devait être le ministre de l'Empire dit libéral, Darimon, qui le suivit dans son évolution politique. Orateur abondant, non sans éclat, Émile Ollivier n'avait ni la virilité ni la perfection de forme de Jules Favre, qui, dans son rôle de tribun adouci (ces temps et ces assemblées n'en comportaient point d'autre), fit preuve à la fois d'une vigueur si constante et de tant de mesure dans la force. Il avait le sens de la grande période oratoire, dont parfois il aimait un peu trop à faire sentir le rythme harmonieusement balancé. Mais cet artiste fut pour l'Empire tout-puissant le plus redoutable des adversaires. Lorsque le décret du 24 novembre 1860 permit à la Chambre de faire parvenir ses vœux au souverain par voie d'adresse, et que les Cinq réclamèrent l'abrogation des lois d'exception, c'est Jules Favre qu'ils chargèrent de caractériser le réveil de la liberté en Europe et, par contrecoup, en France.

Croyez-vous, Messieurs, que ce vaste et profond mouvement soit sans influence sur notre régime intérieur? Croyez-vous que la France consente éternellement à être l'apôtre armé et chevaleresque de la liberté hors de ses frontières, en y renonçant pour elle-même? Non! la contagion est trop forte. Et j'ajoute, Messieurs, que la France n'en avait pas besoin; elle commence à comprendre qu'il est nécessaire, pour qu'une nation puisse grandir, se déve-

lopper, qu'elle soit maîtresse de ses destinées, et que, les confiât-elle au plus grand, au plus digne, au plus vertueux, s'il en est le seul dispensateur, cette coupable folie sera un jour expiée, et par le désordre moral, et par d'horribles convulsions matérielles...

« Légalité et honnêteté. » C'est là le drapeau à l'ombre duquel la France veut désormais marcher. Elle déteste toutes les intrigues, toutes les ruses; ce qu'il lui faut avant tout, c'est de la droiture, c'est de la franchise; elle préfère la force à la duplicité. Mais quand elle est convaincue que ses intérêts les plus précieux ont été ainsi abandonnés à un régime qui ne saurait plus lui convenir et qui a produit les déplorables conséquences que je viens de vous signaler, comment vous étonnerez-vous qu'elle vienne vous exposer ses doléances et ses vœux?... Sachez-le bien, la France nous jugera; la France, depuis qu'elle souffre, depuis qu'elle espère, depuis qu'elle est patiente, a vu se former dans son sein un grand parti, une opinion qui domine toutes les autres, l'opinion libérale, celle qui a soif de garanties, de régime légal, celle qui a horreur de toute espèce de servitude, de violence, de tyrannie, de révolution; et ceux qui préparent les abîmes dans lesquels s'engloutissent les droits, la sécurité et la fortune des peuples, ce sont précisément ceux qui demandent que ces peuples soient soumis au joug des dominateurs qui les gouvernent sans les consulter. Mais ce grand parti légal qui s'est formé, qui se recrute de tous les hommes généreux, de tous ceux qui travaillent, de tous ceux qui économisent, de toutes les intelligences; ce grand parti est celui, permettez-moi de le dire, qui a combattu avec nous le drapeau rouge dans les plis factieux duquel nous lisions le mot détesté de dictature et de servitude; nous n'en voulons pas, qu'elle vienne de la rue ou du trône. Ce que nous voulons, c'est un régime de légalité et d'honnêteté. C'est aussi ce que la France veut.

On sait avec quelle persévérance et quelle éloquence, d'ailleurs vaines, Jules Favre combattit, en 1862 et 1863, la funeste expédition du Mexique, et quel rôle actif ou passif il devait jouer pendant et après la révolution de 1870. Son collègue Ernest Picard (1821-1877), qu'il retrouvera dans le gouvernement de la Défense nationale, était le financier du groupe; il traitait de préférence les questions d'affaires, de comptabilité, de travaux publics, mais il y apportait un esprit alerte et incisif, qui n'en mettait en lumière que l'essentiel et dont les saillies imprévues ne laissaient à l'adversaire que l'alternative ou d'être ridicule s'il y répondait avec humeur, ou de paraître avoir tort s'il n'y répondait pas. En France, on aime l'esprit autant que les discours; Ernest Picard n'était pas moins populaire que Jules Favre. Hénon, député de Lyon, était un honnête homme énergique. Émile Ollivier était toujours prêt à parler. Darimon faisait nombre.

Ce petit groupe d'hommes de talent et de courage fut singulièrement fortifié, après les élections de 1863, par l'adjonction d'orateurs tels que Berryer, Jules Simon, et surtout Thiers. Le vieux royaliste libéral se retrouvait jeune pour de nouveaux

combats, et ceux qui étaient jeunes alors par l'âge se souviennent de l'impression d'autorité et de noblesse que donnaient, à ceux qui le voyaient pour la première fois, ses graves remontrances, ses gestes souverains qui désarmaient l'insulte, et jusqu'à l'éloquence de son dédain muet. Au contraire, quelle souplesse sans platitude, quelle bonhomie insinuante et avisée chez Jules Simon (1814-1896)! Breton d'origine, il avait demandé, en 1848, à des électeurs bretons un siège à la Constituante : « Si je désire dans le fond de mon cœur, leur disait-il, cette puissance que vos votes vont donner, c'est parce que, enfant du peuple, j'ai dû gagner à la sueur de mon front l'éducation qui va chercher, comme d'elle-même, l'enfant du riche; c'est parce que j'ai vu de près, avec la misère du corps, la misère de l'esprit. L'ignorant n'est-il pas un déshérité, un esclave? » Membre de la commission de l'enseignement, il avait réclamé déjà, dans son rapport du 5 février 1849, l'éducation primaire obligatoire, conséquence nécessaire du suffrage universel. Professeur de philosophie à la Sorbonne lorsque éclata le coup d'État de 1851, il avait mis fièrement d'accord ses actes avec ses doctrines.

On est à la veille du plébiscite, et le peuple va se ruer dans la servitude. Jules Simon se redresse de toute la hauteur de sa conscience meurtrie et, à son auditoire de la Sorbonne, avide d'entendre, une fois encore, une parole qui ne sera plus libre le lendemain, il adresse, du haut de sa chaire, cette vibrante allocution : « Messieurs, je suis ici professeur de morale. Je vous dois aujourd'hui non une leçon, mais un exemple. Le droit vient d'être publiquement violé par celui qui avait la charge de le défendre. La France doit dire demain dans ses comices si elle approuve la violation du droit ou si elle la condamne. N'y eût-il dans les urnes qu'un seul bulletin pour prononcer la condamnation, je le revendique d'avance. Il sera de moi. »

Au silence religieux du début succèdent, à ces derniers mots, des applaudissements frénétiques.

« Je prends vos applaudissements pour un serment, ajoute alors gravement Jules Simon. Si jamais vous pactisez avec le crime pour avoir votre part dans le bénéfice, souvenez-vous que vous serez des parjures [1] ! »

Les loisirs qu'il se fit ainsi, il les consacra à écrire des livres de philosophie morale, d'économie sociale, remarquables par l'élévation de leur spiritualisme et de leur philanthropie. Député de Bordeaux, puis de Paris, il se consacra surtout aux questions qui touchent à l'amélioration du sort des masses, et en particulier au développement de l'instruction primaire, qu'il

1. Discours de M. Fallières, président du Sénat, à l'érection de la statue de Jules Simon.

voulait non seulement obligatoire, mais gratuite (1865-1866); la laïcité, dont il était moins partisan, ne viendra que longtemps après. Habile plutôt que véhément, pathétique plutôt que mâle, il ne s'imposait pas de haute lutte aux esprits, il s'y glissait, par l'effet d'un charme nuancé, d'une action pénétrante, qui n'appartenaient qu'à lui.

Mais le nom et l'influence de Thiers valaient bien des victoires électorales ou oratoires. Dès 1864, il prononçait son fameux discours sur les libertés nécessaires (11 janvier) :

Messieurs, il y a trente-quatre ans que je suis entré pour la première fois dans cette enceinte. J'y ai pris place dans la dernière Chambre élue sous la Restauration. Depuis, j'ai fait partie de toutes les Chambres qui se sont succédé de 1830 à 1848 ; puis, sous la République, j'ai siégé sur les bancs de la Constituante et de la Législative ; et enfin me voici, au milieu de vous, sur les bancs du Corps législatif de l'Empire.

Dans ce long espace de temps, j'ai vu se succéder les choses, les hommes, les opinions, les affections même, et au milieu de ce torrent qui semblait devoir tout emporter, les principes seuls ont survécu, les principes sociaux et politiques sur lesquels repose la société moderne... Je suis né, j'ai vécu dans cette école dite de 1789, qui croit que la France a droit de disposer de ses destinées et de choisir le gouvernement qui lui convient. Je pense qu'elle ne doit user de sa souveraineté que très rarement, et même que mieux vaudrait qu'elle n'en usât jamais, s'il était possible ; mais, quand elle a prononcé, à mes yeux, le droit y est. Je pense que c'est manquer et à la loi et au bon sens que de chercher à substituer des vues particulières à sa volonté clairement exprimée. Mais, quand on s'est soumis au gouvernement légal de son pays, il y a deux choses qu'on est toujours en droit de lui demander : l'ordre et la liberté...

Messieurs, quand on considère l'histoire des trois quarts du siècle écoulés, on est frappé de l'observation que voici : c'est que la France peut quelquefois se passer de la liberté, s'en passer au point de paraître l'avoir oubliée ; puis, quand les temps et les esprits sont plus calmes, elle y revient avec une persévérance singulière et une force presque irrésistible.

Il le prouvait par un coup d'œil jeté sur l'histoire ; puis, après avoir dressé une sorte de programme raisonné des libertés nécessaires, après avoir déclaré (en quoi il se séparait de l'opposition républicaine) que, si on les accordait à la France, on pourrait le compter parmi les citoyens soumis et reconnaissants de l'Empire, il concluait, avec plus de fermeté :

Mais, si notre devoir est d'accepter, permettez-moi de vous le dire, le devoir du gouvernement est de donner. Et qu'on n'imagine pas que je veuille ici tenir le langage d'une exigence arrogante ; non, je sais que, pour obtenir, il faut demander avec respect. C'est donc avec respect que je demande. Pour moi, je ne demanderai jamais rien ; pour mon pays, je n'hésiterai jamais à demander, et à demander avec le ton de déférence qui convient. Mais, qu'on y prenne garde, ce pays aujourd'hui à peine éveillé, ce pays si bouillant,

chez lequel l'exagération des désirs est si près de leur réveil, ce pays qui permet aujourd'hui qu'on demande pour lui du ton le plus déférent, un jour peut-être il exigera.

Deux ans plus tard, à la veille de Sadowa (3 mai 1866), c'est à une question de politique étrangère, vitale pour la France, — un prochain avenir l'a démontré, — qu'il appliquait cette vue pénétrante des choses qui semble parfois un don de seconde vue. Ici comme dans le discours sur la politique intérieure, il commençait par un exposé admirablement lucide des événements passés et présents. Il aime à détailler et à prolonger ces exposés dont il ne faut regretter ni la précision minutieuse ni l'étendue, car, en exposant, d'avance il prouve. Puis, il regardait en face la Prusse, et présageait sa grandeur, fatale à la France.

Vous le savez, il y a une puissance qui se sert des idées actuellement régnantes en Allemagne, qui veut s'en servir pour arriver à un résultat bien différent. Cela est tellement évident, tellement connu, que je ne crois, en le disant, manquer à aucune convenance. A mon âge, dans ma position, ayant représenté mon pays devant les cours étrangères, je serais désolé de manquer aux égards dus à une grande puissance; mais enfin il me semble que des desseins sont aujourd'hui bien évidents, et que je ne la calomnie point en m'exprimant comme je le fais.

Cette puissance, c'est la Prusse. Elle voudrait se servir des idées allemandes pour aboutir à un résultat qu'il est facile de voir, qui est connu, publié de toutes parts et en cent façons. Si la prochaine guerre lui est heureuse, elle s'emparera de quelques-uns des États allemands du Nord; et ceux dont elle ne s'emparera pas, elle les placera dans une Diète qui sera sous son influence. Elle aura donc une partie des Allemands sous son autorité directe, et l'autre sous son autorité indirecte; et puis on admettra l'Autriche comme protégée dans ce nouvel ordre de choses. Et alors, permettez-moi de vous le dire, s'accomplira un grand phénomène, vers lequel on tend depuis plus d'un siècle : on verra refaire un nouvel empire germanique, cet empire de Charles-Quint qui résidait autrefois à Vienne, qui résiderait maintenant à Berlin, qui serait bien près de notre frontière, qui la presserait, la serrerait; et, pour compléter l'analogie, cet empire de Charles-Quint, au lieu de s'appuyer, comme dans le xve et le xvie siècle, sur l'Espagne, s'appuierait sur l'Italie! Voilà, Messieurs, l'avenir que l'on réserve à la politique européenne, et à la politique française en particulier. Il n'était du reste que trop facile de le prévoir. L'unité italienne (c'est là le reproche que je lui ai toujours adressé), l'unité italienne devait inévitablement conduire à l'unité allemande, telle que je l'indiquais tout à l'heure, avec les degrés que je lui assignais, commençant cette fois par la réunion directe d'un certain nombre d'Allemands, et indirecte de tous les autres, sous la main de la Prusse. L'unité italienne et l'unité allemande devaient se donner la main par-dessus les Alpes, et vous voyez aujourd'hui la réalisation de ce phénomène que je vous annonçais comme infaillible, il y a moins de deux ans. Voilà ce que vous avez devant vous.

De ce discours mémorable comment ne pas rapprocher le

discours admirable au même titre, et, pour nous, plus émouvant encore, du 15 juillet 1870, lorsque, faisant tête aux fureurs d'une majorité servile, épuisé, désespéré plus que découragé, Thiers s'efforça d'écarter de son pays le fléau d'une guerre avec la Prusse, ou plutôt, il le prévoyait trop bien, avec l'Allemagne unie sous l'hégémonie de la Prusse? A ces heures critiques, le grand orateur, sans attitudes théâtrales, sans emphase, était vraiment grand citoyen, et son éloquence, éloquence de faits encore, mais de faits menaçants et douloureux, faite de clairvoyance politique et de patriotique émotion, touche au génie. Ce qui contribue à le grandir, c'est l'absence d'adversaires dignes de lui : les Cinq, du moins, s'étaient heurtés au talent d'un Billault (1805-1863); Thiers ne trouva en face de lui qu'un Rouher (1824-1884), vice-empereur auvergnat, sans flamme et sans style, ou, vers la fin, quand le ministère Ollivier fut fait, qu'un transfuge du camp libéral.

L'Empire à son déclin gagnait Émile Ollivier, un parleur fleuri, au cœur léger; mais le parti de la liberté gagnait Léon Gambetta (1838-1882), un tribun, né à Cahors, élu en 1869 par Paris et Marseille; et ce tribun, presque dès son entrée à la Chambre, combattant le plébiscite impérial (5 avril), démontrait à la majorité réduite que le suffrage universel ne saurait exister que dans une certaine institution politique, qui est le gouvernement républicain. Quel chemin parcouru depuis le Corps législatif introuvable de naguère!

Il faut choisir entre le suffrage universel et la monarchie ; quand on fait de la politique et des institutions, il faut faire des institutions conformes aux principes qu'on veut faire triompher. Quand vous ferez de la monarchie, entourez-vous d'institutions monarchiques. Quand vous ferez de la république, et c'est un changement que je prends la liberté de recommander à ceux qui, au dehors et au dedans, pensent comme moi... faites des institutions républicaines. Cela est nécessaire, si vous voulez faire œuvre durable.

Mais si vous associez deux opinions jalouses l'une de l'autre, dont les intérêts sont manifestement contraires, attendez-vous à des conflits, attendez-vous à la neutralisation des forces vives du pays, à un duel insensé, et il faudra de deux choses l'une : ou que la liberté du suffrage et l'universalité du droit succombent devant les satisfactions et les désirs d'un seul, ou que la puissance d'un seul disparaisse devant la majesté du droit populaire.

Le nom de Jules Favre caractérise l'empire autoritaire; celui de Thiers, l'empire qui s'essaye au parlementarisme; celui de Gambetta, l'empire qui se croit libéral et qui aboutit au plébiscite et à la guerre. Lorsque des discours ouvertement républicains sont devenus possibles dans une assemblée monar-

chiste, il est permis de dire que, virtuellement, la république est faite.

Ces opposants de la première et de la dernière heure se retrouveront, inégalement heureux ou glorieux dans leur rôle, parmi les fondateurs de la troisième République. Au lendemain de désastres qu'il avait trop prévus, Thiers parcourut l'Europe, cherchant vainement un appui pour la France. Élu de vingt-six départements à l'Assemblée nationale, nommé chef du pouvoir exécutif (17 février 1871) par une assemblée réactionnaire, qui avait besoin de lui, mais se défiait de lui, absorbé d'abord par le souci de la libération du territoire, il ne tarda pas à sentir la nécessité de constituer un gouvernement où pût se reposer la France. Dès le 10 février 1871, dans un discours où il proposait de transporter de Bordeaux à Versailles le siège des pouvoirs publics, il promettait l'avenir au plus sage, et reconnaissait déjà la sagesse de cette minorité républicaine que les élections partielles allaient sans cesse accroître.

Je connais les hommes, je connais mes contemporains. Eh bien, confessons-le très sincèrement, vous êtes divisés en deux grands partis : l'un, et cela est parfaitement légitime, parfaitement respectable, l'un croit que la France ne peut trouver un repos définitif que sous une monarchie constitutionnelle... L'autre, tout aussi sincèrement, pense qu'avec les institutions que vous vous êtes données, avec cette grande institution du suffrage universel, avec le mouvement des esprits, avec cette agitation qui se produit dans le monde entier au centre de tous les gouvernements, il y a quelque chose qui entraîne les générations actuelles vers la forme républicaine. S'il y a des hommes pour lesquels la République n'est qu'un mot, un mot terrible dont ils voudraient se servir pour satisfaire leurs détestables passions, il y a, d'autre part, une quantité d'hommes éclairés, généreux, qui adhèrent de toute leur âme à cette doctrine. Je ne veux flatter personne. Ce n'est pas à mon âge que je commencerai, car je ne l'ai fait sous aucun régime ; je n'ai flatté ni roi, ni peuple, ni parti. Mais j'honore profondément les hommes qui ont le bon sens de reconnaître que, l'institution elle-même n'étant pas rassurante pour notre pays, il faut que les hommes le rassurent.

Lui-même, il avait besoin, quelquefois, disait-il, de songer aux grands devoirs qui lui étaient imposés, pour contenir les mouvements de son âme « impétueuse ». Il faisait appel à l'union pour panser les plaies de la patrie; il jurait devant le pays et devant l'histoire de ne tromper aucun des partis, de ne préparer à leur insu aucune solution constitutionnelle; mais il reconnaissait que la réorganisation de la France se ferait nécessairement sous la forme de la République et à son profit. « La République est dans vos mains : elle sera le prix de votre sagesse. » Cette réorganisation achevée, le pays, un

peu ranimé, serait à même de décider, par l'organe de ses représentants, sous quelle forme définitive de gouvernement il désirait vivre.

La situation où il se débattit était essentiellement fausse, et toute son adresse, mise au service de tout son patriotisme, ne réussit pas à la simplifier. D'autre part, cette situation, qui lui devint bientôt si pénible, était loin d'être défavorable à l'éloquence. Tout était remis en question, même les conquêtes de la Révolution française qui avaient paru les plus assurées. Il y a quelque analogie, sous ce rapport, entre l'Assemblée de 1871 et les premières Chambres de la Restauration. Le parti bonapartiste, avec Rouher, osait relever la tête; le parti légitimiste, orléaniste, clérical, était en force et sentait l'occasion unique : Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, pédagogue digne d'estime, mais fougueux adversaire de l'esprit moderne; M. Chesnelong, le duc Albert de Broglie, historien, fils du duc Victor, libéral et plus hautain encore que son père, qu'il rejoignit à l'Académie française, tant d'autres, plus ou moins ardents, plus ou moins habiles, résignés peut-être au début à ce que le relèvement de la France s'accomplît jusqu'à nouvel ordre sous la forme républicaine, étaient résolus à ne pas permettre qu'il s'accomplît à son profit définitif. Thiers avait groupé autour de lui non seulement ses anciens collègues de l'opposition à l'Empire, Jules Favre, Jules Simon, Jules Grévy, devenu président de l'Assemblée, Ernest Picard, mais les chefs de l'ancienne opposition libérale à la Restauration ou les héritiers de leurs noms, Dufaure, Rémusat, Casimir Périer, et, par eux, il ralliait à la République les classes moyennes rassurées. Les républicains démocrates, Gambetta, Challemel-Lacour (1827-1896), ancien professeur révoqué au 2 décembre, récemment préfet du Rhône, écrivain distingué, orateur vigoureux, un peu âpre d'accent, mais d'une langue académiquement irréprochable, futur président du Sénat; Jules Ferry (1832-1895), appelé à jouer un si grand rôle, et naguère membre de la Défense nationale, comme député de Paris, tous ces hommes d'avenir, qui frémissaient d'impatience et parfois d'indignation au spectacle du présent, apprenaient à ne demander à ce présent que ce qu'il pouvait donner et à n'avancer que pas à pas, se contentant de ne pas reculer. Mais ni le prudent libéralisme des uns ni l'opportunisme des autres ne put éviter à la France le recul du 24 mai 1873.

Le 24 mai 1873, Thiers fut renversé par les hommes qui se

proclamaient les défenseurs de « l'ordre moral », et qui, beaucoup plus jeunes que lui, ayant apporté jusque-là dans la politique « plus de paroles que de faits », ne craignaient pas de mettre en doute son esprit conservateur. A ces prétendus conservateurs il restituait leur vrai nom : ils étaient des monarchistes, dans un pays où la République avait pour elle l'immense majorité : « Je n'hésite pas à dire et à répéter que le nombre est républicain. »

Traitez avec dédain cette politique, même avec pitié, comme on l'a dit hier (M. de Broglie) ; moi, je ne crains les hauteurs de personne : par ma vie, par mes actes, et peut-être par quelques qualités bien modestes d'esprit, je suis capable de supporter les dédains. Vous pouvez dédaigner cette politique comme on peut dédaigner ceux qui n'ont pas le courage de la suivre. Il est plus aisé de suivre un parti que de le contenir et de tâcher de lui faire entendre raison. Dédaignez cette politique ; moi, je plains ceux qui ne sauraient ni la comprendre ni avoir le courage de la soutenir. Il m'a fallu bien plus de force de caractère et de volonté pour tenir cette conduite que pour me donner à un parti et lui obéir aveuglément. Je n'ai qu'un titre, celui que m'a donné votre faveur, celui que m'a donné celle de mes collègues qui sont là (*la gauche*), c'est d'avoir pris mon parti sur la question de la République. Je l'ai pris, oui, je l'ai pris...

C'est à vous, Messieurs, qu'il appartient de décider. J'ai toujours reconnu notre souveraineté. Mais, comme gouvernement, nous devions avoir une opinion, c'était indispensable ; il faut bien que l'Assemblée trouve dans le gouvernement institué par elle une politique qu'elle puisse suivre ou modifier. Nous avons donc pris notre parti, et, permettez-moi de vous le dire, je ne voudrais pas vous blesser, mais savez-vous quelle est la raison qui m'a décidé, moi, vieux partisan de la monarchie, outre le jugement que je portais en considérant la marche générale des choses dans le monde civilisé ? C'est qu'aujourd'hui pour vous, pour moi, pratiquement, la monarchie est absolument impossible.

Et je ne veux pas vous déplaire davantage, en vous en donnant les motifs. Mais vous le savez bien, et c'est ce qui vous justifie de ne pas venir, au nom de votre foi, nous proposer le rétablissement de la monarchie ; car, enfin, ce serait votre droit... Pourquoi, quand la polémique s'engage entre vous et nous, vous hâtez-vous de dire : « Non, ce n'est pas comme monarchistes que nous parlons, c'est comme conservateurs ! » C'est, convenons-en de bonne foi, que vous-mêmes sentez que, pratiquement, aujourd'hui la monarchie est impossible. Je n'ai pas besoin d'en dire la raison, encore une fois, elle est dans votre esprit à tous : il n'y a qu'un trône, et l'on ne peut pas l'occuper à trois.

Le moment lui paraissait donc venu de décider des destinées du pays, « non pas avec cette arrogance qui fait croire aux hommes qu'ils font une constitution définitive, qu'ils travaillent pour l'éternité, mais avec le positif, la précision, la netteté de gens qui veulent une loi indiscutable et respectée et qui ne croient pas que l'ordre soit possible lorsque tous les jours on se permet d'attaquer, de saper les bases et de bafouer les

principes d'un gouvernement »! C'est ce moment que choisirent les coalisés pour lui substituer le maréchal de Mac-Mahon, soldat brave, mais politique inintelligent, dominé par les influences réactionnaires. Aussi un nouveau recul politique se produisit-il, malgré les élections républicaines de 1876, ou plutôt à cause d'elles. Au 16 mai 1877, le maréchal renvoya brutalement le ministère Jules Simon. Ce fut « comme un coup de foudre qui éclate dans un ciel serein », selon l'expression de Gambetta, qui, le 17, conseillait à la Chambre de garder « une attitude à la fois virile et modérée », mais déclarait en son nom que, si on prenait le parti de la dissoudre, elle retournerait avec confiance et certitude devant le pays déjà fatigué, bientôt irrité de ces résistances calculées à sa volonté. A Lille, le 18 août, il s'écriait, avec moins de mesure : « Quand la France aura fait entendre sa volonté souveraine, croyez-le bien, *il faudra se soumettre ou se démettre.* » Il fallut se démettre. Thiers était mort au milieu même de la crise électorale dont l'issue allait le venger. Grévy monta à la présidence de la République, et Gambetta, dont cette même crise avait fait un chef de parti, le remplaça à la présidence de la Chambre. Président du conseil en 1881, mais devenu suspect aux partis extrêmes, il ne put exercer que peu de mois le pouvoir et mourut prématurément au début de 1882. On lui fit, comme à Thiers, de grandioses funérailles[1]. C'était un orateur puissant, entraînant, inégal, qui parlait une langue médiocre; mais, de quelque façon qu'on juge son rôle comme chef du gouvernement de la Défense nationale à Bordeaux, plus d'une faute lui doit être pardonnée en faveur de son amour passionné pour la France. Il l'aimait glorieuse, émancipatrice et initiatrice du genre humain; mais il l'aimait plus encore dans son malheur qu'il avait tenté de conjurer.

Il y a une autre France que je n'aime pas moins, une autre France qui m'est encore plus chère, c'est la France misérable, c'est la France vaincue et humiliée : c'est la France qui est accablée, c'est la France qui traîne son boulet depuis quatorze siècles, la France qui crie, suppliante, vers la justice et vers la liberté, la France que les despotes poussent constamment sur les champs de bataille, sous prétexte de liberté, pour lui faire verser son sang par toutes les artères et les veines; la France que, dans sa défaite, on calomnie, que l'on outrage; oh ! cette France-là, je l'aime comme on aime une mère; c'est à celle-là qu'il faut faire le sacrifice de sa vie, de son amour-propre et de ses

1. Voyez dans le *Conciones français* de J. Reinach le discours de son ami Paul Bert (1833-1888) sur sa tombe (6 janvier 1882).

jouissances égoïstes; c'est de celle-là qu'il faut dire : « Là où est la France, là est la patrie!... »

L'amour de la patrie est le résumé de toutes les vertus civiques. Oui! on on doit aimer par-dessus tout son pays, mais non pas avec cet esprit étroit, léger, railleur, qui, trop souvent, nous a livrés à l'animadversion des autres peuples. Faisons bien comprendre aux autres peuples que nous n'aimons tant notre patrie, et d'un amour si ardent et parfois si jaloux, que parce qu'elle est le meilleur instrument que la civilisation ait jamais eu pour le progrès général et l'avancement de l'esprit humain [1].

Lui disparu, deux hommes surtout parurent s'élever au premier rang : Jules Ferry et Waldeck-Rousseau. Il serait prématuré de juger celui qui vient à peine de disparaître à son tour, trop tôt, et dont la ligne de conduite a paru aux uns fléchir un moment, aux autres se continuer jusqu'en cette apparente déviation. Mais c'est une belle et certaine rectitude qui caractérise le rôle de Jules Ferry. Il est grand, non pas seulement comme ministre réformateur de l'instruction publique (Jules Simon l'avait précédé dans cette voie) [2], mais encore et surtout comme directeur de la politique française à l'étranger, et, si l'on peut ainsi parler, comme conquérant de la Tunisie et du Tonkin, et instigateur de la politique d'expansion coloniale. Deux fois président du conseil (1880-1881, 1881-1885), renversé du pouvoir pour ces conquêtes mêmes et ces bienfaits, par l'impatience et l'ingratitude françaises, il n'en maintenait pas moins, avec une fermeté sereine, l'idée, non pas nouvelle, si l'on veut, mais singulièrement élargie et précisée, qui restera l'honneur de sa vie politique.

La vraie question, Messieurs, la question qu'il faut poser, et poser dans des termes clairs, c'est celle-ci : Est-ce que le recueillement qui s'impose aux nations éprouvées par de grands malheurs doit se résoudre en abdication? Et parce qu'une politique détestable, visionnaire et aveugle, a jeté la France où vous savez, est-ce que les gouvernements qui ont hérité de cette situation malheureuse se condamneront à ne plus avoir aucune politique européenne? Est-ce que, absorbés par la contemplation de cette blessure qui saignera toujours, ils laisseront tout faire autour d'eux? est-ce qu'ils laisseront aller les choses? est-ce qu'ils laisseront d'autres que nous s'établir en Tunisie, d'autres que nous faire la police à l'embouchure du fleuve Rouge, et accomplir les clauses du traité de 1874 que nous nous sommes engagés à faire respecter dans l'intérêt des nations européennes? Est-ce qu'ils laisseront d'autres se disputer les régions de l'Afrique équatoriale? Laisseront-ils aussi régler par d'autres les affaires égyptiennes qui, par tant de côtés, sont des affaires vraiment françaises?...

Messieurs, dans l'Europe telle qu'elle est faite, dans cette concurrence de

1. Discours de Thonon, 29 sept. 1872.
2. Voir, dans le recueil de M. Pellisson, le discours de 1889 sur l'œuvre scolaire de la République.

tant de rivaux que nous voyons grandir autour de nous, les uns par des perfectionnements militaires ou maritimes, les autres par le développement prodigieux d'une population incessamment croissante; dans une Europe, ou plutôt dans un univers ainsi fait, la politique de recueillement ou d'abstention, c'est tout simplement le grand chemin de la décadence : les nations, au temps où nous sommes, ne sont grandes que par l'activité qu'elles développent; ce n'est pas « par le rayonnement pacifique des institutions »... qu'elles sont grandes à l'heure qu'il est.

Raisonner sans agir, sans se mêler aux affaires du monde, en se tenant à l'écart de toutes les combinaisons européennes, en regardant comme un piège, comme une aventure toute expansion vers l'Afrique ou vers l'Orient, vivre de cette sorte, pour une grande nation, croyez-le bien, c'est abdiquer, et, dans un temps plus court que vous ne pouvez le croire, c'est descendre du premier rang au troisième et au quatrième...

La France, disait-il en concluant, n'a jamais tenu rigueur à ceux qui veulent passionnément sa grandeur matérielle, morale et intellectuelle. Il éprouva un moment le contraire, puisque ses propres électeurs de Saint-Dié lui préférèrent un M. Picot. Vengé presque aussitôt par le collège sénatorial des Vosges, élu président du Sénat, il y prononçait un discours (27 févr. 1893) où se révèle une grande âme sereine jusque dans les amertumes.

En me choisissant parmi tant d'hommes si dignes d'occuper cette charge, le Sénat a voulu faire, avant toute chose, un acte de haute et paternelle bienveillance. Il a mis un terme à une longue épreuve; il a décidé que l'ostracisme, cet enfant irrité de la cité antique, n'aurait pas de place dans notre démocratie libérale et tolérante...

Celui qui recueille aujourd'hui ce noble et lourd héritage a pris aussi sa large part des mêlées brûlantes de la politique. Sa vie publique n'a été qu'un long combat. Vous ne l'avez cependant pas jugé incapable de ce rôle élevé d'arbitre qui semblait peu fait pour lui. Vous avez pensé que l'adversité ne portait pas les mêmes fruits dans toutes les âmes; que, si les unes en sortent aigries et révoltées, d'autres s'y retrempent et s'y instruisent à la clarté des jours d'épreuve. L'expérience des hommes et des choses est une grande école d'équité. La vie parlementaire serait odieuse, si l'on n'y apprenait pas à se respecter et à s'estimer les uns les autres...

Notre République est ouverte à tous, elle n'est la propriété d'aucune secte, d'aucun groupe, fût-il celui des hommes qui l'ont fondée. Elle accueille tous les hommes de bonne foi et de bonne volonté; mais, pour leur faire une place, les républicains n'ont pas besoin, j'imagine, de se déclarer la guerre les uns aux autres. Ce serait bien mal comprendre le grand mouvement de ralliement qui s'opère dans les masses profondes et qui, en dépit des incidents et des accidents, poursuit sa marche imperturbable, parce qu'il est conduit par la force des choses et par les intérêts les plus élevés de la Patrie.

Il a eu ses continuateurs, qui ne se sont pas tous élevés à cette sérénité magnanime. Patriote comme Gambetta, il voulait aussi qu'on ne parlât pas souvent de nos provinces perdues,

mais qu'on y pensât toujours. Même mourant, il ne perdait pas de vue la ligne des Vosges. Son entêtement vosgien, sa légère âpreté de nature, s'étaient fondus dans un large et profond sentiment de la politique ouverte et apaisée qui convenait à la France du XIXe siècle finissant.

Nous ne parlons que des morts; mais l'éloquence n'est pas morte avec eux. Ce que sera l'éloquence du XXe siècle, il serait téméraire de le prophétiser. Du moins, ce qu'elle est au seuil de ce siècle, on peut le définir sans peine. La grande éloquence, celle qui naît des grandes crises ou du conflit des grandes idées, n'a pas cessé d'exister, puisque les doctrines et les passions contraires, politiques, religieuses, sociales, ne se sont jamais plus ardemment opposées les unes aux autres, et puisque, d'autre part, jamais la culture générale des esprits n'a permis à un plus grand nombre de publicistes et d'orateurs de les agiter, avec plus ou moins de compétence sans doute ou d'éloquence. Comme elle s'est démocratisée, elle a pu, non pas s'énerver, mais perdre de sa hauteur ou de sa pureté en se vulgarisant. Mais elle n'a rien perdu de son empire sur les âmes : au lendemain de nos désastres, pour faire une réputation d'orateur au duc d'Audiffret-Pasquier, qu'a-t-il fallu? Une réminiscence et une apostrophe classique jetée à la face d'un orateur bonapartiste trop audacieusement oublieux : « Varus, rends-moi mes légions! » Et toutefois, les occasions de ces succès oratoires à la Mirabeau, ou plutôt à la Vergniaud, se font de plus en plus rares. Ce n'est pas que les circonstances soient, au fond, plus pacifiques, ni les mœurs plus modérées. Mais l'éloquence dramatique et lyrique n'est plus de mode. Quand, sous le second Empire, Bancel revenant d'exil, et, sous la troisième République, Madier de Montjau, longtemps éloigné de la tribune, firent retentir le tonnerre oratoire des anciens jours, ils éveillèrent un respectueux sourire.

Le positivisme a passé par là. C'est un positiviste que Gambetta lui-même : il l'est dans sa doctrine et sa méthode politique, si dégagées de l'*à priori,* si attentives aux faits; il l'est dans ses discours quand la passion ne l'emporte pas au-dessus des réalités présentes. C'est, beaucoup plus évidemment et continûment, un positiviste que Jules Ferry, dont l'éloquence ne manqua, certes, point d'âme, mais laisse si peu de place à l'imagination et s'inquiète si peu de produire l'effet oratoire pourvu qu'elle atteigne l'effet pratique. Quelle éloquence, enfin, fut plus *réaliste,* dans sa simplicité et sa froi-

deur voulues, que celle de Waldeck-Rousseau? Exposer, préciser, prouver, c'est en cela que consistaient surtout déjà celle de Barnave et celle de Thiers. Les principes viennent rarement en discussion; les affaires sont chaque jour au premier plan : on se rendrait ridicule en s'abandonnant aux prosopopées ou en cultivant les réminiscences classiques dans un débat d'affaires. Même les citations d'auteurs modernes sont presque hors d'usage : on a trop cité Montesquieu et Royer-Collard; on ne les cite plus qu'en prenant ses précautions. En un mot, toute part faite aux circonstances exceptionnelles, on ne persuade plus que par la simplicité et la netteté. Mais n'est pas qui veut simple et net avec à-propos et autorité : il y a, comme on dit, la manière, et cette manière diffère selon les sujets comme selon les personnes.

Une évolution parallèle avait commencé déjà et s'est poursuivie dans l'éloquence religieuse. Celle-ci ne peut, il est vrai, s'accommoder en tout aux conditions de l'éloquence laïque, puisqu'elle ne peut faire complète abstraction des dogmes ni considérer les réalités seules en perdant de vue tout idéal supérieur. Mais les « conférences » ont prévalu plus que jamais : les PP. Félix, Monsabré, Hyacinthe, Didon, n'ont été que des conférenciers : le P. Hyacinthe, dont la parole avait du mouvement et de l'éclat, a rompu avec l'Eglise orthodoxe; le P. Didon, plus moderne non seulement que le P. Félix, jésuite, mais que le P. Monsabré, dominicain comme lui, fut réprimandé, exilé, pour s'être trop souvenu qu'il appartenait au XIXe siècle. Mais ceci regarde les idées, et les idées religieuses sont immuables. Si l'on considérait le ton et le style, quelles différences on devrait signaler, en se reportant je ne dis pas seulement à Bossuet, mais même à Lacordaire ! Des professeurs d'éloquence sacrée comme Mgr Freppel, Mgr d'Hulst, Mgr Perraud, ont passé soit à la Chambre, soit à l'Académie : ont-ils eu à « laïciser » leur langage? Mgr Freppel ne manquait à la tribune ni de désinvolture ni de mordant, mais n'essayait pas d'y faire revivre la fougueuse intransigeance d'un Dupanloup; Mgr d'Hulst se flattait d'y apporter plus de doctrine érudite et de dialectique. Mgr Perraud se contente d'être un lettré normalien, qui s'émeut toutefois quand il le faut. De tous ces orateurs pourtant, illustres à leur heure, lequel est assuré de vivre dans le souvenir de la postérité?

Le barreau, de même, peut mettre en ligne vingt, cent orateurs distingués et, pour ne parler que des morts, a droit

d'être fier des noms de Chaix-d'Est-Ange (1800-1876), de Jules Favre, de Grévy, de Crémieux, d'Emm. Arago, de Gambetta, de Floquet, de Jules Ferry, de Waldeck-Rousseau. Il est de plus en plus une école préparatoire à la vie publique. Mais, précisément, il ne touche guère à la littérature que dans la mesure où il touche à la politique. Jules Favre plaidant la cause d'Orsini beaucoup moins que celle de l'Italie opprimée (25 février 1858); Gambetta jeune faisant devant une cour impériale le procès du 2 décembre sous prétexte de défendre Delescluze (14 novembre 1868)[1], voilà les rares occasions par où le barreau nous appartient. De quelque talent que fasse preuve un avocat dans une affaire de succession, par exemple, l'éclat de son succès ne s'étend pas fort loin. A défaut de procès de presse, où pouvait triompher un Allou, il faut des crimes retentissants, où puisse se déployer le talent d'un avocat de cour d'assises, comme Lachaud. La matière de l'éloquence judiciaire n'a cessé, d'ailleurs, de se compliquer en s'étendant, et cette éloquence a dû revêtir des formes multiples, qu'il ne serait pas sans intérêt de préciser si l'on écrivait ici une étude particulière; mais ce qui nous appartient, c'est précisément ce qui se dégage du métier, si curieusement souple qu'il soit, et qui monte à la région supérieure de l'art : c'est pourquoi, et sans ignorer que l'éloquence aujourd'hui peut être partout, nous avons cherché de préférence dans les débats politiques celle qui fut toujours, si l'on en croit Villemain, l'élève des révolutions et de la liberté.

1. On trouvera ces deux beaux plaidoyers dans le *Conciones français* de M. J. Reinach, Delagrave.

BIBLIOGRAPHIE

MIRABEAU. — *Œuvres oratoires;* Paris, 1819, 2 in-8°.

CLAIR ET CLAPIER. — *Barreau français;* Paris, 1821, 16 volumes.

L'HOSPITAL. — *Œuvres;* édit. Dufey, 4 vol. in-8°; Paris, 1824.

DE FÉLETZ. — *Mélanges*, t. Ier (*Lamennais*).

VILLEMAIN. — *Tableau de la littérature au dix-huitième siècle*, t. III et IV; leçons 39, 52, 53; Didier, in-8°.

— *La Tribune moderne en France et en Angleterre;* Calmann-Lévy, in-8°, 1882 (*Chateaubriand*, 1re édit., 1857.)

ARMAND CARREL. — *Essai sur la vie et les œuvres de P.-L. Courier*, en tête de la réédition des œuvres de Courier, Paris, 1834. (La notice est de 1829.)

— *Œuvres littéraires et économiques* d'A. Carrel. Notice par Littré; Paris, Lecou, in-18, 1854.

D. NISARD. — *Mélanges;* Paris, Delloye et Lecou, t. II, 1838, in-8° (*Carrel*).

GÉRUZEZ. — *Histoire de l'éloquence politique et religieuse en France;* Paris, 1837-1838, 2 in-8°.

CH. DE RÉMUSAT. — *Opinions et Discours de Casimir Périer;* Paris, 1838, 4 in-8°.

LABITTE. — *De la Démocratie chez les prédicateurs de la Ligue;* 1841, in-8°.

LERMINIER. — *De la Poésie de M. Lamennais : Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1843. — *Cf.* sur Lamennais lettres de G. Sand à Lerminier, 1er févr. et 1er mars 1838, et art. de J. Simon, 15 févr. 1841; Binant, 15 août 1860 et 1er févr. 1861; Janet, 15 avril 1888 et 1er févr. 1889; Jullien, 1er janv. 1896.

BERRYER. — *Leçons et Modèles d'éloquence judiciaire;* Henry, in-4°, 1838. — Cf. *Discours parlementaires;* Didier, 1872, 9 in-8°.

SAINTE-BEUVE. — *Portraits littéraires;* Garnier, t. III (*Benj. Constant, Rémusat*).

— *Causeries du lundi;* I (*Guizot, Lacordaire, Thiers*), II (*Barnave, de Broglie*), III (*C. Desmoulins*), IV (*Mirabeau*), V (*Saint-Just, Sieyès*), VI (*Carrel, Courier, de Montalembert, Rémusat*), X (*Arago*), XI (*Benjamin Constant*), XII (*Thiers*), XIV (*Thiers*), XV (*de Falloux, Lacordaire, Thiers*).

— *Revue des Deux Mondes*, 1er févr. 1834 (*Mirabeau; ses Mémoires*).

— *Nouveaux Lundis*, t. Ier (*B. Constant, Lacordaire*); t. IV (*Lamennais*), t. XII (*Cam. Jordan*).

A. THOMAS. — *Les Sermons de Lacordaire* (*Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1845).

C. Sapey. — *Essais sur la vie et les ouvrages de Guill. du Vair;* Paris, 1847.

Timon (de Cormenin). — *Livre des orateurs;* Bruxelles, 1848, 2 in-16; Pagnerre, 1847, in-12, t. Ier.

Cougny. — *Guillaume du Vair;* Paris, Durand, in-8°, 1857.

Guizot. — *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps;* Paris, 1858-1868, 9 in-8°. — Cf. *Pages choisies,* par Mme Guizot de Witt; Perrin, 1897.

A. Vinet. — *Moralistes des seizième et dix-septième siècles;* Paris, 1859 (*L'Hospital*).

E. Renan. — *Essais de morale et de critique;* Calmann-Lévy, in-8°, 1857 (*Lamennais*).

— *Discours et Conférences;* Calmann-Lévy, in-8° (*Dufaure*, dans la Réponse au discours de Cherbuliez, 1882).

De Barante. — *La Vie politique de Royer-Collard, ses discours et ses écrits;* Paris, 1861, 2 in-8°.

Taillandier. — *Nouvelles Recherches historiques sur la vie et les ouvrages du chancelier de l'Hospital,* Paris, Didot, 1861, in-8°.

— *Histoire parlementaire de France,* recueil des discours prononcés dans les Chambres de 1819 à 1848; Paris, 1863, 5 in-8°.

V. de Broglie. — *Ecrits et Discours;* Paris, 1863.

Lamartine. — *Discours et écrits politiques,* dans la *France parlementaire;* Paris, Lacroix, 1864-1865, 6 in-8°.

De Montalembert. — *Le Père Lacordaire,* Paris, in-8°.

Barni. — *Histoire des idées morales et politiques en France au dix-huitième siècle;* Germer-Baillière, 2 vol. in-12, 1865-1869.

Froment. — *L'Éloquence judiciaire en France avant le dix-septième siècle;* Thorin, in-8°, 1874.

— *L'Éloquence judiciaire en France dans la première moitié du seizième siècle;* Thorin, in-8°, 1875.

Louis et Charles de Loménie. — *Les Mirabeau;* Dentu, 5 vol. in-4°, 1876-1891.

Th. Foisset. — *Le Comte de Montalembert;* 1877.

Ernest Bersot. — *Études et Discours;* Hachette, 1879, in-16, p. 62-89 (*Lamennais*).

Ledru-Rollin. — *Discours politiques et écrits divers;* Paris, Baillière, 1879, 2 in-8°.

E. Caro. — *La Fin du dix-huitième siècle;* Hachette, 1880; t. II, ch. II (*Mirabeau*).

De Lacombe. — *Le Comte de Serre, sa Vie et son Temps;* 2 vol., 1881.

— *Vie de Berryer;* 3 vol., 1894-1895.

Gambetta. — *Discours et Plaidoyers politiques;* Charpentier, 11 in-8°, 1881-1885.

Jules Favre. — *Discours parlementaires;* Plon, 1881, 4 in-8°. — *Plaidoyers;* Plon, 1882, 1 in-8°.

Abbé Ricard. — *Lamennais et Gerbet;* Didier, 1882, 2 in-18.

Aubertin. — *L'Éloquence politique et parlementaire en France avant*

1789; Belin, in-8°, 1882. — Cf. *Revue des Deux Mondes;* 1er déc. 1878 ; 15 déc. 1879 ; 1er févr., 1er mai 1880 ; 1er mai 1881.

EDMOND SCHÉRER. — *Études sur la littérature contemporaine;* t. Ier et II (*Lacordaire*), IV (*Lamennais*). — Cf. *Mélanges de critique religieuse* (*Lamennais*), 1859.

AULARD. — *L'Éloquence parlementaire pendant la Révolution française;* Hachette, 3 in-8°, 1882-1886.

— *Études et Leçons sur la Révolution française;* Alcan, in-16, 4 séries.

ALBERT SOREL. — *Essais d'histoire et de critique* (*Mirabeau*) ; Paris, 1883, in-18.

JULES SIMON. — *Thiers, Guizot, Rémusat;* Calmann-Lévy, 1885, in-8°. — Cf. *Souvenirs du 4 septembre* (1874) et *le Gouvernement de M. Thiers* (1878).

PAUL JANET. — *Histoire de la science politique dans ses rapports avec la morale,* t. II, l. IV, ch. XI (*Mirabeau*) ; Alcan, 2 vol. in-8°, 2e édit., 1887.

— *La Philosophie de Lamennais;* Alcan, in-18, 1890.

CHABRIER. — *Les Orateurs politiques de la France;* Hachette, 1888.

PAUL DESCHANEL. — *Orateurs et hommes d'Etat* (*Berryer*) ; Paris, 1888, in-18.

MUNIER-JOLAIN. — *Les Époques de l'éloquence judiciaire en France;* Perrin, 1888, in-18.

J. GRÉVY. — *Discours politiques et judiciaires,* publiés par Delabrousse ; Quantin, 1888, 2 in-18.

PAUL DE RÉMUSAT. — *Thiers;* Hachette, 1889, in-16.

E. FAGUET. — *Dix-Huitième Siècle. Études littéraires* (*Mirabeau*) ; Lecène et Oudin, 1890. — Cf. *Revue des Deux Mondes,* 1er mars 1899.

— *Politiques et Moralistes du dix-neuvième siècle,* 1re série, Lecène et Oudin, 1891 (*Benjamin Constant, Royer-Collard, Guizot*).

MAURICE ALBERT. — *La Littérature française sous la Révolution, l'Empire et la Restauration;* Lecène et Oudin, 1891, chap. Ier et II (*Mirabeau*).

E. ROUSSE. — *Mirabeau;* Hachette, in-18, 1891.

GUIBAL. — *Mirabeau et la Provence;* Paris, 1891, 2 in-8°.

VICTOR DU BLED. — *Orateurs et Tribuns, 1789-1794;* Paris, 1891, in-18. — Cf. *Revue des Deux Mondes;* 1er août 1897 (*Berryer*).

ÉMILIEN CAZES. — *Mirabeau;* Gedalge, in-8°, 1892.

SPULLER. — *Lamennais;* Hachette, in-16, 1892.

EDGAR ZÉVORT. — *Thiers;* Lecène et Oudin, in-8°, 1892.

LECANUET. — *Berryer, sa vie et ses œuvres;* Paris, 1893.

DELOM DE MÉZERAI. — *Le Barreau pendant la Révolution,* dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er août 1893.

CAMILLE LACROIX. — *L'Éloquence en France depuis 1789,* 1re série ; avant-propos de M. Paul Deschanel ; Dupont, 1893, 2 in-8°.

JOSEPH REINACH. — *Le « Conciones » français. — L'Éloquence française depuis la Révolution jusqu'à nos jours;* Delagrave, in-16, 1894.

DE CROZALS. — *Guizot;* Lecène et Oudin, in-8°, 1894.
OCTAVE GRÉARD. — *Prévost-Paradol;* Hachette, 1894, in-16.
BARDOUX. — *Guizot;* Hachette, 1894.
DOUMIC. — *Écrivains d'aujourd'hui;* Perrin, 1894 (Prédicateurs).
MÉZIÈRES. — *Vie de Mirabeau;* Hachette. — Cf. *Revue des Deux Mondes,* 1er nov., 15 mars, 15 juin 1891.
OTHENIN D'HAUSSONVILLE. — *Lacordaire;* Hachette, in-16, 1895. — *Cf. Revue des Deux Mondes,* 15 oct. 1893, 1er mai 1895.
SPULLER. — *Lacordaire;* Hachette, 1895.
G. LANSON. — *Histoire de la littérature française;* Hachette, 2e partie, l. Ier, § 4; 3e partie, l. IV, II, 2; l. V, I, 1; 6e partie, I, 2; II, 1; III, 1.
FERD. BRUNETIÈRE. — *Manuel d'histoire de la littérature française;* Délagrave; I, 1.
D'HAUSSONVILLE. — *Lacordaire;* Hachette, in-16, 1895.
A. ROUSSEL. — *Lamennais d'après des documents inédits;* Paris, 2 in-16, 1897. — *Lamennais intime;* Paris, in-12, 1897.
PETIT DE JULLEVILLE. — *Histoire de la langue et de la littérature française;* Colin, in-4°, t. III, 1897; ch. VIII, *les Moralistes,* par Paul Bonnefon (*du Vair*), et ch. X, par de Crozals, *Écrivains politiques;* t. VI, 1898, ch. XIII, *la Littérature sous la Révolution,* par A. Chuquet; t. VII, ch. XI, *Écrivains et Orateurs religieux,* par A. Cahen; ch. XII, *Écrivains et Orateurs politiques de 1814 à 1852,* par Henry Michel; t. VIII, ch. VIII, *Écrivains et Orateurs religieux,* par R. Thamin; ch. IX, *Écrivains et Orateurs politiques de 1852 à nos jours,* par H. Michel.
MAURICE PELLISSON. — *Les Orateurs politiques de la France;* Hachette, 1898.
LIARD. — *Pages éparses;* A. Colin, 1902 (*J. Simon*).

JUGEMENTS

I

LES ORATEURS DE LA CONSTITUANTE JUGÉS PAR Mme ROLAND

7 mars 1791.

J'ai vu mon pays devenir libre, j'ai admiré tout ce qui m'attestait cette liberté, et je n'ai plus regretté de n'être pas née sous un autre gouvernement que le mien. Après mes devoirs particuliers, mon premier empressement a été pour cette Assemblée nationale qui a fait tant de choses, ou du moins qui a revêtu du caractère de la loi tout ce qui faisait réellement la force des circonstances et celle de l'opinion publique. Si je n'avais pas été patriote, je le serais devenue en assistant à ses séances, tant la mauvaise foi des noirs se manifeste évidemment. J'ai entendu le subtil et captieux Maury, qui n'est qu'un sophiste à grands talents ; le terrible Cazalès, souvent orateur, mais souvent aussi comédien et aboyeur; le ridicule d'Éprémé-nil, vrai saltimbanque, dont l'insolence et la petitesse finissent par faire rire; l'adroit Mirabeau, plus amoureux d'applaudissements qu'avide du bien public; les séduisants Lameth, faits pour être des idoles du peuple, et, malheureusement, pour égarer celui-ci, s'ils n'étaient eux-mêmes surveillés; le petit Barnave, à petite voix et petites raisons, froid comme une citrouille fricassée dans de la neige, pour me servir de l'expression plaisante d'une femme de l'autre siècle; l'exact Chapelier, clair et méthodique, mais souvent à côté du principe. Que sais-je encore? l'Assemblée faible et se corrompant; les nobles réunis par la complicité pour leurs intérêts, et les patriotes sans ensemble, sans concert pour le succès de la bonne cause. Cependant tout ira, je l'espère, par cette force et cette opinion qui ont tout commencé...

5 avril 1791.

Les papiers publics vous auront appris la mort prématurée de Mirabeau*;* prématurée quant à l'âge, mais non sans doute

quant à l'usage qu'il avait fait de la vie, et très à propos pour sa gloire.

Cette fin hâtive et presque subite d'un homme à grand talent, qui a véritablement servi la chose publique, a je ne sais quoi de solennel et de triste dont on ne peut éviter l'impression. Je suis loin de partager l'enthousiasme de tant de personnes pour l'être étonnant qu'on regrette, et pourtant je hais la mort d'avoir été si prompte à saisir cette grande proie, quoique la réflexion m'oblige d'applaudir au décret du sort.

De longtemps peut-être le peuple ne jugera bien et l'homme et l'événement; la vérité ne perce qu'avec peine, et beaucoup de choses se réunissent ici pour nourrir l'illusion. Aussi la sensation est-elle prodigieuse; le peuple croit sincèrement avoir perdu son meilleur défenseur; la mort de Mirabeau ressemble à une calamité publique; ses funérailles ont été plus augustes que celles des rois les plus orgueilleux; et les citoyens les plus éclairés applaudissent volontairement à ce triomphe, car enfin tous ces hommages sont rendus à la liberté, par l'opinion de ce qu'elle doit à l'homme qui vient de s'évanouir. Quant à moi, en particulier, je regarde Mirabeau comme nous ayant offert le plus monstrueux assemblage d'un génie qui connut le bien, qui eût pu l'opérer, et qui l'a fait quelquefois, avec un cœur corrompu qui se jouait de la vertu même, qui rapportait tout à sa propre gloire et qui compromettait cette gloire même quand elle se trouvait en concurrence avec ses ardentes passions...

Mirabeau haïssait le despotisme, sous lequel il avait eu à gémir; Mirabeau flattait le peuple, parce qu'il connaissait ses droits; mais Mirabeau eût vendu la cause de ce dernier à la cour, que ménagent toujours les hommes corrompus qui veulent de l'autorité, et à laquelle il voulait se rendre utile parce qu'il ambitionnait le ministère. S'il eût vécu davantage, il n'eût pu éviter d'être connu, et sa réputation se serait flétrie avant sa mort; il s'éteint, encore au lit d'honneur, du moins aux yeux du vulgaire, et c'est un coup de sa bonne fortune...

II

LES ORATEURS DE LA RÉVOLUTION

Si deux mots jurent de se trouver ensemble, ce sont ceux de *passionné* et d'*académique;* et cependant, comment caractériser

autrement, dans son ensemble, le genre oratoire de la Révolution? La tribune étant le champ de bataille de l'orateur politique, il semble que ce soit là qu'il faut l'étudier : n'y cherchez pas l'orateur de la Révolution, vous ne le trouverez au travail que dans son cabinet, devant sa table, entre quelques volumes des classiques latins et le *Contrat social.* C'est là que l'inspiration le saisit, puissante sans doute et sincère, mais toute imprégnée de littérature. Au rebours de l'orateur contemporain, il n'entend pas sa parole; il la voit écrite et déjà imprimée. Il la compose, l'orne et la fleurit en conséquence. Comme l'éloquence politique a juste en France l'âge de la Révolution, il est forcé de chercher ses modèles dans l'antiquité, et il serait injuste de lui en faire un reproche. Seulement, il choisit mal : des morceaux de simple rhétorique; non pas Cicéron et Démosthène qui vécurent leurs discours, mais des harangues historiques qui ne furent jamais prononcées, Canuléius et Appius Claudius, Furius Camille et Scipion, le vieux Caton et Fabius Maxime. C'est de ces lambeaux de la pourpre de Tite-Live qu'ils habillent leurs pensées; ils paraphrasent à l'envi, dans le style pathétique de Rousseau, des morceaux entiers des *Décades;* l'invocation à la grande âme de Fabricius sert de type à d'innombrables appels à tous les héros du *De Viris.*

Ainsi, Constituants et Conventionnels, Jacobins et Girondins, tous ces violents, ayant un volcan dans le cœur et une mer de tempête dans le cerveau, sont, en même temps, les plus académiques des hommes. — Danton seul fait exception, ayant secoué « le despotisme de la langue » avec tous les autres, mais aussi Rœderer se plaint avec scandale qu'il est sans logique et sans dialectique.

J. Reinach, préface du *Conciones français;* Delagrave.

III

MIRABEAU

Il était difficile de ne pas le regarder longtemps, quand on l'avait une fois aperçu : son immense chevelure le distinguait entre tous; on eût dit que sa force en dépendait comme celle de Samson; son visage empruntait de l'expression de sa laideur même, et toute sa personne donnait l'idée d'une puissance irrégulière, mais enfin d'une puissance telle qu'on se la représenterait dans un tribun du peuple...

La nature l'avait bien servi en lui donnant les défauts et les avantages qui agissent sur une assemblée populaire : de l'amertume, de la plaisanterie, de la force et de l'originalité. Quand il se levait pour parler, quand il montait à la tribune, la curiosité de tous était excitée; personne ne l'estimait, mais on avait une si haute idée de ses facultés, que nul n'osait l'attaquer, si ce n'est ceux des aristocrates qui, ne se servant point de la parole, lui envoyaient défi sur défi pour l'appeler en duel. Il s'y refusait toujours, prenant note sur ses tablettes des propositions de ce genre qu'on lui adressait, et promettant qu'il y répondrait à la fin de l'Assemblée. « Il n'est pas juste, disait-il en parlant d'un honnête gentilhomme de je ne sais quelle province, que j'expose un homme d'esprit comme moi contre un sot comme lui. » Et, chose bizarre dans un pays tel que la France, cette conduite ne le déconsidérait pas; elle ne faisait pas même suspecter son courage. Il y avait quelque chose de si martial dans son esprit, de si hardi dans ses manières, qu'on ne pouvait accuser un tel homme d'aucune peur.

Mme de Stael, *Considérations,* I, xvi; II, i.

IV

Le plus audacieux des chefs populaires, celui qui, toujours en avant, ouvrait les délibérations les plus hardies, était Mirabeau. Les institutions de la vieille monarchie avaient blessé des esprits justes et indigné des cœurs droits; mais il n'était pas possible qu'elles n'eussent froissé quelque âme ardente et irrité de grandes passions. Cette âme fut celle de Mirabeau, qui, rencontrant dès sa naissance tous les despotismes, celui de son père, du gouvernement et des tribunaux, employa sa jeunesse à les combattre et à les haïr. Il était né sous le soleil de la Provence, et issu d'une famille noble. De bonne heure il s'était fait connaître par ses désordres, ses querelles et une éloquence emportée. Ses voyages, ses observations, ses immenses lectures, lui avaient tout appris, et il avait tout retenu. Mais, outré, bizarre, sophiste même quand il n'était pas soutenu par la passion, il devenait tout autre par elle. Promptement excité par la tribune et la présence de ses contradicteurs, son esprit s'enflammait : d'abord ses premières vues étaient confuses, ses paroles entrecoupées, ses chairs palpitantes, mais bientôt venait la lumière; alors son esprit faisait en

un instant le travail des années; et, à la tribune même, tout était pour lui découverte, expression vive et soudaine. Contrarié de nouveau, il revenait plus pressant et plus clair, et présentait la vérité en images frappantes ou terribles. Les circonstances étaient-elles difficiles, les esprits fatigués d'une longue discussion, ou intimidés par le danger, un cri, un mot décisif s'échappait de sa bouche, sa tête se montrait effrayante de laideur et de génie, et l'assemblée éclairée ou raffermie rendait des lois, ou prenait des résolutions magnanimes.

Fier de ses hautes qualités, s'égayant de ses vices, tour à tour altier ou souple, il séduisait les uns par ses flatteries, intimidait les autres par ses sarcasmes, et les conduisait tous à sa suite par une singulière puissance d'entraînement. Son parti était partout, dans le peuple, dans l'assemblée, dans la cour même, dans tous ceux enfin auxquels il s'adressait dans le moment. Se mêlant familièrement avec les hommes, juste quand il le fallait, il avait applaudi au talent naissant de Barnave, quoiqu'il n'aimât pas ses jeunes amis; il appréciait l'esprit profond de Sieyès, et caressait son humeur sauvage; il redoutait dans Lafayette une vie trop pure; il détestait dans Necker un rigorisme extrême, une raison orgueilleuse, et la prétention de gouverner une révolution qu'il savait lui appartenir. Il aimait peu le duc d'Orléans et son ambition incertaine, et il n'eut jamais avec lui aucun intérêt commun. Seul ainsi avec son génie, il attaquait le despotisme qu'il avait juré de détruire. Cependant, s'il ne voulait pas des vanités de la monarchie, il voulait encore moins de l'ostracisme des républiques; mais, n'étant pas assez vengé des grands et du pouvoir, il continuait de détruire. D'ailleurs, dévoré de besoins, mécontent du présent, il s'avançait vers un avenir inconnu, faisant tout supposer de ses talents, de son ambition, de ses vices, du mauvais état de sa fortune, et autorisant, par le cynisme de ses propos, tous les soupçons et toutes les calomnies.

THIERS, *Histoire de la Révolution.*

V

MIRABEAU ET SIEYÈS

De 1789 à 1800, c'est-à-dire depuis la convocation des états généraux jusqu'au 18 brumaire, il n'y eut en France qu'un homme véritablement grand, et qui le fut assez pour se faire

remarquer à côté de la grande nation : c'est Mirabeau. A quoi le doit-il? A ce que, plus qu'aucun autre, il eut ce qui fait les grands hommes en tout pays, ce qui fait plus particulièrement le cachet du nôtre : le bon sens.

En politique, le bon sens, c'est l'intelligence des besoins présents et des besoins permanents d'un pays. Il se compose à la fois de tact et de prévoyance : le tact, par lequel on touche comme du doigt le présent; qualité d'autant plus rare en temps de révolution, qu'on a plus souvent à toucher des choses qui brûlent; la prévoyance, à la fois libérale et bienfaisante, qui s'intéresse à ce qui est au delà de la génération actuelle, et qui veut faire profiter les enfants des sacrifices de leurs pères. Tel est le bon sens chez Mirabeau, et, s'il est vrai que le bon sens soit le maître de la vie humaine, comme il n'y a pas de qualité plus haute, il faudrait l'appeler tout court le génie, et dire que Mirabeau est l'homme le plus véritablement grand de la révolution de 89, parce qu'il est le seul qui ait eu du génie...

Sieyès n'eut pas d'égal tant qu'on se tint sur les cimes des principes constituants; mais le jour où la délibération se confondit avec l'action, où il fallut, après la destruction légale du passé, organiser le présent, la première place fut à Mirabeau. Le coup d'œil qu'avait eu Sieyès pour la théorie, Mirabeau l'eut pour la pratique...

Nul n'avait mieux saisi que Sieyès l'état de la France aux approches des états généraux, ni fait une synthèse plus complète et plus claire d'éléments mieux analysés. Il unissait à l'observation qui découvre et démêle les choses, la fermeté d'esprit qui conclut. Mais on lui fit tort en lui demandant le talent qui organise... Mirabeau avait en lui la mesure de toutes les personnes et de toutes les choses. Orateur, il avait vu l'effet de la parole sur les hommes, et quel monstre à mille têtes devient une assemblée, même de gens de choix, quand il y éclate une panique d'espérance ou de crainte; ami du peuple, il savait jusqu'où vont les défiances de ce peuple contre ceux qu'il hait, et combien il hait à la légère; noble, il avait deviné, par les préjugés d'un gentilhomme de province, tout ce qu'en engendrent les cours; homme, résumant en lui toutes les puissances et tous les contrastes de la nature humaine, il savait y distinguer les besoins permanents des caprices, et, jusque dans la fièvre du changement, il discernait les instincts qui persistent et qui rétablissent certaines choses par les mains mêmes qui les ont détruites. Aussi, tandis que Sieyès, retiré à l'écart,

bâtissait des constitutions d'après les lois de la logique, Mirabeau, au plus épais des combattants, en contact avec toutes les passions aux prises, lui-même les éprouvant presque toutes, tour à tour révolutionnaire et royaliste constitutionnel, pourvoyait au présent et fondait l'avenir.

D. Nisard, *les Quatre Grands Historiens latins;* Calmann-Lévy.

VI

DANTON

Danton était un révolutionnaire gigantesque. Aucun moyen ne lui paraissait condamnable, pourvu qu'il lui fût utile; et, selon lui, on pouvait tout ce qu'on osait. Danton, qu'on a nommé le Mirabeau de la populace, avait de la ressemblance avec ce tribun des hautes classes, des traits heurtés, une voix forte, un geste impétueux, une éloquence hardie, un front dominateur. Leurs vices aussi étaient les mêmes; mais ceux de Mirabeau étaient d'un patricien, ceux de Danton d'un démocrate; et ce qu'il y avait de hardi dans les conceptions de Mirabeau se retrouvait dans Danton, mais d'une autre manière, parce qu'il était, dans la Révolution, d'une autre classe et d'une autre époque.

Mignet, *Histoire de la Révolution.*

VII

Mais qui est-ce qui préside là-bas? Ma foi, l'épouvante elle-même. Terrible figure que ce Danton! Un cyclope? un dieu d'en bas? Ce visage effroyablement brouillé de petite vérole, avec ses petits yeux obscurs, a l'air d'un ténébreux volcan. Non, ce n'est pas là un homme, c'est l'élément même du trouble; l'ivresse et le vertige y planent, la fatalité. Sombre génie, tu me fais peur! Dois-tu sauver, perdre la France?

Michelet, *Histoire de la Révolution.*

VIII

VERGNIAUD

Vergniaud n'improvisait qu'à moitié ses grands discours. Il les avait préparés fortement et parlait d'ordinaire sur des

notes. Il montait à la tribune avec un plan écrit dont les divisions et les subdivisions se détachaient et où les arguments étaient rangés selon une gradation rigoureuse. Aidé de cette machine savante, dont il a le secret, il n'a pas crainte de s'égarer. Son esprit se tranquillise sur la conduite même de son discours : toute son imagination peut jouer, sans inquiétude, le rôle qu'il lui a assigné. Ce rôle, c'est l'élocution proprement dite, et c'est ici que Vergniaud improvise davantage ; c'est ici qu'il dépend des circonstances, des hasards, de son humour.

Aulard, *l'Éloquence parlementaire pendant la Révolution française;* Hachette.

IX

Les plaidoyers écrits de Vergniaud paraissent, sauf un seul, prétentieux et presque ridicules; ses discours d'apparat, bien que semés d'allégories et de citations, sont d'une allure déjà plus libre et résonnent encore de cette mélodie qui les faisait comparer par les contemporains au chant des sirènes; mais l'amplification continue y étouffe l'émotion, et, s'il ne nous était resté de Vergniaud que les discours qu'il composait pour la postérité, nous n'aurions de lui que l'impression du plus élégant et du plus généreux des rhéteurs. Par bonheur, Vergniaud, lui aussi, a été jeté brusquement à la tribune, et alors, lui aussi, remué d'une secousse électrique, oublieux de ses préoccupations d'artiste, il a fait jaillir l'homme même de l'enveloppe du ciseleur de phrases, — et l'homme était admirable, le plus digne, entre tous les fils de la Révolution, d'être aimé.

J. Reinach, *Conciones français;* Delagrave.

X

ROYER-COLLARD

M. Royer-Collard parlait, son manuscrit à la main, mais ce manuscrit semblait dire à l'auditeur : « On n'improvise pas de si graves questions devant des auditeurs qu'on respecte. » Je crois le voir encore, lisant de loin son papier d'une voix forte et mesurée, la tête droite, abaissant ou relevant le sourcil selon les choses qu'il avait à dire, ayant de l'improvisateur l'émotion vraie et la parole naturelle, mais se gardant de ses écarts par le

papier écrit, où chaque parole avait le caractère d'un engagement signé de sa main. Je n'ai rien entendu de plus imposant.

DÉSIRÉ NISARD.

XI

... M. le général Foy représentait l'école militaire; M. Casimir Périer, l'école financière; M. de Serre, l'école gouvernementale; M. Benjamin Constant, l'école constitutionnelle; M. Royer-Collard, l'école philosophique. Il avait moins d'éclat que le général Foy, moins de finesse, de dialectique et de souplesse que Benjamin Constant, moins d'impétuosité et de feu que Casimir Périer, moins de science législative et d'originalité que M. de Serre. Mais il était le premier de nos écrivains parlementaires. Il avait une manière de style vaste et magnifique, une touche ferme, des artifices de langage savants et prodigieusement travaillés, et de ces expressions accouplées qui se gravent dans la mémoire et qui sont les bonnes fortunes de l'orateur. Il y a de la virilité dans ses discours, à la manière de Mirabeau, et quelques mouvements oratoires presque aussitôt retenus que lancés, comme s'il eût craint leur véhémence, une haute raison dans les sujets religieux et moraux, partout une méthode ample, sans raideur, dogmatique, sévère...

TIMON, *Livre des orateurs,* Pagnerre.

XII

Tout discours de Royer-Collard faisait événement. Quand son tour était venu, il montait à la tribune avec une lenteur majestueuse, dépliait et déposait son manuscrit sur le marbre, sauf à le reprendre pour s'aider dans sa propre gesticulation. Sa figure était imposante et grave, sa taille élevée; sa voix était sonore, avec des inflexions très variées. Au bout de quelques minutes, personne ne songeait plus qu'il récitait un discours appris comme un rôle et confié à une imperturbable mémoire. Royer-Collard a été un grand acteur à la tribune.

E. SPULLER, *Royer-Collard,* Hachette.

XIII

BENJAMIN CONSTANT

Benjamin Constant était plus élégant que véhément, plus souple que fort. Il aimait à se déployer au milieu des fictions subtiles d'une charte octroyée... Si les fictions de ce régime à triple ressort, vues de plus près, ne satisfont complètement ni la pratique ni la théorie, Benjamin Constant n'en a pas moins fait faire, au départ de l'Empire, un pas immense à la liberté, et il ne faudrait pas lui reprocher d'avoir été trop de son temps. Il n'y a que les hommes qui sont de leur temps qui agissent puissamment sur l'opinion.

Timon, *le Livre des orateurs.*

XIV

DE SERRE

La figure de M. de Serre, qui se détache en saillie du récit de M. de Broglie dans le second volume des *Souvenirs,* est, à mon avis, la plus attachante de toute l'histoire des quinze années de la monarchie restaurée. La brève apparition de cet homme dans la mêlée des partis a en même temps quelque chose de tragique. De Serre est l'un de ces personnages sur lesquels pèsent les fatalités de l'histoire. Appartenant à la fois au monde ancien et au monde moderne, il a été la victime du conflit; il a perdu dans la lutte, non pas son honneur assurément, mais sa réputation de fidélité à ses opinions et à ses amis, mais le prestige que confère l'unité réelle ou apparente de l'existence. M. de Serre avait servi dans l'armée de Condé. Revenu en France, il s'était adonné à l'étude du droit, avait été avocat, puis avait revêtu de hautes fonctions de magistrature. M. Villemain, qui, dans sa phrase longue et flottante, trouve souvent le mot juste, a très bien caractérisé l'homme. De Serre avait plus médité qu'étudié; longtemps solitaire, son esprit était plus vigoureux et profond qu'étendu, son caractère était plus passionné que fort; son talent, sans être inculte, avait quelque chose de naïf. Il laissait voir tout ensemble l'ardeur et la crainte de ce qui était nouveau. De l'aveu de tous, l'image de la loyauté, de la droiture, de la franchise. Il y eut des moments où, au

témoignage d'un adversaire, la nation entière répondit à ses nobles accents. Seulement, ces éloges mêmes l'indiquent, et nous touchons ici au point invisible où qualités et défauts sortent d'une même source, le fond de cette nature était sentimental. L'amour de de Serre pour la liberté et pour la dynastie avait le même caractère, celui d'une affection. « Toutes les vérités morales et politiques, écrivait-il à Mme de Broglie, sont des vérités de sentiment, que la raison saisit mal si le cœur ne les embrasse. » ALBERT SOREL, journal *le Temps*.

XV

M. de Serre était l'orateur de l'école anglaise dont M. Royer-Collard était le philosophe. Ils avaient tous deux pour principe la souveraineté de la raison; pour moyen, la hiérarchie des pouvoirs; pour but, la monarchie parlementaire.

TIMON, *le Livre des orateurs*.

XVI

ARMAND CARREL

Une merveilleuse facilité a appartenu de bonne heure à son talent; mais l'on se tromperait beaucoup si l'on croyait que ce don naturel avait été pour lui une raison de renoncer au travail. Oui, sans doute, il produisait avec une abondance inépuisable, il écrivait sans effort et sans fatigue, et les raisonnements vigoureux, les développements pleins et harmonieux coulaient de sa plume comme d'une source féconde; mais des habitudes laborieuses lui permettaient de renouveler sa provision; et, quoique occupé par le labeur incessant d'un journal quotidien dont il avait toute la responsabilité, il savait faire des économies de temps, comme un autre en fait d'argent, et fournir des aliments continuels à cette flamme de l'esprit qui pâlit si elle n'est entretenue.

LITTRÉ, notice en tête des *Œuvres;* 1854.

XVII

P.-L. COURIER

Ce n'est plus un villageois discourant savamment sur les intérêts publics, c'est Paul-Louis se livrant avec une sorte d'en-

thousiasme au besoin de dire sa vocation de pamphlétaire et de la venger des mépris d'une portion de la société. Il s'est mis en cause commune avec Socrate, Pascal, Cicéron, Franklin, Démosthène, saint Paul, saint Basile; il s'est environné de ces grands hommes, comme d'une glorieuse milice d'apôtres de la liberté de penser, de publier, d'imprimer; il les montre pamphlétaires comme lui, faisant, chacun de son temps, contre une tyrannie ou contre l'autre, ce qu'il a fait du sien, lançant de petits écrits, attirant, prêchant, enseignant le peuple, malgré les plaisanteries de la cour, le blâme des honnêtes gens, la fureur des hypocrites et les réquisitoires du parquet; les uns allant en prison comme lui, les autres forcés d'avaler la ciguë ou mourant sous le fer de quelque ignoble soldat. Voilà le *Pamphlet des pamphlets,* morceau d'un entraînement irrésistible, et dont le style, d'un bout à l'autre en harmonie avec le mouvement de l'inspiration la plus capricieuse et la plus hardie, est peut-être ce que l'on peut citer dans notre langue de plus achevé comme goût et de plus merveilleux comme art.

Armand Carrel, *Essais;* Garnier.

XVIII

Pleins de délicatesse, d'esprit, de grâce et parfois d'éloquence, ces petits écrits exhalent un parfum d'antiquité. Aussi railleur que Lucien, aussi pur que la Bruyère, il travaille toutes les parties de son style d'une main caressante. Il néglige les généralisations pour se jeter dans les détails avec un art ingénieux.

Timon, *le Livre des orateurs.*

XIX

CASIMIR PÉRIER

A la tribune il n'était ni souvent éloquent ni toujours adroit, mais toujours efficace et puissant. Il inspirait confiance à ses partisans, malgré leurs doutes, et il en imposait à ses adversaires au milieu de leurs irritations. C'était la puissance de l'homme, bien supérieure à celle de l'orateur.

Guizot, *Mémoires,* II.

XX

BERRYER

Berryer est, après Mirabeau, le plus grand des orateurs français. Oui, depuis Mirabeau, personne n'a égalé Berryer : ni le général Foy, qui récitait plutôt qu'il n'improvisait, et qui ne réunissait pas la dialectique serrée des affaires à la puissance d'organe et à la vaste éloquence de Berryer; ni Laîné, qui n'avait qu'un son harmonieux et pathétique; ni de Serre, qui, lourd et embarrassé dans ses exordes, ne laissait échapper que par intervalles le cri de sa passion oratoire; ni Casimir Périer, dont la véhémence ne se déployait que dans l'apostrophe; ni Benjamin Constant, dont le talent avait plus de souplesse et d'art que de mouvement et d'énergie; ni Dupin, qui n'a point l'élocution et la sensibilité; ni Guizot, à qui manquent l'ampleur des formes, la passion du geste et de la voix et le don merveilleux de l'électricité; ni Lamartine, qui a plus d'éclat que de chaleur et plus de coloris que de logique; ni Manuel enfin, qui était doué d'un jugement sûr et courageux, mais qui, plus dialecticien qu'orateur, n'arrachait pas, comme Berryer, des frémissements involontaires à son auditoire ravi et transporté.

Timon, *le Livre des orateurs.*

XXI

La nature avait beaucoup fait pour lui. Elle lui avait donné la voix puissante et vibrante, le geste impérieux des dominateurs de la tribune, avec une tête noblement posée sur un buste largement dessiné : voilà pour les avantages extérieurs; elle y avait ajouté des dons plus précieux : une âme profondément sympathique, une sensibilité pleine d'épanchement, dont les émotions vives et spontanées avaient quelque chose de contagieux, une mémoire qui n'oubliait rien, une intelligence merveilleusement facile, qui comprenait en quelque sorte par intuition les questions les plus compliquées, et qui avait la faculté de communiquer au dehors, dans un langage lumineux, les clartés qui se faisaient en elle.

Alfred Nettement.

XXII

GUIZOT ET THIERS

Ce fut une heureuse fortune pour le développement de l'éloquence de Guizot que son duel oratoire de huit années avec un adversaire tel que Thiers. Il connut d'autres adversaires de premier ordre, Berryer par exemple. Mais, avec Thiers, la lutte était de tous les jours, pour un enjeu défini, la possession du pouvoir. Aussi la parole de Guizot, autrefois dogmatique et impersonnelle, s'anime-t-elle parfois de toute la chaleur d'une lutte d'homme à homme. Mais elle ne perd jamais, même alors, le grand air qui convient à un ministre défendant ses idées et son parti, non son portefeuille.

De Crozals, *Guizot;* Lecène.

XXIII

Caractère, opinions, éducation, talent, tout était opposé. Tous les deux, avec des qualités et des procédés différents, ont agi puissamment sur le monde parlementaire; Thiers avec moins de hauteur et de généralité dans l'esprit, mais avec plus d'étendue et de mouvement; avec moins de méthode et d'entraînement dans l'argumentation, mais avec plus d'abandon et de naturel; avec moins de gravité, mais avec plus de saillies et d'imprévu; le premier convainquant plus par la logique, l'autre intéressant davantage par la vivacité et la dextérité du langage; l'un ayant plus d'optimisme, l'autre plus de perspicacité; l'un sachant mieux les livres, l'autre connaissant mieux les hommes; l'un avec une voix harmonieuse qui entrait dans l'oreille comme le son d'une cloche, l'autre se faisant entendre à force de se faire écouter, tous les deux s'étant développés avec la lutte, de telle sorte que jamais leur talent ne fut plus grand que dans les dernières années de leur vie publique.

Bardoux, *Guizot;* Hachette.

XXIV

LAMENNAIS

Il ne vit pas que la politesse renferme un grand fonds de justice et de philosophie; il ne comprend pas ce qu'il y a

d'ironie dans un certain respect. Son style a toujours les formes lourdes et pleines de la colère, jamais les formes fines et légères de la raillerie. Il s'imagine avoir complètement raison, et s'indigne contre ceux qui ne voient pas comme lui ce qu'il croit évident. Il y a chez lui trop de colère, et pas assez de dédain. Les conséquences littéraires de ce défaut sont fort graves : la colère amène la déclamation et le mauvais goût; le dédain, au contraire, produit presque toujours un style délicat. La colère a besoin d'être partagée; elle est indiscrète, car elle veut se communiquer. Le dédain est une fine et délicieuse volupté qu'on savoure à soi seul; il est discret, car il se suffit.

E. Renan, *Essais de morale et de critique;* Calmann-Lévy.

XXV

La sincérité avec lui-même comme avec les autres, telle a été la grande, l'unique loi à laquelle Lamennais ait jamais obéi. Par là, il a mérité d'être rangé parmi les plus nobles et les plus sévères consciences qui aient paru. Peu d'hommes ont possédé à un plus haut degré cette faculté si rare de se donner tout à tous, qui est par excellence la vertu de l'apôtre... Son savoir comme son talent d'écrire n'étaient pour lui que des moyens de propagande. Nul philosophe n'a moins philosophé que lui, pour se reposer dans la contemplation des idées pures. Impropre à toute action dans la vie politique, il était, si l'on peut ainsi parler, homme d'action dans la vie de la pensée, et, tout poète, tout rêveur qu'il fût, parfois même mystique, il n'était pas un contemplatif.

E. Spuller, *Lamennais;* Hachette.

XXVI

LAMARTINE

Sa réputation de poète a fait tort à sa renommée d'orateur. Dès que l'on relit ses discours, on s'en veut d'avoir méconnu à ce point son génie oratoire. Orateur ou poète, c'est l'homme de génie, à qui on serait tenté d'appliquer ce mot de l'Écriture : « Toute grâce excellente vient d'en haut. » Son meilleur biographe, M. Charles de Pomairols, a très bien indiqué ce point

essentiel : deux vertus l'ont fait orateur et jeté dans la vie publique. Il a la foi : « Je me dévoue à Dieu et aux hommes pour Dieu. » Il a la charité : « La passion du bien, quand elle est dépourvue de cette douceur et charité divines, fait mal comme une passion du mal. » Il a, de plus, tous les courages. Ses aptitudes d'orateur politique sont natives et acquises : sa naissance le destinait à l'action ; la diplomatie, qui l'a retenu pendant dix ans, l'avait préparé aux affaires. Ce même flot de sensibilité vive et heureuse qui, dans les moments d'exception de sa vie, s'épanchait en beaux vers, devait s'épanouir, dès que l'occasion l'exigerait, en éloquence incomparable. De tous les orateurs de l'époque de Louis-Philippe et de la première République, aucun n'a plus sincèrement aimé, plus énergiquement voulu la liberté. Il la réclamait sous toutes ses formes : presse libre, enseignement libre. Rien que par là, il devançait son temps; mais il le devançait surtout par son ardeur de charité sociale.

ERNEST DUPUY, *Revue pédagogique.*

XXVII

MONTALEMBERT ET FALLOUX

M. de Montalembert s'élançait à la tribune comme à l'assaut, l'œil en feu, le front chargé de passion, la tête rejetée en arrière, la poitrine découverte, attendant et provoquant la lutte; d'un bond il s'élevait à son sujet ; sa voix nette, fière, retentissante, semblait monter au fur et à mesure qu'elle se déployait; l'indignation, non point une indignation d'école et de métier, une indignation sincère, profonde, le transportait, l'éloquence coulait de ses lèvres brûlante comme la lave. Mais, tandis qu'il s'abandonnait aux mouvements de son âme, irrité par les interruptions, enflammé par les applaudissements et comme enivré lui-même par la magnificence de la parole, il franchissait toutes les bornes, frappait ses amis en même temps que ses adversaires, se livrait ; et, plus d'une fois sans doute, lorsqu'il regagnait son banc au milieu d'une assemblée frémissante, il dut se demander si son triomphe avait servi sa cause autant qu'il l'honorait. M. de Falloux se présentait les yeux demi-clos, impassible, dans une sorte de recueillement. Sa voix harmonieuse et douce de douceur angevine, son geste élégant et sobre, pacifiaient les esprits. Également préparé à se réserver ou à tout dire, aucun incident ne troublait son

sang-froid : se redressant sous le coup d'une interpellation injurieuse, il la repoussait avec une hauteur qui coupait court à la réplique; en face du péril, allant jusqu'au bout de sa pensée, il la gravait dans une formule tranchante : certaines de ses réponses sont entrées dans l'histoire, et c'est à l'histoire aussi qu'appartiennent les actes d'énergie dont il soutenait ses résolutions. Mais, jusque dans les emportements qu'il se permet, on sent le calme d'un esprit qui se possède. Il ramenait, il réglait, il sauvait les discussions. C'était un tacticien consommé.

A. DE BROGLIE, *Réponse au discours de réception de M. Gréard à l'Académie.*

XXVIII

GAMBETTA

Gambetta avait des défauts pour lesquels il vous serait difficile d'être indulgent; il appartenait à cette démocratie ardente dont l'agitation déconcerte un peu vos idées pondérées de conservateur libéral. Vous ne pouvez néanmoins méconnaître l'activité de son esprit, la séduction qu'il exerçait sur tous ceux qui l'approchaient, l'ardeur patriotique dont il animait les populations et l'ébranlement qu'il communiquait à toutes les parties du territoire. Avant qu'il fût arrivé à Tours, les grandes villes s'agitaient dans une impuissance fébrile, le reste de la province attendait les événements avec résignation, dans une sorte d'abattement mélancolique. Dès qu'il parut, il enflamma tout le monde du feu de sa parole, il releva les courages, il excita les dévouements.

Qu'il y ait eu dans une série d'entreprises aussi rapides et aussi multipliées bien des maladresses et des incohérences, est-ce une raison pour ne pas rendre hommage à l'indomptable vitalité de ce patriotisme? L'énergie et la durée de la résistance ne sauvaient-elles pas du moins ce qui nous reste encore aujourd'hui du patrimoine national, l'honneur d'un grand peuple? L'instinct généreux de la démocratie ne s'y méprenait pas. Les funérailles auxquelles nous avons assisté, l'émotion générale du pays, l'empressement des populations, les couronnes apportées, sur cette tombe ouverte trop tôt, de tous les points de la France, et plus particulièrement de l'Alsace-Lorraine, s'adressaient moins au politique qu'au représentant

de la Défense nationale. A une heure tragique de notre histoire, il était passé dans l'âme de Gambetta quelque chose de l âme même de la patrie; il en avait personnifié un instant les efforts et les espérances. C'était là le secret de sa popularité, de l'ascendant qu'il exerçait sur des générations encore toutes pénétrées de regrets patriotiques.

Mézières, *Réponse au discours de réception de M. d'Audiffret-Pasquier à l'Académie française.*

LETTRES

I

On suppose que Bancal des Isnards répond à la lettre de Mme Roland sur la mort de Mirabeau (Voir plus haut, p. 89), et juge avec moins de passion le rôle du grand tribun.

II

Mirabeau, se sentant mourir, écrit à son oncle, le bailli de Mirabeau, qui l'avait toujours soutenu contre les injustes violences de son père. Il fait un mélancolique et fier retour sur sa vie, et, sans cacher les difficultés du présent, témoigne sa confiance dans l'avenir.

III

Lettre de Royer-Collard à Alexis de Tocqueville après la publication de la *Démocratie en Amérique* (1835).

IV

Lettre de Thiers à Mignet après la mort de Guizot.

DISSERTATIONS ET LEÇONS

I

Rechercher pourquoi, dans la littérature française, il reste peu de modèles de l'éloquence judiciaire, malgré le nombre des habiles orateurs et des grandes causes.

(Paris. — Licence, avril 1840.)

II

Qu'appelle-t-on éloquence politique? Quelles sont les qualités nécessaires à ce genre d'éloquence? A quels défauts les orateurs politiques peuvent-ils être exposés? D'où vient l'influence qu'ils ont si souvent conquise? Pourquoi l'antiquité grecque et latine a-t-elle produit tant d'orateurs célèbres? L'éloquence politique a-t-elle pu se faire jour sous l'ancienne monarchie? Dans quelles circonstances? A quelle époque de notre histoire nationale et dans quelles conditions l'éloquence politique a-t-elle inspiré le plus d'orateurs? Donnez une idée sommaire de l'éloquence politique à la fin du dernier siècle, et appréciez brièvement le génie de Mirabeau.

(Paris. — Diplôme d'études de l'enseignement spécial, 1879.)

III

« La justice ne peut suffire aux besoins de l'humanité. »

(Tours. — Lycée de jeunes filles, 4e année.)

IV

En s'appuyant sur l'histoire, caractériser en Mirabeau l'homme, l'homme politique, l'orateur, en marquant, s'il y a lieu, les formes diverses que son éloquence prenait selon les circonstances et en groupant autour de lui quelques-uns des orateurs qui le combattent.

(Fontenay-aux-Roses. — Leçon.

V

Essayer de retrouver dans l'éloquence de Mirabeau les influences diverses, philosophiques et littéraires, dont elle a été nourrie. En l'opposant soit à Vergniaud, soit à Danton, caractériser la différence qui sépare les orateurs de la Convention de ceux de la Constituante.

(Fontenay-aux-Roses. — LEÇON.)

VI

Expliquer et discuter cette pensée de Lamennais : « Dans les arts, dans les lettres, dans le monde, partout et toujours, la joie est stérile : c'est la douleur qui enfante tout ce que les hommes admirent. »

(Fontenay-aux-Roses. — DEVOIR DE 1re ANNÉE.)

VII

Apprécier et commenter le mot de Lamennais : « La femme est une fleur qui ne donne son parfum qu'à l'ombre. »

(Corrèze. — BREVET SUPÉRIEUR. — Aspirants, 1890.)

VIII

« Qu'on est heureux lorsqu'on naît et qu'on meurt sous le même toit, sans l'avoir jamais quitté ! Mais il n'y a plus de ces choses-là dans le monde : les riches mêmes sont vagabonds comme les autres. Les palais ont cessé d'être héréditaires comme les cabanes. »

Développez l'idée contenue dans ces quelques lignes de Lamennais, et dites ce que vous en pensez.

(Mayenne. — BREVET ÉLÉMENTAIRE.
Aspirants, 1893.)

IX

Faire une leçon au cours supérieur sur Mirabeau, sa vie, son rôle politique, son caractère.

(Vienne. — BREVET SUPÉRIEUR.
Aspirants, 1887.)

Villefranche-de-Rouergue. — J. BARDOUX, impr.

LA PHILOSOPHIE MORALE
AU XIX[e] SIÈCLE

I

Les idéologues, successeurs des philosophes du dix-huitième siècle.

Il ne saurait être ici question d'écrire une histoire, si sommaire qu'elle pût être, de la philosophie morale en France. La plupart des philosophes du XVIII[e] siècle nous appartenaient. Plusieurs de leurs successeurs immédiats, un Condorcet, impassible historien des progrès de la raison humaine; un Volney, interrogateur mélancolique et passionné des ruines; un Saint-Lambert, qui passait d'un poème sans poésie à un catéchisme matérialiste; un Garat même, professeur, orateur, écrivain d'une trop facile abondance, nous appartiennent encore par quelque côté. Mais quel droit avons-nous sur les médecins et les savants de l'école physiologique, sur les Cabanis, les Pinel, les Bichat, les Broussais?

Ce fut pourtant un grand homme à son heure, et un écrivain de quelque mérite, que ce Cabanis (1757-1808), auteur d'un livre sur les *Rapports du physique et du moral* (1802), et dont la dépouille fut portée au Panthéon. A vrai dire, les rapports dont le titre promet la définition et que le livre ne précise guère, semblent être ceux de maître à esclave. Simple retentissement du physique, le moral n'a pas ici d'existence indépendante. Qu'est la pensée? une résultante du jeu mécanique des organes, un produit du cerveau qui la sécrète. A ce pur matérialisme aboutissait le sensualisme de Condillac. L'influence du baron d'Holbach et de sa société s'est plus directement exercée peut-être sur la doctrine de ce médecin, qui connut de près les grands personnages de la fin du XVIII[e] siècle. Ami de Mirabeau, dont il a décrit la maladie et raconté les derniers moments; de Condorcet, qu'il n'abandonna pas dans

ses malheurs et dont la belle-sœur devint sa femme, il avait assisté à la ruine de leurs espérances optimistes et se reposait dans un positivisme tranquillement dogmatique. On conçoit qu'il n'ait pu approuver le *Génie du christianisme*. Quoi de commun entre Chateaubriand et cet idéologue?

L'idéologie, ou science des idées, doit son nom et ses principes à un ami particulier de Cabanis, à Destutt de Tracy (1754-1836), qui fit de lui un bel éloge lorsqu'il occupa son fauteuil à l'Académie française. En y remplaçant Tracy à son tour (22 déc. 1836), Guizot saluait en lui « un grand philosophe, le dernier d'une génération de grands philosophes ». L'admiration de Guizot et celle de Stendhal nous étonnent aujourd'hui, et Damiron nous semble plus près du vrai lorsqu'il écrit de Tracy : « Il est trop logicien et pas assez psychologue. » Mais Damiron est un adversaire de l'école sensualiste, dont Tracy se défend d'adopter toutes les opinions, mais avoue suivre la méthode. Ses *Éléments d'idéologie* (1801), où il s'efforce de constituer sa doctrine en science, distinguent entre les perceptions et les idées, mais pour les confondre bientôt en leur attribuant une origine commune : « Toutes ces perceptions, toutes ces idées, sont des choses que nous sentons. Elles pourraient être nommées sensations ou sentiments, en prenant ces mots dans un sens très étendu pour exprimer une chose sentie quelconque. Ainsi, penser, c'est toujours sentir quelque chose, c'est sentir. » L'ami de Cabanis était physiologiste autant que philosophe, et ce n'est pas le caractère le moins frappant de cette école que son effort persistant pour donner une base scientifique à son système. De quelque façon qu'on le juge, ce n'est pas une figure banale, celle de cet ancien maréchal de camp, député de la noblesse du Bourbonnais à la Constituante, prisonnier sous la Terreur, illuminé dans sa prison par une sorte de révélation abstraite de la science et de la philosophie, sénateur sous l'Empire, pair sous la Restauration, mais toujours et partout, avec conviction, avec bonheur, idéologue.

Plus jeune que lui de douze ans et mort avant lui, Laromiguière (1766-1824), disciple plus fidèle peut-être de Condillac, par son *Projet d'éléments de métaphysique* (1793), chef-d'œuvre d'élégance et de clarté, selon Jules Simon, par ses *Paradoxes de Condillac* (1805), surtout par ses *Leçons de philosophie,* professées à la Sorbonne et publiées en 1815-1818, exerça l'influence la plus profonde sur la génération de jeunes hommes qui, nés sous la Révolution, virent la Restauration succéder à

l'Empire. Taine a tracé un joli portrait de cet homme aimable, dont la politesse, une politesse de l'ancien régime, était égale au doux entêtement.

Ses leçons furent une conversation. Il n'avait jamais l'air d'être en chaire ; il causait avec ses élèves comme un ami avec ses amis. Ses gestes étaient rares, son ton doux et mesuré, et, pendant que ses yeux s'éclairaient de la lumière de l'intelligence, sa bouche, demi-souriante et parfois moqueuse, ajoutait les séductions de la grâce à l'ascendant de la vérité. Il était dans la philosophie comme un homme du monde dans sa maison ; il en faisait les honneurs avec un bon goût et une politesse exquise ; il allait au-devant de ses hôtes, leur prenait la main, les conduisait sur tous les points de vue qui pouvaient les intéresser ou leur plaire. Il ne leur imposait point l'obligation d'admirer ou de croire ; il les laissait libres, et cependant les guidait avec une bonté si complaisante et par des chemins si unis qu'on ne pouvait s'empêcher de le suivre et de l'aimer... Son système ressemble à son esprit : il est plutôt clair et ingénieux que profond ou nouveau... Je ne sais si depuis Fontenelle la science avait eu tant de souplesse et tant d'esprit.

La critique est ici près de l'éloge. Mais c'est justement par ces qualités agréables et lucides qu'il séduisait des auditeurs français encore ignorants ou dédaigneux des abstractions allemandes. Plus encore que le goût de l'analyse, il avait le goût de l'unité, qui se traduit en formules générales, mais généralement intelligibles. Ses écrits se recommandent par la netteté du style plus que par l'originalité de la pensée. Il n'est pas dépourvu de toute originalité pourtant, car il précède et prépare l'éclectisme par le mélange curieux d'un sensualisme arrêté et de tendances vaguement spiritualistes. Il représente une époque et une philosophie de transition.

Sans avoir jamais été proprement un idéologue, Maine de Biran (1766-1824) est parti aussi de la doctrine de Condillac, qu'on a signalée jusque dans son fameux *Mémoire sur l'influence de l'habitude* (1802). C'est assez tard qu'il rompit définitivement avec les idéologues et fut l'adversaire de Tracy, après avoir été son ami. Il n'était pas fait pour s'attarder dans leurs rangs. Il y a, chez la plupart des sensualistes, quelque chose de la clarté, mais aussi de la légèreté voltairienne. La profondeur de Biran est souvent obscure. Son accent est grave, et l'on a voulu voir une crise douloureuse dans l'effort continu d'une intelligence qui se dégagea lentement du scepticisme. « Solitude, quiétude, c'est tout ce que demande son âme inquiète et un peu sauvage[1]. » Esprit rigoureusement logique, il ne

1. Ch. Adam, *la Philosophie en France ; première moitié du dix-neuvième siècle*. Il souffre plus que Cousin, dit le même auteur, du besoin de religion. Son âme cherche un point d'appui, et ne le trouve pas.

prend point plaisir à disserter sur les rapports incertains du corps et de l'âme : c'est l'âme elle-même qu'il veut pénétrer par une observation intérieure et directe, dont elle est à la fois l'objet et l'agent. Or, cette âme a conscience d'être une force une et qui persiste, toujours identique à elle-même, à travers le flot changeant des phénomènes qu'elle domine, une force capable de vouloir et d'agir. C'était rendre à la conscience son rôle méconnu, à la volonté son autorité annihilée. Que pouvait être la volonté véritable, celle qui est plus et mieux que le désir, dans un système où tout se ramène à la sensibilité? Le philosophe de la volonté, « le plus grand et peut-être le seul métaphysicien, dit M. Janet, que la France ait eu depuis Malebranche », celui dont Royer-Collard disait : « Il est notre maître à tous, » n'exerça sur la direction des esprits qu'une action tardive. Membre du conseil des Cinq-Cents et fructidorisé, penseur silencieux et qui fuyait le bruit, il ne se préoccupa jamais ni de faire école ni de se conformer à la mode du jour en prenant aux Allemands ou aux Ecossais les éléments d'une philosophie composite. Il resta lui-même, c'est-à-dire foncièrement et modestement Français. Le brillant et bruyant Cousin crut l'accaparer en publiant ses œuvres, qu'il fallut découvrir; mais entre l'école éclectique et l'école idéologique Maine de Biran garde une place à part.

II

La réaction religieuse. — J. de Maistre et de Bonald.

L'année 1754 vit naître, en même temps que Tracy, Joseph de Maistre (1754-1821) et de Bonald (1754-1840), les plus fougueux adversaires de l'esprit du XVIIIe siècle en même temps que son dernier représentant.

Bonald retiendra moins notre attention que Joseph de Maistre. Il est, sans contredit, beaucoup moins grand écrivain, et, d'autre part, il soutient les mêmes doctrines. J. de Maistre pouvait le lui dire, peu avant de mourir : « J'ai pensé tout ce que vous avez écrit, et j'ai écrit tout ce que vous avez pensé. » Il faut se garder pourtant de confondre le robuste et austère logicien cévenol avec le brillant sophiste de Savoie, plus attirant jusqu'en sa raideur voulue. Dans sa sincérité qui n'est pas exempte de gaucherie, Bonald prend toujours et partout

au sérieux son système et son rôle. Il ne connaît pas plus les nuances que les complaisances. « M. de Chateaubriand, disait-il, a servi sa drogue avec du sucre, tandis que j'ai donné la mienne en nature. » On a pu trouver en J. de Maistre « un grain de mystificateur sinistre[1] ». En tout cas, il a de l'esprit, et du plus français. Bonald se gardait d'en avoir, car l'esprit « est satanique ». Ce Voltaire antivoltairien, qui propose de faire dresser à l'auteur du *Dictionnaire philosophique* une statue... par la main du bourreau, a eu l'imprudente loyauté de le lire d'abord et l'heureux malheur de le comprendre. Aussi ses erreurs, souvent identiques à celles de Bonald, sont-elles, pour ainsi dire, moins pesantes. Il n'ennuie pas, lui, il agace ou révolte. C'est qu'il a ce don refusé à Bonald, le mouvement, la vie du style. Et ce don rare, d'où le tient-il, ce magistrat, sujet d'un roi de Sardaigne et chassé de son pays par la Révolution française conquérante? Précisément de ce génie français qu'il ne peut se défendre d'aimer en le combattant. Il en a sans cesse devant les yeux la maudite et charmante image. Dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg,* son ouvrage capital, publié seulement en 1821, après sa mort, le comte dit au chevalier, qui est Français d'origine :

> Deux caractères particuliers vous distinguent de tous les peuples du monde : l'esprit d'association et celui de prosélytisme. Les idées chez vous sont toutes nationales et toutes passionnées. Il me semble qu'un prophète, d'un seul trait de son fier pinceau, vous a peints d'après nature, il y a vingt-cinq siècles, lorsqu'il a dit : « Chaque parole de ce peuple est une conjuration; » l'étincelle électrique, parcourant, comme la foudre dont elle dérive, une masse d'hommes en communication, représente faiblement l'invasion instantanée, j'ai presque dit fulminante, d'un goût, d'un système, d'une passion parmi les Français qui ne peuvent vivre *isolés*. Au moins, si vous n'agissiez que sur vous-mêmes, on vous laisserait faire; mais le penchant, le besoin, la fureur d'agir sur les autres, est le trait le plus saillant de votre caractère. On pourrait dire que ce trait est *vous-mêmes*. Chaque peuple a sa mission : telle est la vôtre. La moindre opinion que vous lancez sur l'Europe est un bélier poussé par trente millions d'hommes. Toujours affamés de succès et d'influence, on dirait que vous ne vivez que pour contenter ce besoin; et comme une nation ne peut avoir reçu une destination séparée du moyen de l'accomplir, vous avez reçu ce moyen de votre langue, par laquelle vous régnez bien plus que par vos armes, quoiqu'elles aient ébranlé l'univers.

Il y a là de la colère, et il y a de l'amour. « La France, écrivait-il encore au baron Vignet des Etoles, a toujours tenu et tiendra encore, suivant les apparences, un des premiers

1. Faguet, *Politiques et Moralistes du dix-neuvième siècle,* 1re série.

rangs dans la société des nations. » C'est à la France qu'il emprunte son idéal de monarchie[1]. En attendant qu'il le réalise, il déteste et il admire la Convention et l'empereur, grands ouvriers de l'unité française. C'est aussi un rêve d'unité qui hante Bonald : une seule constitution royale pure, une seule religion catholique, la réunion de toutes deux composant la vraie société civile : hors de là, point de salut[2]. Historien, politique, vous essayerez en vain de distinguer entre les constitutions, les monarchies, les lois, selon les temps et les pays. Non : esprit absolu, il s'est fait un type absolu de gouvernement. C'est celui-là seul qui est vrai, possible, conforme à la nature des choses; c'est le seul qui ait jamais existé, le seul qui doive exister jamais. Se forger un système abstrait en dehors de toute réalité historique et humaine, s'y enfermer, y croire et en vivre, c'est ce que fait précisément Bonald.

C'est un peu aussi ce qu'avait fait Rousseau, à qui surtout il s'en prend. Rousseau avait rendu la société responsable de la corruption de l'homme bon par nature; Bonald réhabilitera la société. Non seulement elle n'est pas coupable de notre corruption, mais ce que l'homme a de meilleur lui vient d'elle, car l'homme n'est pas bon par lui-même, il ne l'est que si la société le contient et l'amende. Pour le considérer donc tel qu'il est dans son fond, ce n'est pas dans l'état de nature qu'il convient de le saisir, c'est dans la vie de société qu'il faut le suivre. Religion, morale, philosophie, politique, ne doivent être considérées et ne peuvent être comprises que relativement à la société. L'homme abstrait des philosophes ne vit pas; mais là où est la société, là est la vie et le principe de la vie. Ces affirmations sont aussi intrépides, mais aussi incertaines que les affirmations en sens contraire de Rousseau. Seulement la passion de Rousseau enflammait sa logique. Les axiomes et les déductions de Bonald ne nous laissent que l'impression d'un vaste et stérile effort intellectuel pour ressusciter un passé bien mort et qui même, à proprement parler, n'avait jamais vécu que dans ce cerveau obstinément fermé à toute idée moderne.

Cette littérature d'émigré, la *Théorie du pouvoir politique et religieux dans la société civile* (1797), la *Législation primitive*

1. « Cet idéal de monarchie sans entraves, mais non sans devoirs, de nation organisée pour l'unité et la continuité, c'est en France que de Maistre le voit réalisé autant qu'il est possible. » (Faguet.)
2. Sainte-Beuve, *Lundis*, IV.

(1802), longtemps peu connue, n'exerça pas d'influence sur l'œuvre de J. de Maistre, dont la première publication importante, les *Considérations sur la France,* est de 1796. Le talent de J. de Maistre, d'ailleurs, est trop rigoureusement personnel pour se plier à l'imitation. Il a pu penser et dire les mêmes choses que Bonald, mais de lui-même et à sa façon.

Il serait curieux de noter les phases qu'a traversées cette grande renommée depuis cinquante ans. Précisément il y a cinquante ans que Sainte-Beuve écrivait sur J. de Maistre les études curieuses, mais un peu compactes, qui sont au tome II des *Portraits littéraires.* Vers la fin, Sainte-Beuve se demandait si de Maistre était un pur catholique du passé, s'il ne se rattachait pas plutôt à ce christianisme futur dont l'évolution était déjà commencée; et il citait telle phrase des *Etudes historiques :* « Le christianisme n'est point le cercle inflexible de Bossuet, c'est un cercle qui s'étend à mesure que la société se développe. » Quelques années plus tard, dans les *Lundis* (t. IV), il jetait comme un cri de surprise joyeuse : il venait de découvrir le Joseph de Maistre de la Correspondance familière, l'homme, l'ami, le père de famille. Comme l'homme lui apparaissait sous un nouveau jour, les duretés du système se sont atténuées et comme attendries à ses yeux. Il observe que la réputation de l'illustre patricien est en voie de se transformer, et il ajoute : « Pour peu que l'on continue, il aura bientôt changé de parti. » On a continué.

Edmond Scherer, lui, ne se laissait pas attendrir. Dans ses *Mélanges de critique religieuse,* il montrait chez l'auteur du *Pape* (1819) le plus catholique des esprits uni au moins chrétien des cœurs[1]. Sévèrement il condamnait ce théoricien dont la foi même est un système sur la foi, ce dialecticien dont la pensée et l'argumentation sont essentiellement scolastiques, et qui pourtant, à certains autres égards, avocat retors et sophiste sans scrupule, semble un Voltaire retourné (le mot est un peu dur pour Voltaire). Enregistrant cet arrêt (t. XV des *Lundis*), Sainte-Beuve le reçoit comme une leçon et hasarde à peine quelques réserves. Mais voici que paraît la Correspondance diplomatique de J. de Maistre, et le critique, habile à pénétrer les choses plus qu'à les juger, est repris par le charme. Quoi qu'il en soit, Sainte-Beuve a bien vu les deux grands aspects de ce génie qui nous repousse à la fois et nous attire, car de

1. Scherer est un protestant; mais Rémusat, catholique, n'est guère moins sévère.

Maistre est bien l'homme des choses « établies une fois pour toutes », mais il est aussi, sous son apparente raideur, l'homme de toutes les contradictions et peut-être de toutes les incohérences.

Ce sont ces « contradictions » que M. Faguet a essayé de ramener à un ordre logique, trop logique, en définissant cet « esprit penseur..., la tête la plus systématique qui soit au monde ». — « Voilà bien des contrastes, dit M. Faguet; il faut tâcher de voir comment ils se sont unis et accordés dans un seul homme... Unité, continuité, c'est tout de Maistre. » Avec une réelle puissance de synthèse, M. Faguet a essayé de démontrer qu'en J. de Maistre, c'est le philosophe et le théologien qui se sont modelés sur l'homme politique, que sa philosophie et sa religion ne sont que des formes et des développements de sa politique : « Le christianisme de J. de Maistre semble n'être qu'une explication de sa philosophie, qui n'est elle-même qu'un grand détour par lequel le théoricien politique est revenu à son point de départ... De tout le christianisme, il semble que de Maistre n'ait voulu voir que ce qui était une preuve de sa philosophie et un complément de sa politique, et qu'au delà il n'ait rien vu. » A son tour et tout en contestant que J. de Maistre ait été avant tout un politique, M. Paulhan a essayé de définir l'unité qui pour de Maistre est le but, la fin dernière de la religion, de la morale, de la politique. Ce qu'a été cette vie exceptionnelle, ce qu'elle a pu développer chez l'écrivain d'idées également exceptionnelles, comment aux fluctuations de la vie correspondent les vicissitudes de la pensée, il ne se l'est pas demandé. Quelle distance pourtant des *Considérations* aux *Soirées!* « Nul esprit, dit M. Paulhan, ne fut au fond plus systématique... Tout se tenait en lui... C'est toujours avec lui, et que l'on examine son système, son intelligence ou son caractère, à l'unité qu'il faut en venir. » Cette vue n'est pas fausse, mais est exagérée. Sans doute les idées d'autorité, d'unité, de dogme, sont bien le fond primitif de cette doctrine; mais que d'autres idées viennent à la traverse, qu'on ne peut mettre d'accord avec ces idées fondamentales! Essayer de ramener à l'unité, j'entends à l'unité absolue, tant de théories divergentes, de canaliser ce torrent d'idées qui bouillonne et déborde, agité par des courants contraires, ce n'est pas seulement entreprendre une tâche bien difficile, peut-être vaine, c'est enlever à l'étude d'un tel personnage ce qu'elle peut avoir de plus curieusement individuel, c'est peut-être rendre un mauvais service au penseur qui nous

attire par ses contradictions mêmes. Il semble bien que par là M. Rocheblave ait raison contre MM. Faguet et Paulhan.

Nul écrivain ne s'est mis plus souvent en opposition avec lui-même, et nul ne s'en est moins embarrassé. C'est qu'il possède au plus haut degré ce qu'on appelle l'esprit de contradiction. Ce qui est chez les autres erreur, accident, faiblesse d'esprit, devient chez lui habitude, intention, argument. Le paradoxe lui semble presque un signe de vérité ; il dira d'un principe que « son absurdité même commence à le rendre vraisemblable ». La démonstration qui lui plaît est celle qui froisse la raison et quelquefois le sens commun. En réalité, la contradiction est à la base de son système ; elle en est même, si on peut dire, la partie constitutive et l'organe essentiel. S'il est un principe auquel il ait lié sa doctrine, c'est bien celui-ci : « Le droit prévaut contre le fait. » Sans doute, à moins cependant qu'il n'ait préféré adopter le principe contraire : « Le fait donne la mesure du droit. » Car, suivant les circonstances, il use de l'un comme de l'autre. C'est un autre de ses axiomes que « rien de grand n'a de grands commencements ». Et pourtant il affirme que jamais on ne peut assigner à aucune famille régnante une origine plébéienne. Ce qu'il affirmait tout à l'heure de la religion, il le nie maintenant de la royauté, et voilà compromise la fameuse question de la souveraineté. Si quelqu'un crut à une restauration des Bourbons et y travailla de toute son âme, c'est bien l'auteur des *Considérations;* le même auteur admet cependant qu'il est des familles royales « usées au pied de la lettre », et il demande au Ciel, si celle des Bourbons doit disparaître, d'en susciter une autre, « d'où qu'elle vienne », et quelles qu'en soient les origines. Le point le plus fixe de sa politique, c'est la substitution du principe religieux à la raison d'État, ou l'accord de la raison d'État et du principe religieux. Que penser cependant de cette phrase sur le mariage d'un prince français : « Si la religion semblait une difficulté, je me chargerais bien volontiers de démontrer que ces sortes de mariages sont devenus indispensables? » On pourrait multiplier ces exemples. Quand Maistre ne se contredit pas formellement, c'est par gageure qu'il prend le contrepied de l'opinion reçue. Ce n'est plus raisonnement, mais bravade. Quoi, par exemple, « de plus extravagant en théorie (c'est Joseph de Maistre qui parle) que la monarchie héréditaire? Et pourtant... » — « Quels arguments ne peut-on accumuler » pour établir que la souveraineté vient du peuple? Et pourtant... — Quoi de plus « révoltant » au premier coup d'œil que la vénalité des charges? Et pourtant... Ainsi de suite. Prévoir ainsi l'objection, c'est l'admettre ; et la poser en termes aussi forts, c'est se placer dans l'obligation de la réfuter. Maistre n'en fait rien. Pourquoi? L'autorité affirme et ne discute pas. D'ailleurs « il est certaines objections qu'on doit d'abord mépriser sans examen ». Voilà qui est clair ; et, sur ce principe-là, du moins, on peut reconnaître que Maistre n'a jamais varié.

En tout cas, on n'a jamais songé à écrire d'étude sur les contradictions de M. de Bonald, et nous avons affaire ici à un tout autre personnage. On a même pu rajeunir et moderniser de Maistre à l'usage des Français d'aujourd'hui, nous le présenter sous les traits d'un conservateur libéral, précurseur de l'évolution contemporaine du catholicisme, presque positiviste et darwiniste. Avec beaucoup de bonne volonté, on peut trouver ces choses dans son œuvre, et d'autres encore,

d'autant plus qu'elle est semée par intervalles d'obscurités mystérieuses, plus ou moins voulues, et d'où jaillissent des éclairs; car, s'il y a du Voltaire en lui, et du Sénèque, s'il y a du polémiste, du sophiste, du rhéteur, il y a aussi du prophète; mais c'est, selon le mot de Sainte-Beuve, le prophète du passé, du passé religieux autant que politique, et peut-être davantage, car l'originalité de J. de Maistre est dans cet ultramontanisme à outrance qui l'amène à écrire sérieusement : « Bossuet, s'il ne s'est pas repenti, est mort hérétique. » L'auteur du *Pape* et de l'*Église gallicane* concevait de tout autre façon que l'auteur de la *Politique tirée de l'Ecriture sainte* son gouvernement temporel de la Providence. En apparence, la doctrine est la même, puisque c'est toujours Dieu qui règne par l'entremise de ses élus, les rois et les prêtres. Mais Bossuet ne place pas le pouvoir royal sous le joug du pouvoir ecclésiastique, et peut-être est-il en cela moins absolument logique que l'est de Maistre; c'est qu'il est Français, sujet de Louis XIV et historien. Dès que le pape, représentant le plus direct de Dieu sur la terre, est considéré comme l'interprète universel des volontés divines, il doit exercer, au-dessus des rois et sur les rois, la magistrature suprême.

Mais où est l'optimisme, où le christianisme de Bossuet? Que le sombre christianisme de J. de Maistre s'explique par un système politique antérieurement conçu, ou qu'au contraire sa philosophie religieuse donne la clef de sa philosophie politique, il importe assez peu; ce qui est certain, c'est que ce christianisme n'est guère chrétien et que cette philosophie n'est guère humaine. Jamais l'homme n'a été si durement courbé sous l'hérédité fatale des crimes ancestraux. Jamais l'injustice et la violence n'ont été si insolemment justifiées, on dirait presque divinisées, car le mal est de droit divin : c'est un fléau de Dieu, par exemple, que la guerre, et même un fléau « plus particulièrement divin » que les autres.

Observez que cette loi déjà si terrible de la guerre n'est cependant qu'un chapitre de la loi générale qui pèse sur l'univers. Dans le vaste domaine de la nature vivante, il règne une violence manifeste, une espèce de rage prescrite qui arme tous les êtres pour leur mutuelle destruction : dès que vous sortez du règne insensible, vous trouvez le décret de la mort violente écrit sur les frontières mêmes de la vie. Déjà, dans le règne végétal, on commence à sentir la loi...

Mais cette loi prend un caractère d'épouvantable évidence quand on entre dans le règne animal.

C'est l'homme qui est chargé d'égorger l'homme... C'est la guerre qui accomplira le *décret*. N'entendez-vous pas la terre qui crie et demande du sang?... La *terre* n'a pas crié en vain : la guerre s'allume. L'homme, saisi tout à coup d'une fureur *divine* étrangère à la haine et à la colère, s'avance sur le champ de bataille sans savoir ce qu'il veut ni même ce qu'il fait...

Ainsi s'accomplit sans cesse, depuis le ciron jusqu'à l'homme, la grande loi de la destruction violente des êtres vivants. La terre entière, continuellement imbibée de sang, n'est qu'un autel immense où tout ce qui vit doit être immolé sans fin, sans mesure, sans relâche, jusqu'à la consommation des choses, jusqu'à la mort de la mort...

La guerre est donc divine en elle-même, puisque c'est une loi du monde[1].

Cette âpre éloquence nous saisit plus qu'elle ne nous persuade : dans l'émotion qu'elle provoque il y a de l'angoisse et bientôt de la révolte. Nous n'aimons pas à être si impérieusement régentés. Il nous répugne de ne voir dans la loi bienfaisante de la vie qu'une inexorable loi de mort, par égorgement mutuel, et, dans la société, que le règne organisé de l'iniquité nécessaire, même en supposant que Dieu lui-même nous impose cette épreuve, même en espérant nous élever un jour de ce monde sombre et brutal à un monde de lumière et de paix. Et nous demandons qu'on nous ramène, en attendant, au Dieu fraternel de l'Evangile; et nous sommes tentés de préférer à ce fougueux aîné des de Maistre, son frère plus jeune Xavier (1764-1852), cet « honnête homme » un peu sentimental, dont un hasard de la vie militaire[2] fit un écrivain, et qui n'écrivit pas pour maudire l'humanité ni même la Révolution, mais pour exprimer des sentiments délicats et tendres. Que l'on compare à la déclamation sur la guerre ou sur le bourreau ces réflexions doucement mélancoliques sur un ami disparu :

J'en avais un : la mort me l'a ôté; elle l'a saisi au commencement de sa carrière, au moment où son amitié était devenue un besoin pressant pour mon cœur... Ah! je ne m'en consolerai jamais. Cependant sa mémoire ne vit plus que dans mon cœur; elle n'existe plus parmi ceux qui l'environnaient et qui l'ont remplacé : cette idée me rend plus pénible le sentiment de sa perte. La nature, indifférente de même au sort des individus, remet sa robe brillante du printemps, et se pare de toute sa beauté autour du cimetière où il repose. Les arbres se couvrent de feuilles et entrelacent leurs branches; les oiseaux chantent sous le feuillage; les mouches bourdonnent parmi les fleurs; tout respire la joie et la vie dans le séjour de la mort : et le soir, tandis que la lune brille dans le ciel, et que je médite près de ce triste lieu, j'entends le grillon poursuivre gaiement son chant infatigable, caché dans

1. *Soirées de Saint-Pétersbourg,* VIIe Entretien.

2. Mis aux arrêts pour six semaines pour s'être battu en duel avec un de ses camarades de garnison, il charma ses loisirs en écrivant le *Voyage autour de ma chambre* (1794).

l'herbe qui couvre la tombe silencieuse de mon ami. La destruction insensible des êtres et tous les malheurs de l'humanité sont comptés pour rien dans le grand tout.

Où Joseph de Maistre raisonne et conclut, Xavier de Maistre rêve et s'attendrit, confiant, d'ailleurs, en l'infinie bonté. Pourtant la gloire de cet aimable écrivain brille d'un éclat de plus en plus modeste, tandis qu'on revient malgré soi à celui qui nous exaspère par ses partis pris et nous blesse à tous les moments par les brutalités de sa dialectique.

III

L'éclectisme. — Royer-Collard et Victor Cousin. Jouffroy.

Les idéologues, derniers survivants des philosophes du XVIIIe siècle, ne pouvaient longtemps satisfaire les âmes des lecteurs de Chateaubriand. Les réacteurs absolutistes, à force d'outrer leur réaction et de méconnaître les conquêtes les plus assurées de l'esprit moderne, se condamnaient eux-mêmes à ne remporter que des victoires éphémères. Entre ces deux extrêmes la place était assez large pour qu'une philosophie nouvelle s'y fondât, respectueuse du passé, juste pour le présent, acceptable pour tous et habitable. L'éclectisme crut pouvoir tenir tout cet entre-deux et y élever une sorte de vaste construction officielle, dont la solidité n'était qu'apparente.

Victor Cousin (1792-1867) fut moins le fondateur que le propagateur, le vulgarisateur éloquent et décoratif de la doctrine éclectique. De tout temps ont été nombreux les hommes d'intelligence accommodante et, pour ainsi dire, bourgeoise, qui, entre les affirmations contradictoires des systèmes, tous partiellement vrais et partiellement faux, se sont fait une philosophie de juste milieu en reprenant et en combinant les parties les moins ruineuses des philosophies successivement abandonnées. Dans les vingt premières années du XIXe siècle, en particulier, à côté de quelques grands efforts systématiques, les tendances éclectiques se révèlent de plus en plus nombreuses et significatives. Nous avons vu que Laromiguière lui-même, vers la fin de sa carrière, n'était proprement ni un sensualiste ni un spiritualiste. Or, ce qui décida de toute la vie de Cousin,

— Cousin lui-même l'affirme, — ce fut un cours de Laromiguière entendu en 1810 à l'École normale[1], où il devait entendre aussi l'année suivante Royer-Collard. Quand vint Cousin, au témoignage de ses disciples J. Simon et P. Janet, il y avait Laromiguière, Royer-Collard, bientôt pris à la philosophie par la politique (il ne professa pas trois ans en Sorbonne), et Biran, peu connu encore, dont précisément Cousin devait publier les œuvres. Il apprit de Laromiguière à observer les phénomènes de la sensibilité; de Biran, à étudier la volonté[2] et à trouver par là un fondement à sa morale; de Royer-Collard, à connaître l'intelligence.

De ces trois influences, celle de Royer-Collard est de beaucoup la plus profonde. Cousin le cite volontiers, l'appelle son « illustre maître et ami », sans préciser, d'ailleurs, ce qu'il lui doit : il lui doit simplement d'avoir pu être ce qu'il fut, non seulement parce que Royer-Collard le désigna pour son successeur, mais parce que, de toute façon, il lui fraya les voies. Aucune philosophie n'était alors professée, sinon le sensualisme mitigé de Laromiguière, héritier lointain de Condillac, quoi qu'il en eût. Royer-Collard en cherchait une pour l'enseigner à la Sorbonne; une amusante tradition veut qu'il l'ait trouvée sur les quais, en achetant trente sous à un bouquiniste les *Recherches sur l'entendement humain d'après les principes du sens commun,* par le philosophe écossais Thomas Reid. « Il venait, dit Taine, d'acheter la philosophie française. » Même en tenant le fait pour vrai, cette révélation n'a rien de comiquement miraculeux. Si Royer-Collard cherchait une philosophie, c'est que la philosophie régnante ne lui suffisait pas, et s'il adopta celle de Reid, c'est qu'elle lui parut répondre aux aspirations de ses contemporains, à ses propres tendances, aux besoins du moment. Et si, dans une même théorie de la connaissance, inspirée surtout, mais non pas uniquement, des Ecossais, il combina les trois éléments de la sensation, de la raison, de la volonté, c'est que son objet principal était de rétablir, contre le scepticisme auquel conduisait l'empirisme exclusif, les croyances que semble garantir le sens commun

1. Il parla sur la tombe de Laromiguière, le 14 août 1837.

2. « Descartes avait dit : « Je pense, donc je suis. » On peut dire mieux encore : « Je veux, donc je suis. » Vouloir, en effet, ce n'est pas être seulement comme est le phénomène, naissant et mourant au même instant, c'est être réellement, absolument. » (Ravaisson.) « Etre, agir, vouloir, disait Biran, sous des noms différents, c'est une seule et même chose. »

de l'humanité. Or, c'est l'enseignement de cette doctrine qui mit fin à l'idéologie et donna naissance à l'éclectisme[1]. Etre pour Reid, c'était se déclarer contre Condillac; dès lors, ennemi des idéologistes par religion et par inclination, il les combat tous, dit Taine, sur le dos de Condillac, leur père. « Il traite ses adversaires en coupables. Il est fâcheux d'être réfuté par lui : le pauvre Condillac est si malmené qu'il fait pitié. » Que sa philosophie soit inséparable de ses croyances religieuses, morales, politiques, il n'est pas malaisé de le prouver. Guizot l'avait dit avant Taine, « il était spiritualiste en philosophie et royaliste en politique : restaurer l'âme dans l'homme et le droit dans le gouvernement, telle était, dans sa modeste vie, sa grande pensée. » N'attendons donc pas de lui une philosophie désintéressée ni même profonde : c'est un orateur politique qui traverse la philosophie en continuant de combattre des adversaires[2]. Mais de son passage dans la philosophie il reste autre chose que des formules substantielles et graves, qui semblent des arrêts : il reste la philosophie, non moins oratoire, de Cousin et de son école.

Quand, en 1815, à l'âge de vingt-trois ans, V. Cousin fut désigné pour suppléer Royer-Collard à la Sorbonne (il ne fut titulaire de la chaire de philosophie que treize ans après), il n'eut garde tout d'abord d'être original : comme son devancier, il se laissa guider quelque temps par les Ecossais. Puis, un voyage au delà du Rhin lui fit connaître Hegel et Schleiermacher, qui lui firent connaître à leur tour Schelling. Avec la même rapidité que naguère Mme de Staël, il crut avoir pénétré la pensée germanique, et d'Ecossais il se fit Allemand, dans la mesure très restreinte où il pouvait l'être. De là son cours de 1818, dont une partie est résumée dans son livre *du Beau, du Vrai et du Bien,* plusieurs fois remanié depuis. C'est vers 1816, selon lui, qu'il conçut la théorie définitive de l'éclectisme; c'est à partir de 1817 qu'il commença à expliquer que, tous les systèmes étant construits avec des éléments préexistant dans l'esprit humain, la vérité complète n'est dans aucun, sans doute, mais peut être donnée par tous, comparés, purgés de leurs erreurs et conciliés. Cela prêtait aux larges considérations historiques, à la manière française, suffisamment embrumées de réminiscences philosophiques d'outre-Rhin; et la disgrâce qui,

1. Ravaisson, *la Philosophie en France au dix-neuvième siècle.*
2. Sur Royer-Collard homme politique, voyez le fascicule précédent.

en 1820, interrompit ce cours, rival de ceux de Guizot et Villemain, prit les proportions d'un événement. Il ne remonta dans sa chaire qu'en 1828, sous le ministère Martignac, quand l'année scolaire était avancée déjà, et, comme il lui restait peu de temps, il se proposa de tout embrasser. Faire si vite « une revue générale de toutes les époques de la philosophie », cela eût embarrassé qnelque autre, mais le tenta plutôt : « Sans doute, j'effleurerai tout, mais je toucherai à tout. Il faut d'abord tracer le cadre, sauf à achever plus tard le tableau. J'aurai d'ailleurs, dans ce plan, l'avantage de m'y déployer plus à mon aise. » Il s'y déploie, en effet : « Tous les problèmes que peut se poser la pensée humaine », il les pose sans les résoudre : « Pour l'année prochaine, Platon et la Grèce; pour cette année, l'humanité tout entière et l'histoire générale de la philosophie : » tel est son modeste programme.

Ce cours de 1828[1], riche de grands tableaux et d'éloquence, plutôt que d'idées nouvelles, définit avec netteté la méthode historique à laquelle Cousin a recours pour vérifier les résultats psychologiques : « C'est là surtout un cours de méthode, et la méthode qui présidera à cet enseignement est l'identité de la psychologie et de l'histoire. » L'histoire de la philosophie, dans ses principes, ne doit être qu'un résumé de l'histoire de l'humanité. Deux méthodes historiques se présentent, l'une expérimentale, l'autre spéculative. Toutes deux ont leurs inconvénients ; il convient de les fondre en une seule qui, partant de la raison humaine, de ses éléments, de leurs rapports et de leurs lois, en chercherait le développement dans l'histoire. Il commencera donc par rechercher les éléments essentiels de l'humanité, étudiera la raison, analysera les idées, avant de se demander si ces données à priori sont confirmées par l'histoire. Être historien de la sorte, cela n'empêche pas assurément d'être philosophe, mais cela peut aussi dispenser de l'être. Ce n'était là peut-être qu'une préface, mais la préface fut toute l'œuvre, et bientôt la révolution de 1830 porta au pouvoir l'historien de la philosophie.

Si l'on veut mesurer à la fois l'action que Cousin exerçait alors sur une jeunesse enthousiaste et la désillusion qui suivit, il sera curieux de lire les lettres qu'Edgar Quinet écrit à sa mère, du printemps à l'hiver de 1825. En approchant de la maison du

1. *Cours de l'histoire de la philosophie. — Introduction à l'histoire de la philosophie,* nouv. édit., Didier, 1841, in-8°. On trouvera aux *Jugements* un long extrait de ce cours, sur l'éclectisme.

professeur disgracié, sa traduction manuscrite de Herder dans la main, il tremblait comme un enfant ; et voici que la simplicité, la bonté de Cousin, ont fait de lui le plus heureux des hommes.

C'est le seul homme qui puisse aujourd'hui m'émouvoir ainsi, parce que c'est le seul à qui je reconnaisse les élans du génie... Je ne puis te dire le charme de ma liaison avec M. Cousin... C'est un charme inconcevable. Je ne me lasserai jamais de parler de lui. Il remplit mon cœur. Je tremble de joie en le voyant... Jamais je n'ai joui d'une pareille éloquence. C'est celle de Pascal et de Byron. Je me fierais parfaitement à lui comme à un ami : j'y compte. Seulement, je me tiens en garde contre son excès de métaphysique. Il est dogmatique, et je n'ai nulle envie de devenir son disciple servile... Cet homme a une puissance d'âme qui m'étonne comme le chant de la Pasta... C'est pour moi un frère... C'est un ami comme je le voulais... Dans d'autres siècles, cet homme aurait été appelé à fonder une croyance religieuse et aurait été entouré de disciples chéris[1].

Peu à peu les divergences d'idées apparaissent, s'accentuent, et, au lendemain de 1830, le « misérable caractère » du philosophe, grisé par son avènement, se révèle au disciple désabusé. Comme il est naturel, il outre alors les misères morales de son ancien maître, après avoir exagéré ses vertus. Il paraît certain que l'âme, chez Cousin, n'était pas à la hauteur du talent. Or, il allait assumer, pendant tout le règne de Louis-Philippe, la lourde tâche de diriger en France l'enseignement de la philosophie. Dans ce nouveau domaine il fit mieux sentir ce qui manquait à sa nature morale en profondeur, en chaleur, en force d'expansion et de sympathie. Sa doctrine, en se précisant, se rétrécit. Jusqu'alors il oscillait entre un éclectisme artificiel et un vague panthéisme, donnant l'impression d'un esprit plus ingénieux et abondant que vraiment net et fort. Dès qu'il fut appelé au pontificat de la philosophie orthodoxe, il s'interdit toute velléité d'hérésie et ne fut plus qu'un despote orthodoxe.

Taine, qui s'est attaqué à ce despotisme encore debout sous le second empire, écrit de la philosophie officielle, dont son indépendance a souffert : « *Le besoin oratoire de prêcher la morale* y explique tout le choix des doctrines, le manque d'invention et la faiblesse des preuves. » La partie morale n'en est pas cependant la partie la moins saine.

1. Chez Germer-Baillière (Alcan). Cf. lettres des 15 févr. 1826, 23 févr. 1827, 5 janv. 1828, 22 déc. 1829, sept. 1830, 16 oct. et 2 nov. 1830 ; et l'*Esprit nouveau*, 1875.

Pour la première fois depuis bien longtemps, le devoir était ramené à sa véritable source, qui est la raison, et étudié dans son véritable caractère de règle inviolable et absolue... Je ne lui reprocherai qu'une chose, mais grave : c'est ce qu'il appelait lui-même l'absolution du succès, théorie à laquelle se rattache la théorie des hommes nécessaires. Comment concilier la doctrine du devoir, qui est souvent la doctrine du sacrifice, avec l'absolution du succès [1] ?

C'était son esprit qui concevait la morale de la raison et de la volonté, déjà non moins entrevue par Royer-Collard et Maine de Biran ; c'était son caractère qui la gâtait en y ajoutant le culte du fait accompli et de la force triomphante. Quand, dans la réalité politique, la force triompha du droit au 2 décembre, Cousin ne fut pas parmi les ennemis irréductibles du nouveau régime, mais s'abstint de le servir, et se consola de ne plus régenter la France intellectuelle en revenant à la littérature, dont sa philosophie n'avait jamais été peut-être qu'une variété. Le traducteur de Platon, le critique de Pascal, se fit le portraitiste complaisant et quelquefois passionné de Mme de Longueville et des belles dames de la Fronde. Moins historien que curieux, capable d'aimer Mlle de Scudéry et de l'élever à la dignité d'historien, il n'essaya pas de mettre à profit ses loisirs pour donner à sa philosophie ce qui lui fit toujours défaut, l'originalité, l'unité, l'âme. M. Ravaisson a montré par où l'éclectisme, un moment en faveur, devait faire faillite.

L'éclectisme se tenait à l'écart, non sans quelque sécheresse scolastique, des choses de l'âme, du cœur, qui a pourtant aussi, et plus encore peut-être, ses révélations... Après avoir gagné une grande partie des intelligences d'élite, soit par la tendance toujours élevée de ses théories morales, soit par le concours qu'il apportait à l'école qui, dans l'art, aspirait surtout à la beauté, il se trouvait enfin ne satisfaire ni les esprits scientifiques ni les âmes religieuses... De plus en plus on devait reconnaître, dans le philosophe qui avait fait naître tant d'espérances, un orateur auquel, comme aux orateurs en général, s'il faut en croire Aristote, le vraisemblable, à défaut du vrai, suffisait.

Son meilleur disciple, Théodore Jouffroy (1796-1842), eut une âme, et c'est surtout des choses de l'âme qu'il écrivit. Mais Jouffroy fut-il vraiment le disciple de Cousin? Il fut son élève à l'École normale, son protégé à ses débuts, puis son rival involontaire, un rival que le maître tint à l'écart, et dont il se fût publiquement séparé s'il n'était mort jeune. Il plut au délicat Jouffroy de proclamer qu'il devait beaucoup à Cousin. Mais

1. J. Simon, *V. Cousin.*

quelle ressemblance entre le brillant et tumultueux enfant de Paris et le mélancolique Franc-Comtois, homme tout intérieur? « Jouffroy, dit Jules Simon, était l'homme de l'intimité, comme Cousin était l'homme de parole. » Il est vrai qu'il n'avait pas une égale vertu de propagande, et se contentait d'être compris, aimé d'une élite. Moins ambitieux, il évitait de toucher aux questions métaphysiques, et poussait la discrétion ou la prudence jusqu'à déclarer « prématuré » le problème de l'âme, de son origine et de sa fin, celui qui toute sa vie l'a tourmenté. De bonne heure il circonscrivit son domaine: il fut un psychologue et un moraliste.

La grande affaire de Jouffroy fut la connaissance de la destinée humaine : il la donna pour but à la philosophie; pour lui, les autres recherches ne furent que l'entrée de celle-là. Avec quelle émotion douloureuse il la tentait, ses paroles seules peuvent le dire. Il parcourut l'univers, la science et la vie, montrant que tout spectacle, tout événement et toute pensée y ramènent l'homme, qu'elle est l'œuvre, non d'une curiosité tranquille, mais d'un besoin impérieux et âpre, qu'elle n'est point un divertissement de l'esprit, mais la vraie, la première nourriture du cœur[1].

On ne peut caractériser sans émotion cette âme ardente, contemplatrice anxieuse du devoir et de l'éternité, ce génie qui promit plus que la vie ne lui accorda de tenir. Lui-même il a raconté, dans le *Mémoire sur l'organisation des sciences philosophiques,* cette nuit de décembre où se déchira le voile qui lui dérobait la ruine de ses croyances, où, scrutant les replis de sa conscience, qui s'éclaire peu à peu d'une triste certitude, s'attachant à ses illusions brisées comme un naufragé aux débris de son navire, il s'aperçoit enfin qu'au fond de lui-même rien ne reste debout. Alors il croit sentir s'effacer et s'éteindre derrière lui sa première existence, et devant lui s'en ouvrir une sombre et dépeuplée d'espérances, où il va se trouver seul avec sa fatale pensée. Cette nuit romantique, que ne manque pas d'éclairer une lune à demi voilée par un nuage, ne nous fait pas sourire, tant l'accent de la confidence est sincère, tant la vie de Jouffroy est en harmonie avec ce prélude douloureux. S'il servait de préface à la vie affairée et dominatrice d'un Cousin, ce drame de la conscience n'irait pas sans ridicule. Jouffroy fut député, assez longtemps pour montrer que la politique n'était pas son fait, et il mourut à quarante-six ans.

1. Taine, *les Philosophes du dix-neuvième siècle.*

Également incapable de foi et de scepticisme, il trahit l'inquiétude de son âme dans des morceaux éloquents, auxquels on pardonne leur éloquence parce qu'elle n'est point, comme celle de Cousin, mêlée de rhétorique. C'est par là qu'il a mérité de survivre, non pour avoir, disciple indépendant de l'éclectisme, suppléant de Royer-Collard, suivi et traduit les Ecossais Reid et Dugald Stewart.

Nous avons besoin de croire, parce que nous savons qu'il y a de la vérité. Le doute est un état qui ne peut nous plaire que comme l'absence d'une fausse croyance dont nous nous sentons délivrés. Cette satisfaction goûtée, nous aspirons à une nouvelle croyance; le faux détruit, nous voulons le vrai[1].

Il la connaissait bien, cette incurable mélancolie qui, dit-il, s'empare de l'homme quand il a conçu le problème de la destinée humaine et entrevu les ténèbres qui enveloppent et son berceau et son avenir. C'est un sentiment d'effroi qui le pénètre quand il envisage l'histoire de l'espèce humaine et la mystérieuse fatalité qui semble peser sur elle.

Qu'est-ce donc que cette humanité dont nous faisons partie? Où va-t-elle? En est-il d'elle comme des herbes des champs et des arbres des forêts? comme eux, est-elle sortie de terre, en tous les lieux, au jour marqué par les lois générales de l'univers, pour y rentrer un autre jour avec eux? ou bien, comme l'a rêvé son orgueil, la création n'est-elle qu'un théâtre sur lequel elle vient jouer un acte de ses destinées immortelles? Encore, si la lumière qui ne luit pas sur son berceau éclairait son développement! Mais qui sait où elle va, comment elle va? La civilisation orientale est tombée sous la civilisation grecque; la civilisation grecque est tombée sous la civilisation romaine : une nouvelle civilisation, sortie des forêts de la Germanie, a détruit la civilisation romaine. Que deviendra cette nouvelle civilisation? Conquerra-t-elle le monde, ou bien est-il dans la destinée de toute civilisation de s'accroître et de tomber? En un mot, l'humanité ne fait-elle que tourner éternellement dans le même cercle, ou bien avance-t-elle? ou bien encore, comme quelques-uns le prétendent, recule-t-elle? Car on a supposé aussi que toute lumière était au commencement, que, de traditions en traditions, de transmissions en transmissions, cette lumière allait s'éteignant, et que, sans nous en douter, nous marchions à la barbarie par le chemin de la civilisation. L'homme, Messieurs, demeure éperdu en face de ces problèmes : anéanti qu'il est dans l'espèce, l'anéantissement de l'espèce elle-même au milieu d'une mer de ténèbres glace son cœur et confond son imagination...

Ainsi, l'homme ne semble être qu'un essai de la part du Créateur, un essai après beaucoup d'autres qu'il s'est donné le plaisir de faire et de briser. Ces immenses reptiles, ces animaux informes, qui ont disparu de la face de la terre, y ont vécu autrefois comme nous y vivons maintenant. Pourquoi le jour ne viendrait-il pas où notre race sera effacée, et où nos ossements déterrés

1. *Mélanges philosophiques;* Paulin, in-8°, 1832; *Comment les dogmes finissent* (1823, publié dans le *Globe* du 24 mai 1825).

ne sembleront aux espèces vivantes que des ébauches grossières d'une nature qui s'essaye? et, si nous ne sommes ainsi qu'un anneau dans cette chaîne de créations de moins en moins imparfaites, qu'une méchante épreuve d'un type inconnu, tirée à son tour pour être déchirée à son tour, que sommes-nous donc, et où sont nos titres pour nous livrer à l'espérance et à l'orgueil[1]?

Il y a du Bossuet dans ces pages, et il y a du Lamartine, de l'orateur et du poète lyrique. Moins orthodoxe et serein que l'orateur chrétien, Jouffroy est plus viril que le poète des *Méditations*. Sa tristesse n'est pas énervante. Elle ne vient pas d'une conception pessimiste des choses et n'y mène pas. « La vie est parfaitement bonne à qui en connaît le but; » mais il faut apprendre de bonne heure à la voir comme elle est, et à ne point lui demander ce qu'elle ne renferme pas. En méconnaissant ce but, on est malheureux; c'est en le comprenant, en l'acceptant, qu'on est homme. Quel est donc ce but? Sera-ce le succès? Non, « le succès n'est pas ce qui importe, c'est l'effort... L'accomplissement du devoir, voilà et le véritable but de la vie et le véritable bien... Qu'importe aux autres et à nous, quand nous quittons ce monde, les plaisirs et les peines que nous y avons éprouvés? Tout cela n'existe qu'au moment où il est senti; la trace du vent dans les feuilles n'est pas plus fugitive. Nous n'emportons de cette vie que la perfection que nous avons donnée à notre âme; nous n'y laissons que le bien que nous avons fait[2]. » L'homme qui parlait ainsi à la jeunesse peut n'être pas un philosophe original, mais il fut un éveilleur et conducteur d'âmes.

IV

Les moralistes pédagogues.

La métaphysique de l'éclectisme fut et devait être faible. C'est par la morale qu'il se releva. On peut considérer comme moraliste Jules Simon (1814-1896), secrétaire de Cousin, qu'il suppléa de 1839 à 1848, célèbre par son opposition au second Empire et par le rôle politique qu'il joua sous la troisième République. Mais le professeur qui, conformant sa vie à ses doctrines, aima mieux renoncer à l'enseignement qu'accepter

1. *Du Problème de la destinée humaine,* 1re leçon du cours de morale professé à la Sorbonne en 1830-1831.
2. Discours prononcé à la distribution des prix du lycée Charlemagne, 1843 (*Nouveaux Mélanges*).

le coup d'État du 2 décembre, enseigna encore par le livre et successivement écrivit *le Devoir* (1854), *la Religion naturelle* (1856), *la Liberté* et *la Liberté de conscience* (1859), *l'Ouvrière* (1863), *l'École* (1864). Tous ces livres sont hautement spiritualistes. « On ne peut croire au devoir sans croire en même temps à Dieu, à la liberté, à l'immortalité... La plus irréfutable démonstration de l'existence de Dieu, c'est la vie et la mort du juste[1]. » Ils concilient les devoirs, quelquefois contradictoires en apparence, envers l'individu, la famille, la patrie, l'humanité. Ils n'imposent pas de dogmes, placent au-dessus de tout la liberté de penser.

Savez-vous ce que c'est que cette liberté du dedans qu'on veut nous ravir? C'est la matière du droit. Otez la liberté intérieure de nos opinions, de nos résolutions : vous ôtez le droit, vous le supprimez, vous lui enlevez sa raison d'être, vous en détruisez même la pensée. C'est parce que je suis libre d'agir que je me sens obligé à l'action juste...

Concluons que la liberté de conscience prise en elle-même, dans son fond, dans son essence, la liberté de penser, si vous aimez mieux ce nom, est une nécessité de notre condition, un droit inhérent à notre nature humaine; qu'on ne peut nous l'arracher sans nous ôter tous droits et toute liberté, et même toute idée de droit. C'est une impiété que de nier en principe la liberté de penser, ou de la disputer à l'homme dans la pratique, en employant contre elle la ruse, le mensonge ou la terreur.

Le ton du moraliste, dans ces livres chaleureux autant que lucides, rappelle souvent celui de l'orateur; mais cette émotion du cœur qui passe dans le style ne déplaît pas, surtout dans les livres comme *l'Ouvrière* et *l'École*, où Jules Simon touche, avec une hardiesse prudente, aux grands problèmes sociaux. Sur ce terrain, sans doute, il fut vite dépassé; mais enfin il aima les humbles, il demeura fidèle à la liberté, il fut l'apôtre et l'organisateur de l'instruction obligatoire. De tout cela l'Olympien Cousin ne se préoccupait guère.

Plus indépendant encore de ses maîtres, plus mâle de caractère et d'accent, Ernest Bersot (1816-1880), dans sa doctrine morale et dans sa vie, fut vraiment un stoïcien. Il voulait que l'homme allât à la vie « comme on va au feu ».

Le beau livre qu'il y aurait à écrire sur l'*art d'être malheureux!* On n'a pas l'idée du génie que l'homme emploie à se tourmenter : notre plus cruel ennemi ne pourrait faire contre nous plus que nous ne faisons nous-mêmes. Je ne demande pas qu'on mette de la méthode à être heureux : il y a dans la méthode une raideur déplaisante; si ce n'est de la raideur, c'est au moins de

1. Préface du *Devoir*.

l'artifice; et il y a dans ce bonheur mécanique une naïveté béate et quelque chose qui donne envie de pleurer : mais il faut envisager nettement la condition humaine, et, une fois qu'il est connu que les biens et les maux s'y succèdent comme le beau et le mauvais temps, sans que rien puisse nous assurer des biens ni nous garantir des maux, il faut, dis-je, accepter avec reconnaissance tout ce que la destinée nous accorde de favorable, en exprimer le bonheur qu'il renferme, et l'étendre, s'il se peut, par la comparaison avec les infortunes qui s'abattent autour de nous.

Osons dire la vérité sur le bonheur. On se le représente ordinairement comme un état fixe, comme un repos; or, l'homme est un être vivant : son bonheur est donc de vivre, et la vie est un mouvement, par conséquent un effort, un regret, une espérance et une crainte...

L'homme n'est pas né pour être heureux; mais il est né pour être un homme à ses risques et périls. Comme cela est bon de se sentir dans sa loi, et, jusque dans les plus grandes agitations, combien il y a de vertu dans cette pensée, combien il y a de calme et de force! Il faut donc aller à la vie comme on va au feu, bravement, sans demander comment on reviendra; et si on est mortellement blessé, je crois, pour moi, qu'il y a quelqu'un qui voit nos blessures[1].

Lui-même sut vivre et sut mourir. Ses chagrins, ses souffrances, qui furent cruelles, il les endormait, comme il conseillait aux autres de le faire, par « le mouvement d'un commerce aimable et bienveillant »; mais surtout il les dominait par la virilité d'un courage d'autant plus admirable qu'il était sans apprêt et sans raideur. Quoiqu'il ait connu de près V. Cousin, il n'est pas son disciple, et d'ailleurs il n'est proprement le disciple d'aucun maître, l'adepte d'aucune école. Il ne dogmatise pas, il conseille, suggère, insinue. Son horreur des formules n'a d'égale que son horreur de la banalité. Le charme de ses sobres écrits de morale tient à cette distinction d'esprit unie à cette noblesse d'âme; la sagesse y est discrète, et la raison délicate.

Jules Simon fut un ministre réformateur de l'Université; Ernest Bersot, un admirable directeur de l'École normale. De plus en plus, à mesure que se pose avec plus d'urgence le problème compliqué de l'instruction et de l'éducation populaire, la pédagogie attire à elle les esprits d'élite, et les pédagogues sont presque nécessairement des moralistes. Les progrès de l'instruction proprement dite ne les contentent pas; il ont peur qu'on ne sacrifie l'esprit aux connaissances. C'est l'un des plus éminents parmi eux, Octave Gréard (1828-1904), esprit lucide et pénétrant, qui s'est fait l'interprète de leurs inquiétudes.

Dans les discussions de programmes, on oublie trop ce qui en est la fin, ce qui en doit être l'âme : l'éducation. Nous ne méconnaissons aucune des

1. *Du Bonheur*, dans *Un Moraliste*.

nécessités de l'enseignement moderne. Il faut savoir, beaucoup savoir aujourd'hui, pour prendre rang et compter. Mais ce qui vaudra toujours le mieux dans l'homme, c'est l'homme. Le développement de l'intelligence et la formation du caractère, tel est l'objet commun de ces études. Si nous avions à en résumer la pensée en un mot, nous leur donnerions pour épigraphe : de l'éducation, de l'éducation, et encore de l'éducation[1].

Pour être pédagogue à ce point, il faut être psychologue, entrer bien avant dans l'esprit, dans l'âme même des hommes et des choses. Connaissant les hommes, Octave Gréard savait les manier sans rudesse ni mollesse, les mettre en valeur et les diriger dans le sens de leurs aptitudes. Il connaissait aussi les choses, le passé des institutions, leurs multiples raisons d'être, que le temps affaiblit ou fortifie, et, collaborateur avisé du temps, il acceptait, il préparait les réformes opportunes, les sacrifices nécessaires. Du passé au présent et du présent à l'avenir, tout se tient par une suite étroitement liée; c'est donc du passé connu et compris, mais rajeuni, que sortira le présent, comme c'est du présent respecté dans ses éléments essentiels que se dégagera l'avenir, par une évolution lente, mais continue. L'expérience était sa lumière, et ce n'est pas en vain qu'il avait débuté par l'étude de Plutarque moraliste; mais c'est toujours au moral qu'il revenait de préférence. Par delà les transformations des programmes et des règlements scolaires, ce qu'il voyait, c'était l'école à tous ses degrés et sous toutes ses formes possibles, et, dans l'école, l'élève, l'enfant, l'homme futur. Cette école est pour lui comme une personne qui a sa physionomie et son caractère sensible jusque dans la mobilité scolaire : « Une école bien aménagée où l'on entre avec un sentiment de plaisir mêlé de respect, dispose et contraint moralement à l'application les maîtres et les élèves. » C'est bien moins l'école où le maître enseigne les connaissances indispensables pour réussir aux examens, que celle où l'écolier reçoit, par la seule vertu de la vie en commun, des leçons quotidiennes d'égalité, de sincérité, de tolérance, de justice.

De ces divers sentiments procède un autre sentiment qui les relie tous et qui contribue puissamment à préparer la jeunesse à la vie. L'éducation isolée ne saurait lui donner une idée suffisamment juste des relations de l'existence commune, et l'on se demande comment Rousseau arrivait à concilier les principes de l'*Émile* avec les théories du *Contrat social :* Émile élevé seul et pour lui seul semble fait pour vivre seul. La destinée qui attend l'enfant exige qu'il s'apprenne à vivre avec les autres. Or, c'est seulement dans le milieu de l'édu-

1. Préface des quatre volumes intitulés *Éducation et Instruction ;* Hachette, 1887.

cation publique, dans ces associations résultant non d'un libre choix, mais d'un rapprochement tout à la fois fortuit et inévitable, qu'il peut se rendre compte des liens qui unissent les membres d'une communauté, des rapports qui les engagent les uns à l'égard des autres, des devoirs qui les obligent entre eux. Les éléments de morale sociale qui, dans nos programmes d'enseignement, font partie du cours de philosophie, sont pour le jeune homme une introduction théorique à l'existence active. La vie de collège en est pour l'enfant l'apprentissage réel. Dans ce courant d'actions et de réactions réciproques, l'expérience lui apprend, au jour le jour, comment se limite le droit, à quel titre s'impose le devoir, ce que produisent les fautes ou les mérites individuels, ce qu'entraînent les responsabilités collectives, quels sacrifices l'intérêt général commande. Ainsi se révèle à sa conscience, par des exemples à sa portée, par des effets dont le caractère se grave, une des lois essentielles de l'ordre moral, loi complexe et délicate entre toutes, la loi de la solidarité[1].

Ici, morale et pédagogie se rejoignent. Souvent, d'ailleurs, la formule pédagogique est comme frappée en maxime.

Élever, ce n'est pas seulement prévoir, c'est aussi prévenir... L'unité de direction est la première garantie d'une bonne éducation... Le maître, le vrai maître, se fera connaître moins encore peut-être à ce qu'il dit qu'à ce qu'il ne dit pas... Ce que l'enfant apprend à l'école vaut moins que la façon dont il l'apprend... L'enseignement est un art en même temps qu'une science, un art dont la souplesse doit se prêter aux besoins les plus imprévus, et diriger l'élève en le suivant... Les principes ne peuvent être trop souvent reproduits pour pénétrer... L'habitude seule de l'attention est une force inestimable... Il ne faut pas confondre l'indépendance et la liberté. On n'est pas capable d'être libre par cela seul qu'on est indépendant... La vraie liberté suppose la connaissance réfléchie des conditions dans lesquelles elle s'exerce. Il y a aussi un apprentissage de la vie, et l'on se forme à la pratique des vertus civiles comme on se façonne à l'exercice d'un métier.

Ce qui caractérise cette pédagogie morale, c'est la souplesse dans l'unité, le sens pratique mis au service d'un idéal toujours réalisable. Pourquoi, dans l'*Éducation des femmes par les femmes,* Fénelon est-il si manifestement préféré à Rousseau? C'est qu'il a « le sens du réel », tandis que Rousseau « se place systématiquement dans l'absolu ». Pourquoi Mme de Maintenon, Mme de Lambert, Mme Necker elle-même, quoique disciple de Rousseau à d'autres égards, sont-elles jugées avec cette sympathie indulgente? C'est que l'esprit de chimère ne les a pas égarées, et qu'elles ont fait leur cour à cette bonne raison qui n'a jamais nui à rien. La raison, c'est « entre les deux extrêmes » qu'elle se trouve, et la mesure, « cette marque de l'esprit français[2] », est, avec la patience, la vertu capitale du pédagogue qui

1. *Éducation et Instruction,* III; enseignement secondaire, l'Esprit de discipline.
2. Enseignement secondaire des jeunes filles, 1882. Discours d'inauguration du lycée Molière, oct. 1888.

préfère le résultat *réel* le plus modeste aux plus brillants résultats de façade.

Octave Gréard, qui, dans son élégance aimable et son sérieux agrément, ressemblait à un « honnête homme » d'autrefois, était comme le représentant diplomatique du passé, accrédité près du présent pour négocier un traité d'alliance. Ardent et nerveux, Félix Pécaut (1828-1898) semble plutôt un apôtre et un précurseur de l'avenir. L'enseignement primaire et l'enseignement des jeunes filles doivent beaucoup à Gréard; Pécaut leur voua sa vie, et, quittant son cher Fontenay-aux-Roses, avait droit de lui laisser ce témoignage pour adieu :

Quel que soit un jour le destin des murs qui nous ont abrités et qui, sans doute, n'échapperont pas plus à la loi du changement que n'y ont échappé Port-Royal de la Ville, Port-Royal des Champs et Saint-Cyr, j'atteste qu'ils auront été témoins du plus noble des spectacles : celui de jeunes esprits de femmes s'appliquant d'un effort sincère, sous la conduite de leurs maîtres, non seulement aux études professionnelles, mais à la recherche de la vérité et du bien; cherchant à pénétrer le sens de la destinée humaine, non par simple curiosité spéculative, mais avec l'ardent désir de fonder leur existence morale sur autre chose que la coutume établie, l'opinion régnante, les convenances sociales, et de se mettre par là en état d'enseigner, d'élever les institutrices du peuple en pleine lumière de raison et en pleine dignité de conscience.

Comment il apprenait à ces filles de France à vivre de la vie de l'esprit et de celle de l'âme, à aimer beaucoup la patrie et le peuple, sans haïr l'étranger, à comprendre, à servir la démocratie avec clairvoyance, ce n'est pas le lieu de le dire. Cet enseignement était grave, mais non pas sec ni triste. De bonne heure, la pensée de l'ancien pasteur calviniste s'était élargie et libérée. Nourri de la substance des grands moralistes de tous les temps et de tous les cultes, Pécaut ne faisait pas l'économie de « ce que les anciens appelaient la partie divine de la pédagogie », et, loin de proscrire le sentiment poétique, il s'en faisait un allié. « La poésie, disait-il, est au fond l'homme même dans son élan le plus naïf vers les choses et dans son repliement le plus spontané sur lui-même... Elle est essentiellement un acte de foi à l'esprit, à l'esprit présent en toutes choses, à l'harmonie de la nature et de l'homme et à l'harmonie de l'un et de l'autre avec le principe universel de la vie. » C'est ce sentiment du merveilleux des choses, du mystérieux dans les êtres, dans la destinée, dans l'univers, qui met de l'intérêt dans la plus simple recherche, dans l'étude de

l'existence la plus humble, parce qu'il y fait apparaître, comme dans un dernier fonds, l'infini même. Si toute poésie venait à mourir, la science, restée seule maîtresse du monde, serait triste. Que la poésie vive donc en se renouvelant; « qu'elle descende vers le peuple; qu'émue d'une sympathie fraternelle, elle prenne part à l'éducation des petits; qu'elle fasse éclore leurs sentiments; qu'elle les aide à devenir des âmes humaines[1] ». Pécaut avait la religion de cette « personne humaine » dont il offrait lui-même un exemplaire singulièrement viril. A son image, beaucoup d'autres personnes morales se formèrent, que guide encore et parfois inquiète la même conscience exigeante, qu'anime et parfois consume la même flamme intérieure.

V

Les positivistes et Ernest Renan.

Dans l'intervalle entre la philosophie éloquemment stérile de Victor Cousin[2] et les généreux efforts de ces moralistes ou de ces pédagogues, un grand mouvement intellectuel et social s'était accompli, que nous ne pouvons pas ne pas effleurer, bien qu'il n'ait que des rapports très indirects avec la littérature. Le positivisme était né.

A certains égards, il se rattachait à l'école des sensualistes et des idéologues; à d'autres, au saint-simonisme qui l'a précédé de peu. Saint-Simon (1760-1825), descendant de l'aristocratique auteur des *Mémoires;* Fourier (1772-1837) et le père Enfantin (1796-1864) réhabilitaient la chair, libéraient la passion, ne réservaient pas, comme le christianisme, pour une autre vie un bonheur qui peut et doit être goûté sur la terre. Il est curieux que Cousin, qui rappelle volontiers son origine populaire, ait laissé au comte de Saint-Simon l'honneur de chercher un remède à la grande crise morale et sociale que traversait la France, de relever et constituer en classe dirigeante la « classe industrielle », la classe de ceux qui produisent les choses utiles à la vie, en rejetant dédaigneusement les non-producteurs, comme des frelons hors des ruches. Cet aristo-

1. *Dictionnaire pédagogique,* art. Poésie. Cf. *Revue pédagogique,* 15 nov. 1885.
2. « L'éclectisme est une lumière, sans doute, mais une lumière comme celle de la lune, qui éclaire sans échauffer. » (A. de Vigny, *Journal,* 1829.)

crâté de naissance donna son nom au système le moins aristocratique[1] : « A chacun selon ses capacités, à chaque capacité selon ses œuvres. » Toute supériorité sociale était ainsi abaissée, et le règne du seul mérite personnel était proclamé. Plus d'héritage, sinon plus de propriété; tous les instruments de travail étaient mis en commun. Au système théocratique succédait le système scientifique ou positif[2]. Une religion nouvelle se fondait, celle du progrès. « L'imagination des poètes, dit Saint-Simon, a placé l'âge d'or au berceau de l'espèce humaine, parmi l'ignorance et la grossièreté des premiers temps : c'était bien plutôt l'âge de fer qu'il fallait y reléguer. L'âge d'or du genre humain n'est point derrière nous : il est au-devant; il est dans la perfection de l'ordre social. » Soutenu par cette foi, le petit groupe saint-simonien exerça sur tout le siècle une influence « peut-être plus durable et plus puissante que celle du grand mouvement littéraire : on la découvre à l'origine de toutes les transformations des hommes et des choses, de nos mœurs et de nos lois[3]. Ses idées chimériques, sur la famille en particulier, ne doivent nous faire oublier ni la justesse d'un certain nombre de ses vues ni la générosité de ses intentions.

Le positivisme, qui a pris son bien dans le saint-simonisme en l'expurgeant de ses chimères, semble d'abord un système tout négatif. « Il n'y a rien d'absolu dans le monde, dit Auguste Comte (1798-1857), tout est relatif », relativement bon, relativement vrai selon le moment, et soumis aux lois d'une évolution perpétuelle. Connaître les faits et leurs rapports entre eux, renoncer à poursuivre les causes premières, qui ne sauraient ni être atteintes par l'esprit, ni être scientifiquement démontrées, telle est la vraie, la seule philosophie, pure synthèse des sciences. Est-ce bien encore une philosophie? Descartes est philosophe quand il érige en règle de ne rien reconnaître pour vrai qui ne soit démontré tel. Comte l'est-il quand il ajoute : *expérimentalement* démontré? C'est restreindre à l'excès peut-être l'horizon des « vérités ».

Les vérités ainsi proscrites sont précisément celles qui, dans les philosophies spiritualistes, servent de fondement à la loi

1. Dès 1814, il publiait sa *Réorganisation de la société européenne*. Son *Nouveau Christianisme* est un ouvrage posthume.
2. Sur Saint-Simon et Fourier, voir les thèses de MM. Weill (1894) et Bourgin (1905).
3. De Vogüé, Réponse au discours de réception de P. Bourget.

morale. Sur quel fondement sera édifiée la morale de la philosophie positive? L'homme vit, tend à vivre et à être heureux, voilà un fait incontestable et d'où facilement découlerait une morale égoïste. Nos sentiments eux-mêmes sont vite d'accord avec nos intérêts pour favoriser la conservation et l'épanouissement de notre être; les positivistes anglais ont ramené le plus facilement du monde l'altruisme à l'égoïsme bien compris. Esprit plus élevé ou moins étroitement logique, Comte ne se laissa pas enfermer dans cette impasse. Il considéra l'homme non pas en lui-même, mais dans ses rapports avec l'humanité. « L'étude de l'homme et de l'humanité, dit-il dans son *Cours de philosophie positive,* est la principale étude, celle qui doit surtout attirer l'attention normale des hautes intelligences et la sollicitude continue de la raison publique. » Or, cette étude le prouve, l'homme évolue et progresse dans le sens du développement de ses instincts supérieurs. De plus en plus il prend conscience de ce qu'il a de commun avec les autres hommes, c'est-à-dire de sa fraternité avec eux, de ses devoirs envers eux. Il s'acquittera d'autant moins imparfaitement de ces devoirs que la notion de l'humanité lui apparaîtra plus clairement. A force de la comprendre, il s'élèvera au-dessus de ses instincts inférieurs et deviendra capable de désintéressement et de dévouement. C'est un peu, d'avance, la morale du poète, guéri de son égoïsme dédaigneux par la révélation des lois qui président à la société humaine :

> Je connus mon erreur, et qu'au monde où nous sommes
> Nul ne peut se vanter de se passer des hommes;
> Et, depuis ce jour-là, je les ai tous aimés[1].

« L'amour pour principe, l'ordre pour base, le progrès pour but », vu de ce biais, le positivisme, cette moitié d'une philosophie, ne paraît pas à son désavantage. Un philosophe indépendant, mais qui se rattache au mouvement saint-simonien, Pierre Leroux, apôtre généralement confus de la perfectibilité, de la charité et de la solidarité humaine, voyait dans l'humanité une réelle et substantielle unité dont tous les membres sont liés les uns aux autres par une solidarité mutuelle et intime[2]. C'est ce que pense et dit le plus illustre des disciples d'Auguste Comte, Littré (1801-1881), « une des consciences les

1. Sully Prudhomme, *Un Songe.*
2. Voir Ravaisson et Adam, livres cités.

plus complètes de l'univers », grand travailleur et penseur qui ne vécut que pour le vrai, si modeste qu'il crut être disciple alors qu'en réalité il était maître[1]. Ce « saint laïque » (le mot est de Pasteur, son successeur à l'Académie), si grave et froid d'ordinaire, s'anime, s'exalte presque quand sa foi philosophique est en jeu.

L'amour de l'humanité est né parmi les générations modernes, et n'a pu naître que parmi elles. Il faut le distinguer de l'amour des hommes, si noblement fondé par le christianisme, et que nous recevons comme notre meilleur héritage. L'amour des hommes est cette charité qui les porte à se secourir les uns les autres, et à se traiter en amis et en frères. L'amour de l'humanité, qui comprend en soi l'amour des hommes, est cet intérêt vif et puissant, bien qu'impersonnel, qui nous attache à son progrès, à ce qu'elle sera dans l'avenir, qui nous donne une joie profonde quand cette grande cause prospère, et une non moins grande tristesse quand elle subit quelques revers, et qui nous fait tant désirer de contribuer, pour si peu que ce soit, à cette œuvre reçue de nos aïeux, transmise à nos descendants...

La situation est nouvelle pour l'homme de se voir, dans l'immensité de l'espace, du temps et des causes, sans autres maîtres, sans autres garanties, sans autres forces que ces lois mêmes qui régissent l'univers; car elles sont pour lui ces trois choses : ses forces, ses garanties et ses maîtres. Rien n'élève plus l'âme que cette contemplation; par un concours qui ne s'était pas encore produit, elle excite dans l'esprit le besoin de comprendre et de se soumettre, de se résigner et d'agir. Tout ce qui s'est fait et se fait de grand et de bon dans l'ère moderne, a sa racine dans l'amour croissant de l'humanité et dans la croissante notion que l'homme prend de sa situation dans l'univers[2].

On pardonne beaucoup à l'éclectisme quand on lit Jouffroy; on perd de vue les côtés faibles de la philosophie positive quand elle se reflète dans la vie et dans l'œuvre d'un Littré. Il importe peu de savoir si le disciple fut supérieur au maître à qui il se subordonna, comme le veut Ernest Renan (1823-1892), qui, d'abord attiré vers le positivisme par une réaction outrée contre les prétentions d'une métaphysique abstraite, ne tarda pas à s'en détacher. « La science positive resta pour moi la seule source de vérité. Plus tard, j'éprouvai une sorte d'agacement à voir la réputation exagérée d'Auguste Comte, érigé en grand homme de premier ordre pour avoir dit, en mauvais français, ce que tous les esprits scientifiques, depuis deux cents ans, ont vu aussi clairement que lui[3]. » N'eût-il fait pourtant qu'entreprendre de rapprocher et de fondre la philosophie et la science, sans y réussir, Comte ne serait point si méprisable

1. Réponse d'E. Renan (27 avril 1882) au discours de réception de Pasteur.
2. *Auguste Comte et la Philosophie positive ;* Préambule de la 3e partie.
3. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse.*

dans son effort systématique, et Renan lui-même, qui fut meilleur écrivain, Renan philosophe, critique, poète jusque dans la science, lui doit quelque chose. Les « certitudes » et les probabilités » qu'énumèrent ses *Dialogues philosophiques* se réduisent à presque rien, mais il y ajoute les « rêves », ce qu'assurément Comte n'eût pas fait.

Au fond, leurs principes ne sont pas fort différents. Renan a toujours cherché la vérité, non pas la vérité dogmatique, fixée une fois pour toutes, mais la vérité scientifique, celle qui va se transformant, s'élargissant, s'épurant sans cesse. Pour lui, science et vérité sont synonymes : « Ma religion, c'est toujours le progrès de la raison, c'est-à-dire de la science. » Il déclare avoir pris la science comme but de sa vie[1]. L'inquiétude d'esprit dont il s'accuse, comme ce goût des vérités particulières dont l'accuse M. Brunetière, vient, au fond, du sentiment plus ou moins net que la science n'est pas faite encore, mais qu'elle se fera tôt ou tard et qu'elle ne pourra se faire que par une série d'additions successives; qu'il est donc beau et bon de contribuer, pour la moindre part, à la faire. Doctrine modeste, et particulièrement encourageante pour le travailleur obscur de la pensée et de l'action, car il est peu de chose, mais il est quelque chose, enfin, dans l'ordre général du monde, et, un jour, « il sera vrai à la lettre que pas un verre d'eau, pas une parole qui aura servi l'œuvre divine du progrès, ne sera perdue... De même qu'aucun homme n'est inutile à l'humanité, de même aucun travail n'est inutile dans le champ de la science. » C'était la foi de ce prétendu sceptique : « L'humanité tend sans cesse, à travers ses oscillations, à un état plus parfait... Bien des fois on l'a crue morte; la pierre du tombeau semblait à jamais scellée, et, le troisième jour, elle est ressuscitée. » A ses yeux, le plus précieux résultat conquis depuis un siècle par la science, c'est d'avoir montré, au-dessus des individus, l'humanité qui vit et se développe comme un être organique et tend au parfait, c'est-à-dire à la plénitude de son être[2]. Les progrès de cette humanité sont entravés souvent par les revanches de la sottise et du mal; mais il faut apprendre « à ne pas trop s'émouvoir de ce qu'a d'instable l'équilibre de l'humanité, en voyant le bien et le vrai émerger, malgré tout, du marécage où glapissent et croupissent toutes les inepties et

1. Préface de l'*Avenir de la science*.
2. *L'Avenir de la science*, 2, 4, 12.

impuretés[1] ». Tôt ou tard, « une plus haute raison gouvernera le monde », et un peu de justice finira par y pénétrer. Sur cette certitude de la victoire définitive du progrès, il n'a jamais varié.

Plus enclin au doute qu'à l'affirmation, Renan se rendait compte, pourtant, que certaines affirmations ne sauraient être éludées, et que, pour vivre, toute œuvre a besoin d'une âme. Plus que tout autre, il sentait le besoin d'un point fixe autour duquel sa pensée pût évoluer à l'aise et sur lequel elle pût se replier quand elle s'était aventurée trop loin de son centre. Il eut donc son dogme, lui aussi (qui ne dogmatise pas à son heure?), mais son dogme tout humain, première assise de cette religion de l'*humanisme* qui devait être, selon lui, la religion de l'avenir. « On ne fait de grandes choses qu'avec des idées strictement arrêtées[2] : » c'est lui-même qui le disait, parce qu'il l'avait éprouvé.

M. Brunetière voit en Renan le disciple des philosophes du XVIIIe siècle, particulièrement de Condorcet. Cela ne semble pas douteux quand on lit cette conférence — électorale! — de Lagny (1869), publiée après sa mort. Il s'y élève à un ton d'enthousiasme qui ne lui était pas habituel.

Chaque découverte pratique de l'esprit humain correspond à un progrès moral, à un progrès de dignité pour l'universalité des hommes... Toutes les parties de l'humanité sont solidaires. Une découverte faite à un bout du monde devient émancipatrice, instrument de progrès à l'autre bout; un savant solitaire découvre une loi de la nature, et cette loi bien connue fait disparaître des supplices, des douleurs et des hontes héréditaires; un calcul abstrait aboutit à des mesures de haute philanthropie... La charte des droits du peuple a été trouvée par des savants. Voltaire, c'est-à-dire l'homme qui a le plus fait pour fonder dans le monde l'empire du bon sens, de la justice et de la tolérance, Voltaire est sorti de ces études historiques et morales. Ce fut l'étude souvent approfondie du passé qui lui révéla combien de maux engendrent l'ignorance, la superstition, les préjugés. Turgot, Condorcet, puisèrent également dans leur immense savoir cet admirable sentiment du progrès qui doit les faire placer si haut parmi les bienfaiteurs de l'humanité. Cette science, que l'on regarde souvent comme une sorte d'aristocratie dédaigneuse, est au contraire ce qui enseigne le respect du peuple; c'est là qu'il apprend son histoire, son avenir.

Le monde amélioré par la science sera le royaume de l'esprit, le règne des hommes libres. Réunissons-nous dans ces espérances. La foi au progrès est la grande consolation de ceux qui travaillent et luttent pour l'avenir. Rappelez-vous l'illustre Condorcet. En 1793, victime de la Révolution qu'il avait

1. *Le Prêtre de Nemi,* Préface. — *Caliban.* — Voyez deux lettres à Berthelot écrites au début et au terme de sa vie, 28 août 1847 et 20 juillet 1892.
2. *Les Apôtres,* Introduction.

plus que personne préparée, le voilà proscrit, forcé de fuir. Il trouve un asile dans les environs de Paris, chez une personne dévouée. Que va-t-il faire dans sa retraite, sous le coup de la mort? Il écrit un livre admirable, le tableau des progrès futurs de l'esprit humain.

Quel courage, Messieurs! La mort le menace à toute heure : une âme moins forte eût maudit cette Révolution ingrate, qui voulait le tuer. Lui n'a pour le présent ni colère ni reproches; il n'est pas un moment ébranlé, il écrit son livre sous la menace du plus aveugle fanatisme. Il trace l'idéal qui sera un jour réalisé. Admirable sérénité d'un sage!... Ne le plaignons pas; il a eu sa foi, cette foi qui, dans les moments où le ciel est triste, nous ouvre l'avenir, cette foi qui nous assure que d'autres après nous jouiront de nos travaux. A son exemple, ne nous laissons pas ébranler par des épreuves passagères, sachons espérer, comme Condorcet, à l'heure des orages, des jours plus heureux où l'humanité, devenue sage, profitera des efforts de ceux qui travaillent pour elle et se seront dévoués pour elle.

Seulement, il avait moins de confiance que Condorcet dans les hommes qui appliquent les idées, et il se résignait à une longue attente.

Il y a, sans doute, des obscurités ou des bizarreries dans les vues du philosophe optimiste sur l'avenir réservé au monde, devenu conscient de l'œuvre inconsciente qu'il accomplit. Mais, après avoir reconnu que des voiles impénétrables nous dérobent le secret du monde, il établissait « une base indubitable que nul sceptique n'ébranlera et où l'homme trouvera jusqu'à la fin de ses jours le point fixe de ses incertitudes : le bien, c'est le bien; le mal, c'est le mal. Pour haïr l'un et pour aimer l'autre, aucun système n'est nécessaire[1]. »

La morale d'une telle philosophie ne peut être qu'optimiste comme elle. Mais l'on se tromperait si on la croyait complaisante. Dans un discours prononcé à la distribution des prix du lycée Louis-le-Grand (1883), et qu'il ne serait pas sans intérêt de comparer au discours prononcé par Jouffroy devant les élèves du lycée Charlemagne, s'il laissait à de plus sages que lui le soin de prémunir son jeune auditoire contre les déconvenues auxquelles leurs illusions les exposent, s'il leur conseillait de ne jamais perdre le goût de la vie, qui est bonne, il savait aussi leur dire :

Des devoirs austères vous attendent, et nous manquerions de sincérité si nous ne vous faisions voir dans les récentes modifications de la société humaine qu'une diminution des obstacles à vaincre et, en quelque sorte, un dégrèvement des charges de la vie. La liberté est en apparence un allégement; en réalité, c'est un fardeau. Voilà justement sa noblesse. La liberté engage et oblige; elle augmente la somme des efforts imposés à chacun. Considérez la vie qui vous est réservée comme une chose grave et pleine de responsabi-

1. Préface des *Essais de morale et de critique*.

lités... Allez de l'avant avec courage... Vous trouverez l'existence savoureuse, si vous n'attendez pas d'elle ce qu'elle ne saurait donner. Quand on se plaint de la vie, c'est presque toujours parce qu'on lui a demandé l'impossible. Ici, croyez tout à fait l'expérience des sages. Il n'y a qu'une base à la vie heureuse, c'est la recherche du bien et du vrai. Vous serez contents de la vie si vous en faites bon usage, si vous êtes contents de vous-mêmes...

La largeur d'esprit n'exclut pas de fortes règles de conduite. Tenez toujours invinciblement pour la légalité. Défendez jalousement votre liberté, et respectez celle des autres. Gardez l'indépendance de votre jugement; mais n'émigrez jamais de votre patrie, ni de fait, ni de cœur. Consolez-vous en tenant ferme à quelque chose d'éternel.

Ce quelque chose d'éternel, c'est la foi dans les destinées de l'humanité, mais non pas d'une humanité abstraite où les patries énervées viennent se perdre. Une nation, c'est une conscience morale que crée une grande agglomération d'hommes, saine d'esprit et chaude de cœur. La conscience totale de l'humanité, si elle se dégage pleinement un jour, ne pourra être faite que de ces consciences nationales, harmonieusement conciliées ; en attendant, elles ont le droit d'exister par elles-mêmes, car elles ont, prises isolément, dans le passé un héritage de gloire et de regrets à partager, dans l'avenir un même programme à réaliser.

Une nation est une âme, un principe spirituel. Deux choses qui, à vrai dire, n'en font qu'une, constituent cette âme, ce principe spirituel. L'une est dans le passé, l'autre dans le présent. L'une est la possession en commun d'un riche legs de souvenirs ; l'autre est le consentement actuel, le désir de vivre ensemble, la volonté de continuer à faire valoir l'héritage qu'on a reçu indivis. L'homme, Messieurs, ne s'improvise pas. La nation, comme l'individu, est l'aboutissant d'un long passé d'efforts, de sacrifices et de dévouements. Le culte des ancêtres est de tous le plus légitime ; les ancêtres nous ont faits ce que nous sommes. Un passé héroïque, des grands hommes, de la gloire (j'entends de la véritable), voilà le capital social sur lequel on assied une idée nationale. Avoir des gloires communes dans le passé, une volonté commune dans le présent ; avoir fait de grandes choses ensemble, vouloir en faire encore, voilà les conditions essentielles pour être un peuple. On aime en proportion des sacrifices qu'on a consentis, des maux qu'on a soufferts. On aime la maison qu'on a bâtie et qu'on transmet. Le chant spartiate : « Nous sommes ce que vous fûtes ; nous serons ce que vous êtes, » est dans sa simplicité l'hymne abrégé de toute patrie...

Les nations ne sont pas quelque chose d'éternel. Elles ont commencé, elles finiront. La confédération européenne, probablement, les remplacera. Mais telle n'est pas la loi du siècle où nous vivons. A l'heure présente, l'existence des nations est bonne, nécessaire même. Leur existence est la garantie de la liberté, qui serait perdue si le monde n'avait qu'une loi et qu'un maître.

Par leurs facultés diverses, souvent opposées, les nations servent à l'œuvre commune de la civilisation ; toutes apportent une note à ce grand concert de l'humanité qui, en somme, est la plus haute réalité idéale que nous atteignions[1].

1. *Discours et Conférences :* Qu'est-ce qu'une nation ?

VI

Conclusion.

Ainsi le positivisme et le criticisme ont leur idéal, leur foi : ils sont, dans le vrai sens du mot, plus spiritualistes qu'ils ne croient. Vérité et raison, humanité et patrie, ce sont des entités, mais dont l'effort de leur intelligence et de leur sympathie fait des réalités vivantes. L'avenir affermira ou ébranlera les fondements de cette morale purement humaine. Mais, enfin, une morale nouvelle, indépendante des anciens dogmes moraux et religieux, s'est lentement élaborée au cours du XIXe siècle. En se passant des religions, elle les respecte et les comprend, car elle ne serait pas humaine si elle méconnaissait ce qu'ont de profondément humain le sentiment du mystère, le besoin du surnaturel, l'instinct de l'infini. Seul, le pur matérialisme serait positivement et brutalement négatif; mais les purs matérialistes ont toujours été rares en France, et l'histoire des doctrines morales n'a pas plus à se préoccuper d'eux qu'ils ne se sont souciés d'elle.

Le pessimisme, doctrine plus noble et quelquefois très haute, dédaigneuse de l'optimisme béat et fermée aux âmes vulgaires, a compté de notre temps des adeptes rares, mais fiers. Depuis le temps où, dans son *Essai de philosophie morale* (1749), le Breton Maupertuis, avant le Breton Chateaubriand, définissait « le mal de vivre » et déclarait « que, dans la vie ordinaire, la somme des maux surpasse celle des biens », plusieurs écrivains supérieurs, surtout des poètes, Alfred de Vigny, Mme Ackermann, ont été pessimistes avec éclat. Mais la philosophie dogmatique du pessimisme n'a jamais trouvé chez nous son chef d'école, son Schopenhauer. Le génie français est clair, alerte, actif, et le besoin d'agir comporte le besoin d'espérer.

C'est des philosophes du XVIIIe siècle que nous tenons cette foi dans la raison, dans la destinée de l'être moral et perfectible. Vivant dans un milieu où l'on aimait à proclamer déjà la faillite de la philosophie, un des plus fins moralistes de notre époque, X. Doudan[1] (1800-1872), répondait en souriant à son ami Raulin : « Pour être mort, le XVIIIe siècle n'est pas mort du

1. *Mélanges et Lettres,* 1876; I, 12 oct. 1841. Voir aux Jugements deux jugements de Doudan sur Cousin et Renan.

tout. Il fera le tour du monde avant de mourir. Ce que vous appelez le XVIIIe siècle, c'est la liberté de l'esprit. Je crois bien que le diable y trouve assez son compte, mais je n'y peux rien, et vous n'y pouvez rien. » La liberté de l'esprit et la liberté de conscience ont survécu depuis à plus d'une épreuve, comme la croyance au progrès à bien des ironies. Cette loi du progrès, qui la conteste aujourd'hui? Si quelque philosophe a eu ce courage, il a trouvé peu d'imitateurs. Dès lors, le devoir qu'impose la loi morale renouvelée est simple : il faut que tout homme, dans la mesure de ses forces, collabore à cette œuvre de progrès dont l'humanité bénéficie, car il n'est plus indifférent d'agir ou de ne pas agir, puisque tout acte a son prix, tout phénomène sa valeur propre. Les belles attitudes indifférentes ou contemplatives du dilettantisme oisif seraient désormais puériles : la vie est une œuvre mâle[1]. La résignation à l'oubli, au vaste silence où s'engloutit la vie humaine, devient facile, car le plus humble peut fournir sa petite part à cette grande résultante[2], la grandeur et le bonheur de la patrie d'abord, puis de l'humanité.

Au reste, en citant ici quelques noms et en caractérisant quelques œuvres, on a voulu seulement ne pas sembler proscrire de la « littérature » un de Maistre ou un Jouffroy, après y avoir fait entrer dans une étude précédente un Lamennais et un Lacordaire. Mais l'embarras serait grand si l'on prétendait classer et juger les divers moralistes du XIXe siècle, ceux de la chaire et de la tribune, du théâtre et de l'histoire, de la pédagogie et de la poésie, car si, en notre temps, les « moralistes » ne forment plus, comme à l'âge classique, un groupe à part, en revanche, la morale est partout. C'étaient les préoccupations du moraliste que Vinet, Scherer, Ernest Havet, Caro, Martha, Marion, Guyau, portaient dans la critique et dans l'enseignement. Si l'on s'en tient aux « genres », quel genre s'est plus développé de nos jours que le roman? L'étude des romanciers sera plus qu'une suite à l'étude des moralistes, car les grands moralistes du XIXe siècle, ce sont ses grands romanciers.

1. Voir Boutroux, sur *la Contingence des lois de la Nature*.
2. E. Renan, *l'Avenir de la science*.

BIBLIOGRAPHIE

De Féletz. — *Mélanges*, t. III (*de Maistre*); Périsse, 1840, in-8°.

Sainte-Beuve. — *Premiers Lundis*, II (*Jouffroy*).

— *Portraits littéraires*, I (*Jouffroy*), II (*Joubert, Joseph de Maistre*), III (*V. Cousin*); Garnier.

— *Causeries du lundi*, I (*Cousin, Joubert*), IV (*de Bonald, de Maistre*), VI (*Cousin, de Rémusat*), VIII (*Jouffroy*), IX (*Jouffroy*), XIII (*Maine de Biran*), XV (*J. de Maistre*); Garnier.

— *Nouveaux Lundis*, II (*Renan*), VI (*Renan*)); X (Appendice, *Cousin*); Calmann-Lévy.

— *Portraits contemporains*, II (*de Maistre*).

— *Port-Royal*, III, ch. xiv (*de Maistre*); Hachette.

Victor Cousin. — *Des Pensées de Pascal*, p. xxxix, xl, 1, 2; Ladrange, in-8°, 1843.

— Préface des *Fragments et Souvenirs;* Didier, in-8°, 1847.

— *Pages choisies*, par Wyzewa; Colin, 1898. — Sur Cousin, *cf.* art. de Baudrillart, Planche, Fouillée, dans la *Revue des Deux Mondes* des 1er janv. 1850, 15 nov. 1853, 15 sept. 1875.

Damiron. — Notice en tête des *Nouveaux Mélanges philosophiques* de Jouffroy, 2e édit.; Hachette, 1861.

Mignet. — *Éloges historiques*, 1864, in-18 (*Jouffroy*, etc.). — Cf. *Notice sur Jouffroy*, 26 juin 1853. — *Notice historique sur la vie et les œuvres de Cousin*, 1869.

Rémusat (Ch. de). — *Revue des Deux Mondes*, 1er août 1844 (*Jouffroy*). — *Réponse au discours de réception de J. Favre*, 1868.

Lamartine. — *Entretiens*, 42, 43, 106, 107 (*de Maistre*).

Edm. Schérer. — *Études sur la littérature contemporaine*, I (*Royer-Collard*), IV (*Cousin, Renan*), V (*Renan*), VII (*Renan*), VIII (*Renan*), IX (*Renan*); Calmann-Lévy.

— *Mélanges de critique religieuse* (*de Maistre, Renan; Lamennais*); 1853.

E. Renan. — *Essais de morale et de critique*; Calmann-Lévy, 1857. — *Cf.* art. sur *Cousin, Revue des Deux Mondes*, 1er avril 1858.

Taine. — *Les Philosophes classiques du dix-neuvième siècle;* Hachette, in-12, 6e édit., 1888 (1re édit., 1859, in-16).

Jules Simon. — *Victor Cousin;* Hachette, 1887.

— *Quatre Portraits* (*Renan*); Calmann-Lévy, in-16, 1896. — Cf. *Revue des Deux Mondes*, nov. 1861 (*Biran*).

Littré. — *Auguste Comte et la Philosophie positive*, 1863, in-8°.

E. Caro. — *Le Pessimisme au dix-neuvième siècle;* Hachette, in-16, 2e édit., 1894.

— *Études morales sur le temps présent*, 5e édit., 1887; Hachette (*E. Renan*).
— *M. Littré et le Positivisme;* Hachette, in-16. — *Cf. Revue des Deux Mondes,* 15 mars 1865 (*Jouffroy*), 1er nov. 1870, 15 juillet, 1er mai 1882, 1er oct. 1884.
RAVAISSON. — *Rapport sur les progrès de la philosophie en France au dix-neuvième siècle;* 1868, Imprimerie impériale, in-8°. — *La Philosophie en France au dix-neuvième siècle;* Hachette, gr. in-8°, 1885.
PAUL JANET. — *Victor Cousin et son Œuvre;* 2e édit., C.-Lévy, in-8°, 1885. — Cf. *Revue des Deux Mondes,* 1er févr. 1867, 1er janv., 1er mars 1884, 1er août 1887, 1er févr., 1er mars, 15 mars 1889.
— *Saint-Simon et le Saint-Simonisme;* Alcan, in-18, 1878.
FRANCK. — *Moralistes et Philosophes modernes;* Didier, in-8°, 1872, ou 2 vol. in-12. — Cf. *Dictionnaire des sciences philosophiques, passim.*
ERNEST BERSOT. — *Un Moraliste, Études et Pensées,* avec notice de Schérer; 3 vol., Hachette, in-16, 4e édit. — *Cf. V. Cousin et la Philosophie de notre temps,* 1880 (Académie des sciences morales).
BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE. — *Victor Cousin, sa Vie, sa Correspondance;* Alcan et Hachette, 3 vol. in-8°, 1895.
PAUL ALBERT. — *La Littérature française au dix-neuvième siècle,* t. II, 79 à 130, 141 à 153 (*Jouffroy, Cousin*); Hachette, in-16.
FERRAZ. — *Histoire de la philosophie en France au dix-neuvième siècle;* Perrin, in-8°, 1880, in-16. — Cf. *Histoire de la philosophie en France pendant la Révolution;* Perrin, 1889, in-16; et *Études sur la philosophie en France au dix-neuvième siècle,* 3 vol. : 1877, 1880, 1887.
O. GRÉARD. — *Éducation et Instruction;* Hachette, 4 vol. in-12, 2e édit., 1889.
— *Edmond Schérer;* Hachette, in-16, 1889.
— *Discours de réception à l'Académie,* 19 janv. 1888, et réponse de M. de Broglie.
PAUL BOURGET. — *Essais de psychologie contemporaine;* Lemerre, 1883.
— *Nouveaux Essais de psychologie contemporaine* (*Renan, Taine*); Lemerre, 2 vol. in-18, 1885.
— *Discours de réception à l'Académie,* 13 juin 1895, et réponse de M. de Vogüé.
DE MARGERIE. — *Le Comte J. de Maistre;* in-8°, 1882. *Cf.* sur de Maistre *Revue des Deux Mondes*, 1er sept. 1851 (*Mazade*), 15 mai 1857 (*Rémusat*), 1er déc. 1858 et 1er févr. 1861 (*Binaut*), 1er juill. 1893 (*Valbert*).
GABRIEL COMPAYRÉ. — *Histoire critique des doctrines de l'éducation en France;* Hachette, 2 vol. in-12, 5e édit., 1885.
JULES LEMAÎTRE. — *Les Contemporains,* 4e, et 5e séries; Lecène, in-18, jésus. — Cf. *Revue politique et littéraire,* 10 janv. 1885 (sur *Renan*).

ÉM. FAGUET. — *Politiques et Moralistes du dix-neuvième siècle,* 1re série; Lecène, 2e édit., 1891. — Cf. *Revue des Deux Mondes,* 15 déc. 1888, 15 avril 1889, 1er mars 1890, 15 juin 1894, 15 juillet et 1er août 1895, 1er avril 1897.
— Article sur *Renan* dans la *Revue bleue* du 8 oct. 1892.
G. PELLISSIER. — *Le Mouvement littéraire au dix-neuvième siècle,* 2e partie, 8; 3e partie, 4; Hachette, 1889.
— *Essais de littérature contemporaine;* Lecène, 1893.
BRUNETIÈRE. — *L'Évolution des genres,* p. 240 à 244 (*Renan*); Hachette, in-16, 1890.
— *Nouveaux Essais sur la littérature contemporaine* (*Lamennais, Renan*); Calmann-Lévy, 2e édit., 1895. — *Cf. Revue des Deux Mondes,* 1er févr. 1893, 1er mai 1906.
— *Manuel de l'histoire de la littérature francaise,* livre III, 1re, 2e, 3e époques; Delagrave, 1898. — Cf. *Revue des cours et conférences,* 1er et 22 mars 1900.
PICAVET. — *Les Idéologues;* Alcan, in-8°, 1891.
JAMES DARMESTETER. — *Notice sur la vie et l'œuvre de M. Renan;* 1893.
FOUILLÉE. — *Critique des systèmes de morale contemporains;* Alcan, in-8°, 1893 (Germer-Baillière, 1883).
ROCHEBLAVE. — *Joseph de Maistre;* Paris, administration des *Deux Revues,* 1893. — *Cf. Revue bleue,* 26 nov., 3 déc. 1892.
PAULHAN. — *Joseph de Maistre et sa Philosophie;* Alcan, in-16, 1893.
DESCOSTES. — *Lettres inédites de Joseph de Maistre* (*Correspondant* du 25 juillet 1899). — *J. de Maistre avant la Révolution* et *J. de Maistre pendant la Révolution,* 3 vol. in-8°; 1893.
DE LESCURE. — *Le Comte Joseph de Maistre et sa famille;* Chapelliez, in-16, 1893.
GABRIEL MONOD. — *Les Maîtres de l'histoire, Renan, Taine, Michelet;* Calmann-Lévy, in-16, 1894.
CHALLEMEL-LACOUR. — *Discours de réception à l'Académie* (*E. Renan*), 28 janv. 1894, et réponse de M. Boissier.
COGORDAN. — *Joseph de Maistre;* Hachette, in-16, 1894.
G. LANSON. — *Histoire de la littérature française;* Hachette; 6e série, II, 6.
CH. ADAM. — *La Philosophie en France* (*première moitié du dix-neuvième siècle*); in-8°, Alcan, 1894.
PELLISSON. — *Chamfort, sa Vie, son Caractère, son Œuvre;* Lecène, in-8°, 1895.
G. SÉAILLES. — *Ernest Renan;* Perrin, in-18, 1895. — *Cf.* sur Renan les articles de MM. Cherbuliez et de Vogüé dans la *Revue des Deux Mondes,* 15 avril 1879 et 15 nov. 1892.
SPULLER. — *Royer-Collard;* Hachette, in-16, 1895.
R. DOUMIC. — *Études sur la littérature française,* 3e série (*Maistre*), Perrin, 1896. — *Cf. Revue des Deux Mondes,* 15 sept. 1895.
HENRY MICHEL. — *L'Idée de l'État;* in-8°, 1895. — Chap. XII du t. VII, chap. IX et X du t. VIII de l'*Histoire* Petit de Julleville; Colin, in-8°.

Gaston Paris. — *Penseurs et Poètes* (*E. Renan*); Calmann-Lévy, in-16, 1896.

Thamin. — *Extraits des moralistes*; Hachette, 1897.

— Chap. viii du t. VIII de l'*Histoire* Petit de Julleville; Colin, 1899.

Mary James-Darmesteter. — *La Vie d'Ernest Renan;* Calmann-Lévy, 1898, in-18.

Albert Cahen. — Chap. xi du t. VII de l'*Histoire* Petit de Julleville; Colin, in-8°, 1899.

H. Berr. — *L'Avenir de la philosophie;* Hachette, in-8°, 1899.

Allier. — *La Philosophie d'Ernest Renan;* Alcan, in-12.

Barzellotti. — *La Philosophie d'Hippolyte Taine,* trad. Dietrich; Alcan, in-8°, 1900.

Lévy-Bruhl. — *La Philosophie d'Auguste Comte;* in-8°, Alcan.

P. Bourget et Michel Salomon. — *Bonald;* 1905, Paris, Bloud, in-16.

JUGEMENTS

I

J. DE MAISTRE

Quand on essaye d'embrasser dans son ensemble l'œuvre de Joseph de Maistre, il semble qu'on puisse la définir ainsi : un système politico-religieux dont la base est théologique, la construction rigoureusement dogmatique à tous les degrés, et le couronnement mystique. Il regarde à la fois vers le passé, qu'il voudrait faire revivre, et vers l'avenir, qu'il redoute. Il est de toutes parts hérissé de défenses et de menaces : il est affirmatif, prohibitif, répressif. C'est une machine de réaction systématique et radicale. Maistre poursuit deux ennemis, toujours les mêmes, ou plutôt un seul ennemi en deux incarnations.

Le premier, c'est la Révolution française. La Révolution, à ses yeux, c'est le triomphe de l'esprit de révolte sur l'autorité : c'est le peuple prenant ses aspirations pour ses droits; c'est enfin une nation qui a l'oreille du monde s'instituant le champion de l'humanité, et la soulevant à sa suite. Comment refréner cette force infernale? Les rois sont tombés, les lois sont impuissantes. Un principe extérieur à l'État, supérieur à l'État, émanant d'une force invisible et redoutable, offrira seul le salut. Et Maistre, en face de la Révolution qui a proclamé les Droits de l'homme, proclame à son tour les Droits de Dieu. Dès lors la société ne devait pas être seulement renouvelée, mais sanctifiée : le caractère sacro-saint de la loi pénétrera tout le système... Le second ennemi, — qui est avec le premier dans le rapport de cause à effet, — c'est l'esprit du XVIIIe siècle. Cet esprit d'audace et de dispute, ce philosophisme à outrance, cette arrogance de la raison, cette incrédulité insolente, Maistre les résume d'un mot expressif : la *théophobie*. De quel ton, en quels termes il en parle! Son état naturel est d'être hors de lui toutes les fois qu'il aborde ce sujet. Mais aussi, grâce à l'indignation et à ce qu'il appelait sa « colère rationnelle », que de force, que de verve!

Mais qui le verrait à travers sa doctrine s'en ferait une idée non pas fausse, mais beaucoup trop géométrique. Maistre est

l'homme des contrastes. On a pu déjà noter le plus frappant, celui d'une nature généreuse et même tendre, avec un système dur et inhumain. Nul auteur n'a jamais mieux réussi à intercepter les communications naturelles de son cœur avec son esprit. On dirait qu'une cloison étanche les sépare. A ce contraste déjà si singulier on en peut joindre un plus singulier peut-être : l'opposition entre le système lui-même et les allures générales de l'esprit de Joseph de Maistre : non plus esprit contre cœur, mais esprit contre esprit. Son système est étroit, rigide, despotique, et son esprit est ouvert, capricieux, indépendant; l'un est calculé, et l'autre prime-sautier; celui-ci est un, l'autre est multiple. Enfin, la doctrine est religieuse, ou tout au moins catholique; et le tour d'esprit de Maistre est un des plus laïques qui se puisse trouver. Faut-il aller plus loin, et dire que ce qui manque le plus à ce défenseur de la religion, c'est l'esprit religieux? On le pourrait, semble-t-il, sans tomber trop dans le paradoxe. En tout cas, il n'a l'humilité chrétienne à aucun degré; et quant à sa charité, elle s'exprime en formules assurément nouvelles. Tel est ce vœu de voir « l'abrutissement (des dissidents) se renforcer encore, s'il est possible, afin qu'ils ne puissent pas même devenir coupables autant que des hommes peuvent l'être ». L'orgueil est le péché d'habitude de M. de Maistre; et l'*esprit,* au sens français du mot, son démon tentateur. Il est vrai qu'il en a prodigieusement, et de toutes les sortes. Ce Piémontais de Saint-Pétersbourg est le plus spirituel homme de France. Esprit d'à-propos et de riposte, saillies étincelantes et mots qui emportent la pièce, comique dans l'invective, âpreté dans le bel esprit, causticité dans la bonne humeur et agrément dans la violence, il a ce qui luit, pique, amuse, surprend, blesse, ravit, choque, indigne, bref, tous les genres d'esprit, sauf l'esprit de cour, l'esprit de rhétorique, l'esprit purement aimable et l'esprit simplement spirituel. Tout ce qu'il dit est assaisonné d'humeur. Un peu de paradoxe, pas mal de caprice, de la hauteur et même de la morgue en quantité suffisante, tels sont les condiments dont il relève ses idées. Ajoutez une pointe d'impertinence : « Il en faut dans certains ouvrages comme du poivre dans les ragoûts. » Mais si nous n'aimons pas le poivre, ou si nous ne l'aimons pas partout? Peu importe à M. de Maistre : il veut exciter à tout prix, et quand il cesse d'avoir insolemment tort, c'est pour avoir insolemment raison.

Rocheblave, *Joseph de Maistre.*

II

BONALD

Prophète aussi à sa manière, comme son célèbre contemporain J. de Maistre, Bonald a porté sur la société de son temps un regard profond, concentré, chargé de cette attention qui s'amasse et qui finit par produire la foudre de la réflexion. Ce n'est point là l'œil fier, illuminé, rapide, éclatant d'agression soudaine et victorieuse, de l'auteur des *Considérations sur la France;* mais, s'il brille moins de la flamme inspirée, Bonald appuie si bien le sien sur les choses qu'il les voit jusqu'au fond, malgré leurs ténèbres naturelles et leurs plus tenaces résistances. Il a le génie de la Pénétration réfléchie, comme de Maistre le génie instantané de l'Aperçu.

Barbey d'Aurevilly, *les Prophètes du passé;* Hervé, 1851.

III

V. COUSIN

Nous avons, vers le milieu de ce demi-siècle, admiré comme auditeurs, et nous admirons aujourd'hui comme lecteurs, une brillante application de la critique à l'histoire de la philosophie. C'étaient de belles fêtes pour l'esprit que ces leçons, où l'exposition la plus lucide mettait sous nos yeux les quatre systèmes élémentaires nés des premières réflexions de l'homme sur lui-même, sensualisme, idéalisme, scepticisme, mysticisme; où la dialectique la plus pénétrante démêlait le vrai d'avec le faux dans chaque système, et combattait les erreurs de l'un par les vérités de l'autre; où l'éloquence, inspirée du seul intérêt de ces hautes matières, nous rendait quelque chose de l'ampleur de Descartes et de l'éclat de Malebranche; où, charmés et persuadés, nous sentions notre nature morale s'élever et s'améliorer par les mêmes plaisirs d'esprit qui formaient notre goût.

Ces leçons, devenues des livres, ont gardé dans leurs parties les plus solides les qualités du grand style; et dans tout ce qui n'est que brillant, elles en ont encore les grands airs. Peut-être eût-on désiré pour une si belle plume une fortune plus haute que l'histoire ou la critique des systèmes; peut-être un nouvel effort supérieur d'invention et de démonstration pour

nous faire monter quelques échelons de plus vers l'inaccessible, eût-il plus servi la philosophie que les modestes affirmations de l'éclectisme. En tout cas, ce regret ne fait pas tort à l'homme illustre qui nous avait donné tant d'ambition pour lui, et il ne nous rend pas indifférents à ce qu'il fut, il y a vingt ans, comme un souffle puissant de spiritualisme qui purifia notre atmosphère intellectuelle des grossières vapeurs que le sensualisme du XVIII[e] siècle y avait répandues.

NISARD, *Histoire de la littérature française,* IV; Didot.

IV

Si M. de Rémusat avait appris de M. Cousin à tracer ces grandes lignes d'un camp romain pour y établir fortement ses idées, il serait le premier des métaphysiciens de notre temps, et cela en valait la peine. Il a des troupes nombreuses; mais il leur donne, par négligence, l'air d'une foule désarmée et peu redoutable. M. Cousin met quatre hommes et un caporal dans une vaste enceinte où règne l'ordre et le silence. On voit de loin le prétoire, l'autel couronné de fleurs, les drapeaux, les armes en faisceaux, *trium legionum manus ostentabant.* On passe les yeux baissés devant les fossés de cette redoutable enceinte. La sentinelle crie : « Au large ! » du haut des remparts. Qui croirait qu'il n'y a là que quatre hommes et un caporal?

X. DOUDAN, *Mélanges et Lettres;* Calmann-Lévy.

V

Après avoir gagné une partie des intelligences d'élite, soit par la tendance toujours élevée de ses théories morales, soit par le concours qu'il apportait à l'école qui, dans l'art, aspirait surtout à la beauté, l'éclectisme ne pouvait enfin satisfaire ni les esprits scientifiques ni les âmes religieuses. Il avait annoncé, avait promis beaucoup, et le prestige de l'éloquence de son auteur avait contribué à en faire beaucoup attendre. De plus en plus on devait reconnaître, dans le philosophe qui avait fait naître tant d'espérances, un orateur auquel, comme aux orateurs en général, s'il faut en croire Aristote, le vraisemblable, à défaut du vrai, suffisait.

RAVAISSON, *la Philosophie au dix-neuvième siècle;* Hachette.

VI

M. Cousin est surtout orateur ; le danger est grand pour la philosophie, qu'il changera en dissertations oratoires, toutes les fois qu'il n'y introduira pas des idées vagues, des raisonnements douteux, des mot équivoques et des erreurs. Il est un peu poète : le danger est plus grand encore ; il transformera la philosophie en une symphonie métaphysique, qui entraînera tous les esprits, qui l'entraînera lui-même, qui lui fera traverser le Rhin, au risque d'y perdre pied, avec la certitude de s'en souvenir et d'en souffrir toujours.

TAINE, *les Philosophes français ;* Hachette.

VII

L'ÉCLECTISME DÉFINI PAR COUSIN

C'est vers 1816 et 1817 que, tourmentant en tout sens la conscience pour l'épuiser et l'embrasser dans toute son étendue, j'en arrivai à ce résultat, qu'il y a dans la conscience bien plus de phénomènes qu'on ne l'avait pensé jusque-là ; qu'à la vérité tous ces phénomènes étaient opposés les uns aux autres, mais qu'en ayant l'air de s'exclure, ils avaient tous cependant leur place dans la conscience. Je n'ose plus dire de quels phénomènes il était alors question. Tout occupé de méthode et de psychologie, enfoncé dans les études les plus minutieuses, je ne sortais guère des limites d'une observation assez grossière et d'une induction très circonspecte ; mais peu à peu la scène s'agrandit, et de la psychologie, qui est le vestibule et, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'antichambre de la science, nous arrivâmes jusque dans le sanctuaire, c'est-à-dire à la métaphysique... Ce qui n'avait été qu'une faible et pâle tentative de conciliation entre les éléments renfermés dans le cercle de la psychologie, embrassa la métaphysique, la logique, l'ontologie tout entière et un peu de cosmologie : c'est cette théorie affermie qui préside encore à mon enseignement. Qu'est-ce, en effet, que la philosophie que j'enseigne, sinon le respect pour tous les éléments de l'humanité et des choses? Notre philosophie n'est point une philosophie mélancolique et fanatique qui, préoccupée de quelques idées exclusives, entreprend de tout réformer sur elles : c'est une philosophie essentiellement opti-

miste, dont le seul but est de tout comprendre, et qui par conséquent accepte tout et concilie tout. Elle ne cherche sa force que dans l'étendue : son unité n'est qu'une harmonie, l'harmonie de tous les contraires...

Ce n'est que vers 1819 que, l'éclectisme commencé vers 1816 ayant parcouru et embrassé toutes les parties de la philosophie et pris enfin un caractère systématique, je l'appliquai régulièrement à l'histoire de la philosophie, en commençant par les systèmes les plus connus et les plus modernes. Depuis, mes travaux n'ont point abandonné, et ils n'abandonneront point cette direction. Elle est la seule qui me paraisse pouvoir conduire à des résultats nouveaux et satisfaisants dans la philosophie spéculative et dans l'histoire. Quand on ne rejette ni dans la conscience, ni dans les choses, ni en nous-mêmes, ni dans la nature, ni dans Dieu, aucun des éléments réels qui s'y rencontrent, on n'a dans l'histoire à proscrire aucun des grands systèmes qui la partagent et qui, quelque exclusifs et défectueux qu'ils soient, sont nécessairement empruntés à quelque élément réel, car il n'y a pas de système absolument chimérique. L'éclectisme peut donc être transporté de la philosophie elle-même à l'histoire de la philosophie; il renouvelle l'histoire de la philosophie comme la philosophie elle-même. Telle est la double réforme que j'ai entreprise dans l'une et dans l'autre, et qui constitue le caractère de mon enseignement et le dernier but de tous mes travaux... Ce que j'ai voulu en 1815, je le veux encore aujourd'hui : l'éclectisme dans la conscience, dans toutes les parties de la philosophie, dans la spéculation et dans l'histoire, dans l'histoire générale de l'humanité et dans l'histoire de la philosophie, qui en est le couronnement. Tel est mon but d'autrefois et d'aujourd'hui, tel est le drapeau qui me trouvera toujours fidèle.

V. Cousin, *Introduction à l'histoire de la philosophie;* Didier.

VIII

V. COUSIN ET JOUFFROY

Un petit groupe d'esprits distingués, après s'être exercé fortement sous M. Royer-Collard, suivit M. Cousin pour général en chef dans cette suite d'expéditions et d'aventures très pacifiques où il eut parfois des airs du grand Condé. Jouffroy n'avait

rien du comédien et était sérieux; il a fini par mourir de ce qui a fait vivre les autres. Jeune, c'était un mélancolique sincère et un ami passionné de l'idéal.

SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi,* t. VIII (art. MIGNET); Garnier.

IX

Jouffroy n'avait ni l'activité infatigable, ni la vivacité d'esprit, ni l'étendue de vues, ni la variété de connaissances, ni l'attachement sans bornes à sa tâche et à sa mission, qui faisaient de Cousin un directeur incomparable. Il est certain que l'Université et la philosophie universitaire ne pouvaient souhaiter ni un défenseur plus habile ni un maître plus capable et plus dévoué que Cousin. Je ne dis pas un plus doux maître.

On se plaignait beaucoup de lui, comme on se plaint toujours des puissants. Il était dur pour les autres, parce qu'il était dur pour lui-même. Ses duretés étaient souvent une preuve d'estime... Il lui arrivait quelquefois de se retourner contre sa créature, quand le talent était formé et devenait éclatant. Je suis bien sûr qu'avant d'avoir peur de Jouffroy il l'aimait tendrement; et même, à l'époque où il le jalousait, il l'aimait. Il l'aimait à sa manière, qui n'était pas une manière bien sentimentale ni bien profonde.

J. SIMON, *Victor Cousin;* Hachette.

X

Les écrits de la philosophie moderne, en particulier ceux de MM. Cousin et Jouffroy, n'entraient guère au séminaire. On ne parlait pourtant pas d'autre chose, par suite des vives polémiques que ces écrits provoquaient alors de la part du clergé. C'était l'année de la mort de M. Jouffroy. Les belles pages de ce désespéré de la philosophie nous enivraient; je les savais par cœur. Nous nous passionnions pour les débats que souleva la publication de ses œuvres posthumes.

RENAN, *Souvenirs de jeunesse;* C.-Lévy.

XI

Tandis que M. Cousin, emporté par l'assaut intérieur de la verve et par la surabondance de la vie animale, causait, s'ouvrait, s'épanchait, dissertait, plaidait avec les gestes et l'appa-

reil oratoire dans son jardin public, dans son cabinet, n'importe où, devant n'importe qui, M. Jouffroy, même en chaire, paraissait froid et contenu. Il n'avait point l'air de se douter qu'on fût là. Son geste était rare, son corps immobile ; on eût dit qu'il lisait un livre intérieur, uniquement attentif à le comprendre et se convaincre ; il réfléchissait tout haut... Moins il s'épanchait, plus on le sentait brûler. On était rempli de respect et de confiance, et quand un tremblement de la voix ou quelque image subite indiquait la découverte d'une vérité importante, on apercevait dans ce faible signe plus d'émotion et d'éloquence que dans les magnifiques dithyrambes de son rival.

Taine, *les Philosophes français;* Hachette.

XII

Nul ne posséda ni surtout ne pratiqua mieux la vraie méthode philosophique, la méthode d'observation appliquée à l'âme humaine. Il interrogeait la conscience avec tant de bonne foi et tant de sagacité, il en exprimait la voix aec tant de fidélité, qu'en l'écoutant ou en le lisant on croyait entendre la conscience elle-même racontant les merveilles du monde intérieur de l'âme dans un langage exquis, pur, lucide, harmonieux.

Cousin, *Discours prononcé aux obsèques de Jouffroy.*

XIII

ROYER-COLLARD

Le dernier des philosophes francais, il écrivit simplement, sans mots abstraits ni phrases allemandes, à la manière du XVIIIe siècle... Il eut une précision étonnante, n'employant que des phrases brèves et des mots exacts, véritable mathématicien, dont toutes les expressions étaient des chiffres.

Taine, *les Philosophes du dix-neuvième siècle;* Hachette.

XIV

JULES SIMON

En pénétrant dans l'atelier, en descendant dans la mine, en mettant le pied dans le logement de la famille, Jules Simon

avait voulu étudier par lui-même et sur place les réalités de la vie du travailleur, compter ses heures de labeur, calculer le degré de résistance de son énergie physique et morale, surprendre les tristesses cachées de sa misérable existence : le père désertant le foyer, la mère retenue à l'atelier et « l'ouvrier de huit ans » attaché impitoyablement au service de la machine.

« Le mal est, avant tout, un mal moral. » C'est lui qui le dit, et il ajoute, dans le résumé d'une de ses enquêtes, en indiquant le remède : « Ce sont les âmes qu'il faut guérir; il faut vaincre les cabarets; il faut restaurer la vie de famille, seule école de la liberté, seule indéfectible source du courage moral; il faut user de tous les moyens que la liberté autorise pour ramener l'épouse et la mère dans la maison. » Il y a plus à faire encore. Il faut, comme il le préconise dans un des plus importants de ses livres, ouvrir toutes grandes les portes de l'école et briser, par la toute-puissance de la loi, les obstacles qui en écartent l'enfant.

Armand Fallières, *Discours pour l'érection de la statue de J. Simon.*

XV

A. COMTE

Ne rapetissons pas Auguste Comte. Son effort n'aura pas été stérile. Il n'est point parvenu à chasser la théologie et la métaphysique de l'esprit humain, mais il les a restreintes aux mystères de l'inconnaissable, et il leur a arraché les sciences de la terre. Sa victoire en cela est définitive. Sa religion n'a pas réussi, sa philosophie prévaut. On ne prend plus en considération aucun système, partant d'un *à priori* théologique ou métaphysique et ne reposant pas sur des lois fournies par l'observation des faits psychiques, physiques, historiques, lois toujours revisables d'après des expériences ou des analyses mieux conduites. Galilée, Bacon, Machiavel, Montesquieu, quelques savants dans leurs spécialités, avaient appliqué partiellement cette méthode, la seule féconde en résultats civilisateurs. Auguste Comte l'a systématisée et étendue à l'ensemble de nos connaissances. Par là il a mérité cette immortalité subjective dont il se contentait.

Émile Ollivier, Réponse au discours de réception de M. Faguet.

XVI

Quelques années après la mort de Joseph de Maistre, un autre grand penseur, Auguste Comte, tâcha de remplacer les doctrines religieuses et métaphysiques dont il prévoyait la fin et craignait l'insuffisance. Il tenta d'y suppléer par une organisation du savoir positif, par une organisation politique, par une organisation sacerdotale, car il créa une religion pour remplacer les autres, et, comme Joseph de Maistre, à côté, au-dessus de l'autorité temporelle, il plaça son gouvernement spirituel. Pas plus que Maistre, il n'aima l'indépendance, la libre pensée, ni le libre examen. Comme lui, il faisait passer avant tout l'organisation et l'unité; plus que lui, car il s'applique davantage au détail, il systématisa et réglementa à l'excès toutes les croyances, tous les sentiments, tous les actes de la vie humaine. Son œuvre, inspirée par le même esprit que celle de l'auteur du *Pape*, en est, sur quelques points, une exacte contre-partie, et le théoricien des *Soirées de Saint-Pétersbourg,* s'il avait pu connaître le système de Comte, s'indignerait, sans doute, de toute comparaison entre eux. Maistre voulait l'unité par le christianisme. Comte rejeta les dogmes chrétiens. Toutefois, son organisation sociale, politique et religieuse était telle qu'on a pu lui adresser une critique qui est en même temps, et à certains égards, un grand éloge : un savant anglais déclara que sa doctrine était « un catholicisme sans christianisme ». Ce mot me revenait à l'esprit pendant que je lisais les écrits de Joseph de Maistre, et certes je ne pouvais guère penser à le lui appliquer. Cependant il se rapproche de Comte par cet ardent besoin d'unité qu'il fait passer avant toutes les formes religieuses, comme la souveraineté passe avant telle ou telle forme de monarchie; il s'en rapproche encore par sa passion pour l'autorité. Si, d'ailleurs, comme on a pu le dire, il est plus royaliste que légitimiste, il est aussi plus catholique, au sens étymologique, que chrétien; et si le système de Comte est un catholicisme sans christianisme, celui de Joseph de Maistre pourrait bien être un catholicisme avant tout, avec le christianisme en plus, et, si j'osais le dire, par-dessus le marché.

PAULHAN, *Joseph de Maistre et sa Philosophie ;* Alcan.

XVII

E. RENAN

Il y a, comme vous dites, bien de l'esprit et de l'agrément dans le morceau de M. Renan sur M. de Sacy. C'est dommage qu'on ne puisse pas trop savoir quel est l'idéal de ce jeune séditieux en fait d'idées. On croirait maintenant qu'il le met dans les traditions les plus reculées, auquel cas il pourra se retrouver un jour avec l'école de M. de Maistre. La vérité est qu'il est comme les jeunes chevaux, qu'il prend plaisir à faire des gambades. Il joint un peu de malice de singe à cette ardeur de jeune cheval. Il faut certainement des idées vagues, et un homme d'esprit qui n'a que des idées claires est un sot qui ne trouvera jamais rien; mais il faut pourtant quelques os assez solides pour soutenir un être vivant quelconque, quand il n'est pas de la race des serpents. Je ne vois pas les os de M. Renan.

X. Doudan, *Mélanges et Lettres;* II, 299
(à M. d'Haussonville, 5 août 1858).

XVIII

Renan a été poète en mainte occasion. Nul n'a peint, raconté, expliqué les origines du christianisme avec plus de pénétration et un respect plus filial. Nul n'a compris avec plus de sympathie la piété catholique. Nul n'est mieux rentré dans le génie même de la religion, dans le secret de la *piété* (de celle de l'*Imitation* et des saints du moyen âge, plutôt que de la piété protestante, dont il a pourtant dû voir, sans le partager, le caractère tout moral, le sentiment du péché, profond, radical, et le besoin de justification gratuite et surnaturelle). Seule, la démocratie lui échappe. Il est trop artiste, aristocrate de goût, pour l'aimer, mais trop intelligent pour la répudier. — Comment expliquer son action dissolvante sur l'esprit de notre pays? C'est qu'il lui manque les fermes partis pris que dicte le sens moral, le sens du bien et du mal qui lui-même est un parti pris. Ce noyau résistant n'est pas son fait. Toutefois, ne pas oublier qu'il est un point — et capital — sur lequel il n'a jamais vacillé : le droit, l'indépendance de la pensée, contre l'oppression sacerdotale ou autre.

F. Pécaut, *Conférence du matin à Fontenay,*
7 juin 1892.

XIX

Marly, 6 octobre 1892.

Il y a là une figure à part, unique dans l'histoire littéraire et philosophique de ce siècle, et dont nous, contemporains, ne sommes pas encore à même de déterminer les véritables proportions. L'unité de cette admirable vie de sage, pourquoi ne pas dire de saint, ce patient et lumineux labeur de plus de cinquante années, ces grandes leçons d'amour évangélique, d'enthousiasme chrétien, en même temps que cette recherche constante et implacable des sources où l'homme doit puiser la vérité, semblent devoir faire traverser à l'œuvre de Renan tous les désordres intellectuels et moraux de la fin de ce siècle, pour exercer une action considérable, peut-être définitive, sur l'esprit, sur la conscience, sur l'âme du siècle qui va s'ouvrir...

Pour moi, j'ai toujours près de mon chevet un livre de cet homme qui satisfait absolument ma raison, mon esthétique et mon idéal, et ma conviction est qu'aucun écrivain ne restera grand si celui-là ne doit pas l'être. Enfin, quand j'évoque cet ensemble de vertus patriarcales, de science exacte, d'apostolat rationnel et spiritualiste à la fois, sincère et désintéressé, unissant incessamment l'exemple à l'enseignement ; quand je me rappelle cette voix douce, ferme, pénétrante, qui me disait une fois : « Je voudrais vivre éternellement pour travailler toujours ; » quand j'envisage cette indulgence, cet oubli des injures, cette onction, cette attitude simple et recueillie, ce regard fin et profond qui ne rayonne plus que dans l'admirable portrait de Bonnat, quand je me représente cette mort sereine, calme, convaincue, si parfaitement conforme à toutes les affirmations de cette vie si remplie, si pure et si utile, l'auteur de la *Vie de Jésus* m'apparaît comme le grand prêtre de la philosophie de l'avenir. C'est le pape de la libre pensée.

A. Dumas fils.

XX

Ce fut le penseur, sinon le plus grand de notre âge, du moins le plus original, le plus captivant, le plus séduisant. Ce fut, à travers les métamorphoses et les attitudes changeantes du plus souple esprit qui fut jamais depuis Platon, une manière de positiviste chrétien.

Positiviste, il l'était nettement, par sa tournure générale

d'esprit, par son amour de l'exactitude scientifique, par sa méthode, par sa circonspection, par son obstination à ne vouloir admettre aucune manifestation du surnaturel dans le monde. C'était là le fond permanent, très fixe, très arrêté, inébranlable. Il était de son temps, en cela, plus que personne, malgré toutes les apparences contraires. Il ne croyait vraiment qu'aux faits patiemment observés et patiemment groupés. C'est sur cette foi que sa vie a tourné, quand il a quitté le séminaire, et c'est sur cette foi qu'il a risqué sa vie.

Il avait du positiviste, non seulement les parties négatives, l'exclusion du surnaturel, de l'irrationnel, du non prouvé, mais les affirmations aussi et les confiances. Il croyait au progrès indéfini par la science. Il croyait que, par le savoir et l'accumulation indéfinie du savoir, l'humanité s'élèverait toujours en dignité, en moralité, en pureté. C'est là ce qu'il appelait le « Divin », qui n'était, au fond, que l' « humain » en progrès ; et la « création continue du Divin », qui n'était, au fond, que la progression incessante de l'humanité, agrémentée d'une métaphore, et spirituellement transformée en apothéose. C'étaient là des idées toutes positivistes, les idées de Comte repensées par un théologien subtil et exprimées par un homme qui savait écrire, très bien écrire, et peut-être écrire trop bien... Renan était un positiviste du cap Sunium, avec des réminiscences de théologien.

A côté du positiviste il y avait le chrétien. Exclusion faite du surnaturel, Renan était resté chrétien très profondément. Nul n'a eu un goût plus décidé pour la vie intérieure, la méditation, le dialogue de l'homme avec sa conscience, l'interrogation respectueuse et scrupuleuse de l'oracle que chacun de nous porte en soi. En cela, il était bien de la cité de Dieu. La cité des hommes l'intéressait peu. Il n'était pas « du monde » ni « du siècle », et pour lui plus que pour personne ces mots avaient exactement la signification ecclésiastique, et représentaient des choses, sinon méprisables, du moins négligeables au dernier point. De toutes les vertus, c'étaient encore les vertus proprement chrétiennes qu'il avait en dilection toute particulière. Il estimait infiniment l'humilité, la patience et l'obscurité laborieuse. Il a eu dix fois moins d'ambition que son génie n'en comportait, et a gagné dix fois moins d'argent qu'il n'eût été tout naturel et comme forcé qu'il en gagnât.

É. Faguet, *Revue bleue,* 8 octobre 1892.

XXI

Tout ce qui pense au monde l'a dit ou le dira : Ernest Renan fut de tous nos contemporains celui qui exerça la plus grande influence sur les esprits cultivés et celui qui ajouta le plus à leur culture. Il fut le maître de beaucoup. Il prenait les âmes non par violence et à grandes secousses, dans le filet d'un système, mais avec la douce force des eaux bienfaisantes qui fécondent les terres. Il les enveloppait dans les enchantements du plus beau génie qui ait jamais parlé la plus belle des langues. Il nous a remplis de sa science profonde, de sa riche pensée, de ses doutes même, qui dans un tel esprit avaient l'efficacité d'une croyance. Il a exercé trente ans un pouvoir spirituel sur l'Europe. Voilà ce que diront les indifférents, les adversaires eux-mêmes. Mais ce que nous devons dire, nous ses amis, nous qui eûmes l'honneur inestimable de l'approcher, c'est qu'il fut le meilleur des hommes, le plus simple, le plus doux et en même temps le plus ferme cœur qui ait jamais battu en ce monde.

Anatole France, *la Vie littéraire*
(*Temps* du 9 oct. 1892).

LETTRES; DIALOGUES ET RÉCITS[1]

I

Lettre de Balzac à la princesse Élisabeth de Bohême sur la mort de Descartes (février 1650).

(Besançon. — LICENCE ÈS LETTRES, avril 1886.)

II

La Rochefoucauld, Pascal et la Bruyère s'entretiennent, aux Champs Élysées, de leurs pensées familières, exposant et discutant leurs opinions, leurs sentiments, leurs systèmes. Vous donnerez le dernier mot à celui des trois moralistes que vous préférez.

(Rennes. — BACCALAURÉAT MODERNE, nov. 1903.)

III

Fontenelle était allé rendre visite à Malebranche. Pendant qu'ils conversaient, une chienne de la maison entra et vint se rouler aux pieds du visiteur. Après avoir inutilement essayé de la chasser, Malebranche lui donna un coup de pied qui fit jeter à l'animal un cri de douleur, et à Fontenelle un cri de compassion. « Eh quoi ! lui dit froidement Malebranche, ignorez-vous que cela ne sent pas ? »

Vous supposerez la réponse que fit Fontenelle pour établir que, si l'homme a des droits sur les animaux, il a aussi des devoirs à leur égard.

(Somme. — BREVET SUPÉRIEUR, juillet 1889. Aspirantes.)

IV

En 1593, le bruit courut que, les dents étant tombées à un

1. Nous donnons ici un certain nombre de sujets portant sur les moralistes des XVIIe et XVIIIe siècles, aussi bien que sur ceux du XIXe.

enfant de Silésie âgé de sept ans, il lui en était venu une d'or à la place d'une de ses grosses dents. Dans les universités du Saint-Empire, docteurs et étudiants rivalisèrent de génie pour expliquer le miracle ou la merveille de cette dent : les imprimeurs en profitèrent. Le bruit durait depuis un an, quand un orfèvre qui vit la dent déclara qu'une feuille d'or y avait été appliquée avec beaucoup d'adresse. — Morale à tirer.

(Ain. — BREVET ÉLÉMENTAIRE. — Aspirants, 1887.)

V

Vauvenargues mourant écrit à Voltaire.

Il meurt sans avoir rempli sa destinée, avec mélancolie, mais non sans fierté, puisqu'il a mérité l'amitié de Voltaire.

Du moins, dans son œuvre inachevée, il a essayé de réhabiliter l'homme en disgrâce jusque-là chez les moralistes, de lu faire aimer les passions nobles, et de le préparer à l'action, pour laquelle il est né, en lui faisant sentir sa force plutôt que sa faiblesse.

Ce siècle, plus que tout autre, sera le siècle de l'homme, de la raison humaine et de l'action. Il compte sur Voltaire pour assurer cet avenir, qu'il entrevoit plein de grandes choses.

DISSERTATIONS ET LEÇONS

I

Que peuvent nous apprendre les *Réflexions diverses* de la Rochefoucauld sur la vie de société au XVIIe siècle?

(AGRÉGATION DES LETTRES. — Leçon, 1903.)

II

En quoi les *Réflexions diverses* de la Rochefoucauld peuvent-elles modifier le jugement que nous porterions sur l'auteur, si nous ne les avions pas lues?

(AGRÉGATION DES LETTRES. — Leçon, 1903.)

III

Développer cette pensée de Vauvenargues : « Il faut avoir de l'âme pour avoir du goût. »

(AGRÉGATION DES LETTRES. — Concours de 1833.)

IV

Montrer que les *Maximes* de la Rochefoucauld, qui souvent font allusion à des personnages de la Fronde, ont cependant un caractère plus général et renferment un système de morale. Exposer brièvement ce système.

(AGRÉGATION DE L'ENSEIGNEMENT SPÉCIAL. — Leçon, 1888.)

V

Dans le portrait que la Rochefoucauld a tracé de lui-même, on lit : « Je suis peu sensible à la pitié, et je voudrais ne l'y point être du tout. » Juger cette affirmation, et, s'il y a lieu,

dégager de la forme paradoxale et volontairement excessive ce qu'elle peut contenir de juste.

(Douai. — DEVOIR D'AGRÉGATION DES LETTRES, janvier 1886.)

VI

Expliquer et discuter cette pensée de Fontenelle : « En fait de bonheur, c'est souvent l'exception qui flatte... »

(Douai. — DEVOIR D'AGRÉGATION DE GRAMMAIRE, janvier 1886.)

VII

Tirer des *Maximes* de la Rochefoucauld le plan et l'esprit d'un traité sur la vieillesse.

(Lille. — DEVOIR D'AGRÉGATION D'ENSEIGNEMENT SPÉCIAL, janvier 1889.)

VIII

Montrer ce qu'il y a de personnel et même d'historique dans les *Maximes* de la Rochefoucauld.

(Lyon. — DEVOIR D'AGRÉGATION.)

IX

« Quelques sentiments que l'art se propose d'exciter en nous, ils doivent toujours être tempérés et dominés par celui du beau. » Faire voir comment cette pensée de V. Cousin s'applique à la plupart des œuvres littéraires du XVIIe siècle; la discuter et l'apprécier.

(Rennes. — DEVOIR D'AGRÉGATION, déc. 1891.)

X

Examiner cette maxime de la Rochefoucauld : « Toutes les vertus vont se perdre dans l'intérêt, comme les fleuves dans la mer. »

(Besançon. — DEVOIR DE LICENCE, oct. 1881, ET D'AGRÉGATION, juin 1886. — Ardèche. BREVET SUPÉRIEUR. — Aspirants, 1891.)

XI

Expliquer et juger ce que Fontenelle fait dire à Socrate : « Je crois que le spectacle du monde serait bien ennuyeux pour qui le regarderait d'un certain air, car c'est toujours la même chose. »

(Paris. — Licence, nov. 1856.)

XII

Étudier cette pensée de Renan : « Les vrais hommes de progrès sont ceux qui ont pour point de départ un très profond respect du passé. » (*Souvenirs d'enfance et de jeunesse,* préface.)

(Paris. — Devoir de licence, 1898.)

XIII

« L'imagination ne saurait inventer tant de différentes contradictions qu'il y en a naturellement dans le cœur de l'homme. »

(Paris. — Licence ès lettres. — Composition, mars 1888.)

XIV

Vauvenargues dit : « Je n'approuve pas la maxime qui veut qu'*un honnête homme sache un peu de tout.* C'est savoir presque toujours inutilement, et quelquefois pernicieusement, que de savoir superficiellement et sans principes... Cette science superficielle ne sert qu'à contenter la vanité. »

Vous apprécierez cette pensée. Bien qu'elle renferme une grande part de vérité, ne peut-on pas y relever quelque exagération? Une culture étendue de l'intelligence est-elle tout à fait sans fruit? N'y a-t-il pas quelque inconvénient à ne savoir qu'une seule chose? Et quand on ne sait qu'une seule chose, peut-on même la bien savoir?

(Bourses de licence, 1895.)

XV

« La pitié est une passion qui ne sert qu'à affaiblir le cœur

et qu'on doit laisser au peuple. » Appliquer cette pensée de la Rochefoucauld à son œuvre et à son temps.

(Besançon. — Devoir de licence, mars 1887.)

XVI

Est-il vrai que nos vertus ne soient le plus souvent que des vices déguisés, comme l'a dit la Rochefoucauld?

(Besançon, — Devoir de licence, mars 1888.)

XVII

Expliquer cette maxime de la Rochefoucauld : « Le mérite des hommes a sa saison aussi bien que les fruits. »

(Besançon. — Licence, 1879.)

XVIII

Est-il vrai que les qualités dominantes excluent les autres? Qui a plus d'imagination que Bossuet, Montaigne, Descartes, Pascal, tous grands philosophes? Qui a plus de jugement et de sagesse que Racine, Boileau, la Fontaine, Molière, tous poètes pleins de génie? » (Vauvenargues.)

(Besançon. — Devoir de licence, août 1885.)

XIX

« Pauvres et riches, nul n'est vertueux ni heureux si la fortune ne l'a mis à sa place. »

(Besançon. — Devoir de licence, août 1884.)

XX

« Qui vit sans folie n'est pas si sage qu'il le croit. » (La Rochefoucauld.)

(Bordeaux. — Licence ès lettres.)

XXI

« En France, le ridicule tue plus que le déshonneur. » (La Rochefoucauld.)

(Dijon. — Licence ès lettres.)

XXII

Expliquer cette pensée de Vauvenargues : « Le sot qui a beaucoup de mémoire est plein de pensées et de faits, mais il ne sait pas en conclure; tout tient à cela. »

(Dijon. — Licence ès lettres, juillet 1899.)

XXIII

Un auteur contemporain, renversant les termes d'une maxime de la Rochefoucauld, a écrit : « Le cœur est souvent la dupe de l'esprit. » Expliquer cette pensée et en prouver la justesse.

(Dijon. — Devoir de licence, décembre 1887.)

XXIV

En général, on ne reproche à la Rochefoucauld que d'imputer toutes nos actions à l'égoïsme. Mais son tort le plus grave ne serait-il pas de nier la liberté humaine? Discuter les *Maximes* à ce dernier point de vue.

(Dijon. — Devoir de licence, février 1888.)

XXV

Expliquer cette pensée de Vauvenargues : « Tout ce qu'on n'a pensé que pour les autres est ordinairement peu naturel. »

(Dijon. — Devoir de licence.)

XXVI

Que faut-il penser de ce jugement de Sainte-Beuve sur les Maximes de la Rochefoucauld : « Elles sont vraies, exagérées ou fausses, suivant l'humeur et la situation de celui qui lit. »

(Dijon. — Licence ès lettres, novembre 1888.)

XXVII

Expliquez et appliquez à la critique littéraire et à l'enseignement cette pensée de Vauvenargues : « C'est un grand signe de médiocrité de louer toujours modérément. »

(Douai. — Devoir de licence, mars 1886.)

XXVIII

Expliquer et critiquer ce jugement de Fontenelle : « Les livres *gothiques* ou gaulois, je parle des meilleurs, ont assez de bon sens, beaucoup de naïveté, parce que *le naïf est une nuance du bas*, presque jamais *d'élévation. Peintures, livres*, BATIMENTS, tout se ressemble. » (*Esprit de Fontenelle*, p. 84. *Cf.* sur l'art gothique : Fénelon, Voltaire.)

(Douai. — DEVOIR DE LICENCE, mai 1886.)

XXIX

Apprécier cette pensée de la Rochefoucauld : « Il est plus aisé de connaître l'homme en général que de connaître un homme en particulier. »

(Grenoble. — DEVOIR DE LICENCE, mai 1888.)

XXX

« On peut convaincre les autres par ses propres raisons; mais on ne peut les persuader que par les leurs. » (JOUBERT.)

(Grenoble. — LICENCE ÈS LETTRES, 1902.)

XXXI

« Dans la société de M. de la Rochefoucauld, les hommes en général approuvèrent les « Maximes », les femmes les blâmèrent. » Expliquez cette contrariété de sentiments. (*Cf.* V. Cousin, *Mme de Sablé*, p. 140 et suiv.)

(Lille. — DEVOIR DE LICENCE, mars 1888.)

XXXII

Rechercher dans les *Maximes* de la Rochefoucauld les qualités de pensée, de composition et de style qui peuvent justifier ce jugement de Voltaire dans le *Siècle de Louis XIV* : « Un des ouvrages qui contribuèrent le plus à former le goût de la nation et à lui donner un esprit de justesse et de précision, fut le petit recueil des *Maximes* de François, duc de la Rochefoucauld. »

(Nancy. — DEVOIR DE LICENCE, mars 1888.)

XXXIII

Apprécier et développer cette pensée d'Ernest Renan : « Nous ne devons jamais croire que nous ayons tellement raison que nos adversaires ne soient bons qu'à être affaiblis ; nous devons au contraire désirer que chaque idée soit représentée d'une façon aussi distinguée que possible. Il y a une solidarité entre toutes les parties du *développement intellectuel* d'une époque ; les grands siècles sont ceux où *toutes* les causes ont des défenseurs éminents et provoquent un mouvement d'études sérieuses et de solide réflexion. »

Si vous acceptez cette manière de voir pour les questions d'ordre intellectuel et scientifique, pensez-vous qu'on puisse également l'appliquer aux questions de *morale,* morale individuelle et morale sociale ?

(Nancy. — LICENCE ÈS LETTRES. — Composition, juillet 1898.)

XXXIV

Rechercher dans les *Maximes* et dans les *Réflexions diverses* de la Rochefoucauld l'idée qu'il se faisait de l'honnête homme et de ses devoirs dans la société.

(Toulouse. — LICENCE.)

XXXV

Commenter cette pensée de Renan : « La science est la première condition de l'admiration sérieuse. »

(Toulouse. — LICENCE ÈS LETTRES, 1903.)

XXXVI

Vous exposerez ce qu'il y a d'*excellent,* — d'*incomplet,* — et, en ce qui concerne Renan, d'*ironique* dans cette conception de l'art d'écrire et de composer : « Écrire, c'est se borner, émousser sa pensée, surveiller ses défauts... L'art de la composition implique de nombreuses coupes sombres dans la forêt de la pensée. » (E. RENAN, *l'Avenir de la science,* préface.)

(Toulouse. — LICENCE ÈS LETTRES, juillet 1902.)

XXXVII

Développez, sous la forme qui vous paraîtra la plus convenable, ces lignes de Bersot :

« L'âme du XVIIIe siècle, c'est l'humanité, c'est-à-dire une vraie sympathie pour la nature humaine, l'idée de ses droits et le désir de son bonheur, la révolte contre les injures qu'on lui fait, contre les injustices qu'on lui inflige. Ainsi il combat l'intolérance religieuse, le gouvernement arbitraire, l'esclavage, le servage, les entraves au commerce et à l'industrie, l'inégalité artificielle, la torture, la cruauté des peines, la guerre et ses barbaries, et il rêve la perfectibilité de notre espèce. Sans doute il s'est trompé en croyant que les hommes étaient assez mûrs pour le gouvernement de la raison ; mais il a bien vu que c'est à la raison qu'il appartient de gouverner, et il a vivement représenté l'idéal vers lequel le genre humain marche, quoiqu'il semble souvent s'arrêter en route. »

(CONCOURS GÉNÉRAL. — RHÉTORIQUE, 1901.)

XXXVIII

« Avoir des gloires communes dans le passé, une volonté commune dans le présent ; avoir fait de grandes choses ensemble, vouloir en faire encore, voilà les conditions essentielles pour être un peuple. »

Expliquer ces paroles de Renan.

(CONCOURS GÉNÉRAL. — RHÉTORIQUE, 1902.)

XXXIX

« Le culte des ancêtres est légitime entre tous ; les ancêtres nous ont faits ce que nous sommes... Le chant spartiate : « Nous sommes ce que vous fûtes ; nous serons ce que vous « êtes, » est, dans sa simplicité, l'hymne abrégé de toute patrie. » (E. RENAN.)

(CONCOURS GÉNÉRAL. — ENSEIGN. MODERNE, 1896.)

XL

« Ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon, mais le principal est de l'appliquer bien. Les plus grandes âmes sont capables des

plus grands vices aussi bien que des plus grandes vertus, et ceux qui ne marchent que fort lentement peuvent avancer beaucoup davantage, s'ils suivent toujours le droit chemin, que ne font ceux qui courent et qui s'en éloignent. »

Expliquer ces paroles de Descartes (*Discours de la méthode*) et montrer que, quels que soient les dons de la nature, une discipline intellectuelle et morale est nécessaire.

(Certificat d'aptitude a l'enseignement secondaire spécial. — Lettres. Session de juill. 1885.)

XLI

Que pensez-vous de ce mot d'un moraliste : « Je lis pour m'élever, et non pour m'instruire? »

(Paris. — Baccalauréat, 1904.)

XLII

Développer et apprécier cette pensée de Rivarol : « Il faut faire, pour valoir quelque chose en ce monde, ce qu'on peut, ce qu'on doit et ce qui convient. »

(Paris. — Baccalauréat sciences-langues vivantes, 1905.)

XLIII

« Les hommes éminents font une œuvre, et leur mémoire en fait une autre. » (Vinet.)

(Bordeaux. — Baccalauréat, 1904.)

XLIV

Que pensez-vous de cette définition de la patrie donnée par Ernest Bersot : « Il y a une famille plus nombreuse que la nôtre ; une famille comme la nôtre pourtant... c'est la grande famille, c'est la Patrie. » (*Conseils*, p. 96-97.)

(Caen. — Baccalauréat latin-grec, 1904.)

XLV

« Est-il contre la raison ou la justice de s'aimer soi-même? Et pourquoi voulons-nous que l'amour-propre soit toujours un

vice? S'il y a un amour de nous-mêmes naturellement officieux et compatissant, et un amour-propre sans humanité, sans équité, sans bornes, sans raison, faut-il les confondre? »

Montrer que dans ces deux pensées de Vauvenargues il y a en germe une réfutation de la doctrine de la Rochefoucauld.

(Grenoble. — Baccalauréat classique, juill. 1905.)

XLVI

Prendre pour cadre d'une étude de la poésie romantique en France ces lignes de Renan :

« Le monde aspirait à quelque chose, et, en effet, dès que vint la paix, et sous l'influence du nom seul de liberté, se produisit un éveil extraordinaire. On s'ouvrit aux idées de l'étranger. On comprit l'infini, le populaire, le spontané. »

(Grenoble. — Baccalauréat, juillet 1905.)

XLVII

Discuter cette pensée de Joubert et la vérifier par des exemples empruntés à la littérature des trois derniers siècles :

« Les écrivains qui ont de l'influence ne sont que des hommes qui expriment parfaitement ce que les autres pensent, et qui réveillent dans les esprits des idées ou des sentiments qui tendaient à éclore. »

(Lyon. — Baccalauréat, juillet 1905.)

XLVIII

« L'humanité se compose de plus de morts que de vivants. » (Aug. Comte.)

(Montpellier. — Baccalauréat, 1904.)

XLIX

Expliquer cette pensée de la Rochefoucauld : « Nous aimons mieux voir ceux à qui nous faisons du bien que ceux qui nous en ont fait. »

(Alger. — Baccalauréat de l'enseignement spécial, 1889.)

L

Sur cette pensée de Renan : « Le modèle de la perfection nous est donné par l'humanité elle-même ; la vie la plus parfaite est celle qui représente le mieux l'humanité. Or l'humanité cultivée n'est pas seulement morale ; elle est encore savante, curieuse, poétique, passionnée. »

(AGRÉGATION DES JEUNES FILLES, 1901.)

LI

Croyez-vous, avec Renan, que « le droit, c'est le progrès de l'humanité ; il n'y a pas de droit contre ce progrès, et réciproquement le progrès suffit pour tout légitimer » ?

(Sèvres. — COMPOSITION DE PÉDAGOGIE, 1901.)

LII

Appréciez cette pensée de Renan : « Une distinction est à faire entre ce qu'on propose à imiter et ce qu'on propose à admirer. Les exemples à imiter doivent toujours avoir quelque chose de médiocre et de bourgeois, car la pratique est roturière. Mais pour obtenir des hommes le simple devoir, il faut leur montrer l'exemple de ceux qui le dépassèrent. La morale se maintient par les héros. »

(CERTIFICAT D'APTITUDE A L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES JEUNES FILLES. — Concours de 1902.)

LIII

Discutez cette pensée de Renan : « Le talent qu'inspire une doctrine est, à beaucoup d'égards, la mesure de sa vérité. Ce n'est pas sans raison qu'on ne peut être grand poète qu'avec l'idéal, grand artiste qu'avec la foi et l'amour, bon écrivain qu'avec la logique, éloquent orateur qu'avec la passion du bien et de la liberté.

(Paris. — DEVOIR D'AGRÉGATION DES JEUNES FILLES, 1902.)

LIV

« Le plus grand défaut pour une femme, c'est d'être un homme. » (J. DE MAISTRE.)

(Amiens. — Lycée de jeunes filles. — DEVOIR DE SIXIÈME ANNÉE.)

LV

Que signifie cette pensée de Vauvenargues : « Le paresseux a parfois envie de faire quelque chose ? »

(Amiens. — Lycée de jeunes filles. — DEVOIR DE TROISIÈME ANNÉE.)

LVI

Développez et appréciez cette pensée de Vinet : « La tristesse est la mort de l'âme, et la joie en est la vie. »

(Besançon. — Lycée de jeunes filles. — DEVOIR DE SIXIÈME ANNÉE.)

LVII

Expliquer et discuter cette affirmation de la Rochefoucauld : « Celui de nos défauts dont nous demeurons aisément d'accord est la paresse. »

(Besançon. — Lycée de jeunes filles. — DEVOIR DE QUATRIÈME ANNÉE.)

LVIII

Développez cette pensée de Vauvenargues : « Tôt ou tard, on ne jouit que des âmes. »

(Besançon. — Lycée de jeunes filles.)

LIX

Expliquer cette pensée de Vauvenargues : « On ne peut être juste si l'on n'est humain. »

(Brest. — Lycée de jeunes filles. — DIPLÔME DE FIN D'ÉTUDES, 1902.)

LX

En vous inspirant de cette pensée de Bersot : « Chacun de nous porte en lui-même un idéal qu'il s'efforce d'imiter, » essayez de faire le portrait de la jeune fille que vous voudriez être.

(Clermont. — Lycée de jeunes filles. — Devoir de cinquième année.)

LXI

Appréciez cette maxime de la Rochefoucauld sur l'amitié : « Ce que les hommes ont nommé amitié n'est qu'une société, qu'un ménagement réciproque d'intérêts et qu'un échange de bons offices; ce n'est enfin qu'un commerce, où l'amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner. »

(Saint-Étienne. — Collège de jeunes filles. — Devoir de cinquième année.)

LXII

Vinet a dit : « Aucun peuple ne montre à la fois tout ce qu'il est. Chaque moment ne révèle de lui qu'une partie. » — Montrer que cela est vrai en littérature.

(Louhans. — Collège de jeunes filles. — Devoir de sixième année.)

LXIII

Apprécier ce mot d'un contemporain (Renan) : « La bonne littérature est celle qui, transportée dans la vie pratique, fait une noble vie. »

(Concours d'admission a l'école normale de Fontenay-aux-Roses. — Lettres.)

LXIV

Expliquer et commenter ce jugement de M. Gréard : « Si la pédanterie est un ridicule qui parfois touche au vice, le savoir

bien approprié est une lumière qui le plus souvent concourt à la vertu. »

(Professorat des écoles normales. — Femmes. Pédagogie, 1905.)

LXV

Un moraliste (Vinet) a dit : « Dans une société, pour que l'homme vaille tout son prix, il faut que la femme vaille tout le sien. » Que faut-il entendre par ces paroles?

(Concours d'admission a l'école normale de Fontenay-aux-Roses. — Lettres.)

LXVI

« Notre métier nous façonne à mesure que nous l'exerçons. S'il se ressent de nos qualités et de nos défauts, à son tour il nous améliore ou nous gâte. Que ne faudrait-il pas d'énergie personnelle pour se maintenir entièrement libre de toutes les passions ou préventions professionnelles ! »

Cette remarque est-elle juste? — Peut-elle s'appliquer à l'exercice de votre future profession ? — Quel emploi ferez-vous de cette « énergie personnelle » dont parle l'auteur (M. Marion) pour empêcher votre métier de vous « façonner » ?

(Professorat des écoles normales. — Morale.)

LXVII

Les moralistes du xviiie siècle. En quoi ils diffèrent de ceux du xviie. Insister sur Vauvenargues et le comparer soit à Pascal, soit à la Rochefoucauld.

(Fontenay-aux-Roses. — Leçon.)

Dans un début général, expliquer pourquoi le xviiie siècle, siècle des philosophes, n'a pas compté autant de grands moralistes que le xviie. Différence du sentiment chrétien, difficulté plus grande en un temps agité de se recueillir en vue d'une étude qui exige la sérénité d'esprit (ou, à son défaut, la foi), prédominance du « moi » et tendance de plus en plus marquée vers l'individualisme, caractère moins désintéressé de la littérature, tendance à considérer l'homme émancipé en dehors de l'état de péché et à proclamer la bonté de la nature.

Marquer et expliquer le caractère du XVIIe siècle, siècle de moralistes; raisons tirées de l'histoire, du génie national, etc. Montaigne sceptique au XVIe siècle, au milieu des guerres civiles et religieuses; au lendemain de cette crise, paix politique, sauf la Fronde, et paix religieuse, dans la première partie du siècle, à part les querelles jansénistes. La morale partout, dans les conversations comme dans les livres, au théâtre comme dans la chaire.

Toutefois, pour ne parler que des moralistes profanes, il ne faut pas oublier que, si la première partie du siècle a produit un Pascal, moraliste, dans les *Provinciales,* aux dépens des casuistes et, dans les *Pensées,* aux dépens de l'homme, la Rochefoucauld, le moraliste de la Fronde, n'a pas été un moraliste religieux; ses *Maximes* sont fatalistes, déterministes, comme on dit aujourd'hui, font tout dépendre de la nature, de l'humeur (tempérament), de la fortune (hasard), ne parlent ni de Dieu ni de Providence. C'est l'homme vu du côté de la nature corrompue, mais sans la grâce. Et il ne faut pas oublier davantage que, même au temps de Bossuet, les épicuriens comme Saint-Evremond n'étaient pas rares.

C'est même une recrudescence de l'esprit épicurien et incrédule qui explique le dernier chapitre des *Caractères* de la Bruyère : *les Esprits forts.* Si la Bruyère avait tort peut-être de dire que tout le livre était fait pour aboutir là, il est certain que le livre était pénétré de l'esprit chrétien, et que celui de la Rochefoucauld, à ne considérer que les chefs-d'œuvre, reste à part en son temps.

Ne pas exagérer cependant : ce siècle a eu ses moralistes, de Fontenelle, moraliste sceptique dans l'*Histoire des oracles,* par exemple, à Duclos et à ses *Considérations sur les mœurs;* leur intérêt moral et historique; peinture du Français, pris à Paris, et à Paris dans la société. Point de coloris ni d'originalité profonde, mais jugement, finesse d'observation, traits déjà modernes. Transition des moralistes aux philosophes : fin du règne de Louis XIV; la Régence, prédominance de la satire; Voltaire et Montesquieu jeunes.

Mettre à part Vauvenargues et l'examiner à un triple point de vue. Ce qu'il y a de particulier dans l'homme, son origine, son éducation et sa vie, « une âme grande dans un petit destin, » a-t-on dit; ce qu'il a de touchant. Par où il échappe, en quelque mesure, aux influences contemporaines. — Ce qu'il a de supérieur à son siècle; opposition de Vauvenargues et de

Voltaire qui l'aime, le respecte même; ambition d'élever un monument : l'*Introduction*. — Ce par où il se rattache à son siècle, morale du sentiment, morale toute sociale, au fond sorte de fatalisme; libre arbitre mis en doute; déisme incertain.

Par là, faire comprendre en quoi il est inférieur lui-même aux grands moralistes du XVIIe siècle, surtout à un Pascal, à qui Voltaire le préfère. Sainte-Beuve se contente de voir en lui un Pascal adouci; mais s'il n'a pas la précision forte de la Rochefoucauld, le pittoresque de la Bruyère; s'il a, en revanche, plus de naturel que la Bruyère et moins d'amertume que la Rochefoucauld, il n'a pas, homme, l'angoisse de Pascal; chrétien, sa foi ardente; écrivain, son imagination créatrice. Dire, comme Sainte-Beuve, qu'il est « un Pascal plus doux, plus optimiste, plus confiant en la nature humaine, » c'est dire qu'il est le seul Pascal qu'admette le XVIIIe siècle, un Pascal qui n'est plus Pascal. Pascal et l'énigme de la nature humaine où Vauvenargues se refuse à voir des contradictions : Pascal et le jansénisme; les dogmes de la chute et de la grâce, la corruption de la nature. Vauvenargues relève l'homme en disgrâce et réhabilite les passions, au moins les passions nobles.

A quoi aboutit la morale du XVIIIe siècle, malgré l'exception généreuse de Vauvenargues? Chamfort : « Jouis et fais jouir sans faire de mal à toi ni à personne, voilà, je crois, toute la morale. » Saint-Lambert et Volney, dans leurs catéchismes moraux et civiques de la Révolution, s'appuient sur la philosophie de la sensation et de l'intérêt. Rivarol lui-même, dans son esquisse de l'*Homme intellectuel et moral*, ne cherche pas à la morale de fondement plus solide que le sentiment. Mais une révolution morale est proche. Un grand moraliste a paru, qui malheureusement est aussi un grand sophiste : J.-J. Rousseau. Il reviendra à la religion (sentiment), à la conscience (instinct et loi), sans revenir à la doctrine pessimiste du XVIIe siècle. Et il se sépare de son temps en ce qu'il réhabilite, non pas l'homme tel quel, mais l'homme naturel.

LXVIII

«La pensée est mauvaise sans l'action, et l'action sans la pensée. » (AMIEL.)

(Fontenay-aux-Roses. — DEVOIR.)

Nul plus qu'Amiel lui-même n'avait éprouvé la vérité de cette pensée. L'action, disait-il, c'était sa « croix »; il en sentait à

la fois la difficulté et la nécessité invincible : « La coupe que je demande toujours de voir s'écarter de moi, c'est la nécessité de vouloir, c'est l'obligation de me décider, de me résoudre, d'agir... Je ne me sens à l'aise que dans la vie désintéressée de la pensée. » Cette vie désintéressée est-elle possible, est-elle bonne sans l'action?

On conçoit la pensée séparée *momentanément* de l'action, car on peut penser sans toujours agir, et la pensée, pourvu qu'on ne la prolonge pas outre mesure, est une diversion, souvent un repos nécessaire; mais, *toujours* isolée de l'action, elle a ses fatigues propres et ses dangers. L'exercice exclusif de l'intelligence est, pour ainsi dire, contre nature. Il ne s'agit pas seulement de cette rêverie vague qui nous détourne et nous dégoûte d'agir. Mais on n'imagine pas plus la pensée sans l'acte, que l'instrument sans la fin pour laquelle il a été créé. L'action est, en effet, le but de la pensée, ce qui revient à dire que la condition indispensable de la pensée, c'est l'action, qui la réalise. Si l'acte est la pensée concrète et vivante, à quoi bon la pensée qui ne se transforme pas en acte tôt ou tard? Elle restera vague et flottante, sans précision puisqu'elle sera sans but, sans chaleur et sans vie puisque rien ne la provoquera plus à se traduire au dehors, sans utilité puisqu'elle ne sortira pas du domaine des abstractions, en un mot suspendue en l'air. De graves inconvénients en résulteront au triple point de vue de l'intelligence, de la volonté et de la vie sociale. Au point de vue de l'intelligence, il est trop évident que l'esprit risque bientôt ou de s'épuiser, en s'absorbant dans une réflexion immobile, dans la contemplation d'une idée fixe; ou de s'égarer, en prenant pour des réalités des chimères qu'il s'est forgées; ou de consumer lui-même ses propres forces, s'il ne les renouvelle pas par un mélange physiquement nécessaire de l'action à l'étude. Au point de vue de la volonté, qui ne sent à quel point une inaction prolongée l'énerve? Quelque peu de goût qu'on ait pour l'action, il faut agir, puisqu'on est homme. On peut rêver l'idéal, mais le rêver toujours sans essayer jamais de s'en rapprocher, sous le prétexte qu'on ne pourra l'atteindre, cela est plus commode que courageux et qu'humain. On peut et l'on doit peser le pour et le contre en toutes choses et ne se résoudre qu'après avoir réfléchi; mais il faut se résoudre enfin, et c'est Amiel lui-même qui nous en avertit : « Qui veut voir parfaitement clair avant de se décider ne se décide jamais. » Au point de vue de la vie sociale, le péril est

plus visible encore. La pensée, même le plus logiquement raisonnée, ne peut être invoquée comme une règle de conduite tout à fait sûre, si l'épreuve de la réalité n'en a contrôlé la vérité pratique. Cette réalité offre des complications imprévues, des obstacles souvent insurmontables à ceux qui se sont toujours tenus dans la région des idées pures. Il n'est pas bon de vivre trop en dehors d'elle. « L'intensité de la vie intérieure, dit Schérer, rend impropre au rôle d'homme. »

Le danger de penser sans agir n'est pas le plus redoutable en France, où les penseurs ont été rarement des rêveurs, où la spéculation conduit vite à l'action. Nous n'avons donc point à faire un choix embarrassant entre l'action et la pensée, inséparables chez nous comme partout elles doivent l'être. Il y a, en effet, une pensée *active,* qui ne perd pas de vue le but prochain. Elle est très différente de la pensée indisciplinée et indéterminée qui est à elle-même son propre but. Assez générale et désintéressée pour n'avoir pas toujours en vue le résultat immédiat et pratique, elle est aussi assez consciente de sa force féconde pour vouloir la communiquer à d'autres. La contemplation paresseuse de principes abstraits qu'on n'essaye pas de rendre vivants et utiles n'a rien de commun avec cette méditation de l'esprit toujours en travail, toujours en quête du mieux, toujours désireux d'associer l'humanité à son œuvre, car, lorsqu'on possède la vérité, l'on n'a pas le droit de la garder improductive pour soi seul. Dans ces conditions, toute pensée conduit à un acte, ou, pour mieux dire, toute pensée est un acte déjà, puisqu'elle contient en germe l'acte qu'il suffira d'en dégager.

Tâchons donc d'agir en pensant, puisque c'est agir que penser ainsi. Fuyons la pensée stérile, qui affaiblit l'intelligence et paralyse la volonté ; mais ne renonçons point à la pensée militante. Comment l'homme pourrait-il se passer de la pensée? Sans elle, ses actes ne seraient plus vraiment humains, puisqu'ils ne seraient plus éclairés et libres. Voilà pourquoi l'on nous dit que « l'action est mauvaise sans la pensée ». C'est que, sans la pensée, à la vie intellectuelle succéderait la vie machinale; là où la pensée est nulle, point d'action qui ait une réelle valeur morale. Même, s'il fallait se prononcer, à l'action sans la pensée on préférerait encore la pensée sans l'action. La pensée, fût-elle isolée, fût-elle improductive et chimérique, porte en soi une grandeur telle qu'elle nous impose, sinon la reconnaissance, du moins le respect. Que les rêveurs soient tout

entiers à leurs rêves, eux seuls, après tout, en souffriront; les brouillons et les irréfléchis, dont la pensée ne dirigera pas les actions hasardeuses, peuvent causer, avec leur propre malheur, le malheur de beaucoup d'autres. « Personne, dit Vauvenargues, n'est sujet à plus de fautes que ceux qui n'agissent que par réflexion; » mais qu'eût-il dit de ceux qui n'agissent que par caprice ou n'obéissent qu'aux mouvements désordonnés des sens? Ceux-là non seulement ne connaissent point d'idéal, mais n'ont même pas de règle fixe de conduite; ils sont à la merci des occasions; ils sont *agis*. L'homme, fait pour l'effort, intelligent et libre à ses risques et périls, n'a pas le droit d'accepter, ou plutôt de subir ce rôle passif. Il est des occasions, sans doute, où il a moins le temps de délibérer, où le devoir s'impose avec une soudaineté qui ne permet pas de longues réflexions. Il faut se dévouer alors; toute hésitation serait une faiblesse, tout retard une faute souvent irréparable. C'est en ce sens qu'Amiel a dit que « la réflexion est redoutable lorsqu'elle détruit l'intuition »; c'est en ce sens qu'il déclare que souvent « une foule de pensées est enfermée dans une action simple et vulgaire », si spontanée qu'elle soit. Le cœur a son ordre comme l'esprit a le sien; ne nous tenons point en garde contre ses généreux élans.

En dehors de ces rares occasions, le mot d'Amiel reste vrai. Oui, l'action doit être la conséquence plus ou moins lointaine de la pensée, qui est dangereuse si elle n'est pas active. Oui, la pensée doit précéder l'action, qui tire d'elle seule sa valeur personnelle et morale.

LXIX

« L'admiration est le partage des sots. » (Mme de Lambert.)

(Fontenay-aux-Roses. — Devoir.)

Comment Mme de Lambert a pu dire que « l'admiration est le partage des sots ». Caractériser l'esprit de Mme de Lambert, sa raison, son temps (fin du XVIIe siècle, commencement du XVIIIe siècle; héros de son salon, Lamotte, Fontenelle). « On ne s'enthousiasmait guère dans les entretiens qu'elle menait de concert avec Fontenelle; *on admirait rarement*, on était en garde contre tout ce qui pouvait trahir l'émotion, la verve, l'inspiration. » (Gréard.)

En quel sens a-t-elle pu le dire? Sens latin du mot *admirer :* s'étonner; les étonnements intelligents, et les autres, les extases qui font sourire. Exemple de langue : d'Aubigné, *Confessions de Sancy :* « Il a bien appris à dire toutes les *admirations,* comme : « Jésus! le plus du monde! Oh! oh! il y a de l'excès, « c'est pour en mourir! » Les admirations et pâmoisons des précieuses et des femmes savantes. Contre ces admirations irraisonnées, Mme de Lambert peut avoir eu raison de s'élever; mais la forme de son arrêt est trop absolue, et l'admiration vraie, féconde, semble condamnée en même temps que l'admiration fausse.

— Distinguer donc ces deux sortes d'admiration. Comment on peut mal admirer : admirer tout sans distinction; admirer à faux; admirer mal les belles choses, qu'on admire trop, ou mal à propos, ou par tradition, quand on admire toujours les mêmes auteurs, aux mêmes endroits, et de la même façon banale.

— La vraie admiration concilie deux besoins de l'esprit et de l'âme, le besoin de la critique et le besoin de l'admiration. Valeur inégale de ces besoins; que le besoin de l'admiration, étant plus spontané, est plus foncièrement humain; que la critique naît avec la réflexion, mais que, contenue dans ses justes limites, elle peut servir à rendre l'admiration durable. Plaisirs de l'admiration éclairée, lorsqu'on sait pourquoi l'on admire; solidité et charme du jugement critique où l'intelligence et le cœur ont tous deux leur part.

— Il y a donc une éducation possible de l'admiration, puisqu'il y a une éducation de la pensée et du sentiment qui la composent. Grandeur, mais délicatesse du rôle de professeur, qui enseigne à admirer et à critiquer où il faut et comme il le faut, c'est-à-dire qui sait lire et qui apprend à lire aux autres. Difficulté de ne pas déflorer l'âme en ouvrant l'esprit. Moyen : rester jeune soi-même et toujours sensible à la jeunesse sans cesse renouvelée des grands écrivains; au lieu de mettre trop visiblement son plaisir à découvrir toutes les erreurs et les faiblesses de la grandeur, chercher de préférence de nouvelles raisons d'admirer ce qui est à la fois beau et vrai. Unité de nature et variété d'aspects que présente la beauté quand on ne la cherche que dans la vérité. Sérénité et modération faciles que le sentiment de la vérité belle communique à l'admiration raisonnée et sentie. Double excès à éviter : trop admirer : l'élève se défierait; trop critiquer : il perdrait la faculté

de s'émouvoir. Vrai rôle du jugement critique : fortifier l'admiration en la précisant et en la fixant; lui donner un fond intellectuel très ferme sur lequel en toute sécurité le sentiment pourra fleurir.

LXX

On se sert de sa raison comme d'un instrument pour acquérir les sciences, et l'on devrait se servir, au contraire, des sciences comme d'un instrument pour perfectionner sa raison. (*Logique de Port-Royal,* premier discours.)

(Fontenay-aux-Roses. — Devoir.)

Préoccupés avant tout de former l'esprit et d'assainir l'âme pour la rendre digne de donner l'hospitalité à la grâce, les jansénistes n'ont vu dans la science qu'un moyen de perfectionnement intellectuel et moral. Dans ce même discours, qui ouvre la *Logique* de Port-Royal, avant et après le mot qui nous occupe, le principe général est nettement établi : « La principale application qu'on devrait avoir serait de former son jugement et de le rendre aussi exact qu'il peut l'être; et c'est à quoi devrait tendre la plus grande partie de nos études... La justesse de l'esprit est infiniment plus considérable que toutes les connaissances spéculatives auxquelles on peut arriver par le moyen des sciences les plus véritables et les plus solides. » Voilà pourquoi Nicole ne voit pas en ces sciences, considérées en elles-mêmes, « autre chose qu'un amusement assez vain », malgré « la sotte vanité » que l'on tire souvent de ces recherches « stériles et infructueuses ». A ses yeux, l'esprit de l'homme est trop grand et sa vie trop courte pour qu'il occupe « à de si petits objets » un temps précieux. Lui-même, Pascal regrettait le temps qu'il avait consacré aux sciences abstraites : « Quand j'ai commencé l'étude de l'homme, j'ai vu que ces sciences ne lui sont pas propres, et que je m'égarais plus de ma condition en y pénétrant que les autres en les ignorant. » Au reste, à quoi bon les pénétrer? Qu'il demeure dans l'ignorance naturelle, ou qu'il aboutisse à l'ignorance savante, qui se connaît, l'homme n'est pas fait pour savoir; son seul devoir est de mûrir la faculté par laquelle il se rapproche le plus de Dieu, la raison. C'est ce que le bon Rollin, comme eux janséniste, répète après eux.

Observons toutefois que Nicole ne donne pas une forme

absolue à sa pensée. Il ne dit pas (quoiqu'il le pense au fond) : « On ne devrait se servir des sciences que comme d'un instrument pour perfectionner sa raison, » ce qui serait excessif. Il est donc permis d'interpréter : on devrait se servir des sciences *surtout* pour perfectionner sa raison; et, dans cette mesure, rien de plus vrai. Est-il besoin de prouver, par exemple, que les sciences mathématiques donnent à l'esprit la précision, la rigueur, la suite logique des idées? que les sciences physiques lui donnent l'habitude de l'observation attentive, de la comparaison, de l'expérimentation impartiale et persévérante. Or, la culture de notre esprit est, sinon notre unique, du moins notre grande affaire. Si cet esprit n'est pas mûri et discipliné, comment s'élèvera-t-il au vrai? Sous ses formes diverses, la science nous familiarise avec la *méthode* qui nous conduit à la connaissance des lois. C'est là un lieu commun sur lequel il est superflu d'insister; on ne pourrait qu'amplifier le mot de Montaigne : « La science est un outil de merveilleux service. »

N'est-ce qu'un outil pourtant, et ne mérite-t-elle pas d'être étudiée pour elle-même? Ne parlons pas de ses applications pratiques et journalières; oublions que nous lui devons tous les bienfaits, tous les miracles de la civilisation moderne (et qui pourrait l'oublier pourtant?), en restera-t-il moins certain que l'homme est un être raisonnable, que la fin de la raison est la connaissance de la vérité, que toute la dignité de l'homme consiste dans cette pensée toujours avide de connaître? Le vrai ne mérite-t-il pas qu'on le recherche et qu'on l'aime pour lui-même, indépendamment de toute considération d'utilité? Qu'il se présente à notre esprit sous la forme scientifique, ou philosophique, ou littéraire, il est toujours le vrai, c'est-à-dire l'objet le plus élevé que l'homme puisse poursuivre. En le poursuivant, sans doute, l'homme perfectionne nécessairement sa raison, mais ce n'est point *uniquement* en vue de la perfectionner qu'il fait effort pour atteindre toujours plus haut et voir toujours plus loin; c'est parce qu'il est fait ainsi, parce qu'il ne peut pas se résigner à l'ignorance, parce qu'il veut et doit savoir.

En résumé, si l'on considère la forme de la pensée, on juge aujourd'hui que Port-Royal n'a pas rendu suffisamment justice à la science prise en elle-même et étudiée d'une manière désintéressée; mais si l'on va au fond des choses, on reconnaît qu'il a raison d'assigner pour fin principale à l'étude des sciences, sous toutes leurs formes, le perfectionnement de la raison,

car, de nos jours même, ce qui importe, c'est moins de savoir (on ne saura jamais tout) que, pour ainsi dire, d'apprendre à apprendre, d'exercer et d'assouplir cet instrument de la raison, de la faculté la plus divine entre les facultés humaines, la seule capable de nous élever au-dessus de la réalité confuse pour nous découvrir le vrai, le beau, le bien dans leur unité supérieure.

LXXI

« La solitude est à l'âme ce que la diète est au corps. » (Vauvenargues.)

(Fontenay-aux-Roses. — Sciences. — Devoir.)

Cette comparaison peut surprendre tout d'abord : car la diète n'est employée que lorsque le corps est malade; quand il est sain, elle peut lui être nuisible; la solitude, au contraire, peut avoir sur l'âme ses bons et ses mauvais effets, en tout temps, selon qu'on en use bien ou mal. Mais Vauvenargues veut précisément nous apprendre à nous servir de la solitude en certaines occasions, comme en d'autres analogues on se sert de la diète. N'est-il pas vrai que la première impression causée par la diète est pénible? N'est-il pas vrai aussi que l'homme, né pour la vie de société, a quelque peine parfois à se familiariser avec la solitude? Et pourtant la solitude est un remède aussi utile à l'âme que la diète l'est au corps; elle l'est même davantage, puisque l'âme saine en peut et en doit faire un usage réglé. La question est de savoir dans quelle mesure il est bon d'appliquer ce remède salutaire, nuisible si on l'applique mal à propos.

Si l'on n'a pas souvent besoin de la diète, on a souvent besoin de la solitude, surtout dans ce tumulte des villes, où l'on court risque de voir s'affaiblir et s'annihiler peu à peu sa personnalité. Il faut savoir, selon le mot de Bossuet, se ménager des heures d'une solitude effective, si l'on veut conserver les forces de l'âme. « Le silence et la réflexion, dit encore Vauvenargues, épuisent les passions, comme le travail et le jeûne consomment les humeurs. » La sérénité de la nature apaise l'âme, du moins l'âme qui n'est point foncièrement mauvaise, car l'âme coupable cherche plutôt à se distraire et à s'étourdir. Mais là, comme partout, il faut un apprentissage. Avant de se réfugier dans la solitude, Descartes avait beaucoup

voyagé, et recueilli beaucoup d'idées qu'il voulait digérer en repos. Amassons donc tout d'abord des idées, pour les classer dans la solitude et en faire sortir des idées nouvelles. Fuyons cette « solitude aride » dont parle Mme de Staël, où l'esprit, réduit à travailler sur son propre fonds, l'a bientôt épuisé.

Dangers de la solitude mal entendue ou prolongée outre mesure. La vie intérieure, qui fait le bonheur d'un la Fontaine, fait le malheur d'un Rousseau. Nous avons tous besoin, pour parler comme Montaigne, de frotter notre cervelle contre celle d'autrui, de supporter et d'appeler la contradiction, de maintenir l'harmonie de nos facultés, entre lesquelles la solitude absolue et systématique rompt l'équilibre. Les tempéraments et les esprits étant différents, il ne faut pas imposer à tous une règle commune : les uns, se concentrant de plus en plus en eux-mêmes, en arrivent peu à peu à prendre le faux pour le vrai, et à n'avoir foi qu'en leur propre jugement ; les autres aboutissent à la timidité excessive ou même au découragement, quand ils ne versent pas dans le mysticisme. Or l'homme est né pour l'action, non pour l'isolement superbe ou pour l'extase. De cette solitude il sortiraït plus fatigué qu'apaisé.

C'est seulement dans la vie en société qu'on acquiert l'esprit ouvert, souple, libéral, surtout tolérant, qui, par la comparaison, nous avertit de notre vraie valeur, et nous permet de voir les choses sous leur vrai jour. « La familiarité est l'apprentissage des esprits : on se tâte, on se démêle, on se mesure avec les autres » (VAUVENARGUES) ; on apprend à n'être ni un lâche qui se dérobe à son devoir, ni un présomptueux qui croit tout facile ; on a souci de penser, de parler et d'écrire, non seulement pour soi, mais pour les autres, et, comme l'on travaille à se faire comprendre d'eux, on se rapproche sans cesse de la vérité, qui seule est intelligible.

En résumé, il convient de ne pas accepter sans réserve la remarque de Pascal sur la solitude insupportable, selon lui, à l'homme, et incompréhensible, parce qu'elle nous fait sentir notre néant, notre abandon, notre vide. Il y a une solitude utile et nécessaire qui nous donne le loisir de nous assimiler ce que nous avons lu ou entendu, et de penser ensuite par nous-mêmes. D'ailleurs, tout se réduit à une question de mesure et d'opportunité. Qui nous empêche d'adopter un moyen terme et de vivre en nous-mêmes autant que nous pourrons sans quitter la société qui nous entoure, sans cesser d'observer

ce qui se passe autour de nous? On peut s'isoler au milieu de la foule, on peut se faire une solitude peuplée de livres amis. Savoir lire, c'est savoir utiliser et peupler sa solitude.

Application à l'enseignement, où, plus que partout ailleurs, la solitude bien entendue est indispensable pour donner à l'esprit sa trempe, pour rendre au corps et à l'âme leur élasticité, mais où plus que partout aussi la solitude mal entendue a ses dangers, car on s'y doit à tous, et il n'est pas permis de se réserver, comme il serait coupable de livrer aux élèves des idées dont on n'aurait pas éprouvé par le commerce de la vie la vérité générale.

LXII

« Ce n'est pas tout d'avoir de grandes qualités ; il faut en avoir l'économie. » (La Rochefoucauld.)

(Fontenay-aux-Roses. — Sciences. — Devoir.)

La Rochefoucauld lui-même a éclairé le sens du mot dans une autre de ses Maximes : « On ne doit pas juger du mérite d'un homme par ses grandes qualités, mais par l'usage qu'il en sait faire. » Par économie, il entend donc le bon usage des facultés, la sage administration d'une richesse dont il faut savoir disposer, sans prodigalité comme sans avarice. Si on les tient trop en réserve, elles restent stériles; si on les dépense sans compter, elles ne tardent pas à s'user, ou dégénèrent en défauts. Si la Rochefoucauld parle des grandes qualités, c'est que, par leur grandeur même, ces qualités sont exposées à se tourner en passions, bonnes ou mauvaises, suivant qu'on les dirige dans tel ou tel sens. Mais sa maxime n'est pas moins vraie des qualités moyennes dont chacun de nous est doué.

Il y a, en effet, dans chacun de nous une qualité dominante qui fait le fond même du caractère, ou plusieurs qualités dont le développement est parallèle. De là tout à la fois un avantage et un danger. Si nous développons sagement nos qualités maîtresses sans étouffer les qualités moindres, si nous établissons dans notre âme une harmonie durable, nous aurons bien économisé nos ressources intellectuelles et morales. Si nous les laissons inactives, ou si nous les développons au détriment des autres, là où l'ordre devrait régner, le trouble apparaîtra bientôt, l'équilibre sera rompu, nos dons naturels ou resteront infructueux et inconnus s'ils ne sont pas cultivés, et laisseront

le champ libre aux défauts, ou deviendront eux-mêmes des défauts véritables s'ils sont cultivés exclusivement. Il y a donc une sorte de hiérarchie dans nos facultés, et c'est à nous qu'il appartient de la maintenir; c'est en nos propres mains qu'est le gouvernement intérieur de notre âme.

De cette vérité, si nettement formulée par la Rochefoucauld, résultent deux effets contraires. D'un côté, l'on voit des personnes douées de qualités éminentes et qui, soit qu'elles en usent trop peu ou mal, soit qu'elles en abusent, en perdent le bénéfice, car il n'est pas de qualité qui n'ait pour revers un défaut: la bonté même ne peut-elle devenir faiblesse? La générosité ne nuit-elle pas souvent à ceux en faveur desquels elle s'exerce? A quoi bon tel cœur excellent, si la tête est mauvaise? De l'autre côté, certaines qualités moyennes bien employées semblent de grands talents, et le sont en effet, car le même la Rochefoucauld a dit: « L'art de savoir bien mettre en œuvre de médiocres qualités dérobe l'estime. » Seulement il ne saurait être ici question d'estime dérobée, mais d'estime conquise par un effort habile et loyal.

C'est pour n'avoir pas eu cette pleine possession d'eux-mêmes, cette vue nette de leurs ressources et de la façon dont ils en devraient disposer, que tel grand homme de guerre et tel grand homme politique n'ont pas donné leur mesure; que Retz, par exemple, a échoué où triomphait Mazarin; que Charles XII, malgré des qualités supérieures, n'a pas fait revivre le pur renom de Gustave-Adolphe; c'est pour le même motif que les poètes à la verve abondante et facile, comme les Théophile et les Saint-Amant, les Scudéry, les Scarron, sont restés si fort au-dessous d'un Malherbe ou d'un Boileau.

Maîtres et élèves ont également à profiter du mot de la Rochefoucauld: les uns, en se donnant tout entiers à leur tâche, ne doivent pas se dépenser tout entiers d'un seul coup, ni développer à l'excès telle qualité plus ou ou moins brillante qui éblouirait le jeune auditoire sans l'instruire. Plus que tous, nous devons à ceux que nous dirigeons l'exemple de la bonne administration des facultés et de l'équilibre intellectuel et moral. Les autres, éclairés par notre exemple, auront moins de peine à réaliser cette harmonie en eux-mêmes; ceux qui sont doués de grandes qualités sauront qu'elles s'annihilent si l'on en use mal; ceux qui n'en ont que de médiocres sauront qu'en les gouvernant sagement ils en pourront doubler la valeur.

Ni confiance présomptueuse en soi-même, ni découragement, telle est la leçon à tirer de la maxime bien comprise.

LXXIII

« Les enfants ont plus besoin de modèles que de critiques. » (JOUBERT.) Quelle est la portée de cette remarque? Faites-en l'application à l'enseignement de la morale.

(PROFESSORAT DES ÉCOLES NORMALES. — Hommes, 1904.)

LXXIV

« Trop d'étude et trop de dissipation épuisent également l'esprit et le laissent à sec. »

(Fontenay-aux-Roses. — CONCOURS D'ADMISSION, 1888.)

C'est d'un *double* excès que Vauvenargues signale l'effet *identique*. Parti de points de départ opposés, l'esprit aboutit au même point d'arrivée, à un égal épuisement. Qu'est-ce, en effet, que l'étude? C'est la concentration de l'esprit sur un objet. Qu'est-ce que la dissipation? C'est la dispersion des facultés sur un grand nombre d'objets. L'étude suppose l'unité dans le travail, la dissipation y apporte la variété. Il peut donc y avoir une étude excessive et par là nuisible, comme il y a une dissipation utile et même nécessaire, car l'unité sans la variété n'est que monotonie, et la tension prolongée des mêmes facultés dans un même sens a ses dangers ; mais aussi la variété sans l'unité ne saurait être féconde. De toute façon, l'esprit est épuisé et desséché, puisque le trop d'étude use lentement ses ressources vives, et que le trop de dissipation les gaspille.

Le trop d'étude. — « Le travail modéré fortifie, le travail excessif accable, » dit l'abbé Raynal, qui n'est souvent, on le sait, que l'écho de Diderot ; et Chamfort, plus fin, ajoute : « On fausse son esprit comme on gâte son estomac. » Avant eux, Montaigne avait expliqué ce qu'ils affirment : « Comme les lampes meurent de trop d'huile, ainsi fait l'action de l'esprit, par trop d'étude et de matière. » Comment le trop d'étude peut-il épuiser l'esprit? De trois manières surtout : 1° Par un dédain périlleux de la vie physique, à laquelle la vie intellectuelle est

étroitement liée. Le corps et l'âme se tiennent à ce point qu'on ne peut oublier l'un sans affaiblir l'autre. — 2° Par une mauvaise économie des facultés intellectuelles, qui s'appauvrissent lorsqu'elles sont mal réglées et mal dépensées, car l'acquisition des connaissances n'est qu'un moyen, et le but véritable, le seul but, c'est de façonner notre intelligence et notre âme. Mieux vaut, nous le savons, tête bien faite que bien pleine; ce mot de Montaigne est le principe dont s'inspirent les méthodes d'éducation modernes, et nous aussi nous croyons que c'est une fâcheuse suffisance qu'une suffisance purement livresque. Après Montaigne, la Bruyère nous en a prévenus : « L'esprit s'use comme toutes choses : les sciences sont aliments pour l'esprit; elles le nourrissent et le consument. » Et Vauvenargues lui-même a ainsi commenté sa pensée : « Les traits hardis, originaux, ne se présentent jamais à l'esprit tendu et fatigué. » — 3° Par l'abandon de la vie sociale, qui n'est pas moins nécessaire à la vie intellectuelle que la vie physique. On ne s'isole pas impunément du reste des hommes. C'est Vauvenargues encore qui nous le dit : « Rarement l'étude est utile quand elle n'est pas accompagnée du commerce du monde. » L'isolement fait des pédants, entêtés d'une science étroite et dogmatique ; seule, l'expérience de la vie réelle peut nous permettre de nous comparer aux autres et de nous juger à notre juste prix.

Le trop de dissipation. — Il va de soi que le trop de dissipation est dangereux ; tous les moralistes sont d'accord sur ce point. « L'âme qui n'a point de but établi, elle se perd, car, comme on dit, c'est n'être en aucun lieu que d'être partout. » (Montaigne.) « L'âme ne reçoit d'impressions justes que dans le calme. » (Mme Necker.) « Le goût et l'enivrement de l'esprit de société rendent singulièrement incapable d'application et d'étude. » (Mme de Stael.) Mais il ne s'agit pas seulement des plaisirs de la vie; le mot de Vauvenargues a une portée plus haute. Prise en elle-même, la dissipation, c'est le *divertissement,* dans le sens ancien et étymologique du mot : la diversion, la distraction. En ce sens, l'esprit a besoin d'être *diverti,* mais avec mesure. Il ne faut pas qu'il s'occupe trop exclusivement d'une seule chose; mais il ne faut pas davantage qu'il s'occupe de trop de choses à la fois, car il n'en approfondirait aucune, et *dissiperait* ses forces en les éparpillant. Ajoutez que le péril est plus grand de ce côté que du côté de l'étude, car on se livre en général à l'étude avec moins d'emportement qu'à la dissi-

pation. Il y a plus : la dissipation, loin d'être un repos utile, peut devenir un travail nouveau et produire des résultats plus funestes que le travail suivi et prolongé outre mesure. Oui, c'est un travail encore qu'une certaine sorte de dissipation ; si le but diffère, la tension de l'esprit et du corps est la même, et l'épuisement est également inévitable. C'est pourquoi Boileau a dit de cette espèce de paresse active :

> Mais je ne trouve pas de *fatigue* plus rude
> Que l'ennuyeux loisir d'un mortel sans étude. (*Épître XI.*)

Ainsi, il y a une bonne et une mauvaise étude, une bonne et une mauvaise dissipation, et une double conclusion ressort de cette analyse : la première, c'est qu'il faut *savoir travailler*, c'est-à-dire savoir dominer son travail, en avoir la vue claire et d'ensemble, le mesurer à ses forces, le ménager par une économie qui n'exclut pas la persévérance, ne pas s'y précipiter tête baissée pour s'y enfermer, le diriger au lieu d'être entraîné par lui ; la seconde, c'est qu'il faut savoir varier et couper son travail par des distractions qui permettent à l'esprit reposé de s'assimiler ce qu'il a lu et de le transformer en sa propre substance. En un mot, ici comme partout, il faut chercher et trouver l'équilibre et cette heureuse économie des facultés opposées que les anciens nommaient la tempérance.

LXXV

L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.

(Fontenay-aux-Roses. — Devoir.)

Dans le *Sermon sur les exemples des grands,* Massillon a répété la Rochefoucauld : « L'hypocrisie est du moins un hommage que le vice rend à la vertu en s'honorant de ses apparences. » Ces derniers mots précisent la nature de l'hommage rendu à la vertu par le vice. Ce n'est et ce ne peut être qu'un hommage apparent.

Une variante de cette maxime éclaire encore mieux la véritable pensée du moraliste. La Rochefoucauld y écrit : « Un hommage que le vice *se croit forcé* de rendre à la vertu. » Pourquoi s'y croit-il forcé ? Parce qu'il aime la vertu pour elle-même ? Non assurément, car, en ce cas, il ne serait plus le vice. C'est plutôt sans doute parce que la vertu est aimée et estimée des autres. « J'appelle hypocrite, dit Bourdaloue,

quiconque, sous de spécieuses apparences, a le secret de cacher les désordres d'une vie criminelle. » Que ces désordres s'étalent au grand jour, le vice est bientôt démasqué et se voit repoussé par tous; car, si tous sont loin d'être également vertueux, tous ont cependant confiance en la vertu. « L'utilité de la vertu est si manifeste que les méchants la pratiquent par intérêt... Quand le vice veut procurer quelque grand avantage au monde, pour surprendre l'admiration il agit comme la vertu... Le vice n'obtient jamais d'hommage réel. » (VAUVENARGUES.) C'est ainsi que, voyant tous les hommages aller à son contraire, le vice est conduit à lui rendre à son tour un hommage *apparent* et *indirect,* en lui empruntant ces dehors par lesquels seuls on plaît et l'on conquiert le succès.

La Rochefoucauld, ce négateur amer de la pure vertu, serait peu d'accord avec lui-même s'il avait voulu parler ici d'un hommage sincère, conscient, spontané. J.-J. Rousseau a donc fort mal compris sa pensée, lorsqu'il s'est écrié, dans un mouvement d'éloquence assez déclamatoire : « L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu! Oui, comme celui des assassins de César qui se prosternaient à ses pieds pour l'égorger plus sûrement. Cette pensée a beau être brillante, elle a beau être autorisée du nom célèbre de son auteur, elle n'en est pas plus juste. Dira-t-on jamais d'un filou qui prend la livrée d'une maison pour faire son coup plus commodément, qu'il rend hommage au maître de la maison qu'il vole? Non. Couvrir sa méchanceté du dangereux manteau de l'hypocrisie, c'est l'outrager en profanant ses enseignes; c'est ajouter la lâcheté et la fourberie à tous les autres vices ; c'est se fermer pour jamais tout retour vers la probité. » Tant d'indignation est prodiguée en pure perte. D'abord tous les hypocrites ne sont pas des criminels odieux; tel hypocrite mérite plus d'inspirer le dédain que l'horreur. « Il y a des hypocrites, dit Bossuet, qui ont dessein de tromper; il y a des hypocrites qui trompent et qui n'en ont pas précisément le dessein, mais qui agissent par bienséance et ne veulent point donner de scandale; les premiers sont plus dangereux pour les autres, les seconds pour eux-mêmes. » Ces hypocrites « par bienséance » ne sont guère moins blâmables; mais ne peut-il y avoir une demi-sincérité dans l'hommage, tout extérieur du reste, qu'ils rendent à la vertu? N'y peut-on pas sentir un aveu involontaire d'infériorité morale, parfois une secrète estime pour ces hommes vertueux, dont ils ont le besoin d'imiter l'exemple ? En tout cas, les invectives de Rous-

seau atteignent moins encore les hypocrites plus nombreux qui agissent exclusivement par intérêt, pour profiter de la faveur générale dont jouit la vertu. La vertu est-elle chose bonne en soi? Peu leur importe, pourvu qu'elle soit utile. Nous ne prendrons donc pas au sérieux cet hommage dont Rousseau semble voir seulement le sens littéral. Ce n'est pas de l'intention de l'hypocrite que cet hommage résulte, c'est du fait même de l'hypocrisie, qui implique la reconnaissance par l'homme vicieux de la bonté générale de la nature humaine; car s'il cache ses vices, c'est qu'il sait la vertu plus universellement acceptée et soutenue. Lui, il n'avoue rien, mais sa conduite est un aveu que nous avons le droit, nous, de relever.

Non seulement cet hommage n'est pas désintéressé, mais — et sur ce point unique Rousseau a raison — il est dangereux pour la vertu à laquelle le vice paraît le rendre. Loin de s'enorgueillir d'un hommage semblable, la vertu s'en défie et le repousse. Nous ne jugeons guère que d'après les apparences; si ces apparences nous ont une fois trompé, ne risquons-nous pas de les croire toujours trompeuses, et de tenir pour suspectes les vertus les plus réelles et les plus respectables? La dévotion sincère n'a-t-elle pas les mêmes dehors que la dévotion affectée? Comment distinguer, dès lors, entre l'ombre et la réalité? Au milieu des apostasies qui suivirent la révocation de l'édit de Nantes, Mme de Maintenon elle-même écrivait au cardinal de Noailles : « Que de conversions fausses! Le péché vaut encore mieux que l'hypocrisie. » Le pédantisme des femmes savantes n'a-t-il pas rendu bien des gens injustes pour le mérite solide de certaines femmes vraiment instruites? Si donc il est vrai de dire, au sens où la Rochefoucauld l'entend, que l'hypocrisie est un hommage rendu à la vertu par le vice, il faut convenir que c'est un hommage d'une nature toute particulière, et compromettant pour la vertu même.

LXXVI

« Notre siècle est malade de trop lire. » (Vinet.)

(Fontenay-aux-Roses. — Sciences. — Devoir.)

LXXVII

Expliquer ce mot d'un philosophe : « L'âge d'or, que les poètes placent si loin derrière nous, est devant. »

(Saint-Cloud. — Concours d'admission, 1889.)

LXXVIII

M. Renan a écrit quelque part : « L'art d'être heureux, c'est de ne pas chercher le bonheur, mais de poursuivre un objet désintéressé, la science, l'art, le bien de nos semblables, le service de la patrie. » Développer cette pensée.

(Gironde. — BREVET SUPÉRIEUR. — Aspirants, 1890.)

LXXIX

Commenter cette parole de la Rochefoucauld : « Un sot n'a pas assez d'étoffe pour être bon. »

(Orne. — BREVET SUPÉRIEUR. — Aspirantes, 1891.)

LXXX

Commenter cette pensée de Jouffroy : « Ce n'est pas le succès qui importe, c'est l'effort. »

(Somme. — BREVET SUPÉRIEUR. — Aspirants, 1887.)

LXXXI

Développer cette pensée de Vauvenargues : « Une erreur grossière est de croire que l'oisiveté puisse rendre les hommes heureux. »

(Hautes-Alpes. — BREVET SUPÉRIEUR.
Aspirants, 1887.)

LXXXII

Développer et apprécier cette pensée de Descartes :
« La lecture de tous les bons livres est comme une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés, qui en ont été les auteurs, et même une conversation étudiée en laquelle ils ne nous découvrent que les meilleures de leurs pensées. »

(Cher. — BREVET SUPÉRIEUR. — Aspirantes, 1887.)

LXXXIII

« Le plus grand secret de bonheur, a dit Fontenelle, c'est d'être bien avec soi. » Dites ce que vous pensez de cette formule et exposez votre conception du bonheur.

(Arras. — Brevet supérieur. — Aspirantes, 1894.)

LXXXIV

Expliquer cette pensée de Joubert : « En élevant un enfant, songez à sa vieillesse. »

(Vosges. — Brevet supérieur. — Aspirants, 1888.)

LXXXV

La Rochefoucauld dit que la préoccupation exclusive des petites choses nous rendrait incapables des grandes. Vous montrerez combien cette pensée est vraie dans la vie, dans l'éducation, dans l'art. Vous montrerez, d'autre part, qu'il est dangereux de mépriser les petites choses, notamment les petits devoirs dans la vie, etc.

(Haute-Vienne. — Brevet supérieur.
Aspirantes, 1887.)

LXXXVI

Développez et commentez cette pensée de la Rochefoucauld : « Il est plus facile de paraître digne des emplois qu'on n'a pas que de ceux qu'on exerce. »

(Haute-Vienne. — Brevet supérieur.
Aspirants, 1887.)

LXXXVII

La Rochefoucauld a dit : « Nous oublions nos fautes quand elles ne sont sues que de nous. » Discuter et réfuter cette pensée.

(Seine. — Brevet élémentaire. — Aspirants, 1888.)

LXXXVIII

Que penser de cette maxime de la Rochefoucauld : « On ne loue d'ordinaire que pour être loué? »

(Hérault. — Brevet supérieur. — Aspirants, 1891.)

LXXXIX

Examiner ce jugement d'Ernest Renan sur Molière : « De même que les personnes pieuses auront toujours contre *Tartuffe* un grief assez fondé, de même il me semble que les personnes sérieuses auront toujours quelque peine à approuver les *Femmes savantes*. Cette façon de présenter les meilleures choses par leur côté ridicule, cette préférence accordée à la vulgarité bourgeoise sur la noblesse intellectuelle, parfois peut-être affectée, a toujours de graves inconvénients dans un pays comme le nôtre, où le ton est la règle à peu près souveraine de l'opinion, et je ne m'étonne pas que les sociétés distinguées de 1672 aient fait tous leurs efforts pour arrêter à sa naissance ce dangereux ouvrage. Qu'il y aurait une belle apologie à écrire *pro docto femineo sexu!* »

Villefranche-de-Rouergue. — J. Bardoux impr.

LE ROMAN

I

Coup d'œil sur l'histoire du roman avant le dix-neuvième siècle.

Le roman, que Villemain appelle « le poème épique des nations modernes », n'obtint pas de bonne heure ni sans peine son droit de cité dans la littérature[1]. Ce même Villemain fut réprimandé pour avoir parlé de Lesage dans son cours de la Sorbonne, et, longtemps après, il disait encore, avec autant de prudence que d'ironie : « Vous savez que nous ne parlons jamais de romans. » Bien vieille est la défiance qu'ont inspirée les fictions romanesques, ces froides et dangereuses fictions que Bossuet et Fénelon s'accordaient pour condamner[2], corruptrices de la vie humaine, car à qui les goûte elles ôtent le goût plus sérieux du vrai, le sens du réel. Un moderne, le duc de Broglie, le ministre de Louis-Philippe, écrit encore, dans ses *Souvenirs,* du roman : « Les grandes beautés qui s'y rencontrent de loin en loin m'y semblent déplacées et dépaysées. C'est, à mon sens, un genre faux et pernicieux ; il énerve les caractères sans les ennoblir; il déprave les imaginations en leur donnant le change. A l'idéal de la vie privée il substitue un idéal d'emprunt et de commande. »

Ces diverses critiques supposent que le roman est le contraire de la vérité. Il en pouvait être ainsi au temps lointain où parurent les premiers écrits en langue romane, ces romans d'amour et d'aventures que furent les romans de la Table Ronde, si différents des épopées carolingiennes, médiocrement historiques elles-mêmes et destinées à aboutir aux fades romans de la Bibliothèque bleue. On ne parle pas des romans

1. *Tableau de la littérature française au dix-huitième siècle,* XXXII.
2. Bossuet, *Oraison funèbre de Madame, Maximes sur la comédie.* — Fénelon. *Éducation des filles.* — Rollin, *Traité des études.*

satiriques, bien que le *Roman de la Rose,* dans la partie de galanterie raffinée que nous devons à Guillaume de Lorris, conduise assez directement aux bergeries de d'Urfé et de Racine, comme la partie composée par Jean de Meung conduit au roman symbolique de Rabelais.

Mais le premier romancier classique fut Honoré d'Urfé (1567-1625), l'auteur de cette *Astrée* dont le succès fut grand et durable, puisqu'il se maintenait au temps où la Fontaine mûri, pour mieux défendre ses chers anciens, rendait justice aux plus célèbres d'entre les modernes :

Des bergères d'Urfé chacun est idolâtre[1].

Au lendemain des farouches guerres de religion, l'*Astrée* reflétait des mœurs plus douces et, dans la vie de société, une politesse plus raffinée. La région forézienne, d'un pittoresque modéré, offrait un cadre à souhait à ces indolents récits et à ces conversations délicates. Céladon, sans doute, donnera son nom à ces fades héros dont le jeune Racine reprochera au vieux Corneille de s'être trop souvenu[2]; mais les premiers héros de Racine sont-ils donc si éloignés eux-mêmes de ressembler à Céladon? Changez les personnages (au reste, les bergers d'Urfé sont déjà des « honnêtes gens »); donnez une couleur vaguement historique à une intrigue toute française, vous aurez le *Grand Cyrus* et la *Clélie* de Madeleine de Scudéry (1609-1701), romans prolixes, semés de portraits, de dialogues, de narrations, dont le théâtre est un pays incertain, arrosé par l'Euphrate, par le Tibre, et surtout par le fleuve de Tendre.

Boileau trouvait mauvais que, dans *Clélie,* tous les Romains fussent copiés sur le modèle de quelque bourgeois ou bourgeoise de son quartier[3]. Où Boileau voyait un défaut grave, le biographe passionné des belles frondeuses, Victor Cousin, a découvert et célébré un mérite d'ordre rare : son ouvrage en deux volumes sur *la Société française au dix-septième siècle* n'est qu'un long extrait du *Grand Cyrus*. Sans s'associer à cet enthousiasme, on peut croire que si les romans de Mlle de Scudéry méritent encore d'être lus par quelques curieux, c'est

1. Épître à Huet.
2. Voyez la préface d'*Andromaque*.
3. Lettre à Brossette, 7 janv. 1703. Cf. Voltaire, lettre à Mme du Deffant, 24 avril 1769.

qu'on y retrouve un écho très affaibli des salons aristocratiques ou bourgeois de ce temps. Et c'est par là que leur valeur, au moins documentaire, est supérieure à celle des romans de la Calprenède (1610-1663), qui pourtant entraînaient Mme de Sévigné comme une petite fille. La marquise estimait, respectait fort « l'illustre Sapho »; mais le Gascon la Calprenède avait le don précieux du mouvement. Et puis, la haute vertu de ses héros ravissait les contemporains de Corneille. Que reste-t-il pourtant de la Calprenède et de ses interminables romans? Un nom et quelques titres.

En somme, c'est par la peinture vraie des mœurs que vivent même les romans faussement pastoraux ou faussement historiques de ce temps; à plus forte raison, les romans de mœurs proprement dits, la *Vraie Histoire comique de Francion* (1622) et le *Polyandre,* de Sorel; le *Page disgracié,* de Tristan; le *Roman comique,* de Scarron (1662); le *Roman bourgeois,* de Furetière (1666), tous plus ou moins satiriques, plus ou moins vieillis pour le fond, mais riches en détails précis empruntés à la réalité. Le XVIIe siècle fut plus « réaliste » qu'on ne croit dans le roman et un peu partout. Les efforts de la Fontaine et de Fénelon pour reproduire dans *Psyché* et dans *Télémaque* le ton et la couleur de l'antiquité n'ont été que relativement heureux; le roman d'Apulée, sous la plume de la Fontaine, se transforme en conte français, et c'est le duc de Bourgogne que nous cherchons en Télémaque.

Il restait à composer un roman où la peinture des mœurs du temps ne fût que l'occasion et le cadre d'une peinture des sentiments humains éternellement vrais. L'amie de la Rochefoucauld, Mme de la Fayette (1634-1693), eut l'honneur de l'écrire. Ce ne fut point sa *Zayde* (1669), trop romanesque encore, à la manière de Mlle de Scudéry, curieuse pourtant et par elle-même et par la lettre-préface du docte évêque Huet sur l'origine du roman[1]. Ce ne fut pas davantage sa *Princesse de Montpensier* (1660), mais cette exquise *Princesse de Clèves* publiée en 1678, écrite plusieurs années auparavant. L'auteur n'était plus une femme de lettres, comme Mlle de Scudéry, dont Mme Cornuel disait méchamment qu'elle suait l'encre par tous les pores, mais une grande dame, qui se piquait assez peu d'être auteur pour désavouer son œuvre propre, malgré le flatteur accueil que le public lui avait fait. Fontenelle, l'homme

1. Voir les études sur Mme de la Fayette dans la 1re série de nos *Études littéraires et morales.* Cf. les fascicules sur *la Fontaine* et *Fénelon.*

du monde le moins capable de céder à un entraînement, écrivait au *Mercure de France* (mai 1678) : « Je sors présentement d'une quatrième lecture de la *Princesse de Clèves*, et c'est le seul ouvrage de cette nature que j'aie pu lire quatre fois. » Il est vrai que l'ouvrage est court : faire des romans qui ont une fin, après la *Clélie*, qui a dix volumes, et la *Cassandre*, qui en a vingt, c'était un premier mérite. Si l'on peut dire qu'il a quelque chose de la perfection simple d'une tragédie classique, il n'en est pas moins un roman avant tout, car il n'écarte point tout ce qui précède et suit la crise morale : c'est l'histoire d'une âme avant, pendant et après la crise, histoire dramatique, sans doute, dans sa délicatesse; cornélienne par la beauté du sacrifice, racinienne par l'art discret des nuances. D'autres femmes ont écrit des romans, et l'on cite Mmes de Tencin et de Fontaine, Mlle de Lussan, les romans épistolaires de Mme de Grafigny et de Mme Riccoboni; mais, seule, Mme de la Fayette vaut d'être lue avant Mme de Staël. L'auteur de *Delphine* n'a pas épargné les éloges à sa devancière :

Il n'y a point eu dans la littérature des anciens ce que nous appelons des romans; la patrie absorbait alors toutes les âmes; et les femmes ne jouaient pas un assez grand rôle pour que l'on observât toutes les nuances de l'amour : chez les modernes, l'éclat des romans de chevalerie appartient beaucoup plus au merveilleux des aventures qu'à la vérité et à la profondeur des sentiments. Mme de la Fayette est la première qui, dans la *Princesse de Clèves*, ait su réunir à la peinture de ces mœurs brillantes de la chevalerie, le langage touchant des affections passionnées. Mais les véritables chefs-d'œuvre, en fait de romans, sont tous du XVIIIe siècle; ce sont les Anglais qui, les premiers, ont donné à ce genre de production un but véritablement moral; ils cherchent l'utilité dans tout...

Les romanciers anglais exercèrent en effet une action assez profonde sur plusieurs des romanciers français du XVIIIe siècle : l'abbé Prévost traduisit, en 1768, *Clarisse Harlowe;* Diderot composa un *Éloge de Richardson*. Rousseau leur doit aussi beaucoup. Mais ils sont tout français, les romans de mœurs de Lesage et de Marivaux, qui caractérisent la première partie du siècle. Il est tout français, quoi qu'on ait dit, ce *Gil Blas*, moral comme l'expérience (SAINTE-BEUVE), c'est-à-dire parfois médiocrement moral, mais qui respire, avec l'insouciante gaieté de la race, l'indulgence un peu molle du temps. Et les romans de *Marianne*, du *Paysan parvenu*, tout autres[1], dans leur vérité plus vive, que

1. En recevant Marivaux à l'Académie, l'archevêque de Sens, Languet de Gergy, le biographe de Marie Alacoque, un peu embarrassé, se tire d'affaire par d'ingé-

les marivaudages dramatiques, ne leur paraissent pas inférieurs. Quant aux romans à tendances philosophiques, ils nous appartiennent évidemment : ceux de Voltaire, si alertes, ont le mordant et souvent l'âcreté satirique de l'esprit voltairien ; ceux de Diderot oscillent, comme sa propre nature, du sentimentalisme au matérialisme. Marmontel, auteur d'un *Essai sur les romans* (1787), est aussi l'auteur d'un roman philosophique, *Bélisaire,* dont la vogue extraordinaire nous surprend aujourd'hui, mais s'explique par l'état d'esprit des contemporains.

Lui-même, le traducteur de *Clarisse,* l'abbé Prévost (1697-1762), a écrit un petit chef-d'œuvre, *Manon Lescaut* (1733), où presque rien n'a vieilli et qui ne doit rien à Richardson. *Manon Lescaut,* c'est le plus pur XVIIIe siècle français, aussi éloigné à ce moment de toute prétention systématique que de toute affectation de vertu. C'est l'histoire d'un sentiment banal, qui se singularise par sa persistance et s'ennoblit par le dénouement final. Les faiblesses du cœur y sont peintes avec vérité, avec sympathie, mais n'y sont point idéalisées. Moins de trente ans après (1760), la *Nouvelle Héloïse,* roman à thèse, mais où les raisonnements eux-mêmes sont enflammés, réhabilitait éloquemment la passion et glorifiait la « nature ». Disciple des Anglais à certains égards, Rousseau était trop puissamment personnel pour ne pas s'inspirer avant tout de ses propres idées et de son propre cœur. Et c'est pour cela qu'il exerça une action si profonde sur les esprits et sur les cœurs de ses contemporains. De lui procède Bernardin de Saint-Pierre, dont le *Paul et Virginie* n'est point du tout une pastorale inoffensive comme l'*Estelle et Némorin* de Florian, mais un roman tout aussi passionné, tout aussi tendancieux que la *Nouvelle Héloïse.* De lui encore, et tout naturellement, les romans des femmes qui ont écrit à la fin du XVIIIe siècle ou au début du XIXe, de Mme de Genlis (1746-1830), auteur de *Mlle de Clermont* (1802), femme-auteur qui aurait inventé l'écritoire, dit Sainte-Beuve, si l'invention n'avait pas eu lieu auparavant, pédagogue, écriveuse, prêcheuse éternelle; — de Mme Cottin (1773-1807), qui mourut jeune et porta dans la peinture de la passion un sérieux triste; — de la duchesse de Duras (1778-1829), femme d'un haut caractère, qui prêtait à la négresse Ourika un peu de sa mélancolie ardente

nieuses formules : « Ceux qui ont lu vos ouvrages racontent que vous avez peint sous diverses images la licence des mœurs, les ruses des ambitieux... Réduit à m'en rapporter aux lectures d'autrui, j'ai appris qu'on voyait partout la fécondité de votre imagination. »

altérée d'idéal. Entre toutes, Mme de Souza (1760-1836) s'est fait une place distincte, parce qu'elle n'a voulu ni déclamer, ni prouver une thèse, ni étonner.

Cet ouvrage n'a point pour objet de peindre des caractères qui sortent des routes communes; mon ambition ne s'est pas élevée jusqu'à prétendre étonner par des situations nouvelles ; j'ai voulu seulement montrer dans la vie ce qu'on n'y regarde pas, et décrire ces mouvements ordinaires du cœur qui composent l'histoire de chaque jour. Si je réussis à faire arrêter un instant mes lecteurs sur eux-mêmes, et, si après avoir lu cet ouvrage, ils se disent : « Il n'y a rien là de nouveau, » ils ne sauraient me flatter davantage[1].

Mais Mme de Genlis fut le « gouverneur » des enfants de Philippe-Égalité; Mme de Duras, fille du conventionnel de Kersaint, guillotiné sous la Terreur, vécut longtemps en exil, comme Mme de Souza, et fut l'amie de Chateaubriand. Toutes connurent Mme de Staël, et lurent cette préface de *Delphine :*

Les événements ne doivent être dans les romans que l'occasion de développer les passions du cœur humain ; il faut conserver dans les événements assez de vraisemblance pour que l'illusion ne soit point détruite ; mais les romans qui excitent la curiosité seulement par l'invention des faits, ne captivent dans les hommes que cette imagination qui a fait dire que les yeux sont toujours enfants. Les romans que l'on ne cessera jamais d'admirer, *Clarisse, Clémentine, Tom-Jones, la Nouvelle Héloïse, Werther,* etc., ont pour but de révéler ou de retracer une foule de sentiments dont se compose, au fond de l'âme, le bonheur ou le malheur de l'existence...

II

La première période du dix-neuvième siècle. Benjamin Constant, Senancour.

On a déjà caractérisé l'influence exercée par les romans de Mme de Staël et de Chateaubriand[2], de celui-ci surtout, car Mme de Staël, à travers beaucoup de réminiscences de Rousseau, a surtout exprimé sa propre nature et plaidé sa propre cause en plaidant celle des femmes. Corinne ne peut être qu'elle, tandis que René c'est, avec Chateaubriand, toute une génération qui prend conscience de ses aspirations et de ses inquiétudes. Benjamin

1. Préface d'*Adèle de Sénange,* première œuvre de Mme de Souza (alors Mme de Flahaut), écrite en exil. De retour en France, elle publia *Eugène de Rothelin* et *Eugénie et Mathilde.*
2. Voir les fascicules consacrés à *Chateaubriand* et à *Mme de Staël.* Cf. le fascicule de *Rousseau.*

Constant (1767-1830) fut un René plus politique et moins poétique. Le politique eut son originalité, on l'a vu : quelle fut l'originalité de l'auteur d'*Adolphe* (1816)?

A coup sûr, l'ancien familier de Mme de Staël n'a rien d'un « féministe ». La pâle Ellénore, pure idée de femme, plus âgée qu'Adolphe de dix ans, n'a ni la fraîcheur de la jeunesse ni le charme des sentiments ingénus. Résignée ou violente, son âme ne dit rien à notre âme. Adolphe attire, concentre jalousement en lui toute la vie. Mais cette vie est abstraite : on dirait qu'en s'analysant il se dédouble, met à nu en lui l'homme intérieur et, spectateur désintéressé de ce « moi » affranchi, en fait jouer devant nous les ressorts subtils. Cette nature faite de scepticisme et d'orgueil étonne plus qu'elle n'attire; mais il a voulu étonner, et il jouit d'avance de notre étonnement. Au reste, il ne prend point d'attitude triomphante ni désespérée : c'est froidement qu'il se démontre et quelquefois s'accuse, mais sans jamais se plaindre et vouloir qu'on le plaigne : « Je m'étais rapetissé, pour ainsi dire, à un nouveau genre d'égoïsme, d'un égoïsme sans courage, mécontent et humilié. » A-t-il jamais été jeune? Il ne semble pas. De bonne heure la vie de société, en affinant son esprit, a desséché son cœur, l'a rendu capable de comprendre les idées les plus opposées, incapable d'en choisir une entre toutes et de s'y dévouer. Dans son insurmontable aversion non seulement pour toutes les formules dogmatiques, « mais pour toutes les maximes communes », il prend plaisir à « combattre ces axiomes généraux, si exempts de toute restriction, si purs de toute nuance » que les sots établissent avec une conviction si ferme et si lourde; mais ce dédain même pour une société factice valait mieux que l'indifférence lassée où il se repose quand il s'est accoutumé à l'espèce humaine et s'est laissé façonner d'après le moule universel. Sans aimer, il impose son amour; mais l'amour partagé lui devient tout aussitôt une lourde servitude. Il se défend d'être méchant, et s'il l'est en effet, ce n'est pas de parti pris ; mais la force d'être bon suppose la force d'être méchant, selon la Rochefoucauld, et il n'a la force ni d'être méchant ni d'être bon. Plus l'esprit est distingué, pénétrant, plus l'âme est médiocre, étroite, triste d'une tristesse aride. Comment sympathiser avec cet individualisme élégamment féroce?

Ce roman psychologique n'est peut-être pas, quoi qu'en dise Sainte-Beuve, un roman à la Jouffroy, car la souffrance de Jouffroy est généreuse, et il ne peut ni s'y résigner ni l'arra-

cher de son âme. Mais, à part l'excès dans l'approfondissement du « moi », il est classique par la rigoureuse précision de l'étude morale, qui ne laisse point de place au sentiment de la nature, comme par l'unité, la simplicité, la suite continue de la composition. On assure qu'*Adolphe* fut écrit pour convaincre des amis incrédules de la possibilité de donner une sorte d'intérêt à un roman dont les personnages se réduiraient à deux et dont la situation serait toujours la même. En réalité, de ces deux personnages un seul existe, et la situation où il s'est enfermé lui-même est une impasse. Un peu moins de rigueur logique, un peu plus d'action, n'eût pas nui. Les purs classiques vivent d'une vie plus chaleureuse; leur vérité est plus large, leur simplicité moins sèche, leur style moins exclusivement intellectuel.

Avant *Adolphe,* mais après *René,* se place l'*Oberman* de Senancour (1710-1746), né trois ans seulement après Benjamin Constant, mais infiniment plus « romantique » par le ton et le style. Benjamin Constant est un raisonneur plutôt qu'un rêveur: il s'est facilement résigné à la vie politique, et lorsqu'il est mort, il allait présider la première Chambre de Louis-Philippe. Le héros d'*Oberman* (1804) se refuse à prendre un état et à « renoncer à être homme pour être homme d'affaires ». Qu'est-ce donc, selon lui, qu'être un homme? C'est s'abstenir soigneusement d'agir. Il se réfugie en Suisse, où il cultive une sensibilité suraiguë, fruit amer et précieux, dit-il, de ses longs ennuis; il se cache dans la forêt de Fontainebleau; il ne met de suite et d'énergie que dans ses lamentations.

Pourquoi la terre est-elle ainsi désenchantée à mes yeux? Je ne connais point la satiété, je trouve partout le vide. Vous le savez, j'ai le malheur de ne pouvoir être jeune (1).

Un vide inexprimable est la constante habitude de mon âme altérée... Peut-être quelques jours paisibles me seront-ils donnés; mais plus de charme, plus d'ivresse, jamais un moment de pure joie; jamais! et je n'ai pas vingt et un ans (4)!

Je n'ai ni joie, ni espérance, ni repos ; il ne me reste rien : je n'ai plus de larmes (15).

Ceux qui souffrent aujourd'hui croient jouir demain; pour moi, je sais que le jour qui se prépare va marcher sur la trace du jour qui s'écoule (41).

Rien de grand (je le sens profondément), rien de ce qui est possible à l'homme et sublime selon sa pensée, n'est inaccessible à ma nature ; et pourtant, je le sens de même, ma fin est manquée, ma vie est perdue, stérilisée ; elle est déjà frappée de mort; son agitation est aussi vaine qu'immodérée ; elle est puissante, mais stérile, oisive et ardente, au milieu du paisible et éternel travail des êtres (43).

Toujours attendre et ne rien espérer ; toujours de l'inquiétude sans désirs et

de l'agitation sans objet... Je ne suis pas souffrant, impatienté, irrité. Je suis las, abattu; je suis dans l'accablement (46).

Au milieu de ce que j'ai désiré, tout me manque; je n'ai rien obtenu, je ne possède rien; l'ennui consume ma durée dans un long silence (89).

Je ne prétends pas vivre, mais seulement regarder la vie... Je m'attache à oublier de vivre (75).

Il y a une part de neurasthénie dans ce désespoir qui se raisonne; mais il y a aussi une forte dose d'un orgueilleux et incurable ennui, qui ne veut pas vouloir. A quoi bon? Demain ressemblera toujours à aujourd'hui, qui ressemblera toujours à hier. Ce que nous poursuivons vaut-il d'être poursuivi? La vie vaut-elle d'être vécue? Pour agir, il faudrait espérer; mais il laisse au vulgaire cette chimère de l'espérance. Toujours emporté d'illusion en illusion, l'homme ne fait jamais que rêver la vie. Mutations sans termes, action sans but, c'est tout ce qu'il peut voir ou concevoir de cet impénétrable univers où il prétend régner. L'insensé aspire à être heureux; mais, s'il est dieu pour la pensée, il est insecte pour le bonheur. Lui aussi, Oberman a cru jadis qu'il avait le droit et le moyen d'être heureux. Il lui arrive encore de s'émouvoir lorsqu'il rencontre la femme qu'il a aimée, et l'on se demande s'il ne l'aime pas toujours. Mais quoi? lui, aimer! y pense-t-on? « Sans avoir aimé, je suis dans une sorte d'impuissance d'aimer... Je n'aime point, souvenez-vous-en, et dites-vous bien tout mon malheur. » Il se le persuade si bien à lui-même qu'il se soustrait au bonheur par la fuite. C'eût été un « joug », il ne pouvait hésiter entre cette « servitude » et les « fins » de sa destinée, « le juste, le généreux emploi des forces de la pensée ». Il pensera donc, il écrira, dans un style « ni rigoureusement classique ni inconsidérément libre »; il cherchera le vrai, jusqu'au moment où, parmi les fleurs, il se détachera doucement du spectacle de l'illusion infinie.

Il goûte pourtant une sorte de bonheur raffiné à sentir combien il s'élève au-dessus du vulgaire par la netteté même et la rareté de ce sentiment que tout est illusion: « Il y a un certain repos, un plaisir bizarre, si l'on veut, à considérer que tout est songe... La vie m'ennuie et m'amuse. Venir, s'élever, faire grand bruit, s'inquiéter de tout, mesurer l'orbite des comètes, et, après quelques jours, se coucher sous l'herbe d'un cimetière, cela me semble assez burlesque pour être vu jusqu'au bout. »(47, 78.) Ce sont là ses hauteurs sereines. Philosophe ironique et détaché, il sait que la force et l'intérêt gouvernent

les hommes (41), ce qui ne l'empêche pas de porter en son cœur le sentiment des grandes choses sociales et celui de l'ordre philosophique, car il a lu le livre de Marc-Aurèle et n'en a point été surpris; mais le sage, tel qu'il le conçoit, n'est point un stoïcien : convaincu « que rien de ce qui est naturel n'est dangereux ni condamnable, que l'on n'est jamais bien que quand on est selon sa nature..., il a des vertus non par fanatisme, mais parce qu'il cherche l'ordre; il fait le bien pour diminuer l'inutilité de sa vie » (4, 10, 63). Sa morale n'a point de fondement religieux. Il ne croit pas à la divinité de la religion chrétienne, dont il ne nie pas, d'ailleurs, la beauté ni les bienfaits : en écartant l'idée du néant, en maîtrisant les passions par la promesse d'une vie meilleure, les religions, institutions accidentelles, mais qui ont eu leur raison d'être, ont apporté à l'homme un songe dont l'espérance, meilleure peut-être que tous les biens réels, dure du moins jusqu'à la mort. Il n'est pas irréligieux à proprement parler; affirmer lui paraît téméraire, mais il aimerait à ne pas nier, et il se garde de « décider ». L'idée de l'anéantissement n'est pas plus susceptible d'une démonstration rigoureuse que celle de l'immortalité. Si, aujourd'hui, il admet que tout est nécessaire et aveuglément fatal, demain, que le monde est conduit par une force intelligente, qu'on ne lui reproche pas de se contredire : philosopher, ce n'est pas construire un système, c'est douter.

Tout système général sur la nature des êtres et les lois du monde n'est jamais qu'une idée hasardée. Il se peut que quelques hommes aient cru à leurs songes ou aient voulu que les autres y crussent; mais c'est un charlatanisme ridicule ou un prodige d'entêtement. Pour moi, je ne sais que douter (43, 44, 46, 49, 81).

C'est pour exposer cette morale, non pour conter d'émouvantes aventures, qu'a été écrit *Oberman*, roman plus que languissant, attachant et agaçant à la fois par la sincérité de sa plainte monotone. C'est la morale du XVIIIe siècle appuyée sur les principes « de tout cœur d'homme bien organisé »; elle a pour objet d'accroître en l'homme le sentiment de la joie, de féconder l'énergie expansive, de combattre en tous les êtres qui sentent le principe de l'avilissement et des douleurs (38). Il faut avouer qu'il y a quelque distance entre la morale qu'Oberman nous propose et l'exemple qu'il nous donne. Peut-être l'intérêt de ce roman tout abstrait, de ce drame tout intérieur, est-il justement dans ce contraste entre un esprit ambi-

tieux qui croit s'être élevé à une claire conception de l'ordre général des choses, et une âme inquiète que ces lambeaux de certitude ne sauraient assouvir. Oberman est dégagé du « fanatisme », c'est bien; mais pourquoi ne trouve-t-il pas la paix intellectuelle tout au moins « dans l'étude sans voile des sciences positives et démontrées »? Comment à l'assurance de l'idéologue unit-il la rêveuse indécision du poète? Car, très différent en ceci d'Adolphe, il aime à rêver en face de la nature, ou plutôt à se regarder dans la nature. Il lui faut un vallon « romantique », où tombent sous un ciel d'automne les feuilles jaunies qu'emporte le ruisseau silencieux, une forêt dont les murmures traduisent quelques-uns des accents de la langue éternelle; au loin, le bruit de la chute d'un torrent ou des vagues d'un lac (4, 13, 26, 48, 60). La rêverie lamartinienne au bord du lac, Senancour la goûte longuement, seize ans avant Lamartine (63). Il est minuit : sur les bords du lac agité dont les flots meurent sur la grève, les bouleaux frémissent, les pins rendent un murmure sauvage; des sons romantiques descendent de la montagne; l'orfraie gémit sous les roches caverneuses. Puis, les vagues s'alanguissent, et, dans un silence austère, le chant du rossignol se fait entendre. Admirable prétexte à une méditation sur la nature et sur la vie!

Cette « ineffable mélancolie », il la savourait à l'heure où le premier consul se sentait devenir empereur, et il y mêlait, à la vérité, beaucoup de réminiscences d'Ossian (70). Mais il n'y cherchait point une distraction banale, car la splendeur de cette nature impénétrable l'accable, l'atterre (48, 75). Si elle seule demeure, quand l'homme passe, l'admiration devient de l'effroi. Il est vrai qu'il ne s'oublie pas entièrement dans la contemplation du lac éclairé par la lune, ni des ruisseaux dont la fuite est comme la fuite de nos années : il sait l'interrompre quand il a peur de se refroidir (4). Tout est illusion et néant, sans doute, mais une fluxion de poitrine serait une réalité.

George Sand a bien caractérisé cette sensibilité maladive monstrueusement isolée en l'absence d'une volonté avide d'action[1]. Une maladie de la volonté, c'est bien, en effet, le mal dont souffre Oberman. En de rares minutes, comme lorsqu'il lutte contre le torrent où il est tombé, un orgueilleux éclair de volonté brille et le transfigure; le reste du temps, il ne peut pas ou ne daigne pas vouloir. Ne l'oublions pas d'ailleurs, *René*

1. *Questions d'art et de littérature.*

ne parut qu'un an après *Oberman*, et *René*, c'est le pessimisme littéraire : le pessimisme d'Oberman est, pour ainsi dire, à base scientifique. Aussi toucha-t-il moins les cœurs; mais il n'est pas moins caractéristique d'une époque dont un effort prolongé commençait à lasser le courage, et qui connut, avec les entreprises ambitieuses, les misérables avortements.

III

Stendhal, Mérimée.

Au contraire, Henri Beyle, de Grenoble (1783-1842), connu sous le nom de Stendhal, passe pour avoir étudié plus particulièrement et glorifié l'énergie. Il est une énergie véritable qui est comme l'armature intérieure du caractère, une force en puissance et au repos, qui se connaît, et, se connaissant, se maîtrise jusqu'au moment où les occasions l'invitent à se manifester au dehors. Celle qui s'étale pour le plaisir de s'imposer à l'attention et par besoin d'étonner, n'est qu'une énergie de surface et d'emprunt. Voici le triste héros de *Rouge et Noir* (1831), Julien Sorel. Ce fils d'un rustre illettré est méprisé de tous ceux qui l'entourent parce qu'il a reçu quelque instruction; il leur rend leur mépris en haine. Sa jolie figure n'empêche pas qu'on lui trouve l'air méchant. « Qui eût pu deviner que cette figure de jeune fille, si pâle et si douce, cachait la résolution inébranlable de s'exposer à mille morts plutôt que de ne pas faire fortune? »

Au but qu'il s'est fixé il marche droit, avec un sang-froid inaltérable, sans laisser soupçonner que cette physionomie impassible cache et seconde les « transports d'une ambition passionnée », sans permettre qu'aucune autre passion trouble la sûreté de son coup d'œil. Il a sans cesse devant les yeux la destinée de Napoléon : ne pourrait-elle pas un jour être la sienne? Mais ce n'est pas l'aigle qu'il prend pour symbole; c'est l'épervier, le petit oiseau de proie. Il fascine et il inquiète. Des témoins de ses premiers succès disent : « Il y a de tout dans ce jeune homme, excepté de la jeunesse. » Dans la famille de ses bienfaiteurs il porte la honte et la mort. Et ici l'on ne comprend plus bien; car, enfin, il est des façons plus directes d'imiter Napoléon. Si vraiment son unique ambition, sa résolution inflexible, c'est de « faire fortune », pourquoi s'égare-t-il

dans ces voies détournées? Il est plus que criminel, maladroit. Il va se heurter aux obstacles qu'il s'est lui-même préparés, et il devient un « assassin vulgaire », non pas seulement, comme il le dit, « pour le commun des hommes », mais même et surtout pour ceux qui, croyant l'avoir pénétré, auguraient mieux de sa destinée. N'est-il donc qu'un enfant au cœur dépravé, qui s'amuse à être méchant? ou qu'un révolté qui se venge de son infériorité sociale? C'est bien l'âme enfiellée d'un révolté que trahit sa lettre déclamatoire à Mlle de la Mole :

Je meurs après avoir soldé mon compte envers l'humanité... Ma mort n'a rien de honteux que l'instrument : cela seul, il est vrai, suffit richement pour ma honte aux yeux des bourgeois de Verrières; mais, sous le rapport intellectuel, quoi de plus méprisable? Il me reste un moyen d'être considérable à leurs yeux : c'est de jeter au peuple des pièces d'or en allant au supplice. Ma mémoire, liée à l'or, sera resplendissante pour eux...

Et c'est bien un révolté qui brave les jurés bourgeois : « Messieurs, je n'ai point l'honneur d'appartenir à votre classe. Vous voyez en moi un paysan *qui s'est révolté contre la bassesse de sa fortune.* » Ils puniront en lui ces jeunes gens « qui, nés dans une classe inférieure, et en quelque sorte opprimés par la pauvreté, ont le bonheur de se procurer une bonne éducation et l'audace de se mêler de ce que l'orgueil des gens riches appelle la société ». Ce n'est ni bien parlé ni bien écrit; mais c'est le style d'un « déclassé » qui songe moins à polir ses phrases qu'à invectiver la « société » oppressive. Seulement, alors, il y a dans *Rouge et Noir* deux données romanesques qui se contredisent, celle du jeune *struggleforlifer* qu'aucun scrupule n'arrête, et que Balzac nous eût peint insolemment triomphant après des péripéties diverses; et celle du petit paysan déclassé, affolé d'envie et d'orgueil, cruellement humilié de sa condition subalterne et d'autant plus haineux qu'il est accueilli avec plus de bienveillance dans la classe dont il n'est pas. Celui-ci, dans sa rancune exaspérée, deviendra facilement un coupable, même au prix de l'avenir qu'il avait droit d'espérer, car, son bonheur suprême, il le mettra dans sa vengeance. Mais l'autre devrait voir au delà d'une satisfaction momentanée de ses instincts, placer plus haut sa revanche et l'ajourner pour la faire éclater plus entière. Rien de plus piteux que l'avortement d'un plan de vie si magistralement tracé. Ce méchant n'est qu'un fat et un niais; cet aventurier aux allures impériales finit sur un banc de cour d'assises.

Stendhal, qui avait suivi, attaché à l'intendance, les armées de Napoléon, a le culte de la force, même, et l'on serait tenté de dire surtout, de la force mise au service des instincts pervers. Les voleurs, les assassins, « ont la grande qualité qui manque à leurs concitoyens, la *force du caractère* »; ils méritent donc qu'on les admire, « si l'on est assez philosophe pour voir le *génie* de ces gens-là ». C'est donc d'une admiration artistique, non pas d'une approbation morale, qu'il s'agit; on pourrait s'y tromper quelquefois; car, réagissant à l'excès contre l'excès du lyrisme personnel chez les premiers romantiques, Stendhal affecte un désintéressement de soi, une impersonnalité systématique, qui vont jusqu'à l'indifférentisme. « En tout la *peur d'être dupe* le tient en échec, dit Sainte-Beuve, et le domine; voilà le défaut. Son orgueil serait au désespoir de laisser deviner ses sentiments. » Quels sentiments, du moins, peut-on lui supposer? D'après son *Journal,* publié en 1788, ce n'est pas la sensibilité ni la modestie. Implacable observateur et ironiste, toujours occupé à se regarder et à s'analyser avec autant de complaisance qu'il met de cruauté dans l'analyse des autres, il est par excellence un critique, un curieux, un dilettante. Ses vues sur la littérature et sur l'art sont ingénieuses et souvent nouvelles. Consul à Trieste, puis à Civita-Vecchia, il connaît et peint, ou plutôt caractérise avec exactitude (car il n'est guère plus coloriste que Benjamin Constant) l'Italie de la fin du XVIIIe siècle et des commencements du XIXe, l'Italie sous la domination française et sous la réaction despotique, l'Italie des complots et des mœurs faciles, immorale et dévote. Par là, sa *Chartreuse de Parme* (publiée en 1839, mais écrite en 1830) a son intérêt particulier, sans égaler l'étrange nouveauté de *Rouge et Noir*. On y vante encore avec raison le récit de la bataille de Waterloo, fait par un soldat qui en a seulement aperçu quelques détails, mais les voit et les fait voir avec une précision d'autant plus certaine que l'ensemble lui a échappé. Serait-il trop injuste de comparer à ce soldat le romancier minutieusement exact qui saisit et note avant tout, si l'on en croit Sainte-Beuve, des vérités de détail?

Ce volontaire de Napoléon, Fabrice del Dongo, mourra pauvre dans la chartreuse où il s'est retiré, archevêque démissionnaire de Parme. Mais, certes, il ne mourra pas sans avoir vécu, dans un temps et dans un pays où l'on vivait avec intensité. C'est là un autre genre d'*énergie,* moins déplaisant que celui de Julien Sorel, pas plus moral au fond. Ce Fabrice vit en tous sens avec

volupté, sans l'ombre d'un scrupule, relativement modeste comme il faut l'être quand on porte les bas violets du *monsignore* italien, point hypocrite, quoiqu'il joue des rôles assez divers, menant de front sa fortune ecclésiastique et ses bonnes fortunes, meurtrier au besoin, mais tout aussitôt se précipitant dans une église pour remercier Dieu qui lui a permis de tuer son adversaire, et récitant avec componction les psaumes de la Pénitence; aimant la vie mondaine et les heures méditatives, les aventureuses équipées et — dans la mesure restreinte qui convient à un héros de Stendhal — la nature, car, enfin, dans ses courses errantes, dans sa prison, il s'attendrit en contemplant les horizons du lac Majeur et des Alpes; mais aimant l'art plus encore que la nature, et la vie libre plus encore que l'art; jouet des circonstances, mais capable, en subissant la loi du hasard, de prouver qu'il était fait pour la dominer.

L'intérêt de la *Chartreuse de Parme* peut être dans la peinture de ce caractère aimable et haïssable, qui n'est pas, à proprement parler, un caractère, puisque, en dépit des manifestations de son énergie accidentelle, il est mené par les événements. Il est aussi dans la peinture des passions momentanées et des passions permanentes de l'âme italienne. Mais l'auteur ne nous cache pas qu'il se moque de nous.

Pourquoi l'historien qui suit fidèlement les moindres détails du récit qu'on lui a fait serait-il coupable? Est-ce sa faute si les personnages, séduits par des passions qu'il ne partage point, *malheureusement pour lui,* tombent dans des actions profondément immorales?... Nous allons parler de fort vilaines choses, et que, pour plus d'une raison, nous voudrions taire; mais nous sommes forcés d'en venir à des événements qui sont de notre domaine, puisqu'ils ont pour théâtre le cœur des personnages.

A la longue, ces airs détachés agacent le lecteur, comme cette suite de faits accumulés presque sans liaison le lasse. En tout cas, il semble difficile d'accorder à Taine que Stendhal est « le plus grand psychologue du siècle et des siècles précédents », et qu'il a manqué la popularité pour cet unique motif qu'il a fui le sublime[1]. L'horreur de l'éloquence déplacée et du sentimentalisme n'est une vertu chez le romancier que si les choses parlent d'elles-mêmes et si les sentiments vivent. Or, les choses, dans les romans de Stendhal, sont d'une netteté froide et d'une exactitude sèche; les sentiments ne touchent pas, parce qu'ils n'ont été, pour ainsi dire, que pensés. Isolée de la force expan-

1. *Les Philosophes français du dix-neuvième siècle.*

sive de sympathie, la puissance d'analyse produit des études lucides, perçantes, mais elle ne crée pas la vie. Julien Sorel lui-même ne vit pas. Créer des êtres qui vivent d'une vie distincte de celle du *poète* (dans le beau sens étymologique), ce don n'a pas été accordé à Stendhal. L'influence qu'il a exercée sur le développement du roman moderne n'en a pas moins été considérable. Balzac et Mérimée, pour ne parler que de ses contemporains, ont salué en lui un maître. Mais Balzac était déjà lui-même quand Stendhal a écrit. Moins grand et plus jeune, Prosper Mérimée (Paris, 1803-1870) peut sembler à quelques égards un disciple de l'auteur de *Rouge et Noir*.

Lui aussi, Mérimée prétendait être un impassible : « Il se gardait de l'enthousiasme comme d'un ridicule, de l'attendrissement comme d'une faiblesse. Sa préoccupation constante était qu'on ne le surprît pas en flagrant délit d'émotion; mais, malgré tout, le côté affectueux ne tardait pas à se trahir[1]. » C'était un faux impassible : tandis que Stendhal a emporté son secret avec lui, Mérimée a plus d'une fois trahi le sien :

Dans notre jeunesse, nous avions été choqués de la fausse sensibilité de Rousseau et de ses imitateurs. Il s'était fait une réaction exagérée, comme c'est l'ordinaire. Nous voulions être forts, et nous nous moquions de la sensibilité...

M. Sainte-Beuve, avec sa sagacité ordinaire, a signalé un des traits les plus frappants du caractère de Beyle : l'inquiétude d'être pris pour dupe et une constante préoccupation de se garantir de ce malheur. De là cet endurcissement factice, cette analyse désespérante des mobiles bas de toutes les actions généreuses, cette résistance aux premiers mouvements du cœur, beaucoup plus affectée que réelle chez lui, à ce qu'il me semble...

Le plus sceptique a ses moments de croyance superstitieuse, et, sous quelque forme qu'il se présente, le merveilleux trouve toujours une fibre qui tressaille dans le cœur humain[2].

Il n'était pas besoin, en vérité, de ces aveux. Dans les récits de Mérimée, l'émotion est latente, mais non absente, le lecteur le sent bien à son émotion propre. Voyez, dans l'exquise nouvelle de *Colomba* (1843), la façon dont l'héroïne, fille d'un père assassiné, hantée par l'idée de la *vendetta*, rappelle à son frère Orso, trop civilisé par un long séjour sur le continent, le devoir de vengeance qui s'impose à lui.

« Orso, dit-elle, c'est ici que notre père est mort. Prions pour son âme, mon frère ! » Et elle se mit à genoux. Orso l'imita ausitôt. En ce moment, la

1. De Loménie, Discours de réception à l'Académie.
2. Mérimée, *Portraits historiques et littéraires :* Jacquemont, Stendhal, Pouchkine.

cloche du village tinta lentement, car un homme était mort dans la nuit. Orso fondit en larmes.

Au bout de quelques minutes, Colomba se leva, l'œil sec, mais la figure animée. Elle fit du pouce, à la hâte, le signe de croix familier à ses compatriotes et qui accompagne d'ordinaire leurs serments solennels ; puis, entraînant son frère, elle reprit le chemin du village. Ils rentrèrent en silence dans leur maison. Orso monta dans sa chambre. Un instant après, Colomba l'y suivit, portant une petite cassette qu'elle posa sur la table. Elle l'ouvrit et en tira une chemise couverte de larges taches de sang. « Voici la chemise de votre père, Orso, » et elle la jeta sur ses genoux. « Voici le plomb qui l'a frappé. » Et elle posa sur la chemise deux balles oxydées. « Orso, mon frère! cria-t-elle en se précipitant dans ses bras et l'étreignant avec force, Orso ! tu le vengeras ! » Elle l'embrassa avec une espèce de fureur, baisa les balles et la chemise, et sortit de la chambre, laissant son frère comme pétrifié sur sa chaise.

Orso resta quelque temps immobile, n'osant éloigner de lui ces épouvantables reliques. Enfin, faisant un effort, il les remit dans la cassette et courut à l'autre bout de la chambre se jeter sur son lit, la tête tournée vers la muraille, enfoncée dans l'oreiller, comme s'il eût voulu se dérober à la vue d'un spectre. Les dernières paroles de sa sœur retentissaient sans cesse à ses oreilles, et il lui semblait entendre un oracle fatal, inévitable, qui lui demandait du sang, et du sang innocent. Je n'essayerai pas de rendre les sensations du malheureux jeune homme, aussi confuses que celles qui bouleversent la tête d'un fou. Longtemps il demeura dans la même position, sans oser détourner la tête. Enfin il se leva, ferma la cassette, et sortit précipitamment de sa maison, courant la campagne et marchant devant lui sans savoir oû il allait.

Tout est précis et, en apparence, impersonnel, dans cette page. L'auteur, pour parler comme Taine, y a « fui le sublime ». Comment se fait-il pourtant qu'elle nous remue? C'est peut-être que l'artiste lui-même a été ému, ce qui est le vieux moyen classique, mais le plus sûr encore qu'on ait trouvé, d'émouvoir. Qu'à la bataille de Waterloo, dont le récit ouvre la *Chartreuse de Parme,* on compare l'*Enlèvement de la redoute,* ces quelques pages si simples, si laconiques, de Mérimée. Il semble d'abord que dans les deux récits nous ayons affaire à des narrateurs également flegmatiques. En réalité, avec le premier, acteur inconscient, spectateur abstrait, on voit presque du dehors les choses, dont à peine il perçoit l'écho et reçoit le contre-coup; et cela, sans doute, est précieux si l'on ne considère que l'absolue exactitude de l'image ainsi obtenue et fixée dans ses détails insignifiants ou expressifs, sans choix, car l'artiste qui observe et reproduit la réalité n'en peut mettre en relief certains traits sans en effacer d'autres, et il n'a pas le droit de choisir, tout trait de la réalité étant digne d'être observé, digne d'être recueilli. Le second récit n'est pas, au fond, moins objectif : le témoin n'analyse pas, ne relate pas ses impressions. Ce qui

est intéressant, ce n'est pas lui, c'est le combat. Seulement, à certains moments plus particulièrement critiques, il a dû être affecté de certaines façons plus particulièrement curieuses, et l'artiste supérieur qui se fait son confident dégage du fouillis des petits faits et des impressions secondaires ces moments décisifs et ces sensations ou sentiments caractéristiques. Il fait ce tri pour le lecteur, qui lui en sait gré, et son récit n'est pas moins réel, puisque tous les éléments en sont pris à la réalité; mais il est littérairement plus clair, et humainement plus vrai. En un mot, il compose.

Si courte que soit une nouvelle écrite par Mérimée, elle est toujours composée, rapide dans son mouvement, sobre de style; elle suppose un travail préalable d'élimination des détails superflus, de condensation et de groupement des détails utiles. Mais ce travail est discret : nous en bénéficions sans nous en apercevoir. Il est varié dans ses procédés, selon le caractère propre de la fable romanesque : *Colomba* et *Carmen* ne se ressemblent pas. Malgré son goût certain pour les pays du soleil, pour l'Espagne, l'Italie, la Corse, malgré ses débuts romantiques, Mérimée n'est pas un coloriste, ou, du moins, il subordonne toujours au dessin la couleur, qui, loin d'altérer la netteté de la ligne, la fait mieux ressortir. Ces nouvelles, solidement construites et pourtant légères, précises sans sécheresse, sont quelquefois, toujours à propos, relevées par des teintes plus chaudes; mais, toujours animées, elles sont rarement gaies. L'amour y est volontiers envisagé sous son aspect fatal ou même tragique. Quelques morceaux brefs, mais auxquels on ne pourrait rien ajouter, comme *Mateo Falcone,* sont dramatiques avec une telle intensité qu'une sorte d'angoisse nous étreint jusqu'au dénouement terrible. Au reste, excellent observateur et peintre des mœurs qu'il a pu étudier de près, ce voyageur érudit, critique, historien, est un écrivain exquis plutôt qu'un psychologue original. Son pessimisme secret ne se découvre qu'à la réflexion. Haut fonctionnaire des Beaux-Arts sous Louis-Philippe, reçu en ami à la cour du second empire, classique par le goût, dominé par la peur toute française du ridicule et du pédantisme, il indiquait les choses en honnête homme délicat, mais se gardait d'y appuyer. Du sens de la mesure, développé à un certain degré, résulte une sorte d'impuissance, d'ailleurs très distinguée, de voir et de faire voir en grand les choses et les hommes.

IV

Balzac.

Honoré de Balzac (1799-1850), né à Tours, qu'il appelle « une des villes les moins littéraires de France[1] », n'était point retenu par cette peur stérilisante du ridicule : partout où il parle de lui-même, il est ridicule avec simplicité. Dans le monde, si l'on en croit les *Mémoires* de M. de Falloux, il paraissait « très lourd, très empêtré, et, sauf un regard intelligent, rien n'annonçait ni ne rappelait, dans sa conversation, son talent la plume à la main ». De la composition logique et harmonieusement proportionnée il ne se souciait guère : combien de ses romans sont aussi bien composés que l'est, un peu par exception, *Eugénie Grandet?* Ses plus chaleureux admirateurs reconnaissent que parfois, chez lui, l'action faiblit ou dévie, et que son style, ce style vivant et pittoresque qui fait frissonner la page elle-même, est tourmenté, énervé, veiné de toutes les teintes. Il écrit mal, disent les uns, ou tout au moins néglige la forme : n'est-ce pas inévitable chez un auteur qui abat près d'une centaine de volumes en vingt ans? Erreur profonde, disent les autres : c'est le style même qui est fait pour rendre la vie, confus et mêlé comme elle. D'autres enfin distinguent : il écrit bien quand il fait parler ou agir ses personnages, mal quand il pense et parle pour son propre compte. Et cependant que de tirades d'un goût ou d'un français douteux il prête à ces personnages de tout état et de tout caractère! Quel enchevêtrement, quelles lourdeurs, après les corrections multiples dont il était coutumier, persistent dans des périodes comme celle-ci :

Une roche ventrue et veloutée d'arbres nains, rongée au pied par l'Avonne, *disposition à laquelle* elle doit un peu de ressemblance avec une énorme tortue mise en travers de l'eau, figure une arche *par laquelle* le regard embrasse une petite nappe claire comme un miroir, *où* l'Avonne semble endormie, *et que* terminent au loin des cascades à grosses roches *où* de petits saules, pareils à des ressorts, vont et viennent constamment sous l'effet des eaux[2].

Oui, certes, nous sommes bien loin de l'écrivain délicat, maître de soi, et aussi du sceptique élégant qu'était Mérimée. Mais

1. *Le Curé de Tours.*
2. *Les Paysans*, épisode de la Loutre.

ces énormes défauts sont la rançon de la fécondité créatrice. On a dit, avec quelque exagération sans doute, que la vie de Balzac n'avait été qu'une hallucination perpétuelle, et prouvé en quelque mesure que la vie réelle, à ses yeux, a été celle qu'il insufflait à ses personnages, par lesquels et pour lesquels il vivait. Un critique étranger, outrant cette vue juste en soi, a tenté même de transformer le grand observateur en rêveur :

> Balzac traversa la vie comme un somnambule ou comme un enfant inconscient. Ses rêves ridicules de fortune, dont abusèrent sans vergogne des gens d'affaires rusés et exempts de scrupules, le témoignent suffisamment. Il entassait en imagination des montagnes de chiffres, et n'avait même pas la moindre idée des premiers éléments du calcul.
>
> Balzac n'est ni plus réaliste ni plus naturaliste que Shakespeare, Milton ou Byron. Son œuvre ne doit absolument rien à l'observation : elle doit tout à la divination, à l'intuition. Nous savons comme il a vécu. Où et quand aurait-il observé? Il était plein de lui-même, il était à lui-même un monde, le monde tout entier. Était-il en compagnie d'étrangers ou d'amis, il parlait tout seul, il s'écoutait tout seul, ne laissant pas les autres placer un mot. Ou, s'il avait affaire à des personnages de qualité qu'il ne se sentait pas le droit d'interrompre, il suivait le fil de ses pensées, et les paroles qui s'échangeaient autour de lui ne pénétraient pas jusqu'à son esprit. Son labeur fut ininterrompu. Comptez seulement le temps employé à écrire matériellement les dix volumes que son cerveau volcanique lançait annuellement dans la circulation (et l'on sait qu'il avait coutume de récrire trois, quatre et cinq fois chacun de ses livres), puis demandez-vous combien de minutes lui restaient pour l'observation. La réalité n'existait pas pour lui [1].

C'est aller beaucoup trop loin. Il faut se garder d'une exagération double si l'on veut, en rendant pleine justice à Balzac, ne pas être sa dupe. Il n'est ni un grand penseur ni, purement et simplement, un halluciné.

Quelques-uns de ses admirateurs l'ont sacré philosophe et savant. Seul, disent-ils, parmi les écrivains de ce temps, il n'est pas demeuré indifférent au mouvement scientifique de son siècle. Il a étudié en homme de science les phénomènes de la vie physique et les faits de la vie morale, dont il a cherché et dégagé les lois. Réagissant contre l'abus romantique du « moi », il s'est oublié lui-même pour regarder vivre les autres et les faire vivre en des personnages créés à leur ressemblance. « Nul n'est moins lyrique et moins prisonnier de soi que Balzac. Exceptionnel parmi ses contemporains, il ne nous entretient jamais de lui-même. Il est extérieur à son œuvre. Il n'y préside que pour l'ordonner, et n'y intervient que pour en dégager les conclusions sociales et métaphysiques. Tous ses personnages sont

1. Max Nordau, cité par M. Gaston Deschamps dans le *Temps* du 25 janv. 1903.

différents de lui et détachés de lui. C'est de la réalité seule qu'il emprunte ses matériaux. Il recueille ses documents, les classe et les traite en homme de science[1]. » C'est bien « en homme de science » qu'il s'est présenté, sur le tard, au public dans cette préface de la *Comédie humaine* où il invoque la loi d'unité de plan dans la nature, découverte par Geoffroy Saint-Hilaire, et de l'histoire naturelle la transporte au roman.

Pénétré de ce système, bien avant les débats auxquels il a donné lieu, je vis que sous ce rapport la Société ressemble à la Nature. La société ne fait-elle pas de l'homme, suivant les milieux où son action se déploie, autant d'hommes différents qu'il y a de variétés en zoologie? Les différences entre un soldat, un ouvrier, un administrateur, un avocat, un oisif, un savant, un homme d'État, un commerçant, un marin, un poète, un pauvre, un prêtre, sont, quoique plus difficiles à saisir, aussi considérables que celles qui distinguent le loup, le lion, l'âne, le corbeau, le requin, le veau marin, la brebis, etc. Il a donc existé, il existera de tout temps des *Espèces sociales*, comme il y a des *Espèces zoologiques*. Si Buffon a fait un magnifique ouvrage en essayant de représenter dans un livre l'ensemble de la zoologie, n'y a-t-il pas une œuvre de ce genre à faire pour la société?... Dans ma COMÉDIE HUMAINE, les *Scènes de la vie privée* représentent l'enfance, l'adolescence et leurs fautes, comme les *Scènes de la vie de province* représentent l'âge des passions, des calculs, des intérêts et de l'ambition. Puis les *Scènes de la vie parisienne* offrent le tableau des goûts, des vices et de toutes les choses effrénées qu'excitent les mœurs particulières aux capitales.

Plus tard encore, il enrichit de branches nouvelles sa *Comédie* devenue universelle, et l'on eut les scènes de la vie de campagne, de la vie politiqne, militaire... Et le voilà naturaliste des âmes, définissant, rapprochant ou distinguant les espèces morales, à peu près comme Taine, qui l'a si magnifiquement jugé, s'efforcera d'être naturaliste dans la critique. (Pour le dire en passant, Taine ne l'eût pas entrepris ou n'y eût pas échoué si Balzac y avait déjà réussi.) Mais est-il vrai que bien avant Geoffroy Saint-Hilaire il ait aperçu la loi d'unité de composition dans les êtres? Il avait pu lire Buffon, — assez vite, comme il y paraît, — et il lui paye un tribut de juste admiration. Mais Buffon a toujours pensé en grand, toujours cherché la loi. Balzac, pendant la période difficile de ses tâtonnements et de ses débuts, était fort loin d'être un homme à système : de vingt-deux ans à trente, il n'écrit que pour vivre, lorsqu'il écrit, car il dirigea quelque temps une petite imprimerie et il fit mal ses affaires. Tous ses romans de cette période, et ils sont nombreux, il les donne sous divers pseudonymes, et il s'y inspire

1. Brunetière, *Études critiques*, 7e série. — Abel Hermant, Discours cité à la Bibliographie.

des romans anglais les plus grossièrement mélodramatiques, surtout de ceux d'Anne Radcliffe, aussi bien que des romans français à la mode de Pigault-Lebrun et de Ducray-Duminil. C'est une vaste entreprise de librairie, où le futur créateur de l'histoire naturelle de l'homme ne se révèle assurément pas; l'imitateur, l'arrangeur, l'industriel, dominent. En 1829, enfin, il publie sous son propre nom les *Derniers Chouans ou la Bretagne en 1800*. Il suffit de jeter les yeux sur ce roman douteusement historique, pour se convaincre qu'à ce moment la grande idée de la « Comédie humaine » ne hante pas encore son cerveau.

Puis viennent les grands romans, *Eugénie Grandet* (1833), *le Père Goriot* (1834), *le Lis dans la vallée* (1835), beaucoup plus philosophiques, mais antérieurs encore à l'idée géniale et centrale. Il est à noter même qu'après que cette idée a pris corps et s'est formulée, les romans composés par Balzac ne sont pas des meilleurs : le théoricien y opprime le romancier. Après coup il a fait rentrer *Eugénie Grandet* et le *Lis* dans les scènes de la vie de province; le *Père Goriot,* la *Cousine Bette,* le *Cousin Pons,* dans les scènes de la vie parisienne ; *Gobseck,* dans les scènes de la vie privée; mais ces divisions sont factices : il peut se trouver des Grandet à Paris et des Goriot en province. Sans doute la gestation prolongée de ces personnages, à la fois différents par quelques traits et, par quelque autre trait, semblables, à pu amener Balzac à observer que les différences étaient déterminées par le milieu ou la condition, les ressemblances par des parentés morales secrètes qu'il n'était pas impossible de réduire à l'unité de l'espèce ou du genre. Mais, si ces vues incertaines avaient pris de bonne heure à ses yeux l'autorité d'une loi, soyons sûrs qu'il n'eût pas ajourné sa préface retentissante. Les progrès de la science, au courant desquels il eut le mérite de se tenir, durent l'aider à voir clair dans sa propre intelligence : il fut bien aise de se savoir si profond et de le dire.

La Nature est simple et une. A cette simplicité de plan, à cette unité d'ensemble les sciences morales peuvent-elles atteindre? Rien n'est moins sûr. Même considéré comme un pur moraliste, même assimilé au savant dont il lui est difficile d'avoir l'éducation et la méthode, le romancier entreprendra-t-il, poursuivra-t-il dans des conditions vraiment scientifiques l'immense, l'universelle enquête sur laquelle doit se fonder une classification des caractères ? Ne sera-t-il jamais dupe des appa-

rences? L'individualité en ce qu'elle a de plus intime n'échappera-t-elle jamais à ses prises, quand il tentera de l'incorporer à un groupe? Balzac lui-même, qui a peint surtout des individus, et des individus extraordinaires, dont chacun constitue à lui seul une espèce à part, ose-t-il se vanter, sans équivoque, de les avoir méthodiquement définis, étiquetés, répartis en familles, ou d'avoir indiqué leurs caractères essentiels et marqué leurs frontières? Il nous offre un titre, un cadre commode : scènes de la vie de Paris ou de province. Curieuse et un peu hasardeuse géographie morale, mais rien de plus. Il précise aussi les professions, les attitudes et habitudes qui résultent des diverses conditions auxquelles la vie est soumise. Mais les *variétés* de l'homme intérieur, il ne me les fait pas connaître. C'est peut-être que la tâche est impossible? N'assimilons donc plus les espèces sociales aux espèces zoologiques, dont il est si aisé au naturaliste d'abstraire et de comparer à son gré, par une analyse effective, les caractères dominants. C'est un labeur suffisant déjà de démêler ceux des individus que crée Balzac à travers l'entre-croisement compliqué des traits dont il surcharge quelquefois une seule physionomie. L'effort de la Nature pour créer est moins laborieux, et ses créations plus clairement harmonieuses.

La grandeur et la beauté de la Nature sont impersonnelles par essence. On assure que Balzac, en dehors de ses préfaces, ne parle jamais de lui. Dirait-on de même qu'il ne se souvient jamais de lui? Le montrer « extérieur à son œuvre et n'y présidant que pour l'ordonner », c'est lui prêter l'impassibilité de ce Stendhal chez qui tout lui paraissait neuf, admirable, même le caractère, mais dont il eût été fort peu capable d'imiter la froide ataraxie. Il est olympien par l'orgueil, mais non par la sérénité. Les personnages que son imagination a caressés avec le plus d'amour sont des « arrivistes » furieusement passionnés, aiguillonnés sans cesse par le besoin de parvenir, par la soif de l'or. Que d'hommes d'affaires et que d'hommes besogneux, endettés! Quelle place faite aux questions d'argent! Balzac absent de son œuvre! Mais où n'y est-il pas présent? Ce culte de la force, qu'il tient de Napoléon, ses personnages le tiennent de lui. Ne manquent-ils pas en général d'une certaine fleur de délicatesse et de discrétion, d'une certaine grâce de modestie qui lui manquait? Tristes, au fond, jusque dans leur gaieté forcée, ils pensent, avec Grandet, que la vie est une affaire, et qu'il convient de la traiter sérieusement, sans effusions inu-

tiles de sensibilité et sans illusions. Positivistes comme Balzac, ils sont pessimistes comme lui, enclins aussi à croire que, « chez l'homme, le beau n'est qu'une flatteuse exception, une chimère[1] », et prêts à le prouver par leur exemple. La Nature est indifférente au mal comme au bien; mais, équitablement, elle fait sa part aussi large au bien qu'au mal. Si l'on ne connaissait l'espèce humaine que par l'œuvre de Balzac, on n'en aurait qu'une idée très incomplète.

Plus, cependant, on éclairera les côtés étroitement mais puissamment personnels du génie de Balzac, moins on se résignera à voir en Balzac un halluciné. Qu'il soit en proie à son imagination, surexcitée par le travail obstiné de chaque jour, presque de chaque heure, on le conçoit sans peine. Que cette intensité de méditation, cette continuité d'enfantements hâtifs, aient nui à la vérité de tel caractère, moins observé que rêvé, cela va de soi. Mais son observation, même grossie, même dénaturée, a la réalité pour point de départ et pour point d'appui. L'infini détail de ses descriptions, toujours précises, souvent trop touffues, suppose des yeux perçants et fureteurs, des yeux de commissaire-priseur, comme on l'a dit, et de collectionneur, et une prodigieuse mémoire visuelle, qui enregistre pour jamais, avec une fidélité certaine de notation et de reproduction, les plus minuscules articles d'un rapide mais complet inventaire. D'ailleurs, comme il sait allonger une description, Balzac sait l'abréger. Au début du *Père Goriot,* une description étonnamment minutieuse d'une pension de famille se termine par cette conclusion brusque, ironique, et qui, d'ailleurs, au moment même où elle arrête une énumération implacablement complète, en marque avec netteté l'utilité *morale :*

Pour expliquer combien ce mobilier est vieux, crevassé, pourri, tremblant, rongé, manchot, borgne, invalide, expirant, il faudrait en faire une description qui retarderait trop l'intérêt de cette histoire, et que les gens pressés ne pardonneraient pas. Enfin, là règne la misère sans poésie; une misère économe, concentrée, râpée. Si elle n'a pas de fange encore, elle a des taches.

C'est dans ces descriptions de maisons, de mobiliers, de costumes, de physionomies, que Balzac triomphe, beaucoup plus que dans ses descriptions de la nature, dont il sent peu le charme et même ne comprend pas la vraie grandeur. Il ne

1. *Les Paysans.*

peindra pas sans agrément un doux paysage de la vallée de l'Indre, les moulins, les végétations aquatiques, le pont tremblant, les canards et les poules, la vieille église, les noyers antiques, les jeunes peupliers aux feuilles d'or pâle; mais au milieu des longues prairies il mettra « de gracieuses fabriques[1] ». Nul n'est moins poète, à moins qu'on ne prenne ce mot dans le sens antique de créateur. L'âme des choses est muette pour lui. En revanche, il prête je ne sais quelle âme à demi matérielle à toute chose extérieure qui peut servir à caractériser un milieu moral et à expliquer un caractère. C'est pourquoi l'on aurait tort de dire que la vie créée par lui n'est qu'une vie extérieure. Comme Saint-Simon, dont il a les qualités et les défauts de peintre et d'écrivain, il ne peint le physique que pour mieux éclairer le moral. Voyez le portrait de Nanon, la servante de Grandet.

La Grande Nanon, ainsi nommée à cause de sa taille haute de cinq pieds huit pouces, *appartenait* à Grandet depuis trente-cinq ans... Juge de la force corporelle en sa qualité de tonnelier, *il devina le parti qu'on pouvait tirer d'une créature femelle taillée en Hercule, plantée sur ses pieds comme un chêne de soixante ans sur ses racines, forte des hanches, carrée du dos, ayant des mains de charretier et une probité rigoureuse.* Ni les verrues qui ornaient ce visage martial, ni le teint de brique, ni les bras nerveux, ni les haillons de la Nanon, n'épouvantèrent le tonnelier, qui se trouvait encore dans l'âge où le cœur tressaille. Il vêtit alors, chaussa, nourrit la pauvre fille, lui donna des gages, et l'employa sans trop la rudoyer. En se voyant ainsi accueillie, la Grande Nanon pleura secrètement de joie, et s'attacha sincèrement au tonnelier, *qui d'ailleurs l'exploitait féodalement.* Nanon faisait tout..., défendait, *comme un chien fidèle,* le bien de son maître. La nécessité rendit cette pauvre fille si avare, que Grandet avait fini par l'aimer *comme on aime un chien,* et Nanon s'était laissé mettre au cou un collier garni de pointes dont les piqûres ne la piquaient plus.

C'est peindre du même coup et la servante et le maître, et l'*atroce pitié d'avare* qui arrachait parfois à Grandet une plainte équivoque : « Cette pauvre Nanon ! » Elle est sa chose, heureuse et reconnaissante qu'il veuille bien l'exploiter. Après tout, Nanon a trouvé là un toit, une « famille ». Mais Mme Grandet, autre victime de l'avare, moins naïve dans une égale résignation, a apporté au père Grandet plus de trois cent mille francs, sur lesquels, dans sa timide fierté, elle n'a jamais demandé un sou à son mari. Balzac commence par tracer d'elle un portrait physique qui, certes, n'est pas flatté ; puis, à travers la laideur physique il laisse transparaître la beauté morale :

1. *Le Lis dans la vallée.*

Mme Grandet était une femme sèche et maigre, jaune comme un coing, gauche, lente; *une de ces femmes qui semblent être faites pour être tyrannisées.* Elle avait de gros os, un gros nez, un gros front, de gros yeux, et offrait, au premier aspect, une vague ressemblance avec ces fruits cotonneux qui n'ont plus ni saveur ni suc. Ses dents étaient noires et rares, sa bouche était ridée, son menton affectait la forme dite en galoche. C'était une excellente femme. Une douceur angélique, une résignation d'insecte tourmenté par des enfants, une piété rare, une inaltérable égalité d'âme, un bon cœur, la faisaient universellement plaindre et respecter.

Peu à peu sa noblesse d'âme, « constamment méconnue et blessée par Grandet », domine, efface ce que l'apparence a de ridicule : frappée au cœur par la dureté de Grandet envers sa fille Eugénie, qui est uniquement coupable de rompre avec l'avarice paternelle, elle s'embellit « de l'éclat que jetait son âme en approchant de la tombe ». Sa laideur disparaît de jour en jour, « chassée par l'expression des qualités morales qui venaient fleurir sur sa face. Elle était tout âme... Les rayons du ciel la faisaient resplendir comme ces feuilles que le soleil traverse et dore. » Pour rendre ce long martyre d'une femme et cette agonie d'une sainte, Balzac s'est presque attendri : il a été poète et grand poète dramatique quand, entre ces femmes humbles de cœur, il dresse l'effrayante image du père Grandet, Harpagon du XIXe siècle, plus sinistre que l'Harpagon du XVIIe. Grandet repousse sa fille parce qu'elle est venue au secours d'un parent malheureux; il la bénit parce qu'elle lui donne la vie en renonçant à l'héritage de sa mère. Et il meurt réconcilié avec elle, mais ne songeant pas à elle, enfiévré jusqu'à la dernière minute par la passion qui a pris toute sa vie.

Eugénie lui étendait des louis sur une table, et il demeurait des heures entières les yeux attachés sur les louis, comme un enfant qui, au moment où il commence à voir, contemple stupidement le même objet; et, comme à un enfant, il lui échappait un sourire pénible. « Ça me réchauffe, » disait-il quelquefois en laissant paraître sur sa figure une expression de béatitude. Lorsque le curé de la paroisse vint l'administrer, ses yeux, morts en apparence depuis quelques heures, se ranimèrent à la vue de la croix, des chandeliers, du bénitier d'argent, qu'il regarda fixement. Lorsque le prêtre lui approcha des lèvres le crucifix en vermeil pour lui faire baiser le christ, il fit un épouvantable geste pour le saisir, et ce dernier effort lui coûta la vie; il appela Eugénie, qu'il ne voyait pas, quoiqu'elle fût agenouillée devant lui et qu'elle baignât de ses larmes une main froide. — « Mon père, bénissez-moi! demanda-t-elle. — Aie bien soin de tout. Tu me rendras compte de ça là-bas. »

Ce coup d'œil jeté sur *Eugénie Grandet* permet de se rendre compte des procédés d'observation et de création de Balzac. Pour n'être pas scientifiques en tout, ces procédés n'en sont

pas moins des instruments de précision au service d'une méthode définie. Il y a dans cette méthode comme trois degrés, correspondant à trois catégories de personnages. Les uns, les personnages d'arrière-plan, petites gens ou comparses, saisis par l'observation directe, sont présentés exactement tels qu'ils ont été observés. Aucune notation ne saurait être plus fidèle : c'est la vie elle-même, surprise et recréée : telle la Grande Nanon; tel le cousin Pons, le parfumeur Birotteau, de Paris, ou son parent, l'abbé Birotteau, de Tours. Ici, rien ne paraît ajouté. Par quelque côté, ce sont là, sans doute, des personnages typiques, car Nanon, c'est la servante de province, aveuglément dévouée; le cousin Pons, ce sont tous les parents pauvres; Birotteau, parfumeur ambitieux, qui, de loin, se voit décoré et, qui sait? député de Paris peut-être, c'est, selon les époques, M. Jourdain ou M. Poirier, comme Mme Birotteau est une Mme Jourdain plus jeune et plus gracieuse. Birotteau, chanoine ambitieux, personnifierait déjà, si ses ambitions étaient moins misérables, les passions et les rivalités cléricales dont Ferdinand Fabre sera l'historien. Mais, avant tout, ce sont des individus; on les voit, on les touche; ils sont plus vivants que bien des vivants. Ce ne sont que les figurants de la comédie humaine, et leur physionomie quelquefois n'est qu'ébauchée; mais la personnalité des protagonistes n'a pas plus de relief.

Les personnages du second degré, dont le rôle est plus important, observés et peints avec la même loyauté, sont légèrement idéalisés selon les besoins de l'action ou les nécessités des contrastes. Mme Grandet, telle qu'elle a pu s'offrir d'abord à l'observation de Balzac, c'était une belle âme sous une forme disgracieuse, une femme qui méprisait son mari et lui obéissait. Ces femmes se voient ailleurs qu'à Saumur. Mais voici que grandit en face d'elle la figure de son terrible mari; il faut donc que la sienne grandisse parallèlement : il sera un bourreau, elle sera une sainte. Dans la *Cousine Bette,* par un contraste analogue, le maréchal Hulot, l'honneur même, s'oppose à son frère, l'administrateur déshonoré, le viveur chaque jour plus avili; le vieux brave qui s'indigne et meurt de la faute fraternelle au lâche qui survit à sa propre honte. Il fallait au héros du vice ce frère inattendu, un héros de délicatesse et de tendre dévouement sous l'uniforme d'un maréchal de l'Empire. L'idéalisation semble même çà et là un peu maladroite ou excessive : c'est que Balzac n'est plus ici sur le ferme terrain de l'observation directe. L'héroïsme ou simplement la

vertu ne sont pas choses perceptibles par les sens; on les devine, on en recompose les éléments épars dans les souvenirs et dans les livres; on s'en assimile plus ou moins aisément la substance. Mais, quand on est Balzac, on ne se fait point sans effort héroïque et vertueux en imagination, on peint au jugé les natures qu'on connaît mal. Ces personnages moyens, imaginés autant qu'observés, paraissent donc tracés d'une main plus indécise, parce qu'ils sont pris entre les petits personnages, criants de vérité individuelle, et les grands, beaux de vérité générale. Leurs effigies sont plus que des esquisses, moins que des créations, et restent à mi-chemin entre les portraits et les types.

Quant à ceux-ci, qui sont le meilleur de sa gloire et vivent d'une vie extérieure à la fois et intérieure si intense, ce réaliste ne faisait pas difficulté de reconnaître que l'observation ne suffisait pas à les lui donner. « Vous cherchez l'homme tel qu'il devrait être, disait-il à George Sand; moi, je le prends tel qu'il est : nous avons raison tous deux. Ces deux chemins conduisent au même but. *J'aime aussi les êtres extraordinaires : j'en suis un!* Il m'en faut, d'ailleurs, pour faire ressortir mes êtres vulgaires, et je ne les sacrifie jamais sans nécessité. Mais ces êtres vulgaires m'intéressent plus qu'ils ne vous intéressent. *Je les grandis, je les idéalise en sens inverse, dans leur laideur ou leur bêtise*[1]. » Ceci n'est pas moins vrai des êtres que rend extraordinaires un vice dominant, une passion déjà terrible en elle-même, mais qu'il s'est appliqué à faire monstrueusement immorale ou *amorale,* en l'embellissant, car la laideur morale, élevée à cette puissance, devient belle d'une beauté qui fait peur et qu'on admire malgré soi. Mais qu'est cette méthode d'idéalisation, si ce n'est, tout bonnement, pour ne parler que des Français, celle de Molière? Tartuffe, Harpagon, don Juan, ont été créés ainsi, par observation d'abord, par « grandissement » ensuite, et peut-être aussi par rapprochement et fusion de tous les avares et hypocrites observés dans le même hypocrite et le même avare, représentatif de toute une espèce morale. Il est même arrivé à Molière et à Balzac que leur lecteur ou spectateur, inquiet de la complexité de ces types, dont la vérité supérieure lui échappait, a cru y démêler des contradictions, tandis qu'il vantait avec sécurité la *réalité* des caractères de moindre importance,

1. G. Sand, *Histoire de ma vie,* IV.

reproduits d'après nature : servantes et valets, aigrefins et fils de famille, dupes et dupeurs, bourgeois vaniteux et paysans madrés.

Seulement, il n'y a point d'Alceste chez Balzac. Où la médio crité s'étale et règne, l'héroïque fierté et sincérité n'a point de place. Non qu'il soit équitable de dire que Balzac, âme grossière, n'a peint que des âmes grossières. La femme et la fille de Grandet, le frère de Hulot, ne sont pas, on l'a vu, des âmes si communes. Si le voisinage de Grandet les écrase, ce n'est pas sur lui, du moins, c'est sur ses victimes que Balzac a voulu attirer notre sympathie. Le féroce égoïsme des Rogron, frère et sœur, commerçants de Provins retirés des affaires, torture et tue, dans *Pierrette,* la petite nièce bretonne dont ils se sont constitués les « bienfaiteurs » ; mais le romancier a voulu que nous eussions pitié de la pauvre Pierrette. Cette pitié, il semble ne pas la ressentir, parce qu'il ne l'exprime pas. C'est qu'il montre la vie telle qu'elle est, médiocre ou méchante : ne lui demandez pas autre chose, satisfaits qu'il nous permette de reposer de temps à autre nos yeux sur quelques figures consolantes, par exemple sur ces « fossiles », de *Béatrix,* qu'il eût pu si aisément tourner au grotesque et qu'il épargne avec respect : la vieille sœur qui ne s'est pas fait opérer parce que ç'aurait été vingt-cinq louis de moins dans la maison, et qui, ayant fait son devoir, garde jusqu'en sa souffrance la tranquille gaieté du sourire; le chevalier du Halga, au visage couturé de blessures, et qui parle bas, ne fume pas, ne jure pas, a la douceur paisible d'une fille. L'admirable Marguerite de la *Recherche de l'absolu,* fille de l'inventeur Balthazar Claës, se sacrifie, après sa mère, en pleine conscience, à la folie paternelle.

Marguerite Claës, Eugénie Grandet, c'est l'idéal de l'amour filial; le père Goriot, c'est l'idéal de l'amour paternel. Richement mariées, ses filles ne s'inquiètent plus de lui, et lui songe toujours à elles et, dans son agonie, n'a qu'une préoccupation : se portent-elles bien? se sont-elles amusées? « Je ne voudrais pas mourir, pour ne pas les faire pleurer. Mourir, c'est ne plus les voir. » Le vieil homme d'affaires, délaissé par celles à qui il s'est dévoué, ne se souvient plus que du temps où elles étaient enfants, et trouve, pour en parler, des accents que n'a pas encore trouvés le futur poète des *Contemplations.*

Elles descendaient le matin : « Bonjour, papa, » disaient-elles. Je les

prenais sur mes genoux... Quand elles étaient rue de la Jussienne, elles ne raisonnaient pas, elles ne savaient rien du monde, elles m'aimaient bien. Mon Dieu, pourquoi ne sont-elles pas toujours restées petites?... Mon Dieu, si j'avais seulement leurs mains dans les miennes, je ne sentirais point mon mal... J'ai bien expié le péché de les trop aimer.... Je ne demande plus à vivre, je n'y tenais plus ; mes peines allaient croissant. Mais les voir, toucher leurs robes, oh! rien que leurs robes, c'est bien peu ; mais que je sente quelque chose d'elles!

Balzac sentimental! quel paradoxe! Il l'a été pourtant au moins une fois, soit, comme on l'a dit, pour plaire aux âmes sensibles après avoir plu aux esprits positifs, soit plutôt parce que, observateur et imitateur, relativement impartial, de la vie, il n'a pu ignorer toujours que, dans la comédie humaine, le sentiment désintéressé se fait sa place, même de force, même dans les âmes les moins augustes. L'amour paternel, du reste, ne serait inadmissible chez le père Goriot que s'il était inconciliable avec les autres traits essentiels de son caractère. Or, le père et l'homme d'affaires ne font qu'un : c'est pour enrichir ses filles qu'il a travaillé toute sa vie; c'est pour leur refaire une fortune qu'agonisant il rêve de nouvelles entreprises commerciales. Toutefois, comme il arrive souvent chez Balzac, cette passion, démesurément amplifiée, finit par éclater et s'épanouir hors du réel. L'idée fixe prend le caractère d'une monomanie, et la folie n'est jamais loin.

V

George Sand.

Shakespeare et Molière peut-être, certainement Stendhal et les naturalistes, son temps et la vie, voilà les maîtres de Balzac. Tout autres furent les influences qui présidèrent au développement intellectuel et moral d'Aurore Dupin, dite George Sand (1804-1876). « Il posait le dédain de toute vanité, » dit-elle de Stendhal, qu'elle avait rencontré en Italie, et qui ne lui plut pas, aucune attitude n'étant plus étrangère à sa nature.

Influence du milieu familial. — Elle descendait par son père, officier sous l'Empire, du célèbre maréchal de Saxe, et de ces Dupin de Francueil que connut Rousseau. Sa mère, d'origine plus humble, était d'un caractère impétueux et passionné. De tous ses ascendants elle tint cette nature indépendante et vive qui excuse dans une certaine mesure les orageux écarts de sa

jeunesse. Mais aussi au milieu familial où elle vécut elle emprunta une distinction d'éducation et de ton que ne connut point Balzac en dépit de son titre nobiliaire. Celui-ci fut surtout le peintre de la petite bourgeoisie : les romans de G. Sand nous introduisent souvent dans un monde moins vulgairement affairé, plus désintéressé, dans un monde où l'on cause. Par une suite assez naturelle, le peintre des bourgeois connaît peu les paysans, les écarte, ou ne les montre que rusés ou violents, d'esprit très peu ouvert, de cœur très peu chaud. L'auteur de *Jeanne* (1844) conçoit les paysans à peu près comme d'Urfé les bergers.

Ce qu'on ne sait pas, c'est que la nature produit de tout temps dans ce milieu certains êtres qui ne peuvent rien apprendre parce que le beau idéal est en eux-mêmes et qu'ils n'ont pas besoin de progresser pour être directement les enfants de Dieu, des sanctuaires de justice, de sagesse, de charité et de sincérité... *Jeanne* se rattache à un type rare qui n'a pas été étudié, mais qui existe et qui semble appartenir au règne d'Astrée.

Influence du pays. — C'est qu'elle vit d'abord les paysans et continua peut-être à les voir à travers ses souvenirs de jeunesse, tels qu'ils lui paraissaient être, autour de ce beau domaine de Nohant où elle vivait près de sa grand'mère Mme Dupin, non loin des bords de cette Creuse dont elle a dit dans *Laura* : « La Creuse, c'est tout un poème, un poème à mouvement, une épopée passant fière et bruyante, ou se résumant, solennelle et recueillie, à travers la mystérieuse genèse des terrains primitifs. » Elle apprenait alors à aimer ces innombrables « traînes » de la vallée de l'Indre qu'elle a si joliment décrits dans *Valentine* :

A celui qui, cherchant l'ombre et le silence, s'enfoncerait dans un de ces chemins tortueux et encaissés qui débouchent sur la route à chaque instant, bientôt se révéleraient de frais et calmes paysages, des prairies d'un vert tendre, des ruisseaux mélancoliques et silencieux, des massifs d'aunes et de frênes, toute une nature suave, naïve et pastorale... Rien ne saurait exprimer la fraîcheur et la grâce de ces petites allées sinueuses qui s'en vont serpentant avec caprice sous leurs perpétuels berceaux de feuillage, découvrant à chaque détour une nouvelle profondeur toujours plus mystérieuse et plus verte. Quand le soleil de midi embrase, jusqu'à la tige, l'herbe profonde et serrée des prairies ; quand les insectes bruissent avec force, et que la caille glousse dans les sillons, la fraîcheur et le silence semblent se réfugier dans les traînes. Vous y pouvez marcher une heure sans entendre d'autre bruit que le vol d'un merle effarouché à votre approche, ou le saut d'une petite grenouille verte et brillante comme une émeraude, qui dormait dans son hamac de joncs entrelacés. Ce fossé lui-même renferme tout un monde d'habitants, toute une forêt de végétations ; son eau limpide court sans bruit en s'épurant sur la

glaise, et caresse mollement des bordures de cresson, de baume et d'hépatiques; les fontinales, les longues herbes appelées *rubans d'eau*, les mousses aquatiques pendantes et chevelues, tremblent incessamment dans ses petits remous silencieux; la bergeronnette jaune y trotte sur le sable d'un air à la fois espiègle et peureux; la clématite et le chèvrefeuille l'ombragent de berceaux où le rossignol cache son nid. Au printemps, ce ne sont que fleurs et parfums; à l'automne, ces prunelles violettes couvrent les rameaux qui, en avril, blanchirent les premiers; la senelle rouge, dont les grives sont friandes, remplace la fleur d'aubépine, et les ronces, toutes chargées des flocons de laine qu'y ont laissés les brebis en passant, s'empourprent de petites mûres sauvages d'une agréable saveur.

Si elle aima passionnément, et toute sa vie, son humble et doux Berri, cher à qui « sait apprécier le charme et se passer de l'éclat », ce n'est pas seulement parce qu'il était son pays, c'est parce qu'elle avait conscience d'avoir reçu de lui « l'initiation première[1] ». Les autres pays, diversement pittoresques, l'étonneront sans la retenir; elle reviendra toujours, « avec plus de tendresse et de discernement », à celui-ci, « laid » à la surface, mais dont elle a de bonne heure déniché les oasis. Ce charme un peu monotone du Berri l'enveloppera, la pénétrera toute et, en ouvrant un libre cours aux rêves oisifs, détendra en elle les ressorts de la volonté, si bien que cette nature passionnée sera aussi une nature molle, peu capable de réagir contre les impressions du dehors : la langueur du tempérament berrichon y sert trop bien la flamme intérieure et dormante.

Influence des livres. — Dans cette verte retraite elle lut beaucoup, sans grand choix : *Robinson Crusoé* comme *Estelle et Némorin,* en particulier des auteurs du XVIIIe siècle; non pas Voltaire, dont elle comprendra plus tard, mais n'aimera jamais l'ironique génie, mais Buffon, qu'elle appelle étrangement « ce doux poète de la nature » (elle lui doit peut-être sa profonde sympathie pour les bêtes, car les fables de la Fontaine lui plaisaient aussi peu qu'à Lamartine); mais Bernardin de Saint-Pierre, disciple de Rousseau, et Rousseau lui-même. Ce fut pour elle une révélation « enivrante » que la première lecture de Rousseau. Il est tout naturel que cette influence ait été tout d'abord toute-puissante sur cette âme rêveuse, qui aimait à « perdre la notion de la réalité », et sur cet esprit raisonneur qui, plus tard, déploiera jusqu'en ses chimères une logique si passionnée. Elle n'approuvait pas tout de l'*Émile*, et particulièrement, on le devine, s'indignait qu'on tarît dans l'âme enfantine cette source intime et vive de poésie qu'épanche le

1. Elle l'écrivait à soixante-quatre ans, dans les *Nouvelles Lettres d'un voyageur*

sentiment inné du merveilleux : « La raison et l'incrédulité viennent bien assez vite d'elles-mêmes... Retrancher le merveilleux de la vie de l'enfant, c'est procéder contre les lois mêmes de la nature[1]. » Les choses de l'éducation l'attirèrent aussi, jamais autant, il est vrai, que les choses de la nature. Mais le sentiment de la nature, tel que Rousseau l'avait éveillé au cœur de ses contemporains, était fait pour la ravir, et surtout la passion qui brûle les pages des *Confessions,* de la *Nouvelle Héloïse,* entra si avant en elle qu'il devint comme un des éléments de sa vie morale. Elle se reconnaissait en lui comme il se fut reconnu en elle. Cependant elle avait lu aussi, dans sa « vallée noire », avec l'*Iliade,* Millevoye, *Atala* et *Corinne*[2]. Millevoye, Chateaubriand, Mme de Staël, c'était du Rousseau encore; mais Homère était un bon contrepoison, et il semble qu'un certain sens de la simplicité homérique tempère à propos, dans les meilleurs romans de G. Sand, le penchant trop marqué vers la rhétorique à la Rousseau. Ce n'en est pas moins Rousseau qui, dans cette vie et dans cette œuvre, fut le grand initiateur, l'inspirateur familier.

Sa vie littéraire commence en 1831, neuf ans après un mariage sans amour avec le baron Dudevant, dont elle eut un fils, Maurice Sand, homme de lettres, qui porta le nom maternel sans en être trop accablé, et une fille, Solange, qui devait épouser le sculpteur Clésinger. Ce nom même de Sand est la moitié du nom de son ami Jules Sandeau (1811-1883), l'auteur de *Mlle de la Seiglière,* encore inconnu lorsque, en collaboration avec lui, elle publia son premier roman, *Rose et Blanche.* Après une rupture sans éclat avec son mari, elle avait repris sa liberté et en avait usé pour venir habiter Paris avec sa fille. Dès lors se succèdent rapidement ses romans de la première manière: *Indiana* et *Valentine* (1832), *Lélia* et *Jacques* (1833-1834), *André* et *Leone Leoni* (1835), ces derniers pendant son voyage en Italie. L'amour du roman et le besoin d'en écrire, elle nous l'assure, s'étaient emparés d'elle avant même qu'elle eût fini d'apprendre à lire, et sa mère était la confidente, le critique de ses premiers essais. Mais, à partir de 1830, elle *vit* ses romans; ce sont les mémoires d'une âme sincère, mais exaltée, révoltée, des

1. *Histoire de ma vie,* 2e partie, ch. II.
2. « Heureux temps! ô ma vallée noire! ô *Corinne!* ô Bernardin de Saint-Pierre! ô l'*Iliade!* ô Millevoye! ô *Atala!* ô les saules de la rivière! ô ma jeunesse écoulée! ô mon vieux chien qui n'oubliait pas l'heure du souper, et qui répondait au son lointain de la cloche par un douloureux hurlement de regret et de gourmandise! » (*Lettres d'un voyageur.*)

plaidoyers tour à tour et des réquisitoires. « Indiana, c'est un type : c'est la femme, l'être faible, chargé de représenter les passions comprimées, ou, si vous l'aimez mieux, supprimées par les lois ; c'est l'amour heurtant son front aveugle à tous les obstacles de la civilisation[1]. » Point de réticences équivoques, de petites hypocrisies. « Le faux, dira-t-elle, le guindé, l'affecté, me sont antipathiques. » Elle peut se tromper, mais ne saurait mentir ; et l'on ne peut pas plus la condamner que l'approuver, tant on la sent *vraie,* même dans le faux. Elle n'a pas oublié, d'ailleurs, le pays tranquille où d'abord semblait l'attendre une plus modeste destinée ; *Valentine* et *André* ont pour cadres les sentiers ombreux et les prairies de l'Indre, aux alentours de la Châtre. Le cadre de *Mauprat* (1836) est plus sévère, comme il convient au théâtre de l'histoire romanesque d'une race noble et forte ; mais on y sent déjà que les premières fièvres sont tombées, et que le romancier a repris possession de soi, puisqu'il sait créer, en dehors de soi, des figures comme celle d'Edmée de Mauprat.

Elle était penchée sur sa tapisserie, et, de temps en temps, elle levait les yeux sur son père pour interroger les moindres mouvements de son sommeil. Mais que de patience et de résignation dans tout son être ! Edmée n'aimait pas les travaux d'aiguille. D'ailleurs elle avait le sang impétueux, et, quand son esprit n'était pas absorbé par le travail de l'intelligence, il lui fallait de l'exercice et le grand air. Mais, depuis que son père, en proie aux infirmités de la vieillesse, ne quittait presque plus son fauteuil, elle ne quittait plus son père un seul instant ; et, ne pouvant toujours lire et vivre par l'esprit, elle avait senti la nécessité d'adopter ces occupations féminines, « qui sont, disait-elle, les amusements de la captivité ». *Elle avait donc vaincu son caractère d'une manière héroïque*. Dans une de ces luttes obscures qui s'accomplissent souvent sous nos yeux sans que nous en soupçonnions le mérite, elle avait fait plus que dompter son caractère, elle avait changé jusqu'à la circulation de son sang. Je la trouvai maigrie, et son teint avait perdu cette première fleur de la jeunesse, qui est comme la fraîche vapeur que l'haleine du matin dépose sur les fruits...

Cette Edmée qui se dompte et se sacrifie est presque cornélienne, et nous sommes loin déjà d'Indiana.

A partir de *Mauprat* s'ouvre une période d'une douzaine d'années qu'on a essayé de définir en disant que, du roman personnel et lyrique, George Sand passe au roman à théories systématiques, puis au roman pastoral et rustique. Définitions

1. Préface d'*Indiana*. Dans l'*Histoire de ma vie*, IV, 15, elle affirme qu'*Indiana* n'est nullement une plainte formulée contre un être particulier, mais une protestation contre la tyrannie en général. Soit ; mais cette protestation personnelle part d'un grief individuel.

et divisions trop commodes pour être vraies, car, en cette même époque, deux tendances très distinctes se partagent l'esprit et le cœur, tantôt passionnés encore, tantôt assagis et attendris, de George Sand. D'une part, sous l'influence d'amis mêlés à la lutte des idées, de Lamennais, de Pierre Leroux, elle écrit des romans à thèses, non plus pour plaider la cause des femmes opprimées, mais pour opposer, comme autrefois son maître Rousseau, à l'organisation défectueuse de la société réelle, une société idéale et rêvée. D'autre part, elle commence et poursuit cette série de romans champêtres où elle fait circuler, dit Sainte-Beuve, un large souffle rural, poétique dans le sens des anciens. Or, les dates de ces romans diversement inspirés s'enchevêtrent : 1842, *Consuelo*, qui a des parties de chef-d'œuvre, complété plus tard par la *Comtesse de Rudolstadt*, est un roman à tendances sociales, mais est suivi de cette églogue, *François le Champi* (1844), suivie elle-même du *Meunier d'Angibault* (1845), roman social; 1846, *la Mare au Diable* ne précède que d'un an le *Péché de M. Antoine*, utopie plus encore qu'églogue, et la *Petite Fadette* vient aussitôt après (1848). Au fond, il n'y a point là deux inspirations profondément distinctes. Le rêve de l'âge d'or primitif, dont la simplicité égalitaire de la vie rustique est comme un reflet, le rêve de l'âge d'or à venir où refleuriront la paix et la bonté d'autrefois, se tiennent. La civilisation factice a ses capitales dans les grandes villes affairées et corrompues, places fortes de l'égoïsme bourgeois; mais les paysans des plaines berrichonnes sont placidement socialistes, et le meunier d'Angibault a siégé dans les assemblées de la République.

Les romans pastoraux de George Sand ont vieilli moins que ses romans sociaux, car les systèmes changent, les intérêts se déplacent, mais les beautés naturelles demeurent, et la nature, ignorant ce que l'homme a de vulgaire ou de méchant, lui communique, lorsqu'il sait l'aimer, quelque chose de sa grandeur sereine. Chez George Sand, comme chez Mistral, rien n'est plus sacré que les actes quotidiens de la vie rurale, et le laboureur qui pousse sa charrue dans la terre amie est auguste.

Je marchais sur la lisière d'un champ que des paysans étaient en train de préparer pour la semaille prochaine. L'arène était vaste ; le paysage était vaste aussi et encadrait de grandes lignes de verdure, un peu rougie aux approches de l'automne, ce large terrain d'un brun vigoureux, où des pluies récentes avaient laissé, dans quelques sillons, des lignes d'eau que le soleil faisait briller comme de minces filets d'argent. La journée était claire et tiède, et la

terre, fraîchement ouverte par le tranchant des charrues, exhalait une vapeur légère. Dans le haut du champ, un vieillard dont les vêtements n'annonçaient pas la misère poussait gravement son *areau* de forme antique, traîné par deux bœufs tranquilles, à la robe d'un jaune pâle, véritables patriarches de la prairie, hauts de taille, un peu maigres, les cornes longues et rabattues, de ces vieux travailleurs qu'une longue habitude a rendus *frères,* comme on les appelle dans nos campagnes, et qui, privés l'un de l'autre, se refusent au travail avec un nouveau compagnon et se laissent mourir de chagrin...

Le vieux laboureur travaillait lentement, en silence, sans efforts inutiles. Son docile attelage ne se pressait pas plus que lui; mais, grâce à la continuité d'un labeur sans distraction et d'une dépense de forces éprouvées et soutenues, son sillon était aussi vite creusé que celui de son fils, qui menait, à quelque distance, quatre bœufs moins robustes, dans une veine de terres plus fortes et plus pierreuses.

Mais ce qui attira ensuite mon attention était véritablement un beau spectacle, un noble sujet pour un peintre. A l'autre extrémité de la plaine labourable, un jeune homme de bonne mine conduisait un attelage magnifique : quatre paires de jeunes animaux à robe sombre, mêlée de noir fauve à reflets de feu, avec ces têtes courtes et frisées qui sentent encore le taureau sauvage, ces gros yeux farouches, ces mouvements brusques, ce travail nerveux et saccadé qui s'irrite encore du joug et de l'aiguillon, et n'obéit qu'en frémissant de colère à la domination nouvellement imposée. C'est ce qu'on appelle des bœufs *fraîchement liés.* L'homme qui les gouvernait avait à défricher un coin naguère abandonné au pâturage et rempli de souches séculaires, travail d'athlète auquel suffisaient à peine son énergie, sa jeunesse et ses huit animaux quasi indomptés.

Un enfant de six à sept ans, beau comme un ange, et les épaules couvertes, sur sa blouse, d'une peau d'agneau qui le faisait ressembler au petit saint Jean-Baptiste des peintres de la Renaissance, marchait dans le sillon parallèle à la charrue et piquait le flanc des bœufs avec une gaule longue et légère, armée d'un aiguillon peu acéré. Les fiers animaux frémissaient sous la petite main de l'enfant et faisaient grincer les jougs et les courroies liés à leur front, en imprimant au timon de violentes secousses. Lorsqu'une racine arrêtait le soc, le laboureur criait d'une voix puissante, appelant chaque bête par son nom, mais plutôt pour calmer que pour exciter; car les bœufs, irrités par cette brusque résistance, bondissaient, creusaient la terre de leurs larges pieds fourchus, et se seraient jetés de côté, emportant l'areau à travers champs, si, de la voix et de l'aiguillon, le jeune homme n'eût maintenu les quatre premiers, tandis que l'enfant gouvernait les quatre autres. Il criait aussi, le pauvret, d'une voix qu'il voulait rendre terrible et qui restait douce comme sa figure angélique. Tout cela était beau de force ou de grâce : le paysage, l'homme, l'enfant, les taureaux sous le joug; et, malgré cette lutte puissante, où la terre était vaincue, il y avait un sentiment de douceur et de calme profond qui planait sur toutes choses[1].

Il y a vraiment quelque chose d'antique, d'homérique, dans ce large tableau tranquille, qu'il faut abréger, mais où tous les détails contribuent à mettre en relief, d'une part cette marche « égale et solennelle » de l'attelage; de l'autre, « cette sérénité des âmes simples » qui transfigure ce laboureur, soit qu'avec

1. *La Mare au Diable.*

une violence apparente, avec un réel et profond amour, il ouvre le sein de la bonne terre pour les semailles prochaines, soit qu'avec un contentement paternel il se retourne vers son enfant pour lui sourire. La famille, dans son sens latin très général, maîtres et serviteurs, bêtes et gens, est ici vivante et agissante, réunie dans une harmonie fraternelle, sous la grande loi du travail. Prisonnier des villes et de son dur labeur de cabinet, Balzac a ignoré ces autres « scènes de la vie de province » : le malheureux n'avait pas de Nohant!

Mais la réponse de Balzac serait peut-être facile. « Cela est beau, dirait-il, beau d'une vérité particulière que vous prenez en vous. Plus classique, j'ai pour dogme : Rien n'est beau que le vrai. Ce vrai, c'est le réel; j'essaye de le voir et de le reproduire : il est toujours curieux, rarement beau. L'homme réel, je ne l'abstrais pas absolument du milieu où il s'est formé, mais c'est l'homme enfin qu'avant tout j'étudie, et si, pour l'étudier, je ne le considérais pas en lui-même sur le fond où il se détache, j'aurais peur de ne pas le rendre tel qu'il est. Vous prêtez ses sentiments à la nature, et à lui, en échange, la majesté de la nature. Mais la nature est indifférente, et l'homme est la proie d'instincts grossiers. C'est au prix d'un poétique mensonge que vous obtenez votre harmonie. Et vous y sacrifiez l'homme, sans grandir la nature. Celle-ci ne représente plus que votre état d'âme, fort intéressant d'ailleurs; mais que représente l'homme dont cette nature est le milieu absorbant? Votre état d'âme encore. Vos paysages sont quelquefois inoubliables, parce qu'ils sont *vous* avec intensité; mais les personnages dont vous les peuplez demeurent souvent indécis dans leurs contours. Où sont les Vautrin, les Gobseck, les Grandet, les Rastignac, les puissants individus, les types éternels que vous avez créés? »

Ces critiques ne seraient pas toutes injustes. George Sand est assurément un poète, un poète romantique, dont l'œuvre — c'est son originalité comme c'est sa faiblesse — est essentiellement, lyriquement personnelle; moins frémissante, il est vrai, que l'œuvre de ce Musset qui a souffert par elle et par qui elle a souffert, mais aussi opposée que possible à l'art prétendu impassible des Stendhal, des Balzac, des Flaubert. Elle écrivait à ce dernier :

La suprême impartialité est une chose antihumaine : un roman doit être humain avant tout... Cacher sa propre opinion sur les personnages que l'on met en scène, laisser par conséquent le lecteur incertain sur l'opinion qu'il

en doit avoir, c'est vouloir ne pas être compris, et, dès lors, le lecteur vous quitte, car, s'il veut entendre l'histoire que vous lui racontez, c'est à la condition que vous lui montriez clairement que celui-ci est un fort, et celui-là un faible.

Il ne suffit pas que le « moi » du romancier intervienne de cette façon dans le roman; il faut qu'il ait encore le droit souverain du poète, qui ajoute à la réalité ou en retranche ce qu'il lui plaît d'ajouter ou de retrancher. Cette théorie, qu'elle a souvent formulée avec franchise, elle ne songeait pas à l'appliquer lorsqu'elle a commencé à écrire : c'est instinctivement, dit-elle, qu'ensuite elle l'a conçue.

Selon cette théorie, le roman serait *une œuvre de poésie autant que d'analyse*... En résumé, idéalisation du sentiment qui fait le sujet en laissant à l'art du conteur le soin de placer ce sujet dans des conditions et dans un cadre de réalité assez sensibles pour le faire ressortir... Nous croyons que la mission de l'art est une mission de sentiment et d'amour... Le but de l'artiste devrait être de faire aimer les objets de sa sollicitude, et au besoin je ne lui ferai pas un reproche de les embellir un peu. *L'art n'est pas une étude de la réalité positive, c'est une recherche de la vérité idéale*[1]...

Ainsi, observation du milieu et des caractères, mais groupement des caractères secondaires « autour d'un type destiné à résumer le sentiment ou l'idée principale du livre ». Un roman serait donc moins une peinture désintéressée de la vie réelle que l'illustration d'un sentiment ou la démonstration d'une idée. Bien large paraît être, dans cette théorie, la part de l'idéalisation voulue, qu'il convient de distinguer de l'idéalisation inconsciente. C'est inconsciemment, d'abord, et par un simple effet de sa nature romanesque que G. Sand a idéalisé non seulement ses personnages, mais le milieu de nature où elle les plaçait. Jeune, elle a vu la nature à travers ses passions et ses rêves, et elle ne l'a peut-être pas aimée comme il faut l'aimer, pour elle-même, pour sa propre beauté, cette beauté fût-elle sans âme, non pour les correspondances secrètes qu'on suppose entre elle et nous et pour les consolations qu'on lui demande assez niaisement, quand on veut à toute force être consolé, comme si la vertu sympathique qu'on lui attribue ne la rapetissait pas à notre mesure. Elle ne paraît pas avoir jamais eu le grand sentiment de la nature, celui qui inspira les Lucrèce et les Buffon. Mais elle sentit, elle aima la nature telle que la lui offrait un pays aux horizons vastes et calmes, aux

1. *Histoire de ma vie*, IV. — *Préface de la Mare au Diable.*

rivières discrètes, aux intimes douceurs; elle vit tout cela, si on peut le dire, en plus grand, Nohant, agréable séjour sans caractère au bord d'une grande route, la « vallée noire », qui n'est pas noire, la Creuse, qui, dans ses souvenirs, prend des airs de petit fleuve, et, près de la Creuse, l'aimable Gargilesse, célébrée dès le *Péché de M. Antoine.*

George Sand a la Gargilesse,
Comme Horace avait l'Anio[1].

Mais Horace ne fut pas très fidèle à son Anio et se laissa trop volontiers ressaisir par Rome; George Sand ne fut jamais volontairement infidèle à son petit pays de l'Indre, et, après les déceptions politiques de 1848, elle s'y fixa. Si elle n'en était jamais sortie, elle en fût restée, sans doute, à ce sentiment très doux, mais un peu limité, d'une nature familière. Elle voyagea, elle connut des beautés naturelles plus puissantes, les observa d'un œil plus lucide, et d'un cœur élargi les embrassa. Ses descriptions de la nature, même détachées des romans dont elles sont partie intégrante, — et on ne les en séparerait pas sans une sorte d'arrachement, — suffiraient à sa gloire. « Elle regarde la nature, dit Caro, elle ne l'invente pas. La preuve en est dans la netteté des détails et de l'ensemble qui fait voir exactement ce qu'elle voit elle-même. » Par là, elle égale au moins Rousseau, qui ne manque pas aussi de netteté dans le détail des descriptions, mais peint les objets de la couleur de ses pensées, qui sont, le plus souvent, celles d'un misanthrope. Dans la peinture des choses comme dans celle des êtres, George Sand ne peut pas ne pas être optimiste; mais elle garde aux choses leurs caractères distincts, et l'Auvergne, par exemple, dans ses descriptions, est bien l'Auvergne, très peu semblable au Berri. Ici, du moins, le souple talent du peintre se subordonne, avec une fidélité entière, au caractère de l'objet qu'il peint.

En doit-on dire autant des personnes? Nous voulons parler de leurs physionomies; car, pour leur langage, on convient que G. Sand leur prête plus d'une fois le sien, et l'on ne songe point à l'en justifier : c'est convention pure et chose, du reste, tout extérieure. On est surpris plus que choqué lorsque la petite chanteuse Consuelo file ce joli couplet sur les fleurs qui s'épanouissent à la lune :

1. V. Hugo, *Chansons des rues et des bois.*

On dirait qu'elles la contemplent et qu'elles l'admirent. La lune aussi semble les regarder, les couver et planer sur elles comme un grand oiseau de nuit. Crois-tu donc, Beppo, que ces êtres-là soient insensibles? Moi, je m'imagine qu'une belle fleur ne végète pas stupidement sans éprouver des sensations délicieuses. Passe pour ces pauvres petits chardons que nous voyons le long des fossés, et qui se traînent là, poudreux, malades, broutés par tous les animaux qui passent! Ils ont l'air de pauvres mendiants, soupirant après une goutte d'eau qui ne leur arrive pas : la terre gercée et altérée la boit avidement sans en faire part à leurs racines. Mais ces fleurs de jardin dont on prend si grand soin, elles sont heureuses et fières comme des reines. Elles passent leur temps à se balancer coquettement sur leurs tiges, et quand vient la lune, leur bonne amie, elles sont là toutes béantes, plongées dans un demi-sommeil, et visitées par de doux rêves.

Et que répond Beppo? Beppo trouve ce langage si simple qu'il le parle à son tour. « Je sens à l'instant même, dit-il, vos impressions passer en moi, et vos moindres paroles résonner dans mon âme, comme le son des cordes sur un instrument... » Puisqu'ils se comprennent tous si bien, ne leur faisons pas l'injure de douter qu'un langage si délicat soit fait pour eux [1]. C'est George Sand qui dit, par la bouche de Consuelo : « Je sens une espèce de rapport entre ma vie et celle de tout ce qui vit autour de moi. » Mais c'est à la surface que ces rapports s'arrêtent. Pour le fond, Consuelo n'est pas George Sand, et c'est ce qui importe.

Les femmes qui écrivent des romans sont exposées à la tentation de se peindre en chacune de leurs héroïnes. Mme de Staël est successivement Delphine, Corinne, et toujours, partout, Mme de Staël. Femme de bon sens et de bon ton, elle n'eût pas approuvé les *Indiana,* dit M. Sorel, et l'on sait trop qu'en Indiana G. Sand a mis beaucoup d'elle-même. Mais c'est que la fille de M. Necker, aussi passionnée, s'abandonne et se compromet moins. Au Capitole, du reste, et au promontoire de Misène, elle se drape dans de nobles attitudes. Au contraire, G. Sand se livre tout d'abord sans réserve, mais bientôt se ressaisit et, s'oubliant dans la mesure où elle peut s'oublier, s'exerce à tracer des figures de femmes qui ne soient pas des images répétées de la sienne. En ceci Balzac ne pouvait lui être un modèle : les subtilités et les délicatesses féminines échappent à ses prises; il les froisserait en les maniant.

Dans ces caractères de femmes, comme, en général, dans tous les caractères peints par G. Sand, ce qui étonne le lecteur

1. « Ils déclament naturellement, comme on respire « (J. Lemaitre.)

attentif, c'est qu'il se trouve en présence d'un grand nombre de faits évidemment recueillis par l'observation, mais qui composent un ensemble évidemment irréel. Dès l'enfance elle observait, notant l'expression des physionomies, les attitudes, les infirmités ou manies, les verrues, les perruques, les vêtements. « Ma nature scrutatrice, écrit-elle, me forçait à regarder, à écouter, à ne rien perdre, à ne rien oublier. » Il est vrai qu'aimant la beauté et la simplicité, ne trouvant ni l'une ni l'autre dans l'entourage aristocratique de sa grand'mère, elle faisait des gorges chaudes, avec sa mère plébéienne, des ridicules qu'elle avait surpris. Mais elle n'appuyait pas sur ces notations malicieuses, et ce n'est pas le laid qu'elle songeait à idéaliser, comme faisait Balzac. Toutefois, elle s'habituait ainsi à connaître et à peindre autre chose que le beau, à situer ses héros dans un milieu de nobles sottement vaniteux de leur rang, de bourgeois médiocres, de paysans retors. La haute idée qu'elle se faisait de la *distinction* et de la *bonté,* même chez le paysan, faisait naître en elle l'ironie, une ironie rarement âpre, d'ailleurs, en face de la fatuité épaisse ou de la méchanceté sournoise. Ces personnages de second plan, sauvés de l'idéalisation par leur médiocrité même, ont été saisis d'un coup d'œil et fixés aussitôt dans leurs traits caractéristiques. Nul besoin d'y toucher désormais. Il n'en est pas de même pour les personnages principaux : c'est bien, au début, le travail de l'observation qui en détermine les lignes générales; mais le travail de l'imagination vient tout embellir ou, si l'on veut, tout gâter.

L'idéalisation sentimentale, qu'on voit trop, empêche de voir assez la part, sans doute plus restreinte, qui est faite à l'observation ironique. Voyez pourtant *Valentine,* un des premiers romans, et des plus passionnés que G. Sand ait écrits. Au centre, certes, se détache bien en relief l'irrésistible paysan-avocat Bénédict, déclassé au cœur amer[1], que se disputent la douce et noble Valentine, l'orageuse Louise, la coquette Athénaïs. Valentine, c'est l'idylle; Louise, c'est le drame; mais Athénaïs, c'est la comédie, et derrière elle se laissent voir le père et la mère Lhéry, gros fermiers naïvement vaniteux. Entre Valentine elle-même et Louise, Mme de Raimbault, qui serait digne de s'appeler Mme de la Seiglière, étale ses prétentions et ses indi-

1. Il souffre d'une irritabilité « douloureuse et fébrile... Bénédict, qui avait un caractère âpre et sceptique, un de ces esprits mécontents et frondeurs si incommodes aux ridicules et aux travers de la société, était d'une pâleur bilieuse. » Il subjugue plutôt qu'il n'attire.

gnations d'ancien régime. Le rôle de son valet de chambre Joseph n'est esquissé qu'en quelques pages, et ensuite s'efface; il n'en est pas moins pris sur le vif. Il en résulte que les personnages qui ont le moins vieilli sont justement ceux que l'auteur a le moins chéris, le moins *caressés*. Nous écartons la thèse et les personnages qui l'incarnent, pour aller aux personnages plus modestes, mais plus précis, qui les entourent et devaient les faire valoir. L'auteur n'avait pas prévu cette transposition d'intérêt. De ceux-ci n'est pas entièrement vraie la théorie, romanesque vraiment à outrance, qu'elle expose à propos du chanoine de *Consuelo*. Ce chanoine « friand, impatient, railleur, amoureux des beaux-arts, magnifique, candide et malin en même temps, irascible et débonnaire », c'est son propre oncle, l'abbé de Beaumont; mais elle reconnaît avoir beaucoup chargé la ressemblance pour les besoins du roman.

C'est ici le cas de dire que les portraits tracés de cette sorte ne sont plus des portraits. Un portrait de roman, pour valoir quelque chose, est toujours une figure de fantaisie. L'homme est si peu logique, si rempli de contrastes et de disparates dans la réalité, que la peinture d'un homme réel serait impossible et tout à fait insoutenable dans un ouvrage d'art. Le roman entier serait forcé de se plier aux exigences de ce caractère, et ce ne serait plus un roman. Cela n'aurait ni exposition, ni intrigue, ni nœud, ni dénouement; cela irait tout de travers comme la vie et n'intéresserait personne, parce que chacun veut trouver dans un roman une sorte d'idéal de la vie... Je soutiens qu'en littérature on ne peut faire d'une figure *réelle* une peinture *vraisemblable*, sans se jeter dans d'énormes différences et sans dépasser extrêmement, en bien ou en mal, les défauts et les qualités de l'être humain qui a pu servir de premier type à l'imagination[1].

Plus loin, pour se défendre de s'être jamais mise en scène sous des traits féminins, elle s'écrie : « *Je suis trop romanesque* pour avoir vu une héroïne de romans dans mon miroir... Mon moi, me revenant face à face, m'eût toujours refroidie. » Au fond, c'est reprendre la vieille idée du roman purement romanesque, partant de la vie réelle, mais pour n'y plus revenir. Cette idée la hante dès son enfance : « Il me fallait un monde de fiction, et je n'avais jamais cessé de m'en créer un que je portais partout avec moi[2]. » C'est son éternel roman d'enfance *Corambé*, qui éternellement se renouvelle. Elle le mêle à sa propre vie; elle le transforme en rêve politique et social avant 1848; elle en porte le deuil au lendemain des journées de juin; et l'on voit bien pourtant qu'il n'est pas mort en sa retraite de

1. *Histoire de ma vie*, 2e partie, ch. xv; 4e partie, ch. xv.
2. *Ibid.*, 3e partie, ch. viii.

Nohant, lorsque paraissent *Claudie,* ce beau drame pastoral (1851), et les admirables *Maîtres sonneurs* (1852). La bonne dame de Nohant, dans sa maturité apaisée, loin de sourire de ses anciennes visions romanesques, en pénétrait ses dernières œuvres des *Beaux Messieurs de Boisdoré* (1856-1858), et de *Jean de la Roche* (1860) au *Marquis de Villemer* (1861), et de *Mlle de la Quintinie* (1863) à *Flamarande* (1877).

A travers ses nombreuses « manières », que la critique s'ingénie assez inutilement à distinguer, elle demeure toujours la même au fond. Trop modeste, elle attribue à Balzac une large part d'influence sur ces transformations de son talent : Balzac, qu'elle voit et juge bien, d'ailleurs, « positif et romanesque avec un égal excès[1] », lui aurait fait comprendre « qu'on pouvait sacrifier l'idéalisation du sujet à la vérité de la peinture, à la critique de la société et de l'humanité même ». La critique de la société et de l'humanité, mais c'est encore du Rousseau ! Pour ce qui est de la « vérité de la peinture », qui ne fut point son fort, si jamais elle a renoncé à peindre l'homme « tel qu'il devrait être » pour le peintre tel qu'il est, elle a eu tort, d'abord parce qu'en cessant d'être George Sand elle n'a pu réussir à être Balzac; ensuite parce que, depuis Balzac, nous avons si longuement savouré l'humiliante jouissance de nous contempler peints au naturel, que nous nous sentons repris d'un violent besoin d'être flattés, idéalisés, d'être trompés au besoin sur la pauvre nature humaine. Et c'est pour cela que la faveur revient à cette œuvre mêlée, où l'on demande toutefois à choisir. C'est moins une œuvre d'analyse que de poésie; mais ceux que l'analyse impitoyable tient à la gorge depuis si longtemps respirent, en se rapprochant d'elle, un air plus libre et plus sain.

Poète en prose, et malgré la prétendue fausseté du genre, George Sand est au premier rang de nos grands écrivains. On lui a reproché d'écrire d'abondance sans plan arrêté, ou du moins sans se soucier de le suivre quand elle s'en traçait un. Ce reproche l'eût peu touchée, car nous avons ses aveux, où ne se trahit aucun repentir : « Je commençai *Indiana* sans projet et sans espoir, sans aucun plan. » Elle écrivit de même *Lélia* « à bâtons rompus et sans projet d'en faire un ouvrage ». Un plan eût gêné les élans et aussi les caprices de sa nature prime-sautière. Elle n'en sent même pas le besoin et prend un plaisir sans scrupule à voyager à l'aventure. La justesse

1. *Histoire de ma vie,* 4e partie, ch. xv.

des proportions en souffre. Les digressions se multiplient et s'étalent, longtemps après les essais où sa mère les relevait déjà. « C'est, dit-elle, un défaut que j'ai bien conservé, à ce qu'on dit, car pour moi j'avoue que je me rends peu de compte de ce que je fais. » Il est rare, sans doute, que ces digressions soient tout à fait inutiles à l'intelligence de l'action ou du récit; mais elle aime à les prolonger, à les *filer*, pour ainsi dire. Nous y gagnons des morceaux exquis, comme le morceau de la *Mare au Diable* sur les bruits de la campagne en septembre.

C'est le temps des bruits insolites et mystérieux dans la campagne. Les grues émigrantes passent dans des régions où, en plein jour, l'œil les distingue à peine. La nuit, on les entend seulement; et ces voix rauques et gémissantes, perdues dans les nuages, semblent l'appel et l'adieu d'âmes tourmentées qui s'efforcent de trouver le chemin du ciel, et qu'une invincible fatalité force à planer non loin de la terre, autour de la demeure des hommes; car ces oiseaux voyageurs ont d'étranges incertitudes et de mystérieuses anxiétés dans le cours de leur traversée aérienne. Il leur arrive parfois de perdre le vent, lorsque des brises capricieuses se combattent ou se succèdent dans les hautes régions. Alors on voit, lorsque ces déroutes arrivent durant le jour, le chef de file flotter à l'aventure dans les airs, puis faire volte-face, revenir se placer à la queue de la phalange triangulaire, tandis qu'une savante manœuvre de ses compagnons les ramène bientôt en bon ordre derrière lui. Souvent, après de vains efforts, le guide épuisé renonce à conduire la caravane; un autre se présente, essaye à son tour, et cède la place à un troisième, qui retrouve le courant et engage victorieusement la marche. Mais que de cris, que de reproches, que de remontrances, que de malédictions sauvages ou de questions inquiètes sont échangés, dans une langue inconnue, entre ces pèlerins ailés! Dans la nuit sonore, on entend ces clameurs sinistres tournoyer parfois assez longtemps au-dessus des maisons, et comme on ne peut rien voir, on ressent malgré soi une sorte de crainte et de malaise sympathique, jusqu'à ce que cette nuée sanglotante se soit perdue dans l'immensité...

C'est tout un poème que cette analyse, dont nous ne détachons qu'un fragment; et l'on ne se plaint pas que le poète se soit laissé entraîner par son sujet; mais c'est bien comme un poème que G. Sand a conçu le roman, et l'on ne demande pas à un poème d'élaguer ce qui justement, plus que tout le reste, est poésie, car les choses du sentiment et du mystère ont trouvé chez elle leur style. On peut définir quelques-uns des mérites principaux et visibles de ce style, son courant large et tranquille, la grâce facile et les sonorités adoucies de sa période plus musicale qu'oratoire : enfant, et s'essayant aux vers, elle entendait, malgré tous les préceptes, « trouver un terme moyen, rimer de la prose et conserver une sorte de rythme

sans se soucier de la rime et de la césure[1] »; femme, c'est à la prose qu'elle réussira à communiquer ce rythme poétique insensible. Mais le meilleur de ce style est ce qu'il n'exprime pas, ce qu'il laisse à deviner et à rêver, ce qu'il contient, en un mot, d'infini. Elle aimait à le répéter, « il y a dans l'âme quelque chose de plus que de la forme... L'art me semble une aspiration éternellement impuissante et incomplète, de même que toutes les manifestations humaines. Nous avons, pour notre malheur, le sentiment de l'infini, et toutes nos expressions ont une limite rapidement atteinte. » Ce « tourment des choses divines », que le positif Buloz qualifiait de mysticisme[2], a passé de son âme dans son style, qui, dans sa plus haute sérénité, n'est pas impassible. Elle serait une bienfaitrice de l'esprit humain alors même qu'elle n'aurait écrit que certaines pages délicieusement idéales.

D'ailleurs, sauf peut-être dans les premiers romans, les élans mêmes vers l'idéal, les remuements de la passion, ne dérangent guère dans sa marche lentement égale ce beau style aux frémissements légers, cette route royale de la fiction, aussi peu pressée, mais aussi sûre d'arriver, que les routes plus ennuyeuses du Berri. Un peu de prolixité ne déplaît pas : c'est la marque de la femme, ou, si l'on veut, c'est un flot de lait qui s'épanche, à la façon des sources naturelles. On ne songe pas à la Creuse souvent impatiente, mais à l'Indre, au Cher, dont la placidité ne va pas sans indolence. Et ainsi l'on est toujours ramené, pour définir G. Sand, à la nature qu'elle reflète, à cette nature qui est le grand personnage de son œuvre, puisqu'elle enveloppe et pénètre tous ses personnages, tandis qu'en définissant Mme de Staël on est ramené au salon, sinon au ruisseau de la rue du Bac.

VI

Depuis Balzac et G. Sand.

Balzac et G. Sand sont déjà classiques; mais, sans pouvoir accorder ici une égale importance à leurs successeurs immédiats, nous ne pouvons nous dispenser de citer certains noms et de caractériser en passant certaines œuvres.

1. *Histoire de ma vie*, 3e partie, ch. XIII.
2 *Ibid.*, 3e partie, ch. VIII; 4e partie, ch. V.

Nous avons négligé, d'ailleurs, toute la période purement *poétique* que traverse le roman français pendant le premier épanouissement du romantisme. C'est que Vigny, Lamartine, Hugo, Musset, étudiés d'abord sous ce rapport comme sous les autres, ne sont pas grands surtout comme romanciers, et n'ont exercé qu'une influence peu profonde sur les développements ultérieurs du roman français.

Vigny pourtant est en ce genre un véritable novateur, et il aurait la gloire d'avoir créé le roman historique en France, si son *Cinq-Mars* (1826) n'était pas précisément la moins vraie et forte de ses œuvres. Ce nom même de « roman historique[1] » n'accuse-t-il pas le caractère équivoque du genre?

C'est dans le roman lyrique et personnel que devait s'essayer un Lamartine; mais, par là, ses compositions romanesques n'ont pour nous qu'une valeur relative. Ecrits ou rêvés avant 1830, publiés longtemps après, *Graziella* et *Raphaël* sont des commentaires, en prose poétique, des *Méditations* et des *Harmonies*.

Victor Hugo, dont le puissant esprit fut hanté de bonne heure par la vision confuse de l'histoire et de ce qu'il appellera enfin la « légende des siècles », paraissait suivre les traces de Vigny lorsqu'il construisait son énorme *Notre-Dame* (1831). Mais ce roman, dont le personnage le plus vivant (Quasimodo n'en est qu'une gargouille animée) est une cathédrale du moyen âge, est beaucoup plutôt symbolique qu'historique. Et le génie compliqué de V. Hugo continuera à se jouer en ces compositions romanesques, d'une énormité sans cesse accrue, qui sont les *Misérables* (1862) ou *Quatre-vingt-treize* (1872). Au reste, il prétendait n'avoir jamais écrit de roman historique proprement dit, et il écrivait, de l'exil, à l'éditeur Lacroix : « Quand je peins de l'histoire, jamais je ne fais faire aux personnages historiques que ce qu'ils ont fait, ou pu faire, leur caractère étant donné, et je les mêle le moins possible à l'invention proprement dite. Ma manière est de peindre des choses vraies par des personnages d'invention. » Au fond, il s'intéresse moins aux individus qu'à l'âme collective d'une ville du moyen âge, des armées de la Révolution, des « travailleurs de la mer » et des « misérables » de tout caractère, de toute condition, de tout pays. Le visionnaire fait tort souvent à l'observateur, mais

1. Voyez pourtant, aux Jugements, une ingénieuse défense du roman historique par un historien, M. Sorel.

aussi porte *Notre-Dame* et les *Misérables* à la hauteur de la *Légende* et des *Châtiments*.

Enfin, dans la *Confession d'un enfant du siècle* (1836), Musset exprime, avec son douloureux état d'âme, l'état d'âme d'un certain nombre de ses contemporains; mais c'est bien avant tout un cri qui sort de ses propres entrailles.

Leurs contemporains Alexandre Dumas père (1803-1870) et Eugène Sue (1804-1859) ont été aussi des romantiques ardents, quelquefois ingénus. Dumas a été plus qu'un amuseur et qu'un industriel de lettres. Dans les *Trois Mousquetaires* (1844) et dans *Monte-Cristo* (1845), tout un peuple passionné de lecteurs a admiré la fécondité intarissable de l'invention, la bonne humeur alerte et toujours prête, la fantaisie qui « modernise » l'histoire, non sans violence, il est vrai, ou renouvelle ces romans d'aventures et ces contes de fées dont jamais ne se lassera l'imagination populaire. A ce même peuple, travaillé par des aspirations socialistes, Eugène Sue, révolutionnaire et millionnaire, versait un breuvage moins inoffensif; ses *Mystères de Paris*, son *Juif errant*, où vivait d'une vie ténébreuse et violente le personnage de Rodin, effrayaient, bouleversaient, d'un feuilleton à l'autre, ces mêmes Français qu'égayait et charmait Dumas. Aucun d'eux n'était écrivain; mais des personnes graves lisent encore Dumas père et ne se repentent pas de l'avoir lu.

Le réalisme semble toutefois l'emporter définitivement vers la fin du règne de Louis-Philippe et les commencements du second Empire. Ce n'est pas l'ingénieux mais incertain et trop discret Jules Sandeau (1811-1883) qui était de taille à lui barrer la route. *Mademoiselle de la Seiglière* (1848) n'est pas cependant une œuvre banale. Vers 1857-1858, quand paraissent *Madame Bovary* et le *Roman d'un jeune homme pauvre*, les deux tendances réaliste et idéaliste sont représentées, avec des chances inégales de succès, par Gustave Flaubert (1821-1880) et Octave Feuillet (1821-1890), nés tous deux la même année, tous deux Normands d'origine, mais profondément différents par la nature de leurs esprits et de leurs œuvres.

L'auteur de *Madame Bovary* (1857) et de *Salammbô* (1862) a été romantique et réaliste tour à tour et même tout à la fois; on n'a pas eu de peine à le montrer, car il l'avait montré assez clairement lui-même en faisant succéder à l'histoire positive d'une provinciale romanesque l'éclatant tableau de l'Afrique au temps de la grandeur de Carthage. « On me croit épris du réel, s'écriait-il, tandis que je l'exècre. » Pourquoi donc s'est-il

astreint trop souvent à ne peindre que la réalité la plus vulgaire? C'est la vulgarité prétentieuse qu'il a immortalisée sous les traits du pharmacien Homais. C'est la vulgarité effacée de Charles Bovary, médecin de campagne, qui détourne de lui sa femme, laquelle, d'ailleurs, a une bien vulgaire façon de poursuivre l'idéal. Tout cela, comme l'explique le pauvre homme, « c'est la faute de la fatalité ». Là d'où la « vertu », au sens cornélien, est absente, le tempérament doit régner en maître, et la philosophie du romancier ne saurait être que le déterminisme le plus froidement arrêté. Cet homme qui « exécrait » la réalité s'est condamné, pendant plusieurs années de sa vie, à recueillir et à classer les plates niaiseries, les bourdes, quotidiennement échappées au premier sot venu; et il a cru nous intéresser en nous en offrant, dans *Bouvard et Pécuchet,* la collection imprimée. Lorsqu'il se borne à voir et à reproduire avec exactitude, « presque matériellement », comme il souhaite dans sa *Correspondance* de pouvoir le faire, les choses qui méritent d'être observées et rendues, il est un très grand artiste. Cette même *Correspondance* nous révèle que ce misanthrope, ce faux impassible, était une « âme sensible » tout comme les âmes banales qu'il méprisait. Sa passion dominante pourtant fut celle de la beauté dans la forme. Ce culte, un peu excessif, de la perfection dans le style fait son honneur et fit son tourment.

C'est à tort peut-être que Flaubert croyait avoir réalisé le roman proprement impersonnel. En tout cas, il s'interdisait de concentrer la lumière sur un personnage favori, la voulant égale sur tous sans distinction, et de soutenir une thèse par l'exemple ou par la voix de ce personnage. Octave Feuillet a, comme George Sand, ses personnages favoris qu'il fait valoir, et ses idées favorites qu'il les charge soit de défendre, soit de confirmer malgré eux, par le malheur même que provoque inévitablement une conception opposée de la vie. Ces idées peuvent être résumées par une phrase de *M. de Camors* (1867) : « L'honneur séparé de la morale n'est pas grand'chose, et la morale séparée de la religion n'est rien. » L'héroïne de *Sibylle* (1862) est une jeune fille d'un caractère très ferme et d'un jugement très droit, mais dont la précoce intransigeance embrasse une doctrine immuable dont elle vit et dont elle meurt : « Elle se disait que le mariage, pour porter ses véritables fruits, devait avoir ses racines non pas seulement dans les deux cœurs qu'il unit, mais aussi dans la religion qui l'a institué et qui le consacre... Comme elle avait appris à traduire dans sa conduite

tout ce qu'elle croyait juste et bon, elle s'était déterminée à ne jamais épouser qu'un homme qui partageât sérieusement sa foi... Dans cette âme aussi austère que tendre, la passion ne pouvait étouffer les principes. » En vertu de ces principes, elle torture Raoul de Chalys, qu'elle aime, mais qu'elle s'obstine à ne vouloir épouser que converti, et converti par elle. « Quoi! s'écrie Raoul, voilà vos vertus, votre charité, votre religion! Comment! la dernière des femmes de ce village, qui pour toute vertu vient chaque dimanche dormir auprès de cette chaire, sera une sainte à vos yeux, et moi qui ai toute une vie cherché la vérité de tout l'effort de ma pensée et dans l'angoisse la plus sincère de mon âme, je serai un misérable! » Et Raoul n'a pas tort.

A *Sibylle* George Sand a répondu par *Mlle de la Quintinie*. Mais n'infligeons pas à l'élégant Octave Feuillet une comparaison en règle avec G. Sand. Un coup d'œil jeté sur le *Jeune Homme pauvre*, d'une part, et le *Marquis de Villemer*, de l'autre, suffirait à faire sentir avec quel sentiment plus profond des nuances, des transitions et gradations morales, du vraisemblable enfin, G. Sand a traité le même thème romanesque. C'est un conte bleu que le *Roman d'un jeune homme pauvre;* c'est une pénétrante étude de situations et de caractères que le *Marquis de Villemer*. Au point de vue de la variété des personnages, aucune comparaison ne serait possible. Octave Feuillet a peint le grand monde, le même fond d'existence factice, fébrile et vide, où les convenances extérieures prennent l'importance et quelquefois usurpent la place des vrais devoirs. Il a particulièrement observé la femme mondaine, emportée dans le tourbillon des occupations futiles et des plaisirs obligés, ennuyée ou frémissante, inquiète, bientôt énervée, prête à subir toutes les impressions et impulsions fatales. Son successeur à l'Académie, Pierre Loti, a remarqué que si les femmes aiment leur romancier, ce n'est pas faute d'avoir été malmenées par lui: « Les quelques monstres qu'il lui a plu de créer sont toujours féminins... Il est manifeste que, d'une façon absolue, il considère les femmes comme inférieures à nous [1]... » S'il a bien connu les petits manèges et l'incurable ennui des femmes du monde, il a moins bien connu *la femme*. On en dirait autant pour l'homme, bien qu'il ne se soit pas borné à peindre le vertueux, noble et un peu fade jeune homme pauvre :

1. Discours du 8 avril 1892.

M. de Camors est aussi élégant et plus original dans son froid cynisme. La main du romancier des dames se fait plus énergique pour peindre ce grand seigneur consciemment pervers, et il a même pu craindre que cette énergie parût brutalité à son public ordinaire, car il prend ses précautions avant d'entrer dans la seconde partie de *M. de Camors*. « Il faut aimer la vérité, dit-il, la voiler, mais ne pas l'énerver. L'idéal n'est lui-même que la vérité revêtue des formes de l'art. » Cette déclaration de principes, timide jusqu'en son apparente hardiesse, trahit le caractère indécis que gardera jusqu'au bout l'œuvre d'Octave Feuillet, mais dénonce aussi les progrès croissants du réalisme qui s'impose en quelque mesure même à son adversaire le plus déterminé.

Désormais, en effet, les romanciers dits réalistes abondent et triomphent. Sans parler des écrivains de moindre importance, comme Champfleury (1821-1892), auteur des *Bourgeois de Molinchart* (1854), les frères Jules et Edmond de Goncourt (1822-1896; 1830-1870), Guy de Maupassant (1850-1893), Alphonse Daudet (1840-1897), Emile Zola (1840-1902), ont été plus ou moins réalistes.

Unis dans une étroite collaboration fraternelle, qu'interrompit en 1870 la mort du plus jeune d'entre eux, Edmond et Jules de Goncourt, bien que très aristocrates, sinon de race, au moins de goût, se demandent, dans la préface de *Germinie Lacerteux* (1866), — dont l'héroïne était une servante, — si « les basses classes » n'ont pas droit enfin à entrer et à dominer dans un roman conçu comme l'expression de leur vie modeste et de leurs aspirations peu idéales. Sera-t-il consolant, ce roman des humbles? Il sera, au contraire, plus désolant encore que la réalité, dont il ne laissera voir que les petitesses et les vilenies. A la psychologie se substituera la pathologie, car nous aurons affaire à des malades, victimes de leur tempérament, — à l'action suivie et composée, une collection de petits faits épinglés avec soin et rapprochés. Ils tenaient un *Journal,* où ils notaient scrupuleusement tout ce qu'ils voyaient ou entendaient dire, sans oublier de s'étudier et de se définir eux-mêmes : « Edmond est un passionné mélancolique, tandis que moi je suis un matérialiste mélancolique. » Mélancolie des deux côtés. Ils avaient bien d'autres traits communs, par exemple ce culte où entre un peu de superstition ou même de manie pour les raffinements de l'art, qui leur cachait la nature. La nature! les choses naturelles ! Ils professaient que « rien

n'est moins poétique ». Le principal personnage de *Charles Demailly* (1860) a « une perception aiguë, presque douloureuse, de toutes choses et de la vie », un talent nerveux et artistique, « mais inégal, plein de soubresauts, et incapable d'atteindre au repos, à la tranquillité de lignes, à la santé courante des œuvres véritablement grandes et belles. » Ce portrait semble une confession. La nervosité morbide, dont ils ont souffert tout les premiers, disloque leurs phrases et communique à tout leur style une sorte de frisson qui peut être le frisson de la fièvre aussi bien que celui de la vie. Les frères de Goncourt ont laissé, d'ailleurs, en dehors de leurs curieux ouvrages d'histoire artistique, de non moins curieuses études romanesques sur les mœurs des artistes et des gens de lettres.

La tranquillité indifférente de Maupassant fait contraste avec cette nervosité par trop littéraire. Neveu et disciple de Flaubert, Guy de Maupassant a été dressé par lui « à exprimer en quelques phrases un être ou un objet de manière à les particulariser nettement ». Excellente école de réalisme. Mais, nous l'avons vu, Flaubert, ce chef de la grande école réaliste, était — intérieurement — romantique. Maupassant, tout en lui prenant son pessimisme foncier, ne lui prit ni sa maussaderie de misanthrope ni ses « affres » d'artiste pour qui la perfection de la forme était une sorte de besoin vital. Placidement convaincu que la vie est un mal ou du moins un non-sens, qu'une aveugle fatalité dirige et absorbe toutes choses, mais que les apparences de cette vie et le cours de cette fatalité sont un spectacle qui vaut par lui-même d'être regardé, il ne se donnait pas la peine de s'émouvoir des choses les plus émouvantes, et contait pour conter, avec naturel, avec force, produisant de petits chefs-d'œuvre, selon l'expression de M. Jules Lemaître, comme les pommiers de son pays portent des pommes, impersonnel dans l'observation, dans la composition, dans la peinture des caractères, dans le style, non plus par réaction contre l'abus romantique du « moi », mais parce qu'il ne pouvait pas être autrement, s'attendrissant seulement, et très peu, vers la fin d'une carrière qui fut courte, et découvrant alors au public surpris que cette belle « santé » intellectuelle n'était elle-même qu'apparence, car la folie guettait cette raison lucide, ce robuste bon sens que l'on croyait invulnérable. On a pu dire[1] que, de tous les romanciers modernes,

1. M. G. Pellissier. Selon M. J. Lemaitre, c'est en Daudet qu'il faudrait chercher « l'écrivain le plus sincèrement réaliste qui ait été ».

il a été, sans le vouloir, sans le savoir, le seul vraiment naturaliste, c'est-à-dire naturellement impersonnel. Mais nous n'avons pas ses confidences, comme nous les avons pour Flaubert, et la tristesse de sa fin nous permet de craindre que nous n'ayons été dupes de son pessimisme souriant. Lui-même n'a-t-il pas été sa propre dupe? Le pur naturalisme, le naturalisme païen, impitoyablement serein, peut-il revivre même chez le moins chrétien des modernes?

Alphonse Daudet, cet autre réaliste, mais d'un réalisme si différent, ne le pensait pas. « Je me sens au cœur, écrit-il, l'amour de Dickens pour les disgraciés et les pauvres, les enfances mêlées aux misères des grandes villes. » Et ailleurs : « Le *Petit Chose,* surtout dans sa seconde partie, n'est, en somme, qu'un écho de mon enfance et de ma jeunesse. » Et de cette jeunesse sombre, besogneuse, il garde un fond de tristesse qui transparaît toujours par moments sous la gaieté méridionale. C'est la gaieté méridionale qui, tournant contre elle-même sa propre verve, fait vivre le type inoubliable de Tartarin ou, à un moindre degré, ceux du nabab et de Numa Roumestan, car il y a une vertu dans le soleil, et, pour dessiner, pour colorer ces figures typiques, le soleil est un précieux collaborateur du romancier. Mais c'est la sensibilité d'un « moi » surexcité par la névrose, qui s'irrite ou s'indigne dans l'*Immortel* et dans l'*Evangéliste,* satire du monde académique ou d'un certain monde religieux. Entre la satire légère et la satire âpre, cet ironiste qui a du cœur s'attendrit et nous attendrit sur bien des misères obscures, sur bien des souffrances délicates, de *Fromont jeune et Risler aîné* aux *Rois en exil.* Plus il s'enfonce lui-même dans la souffrance, plus il semble que le soleil de Nîmes et de Tarascon pâlisse et s'éteigne au fond de son œuvre, laissant la face des choses se voiler pour lui de brumes ou de larmes. Il devient alors l'homme de toutes les pitiés et de tous les pardons. On voudrait parfois cette indulgence moins large, cette émotion moins banale. Mais c'est l'excès auquel aboutit, vers la fin, une sensibilité naguère exquise, relevée d'une pointe de fine raillerie. A ses bons moments, Daudet a réuni plusieurs mérites rares : sincérité absolue de l'observation, chaleureuse vivacité et cordialité du ton, vérité de la couleur, mouvement allègre et vibrant du style. Par ce style tout personnel, qui suit et traduit, avec une fidélité trop exacte parfois, les plus fugitives impressions de l'âme, par une composition souvent fantaisiste, compliquée ou saccadée, qui rompt avec l'unité classique, il

s'efforçait d'être aussi vivant, sinon plus vivant, que la vie. Du moins il a réussi à être à la fois un réaliste et un poète. Le réaliste recueillait, mettait en réserve, utilisait, selon les occasions, une foule de petits faits précis, propres à caractériser les milieux, les situations, les tempéraments, les âmes; mais c'est le poète qui animait ces matériaux et en exprimait le contenu joyeusement ou douloureusement humain.

Avec un plus lourd appareil scientifique, ayant toujours à la bouche les noms des Geoffroi Saint-Hilaire et des Claude Bernard, dont il se disait le disciple et se croyait le continuateur, Emile Zola entreprit d'écrire et a écrit, de 1871 à 1893, « l'histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second empire », des Rougon-Macquart. Il en dressait *d'avance,* dès 1868, l'arbre généalogique, qui avait à ses racines une névrose, et la propage, avec une régularité magistrale, de branche en branche. Les points culminants de cette œuvre très inégale, à laquelle on ne refusera pas du moins la suite ni l'unité, sont l'*Assommoir* (1877), où le réalisme côtoie l'ignoble, *Germinal* (1885) et la *Débâcle* (1892), où, parmi les mêmes tableaux, luit comme un rayon de ce qu'on a appelé le mysticisme humanitaire, confus, mais instinctivement généreux, du romancier populaire. Un des personnages de l'*Œuvre* (1885), Sandoz, à qui Zola prête sa grosse verve et sa doctrine, assigne pour but à l'art d'étudier « l'homme tel qu'il est, non plus leur pantin métaphysique, mais l'homme physiologique, déterminé par le milieu, agissant sous le jeu de tous ses organes ». Il va plus loin, et s'écrie, inconsciemment ridicule : « Qui dit psychologue dit traître à la vérité. » Lui-même, Zola définit le roman naturaliste *un coin de la nature vu à travers un tempérament*[1]; d'où cette réflexion de M. Lemaître : « Son œuvre est assurément de celles où la réalité se trouve le plus profondément transformée par le tempérament de l'artiste. Son observation est souvent vision; son réalisme, poésie sensuelle et sombre... Nul n'a jamais vu plus tragiquement tout l'extérieur du drame humain. » L'extérieur, parce qu'il ne veut pas, ne peut pas voir jusqu'à l'âme. Cette imagination visionnaire qu'on a tour à tour célébrée ou critiquée, s'arrête aux choses matérielles, c'est-à-dire à la surface; fait mouvoir, il est vrai, les masses inconscientes, mais ne fait pas vivre une seule conscience ferme, affranchie par la volonté de la tyrannie des milieux.

1. *Le Naturalisme au théâtre.*

Un « romantique » aussi peu impersonnel, un « symboliste » qui a composé la trilogie systématique des « Trois Villes » (Lourdes, Rome, Paris), peut se dire et se croire romancier naturaliste, mais ne l'a jamais été. Au surplus, ici plus qu'ailleurs, il convient de n'être pas dupe des mots. Sauf peut-être Maupassant, — et encore il a mal fini, — les réalistes que nous venons d'étudier, Flaubert, les Goncourt, Daudet, sont-ils vraiment des réalistes ? Et sera-t-il purement et simplement un réaliste, ce Ferdinand Fabre (1830-1898), peintre fidèle de scènes cléricales et de scènes rustiques également « vécues », qui ne se donne ni pour un savant, ni pour un philosophe, ni pour un symboliste, mais à qui il arrive d'être poète, parce qu'il aime ce qu'il peint et se souvient avec amour de ce qu'il a observé avec sympathie? Est-il plus vrai que G. Sand dans la peinture des paysans? ou ses rudes Cévenols sont-ils autres que les Berrichons beaux parleurs? Ce qui est certain, c'est que l'auteur du *Chevrier* est un Théocrite rustique, et que ni G. Sand ni même Balzac, caricaturiste des abbés tourangeaux, n'a introduit dans le domaine élargi du roman ces ambitieux ou ces martyrs qui luttent ou souffrent dans l'*Abbé Tigrane* (1873), *Mon Oncle Célestin* (1881), *Lucifer* (1884).

« Chaque profession a ses vertus : la parfaite sincérité est la vertu professionnelle de l'artiste. Quelque importance qu'aient la facture, l'industrie, la curiosité du travail, tant vaut l'âme, tant vaut l'œuvre[1]. » Ceci serait vrai de F. Fabre, et n'est pas faux de Victor Cherbuliez (1829-1899) qui l'écrit, romancier ingénieux, trop ingénieux parfois et compliqué, mais assurément peu naturaliste, car il ne déteste pas les sujets d'ordre rare, ni les intrigues fantastiques, comme en témoigne le *Comte Kostia*. « Il aimait, dit M. Faguet, les caractères non seulement compliqués, mais énigmatiques... Il a été par excellence le peintre des âmes crépusculaires; » mais quelques-unes de ses créations, comme celle de Meta Holdenis, sont des merveilles d'analyse psychologique : « Quel portrait achevé de l'hypocrisie intelligente et imperturbable! Quelle délicieuse petite-nièce de Tartuffe que Mlle Meta Holdenis[2]! » Mais s'il paraît certain qu'il ait rompu le premier ou un des premiers avec les traditions du réalisme pour renouveler le roman par un exotisme discret et bien entendu, on ne voit pas clairement à quelle école il conviendrait de le rattacher; car ces romans

1. Cherbuliez, l'*Art et la Nature*.
2. *Revue des Deux Mondes,* 15 avril 1901.

exotiques ne sont nullement impersonnels ni descriptifs, mais tout personnels, tout intellectuels au contraire, fleuris d'élégantes conversations et de dissertations piquantes. Si c'était là une école, Cherbuliez en serait le chef et l'unique représentant.

Mais dans quelle catégorie rangerions-nous les Nouvelles, ces compositions si françaises, tantôt contes, tantôt romans, où ont triomphé, avec les Mérimée et les George Sand, avec les Nodier et les Daudet, les About et les Maupassant?

BIBLIOGRAPHIE

GUST. PLANCHE. — *Revue des Deux Mondes,* art. des 15 déc. 1831, 1er sept. 1832, 15 août 1833, 1er août 1834, 15 déc. 1853, 15 sept. 1854, 15 mars 1857, articles sur *G. Sand, B. Constant, Mérimée,* etc.

BALZAC. — *Revue de Paris,* 25 sept. 1840, art. sur *Stendhal.*

GEORGE SAND. — Art. de la *Revue des Deux Mondes* du 15 juin 1833, sur *Oberman.* Cf. sur les romanciers les art. de la *Revue* des 15 mai 1842 (*Ph. Chasles*), 15 janv. 1843 (*Bussière*), 1er déc. 1843 (*de Lagenevais*), 1er avril 1844 (*Lerminier* sur *G. Sand*), 1er sept. 1845 (*P. Limayrac*), 1er mars 1846 (*E. Despois*), 15 mai 1857 (*Mazade* sur *G. Sand*), 1er déc. 1857, 15 juillet 1858, 1er févr. 1862 (*Loménie*), 1er déc. 1861, 1er juillet 1866 (*Pontmartin*), 15 juillet 1862 (*Mme du Parquet*), 15 févr. 1863, 15 mai 1867 (*Montégut*), 15 déc. 1869, 1er mai 1874 (*Saint-René Taillandier*), 1er déc. 1876 (*Ém. Montégut*), 1er et 15 janv. 1881 (*Maurice Sand* sur *G. Sand*).

SAINTE-BEUVE. — *Causeries du lundi,* I (*G. Sand*), II (*Balzac*), VII (*Mérimée*), IX (*Stendhal*), XI (*Benjamin Constant*), XIII (*Flaubert*), XV (*Sandeau*); Garnier. — *Nouveaux Lundis,* IV (*Flaubert*), V (*Feuillet*), Calmann-Lévy. — *Premiers Lundis,* II (*Balzac*). — *Portraits contemporains,* I (*G. Sand, Senancour*), II (*Balzac*), III (*Mérimée*), 1836. — Cf. *Revue des Deux Mondes,* mars, avril, nov. 42, juin 43, avril 47, déc. 56.

MÉRIMÉE. — *Portraits historiques et littéraires* (art de 1850 sur *Stendhal*). — *Pages choisies,* édit. Lion; Colin, 1896.

VINET. — *Études sur la littérature française au dix-neuvième siècle;* t. II (*G. Sand*); 1857.

SAINT-MARC GIRARDIN. — *Cours de littérature dramatique,* t. IV, chap. LVI, LXVI; Charpentier, nouv. édit., 1890.

LAMARTINE. — *Entretiens,* 42, 43, 106, 107 (*Balzac*), réunis en 1 vol.; 1866.

TAINE. — *Essais de critique et d'histoire* (*Mérimée*); Hachette, 3e édit., 1882. — Cf. *Prosper Mérimée;* 1873. — *Nouveaux Essais de critique et d'histoire* (*Balzac*); Hachette, 3e édit., 1881. — *Derniers Essais de critique et d'histoire* (*G. Sand*); Hachette, in-16, 1894.

PAUL ALBERT. — *La Littérature française au dix-neuvième siècle,* t. II, 233 à 309 (*Stendhal, Balzac, G. Sand, Mérimée*); Hachette, in-16, 3e édit., 1891.

EDM. SCHÉRER. — *Études sur la littérature contemporaine,* C.-Lévy; II (*Balzac*), IV (*Flaubert*).

E. RENAN. — *Discours et Conférences;* Calmann-Lévy, in-8°. — Réponse au discours de réception de Cherbuliez, 1882.

E. CARO. — *George Sand;* Hachette, in-16, 1887. — Cf. *Revue des Deux Mondes,* 1er oct. 1887. — *Poètes et Romanciers;* Hachette, in-12, 1888.

A. COLLIGNON. — *L'Art et la Vie de Stendhal;* 1868.

BRUNETIÈRE. — *Le Roman naturaliste;* Calmann-Lévy, in-18, 1877.

— *Nouveaux Essais sur la littérature contemporaine,* 2e édit. (*Feuillet*); Calmann-Lévy, 1895. — *Histoire et Littérature* (*Flaubert* et *G. Sand*); Calmann-Lévy, 1885. — *L'Evolution de la poésie lyrique en France au dix-neuvième siècle,* t. Ier, leçon 8 (*George Sand*); t. II, leçon 12 (*Balzac*); Hachette, 1893. — *Manuel de l'histoire de la littérature française,* liv. III, 1re, 2e, 3e époques; Delagrave, 1898. — Cf. *Revue des cours et conférences,* 1er et 22 mars 1900. — *Études critiques,* IV (*Mme de Staël*); VII, appendice (*Balzac*); Hachette. — *Cf. Revue des Deux Mondes,* 1er avril 1875, 1er juin 1877, 15 nov. 1879, 15 février, 15 juin 1880, 15 avril, 15 sept., 15 nov. 1881, 15 févr., 15 mai 1882, 15 févr. 1883, 1er févr., 1er août 1884, 1er mai, 1er juillet 1884.

D'HAUSSONVILLE. — *Études biographiques et littéraires* (*G. Sand,* etc.); Paris, Calmann-Lévy, 1879. — Cf. *Revue des Deux Mondes,* 15 févr., 1er et 15 mars 1878, 15 août 1879.

PAUL BOURGET. — *Essais de psychologie contemporaine* (*Stendhal, Flaubert*); Lemerre, in-18, 1885. — *Discours de réception à l'Académie,* 13 juin 1895, et réponse de M. de Vogüé. — *Études et Portraits;* Plon, 1906, in-16 (*Balzac*).

JULES LEMAÎTRE. — *Les Contemporains,* 2e, 3e, 4e, 5e et 6e séries; Lecène, in-18 jésus (*Daudet, F. Fabre, O. Feuillet, Stendhal, Mérimée, G. Sand, Maupassant*).

E. ZOLA. — *Le Roman expérimental;* 1880. — *Les Romanciers naturalistes;* 1881.

G. PELLISSIER. — *Le Mouvement littéraire au dix-neuvième siècle,* 2e partie, 8; 3e partie, 4; Hachette, 1889. — *Le Mouvement littéraire contemporain;* Hachette, 1901, ch. Ier. — *Essais de littérature contemporaine;* Lecène, 1893 (*Feuillet,* etc.). — *Nouveaux Essais de littérature contemporaine;* Lecène, 1895 (*Zola*). — *Etudes de littérature contemporaine;* Perrin, 1898 (*F. Fabre*). — 2e série, 1901 (*B. Constant*). — Chap. IX du t. VII et chap. IV du t. VIII de l'*Histoire* Petit de Julleville; Colin, in-8°. — *Etudes de littérature et de morale contemporaines;* Cornély, 1905 (*G. Sand, F. Fabre*).

ÉM. FAGUET. — *Etudes littéraires sur le dix-neuvième siècle* (*G. Sand Mérimée, Balzac*); Lecène, in-18 jésus, 2e édit., 1891. — Cf. *Revue des Deux Mondes,* 1er juin 1888 (*B. Constant*), 1er févr.

1892 (*Stendhal*), 1er mars 1900 (*Roman historique*), 18 avril 1901 (*Cherbuliez*); *Revue Bleue*, 15 juillet 1893 (*Maupassant*). — *Politiques et Moralistes*, III (*Stendhal*).

ÉD. ROD. — *Stendhal;* Hachette, in-16, 1892.

PIERRE LOTI. — *Discours de réception à l'Académie* (fauteuil d'*Octave Feuillet*), 7 avril 1892.

AUGUSTIN FILON. — *Mérimée et ses Amis;* Hachette, 1894, in-12. — Cf. *Revue des Deux Mondes*, 1er avril, 1er mai, 1er et 15 juin 1893.

G. LANSON. — *Histoire de la littérature française;* Hachette, 5e partie, l. II, ch. IV, et l. V, ch. Ier; 6e partie, l. II, ch. V; l. III, ch. V. — Cf. Préface des *Pages choisies* de Balzac; Colin, 1895.

R. DOUMIC. — *Etudes sur la littérature française*, 5e série; Perrin, 1899 (*Mérimée, Goncourt, Balzac, Daudet*); 1901 (*G. Sand, Balzac*). Cf. *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1899 (*Balzac*), 15 juin 1904 (*Sand*). — *Ecrivains d'aujourd'hui* (*Maupassant*), 1894; Perrin. — *Portraits d'écrivains* (*Oct. Feuillet, A. Daudet*, etc.); Delaplane. — *Hommes et Idées du dix-neuvième siècle;* Perrin, 1903 (*Alex. Dumas père, Stendhal*).

ROCHEBLAVE. — *Pages choisies de G. Sand;* Colin, 1894. Préface. — *G. Sand et sa Fille;* Calmann-Lévy, in-18.

G. LARROUMET. — *Etudes de littérature et d'art*, 4e série; Hachette, in-16 (*Goncourt, Daudet*, etc.), 1896.

MORILLOT. — *Le Roman en France depuis 1610 jusqu'à nos jours;* Masson. — Cf. Petit de Julleville, *Histoire de la langue et de la littérature française;* Colin, in-4°; t. IV, 1897, ch. VII, et t. VI, 1898, ch. VII, par Paul Morillot.

ALPH. DAUDET. — *Pages choisies;* Colin, 1900; Introduction de Gust. Toudouze. — Cf. d'Alph. Daudet, *Trente Ans de Paris; Histoire de mes livres;* Flammarion.

LÉON DAUDET. — *Alphonse Daudet;* Charpentier, 1898.

MAURICE PELLISSON. — Préface des *Œuvres choisies* de Ferdinand Fabre; Delagrave.

J. LEVALLOIS. — *Un Précurseur : Senancour;* Paris, in-8°.

G. DOUBLET. — *La Composition de Salammbô, d'après la correspondance de Flaubert;* Toulouse, Privat, 1894, in-8° de 112 p.

PAUL FLAT. — *Essais sur Balzac;* 1897, in-18, et *Nouveaux Essais sur Balzac.*

H. PARIGOT. — *Alexandre Dumas père;* Hachette, in-16, 1902, ch. V, VI. — Introduction aux *Pages choisies* de Stendhal; Colin, in-16, 1901.

A. CHUQUET. — *Stendhal-Beyle;* Plon, in-8°, 1902.

ANDRÉ LE BRETON. — *Balzac, l'homme et l'œuvre;* Colin, 1905, in-18.

J. MERLANT. — *Le Roman personnel de Rousseau à Fromentin;* Hachette, in-16, 1905.

MAIGRON. — *Le Roman historique en France;* Hachette, in-8°, 1898.

JUGEMENTS

I

BENJAMIN CONSTANT

Il a fait un livre d'une teinte grise, livre le plus dénué de poésie et de couleur, mais d'une observation générale des plus vraies et tristement éternelle... Je définis *Adolphe* un roman psychologique à la Jouffroy... Adolphe est un René plus terne et sans rayon, mais non moins rare. Il n'a pu être écrit qu'à la date d'une civilisation très avancée, à l'arrière-saison d'une société factice qui avait tout analysé.

Sainte-Beuve, *Causeries du lundi;* Garnier.

II

DE SENANCOUR

René dit : « Si je pouvais vouloir, je pourrais faire. » Oberman dit : « A quoi bon vouloir? je ne pourrais pas »... Oberman, c'est la rêverie dans l'impuissance, la perpétuité du désir ébauché.

George Sand, *Questions d'art et de littérature;* Calmann-Lévy.

III

STENDHAL

Beyle fut un amateur et un fantaisiste plutôt qu'un artiste, un original plutôt qu'un écrivain original, un écriveur plutôt qu'un écrivain. Il n'avait pas appris de la Bruyère que c'est un métier de faire un livre et qu'il faut plus que de l'esprit pour être auteur. Il manque trop souvent de mesure et de justesse

Chuquet, *Stendhal-Beyle;* Plon.

IV

MÉRIMÉE

Être en garde contre l'expansion, l'entraînement et l'enthousiasme, ne jamais se livrer tout entier, réserver toujours une part de soi-même, n'être dupe ni d'autrui ni de soi, agir et écrire comme en la présence perpétuelle d'un spectateur indifférent et railleur, être soi-même spectateur, voilà le trait de plus en plus fort qui s'est gravé dans son caractère, pour laisser une empreinte dans toutes les parties de sa vie, de son œuvre et de son talent... Il a écrit et étudié en amateur, passant d'un sujet à un autre, selon l'occasion et sa fantaisie... Pour obtenir d'une étude tout ce qu'elle peut donuer, il faut, je crois, se donner tout entier à elle, l'épouser. Un homme ne produit tout ce dont il est capable que lorsque, ayant conçu quelque forme d'art, quelque méthode de science, bref, quelque idée générale, il la trouve si belle qu'il la préfère à tout, notamment à lui-même, et l'adore comme une déesse qu'il est trop heureux de servir.

TAINE, *Essais de critique;* Hachette.

V

Lisez les courts récits de Mérimée. Mécanisme des passions, brutalité des instincts, caractères d'hommes, paysages, tristesse des choses, effroi de l'inexpliqué, jeux de l'amour et de la mort, tout cela s'y trouve noté brièvement et infailliblement dans un style dont la simplicité et la sobriété sont égales à celles de Voltaire, avec quelque chose de plus serré, de plus prémédité, de plus aigu. Le choix des détails significatifs, le naturel et la propriété de l'expression y sont admirables. Cela ne paraît pas « écrit » et cela est sans défaut. C'est net, direct, un peu hautain.

JULES LEMAÎTRE, *les Contemporains,* 4e série; Lecène.

VI

V. Hugo faisait du roman tantôt une vision historique, tantôt un poème symbolique. George Sand l'inondait de lyrisme,

Balzac y poursuivait une enquête sociologique. Stendhal l'employait comme un instrument d'observation psychologique. Mérimée, lui, est purement artiste; son œuvre relève de la théorie de *l'art pour l'art*. Morale, philosophie, histoire, il a tout subordonné à l'effet artistique.

LANSON, *Histoire de la littérature française;* Hachette.

VII

BALZAC

Balzac est le Molière de la comédie lue, moins parfait, mais aussi créateur et plus fécond que le Molière de la comédie jouée.

LAMARTINE, *Entretiens*.

VIII

Le nom de Balzac se mêlera à la trace lumineuse que notre époque tracera dans l'avenir. Balzac est un des premiers parmi les plus grands, un des plus hauts parmi les meilleurs. Tous ses livres ne forment qu'un livre, livre vivant, lumineux, profond, où l'on voit aller, venir, marcher et se mouvoir, avec je ne sais quoi d'effaré et de terrible mêlé au réel, toute notre civilisation contemporaine; livre merveilleux que l'écrivain a intitulé *Comédie* et qu'il aurait pu intituler *Histoire*, qui prend toutes les formes et tous les styles, qui dépasse Tacite et va jusqu'à Suétone, qui traverse Beaumarchais et va jusqu'à Rabelais.

Balzac va droit au but; il saisit corps à corps la société moderne; il arrache à tous quelque chose : aux uns l'illusion, aux autres l'espérance, à ceux-ci un cri, à ceux-là un masque; il fouille la vie; il dissèque la passion; il creuse et sonde l'homme, le cœur, les entrailles, le cerveau, l'abîme que chacun a en soi.

VICTOR HUGO, *Discours prononcé aux obsèques de Balzac*.

IX

Avec Shakespeare et Saint-Simon, Balzac est le plus grand magasin de documents que nous ayons sur la nature humaine.

TAINE, *Nouveaux Essais de critique et d'histoire;* Hachette.

X

Le vainqueur d'Austerlitz avait exalté jusqu'à la plus sublime poésie le napoléonisme héroïque. L'auteur de la *Comédie humaine* fit descendre dans la prose le napoléonisme embourgeoisé. *Vaincre* fut la devise des premiers napoléoniens. *Arriver* est l'unique mot d'ordre des balzaciens dégénérés... Balzac n'est point responsable de toutes les vilenies, très variées, que nous offre l'évolution moderne de Rastignac, de Vautrin, de Gobseck. Il y avait, dans les siècles qui ont précédé sa venue, une assez jolie collection de polichinelles et de scapins. Mais ces polichinelles étaient gais, ces scapins étaient hilares. Les personnages de Balzac — et je ne parle pas seulement de ceux que nous voyons « arriver » dans ses romans — sont presque toujours sourcilleux et mornes. Ils n'ont pas le loisir de s'égayer. Ils sont malades d'ambition concentrée et bilieuse. Rien n'est plus maussade que la furie cruelle et grotesque avec laquelle ils se ruent à la conquête de l'or et à l'assaut des places. Leur cupidité brutale ne sait même pas se masquer d'un sourire. Leurs cabrioles manquent de grâce. Ils sont incapables de plaire. Car, dès qu'ils ouvrent la bouche, on voit leurs dents voraces, qu'allonge une faim canine.

Gaston Deschamps, *Temps* du 25 janv. 1903.

XI

Balzac a été le Shakespeare incontestable de son temps. L'essentiel du génie de Balzac et de Shakespeare est ce pouvoir qu'ils ont exercé tous les deux de créer des êtres qui vivent; des hommes, des femmes, si j'ose dire, en chair et en os; personnages de réalité si familière que le doute nous reste après des années si nous les avons rencontrés dans un livre ou dans la vie; que leur auteur devient la première dupe de l'illusion que lui-même forge; qu'on ne surprend jamais l'artifice dont il doit pourtant user à son insu comme à notre insu pour dégager le caractère général de ses créatures, les élever jusqu'au type, et peindre d'avance l'humanité à venir en ne faisant que copier ingénument celle qu'il a sous les yeux. Mais nul n'a mieux défini que Balzac lui-même ce miraculeux pouvoir, quand il s'est vanté de « faire concurrence

à l'état civil ». Vous n'attendez pas qu'à mon tour je fasse concurrence à la statistique en dénombrant cette foule dont chaque nom est plus célèbre que tant d'autres noms inscrits dans la vraie histoire.

Egal à Shakespeare par le pouvoir créateur, Balzac en diffère par les procédés de la création, et c'est à cette main-d'œuvre différente que l'on connaît le plus évidemment que l'ouvrier de la *Comédie humaine* appartient à des temps nouveaux. Shakespeare évoque ses personnages. Brusquement ils surgissent de l'ombre en pleine lumière, complets du premier coup, âme et corps. Il nous les présente, il nous les impose, nous les voyons, — mais nous ne sommes admis qu'à les voir achevés, il nous exclut de son laboratoire; et comme il ne nous confie pas de quoi il fait ses créatures, nous avons le soupçon qu'il les crée de rien, comme Dieu. Balzac ne nous laisse pas ignorer qu'il sait la composition et les secrets de la vie, et c'est en nous rendant témoins de la génération de ses personnages qu'il nous force de croire qu'ils existent. Ses descriptions de décors ressemblent à des inventaires et à des récolements : rien n'y manque, mais jamais l'ensemble ou un significatif détail ne s'y révèle dans un éclair brusque. Il analyse les caractères lentement et lourdement. Il fait des préparations et des coupes. Il illustre ses récits de figures anatomiques, et non de portraits. Il n'a point de ces trouvailles qui surprennent l'imagination, et il ne suggère pas l'image. On dirait enfin que, de parti pris, il emploie tous les procédés qui rendent l'illusion impossible. Mais qu'y faire? elle se produit, et on ne peut que la constater. Ses inventaires, qui n'agissent point sur notre imagination, forcent notre mémoire, qui les conserve. Ses personnages anatomisés ne perdent pas une parcelle de leur réalité sous le scalpel qui les dissèque, et, à la fin de l'opération, sur la table de l'amphithéâtre, les cadavres se relèvent vivants.

ABEL HERMANT, *Discours d'inauguration de la statue de Balzac,* 23 nov. 1902.

XII

G. SAND

La vaste nature se reflète tout entière dans une ligne de vous, comme le ciel dans une goutte de rosée. Vous avez des

échappées sur l'infini, sur la vie, sur l'homme, sur la bête, sur l'âme. C'est grand. Quand il y a un philosophe dans une femme, rien n'est plus admirable : les côtés profonds sont touchés en même temps que les côtés délicats...

Vous êtes la grande femme de ce siècle, une âme noble entre toutes.

V. Hugo (lettres du 17 mai 1864 et du 8 février 1870[1]).

XIII

Sa seule fonction au monde est d'exprimer avec une magnificence incomparable le sentiment de la nature et les images de la passion.

La nature, elle la voit bien, puisqu'elle la voit belle. La nature n'est que ce qu'elle paraît : elle n'est en soi ni belle ni laide. C'est l'œil de l'homme qui fait seul la beauté du ciel et de la terre. Nous donnons la beauté aux choses en les aimant. L'amour contient tout le mystère de l'idéal. M. Caro nous rappelle à propos, dans son livre, un trait charmant de cette grande et naïve amante des choses, dont l'âme était en harmonie avec les fleurs des champs : « En portant mes mains à mon visage, dit George Sand, je respirai l'odeur d'une sauge dont j'avais touché les feuilles quelques heures auparavant. Cette petite plante fleurissait maintenant sur la montagne à plusieurs lieues de moi. Je l'avais respectée ; je n'avais emporté d'elle que son exquise senteur. D'où vient qu'elle l'avait laissée? Quelle chose précieuse est donc le parfum, qui, sans rien faire perdre à la plante dont il émane, s'attache aux mains d'un ami et le suit en voyage pour le charmer et lui rappeler longtemps la beauté de la fleur qu'il aime? Le parfum de l'âme, c'est le souvenir... »

Elle était en communion perpétuelle avec la nature, et ne pouvait respirer un brin de sauge sans sentir en elle le Dieu inconnu. Ne nous laissons point tromper par les grands mots d'art et de vérité. Le secret du beau est à la portée des petits enfants. Les humbles le devinent quelquefois plus vite que les superbes. Aimer, c'est embellir; embellir, c'est aimer.

L'art naturaliste n'est pas plus vrai que l'art idéaliste. M. Zola ne voit pas l'homme et la nature avec plus de vérité que ne les voyait Mme Sand. Il n'a pour les voir que ses yeux,

1. Cf. *Actes et paroles. Pendant l'exil*, II, 205.

comme elle avait les siens. Le témoignage qu'il porte des choses n'est qu'un témoignage individuel. Il nous dit comment la nature vient se briser contre lui, ni plus ni moins.

A. France, *la Vie littéraire* (*Temps*); Calmann-Lévy.

XIV

Une chose lui manquait : c'était le sentiment raisonné de son art. Admirable écrivain, tourmentée du besoin de produire, elle s'avouait elle-même incapable de « composer »; et véritablement, on le voit bien dans ses romans, quand elle prenait la plume, c'était la plume qui l'emportait. Aussi tous ses récits flottent-ils un peu dans leur cadre, vont-ils comme à l'aventure, se dénouent-ils comme ils peuvent. Et je sais bien ce que l'on dit, ce que l'on peut même spirituellement soutenir, que, comme les dénouements de la comédie de Molière, c'est en eux une ressemblance de plus avec la vie. Mais ce genre de fidélité, je l'avoue, ne me touche guère; et le fait est que George Sand n'a pas connu le pouvoir de l'ordre, celui du plan ou du dessin. N'en avons-nous pas dit autant de Lamartine? Et chez George Sand comme chez Lamartine, c'est ce que l'on pourrait appeler un reste de lyrisme. *Ode* ou *Méditation, Satire* ou *Elégie,* ce sont des « poésies », mais non pas des « poèmes », si la longueur même n'en a d'autre mesure que celle de l'haleine ou, — pour parler plus noblement, — que celle de l'inspiration du poète.

Brunetière, *l'Évolution de la poésie lyrique,*
8e leçon; Hachette.

XV

Cette âme sonore fut comme la harpe éolienne de notre temps. Sa mort me paraît un amoindrissement de l'humanité; quelque chose manquera désormais à notre concert; une corde est brisée dans la lyre du siècle. Elle eut le talent divin de donner à tout des ailes, de faire de l'art avec l'idée qui, pour d'autres, restait brute et sans forme. Elle tira des pages charmantes de gens qui n'ont jamais écrit une seule bonne page; car un instrument d'une sensibilité infinie était en elle; émue de tout ce qui était original et vrai, répondant par la richesse de

son être intérieur à toutes les impressions du dehors, elle transformait et rendait tout en harmonies infinies. Elle donnait la vie aux aspirations de ceux qui sentirent, mais ne surent pas créer. Elle fut le poète inspiré qui revêtit d'un corps nos espérances, nos plaintes, nos fautes, nos gémissements.

Ce don admirable de tout comprendre et de tout exprimer était la source de sa bonté. C'est le trait des grandes âmes d'être incapables de haïr. Elles voient du bien partout, et elles aiment le bien en tout... On a quelquefois reproché à Mme Sand cette indulgence qui, dit-on, l'empêchait d'éprouver assez d'indignation contre le mal, la laissait désarmée devant ses ennemis, lui faisait oublier vite l'outrage et la calomnie. C'est qu'elle avait, en effet, bien autre chose à faire qu'à s'occuper de si mesquines pensées... Mme Sand n'eut pas le défaut ordinaire aux gens de lettres. Elle ne connut pas l'amour-propre. Sa vie, passée, malgré les apparences, dans une paix profonde, dans un noble dédain des jugements bourgeois, a été tout entière une recherche ardente des formes sous lesquelles il nous est permis d'adorer l'infini. Mme Sand traversa tous les rêves; elle sourit à tous, crut un moment à tous; son jugement pratique put parfoir s'égarer; mais comme artiste elle ne s'est jamais trompée. Ses œuvres sont vraiment l'écho de notre siècle. On l'aimera, on le recherchera avidement, quand il ne sera plus, ce pauvre XIXe siècle que nous calomnions, mais à qui il sera un jour beaucoup pardonné. George Sand alors ressuscitera comme notre interprète. Le siècle n'a pas eu une blessure dont son cœur n'ait saigné, pas une maladie qui ne lui ait arraché des plaintes harmonieuses. Ses livres ont les promesses de l'immortalité, parce qu'ils seront à jamais le témoin de ce que nous avons désiré, pensé, senti, souffert.

ERNEST RENAN, Lettre au directeur du *Temps*,
11 juin 1876.

XVI

« Tout ce que l'artiste peut espérer de mieux, dit George Sand, c'est d'engager ceux qui ont des yeux à regarder aussi. Voyez donc la simplicité, vous autres, voyez le ciel, et les champs, et les arbres, et les paysans surtout dans ce qu'ils ont de bon et de vrai. Vous les verrez un peu dans mon livre, vous les verrez beaucoup mieux dans la nature. »

La bonne dame de Nohant a parlé d'elle avec trop de modes-

tie, mais du moins son conseil a été suivi. La publication de ses romans champêtres a déterminé une salutaire évolution. A la suite de l'auteur de la *Mare au Diable,* tout un jeune groupe d'artistes et d'écrivains s'est tourné vers l'étude sincère de la nature et s'est penché vers la source de vérité dont les eaux, pareilles à un beau lac, reflètent les hommes et les bêtes, les arbres, le ciel et les nuages qui fuient. La trilogie de la *Mare au Diable,* de la *Petite Fadette* et de *François le Champi,* le drame de *Claudie;* la mélodieuse idylle des *Maîtres sonneurs,* sont peut-être les œuvres les mieux venues et les plus parfaites de George Sand. Sainte-Beuve les nommait « les Géorgiques du centre de la France »; c'est plus et mieux qu'il faut dire, et pour les qualifier exactement il faut remonter plus haut, — jusqu'à Théocrite. La page qui ouvre la *Mare au Diable,* la scène du labourage, a la largeur et la sérénité du chant homérique; l'histoire de la petite Françoise Fadet et des deux bessons rappelle, par sa grâce et sa simplicité antiques, la célèbre pastorale de Longus, *Daphnis et Chloé;* l'épisode de la *Gerbaude* dans *Claudie* égale pour la couleur et le sentiment les *Thalysies* et les *Moissonneurs.* Et comme les héros et les héroïnes, dessinés d'un trait fin et net, restent vivants dans la mémoire! La chaste et avisée petite Marie portant dans sa cape petit Pierre endormi; Germain, le fin laboureur; la malicieuse Fadette avec ses vifs yeux noirs; la fière et taciturne Claudie; Denis Ronciat, le faraud de village... Le style s'adapte harmonieusement aux personnages et au milieu. Il est clair, sobre, alerte, semé de pittoresques expressions locales qui sont pour la plupart de vieux mots français du XVIe siècle et imprègnent le récit d'une savoureuse odeur de terroir. Jamais la description ne déborde sur l'action et ne fait longueur. Ainsi que les bons peintres, le conteur sait avec quelques touches heureuses nous montrer le paysage.

André Theuriet, *Discours de la Châtre,* 9 juillet 1904.

XVII

Sous forme de récits et de dialogues, elle traitait de questions éternelles et composait une situation ou un personnage pour en faire sortir une interrogation et une réponse sur les plus grands intérêts de la vie humaine. Souvent même son roman a pour principe un doute de haute casuistique ou une recherche de psychologie supérieure. Par ce côté de son esprit,

elle prend place à côté de Rousseau, son maître, au-dessus des moralistes ordinaires, qui ont formulé leurs observations en axiomes, sans savoir, comme elle, les mettre en action. Non seulement ce sont là de grands sujets, et les seuls qui soient dignes d'occuper toujours l'attention des hommes, mais encore il n'y en a pas de plus dramatiques, car le vrai drame est toujours celui qui se passe au dedans.

TAINE, *Derniers Essais de critique et d'histoire;* Hachette.

XVIII

Elle prend son point de départ dans la réalité, mais elle ne s'astreint pas à la suivre; elle s'en éloigne insensiblement par le développement des situations et des caractères... Elle ne se pique pas d'observation scientifique; mais elle voit juste, et son œil retient fidèlement l'impression des choses. Intelligente et fine, elle saisit les dessous des actes, les mobiles, les passions et les réactions internes. Sans affectation de profondeur, elle a des analyses pénétrantes, comme, sans jouer à l'artiste, elle sait esquisser de pittoresques silhouettes. George Sand a plus de psychologie que Balzac... Ses jeunes filles sont plus nuancées, plus compliquées et, malgré leur idéale perfection, plus finement vivantes que les imaginations d'hommes ne savent les faire.

GUST. LANSON, *Histoire de la littérature française;* Hachette.

XIX

LE ROMAN HISTORIQUE

Le roman historique commence où s'arrête l'histoire, qui a ses limites, comme les pages des documents, et ses vides, comme les pages déchirées. Le grand historien ressuscite, mais en seconde vue; il peint, mais de seconde main; s'il invente, il triche. Le romancier recrée de toute pièces des hommes, il les replace dans leur atmosphère, leur milieu d'êtres et de choses, la nature où ils ont vécu. Si la nature ne change point, les yeux qui la contemplent se transforment incessamment, et, toujours la même, elle paraît toujours autre aux hommes. A ce degré le romancier se double du poète, ou plutôt il faut un poète chez le romancier...

L'intérêt du roman historique, ce n'est pas seulement ce que

l'histoire refuse et ne saurait donner sans indiscrétion, le dessous, l'à-côté, l'intime des choses; c'est l'histoire des hommes qui n'ont pas d'histoire, acteurs sans témoins ou témoins sans écrits, qui ont vécu cependant, et en leur temps ont été la foule. C'est le soldat dans le rang, c'est le commis à son pupitre : Fabrice à Waterloo, Bridau, le père, à ses écritures; c'est Michu et sa mort héroïque, c'est toute *la Guerre et la paix* de Tolstoï. Ces âmes disparues du monde, évanouies de la réalité, ne relèvent plus que de l'imagination et du cœur, et c'est pourquoi le roman est leur seule histoire et seul leur restitue leurs titres d'humanité.

L'historien ne considère que de loin et ne montre qu'en masse, dans le lointain, la foule, agitée et grondante comme la mer, mais inexprimable comme elle : à peine, çà et là, quelques cris de naufragés. Le romancier substitue à cet être abstrait — la foule — les individus qui la composent; au lieu de l'armée impersonnelle, mécanique de chair, que je vois se dérouler sur les routes, colonne de fourmis sans voix et sans pensée désirable, je coudoie, j'entends, je comprends les soldats qui marchent, peinent, chantent, souffrent, succombent, triomphent, et je pénètre en l'obscurité de ces âmes d'où va tout à coup rayonner la chaleur qui fera la force et emportera la victoire.

Il n'y a de science que des choses générales, et la science est impassible; il n'y a de sympathie humaine que du particulier, de l'homme à son semblable. C'est par où le roman complète encore l'histoire, l'anime, l'émeut, l'apitoie, et à l'enchaînement des grands faits déterminés ajoute le frémissement de la petite vie individuelle, dispersée et ballottée.

A. Sorel, journal *le Temps*, 18 sept. 1902.

XX

A. DUMAS PÈRE

Si Danton et Napoléon furent les professeurs de l'énergie française, Dumas en est le romancier national... Cette énergie qu'un Stendhal cherche curieusement comme la vérité secrète des mœurs et des hommes, Dumas la met en œuvre avec une claire et mâle gaieté. Ces passions entières, que l'art d'un Mérimée esquisse d'un trait, qu'une société confiante en sa jeunesse appelle de tous ses rêves et de tous ses désirs, il les souffle

partout, sur le théâtre, dans le livre, avec une puissance et une abondance de vie qui transporte la France nouvelle. S'il n'est guère tourmenté par l'art d'écrire, il ne détourne point les yeux de son idéal, qui est, sous toutes les formes, la vaillance de notre race.

H. PARIGOT, *Alex. Dumas père;* Hachette.

XXI

LES DEUX DUMAS

Tragédie, drame, histoire, romans, voyages, comédies, mon très cher père, tu as tout rejeté dans le moule de ton cerveau et tu as peuplé le monde de la fiction de créations nouvelles. Tu as fait craquer le journal, le livre, le théâtre, trop étroits pour tes puissantes épaules; tu as alimenté la France, l'Europe, l'Amérique; tu as enrichi les libraires, les traducteurs, les plagiaires; tu as essoufflé les imprimeurs, fourbu les copistes, et, dévoré du besoin de produire, tu n'as peut-être pas toujours assez éprouvé le métal dont tu te servais, et tu as pris et jeté dans la fournaise, quelquefois au hasard, tout ce qui t'est tombé sous la main. Le feu intelligent a fait le partage... Ta grande silhouette se décalquait en noir sur le foyer rouge, et la foule battait des mains; car, au fond, elle aime la fécondité dans le travail, la grâce dans la force, la simplicité dans le génie, et tu as la fécondité, la simplicité, la grâce et la générosité, que j'oubliais, qui t'a fait millionnaire pour les autres et pauvre pour toi!...

A. DUMAS FILS.

XXII

Les contes, les nouvelles et les romans publiés par Dumas fils, de 1846 à 1852, sont nombreux. Il les écrivait avec une hâtive facilité, sans grande recherche de style. Les éblouissants succès de l'auteur dramatique ont rejeté dans l'ombre presque toutes les œuvres du romancier. Pourtant on les relit encore avec agrément. Quelques-unes ont la beauté du diable : du naturel, de l'entrain, un dialogue alerte et spirituel; d'autres, plus compliquées, montrent déjà cette connaissance du cœur, cette observation clairvoyante, cette entente des situations, qui annoncent un moraliste et un homme né pour le théâtre. Toutefois, même pour les meilleures productions

comme la *Dame aux Camélias,* même pour ce roman écrit postérieurement et plus célèbre, l'*Affaire Clémenceau,* on est obligé de faire quelques réserves. On ne trouve pas dans ces œuvres cette unité et cette maîtrise de composition qui sont l'une des qualités dominantes du théâtre de Dumas fils; l'étude des mobiles qui déterminent les actes des personnages y est parfois remplacée par des dissertations d'auteur. En revanche, quand on arrive aux situations vraiment dramatiques, l'admirable artiste doué pour la scène reparaît; le dialogue se précipite, net, sobre, incisif, et le lecteur, fortement secoué, est entraîné dans un courant d'émotion irrésistible.

A. Theuriet, *Discours à l'Académie.*

XXIII

OCTAVE FEUILLET

Ce que je veux dire bien haut, c'est mon admiration pour l'art achevé avec lequel M. Octave Feuillet compose ses romans. Ils ont la forme parfaite : ce sont des statues de Praxitèle. L'idée s'y répand comme la vie dans un corps harmonieux. Ils ont la proportion, ils ont la mesure, et cela est digne de tous les éloges. On a voulu faire mieux depuis, et l'on a fait des monstres, on est tombé dans la barbarie. On a dit : « Il faut être humain. » Mais qu'y a-t-il de plus humain, je vous prie, que la mesure et l'harmonie? Être vraiment humain, c'est composer, lier, déduire les idées; c'est avoir l'esprit de suite. Être vraiment humain, c'est dégager les pensées sous les formes, qui n'en sont que les symboles; c'est pénétrer dans les âmes et saisir l'esprit des choses. C'est pourquoi M. Octave Feuillet est plus humain dans son élégante symétrie et dans son idéalisme passionné, que tous les naturalistes qui étalent indéfiniment devant nous les travaux de la vie organique sans en concevoir la signification. L'idéal, c'est tout l'homme.

Ce qui me charme profondément dans l'œuvre du maître, c'est ce bel équilibre, ce plan sage, cette heureuse ordonnance où je retrouve le génie français contre lequel on commet de toutes parts tant et de si monstrueux attentats. J'éprouve comme une piété reconnaissante pour les talents ordonnés et lumineux, dont les œuvres portent en elles cette vertu suprême : la mesure.

Anatole France, *la Vie littéraire;* Calmann-Lévy.

XXIV

LES GONCOURT

Les Goncourt sont des réalistes en ce sens qu'ils regardent de près et peignent avec fidélité ce qu'ils ont vu, et rien que ce qu'ils ont vu. Mais il faut ajouter tout de suite que la recherche du rare, des types rares, des sentiments rares et des mots rares est justement le contraire du réalisme. Or, cette recherche est caractéristique du talent des Goncourt. Ils sont des délicats, des raffinés. Ils n'ont rien fait, comme on dit, que de très « distingué ». Ce sont des artistes dédaigneux de tout ce qui n'est pas purement artistique. Et c'est en ce sens que s'est exercée leur influence... Leur œuvre, ç'a été l'effort le plus persévérant, le plus consciencieux et le plus laborieux pour vider la littérature de son contenu.

R. Doumic, *Portraits d'écrivains;* Delaplane.

XXV

A. DAUDET

Romancier, Alphonse Daudet est très original et très grand. Le réaliste, c'est lui, et non M. Zola: l'auteur lui-même des *Rougon-Macquart* le confessait loyalement. Daudet est comme « hypnotisé » (c'était son mot) par la réalité. Il « traduit » ce qu'il a vu, et le transforme, mais seulement ce qu'il a vu. Ses livres, construits sur des impressions notées (les fameux « carnets »), participent encore quelquefois du décousu de ces impressions, en même temps qu'ils en conservent l'incomparable vivacité. — Ses personnages ne nous sont présentés que dans les moments où ils agissent; et il n'est pas un de leurs sentiments qui ne soit accompagné d'un geste, d'un air de visage, commenté par une attitude, une silhouette. C'est à cause de cela qu'ils nous entrent si avant dans l'imagination et qu'ils nous restent dans la mémoire... Les personnages des romans « psychologiques » redeviennent pour nous, la lecture finie, des ombres vaines. Mais, presque autant que le pesant Balzac, Daudet, de sa main légère, pétrit des êtres qui continuent de vivre, et « fait concurrence à l'état civil ».

Ce réaliste est cordial. Il aime; il a pitié; il ne dédaigne

point. Il s'est préservé de ce pessimisme brutal et méprisant qui fut à la mode et qui s'appela, on ne sait pourquoi, le naturalisme. Alphonse Daudet a été, dans un coin de tous ses livres, le poète affectueux des petites gens et des humbles destinées.

Mais ce réaliste à mi-côte est aussi un grand historien des mœurs, et qui s'est trouvé aisément égal aux plus grands sujets.

JULES LEMAÎTRE, *Figaro,* pour les obsèques de Daudet.

XXVI

F. FABRE

A quoi tient-il que M. Fabre n'ait jamais eu ce qu'il appelle la grande réputation? A l'isolement volontaire dans lequel il a vécu, à ce qu'il y a chez lui de peu « moderne » ou même de peu « parisien ». Je crois qu'il ne perdra rien pour attendre. Il a fait quatre ou cinq livres qui resteront, des livres qui ne sont, à vrai dire, ni parisiens ni modernes, mais qui sont humains.

G. PELLISSIER, *Études de littérature contemporaine;* Perrin.

XXVII

A son réalisme si sain, si probe, si rigoureux, toujours hardi, jamais brutal, toujours franc, jamais grossier, il allie sans disparate une poésie pleine de largeur, de fraîcheur et de charme.

MAURICE PELLISSON, notice en tête des *Pages choisies* de F. Fabre; Delagrave.

DISSERTATIONS ET LEÇONS

I

Marquer les différences qui existent entre le roman de Mme de la Fayette et la tragédie française au XVIIe siècle.

(AGRÉGATION DES LETTRES. — Leçon, 1901.)

II

Mme de la Fayette et Mme de Sévigné comparées, surtout comme écrivains.

(AGRÉGATION DES LETTRES. — Leçon, 1901.)

III

Daniel Huet disait que la lecture est exclusivement un amusement d'honnête paresseux. Est-ce vrai de la *Princesse de Clèves?*

(Paris. — DEVOIR D'AGRÉGATION, juin 1900.)

IV

Examiner ce mot d'un critique contemporain :
« Le roman est le genre littéraire qui supporte le moins la médiocrité. » Est-ce vrai? et si c'est vrai, quelle en est la raison?

(Paris. — LICENCE ÈS LETTRES, nov. 1904.)

V

Le roman historique à l'époque romantique.

(Bordeaux. — LICENCE ÈS LETTRES, juillet 1902.)

VI

Étudier dans Mérimée le pessimisme ironique.

(Dijon. — LICENCE ÈS LETTRES, 1898.)

VII

Indiquer la nature du plaisir que nous procure la lecture de ces trois œuvres romanesques si différentes, la *Princesse de Clèves*, les *Martyrs*, *Salammbô*.

(Lille. — Licence ès lettres. — Composition, juillet 1899.)

VIII

Comment expliquez-vous la prodigieuse fortune du roman dans le XIXe siècle?

(Lille. — Licence ès lettres. — Composition, 1896.)

IX

Qu'est-ce que G. Sand a apporté de nouveau dans l'évolution de la pastorale avec la *Petite Fadette?*

(Nancy. — Licence ès lettres. — Composition, nov. 1903.)

X

De la précocité psychologique et de la fausse paysannerie dans la *Petite Fadette* de George Sand.

(Nancy. — Devoir d'agrégation, 1904.)

XI

Gustave Flaubert, qui a voulu être le chef de l'école réaliste en France, a donné pour principe fondamental à sa théorie de l'art impersonnel la formule suivante : « L'artiste ne doit pas plus apparaître dans son œuvre que Dieu dans la nature; l'homme n'est rien, l'œuvre tout. » Est-ce vrai? Est-ce possible? est-ce souhaitable?

(Nancy. — Licence ès lettres, 1899.)

XII

Molière a mis au théâtre un avare, tyran de sa famille; Balzac a développé la même situation dans un roman. Cependant

Grandet nous frappe autrement qu'Harpagon : celui-ci répugne, mais en excitant le rire, tandis que celui-là fait frémir. On voudrait savoir ce qui, dans la diversité de l'impression produite par ces deux peintures, s'explique par la différence des temps, par celle des genres littéraires, par celle de l'humeur des deux écrivains.

(Certificat d'aptitude a l'enseignement secondaire des jeunes filles, 1897.)

XIII

« Je suis de ceux pour qui la connaissance d'un livre peut devenir un véritable événement moral. Le peu de bons ouvrages dont je me suis pénétrée depuis que j'existe, a développé le peu de bonnes qualités que j'ai. Je ne sais ce qu'auraient produit de mauvaises lectures. Je n'en ai pas fait, ayant eu le bonheur d'être bien dirigée dès mon enfance. Il ne me reste donc à cet égard que les plus doux et les plus chers souvenirs. » En vous inspirant de ces réflexions de George Sand, dites quels sont, d'après votre expérience personnelle, les avantages des bonnes lectures et les inconvénients des mauvaises.

(Agen. — Lycée de jeunes filles, 5e année.)

XIV

Le romancier ne doit-il songer qu'à peindre la vie, ou doit-il avoir, en la peignant, une préoccupation morale?

(Besançon. — Lycée de jeunes filles.)

XV

La poésie du labour, d'après George Sand.

(Cambrai. — Collège de jeunes filles, 6e année.)

XVI

« Les nations les plus légères elles-mêmes, si elles pouvaient réfléchir un instant, seraient étonnées de tout ce qu'elles ont conservé de leur passé. » (Flaubert.)

(Clermont. — Lycée de jeunes filles. Devoir de 5e année.)

XVII

Harpagon, type de création classique, et Grandet, type de création moderne.

(Fénelon. — Devoir de 6e année.)

XVIII

« Ne vous plaignez jamais du travail, même ingrat, et acceptez-le comme une bonne chose. Les trois quarts de la vie sacrifiés à un devoir quelconque font le dernier quart très fort et très vivant. » (G. Sand.)

(Fontenay-aux-Roses. — Devoir de littérature.)

XIX

Quelle idée vous faites-vous de Lesage? et pourquoi est-il difficile de juger son temps sans prononcer son nom?

(Fontenay-aux-Roses. — Leçon.)

XX

Mme de Staël et George Sand.

(Fontenay-aux-Roses. — Leçon.)

XXI

Comment feriez-vous comprendre à des élèves de 3e année d'école normale l'intérêt sérieux que peut offrir l'étude de certains romans avant le XIXe siècle?

(Fontenay-aux-Roses. — Leçon.)

Villefranche-de-Rouergue. — J. Bardoux, impr.

LA CRITIQUE AU XIX[e] SIÈCLE

VILLEMAIN ET NISARD

I

Coup d'œil sur les origines de la critique moderne.

Nous n'avons pas inventé la critique. Sans remonter aux anciens et pour ne pas sortir de la France, il est évident que la critique a dû naître, non pas au temps primitif où le génie national se manifestait dans son énergie un peu âpre, mais plus tard, quand, assoupli et affiné par des influences nouvelles, il aura pris goût à comparer et à juger les choses de l'esprit. Cette comparaison même n'est guère possible, ou du moins n'offre d'intérêt un peu large que si elle emprunte ses termes à telle littérature ancienne ou étrangère. Quand les Français se firent une idée nette des règles et de la perfection de l'art telles que les peuples privilégiés de l'antiquité les avaient connues, ils eurent un commencement d'esprit critique, sans faire de la critique, et même en admirant avec idolâtrie ces premiers modèles. Quand ils étendirent cette étude à la connaissance des nations étrangères et de leurs divers génies, ils élargirent une conception encore étroite, et pénétrant, non sans efforts, des conceptions parfois opposées, écartant ou humanisant un idéal vieilli, qui ne serait plus l'idéal s'il n'embrassait pas toutes les formes supérieures de la beauté, ils conquirent, avec le plaisir de tout comprendre, le droit de tout juger.

L'idée d'une beauté antique, plus haute et pleine que l'art gaulois, nous la devons à la Renaissance.

Le XVII[e] siècle réalisa et fixa pour toujours dans une littérature classique l'idéal confusément rêvé par la Renaissance, mais prétendit en donner la formule, et la faussa ou la rétrécit tout au moins pour vouloir trop la préciser.

Se dégageant peu à peu de l'autorité en matière de littérature, comme de toutes les autres, le XVIIIe siècle porta dans la critique, d'une part sa curiosité raisonneuse, qu'aucune piété pour les choses antiques n'attendrissait; d'autre part, des instincts, des sentiments nouveaux et des vues déjà plus étendues sur la littérature des pays voisins.

Ainsi préparé, pressé, d'ailleurs, et fécondé par quelques-uns de ces événements qui renouvellent l'âme d'un pays, le XIXe siècle fut pour la critique la véritable Renaissance. Loin de méconnaître l'idéal antique, il en a révélé la simplicité profonde, fardée par les prétendus héritiers des classiques. Loin de sacrifier le génie français au génie anglais ou allemand, il l'a instruit de ses origines, il l'a averti de ses destinées, il n'a demandé pour lui aux littératures étrangères, ou, en tout cas, il n'a retenu que ce qui pouvait l'enrichir sans le corrompre. Toutes les grandes idées ont été remuées, tous les grands sentiments approfondis.

Au fond, qu'est-ce que l'histoire de la critique? C'est en grand l'histoire, sans cesse reprise, de la querelle des Anciens et des Modernes. Bien avant le XIXe siècle, la critique a eu ses romantiques comme ses classiques, qui souvent étaient classiques et romantiques à la fois. Pourquoi du Bellay lance-t-il son manifeste comme on jetterait un appel aux armes? Parce que l'inspiration gauloise de Marot ne suffit plus aux imaginations françaises. L'école de Ronsard représenterait donc — on l'a dit — le romantisme en face d'un classicisme rétréci? Point du tout : Ronsard n'est pas plus romantique que Marot n'est classique. C'est de l'antiquité que son disciple du Bellay attend le renouveau. Voyez de quel ton son disciple plus lointain, Mathurin Régnier, protégera « toute l'antiquaille » contre les dédains de Malherbe, ce moderne exaspéré que nous nous obstinons à prendre pour un classique endurci. Retiré dans sa librairie, Montaigne n'a garde d'intervenir dans ces querelles : si pourtant vous doutiez qu'à l'occasion il pût être un critique d'un goût assez pur, formé par la lecture des anciens, et aussi d'un sens assez moderne, ouvrez son chapitre *des Livres*. Il adore les historiens et moralistes d'autrefois, qui l'aident si puissamment à connaître l'homme; mais il n'aime guère moins les livres, anciens et modernes, qui, dans les intervalles de sa grande enquête, lui procurent un honnête amusement; il est critique dogmatique et critique « impressionniste » à sa manière.

Il est bien clair que Pascal, s'il daigne traverser la critique,

n'y représentera jamais que l'intelligence et l'âme d'un Pascal. Mais la préoccupation d'un idéal antérieur et supérieur dominera tout le XVIIe siècle, qui croira ne pouvoir créer qu'en imitant; et cette préoccupation finira par devenir une obsession. Le pauvre grand Corneille, dans ses *Examens* et ses *Discours*, épuisera son ingéniosité d'avocat normand à prouver qu'il est scrupuleux disciple d'Aristote, sans convaincre personne, alors qu'il lui eût été si facile et plus glorieux d'être ouvertement ce qu'il était, Pierre Corneille, Français, Espagnol et Romain. Si les *Préfaces* de Racine sont une œuvre de critique moins torturée, c'est que Racine avait pris soin d'avoir pour lui à l'avance les Grecs et Boileau, et combien Racine pourtant est moderne, bon gré, mal gré! Boileau et Perrault, Fénelon et Lamotte, voilà le conflit engagé entre anciens et modernes; mais Boileau est moins fidèle disciple des anciens qu'il ne croit en combattant les modernes, et Fénelon est plus moderne qu'il ne voudrait peut-être en défendant les anciens[1]. Surtout vers la fin du siècle, quand les lois littéraires ont commencé, pour ainsi dire, à s'épaissir en se figeant, mais quand aussi des souffles nouveaux viennent de l'avenir, le critique écrivain qui n'est pas né copiste est gêné souvent pour se tracer à lui-même une règle et pour s'y tenir. Le critique original des *Ouvrages de l'esprit* est aussi l'imitateur de Théophraste et le partisan résolu des anciens. Il soupire donc après la simplicité antique, que les modernes ne ressaisiront peut-être jamais, et, comme s'il désespérait tout le premier d'y atteindre, il n'est pas simple.

Au moment où le XVIIIe siècle va s'ouvrir, les hommes de goût en France paraissent se distribuer en trois groupes. Les purs disciples de Boileau admirent les anciens pour des raisons qui ne sont pas toutes les plus justes, et, persuadés que sa doctrine est l'héritière directe de celle des anciens, prônent l'*Art poétique* comme un code infaillible. D'autres, mal éclairés sur les vrais caractères de la beauté antique, mais peu disposés à subir un culte qui avait son intolérance, sentant, d'ailleurs, avec une vivacité particulière, ce qu'avaient de nouveau les œuvres nouvelles, étaient naturellement enclins à préférer ce qu'ils comprenaient mieux. D'autres enfin, — quelques délicats, — capables de goûter, d'un même esprit et d'un même cœur, ce qui, chez les anciens, a mérité de rester toujours jeune et ce qui, chez les modernes, mérite de devenir

1. Voir nos fascicules de Pascal, Corneille, Racine, Boileau, Fénelon, la Bruyère et des grands écrivains du XVIIIe siècle.

classique à son tour, ne se pressaient pas de prendre parti, heureux de cumuler des jouissances dont on ne permettait aux autres que la moitié. Les deux camps n'étaient pas toujours si nettement tranchés que le donnaient à croire de bruyantes polémiques. Fontenelle, qui prolonge le XVIIe siècle jusqu'au cœur du XVIIIe, mais qui, par l'esprit, est du XVIIIe dès le temps de Racine, est un pur moderne, une intelligence critique et déjà positive. Mais dans quel parti enrôlerez-vous un Voltaire?

Disciple des Boileau et des Racine, il l'est assurément ou s'efforce de l'être; et pourtant ne semble-t-il pas, à bien des égards, le continuateur des Perrault et des Lamotte, l'émule des Fontenelle? Il a reçu une éducation toute classique; mais, s'il goûte Horace, Homère lui échappe. Le voici qui proclame son respect presque religieux pour les grands écrivains du siècle de Louis XIV; mais il n'en est pas un qui n'ait senti la pointe acérée de ses épigrammes. Critiquer est pour lui un besoin; mais, quoi qu'on dise, il sait admirer, sachant comprendre, et c'est pourquoi il lui arrive, sans mauvaise foi aucune, d'admirer en bloc ce qu'il vient de critiquer en détail. C'est l'homme des règles, et parfois des règles tyranniques; mais c'est aussi l'homme d'un temps qui se transforme et dont il pressent, dont il s'approprie quelquefois les aspirations les moins conformes à sa nature. Le *Temple du goût* vous semble étroit dans son élégance? Ouvrez le *Dictionnaire philosophique,* aux articles littéraires : à travers les prescriptions vieillottes vous sentirez passer par intervalles le souffle des temps nouveaux. Les anciens, les modernes, que veulent dire ces termes autour desquels on combat? La nature, dit Perrault, n'est point bizarre : elle n'a pu réserver ses dons à certains pays, dans certains temps, et pour toujours. Sans doute : « Mais il se pourrait qu'elle eût donné aux Athéniens un terroir et un ciel plus propres que la Westphalie et le Limousin à former de certains génies. Il se pourrait bien encore que le gouvernement d'Athènes, en secondant le climat, eût mis dans la tête de Démosthène quelque chose que l'air de Clamart et de la Grenouillère et le gouvernement du cardinal de Richelieu ne mirent point dans la tête d'Omer Talon et de Jérôme Bignon. » Le sens historique n'est pas, au fond, distinct du sens critique, et Voltaire est un historien. Dès 1727, il écrivait, dans son *Essai sur la poésie épique :* « Il faut peindre avec des couleurs vraies, comme les anciens, mais il ne faut pas peindre

les mêmes choses. » C'est à peu près, en prose, le vers d'André Chénier :

> Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

En attendant que Chénier, les écrivains et les artistes néo-grecs de la fin du siècle ressuscitent l'antiquité vraie, l'école qu'on peut appeler l'école de la nature, quoique, dans l'expression, elle ait manqué souvent de naturel, remonte à la source des grands sentiments, et en fait jaillir un flot profond. La nature de Diderot? s'écrie-t-on. La sienne? Oui, et aussi celle des autres, dont la sienne est distincte par certains traits individuels, mais non par son fond. Et, comme cette nature est chaleureuse, la critique de cet homme aux impétueux mouvements d'âme sera chaleureuse et impétueuse comme lui. « C'est bien à lui que revient l'honneur d'avoir introduit le premier chez nous la critique féconde des beautés, qu'il substitua à celle des défauts. » (Sainte-Beuve.) Critique d'art ou critique littéraire, peu importe : c'est un critique que Diderot, puisqu'il comprend Térence aussi bien que Shakespeare, et Richardson aussi bien que Greuze. Rousseau n'est pas un critique : il ne sort pas de son « moi », ou, quand il en sort, il y ramène tout. Mais tous ces hommes de la seconde partie du xviiie siècle virent dans le *génie* une puissance divine et fatale, qu'il est inutile, impie, d'enchaîner par des règles. Cette impuissance des règles, même dictées par les anciens, et cette souveraineté du génie, Marmontel les affirme dans ses *Éléments de littérature;* il fait consister l'originalité dans le *génie*, non dans le *goût*. Est-ce pour cela que M. Brunetière le déclare « déjà romantique »? Mais Saint-Lambert dit de même : « Le goût est souvent séparé du génie... Les règles et les lois du goût garrotteraient le génie : s'il les brise, c'est souvent pour voler au sublime, au pathétique, au grand[1]. » C'est là une doctrine commune aux encyclopédistes : elle eût pu les mener loin s'ils en eussent démêlé toutes les conséquences. Mais, travaillé par d'autres soins, le xviiie siècle aboutit à cette grande chose, la Révolution, et à ce petit homme, la Harpe, dont le petit compas prit l'exacte mesure du génie.

1. Encyclopédie, art. Génie.

II

La Harpe et les critiques de l'Empire.

Jean-François de la Harpe (1739-1803) fut d'abord un homme de lettres à la suite de Voltaire. Aussi resta-t-il voltairien, littérairement, au fond de l'âme ou plutôt de l'esprit, même quand il affecta de ne plus l'être d'aucune façon. Je ne sais cependant si Sainte-Beuve a raison d'écrire : « Il étend, il développe et il applique les principes du goût de Voltaire ; » car il n'est pas si facile, nous venons de le voir, de définir les éléments complexes et quelquefois contradictoires du goût de Voltaire; mais on ne se risque guère à garantir que ce goût, souvent étroit, ne doit pas l'être toujours. L'essence de la curiosité voltairienne, c'est d'approfondir peu de choses, mais d'en deviner beaucoup. Si, comme on l'a dit, comme il paraît superflu de le démontrer, la Harpe donne le dernier mot du classicisme, il ne continue qu'un certain Voltaire, et qui n'est pas le plus grand. Il fixe dans une formule définitive et forcément incomplète une doctrine souple et toujours en mouvement.

Sainte-Beuve a beaucoup plus certainement raison lorsqu'il ajoute : « Dans l'expression comme dans les idées, il trouve ce qui se présente d'abord et qui est à l'usage de tous... Il est excellent pour donner aux esprits une première et générale teinture. » Qu'est-ce à dire, sinon qu'il a été professeur plus que critique? Entre les deux professions il n'y a point d'incompatibilité, il y a même des analogies assez marquées. Des professeurs sont devenus sans effort des critiques; des critiques n'ont rien perdu à avoir professé. Mais il y a une race de critiques qu'on sent nés professeurs, avec la vocation de régenter et de dogmatiser. La Harpe est en cela le précurseur de Nisard. Ses débuts académiques et dramatiques ne le prédestinaient pas à ce rôle. C'est pourtant dans un établissement d'enseignement supérieur privé qu'il fit ses nouveaux débuts dans la critique orale, à la veille de la Révolution. Cet établissement, qui fut tour à tour le Musée, le Lycée et l'Athénée, ouvert le 11 décembre 1781 par Pilâtre des Roziers, n'était pas de caractère si frivole, puisqu'on y faisait des cours sur la fabrication des étoffes et sur la teinture. C'était, par un côté, une sorte d'école pratique des sciences et de conservatoire des arts et métiers,

à l'usage des gens du monde. Mais les professeurs de sciences au Lycée s'appelèrent Condorcet, Fourcroy, Monge; les professeurs de lettres, la Harpe, Marmontel, Garat. Les cours de lettres ne vinrent d'ailleurs que plusieurs années après les cours de sciences. Mais quatre langues vivantes étaient enseignées. On voit que, dans son ensemble, cet enseignement avait un caractère pratique et moderne. Lors donc qu'après la mort tragique de Pilâtre (1785), le Lycée, fondé par souscription, remplaça le Musée, le ton et les limites du cours qu'y devait professer la Harpe y étaient d'avance indiqués; il n'avait rien à inventer, mais tout à vulgariser et à condenser, au profit d'un public qui sentait le besoin de compléter son éducation littéraire.

Mais ce cours se faisait dans des conditions qui n'étaient pas favorables à la littérature désintéressée : ce public eût apporté au « conférencier » l'écho des préoccupations, des événements du dehors, s'il n'y eût été lui-même attentif. Les vicissitudes de l'homme politique, chez la Harpe, expliquent les vicissitudes du critique.

Il fut d'abord un foudre de libéralisme, de républicanisme même. Il soulevait les acclamations de son auditoire en s'écriant : « Dieu n'a point fait de rois, mais des hommes! » Sous la Terreur, il professait en bonnet rouge; ses collègues en faisaient autant, d'ailleurs, et c'était là une mesure générale prise par l'administration du Lycée. Mais c'était faire du zèle, apparemment, que demander qu'on ôtât des tragédies les maximes monarchiques et qu'on effaçât les armoiries royales sur les couvertures des livres de la Bibliothèque nationale. Zèle inutile : en 1794, la Harpe subit une détention de quatre mois. Quand il sortit de prison, la grâce lui avait ouvert les yeux; il était désabusé de ses erreurs philosophiques et politiques. Dès lors, ce voltairien se retourna contre les philosophes, ce révolutionnaire contre la Révolution. On écoutait, nous dit-il, l'orateur (c'est *le lecteur* qu'il faudrait dire, car les leçons étaient lues) « avec une sorte de silence sombre et inquiet : il semblait que l'on eût peur d'entendre ce qu'il n'avait pas peur de dire ». Mais c'est lui qui le dit de lui-même : ne grandit-il pas un peu son rôle et son courage?

On veut croire, avec Chateaubriand, avec Benjamin Constant, avec Sainte-Beuve et M. Dejob, que cette palinodie fut sincère. Toutefois, on ne voit pas bien la transition. On comprendrait la conversion foudroyante et radicale, aidée par l'horreur de

la prison et la crainte de pis encore. Sainte-Beuve a peint cette « révolution de cœur » en citant un touchant récit de la Harpe. Mais ce que Sainte-Beuve n'a pas vu, c'est que, pendant les trois années qui suivirent son emprisonnement (1794-1797), la Harpe, s'il fut un chrétien, — un chrétien singulièrement âpre, personnel et vindicatif! — ne fut nullement un royaliste : il composait une ode patriotique, il se laissait nommer professeur à l'Ecole normale créée par la Convention; il s'écriait, en flétrissant les terroristes : « Non, tous ces crimes ne sont point notre Révolution : car ils ne l'ont pas détruite, et le crime se détruit toujours lui-même. Non, leur tyrannie n'est point notre liberté : car leur tyrannie a passé, et notre liberté ne passera point. Redisons à l'Europe et à la postérité : « Jugez notre République non par ce qu'elle a souffert, mais par ce qu'elle a fait. » Comment se fait-il donc qu'à partir de 1797 la Harpe donne, et dans sa chaire et à la tribune des sections, des preuves d'un royalisme si fervent? Est-il vraisemblable que, sans raison grave, la Harpe ait alors cette brusque révélation qu'il n'avait pas eue aux heures dures de la prison, ni au lendemain? Rappelons-nous, d'autre part, les admirables épigrammes de Lebrun, ce mot de Mme Panckoucke sur le « petit monstre d'orgueil », les ironies de Pauline de Meulan sur « le citoyen la Harpe », incrédule de la veille, qui à propos de tout déclame contre le fanatisme d'irréligion. Sans rien affirmer, nous nous figurons que la « conversion » de la Harpe était déjà commencée vers l'époque de la Révolution, à la suite de mésaventures personnelles de plus d'un genre; que, sous la Révolution, s'il se montra farouche à ce point, c'est justement par absence de conviction et par peur; qu'il prit ensuite, en des temps moins dangereux, sa revanche d'une trop longue contrainte. Son brusque christianisme, dépourvu de toute modestie et de toute charité, dépassa toute mesure alors, comme celui de tous les néophytes encore mal affermis dans leur foi, et alla jusqu'à absoudre l'Inquisition.

Ce qu'il y eut de personnel et, sous la froideur didactique, de passionné — en sens divers — dans le cours oral de la Harpe (le cours écrit, publié seulement en 1801, deux ans avant sa mort, ne gardera trace que des passions dernières), son réel succès, non seulement devant le public mondain du Lycée, mais dans la chaire de l'Ecole normale récemment fondée, la vivacité des approbations ou des critiques soulevées par tel jugement devenu pour nous si banal, s'expliquent surtout par le

caractère mobile, peu sûr, mais vivant, d'un orateur qui veut plaire, et qui plaît, sincère en quelque sorte jusque dans sa versatilité, car lorsqu'on garde toujours les yeux fixés sur le public, on devient public bientôt, et l'on reçoit du public les sentiments qu'on lui renvoie. Ajoutez-y, pour être juste, la nouveauté d'une entreprise dont la Harpe n'a pas tort de se faire honneur dans sa préface : « C'est ici, je crois, la première fois, soit en France, soit même en Europe, qu'on offre au public une histoire raisonnée de tous les arts de l'esprit et de l'imagination, depuis Homère jusqu'à nos jours. » Un tel programme était, il est vrai, plus ambitieux encore que nouveau, à l'aurore d'un siècle qui sera le siècle critique par excellence et qui aura tout à faire pour éclairer tant d'obscurités de l'histoire, des institutions et des mœurs anciennes, des littératures.

Héritier, non des connaissances étendues, mais des préjugés de Voltaire, il était le moins antique des hommes : c'est dire ce que vaut, pour le lecteur moderne, une partie notable de son *Cours*. Villemain, beaucoup plus « grec », ne craindra pas de dénoncer cette grave faiblesse de son prédécesseur : « Un homme dont il faut parler avec une estime vraie, un homme qui avait porté dans la critique ce qu'il y a de plus rare peut-être, l'éloquence et l'émotion, La Harpe, est supérieur sous plus d'un rapport, quand il n'a d'autre antiquité à examiner que le XVIIe siècle. Mais la vraie, la vieille antiquité lui échappe à demi. Souvent il a l'air de n'avoir pas lu les écrivains dont il parle avec admiration[1]. » Et Villemain le prouve sans peine. Du moins, la Harpe possède à fond notre siècle classique? Oui, si l'on entend parler des tout à fait grands hommes et tout à fait grandes œuvres, si, de plus, analyser clairement et copieusement un ouvrage, c'est le pénétrer. Il ne faut pas trop médire, sans doute, de ces amples analyses où il se complaît; elles remplacent les dissertations scolastiques d'autrefois sur les principes d'Aristote. Mais on voudrait çà et là un trait plus fortement caractéristique, un jugement plus vivement senti. Il sent Racine, peut-être à travers Voltaire, mais il le sent. Sent-il de même la hauteur généreuse de Corneille, l'humaine profondeur du génie de Molière? Les esprits plus robustes que délicats l'attirent peu ; les qualités gauloises ou purement françaises l'inquiètent. Pascal devait lui paraître moins vraiment grand que Boileau. Même pour le XVIIe siècle, donc, il faudrait distinguer.

1. *Tableau de la littérature au dix-huitième siècle,* chap. II.

Que dire de ce qui touche au xviiie siècle? La Harpe en est par la passion plus encore que par le goût. Il ne peut pas ne pas prendre parti. Le cours de Villemain, considéré sous un certain angle, sera une perpétuelle rectification du cours de la Harpe, dont le souvenir demeure au fond de la plupart des esprits. Quand Villemain préfère Shakespeare à Voltaire tragique, il sait et dit qu'il contredit la Harpe. Quand il accumule les précautions oratoires autour d'un éloge — combien réservé! — de Rousseau, l'orateur du xviiie siècle et, d'avance, de la Révolution, sous la monarchie, quand il s'écrie: « Justice et pitié pour le génie de Rousseau! » c'est que la Harpe n'a eu pour ce génie troublé ni pitié ni justice. Nons pouvons le trouver insuffisamment juste lui-même pour Diderot, qu'il loue cependant comme conteur et critique; mais la Harpe a relégué Diderot dans la classe des sophistes, et Villemain, soyons-en sûrs, paraît hardi lorsqu'il l'en retire pour le placer le premier « peut-être » après les grands génies du xviiie siècle. Voulez-vous connaître les faiblesses de la Harpe? Lisez Villemain. Voulez-vous sentir le mérite original de Villemain? Lisez la Harpe.

Ce qui est nouveau, ici, c'est l'idée première du *Cours,* ce n'est ni le plan, ni l'exécution. Son contemporain Ginguené jugeait étroit et banal le plan du cours *lu* (malgré les règlements) à l'École normale, et à l'histoire des littérateurs classés par genres proposait de substituer une sorte d'histoire comparée des littératures, où l'on se demanderait « quels furent les rapports entre les productions de l'esprit, la politique et les mœurs publiques[1] ». C'est en 1800 que parut le livre de Mme de Staël, *de la Littérature dans ses rapports avec les institutions.* L'esprit public était donc averti; mais la Harpe, satisfait d'être un professeur de bon goût, n'essayera jamais d'être un historien, et il faut être historien pour être critique. Voltaire, dans ses mauvais jours, avait rétréci le temple du goût édifié par Boileau : il trouva moyen de rétrécir le temple rétréci par Voltaire. Un Chateaubriand l'a garanti « esprit droit, éclairé, impartial au milieu de ses passions, capable de sentir le talent, de l'admirer ». On devine que la Harpe, vieillissant et converti, n'a pas été parmi les détracteurs du *Génie du christianisme.* Sans nier l'effort, plus ou moins énergique, plus ou moins heureux, de la Harpe vers l'impartialité, on se demande s'il est possible de conclure, avec Sainte-Beuve, qu'il est bon d'avoir

1. *Décade philosophique,* 30 ventôse an III.

passé par la Harpe, même quand on doit bientôt en sortir. Pris entre les critiques classiques de la bonne époque et les critiques de l'école moderne, la Harpe ne marquera jamais qu'un anneau de la chaîne qui relie Boileau à Nisard.

L'Athénée, qui remplaça, en 1803, le Lycée abandonné par la Harpe pour l'École normale, et qui devait durer une trentaine d'années, donna aussi naissance à des cours écrits de littérature, à ceux de M.-J. Chénier, le critique trop ingénieusement ironique d'*Atala;* de Népomucène Lemercier, qui passa en son temps pour un révolutionnaire; de Ginguené, l'auteur de l'*Histoire littéraire d'Italie,* titre significatif et qui rappelle le bienfait principal peut-être de ces leçons antérieures à celles de la Sorbonne : elles préparèrent un public de lecteurs ou d'auditeurs pour Mme de Staël et Sismondi, pour Fauriel et Villemain.

L'œuvre de la Harpe, œuvre de réaction ou de restauration littéraire, dirigée contre les encyclopédistes et Rousseau, avec des ménagements toutefois pour leur postérité indépendante, pour Chateaubriand, restaurateur lui-même dans un domaine différent, cette œuvre fut secondée, à cette époque de transition, par Geoffroy (1743-1814), critique dramatique des *Débats*, et complétée par Dussault (1769-1824), Hoffmann (1760-1828), de Féletz (1767-1850). L'ancien abbé Geoffroy, Breton obstiné, d'un savoir étendu et solide, mais d'une âpre franchise, qui ne connaissait ni les nuances ni quelquefois la mesure, en particulier lorsque Voltaire et les voltairiens étaient en jeu, s'était persuadé que les circonlocutions énervent la critique littéraire, et que le mot propre, quand il s'agit de spécifier un défaut, est le seul juste, le seul applicable, étant le seul expressif. « J'écris, disait-il, comme je suis affecté, et voilà pourquoi on me lit. » On lisait, en effet, beaucoup, et avec une ferveur d'estime qui nous étonne bien un peu, les bonnes grosses vérités, littéraires et autres, qu'il offrait chaque semaine à des lecteurs complices de ses rancunes, mais sensibles aussi au sérieux attrait du bon sens, même outré, même alourdi dans son expression familière. On a composé de ces feuilletons nourrissants une sorte de *Cours de littérature dramatique,* et l'on a eu tort : ce Sarcey du premier Empire vaut surtout par lui-même, par son épaisse bonhomie, sa sincérité bourrue, sa solide connaissance des choses du théâtre ancien et moderne.

Les *Annales littéraires,* où l'on a recueilli, en 1824, un certain nombre des articles de Dussault, ne laissent pas une impres-

sion si forte. C'est que Dussault est un personnage plus effacé que Geoffroy. Comment le saisir? Il semble vouloir se dérober aux prises. C'est peut-être une sorte de distinction neutre qui le caractérise, si l'on n'aime mieux admettre que son caractère est de n'en pas avoir. C'est un homme de sens, correct, soigneux, qui semble viser à se donner une attitude et un ton d'homme du monde dans la critique, mais qui n'y réussit pas, car « le vrai honnête homme est celui qui ne se pique de rien », et Dussault se pique d'être un bon écrivain. Il n'est pas même un écrivain, puisqu'on ne se souvient pas de ce qu'il a dit, après qu'il l'a dit. C'est le style sans couleur et sans accent de n'importe qui, traitant n'importe quoi : aucun défaut ne choque, mais aucune qualité ne frappe le lecteur. Cette pâle élégance fait regretter la rusticité vigoureuse de Geoffroy, qui ne s'amuse pas à caresser les surfaces. On aime mieux l'indépendance un peu ombrageuse et la sarcastique originalité de Hoffmann, auteur dramatique et critique, souvent amusant, toujours probe. C'est, avec Geoffroy, la figure la plus personnelle de cette école intermédiaire. Quant à l'abbé de Féletz, il a touché, par sa longue vie, à une époque beaucoup plus proche de la nôtre, car il a survécu près d'un demi-siècle à la Harpe, et il a eu pour successeur à l'Académie M. Nisard, déjà mûr. Au rapport de Sainte-Beuve, qui l'a bien connu, c'était un homme du monde au ton aisé, volontiers railleur, mais sans parti pris, un fin causeur, qui causait encore en écrivant. Cet abbé a traversé toute la période romantique sans être conquis, mais sans trop désespérer de l'avenir du « bon goût ».

Rangerons-nous, enfin, dans la catégorie des critiques ou dans celle des moralistes le conseiller intime de Chateaubriand, Joubert (1754-1824), celui qui définissait le goût « la conscience littéraire de l'âme »? Ou sa marque propre serait-elle précisément d'être un critique moraliste? On admirait autrefois à l'excès, et peut-être aujourd'hui l'on néglige trop tant de pensées d'un sens délicat, réduites à leur quintessence et enchâssées, non sans effort ni artifice, dans le cercle étroit et brillant d'une maxime. Il s'avouait tourmenté par l'ambition de mettre tout un livre dans une page, toute une page dans une phrase, et cette phrase dans un mot. Ce double travail de condensation et de ciselure a son danger comme il a son prix. On n'atteint au pensé qu'en s'éloignant trop du parlé. Seul des artistes en maximes, la Rochefoucauld a su dire « tout ce qu'il faut et rien que ce qu'il faut ». La Bruyère lui-même y a souvent

échoué. L'horreur du banal a jeté parfois Joubert dans la subtilité. S'il a travaillé pour sa propre satisfaction ou pour celle d'une élite de contemporains, il a été payé de sa peine; mais la postérité, même dans son élite, a moins de patience, ayant moins de loisir, et passe un peu vite devant un travail curieux qui lui voile trop un esprit et une âme vraiment rares, esprit d'un Attique, âme d'un philosophe platonicien et chrétien. Un homme capable de sentir ces formes diverses de la beauté était un critique, en puissance; mais il ne l'a été pleinement que pour quelques amis. Il n'en mérite pas moins d'occuper une place à part et au-dessus des critiques qui n'ont été que raisonnables.

III

Villemain.

Que restait-il à faire? Ce que Villemain a fait, et quelque chose de plus encore, car Villemain, plus clairvoyant qu'audacieux, a ouvert la voie où la critique devait marcher plutôt qu'il ne l'a parcourue. Mais toutes les critiques qui lui pourront être adressées ne tiennent pas contre ce fait : il est le vrai fondateur de la critique historique en France. Si sa renommée a perdu de son éclat, c'est précisément qu'il a trop réussi : ses héritiers l'ont fait oublier, mais c'est bien de lui qu'ils héritent. L'un d'eux, qui, loin de le dépasser, a ramené plutôt la critique en arrière, Nisard, s'est cru obligé pourtant de s'incliner devant « l'écrivain supérieur qui a élevé la critique à la hauteur de l'histoire et prouvé que la science littéraire n'est pas la moins relevée des sciences morales ».

Lorsque la Sorbonne, ouverte en 1811, s'agrégea, en 1816, Abel-François Villemain (1790-1867), le nouveau professeur d'éloquence française avait vingt-six ans : il avait déjà professé la rhétorique au collège Charlemagne, où il eut pour élève Michelet, qui lui doit beaucoup, et il s'était fait connaître par des éloges académiques, dont le premier est celui de Montaigne. A trente ans il sera académicien (1821). Ces précoces triomphes pèseront sur la vie d'un homme qui sera deux fois ministre sous la monarchie de Juillet, mais restera toujours un lettré délicat plus qu'un homme d'action. Bien qu'adorateur des modèles classiques, il fut de bonne heure très attentif au mouvement d'idées qui rajeunissait la critique et l'histoire : sincère

admirateur de Chateaubriand, à qui il consacrera plus tard une étude développée, il a connu Mme de Staël, il l'a vue « tout animée de cette vie puissante et de ce feu de génie qui brillait dans ses moindres entretiens, et qui lui donnait une nature de supériorité que l'on ne peut oublier ni retrouver ». Le *Génie du christianisme* (1802), les *Martyrs* (1809), l'*Allemagne* (1811), l'ouvrage de Sismondi, *de la Littérature du midi de l'Europe,* sous sa première forme (1813), les recherches de Fauriel sur les littératures étrangères, il n'ignorait aucun des livres décisifs, aucune des études érudites de ce temps, et toutefois il n'était pas un érudit, son *Tableau de la littérature au moyen âge* en fait trop foi. Pour être équitable envers lui, c'est d'après son autre cours de Sorbonne qu'il faut le juger : le *Tableau de la littérature au dix-huitième siècle,* publié en 1828, nous le révélera tout entier, tel qu'il s'est défini ailleurs en définissant le critique, assez différent de la Harpe.

Lorsque la critique est devenue nécessairement un genre de littérature, souvent ceux qui l'exerçaient n'ont pas respecté dans les autres un titre qu'ils portaient eux-mêmes. Ils semblaient oublier que la justice et la vérité sont la loi commune de tout écrivain, et que celui qui parle sur les livres des autres, au lieu d'en faire lui-même, n'est pas un ennemi naturel des gens de lettres, mais un homme de lettres moins entreprenant ou plus modeste. Cette injuste amertume, cette inimitié sans motif, est la cause des plus grands abus de la censure littéraire. Que le critique commence par aimer les beaux-arts d'un amour sincère ; que son âme en ressente les nobles impressions ; qu'il entre dans l'empire des lettres, non pas comme un proscrit qui veut venger sa honte, mais comme un rival légitime qui mesure sur son talent l'objet de son ambition, et qui veut obtenir une gloire, en jugeant bien celles des autres. Alors il sera juste, et sa justice accroîtra ses lumières...

Je sais qu'il est un goût acquis par l'étude, la lecture et la comparaison ; et je ne prétends pas en nier l'empire ni le mérite. C'est ce jugement pur et fin, composé de connaissances et de réflexions, que possédera d'abord le critique ; il a pour fondement l'étude des anciens, qui sont les maîtres éternels de l'art d'écrire, non pas comme anciens, mais comme grands hommes. Cette étude doit être soutenue et tempérée par la méditation attentive de nos écrivains, et par l'examen des ressemblances de génie, et des différences de situation, de mœurs, de lumières, qui les rapprochent ou les éloignent de l'antiquité. Voilà le goût classique ; qu'il soit sage sans être timide, exact sans être borné ; qu'il passe à travers les écoles moins pures de quelques nations étrangères, pour se familiariser avec de nouvelles idées, se fortifier dans ses opinions, ou se guérir de ses scrupules ; qu'il essaye, pour ainsi dire, les principes sur une grande variété d'objets, il en connaîtra mieux la justesse, et, corrigé d'une sorte de pusillanimité sauvage, il ne s'effarouchera pas de ce qui paraît nouveau, étrange, inusité ; il en approchera, et saura quelquefois l'admirer... Le goût n'exige pas une foi intolérante. Vous éprouverez qu'il adopte de lui-même, dans les combinaisons les plus nouvelles, tout ce qui est fort et vrai, et ne rejette que le faux, qui presque toujours est la ressource et le déguisement de la faiblesse... C'est au mauvais goût qu'il appartient d'être partial et

passionné : le bon goût n'est pas une opinion, une secte ; c'est le raffinement de la raison cultivée, la perfection du sens naturel. Le bon goût sentira vivement les beautés naïves et sublimes dont Shakespeare étincelle ; il n'est pas exclusif. Il est comme la vraie grandeur, qui, sûre d'elle-même, s'abandonne sans se compromettre.

Je sais que cette pureté, et en même temps cette indépendance du goût supposent une supériorité de connaissances et de lumières qui ne peut exister sans un talent distingué ; mais je crois aussi que la perfection du goût, dans l'absence du talent, serait une contradiction et une chimère. Pour être un excellent critique, il faudrait pouvoir être bon auteur. Le talent seul peut agrandir l'horizon du goût[1].

Il est, tout d'abord, un humaniste, le futur auteur de l'*Essai sur Pindare,* où il insérera, d'ailleurs, un éloge senti de Victor Hugo. Ce même Victor Hugo lui écrit : « Vous désaltérez votre esprit, *cette coupe grecque si délicatement ciselée,* aux saintes et limpides sources d'où la pensée humaine filtre et tombe goutte à goutte depuis tant de siècles[2]. » C'est à l'étude de l'antiquité grecque qu'il dut de connaître « le vrai génie de l'ode, c'est-à-dire l'émotion d'une âme ébranlée et frémissante comme les cordes d'une lyre ». Mais, tout en reconnaissant l'immense avantage qu'il prend par là sur la Harpe, ne le faisons pas « grec » outre mesure, ce critique qui, préoccupé de chercher une « leçon morale » dans la destinée d'André Chénier, ne salue dans le poète des *Idylles* que « l'espérance d'un beau génie ». Il a joué, au collège, le rôle d'Ulysse dans *Philoctète;* mais il ne s'en souvient que pour s'avouer assez faible helléniste. Nous ne le prendrons pas au mot quand il assure que les lambeaux de ce rôle qui lui sont restés composent le fond de son érudition grecque (XLIII). Cette érudition n'est point celle des frères Croiset; mais il a conscience qu'elle est chose assez nouvelle, puisqu'il en remarque l'absence (on le lui reproche) chez la Harpe et les hommes du XVIIIe siècle. C'est elle qui lui permet, au grand scandale de leurs disciples, d'opposer la simplicité vraie du théâtre grec à la simplicité fausse du théâtre de Voltaire, et même (III) à la simplicité relative de Racine.

L'éducation universitaire qu'il avait reçue et qu'il transmettait à de plus jeunes faisait des esprits délicats et pouvait faire des esprits virils, la Révolution venait de le prouver. Fin par nature plutôt que hardi, il avait de plus grandi dans un temps peu propice au développement de l'énergie : la Révolution s'y achevait en dictature. La génération des « hommes de Plutar-

1. *Discours et Mélanges littéraires* (discours de 1814).
2. Lettre du 9 mai 1856.

que » avait été fauchée, ou était arrivée au pouvoir et s'y était énervée. La jeunesse de Villemain fut pleine des souvenirs orageux de la Révolution, des grandeurs et des désastres de l'Empire. Il en garda une double impression ineffaçable. Jamais, en dépit de sa prudence quelquefois timide, il ne renia l'esprit de cette Révolution dont il marquait l'influence jusque sur le renouvellement de la littérature (LIX, LX), ni les doctrines des philosophes qui l'ont inspirée. Ils ont conduit la société française « vers un état plus juste et plus digne de l'homme » (XXIII). La liberté est « l'âme des lettres » (VI), les passions mêmes qu'elle soulève sont l'aliment du génie. C'est le point faible de notre grand XVIIe siècle : il n'a pas connu cette hardiesse d'examen, cette intelligence des intérêts politiques, qui veulent pour s'exercer l'usage habituel de la liberté. Entre toutes les libertés, la plus précieuse, c'est la liberté de penser, la faculté « de juger au lieu de croire » (I). Ne parlez à Villemain ni de l'ultramontanisme de Joseph de Maistre ni des jésuites : cet homme modéré ne se posséderait plus. Il sent bien que la liberté politique subit une longue éclipse, et il se résignera très facilement à jouir d'une liberté tempérée sous la monarchie constitutionnelle. Mais qu'on ne lui demande pas le sacrifice de sa liberté intérieure, l'aveugle soumission à une foi imposée : il n'est pas sceptique, mais il veut pouvoir l'être si sa raison l'y incline; en tout cas, il est cartésien avec délices, gallican (au sens étendu) avec fureur.

Là est le fond résistant de sa nature morale : c'est à cette lumière qu'il étudie le génie français, dont le trait essentiel est précisément ce besoin de clarté, de vérité, de liberté. C'est par là aussi qu'il exerce sur le public de ce temps une influence morale égale à celle qu'exercent, au même moment de notre histoire, ses collègues de la Sorbonne, Cousin et Guizot. Ce public est agité, comme lui, par des sentiments contraires, par des regrets étrangement confondus : sous la réaction royaliste, il se souvient de la Révolution; sous la menace de l'Europe victorieuse, il se souvient de Napoléon; et voici que Napoléon, Révolution, liberté, gloire, se mêlent dans une sorte de religion politique composite; religion d'opposition, instrument de combat. Toutes les occasions sont bonnes à Villemain pour parler de Napoléon, du prisonnier de Sainte-Hélène plutôt encore que du soldat des guerres d'Italie. Au reste, si le critique est ébloui, il n'est pas conquis au point d'être asservi : il ne lui déplaît pas de mettre en relief l'indépendance d'une Mme de Staël ou d'un

Ducis. Là où commande la force, l'esprit seul résiste efficacement. Et qu'est le tableau littéraire du XVIIIe siècle, sinon le tableau des progrès, des revanches, de l'avènement de ce nouveau souverain, l'esprit?

Tout cela, dans « cette espèce de panorama littéraire » (XXXI), n'est pas jeté au premier plan, est relégué plutôt dans la pénombre, mais se laisse pourtant saisir à l'état d'intention secrète, et parfois éclate au dehors en épigrammes, en allusions, que soulignent les applaudissements des auditeurs. Le 31 octobre 1729, Montesquieu partait pour l'Angleterre. Il y a cent ans de cela, et, depuis, l'Angleterre « a mis partout des gardes aux barrières de l'Océan ». On applaudit; l'orateur reprend : « Je ne sais quelle joie cela vous donne. » Ailleurs, une protestation contre l'infaillibilité du pape soulève des applaudissements qui sont peut-être attendus (LX). De ce qu'il les cherche, il ne résulte pas qu'il manque de sincérité; mais il est certain qu'il les cherche, qu'il veut plaire, et qu'à plaire il met, dès le début, toute la coquetterie d'un vieux lettré, s'inquiétant vraiment trop de savoir s'il n'a pas ennuyé son public, et trop certain de la réponse qui lui sera faite, lui épargnant tout sérieux travail de pensée, s'excusant, tantôt du trouble qu'il ressent à voir mêlées à son auditoire « tant de personnes célèbres, de trop hautes personnalités », tantôt de la pénible chute qu'il doit faire de la littérature dans l'aride philologie. C'est à propos de la supercherie de Macpherson qu'il prend cette dernière précaution, et de cette supercherie il fait une histoire fort amusante; mais où sont « les discussions philologiques »? Tout ce qui est trop *spécial*, il l'écarte par la formule : « Il ne nous appartient pas... » L'éloge de Buffon, si on l'en croit, ne lui est accessible que par un côté de sa gloire. Et pourquoi donc un jugement sur les *Époques de la nature* ne lui serait-il qu'une occasion de louer Cuvier vivant? Il critique lui-même, avec raison, ceux qui ne veulent voir chez Buffon que le peintre d'animaux, le littérateur, et il esquisse à larges traits sa philosophie; mais séparer le savant du philosophe, c'est faire œuvre d'abstraction factice. Pourquoi, de même, renvoyer à M. Cousin Condillac, en citant Royer-Collard qui le combat et Laromiguière qui le continue? C'est qu'il est difficile d'ignorer l'influence qu'il exerce encore, et délicat de la caractériser. Il faudrait exposer, discuter une doctrine abstraite, là où fleurissent si heureusement les réminiscences heureuses, les citations, les digressions. Il faudrait décider, prendre parti, conclure, toutes choses qui

ne sont guère dans la nature de ce causeur aimable, bien résolu à ne pas se donner des airs de pédant. On est si près des temps et des œuvres qu'on doit juger! La société des d'Holbach! mais il a connu des personnes qui y avaient passé leur vie! « Nous y touchons! » Que de ménagements à garder! Le plus sûr est de glisser sur l'*Encyclopédie :* c'est peut-être, au point de vue de l'influence exercée, l'œuvre capitale du siècle; mais la matière est ingrate à la fois et périlleuse.

Et, pour ne parler que littérature, si l'on prend position, en un temps où les opinions se heurtent dans un conflit dont l'issue est incertaine, que d'auditeurs échapperont à vos prises! Lamartine, on le sent, n'est plus discuté; aussi est-il toujours jugé avec une ferveur de sympathie plus significative encore qu'elle n'est sincère. Mais le drame, Shakespeare, les shakespeariens modernes? Eh bien, Shakespeare, *tout barbare qu'il est ou qu'on le suppose* (XXXIV), a sa grandeur. Ce n'est pas une raison pour vanter sans cesse la tragédie irrégulière aux dépens du théâtre classique si longtemps admiré et admirable en tant de parties (XLII). Mais, enfin, que le drame « s'agite pour être à la fois idéal et naturel » (LX), qui le trouvera mauvais? M. Lemercier, du reste, imite Alfieri en homme supérieur. Il n'est pas interdit de suivre ses traces.

Villemain est un admirable équilibriste. On pourrait suivre dans le développement de son cours les variations successives de l'opinion. Il regagne par là au point de vue historique ce qu'il perd au point de vue critique. Très étudié, ce cours semble pourtant n'être pas fixé : on dirait qu'il se fait sous les yeux des auditeurs et avec leur collaboration; que le professeur attend l'expression de leur opinion pour préciser la sienne, et flotte jusque-là, indécis, entre ce passé dont il est nourri et cet avenir qui, il le sait, verra une révolution véritable de la langue et du goût (LX). Le public attend l'orateur aux pas difficiles, et lui en voudrait s'il les esquivait avec trop de désinvolture, mais n'est pas fâché qu'il s'en évade avec une souple adresse. Est-ce pour cela qu'il a voulu causer au hasard, et non composer fortement un livre dominé par certains principes, aboutissant à certaines conclusions? Rien ne le contraignait, en effet, à publier son cours absolument tel qu'il l'avait parlé. Il a voulu causer encore devant le public des lecteurs comme il causait devant ses auditeurs de la Sorbonne. Il a laissé voir, lui, l'homme des ruses savantes, que ses développements n'étaient que juxtaposés, et, pour que la postérité ne pût pas

l'ignorer, aux transitions purement verbales, qu'il multiplie avec une prodigalité insouciante, il mêle les transitions *littéraires*, qui n'ont rien de commun avec les transitions logiques. Chateaubriand, voyageant en Italie, a vu le corps d'Alfiéri exposé. Quelle « liaison » à effet! « C'est ainsi qu'à certaines époques, quand un génie disparaît, un autre plus éclatant s'élève, et que la Providence semble avoir soin de ne pas laisser d'interrègne dans la gloire. » Un héros de discours latin ne trouverait pas mieux. Cette « couture » est plus brillante que solide. Qu'importe, s'il ne s'agit que de dérouler une vaste revue, où le seul ordre naturel, la seule progression, c'est le changement de sujet? Mieux vaut « manquer de méthode que de variété » (XXVIII, LV). Avouons-le, ces airs détachés couvrent mal le grand faible de cet esprit finement analytique qui ne se sentait pas fait pour la synthèse.

Mais il est peu croyable que ce défaut de composition lui ait échappé. Voici les chapitres X, XI, XII, XIII. Le chapitre X caractérise le jansénisme dans la littérature et à la cour, et l'oppose au voltairianisme. Ce pourrait, ce devrait être une page d'histoire; ce n'est qu'une suite de portraits charmants, d'Aguesseau, Rollin (vraiment trop idéalisé et exalté dans son œuvre), Louis Racine, Saint-Simon. Le chapitre XI nous fait passer aux « autres prosateurs *de l'ancienne école* », comme Lesage. Rien de plus factice, même chronologiquement, que cette division par la forme appliquée à Lesage, qui est rapproché ici de Prévost, si différent; mais c'est le motif d'une antithèse entre le calme Lesage et Prévost le passionné. Au chapitre XII, nous revenons à Voltaire poète, et nous ne le quittons qu'à sa mort, pour en finir d'un coup avec ses poésies; puis, Louis Racine et Pompignan sont envisagés aussi en tant que poètes; mais, prosateur ou poète, Louis Racine avait sa place marquée plus haut dans le groupe janséniste, et Pompignan était le poète du parti hostile aux philosophes. Puisque Villemain cherche des tableaux, il y avait là un tableau qui s'offrait, celui de la longue bataille que se livrèrent ces divers groupements religieux ou antireligieux, les catholiques orthodoxes, les dissidents jansénistes, les encyclopédistes; mais nous savons que l'*Encyclopédie* a presque disparu d'une œuvre dont elle eût dû être le centre. Fontenelle, enfin, et l'école scientifique se présentent au chapitre XIII, et aussi Marivaux, « qui, malgré sa prétention d'être né de lui-même, *se trouve rangé* dans la descendance de Fontenelle ». On dirait d'une gageure.

Prenons garde pourtant d'être injustes : l'eût-il voulu, il n'eût pu, je ne dis pas concevoir, mais réaliser son cours tel que Sainte-Beuve l'eût fait vingt ans après. Ce qui lui manque le plus, comme il l'avouait à Victor Hugo, c'est la force. Cela se reconnaît à sa mollesse dans l'affirmation, à ses défaillances dans la conclusion, quand il conclut. Mais dans quelle mesure pourrait-il conclure et même affirmer à son gré? Il y a chez lui une timidité native et une timidité voulue, forcée. Quel temps que celui où il faut se justifier de n'avoir pas tout blâmé chez Rousseau, chez Mirabeau (XXVIII, XLI), où l'on doit voiler sous de prudentes périphrases les titres des *Lettres persanes* et de l'*Ingénu*, « un ouvrage que nous ne pouvons pas lire ici..., un ouvrage que je ne nommerai pas », où le *Satyricon* de Pétrone est appelé « ce livre qu'il ne faut pas lire et qu'il est à peine permis de nommer »! Notez qu'il indique le lien par où l'*Esprit des lois* se rattache aux *Lettres persanes*, mais c'est tout ce qu'il a droit de faire. Il nomme la *Nouvelle Héloïse*, mais pour faire cette déclaration qui, aujourd'hui, stupéfierait le public de la Sorbonne : « Ce n'est pas ici que nous pouvons juger la *Nouvelle Héloïse.* » Il cite pourtant, et l'on sent qu'il aime, les romanciers anglais Richardson, Walter Scott; il demande grâce pour les *Fiancés* de Manzoni, « un livre que l'on peut citer ici, parce que c'est un ouvrage de haute littérature, *quoique ce soit un roman...* » Voilà l'enseignement supérieur au temps de la Restauration. Villemain nous semble timoré : il semblait alors téméraire. Les articles, les lettres de dénonciation ou de reproche abondaient. « Mauvais esprit et mauvais goût! » disait-on (XLI). Le premier reproche était dangereux; mais le second lui était plus sensible. Comment s'étonner, dès lors, qu'il n'aille pas au delà de Mirabeau, craignant d'avoir été déjà trop loin, et s'écrie : « Il y a trop de sang pour qu'on s'arrête à étudier le talent sur des échafauds et des ruines. » Pauvre raison, et bien peu digne d'un critique! L'éloquence des orateurs de la Convention, cela ne ferait donc plus partie de la « littérature » aux yeux de Villemain? Peut-être; mais qu'auraient dit aussi ceux qui trouvaient scandaleux déjà qu'il eût prononcé le nom de Mirabeau?

Si l'on y réfléchit, après tout, faire entrer le seul Mirabeau dans l'histoire littéraire, c'était y faire entrer l'histoire. Villemain l'a si bien senti qu'à ce même chapitre (XXXIX) il définissait tout ensemble et appliquait la critique historique, nommée entre la critique dogmatique et la critique conjecturale :

« La critique peut suivre cet exemple en mêlant l'histoire à la littérature, comme Voltaire mêlait la littérature à l'histoire... Cet examen du génie de Mirabeau sera presque exclusivement une étude historique : il y aurait de la petitesse à mesurer d'après les règles du goût cette parole qui fut une action si dominante. » Et plus loin (LIII) : « Nous ne nous arrêterons à aucun détail littéraire pour analyser le génie de Mirabeau; nous chercherons à expliquer son influence par le rapport intime de sa parole avec la nouveauté et la violence des situations où il se trouvait; ce sera pour nous une rhétorique expérimentale, toute en faits et en actions, » c'est-à-dire le contraire de la rhétorique en théorie, au nom de laquelle la Harpe jugeait.

Villemain manifesta toujours pour les études historiques un goût très vif et qu'aviva d'ailleurs la faveur dont elles jouissaient alors. Il aime à dire son estime pour Sismondi, pour « ce pauvre M. Thierry », pour son collègue et ami M. Guizot. Il consacre une grande partie de sa vie à élaborer ce *Grégoire VII*, qui, achevé en 1835, ne devait paraître qu'en 1873, après sa mort, et dans les circonstances les moins favorables. L'ancien élève de Villemain à Charlemagne, Michelet, dans son *Histoire du dix-neuvième siècle,* sa dernière œuvre, a dit ce que valait ce livre posthume, où l'indécision et les trop savants détours de la méthode ne rappellent guère, pourtant, sa propre manière[1]. « Villemain appartenait par goût et par habitude de circonstance à l'école de Daunou : il aimait mieux faire entendre les choses ou les suggérer au lecteur que les exprimer lui-même, tantôt sans doute parce qu'elles lui paraissaient trop hardies, tantôt parce qu'il voyait dans ces réticences mêmes une sorte d'attrait littéraire. » (Despois.) Il restait donc littérateur dans l'histoire. Fut-il historien dans la critique littéraire? Il semble, à de certains moments, craindre de l'avoir été trop, d'avoir servi à ses auditeurs « trop d'histoire et trop peu d'intérêt dramatique;... de sortir de la littérature et de tomber dans l'histoire » (XXXVII, L). Opposer ainsi l'histoire à la littérature, c'est montrer peut-être qu'on n'entend pas fort bien la critique historique. Mais, d'autre part, on lui reprochait « de faire une histoire plutôt qu'un cours, de raconter au lieu d'instruire », et il ne promettait pas de se corriger de ce défaut, mais il sen-

1. Dans ce même livre, Michelet dit du cours de Villemain à la Sorbonne : « Il donnait le spectacle rare d'une improvisation réelle : les autres étaient si préparés! Lui, on le voyait faire, lancer de véritables étincelles, qui surprenaient tous et lui-même. »

tait le besoin de répéter, de temps à autre : « Ce n'est que la leçon morale que nous cherchons ici, » et d'écarter les leçons politiques et historiques proprement dites (XIV, XLVIII, LVIII). Il faut faire la part de la tactique, celle des circonstances, celle aussi d'un naturel irrésolu; et surtout il faut s'entendre sur ce qu'est vraiment l'*histoire*.

S'agit-il de l'histoire des idées, indépendante de celle des événements? Il s'attarde parfois dans cette histoire intellectuelle et abstraite. L'étude de la *Henriade* lui est une occasion de passer en revue les épopées anciennes et modernes. Celle de l'*Esprit des lois* est précédée d'un long préambule de même caractère : « Pourquoi tous ces détails? Pour mieux comprendre l'*Esprit des lois*. Nul grand écrivain n'est né de lui-même. Tout a préparé le livre de Montesquieu, son temps comme ses études. » La part de la critique historique est ici plus restreinte qu'il ne semble d'abord : c'est le littérateur qui se plaît à tracer cette histoire des conceptions intellectuelles d'un écrivain, à feuilleter des livres que l'écrivain n'a pas toujours lus ou dont il n'a que très inégalement profité, à ouvrir les trésors de son érudition, à comparer, à citer.

S'agit-il de l'histoire des individus, la biographie est une partie, mais n'est qu'une partie de l'histoire. Villemain, qui énumère volontiers les ascendants intellectuels d'un auteur, songe plus d'une fois à préciser les origines d'un individu : Montesquieu, comme Montaigne, est doué de cette imagination fantasque et vive « qui appartient au pays ». Ce trait suffit, et les traits de ce genre sont rares. Mais les biographies individuelles ne le sont pas, tantôt resserrées en quelques lignes expressives, tantôt développées, particulièrement quand est en cause un grand homme qu'il y a intérêt à faire comprendre ou à faire excuser : voyez les silhouettes d'Otway et de Dryden, les portraits amples de Buffon et de Rousseau. Bien qu'il aime à raconter, car « raconter soutient toujours un peu » et éclaire les questions générales, il n'abuse pas de « cette facilité des détails biographiques »; mais, il le sait, « c'est par la vie entière d'un homme, par le tableau de son caractère, de ses pensées habituelles, que l'on peut acquérir la complète intelligence de ses ouvrages et de son talent... On ne peut pas, on ne doit pas séparer l'homme de l'écrivain » (XXVIII, XXX, XLIV). Eh bien, ce n'est pas ce qu'attendent de lui un certain nombre de ses auditeurs, les anciens auditeurs de la Harpe peut-être. Ce qu'ils attendent de lui, il nous l'apprend lui-même. « A

notre dernière réunion, je me suis un peu perdu dans la biographie : *j'ai conté l'histoire d'un homme au lieu d'analyser un livre.* » (XLVI.) C'est dans la biographie individuelle, pourtant, que se joue et triomphe de préférence sa faculté d'analyse, pénétrante et discrète, et dans la biographie *psychologique* plutôt que dans la biographie *historique*. Il compose des « caractères », en moraliste qui cherche la ressemblance humaine et l'unité du fond dans la diversité des formes; et il se soucie peu, dès lors, de pénétrer au delà d'une certaine individualité moyenne ou parfois de surface.

Ce n'est pas seulement qu'il manque des moyens d'investigation et de contrôle, des témoignages et des documents qui nous ont été prodigués depuis. Mais, quand il pourrait pousser jusqu'au dernier élément de l'individualité la plus compliquée l'enquête méthodique, chère aux critiques modernes, le voudrait-il? Ce qui l'intéresse dans l'individu, c'est sa façon particulière d'être homme; pour la connaître, il n'est pas besoin de le soumettre à un long questionnaire. On ne saura pas tout de lui, mais est-il indispensable de tout savoir? Les singularités précisent la physionomie; les étrangetés en brouillent quelquefois la vue d'ensemble. Attentif au jeu libre et varié des volontés humaines, Villemain l'était donc beaucoup moins aux choses qui, comme nous disons, les conditionnent, aux divers milieux et moments où les œuvres se produisent. Du *moment,* il ne s'inquiète même pas assez : il ne voit pas bien, par exemple, qu'il y a eu plusieurs Voltaires, et, de façon générale, plusieurs XVIII[e] siècles, que l'époque qui a suivi l'*Encyclopédie* ressemble peu à celle qui l'a précédée. Du *lieu,* dont la Bruyère connaissait déjà l'influence sur les esprits, il ne se souvient guère que pour caractériser soit le travail isolé de Montesquieu à la Brède et de Buffon à Montbard, soit le génie de Vauvenargues, formé loin des salons et des cafés de Paris.

Et pourtant il a bien rendu, avec l'action de quelques hommes de génie, « le mouvement de cette société même, qui se confond avec le caractère général de la littérature et la riche diversité des talents secondaires » (XVI). C'est même dans cette pénombre des talents de second ordre qu'il a apporté la plus douce, la plus délicate lumière : « Il est unique, dit Sainte-Beuve, à démêler et à montrer les originalités voilées qui se combinent avec une part d'imitation et s'y confondent. Les portraits modérés, tels que ceux de Gresset, de Daguesseau, de Vauvenargues, sont touchés avec une grâce parfaite et

comme enlevés avec légèreté[1].» Or, ces talents discrets, bien plus que les génies créateurs ou réformateurs, expriment le vrai milieu moral de la société contemporaine. Le théâtre aussi est étudié avec amour : c'est qu'il se lie « à tous les accidents qui font la vie sociale » (XXV). Saisir les révolutions du goût dans les transformations de la société, ce sera donc l'objet de la critique (LX). Ce n'est pas Villemain, quoiqu'on le dise couramment, qui est l'inventeur de la formule célèbre : *La littérature est l'expression de la société :* lui-même il la cite comme étant d'un autre (XIV). Il convient de la restituer à de Bonald. Mais Villemain l'a reprise, appliquée, vivifiée. Son seul tort a été de séparer ici deux choses inséparables : « Non seulement, écrit-il, la littérature reproduit les mœurs de la société, mais encore elle dépend, dans ses formes, de certains accidents de cette société... Ce sont là des accidents de société qu'il importe de constater; *puis, il faut les oublier un moment* quand on examine, dans la vue de l'art, un monument élevé par un homme de génie. » (XXVII.) Mais, tout au contraire, c'est le moment de s'en souvenir! Vous distinguez deux moments successifs, deux opérations successives de l'esprit, là où il y a qu'un moment, qu'une opération possible. Si l'œuvre est l'expression de la société, si elle en est le produit (mais je ne sais si Villemain serait allé jusque-là), c'est dans le milieu social où elle est née qu'elle doit être présentée au public. Peinture de la société, appréciation de l'œuvre, chacun de ces éléments, pris en soi, est excellent; combinés, ils se font valoir l'un l'autre; isolés, ils paraissent étrangers l'un à l'autre. Ici plus qu'ailleurs, on sent les inconvénients de cette méthode qui juxtapose et ne compose pas.

Ce n'est pas l'ampleur, du moins, qui manque au tableau : il s'étend à l'Europe presque entière. L'Angleterre y occupe une place d'honneur, et pas seulement pour des motifs littéraires, parce qu'il est piquant d'observer « l'action mutuelle et pour ainsi dire le feu croisé des deux pays l'un sur l'autre », mais parce que « l'action de l'éloquence sur une société politique est là sous la forme qui convient à nos temps nouveaux : *c'est une leçon applicable* » (I, LVI). Quelques-uns trouvaient ces digressions un peu longues, et n'avaient pas entièrement tort; Villemain n'y veut voir qu'un parallèle instructif et honorable pour la France. Il sait l'anglais, et il le prouve par sa complaisance

1. *Causeries du lundi*, nov. 1849.

à citer, à traduire, à admirer. Il comprend, il aime aussi la langue et la littérature italiennes. Alfieri a trois leçons pour sa part; Montesquieu n'en avait eu que deux. Il suit l'influence française en Espagne, en Russie même. Mais il ignore l'allemand, et ici, avec la probité d'un vrai critique, il se refuse à voiler son ignorance par des généralités hasardées ou des affirmations empruntées à de plus savants : Mme de Staël suffit. Quelque chose de Mme de Staël revit dans ces chapitres sur les littératures étrangères, par exemple dans celui où il répond au reproche bienveillant de s'écarter trop longtemps de la France : « Je m'éloigne de la France, parce qu'au XVIIIe siècle la France est partout... On donnerait une idée incomplète et fausse du génie français au XVIIIe siècle *si on le séparait de l'Europe.* » (XXX.) Ailleurs (XIV), ce n'est pas au seul XVIIIe siècle, c'est à la littérature française tout entière, « reflet du monde entier », qu'il applique cette vue de génie.

Et il est bien certain qu'il se donne trop beau jeu en choisissant le XVIIIe siècle comme exemple de sa double théorie de la littérature considérée au point de vue sociologique et de la littérature française considérée comme miroir de réflexion des littératures européennes. Si l'on reconnaissait que ces théories, qui, du reste, n'ont rien d'absolu chez lui, ne sont vraies que d'une vérité relative au siècle qu'il étudie, il en faudrait tenir peu de compte; mais qui oserait dire qu'elles n'aient rien d'applicable au XIXe, au XXe siècle? A de certains moments, qui, il est vrai, durent peu, on croirait lire une page de Taine. Lorsque Villemain reproche à Delille de n'avoir pas su traduire le *vere rubenti* de Virgile, lorsqu'il invite ses auditeurs à vérifier l'expression du poète en allant voir sur les arbres du Luxembourg poindre et *rougir* les premiers bourgeons (XXVI), il ne leur donne pas seulement une excellente leçon de précision et de sentiment, il démontre aussi la vérité de cette théorie que la poésie en France, au XVIIIe siècle, est l'expression de la société élégante, qui ne sent pas la nature. Comment la crudité de Shakespeare ne paraîtrait-elle pas révoltante à un esprit « charmé des bosquets de Versailles, des pompes de la cour de Louis XIV, enchanté des plaisirs d'un monde ingénieux et poli » (XLIV)? Et comment ce XVIIe siècle qui eut à un si haut degré la science de la vie humaine, aurait-il eu le sens et le goût de la vie universelle? « Quel poète s'en serait avisé sous les arbres de Versailles équarris par Le Nôtre, dans ces jardins que la sculpture remplissait de naïades

et où Santeuil ne voyait que la déesse Pomone[1]? » Lequel des critiques de la Révolution et de l'Empire eût écrit, pensé de la sorte? Ils étaient trop uniformément raisonnables : un grain de poésie leur eût manqué. Ce grain de poésie ne manquait pas à Villemain, bien qu'il ne fût pas précisément poète. C'était sa part d'héritage de l'antiquité. Mal instruit du passé de la poésie française antérieure au XVIIe siècle, il n'a pas été assez heureux pour aimer Ronsard, dont Sainte-Beuve relevait l'autel en face des dieux classiques (XL). Mais, comme il comprenait Virgile, il comprit Lamartine. Et, comme il se représentait — pour parler la langue abstraite qu'il ne parlait pas — l'évolution des formes littéraires comme nécessairement parallèle à l'évolution des formes sociales, il ne croyait pas à la décadence que proclamaient les Jérémies de la critique. Grand progrès sur l'école de Voltaire, hypnotisée dans l'adoration d'un siècle unique et parfait! Pour arrêter cette décadence qu'on dit fatale et constante, il suffit que « quelque principe nouveau et fécond » s'introduise dans les mœurs de la nation. Le XIXe siècle a eu ce bonheur, et le XIXe siècle sera grand, Villemain en est sûr : il va jusqu'à oublier sa prudente diplomatie et jusqu'à prendre parti pour la littérature « neuve et féconde, celle qui est née de la Révolution et doit agir sur la postérité », contre « celle qui, sous le niveau d'une timide régularité, se bornait à des imitations du passé » (LX). Après tant de sous-entendus, de réticences, de fuites et de retours, le voilà compromis par sa conclusion, car, cette fois, il conclut.

Cela se sentirait mieux, se marquerait mieux au dehors, si le style qui exprime ces sentiments personnels et ces idées modernes avait un relief plus vigoureux. Mais Villemain semble s'appliquer à éteindre par l'expression ses audaces, quand il se croit audacieux. Edgar Quinet, qui assista à ses cours en 1825, donne de ce style une définition qui manque de justesse : « M. Villemain, c'était la suprême convenance, la pureté et la perfection de la langue du XVIIe siècle; suffisamment neuf : c'est un bel esprit de la Renaissance[2] ». C'est la langue du XVIIe siècle atténuée, amincie par le XVIIIe. Avec plus de mesure, Mme de Rémusat, appréciant la prose du jeune professeur de Charlemagne, vers la fin de l'Empire, écrivait : « Je trouve qu'elle n'est point jeune du tout, et qu'elle a une certaine couleur de ce temps si éloigné, et qui me plaît tant. »

1. *Étude sur Chateaubriand*, 1858.
2. *Edgar Quinet avant l'exil.*

Une certaine couleur, soit, mais pas la forte couleur des Bossuet ou même des la Bruyère. Aussi pur, le style de Villemain est beaucoup plus pâle. Ce style discret est semé d'intentions, de malices à demi cachées et qu'il faut deviner. « La Fontaine *lui-même s'aperçoit* des grandes actions du jeune roi... Rollin appartenait à un parti de gens de bien qui furent persécutés comme hérétiques sous l'incrédule régent. » Il suppose des auditeurs d'un esprit aiguisé, prompt à saisir des finesses que souligne, du reste, un sourire, un clignement d'yeux du professeur. Sur un auditoire plus mêlé, ces finesses ne porteraient pas. Au lecteur, même averti, souvent elles échappent. Voici une page sur les grands écrivains du siècle de Louis XIV :

Les diverses couleurs des différents âges de l'antiquité dominaient en eux, suivant l'inclination particulière du génie de chacun. Racine et Fénelon ne respiraient que l'élégante pureté, la douce mélodie des plus beaux temps d'Athènes; ils choisissaient même parmi les Grecs; ils avaient le goût et l'âme de Virgile. Bossuet, d'un génie plus vaste et plus hardi, confondait la mâle simplicité d'Homère, la sublime ardeur des prophètes hébreux, et l'imagination véhémente de ces orateurs chrétiens du IVe siècle, dont la voix avait retenti au milieu de la chute des empires et dans le tumulte des sociétés mourantes. Massillon était inspiré par l'élégance et la majesté de la diction romaine dans le siècle d'Auguste. Fléchier imitait l'art savant des rhéteurs antiques. La Bruyère empruntait quelque chose à l'esprit de Sénèque. Mme de Sévigné étudiait Tacite; et cette main délicate et légère, qui savait décrire avec des expressions si vives et si durables les scandales passagers de la cour, saisissait les crayons de l'éloquence et de l'histoire pour honorer la vertu de Turenne.

Si l'on passe sur quelques expressions vieillies, cette page de Villemain justifierait sa réputation d'écrivain délicat et, comme on disait alors, de critique éloquent. Mais, à notre point de vue, ce double éloge serait presque un double défaut. Rien de plus délicat, en effet, que la progression descendante qui va de Bossuet à Fléchier : à la première lecture, combien s'en aperçoivent? La Bruyère et Sénèque, Mme de Sévigné et Tacite, ce sont là des rapprochements ingénieux jusqu'à la subtilité. Et tout est combiné, balancé, filé de façon à produire un effet littéraire à la fois et oratoire. L'effet peut-être alors était atteint; il est manqué aujourd'hui, et parce que nous découvrons les procédés qui le préparent, et parce qu'à toutes ces nuances savantes nous préférerions un mot simple et fort dans sa précision. Quand nous aurons appris que les *Mémoires* d'Hamilton sont « le plus frivole des livres de génie », et les *Lettres persanes* « le plus profond des livres frivoles »,

en saurons-nous beaucoup plus? Toutes ces coquetteries et ces formules ne valent pas un de ces jugements en raccourci, sans pointe et sans trait, qui ne sont pas si rares chez Villemain, et qui, étant pensés, font penser : celui-ci, par exemple, sur Fontenelle : « C'est bien là, et dans un homme seul, le premier essai de cet esprit encyclopédique auquel aspira le XVIIIe siècle. »

IV

Les critiques classiques. — Nisard.

Sainte-Beuve après tout, n'aura qu'à suivre, d'un pas plus ferme, la route ouverte par Villemain. Mais l'œuvre critique de Sainte-Beuve occupe une notable partie du XIXe siècle, et il paraît opportun d'examiner d'abord quelle résistance les critiques classiques opposèrent à l'invasion des doctrines de la critique historique, menaçantes pour leur dogmatisme.

La Harpe était mort en 1803. En 1806, naquit, à Chatillon-sur-Seine, Désiré Nisard, qui devait être directeur de l'École normale et mourir seulement en 1888.

Il fut le véritable chef de l'école classique, où se distinguèrent Saint-Marc Girardin (1801-1873), de Sacy (1801-1879), Gustave Planche (1808-1857). On dira peu de chose de celui-ci, longtemps régent de la critique à la *Revue des Deux Mondes*, esprit sans profondeur, caractère difficile, qui fit revivre la critique hargneuse des Fréron et des Desfontaines. Quant à Silvestre de Sacy, fils du célèbre orientaliste et rédacteur du *Journal des Débats*, est-ce bien un critique, au sens où nous pouvons l'entendre ici? Nisard lui-même paraît se le demander :

> Il y a une autre sorte de critique qui ne se pique point d'être un genre, et qui en refuserait l'éloge. L'art de lire les bons livres serait son vrai nom. Elle parle plus volontiers de ses plaisirs que de ses dégoûts; elle tient plus à nous faire aimer les beautés des livres qu'à nous rendre trop délicats sur les défauts des écrivains. S'il n'avait pas suffi, pour l'inventer, de la justesse d'esprit et de la candeur d'âme dans un homme de bien, je dirais de l'écrivain qui s'y est fait de nos jours une aimable célébrité, qu'il en a pris le modèle à Fénelon et à Rollin.

Ce sont des impressions attendries et ingénument passionnées. « Le grand mérite, le but suprême de la critique, disait Sacy, c'est d'inspirer l'envie de lire et de relire les maîtres; »

et il conviait ses contemporains, divisés sur tant de points, à s'unir au moins dans la religion des choses de l'esprit. Cette religion, ainsi entendue et limitée, peut avoir ses superstitions, sinon son intolérance. Relire les maîtres ne suffit pas, car, pendant qu'on les relit, d'autres deviennent maîtres à leur tour, et les beautés nouvelles qu'ils apportent, si l'on s'est pieusement confiné dans les admirations traditionnelles, on risque de n'en pas sentir tout le prix. Au reste, à choisir ainsi l'exquis dans le parfait, on en arrive à distinguer entre les « maîtres » eux-mêmes, à découvrir, par exemple, que Fénelon est un irrégulier et un rêveur, et à n'accepter que Bossuet; à préférer à la Rochefoucauld Pascal, ce qui est légitime, mais à le lui sacrifier même. Il n'est plus guère un critique, celui qui s'écrie : « Je hais les fameuses *Maximes;* je les hais du fond de mon âme. Je tiens les *Maximes* pour un mauvais livre; je sens en les lisant un malaise, une souffrance indéfinissable. » Qu'est-ce que cela prouve? Que le pessimisme de la Rochefoucauld fait souffrir M. de Sacy dans son optimisme inné. Mais cet honnête homme s'interdit par là d'être un juge. Le vrai juge, il en a pourtant esquissé la physionomie d'une main assez sûre, d'une touche assez large, dans son *Rapport sur les progrès des lettres,* publié à l'occasion de l'exposition universelle de 1867. C'est d'abord un acte loyal de résignation, mais de résignation douloureuse.

La littérature classique est finie. Essentiellement aristocratique de sa nature, son temps est passé; par sa perfection même, et par la délicatesse de ses détails, elle n'est plus de notre époque. Les chefs-d'œuvre qu'elle a produits vivront à jamais; il n'en paraîtra plus d'autres, à moins d'un de ces grands renouvellements du monde qui commencent par la barbarie pour revenir, après de longs siècles de ténèbres, à l'âge du goût privilégié et des littératures d'élite... Il y a toujours eu des siècles à part, que l'on pourrait appeler les siècles heureux, tant ils ont été favorisés par une réunion de circonstances uniques. Ils s'éteignent, et le flambeau ne se rallume plus qu'à un long intervalle.

Faut-il donc désespérer? On le dirait d'abord, car « J.-J. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, ont ramassé les dernières gerbes, et nous ont à peine laissé à glaner. Littérairement, la France est blasée; il ne lui reste qu'à jouir d'une fortune toute faite : maussade bonheur ! » Mais non : la littérature qui surgit, sans valoir, du moins pour la forme, celle qui disparaît, répond à des besoins nouveaux qu'il serait puéril de méconnaître.

Une nouvelle littérature commence, qui déjà remplace à peu près et bientôt remplacera entièrement l'âge classique, littérature appropriée à notre temps et à nos mœurs, expression de la démocratie, mobile comme elle, violente dans ses tableaux, hardie ou négligée dans les mots, plus soucieuse du succès actuel que de la renommée à venir, et se résignant de bonne grâce à vivre moins longtemps, pourvu qu'elle vive davantage dans l'heure qui passe; féconde et inépuisable dans ses œuvres, capable de fournir à la consommation de tout un peuple, renouvelant sans cesse ses formes et essayant de toutes, voyant naître et mourir en un jour ses réputations les plus brillantes ; mais aussi riche, plus riche peut-être en talents divers que tous les siècles qui l'ont précédée ! C'est un admirateur passionné des classiques qui le pense et qui ose le dire. Prenez les plus connus de nos gens de lettres actuels, et transportez-les dans le milieu où vivaient la Bruyère chez le prince de Conti, Racine à Versailles, Voltaire à Ferney; qu'ils respirent le même air, qu'ils soient accueillis et fêtés du même monde, vous verrez bien que ce n'est pas le talent qui manque et l'esprit qui a baissé. On n'a plus le temps de polir une phrase, de la tailler comme une pierre précieuse; on n'a pas dix ans devant soi pour produire et achever un petit volume. Chaque année, chaque mois, doit suffire à son œuvre. On ne vit pas d'une pension de la cour ou des revenus d'un bénéfice. Le public est pressé, le consommateur exigeant ; il lit, il ne relit pas...

Faut-il se plaindre de ce nouveau rôle de la littérature et lui en faire un crime? N'est-elle pas faite avant tout pour être de son temps? Elle recueillera moins de gloire : soit. N'aura-t-elle pas plus de services à rendre? Sont-ils si regrettables, les siècles où la littérature n'était qu'un plaisir délicat, et les gens de lettres que les amuseurs du grand monde? Ne faut-il pas plutôt relever la littérature à ses propres yeux en lui montrant la grandeur de sa mission nouvelle? Le but qui lui est proposé, n'est-ce pas l'émancipation d'une race entière d'hommes qui ne comptaient pas jusqu'ici dans la civilisation? N'a-t-elle pas les derniers restes de la barbarie à dissiper et tout un monde d'âmes et d'esprits à affranchir de l'ignorance? Personnellement, l'écrivain y perdra peut-être, sa vie sera moins durable. Les œuvres individuelles périront, l'œuvre générale ne périra pas!

N'eût-il écrit que cette page, Sacy mériterait ce nom de critique, moins mérité par d'autres pages qui sont d'une sorte d'impressionniste classique, car il a fait taire ici ses inquiétudes, surmonté ses répugnances, pour se soumettre lui aussi, avec une clairvoyance triste, à la loi de l'évolution historique. La pure « littérature » n'avait pas eu d'ami plus tendre, de chevalier plus loyal. En Saint-Marc Girardin elle a trouvé un avocat retors, bourgeois finaud, ironiquement positif. Le hasard voulut que ce brillant mais prosaïque Auvergnat, après plusieurs succès académiques (*Eloges de Lesage et de Bossuet*, 1822-1824; *Tableau de la littérature française au seizième siècle*, 1828), devînt professeur de poésie française à la Sorbonne (1834). On a vu des professeurs d'éloquence sans éloquence; on vit le professeur le moins naturellement poète juger la poésie nouvelle du haut de la poésie d'autrefois. Si l'on s'en rapportait à Ni-

sard, Saint-Marc Girardin, dans son *Cours de littérature dramatique,* publié à partir de 1843, serait surtout un moraliste.

La troisième sorte de critique n'est ni une histoire ni une galerie de portraits; elle choisit, parmi tous les objets d'étude qu'offrent les lettres, une question qu'elle traite à fond, en prenant grand soin de n'en avoir pas l'air. S'agit-il, par exemple, de l'usage des passions dans le drame, elle recueille dans les auteurs dramatiques les plus divers et les plus inégaux les traits vrais ou spécieux dont ils ont peint une passion; elle compare les morceaux, non pour donner des rangs, mais pour faire profiter de ces rapprochements la vérité et le goût; elle y ajoute ses propres pensées, et, de ce travail de comparaison et de critique, elle fait ressortir quelque vérité de l'ordre moral. C'est là son objet : tirer des lettres un enseignement pratique, songer moins à conduire l'esprit que le cœur, prendre plus de souci de la morale que de l'esthétique. C'est de la littérature comparée qui conclut par de la morale.

Moraliste si l'on veut, et moraliste ingénieux, mais souvent mordant, toujours apprêté, toujours aussi trop content de lui-même (Brunetière), il apporte dans la critique une manière scintillante et quelque bel esprit (Sainte-Beuve), mais surtout un parti pris étroit. A quel point de vue se fait la comparaison dans cette « littérature comparée »? Faire l'histoire d'un sentiment, comme l'amour paternel ou l'amour filial, et des expressions successives qu'il a reçues de l'art, quoi de plus inoffensif en apparence? Comparer ces expressions chez les anciens et chez les modernes, quoi de plus instructif? Mais *choisissez* les meilleurs parmi les anciens qui sont déjà une élite, triée par les siècles, et, dans leurs œuvres les plus parfaites, les passages les plus saisissants de vérité; *choisissez* ensuite les modernes, pour qui la postérité n'a pas fait encore le tri des noms et des œuvres; comparez, et, si vos précautions sont bien prises, vous aurez forcément un réquisitoire — oh! très indirect, mais d'autant plus perfide dans sa bonhomie — contre les modernes, c'est-à-dire, en l'espèce, contre les romantiques. Cela fait, nul besoin de conclure : entre la simplicité sereine des anciens et l'art violent des modernes, l'inévitable contraste sera suffisamment éloquent.

On dit que les malices travailléees de Saint-Marc Girardin guérirent, et même guérirent trop complètement, les jeunes générations du « mal de René ». Sous la monarchie bourgeoise, elles s'en fussent guéries peu à peu toutes seules. Chateaubriand lui-même, qui le leur avait inoculé, en sentait et en raillait le ridicule; mais, ce faux idéal abattu, quel autre s'élevait sur ses ruines? L'art que concevait Saint-Marc Girardin était, un peu comme la politique des ministres de Louis-

Philippe, à l'usage des classes et des âmes moyennes. Il fut député alors, il le fut après nos désastres, toujours conservateur en toute chose. Mais, dans l'intervalle, il avait composé deux ouvrages sur *la Fontaine et les Fabulistes* (1867) et sur *J.-J. Rousseau*[1]. Ce sont des cours encore, mais élargis en études. Les petites méchancetés de l'ancienne polémique littéraire en ont disparu : sur la Fontaine nous sommes tous d'accord, et à Rousseau lui-même, précurseur des romantiques, on accorde enfin ce que Villemain réclamait pour lui, « justice et pitié ». Les qualités du professeur et du critique se retrouvent ici, mûries, avec quelque chose de plus suivi dans l'ensemble et de moins laborieusement changeant. Il est des critiques plus naturels et plus sûrs ; il n'est guère de professeur qui ait montré un dévouement plus fidèle à l'enseignement des lettres françaises.

Mais tout autre est l'importance du rôle joué dans la critique par Désiré Nisard; tout autre la portée de son *Histoire de la littérature française* (1844-1861). On n'est plus en face d'un universitaire élégamment érudit, mais d'un théoricien systématique, qui sait ce qu'il veut et ce qu'il ne veut pas, et qui le dit avec une franchise robuste, sans se préoccuper de plaire à ceux mêmes qu'il combat. Il lui est arrivé, sans doute, à lui aussi, de faire œuvre de polémique indirecte, lorsqu'il a écrit ses études sur les *Poètes latins de la décadence,* où il poursuivait Hugo sous le nom de Lucain (1834). Mais c'était son premier livre : dix ans après commençait la publication de son *Histoire,* dont la doctrine ne laisse, certes, rien à désirer pour l'expression absolue de l'intransigeance classique, puisque, là, il en vient, comme dit très bien M. Faguet, à être classique d'une façon à la fois impérieuse et plus étroite que jamais aucun classique ni Boileau lui-même ne l'avait été.

Ce n'est pas par l'intransigeance qu'il a commencé. Qui se ferait aujourd'hui l'idée d'un Nisard jeune et romantique, ou, tout au moins, suspect de sympathie pour le romantisme? Il semble qu'il ait été toujours mûr et toujours classique. On ne lit pas sans surprise les articles de 1829 à 1831, publiés dans les *Débats,* la *Revue de Paris* et autres, et réunis longtemps après dans les *Essais sur l'École romantique.* Jetons les yeux sur ces « jeunesses » de Nisard et sur la révélation littéraire qui, après une erreur de trois ans, y mit fin, car Nisard eut

1. *J.-J. Rousseau, sa Vie et ses Œuvres* (1870), réimprimé en 1875 avec Introduction d'Ernest Bersot, dont l'amitié honore Saint-Marc Girardin.

non pas sa « nuit », — c'est bon pour l'inquiet Jouffroy, — mais son coup de lumière, son coup de la grâce classique.

Dans un article sur les *Odes et Ballades* (6 janv. 1829), il se range parmi « les hommes qui ne prennent parti que pour le bon et le beau et qui ne sont d'aucune école. Éclectiques par excellence, comme doit l'être toute critique sous peine de dégénérer en panégyrique ou en satire, ils prennent les bonnes choses comment et de quelque source qu'elles viennent, comprenant pour eux et acceptant pour leur pays tous les genres comme toutes les époques de gloire. Respect et gloire aux monuments de la vieille école! *Liberté, faveur, aux essais de la nouvelle!* Voilà, si je ne m'abuse, la devise de l'éclectisme littéraire. La vraie critique est là, n'est que là. Penchez à droite ou à gauche, vous perdez le milieu, vous n'êtes plus juge. » A la vérité, il n'est pas fort commode de garder longtemps cette attitude inflexiblement équitable et cet équilibre parfait. Mais Victor Cousin a dû être content de cette déclaration de principe d'un disciple de vingt-trois ans, et Victor Hugo n'avait pas lieu d'en être fâché. Presque aussitôt, d'ailleurs (14 janvier et 24 février 1829), deux autres articles, tout en introduisant déjà certaines réserves, signalaient le grand progrès réalisé des *Odes et Ballades* aux *Orientales* et prédisaient que, dans cent ans, Victor Hugo serait appris et commenté *comme classique,* sous le nom et le passeport d'*Œuvres choisies*. Voilà d'où partait le futur ennemi du romantisme.

Il n'était pas moins favorable à Sainte-Beuve, auteur des *Consolations* (9 mai 1830), ni à Lamartine, auteur des *Harmonies* (5 et 18 juillet 1830), « l'âme la plus poétique de notre âge, et peut-être de tous les âges de notre poésie ». Il sentait et rendait bien, chez celui-ci, l'ampleur du souffle poétique : « Toujours et partout de l'haleine, une haleine immense. » Il est vrai qu'il critiquait les « chastetés poétiques » qui consistent à éviter le mot propre, comme trop peu noble, la clarté trop éblouissante de la lumière répandue sur la poésie lamartinienne, l'excessive idéalisation des objets qui leur ôte toute réalité précise, l'immensité de cette abondance diffuse, d'où naissent les répétitions. Il semble, au total, goûter un peu moins Lamartine que Hugo. Les articles du 1er juin et du 12 décembre 1831 sur *Notre-Dame de Paris* et les *Feuilles d'automne* sont d'un admirateur encore.

Soudain, tout change, doctrine et ton, au lendemain d'un voyage *décisif,* où il n'avait emporté qu'Homère et la Fontaine :

« Je revins d'Angleterre entièrement guéri. Je ne comprenais plus les livres que j'avais à aimer, et je commençais à aimer les livres que je n'avais pas encore compris. » L'Angleterre, Homère et la Fontaine accomplirent ce miracle. Après les tâtonnements d'un embarras qui se comprend, rendu peu à peu à lui-même, il défait ce qu'il avait fait; sa foi de néophyte, « vive, inquiète, agressive comme toute foi disputée », va s'affermissant sans cesse. « Contradiction, soit. Mais l'opinion dont je suis revenu m'a pris à vingt-deux ans et m'a quitté à vingt-cinq; celle qui la remplace a déjà quelques années, et j'ai toute ma vie pour la fortifier et la défendre[1]. » Faisons le calcul de proportion qu'il ne pouvait faire : cela représente trois ans de romantisme timide contre cinquante-sept ans de classicisme résolu.

Le *Manifeste contre la littérature facile* (janvier 1834) est le monument de cette conversion. Il y note un commencement de réaction contre cette littérature, un sourd discrédit où elle est menacée de tomber. S'il ne se trompe pas, il est plus avisé que courageux de rompre avec elle. Déjà certains livres ne se vendent plus, et le critique, qui fut rarement un littérateur facile, en est bien aise. Mais qu'est-ce donc que la littérature facile? C'est « toute besogne littéraire qui ne demande ni études, ni application, ni choix, ni veilles, ni critique, ni art, ni rien enfin de ce qui est difficile. » Exemples, spécifiés par Nisard : le roman, le conte, le drame. Eh quoi! *Mauprat, Colomba, Hernani,* ne demandent aucun travail! Il paraît bien le penser, puisqu'il s'attaque spécialement aux drames de V. Hugo, en affectant de préférer à ses vers « sa magnifique prose ». Il nommait aussi, pêle-mêle, d'autres « littérateurs faciles », parmi lesquels Jules Janin, qui lui répondit[2]. Sur celui-là, ses épigrammes portaient : l'esprit de Jules Janin (1804-1874), si célèbre autrefois, nous paraît aujourd'hui bien mince et faussement brillant; ses fantaisies ont perdu leur grâce légère et languissent, vides de pensées. Mais on n'écrit pas un tel « manifeste » pour écraser Jules Janin!

Que ce revirement ait été radical autant qu'il a été brusque, on n'en peut douter quand on rapproche des articles de 1830 l'article de la *Revue de Paris,* en 1836 (*M. Victor Hugo en 1836*) : « Les *Chants du crépuscule* ont achevé de désespérer les amis de

1. *Essai sur l'école romantique ;* avant-propos de la 2e partie, avril 1838.
2. Cf. lettre de Nisard au Directeur de la *Revue de Paris,* janv. 1834, et *Un Amendement à la définition de la littérature facile,* févr. 1834.

M. Victor Hugo. » Le recueil n'est pas des meilleurs; mais des odes comme *Napoléon II* ne permettent pas à un critique impartial d'écrire le mot de « décadence », si cruellement démenti par tant de chefs-d'œuvre pendant près d'un demi-siècle. Ce malheureux M. Hugo est sous la domination exclusive de son imagination et de sa mémoire : « La description, voilà où est l'originalité de M. Victor Hugo; la description, fille de la mémoire et de l'imagination. Dans cet art dégénéré M. V. Hugo excelle... Quelques lecteurs désintéressés, et nous sommes de ceux-là, préfèrent la prose de M. V. Hugo à ses vers : les imperfections de M. V. Hugo y sont plus supportables. » Et l'Université de France a longuement vécu sur les conceptions littéraires de M. Nisard!

Lamartine, d'ailleurs, n'est guère mieux traité : « Les *Harmonies* n'offraient déjà que trop d'exemples de ces périodes immenses où la phrase commence sans cesse et ne finit jamais; *Jocelyn* a outré ce relâchement; la phrase poétique n'y existe presque plus. Rarement la pensée du poète forme un tout détaché, complet, articulé, sans aucun membre languissant ni parasite. Ou bien les mots arrivent avant la pensée, ou bien ils continuent à venir quand la pensée est finie. » (*M. de Lamartine en 1837.*) Mais Lamartine est relativement épargné. L'ennemi, maintenant, c'est le poète favori de la veille, c'est V. Hugo.

Dans la préface qu'il mit à ses *Essais* en septembre 1887, Nisard se défend de s'être contredit et d'avoir brûlé ce qu'il avait adoré. Cette contradiction, il l'avouait, on l'a vu, en 1838; elle ressort avec évidence du simple rapprochement que nous venons de faire. Et, certes, il avait le droit de se contredire, comme de reprocher à V. Hugo d'avoir oublié le bien dit de lui jadis. Mais les hommes, et les poètes en particulier, ne se souviennent que des critiques, surtout quand elles viennent en dernier lieu. Or Nisard prit dès lors en face de Hugo une attitude hostile, qu'il garda. Ce qui choque, c'est que, lui, critique, il se soit immobilisé à jamais dans cette raide attitude. Sainte-Beuve, critique romantique d'abord, a bientôt compris Racine et même Boileau. Nisard s'obstina pendant plus de cinquante ans à parler de décadence. En vain l'auteur de *Ruy Blas* devint le poète des *Contemplations,* il ne fut pour Nisard qu'un « écho sonore », à perpétuité, l'écho de tout ce qui fait du bruit, qui a la vogue. Il serait cruel d'opposer au proscrit qui se reposait des *Châtiments* en écrivant la *Légende des siècles,* le fonctionnaire dévoué à toute autorité, pourvu qu'elle fût armée de la force; l'ancien

député de la majorité, Guizot, devenu, sous le second Empire, l'homme des « deux morales[1] », le haut fonctionnaire qui interdisait aux élèves de l'Ecole normale de féliciter Sainte-Beuve de son libéralisme. Ce n'est pas sa sincérité qu'on accuse; mais on la justifierait aux dépens de son sens critique. Ou il n'a pas voulu ou il n'a pas su voir que la littérature française n'était pas perdue à partir des *Feuilles d'automne* et de *Jocelyn*.

Cet historique de ses opinions explique le caractère que sa critique prendra lorsqu'il renoncera en apparence à la polémique littéraire pour bâtir son « monument », solide dans sa partie centrale, mais singulièrement étroit et incomplet partout ailleurs. Elle sera d'autant plus absolue qu'elle réagira contre l'éclectisme primitif; d'autant plus passionnée que le critique s'attribuera un rôle, un devoir, pour ainsi dire, social de dépositaire et de tuteur juré du bon goût, qui n'est guère séparable des bonnes mœurs. Échauffé par cette foi tardive, exaspéré par les contradictions inévitables dans un temps conscient de sa propre originalité, son intransigeant dogmatisme ne verra plus bientôt qu'un siècle, un grand siècle, mais qui se suffit à lui-même, se détachant en pleine lumière sur la pénombre des autres siècles, et, dans ce siècle même, en viendra à marquer un moment unique, à choisir des hommes privilégiés à qui est dû notre culte, en ignorant ou en rejetant au second plan tous les auteurs, toutes les œuvres qui ne rentrent pas assez docilement dans cette religion officielle. « A une certaine époque unique éclatent dans le même peuple la perfection du génie particulier de ce peuple et la perfection de l'esprit humain... La littérature française, c'est l'idéal de la vie humaine dans tous les pays et dans tous les temps, » et cet idéal n'a été réalisé chez nous qu'au XVII[e] siècle, dont l'art a exprimé des vérités générales dans une langue parfaite. M. de Vogüé, pour se faire pardonner sans doute ses ironies[2], plaide ici sa cause :

On lui a reproché d'écrire l'histoire littéraire comme on écrivait autrefois les chroniques, en ne tenant compte que des actions royales; on lui a reproché

1. « En 1855, soutenant ses thèses en Sorbonne, Duruy eut ce malheur qu'une page de sa pénétrante étude de Tibère suggérât à M. Nisard la phrase célèbre : « Il y a deux morales, » phrase qui dépassait assurément la pensée de M. Nisard et que celui-ci aurait bien voulu n'avoir pas prononcée tout à fait ainsi, mais que M. Duruy, avec une incorruptible fidélité de mémoire, se souvint d'avoir entendue... » (*Discours de réception de M. J. Lemaître à l'Académie.*)

2. Voir, aux Jugements, un long extrait du discours académique de M. de Vogüé.

de l'étudier, ce produit de la collaboration de toute une race, comme un phénomène isolé, en dehors de l'histoire sociale qui l'explique, en dehors des sciences qui l'influencent, en dehors des apports étrangers qui l'alimentent; on s'est plaint qu'il ne nous offrît pas une histoire organique, baignant de toute part dans la vie nationale, comme celle dont un Français a donné le modèle et fait le présent à l'Angleterre. Messieurs, c'était reprocher à M. Nisard d'être lui-même, et non un autre. Critique dogmatique, soucieux avant tout de nous montrer les exemples à suivre et les défauts à éviter, son étude a pour objet de rechercher ceux de nos écrivains qui ont exprimé des vérités générales dans une langue définitive : c'est la formule qu'il affectionne.

C'est bien le définir, et c'est mal l'excuser, car la critique de Nisard prétend être « une science exacte », et imposer l'idéal qu'elle a conçu. Nisard peut être Nisard tout à son aise; mais cela ne lui suffit nullement : il veut de plus que nous soyons *lui*, et ici nous résistons, ne voyant rien de scientifique dans sa méthode, étonnés plutôt que convaincus par son infaillible assurance : « Voilà le bon!... Voilà le mauvais!... » Comment en est-il sûr? Il nous l'explique; mais, en vérité, si nous ne le savions pas imperturbablement sérieux, nous croirions qu'il se moque, car la petite opération intellectuelle à laquelle il nous convie est un jeu assez enfantin, et c'est en elle, pourtant, qu'il fait consister la critique. Elle se réduit à peu près à ceci : « Je me fais un idéal triple et un; j'y compare les œuvres qui me plaisent et celles qui ne me plaisent pas. C'est une chose surprenante de voir avec quelle exactitude les œuvres qui me plaisent s'y appliquent, et à quel point les œuvres qui me déplaisent s'y adaptent mal. En d'autres termes, Bossuet pour la prose, Boileau pour la poésie, voilà mon double idéal, mon double critérium. Voici maintenant Balzac et Michelet, Hugo et Vigny. Eh bien, j'en suis fâché; mais Balzac et Michelet ne ressemblent pas à Bossuet; Hugo et Vigny ne sont pas Boileau. Qu'y puis-je faire? Ce n'est pas moi qui ai prononcé : ce sont les règles éternelles du goût et de l'art. » Oui, mais les règles formulées par vous d'après les modèles choisis par vous. Qui trompe-t-on ici? Il nous semble bien que le critique se trompe lui-même, car, sans doute, il n'a pas dessein de tendre un piège, ni de tourner dans un cercle vicieux éternel. Mais il « veut » montrer le génie de la France « toujours » semblable à lui-même, comme l'est aussi la langue dont ce génie a fait toujours usage. Les nouveaux venus lui gâteraient sa théorie; il faut donc qu'ils ne pénètrent pas dans le temple. Mais il y admet Chénier et Musset? Heureuse contradiction! Il n'y a point

de contradiction : Chénier, à ses yeux, est un classique qui réagit contre le XVIIIe siècle (et cela est vrai, en un sens, mais cela n'empêche pas Chénier d'être, à d'autres égards, de son temps autant que personne); et, pour Musset, il est un si aimable représentant du pur « esprit français » en plein XIXe siècle, et il s'est si bien moqué des romantiques! L'esprit français est raisonnable avant tout; la langue dont il se sert sera donc avant tout raisonnable, c'est-à-dire qu'elle se défiera des figures et des métaphores.

Notre langue ne souffre point ces ombres qui se placent entre notre pensée et nous; c'est le premier devoir de l'écrivain de s'en défier, ou plutôt de les chasser courageusement, comme Énée dissipait les ombres avec son épée. Ces images sont le plus souvent des effets du sang, des fumées qui montent au cerveau. Les littératures les plus riches en images sont les plus pauvres d'idées. Certains écrivains sont pleins d'images; tout reluit, tout brille, tout étincelle; mettez tout cela au creuset : pour quelques parcelles d'or, que de cendre! L'image ne doit être que le dernier degré d'exactitude, ou plutôt elle ne doit être que la pensée elle-même exprimée en perfection; mais pour une qui remplit cet office, combien qui ne sont que des apparences de la pensée!

Par réaction contre l'abus des images, il va presque jusqu'à les proscrire, disciple de Voltaire en cela beaucoup plus que des grands prosateurs-poètes du XVIIe siècle. Si, à la rigueur, Pascal et Bossuet ne tombent pas sous le coup de cette condamnation, la Bruyère n'y échappe pas. Et que dire de Saint-Simon? Ces hommes ne seraient donc pas de vrais, de grands écrivains français? Pourquoi nous dépouiller nous-mêmes de richesses qui sont bien nôtres? Pour justifier une définition étroite, faite à la mesure de quelques auteurs favoris? La première édition du grand ouvrage de Nisard donnait l'idée d'une histoire *du dix-septième siècle* avec préface et appendice[1]. Le moyen âge était à demi inconnu encore; en quelque mesure donc l'auteur est excusable de l'avoir expédié si lestement, d'avoir commencé l'histoire de la poésie française au *Roman de la Rose,* « le premier ouvrage en vers auquel l'esprit français se soit reconnu », en octroyant un peu plus de trois pages à tous nos autres poèmes et romans pêle-mêle; il l'est moins d'avoir pris à son compte la pauvre érudition de Boileau, dont

1. Cette première édition avait été précédée d'un *Précis sur l'histoire de la littérature française.* Elle comprend 4 vol. in-8° : I. Des origines du XVIIe siècle, et le XVIIe siècle déjà, puisque le volume embrassait le règne de Henri IV et de Malherbe : « Enfin Malherbe vint! » — II. Balzac, Descartes, Corneille, Pascal, Boileau. — III. Racine, Molière, la Fontaine, la Bruyère, Bossuet, Fénelon, Sévigné, Saint-Simon. — IV. Le XVIIIe et le XIXe siècle. — Le chap. Ier du t. Ier est un exposé de principes.

le « texte consacré » à ses yeux faisait loi; il ne l'est plus du tout de n'avoir pas senti que là seulement il pouvait saisir l'esprit français sous sa première forme d'esprit gaulois, et qu'il fallait l'y saisir, sous peine de ressembler à un architecte qui, dans sa hâte de construire et d'orner l'édifice, en laisserait les fondements mal assurés. Que valait, au juste, cet esprit gaulois, et quelle quantité de cet esprit a passé dans l'esprit français, y a persisté jusque dans l'âge de la plus exquise politesse, cela méritait d'être éclairci. Et, si ces origines demeuraient obscures, elle était l'opposé de la « science exacte », la méthode qui s'élevait, presque du premier élan, à l'époque de perfection et à la loi absolue. Mais cette loi était conçue à priori : il ne s'agissait pas de la dégager des faits impartialement observés, mais de l'appliquer à ceux-là mêmes de qui on l'avait tirée. La Renaissance, d'ailleurs, paraissait suffire à tout expliquer, puisqu'elle marque le moment où l'esprit gaulois a commencé de se transmuer en esprit français; et Nisard, qui a écrit de solides *Études sur la Renaissance,* la connaissait, la comprenait mieux que le moyen âge. Mais la Renaissance opère son travail sur un fond d'esprit gaulois, qu'elle modifie et ne supprime pas; et ce travail même, il ne s'en rend pas bien compte, le critique qui méconnaît Ronsard précurseur et ouvrier du classicisme : ce poète équivoque ne sera jamais selon lui un auteur qu'on fréquente. Il n'a pas eu « la qualité suprême, la mesure, le goût », comme ce Villon qui sait « n'exprimer de ses sentiments que ceux qui lui sont communs avec tout le monde, et garder pour soi tout ce qui lui est particulier. » Le vrai classique, ce sera donc Villon : « Boileau a prononcé. »

La galerie de tableaux du XVIIe siècle est bien distribuée, bien éclairée : la raison du critique s'est ici animée, car c'est ici qu'est son cœur. Regardons pourtant de plus près : dans ce grand siècle auquel tout le reste est sacrifié, que de sacrifices encore nous devrons faire si nous acceptons la doctrine purement classique qu'on voudrait nous imposer! Non seulement tous les écrivains de second rang disparaissent, et plusieurs sont exquis et quelques-uns, dont l'absence laisse des vides, seraient au moins utiles à l'intelligence des plus grands, mais, parmi les grands eux-mêmes, combien sont de purs modèles, au jugement de Nisard? Corneille paraît, on ne voit pas trop dans quelles conditions, car cette histoire est une sorte de génération spontanée de grands hommes. On aimerait à distinguer au moins dans l'ombre de l'auteur de *Polyeucte* l'auteur de

Saint Genest. Mais, dans cet isolement, enfin, Corneille apparaît plus grand. Grandeur suspecte, car Pierre Corneille n'était pas un « grand régulier », et ce qu'il a créé, c'est moins la tragédie qu'une sorte de comédie héroïque. Ce mélange des genres, c'est déjà le romantisme au XVIIe siècle : il ne faut pas permettre à quelques novateurs téméraires de tirer une espèce d'autorité des erreurs de Corneille. Racine, conseillé par Boileau, va nous en délivrer; et Racine, pourtant, — à qui se fier? — a mêlé le comique au tragique dans le caractère de Mithridate. Boileau lui-même, l'exacte personnification dans notre pays de l'esprit de discipline et de choix, aurait mieux fait de ne pas écrire le *Lutrin.* Inclinons-nous devant Pascal et Bossuet; mais passons vite devant la Bruyère et Fénelon : avec eux, c'est déjà l'imagination et c'est le sentiment qui débordent, c'est le XVIIIe siècle, c'est-à-dire la décadence, qui s'ouvre. La Bruyère est peut être le seul des grands prosateurs du XVIIe siècle qui ait d'autres défauts que ceux de l'imperfection humaine. Fénelon est chimérique dans la littérature comme dans la religion : on le lit « avec inquiétude », comme Saint-Simon, cet autre grand seigneur, cet autre réformateur rétrograde. En somme, estimons-nous heureux, puisque en toute sécurité nous pouvons admirer bien près d'un demi-siècle, malgré quelques taches.

Nous ne suivrons pas Nisard dans l'inventaire ou le bilan de profits et pertes qu'il dresse en descendant, à regret, la pente de la décadence, du XVIIe siècle au XVIIIe et du XVIIIe au XIXe. Ce mélange de comptabilité, de mélancolie et d'indignation donne à la dernière partie de son *Histoire* un caractère bien curieusement personnel. Là encore il y a des chapitres dont la lecture est toujours utile, sur Montesquieu, sur Voltaire, sur Buffon. Mais ceux-là sont, à certains égards (beaucoup moins qu'il ne le veut), des classiques attardés : dans sa joie de les rencontrer sur cet âpre chemin, il leur pardonne d'être de leur temps, et les sacre, bon gré, mal gré, héritiers de l'esprit ou de la langue du passé. De sorte qu'il y a bien une suite dans cette histoire où les « trous » abondent, mais une suite factice, qui est dans l'esprit seul du critique : avant et après, tout s'y rapporte au XVIIe siècle, et à un certain XVIIe siècle d'étendue assez limitée. Tout ce qui n'est pas préparation ou succession de ce siècle mérite d'être omis ou d'être condamné.

Tout autre est la vraie loi de continuité qui unit les siècles aux siècles, qui en suit et en marque la chaîne entière, dans

son relief inégal, d'où les sommets n'émergent plus à l'état d'accidents extraordinaires. L'historien qui la suit — car l'histoire littéraire, ici, prend pour point d'appui nécessaire l'histoire générale, n'a pas fait d'abord à son usage une pierre de touche portative, universellement applicable à tous les esprits dans tous les temps. Il peut s'élever pourtant à la conception d'une certaine unité continue de génie dans une race et dans les œuvres produites par cette race, mais à la condition d'avoir étudié sans parti pris les éléments primordiaux dont se composait ce génie, les enrichissements qu'il a reçus ou les crises qu'il a subies dans ses époques d'épanouissement ou dans ses crises caractéristiques, et de n'aboutir à la synthèse qu'après n'avoir négligé aucun élément important de l'analyse. L'unité qu'il conçoit alors est souple et vivante, comme la vie de la race, qui ne saurait s'emprisonner en une formule, mais, toujours la même, est toujours en mouvement.

Il y a un autre système, un autre parti à prendre, celui des chercheurs de vérité et de nouveauté, des remueurs d'idées, des Staël, des Lessing, des Diderot, des Hégel, des Voltaire. Ici le mot d'ordre, c'est que le mouvement, quel qu'il soit et tant qu'on peut se le donner, c'est le plus grand bien de l'esprit comme du corps... Certaines idées sont belles ; mais, si vous les répétez trop, elles deviennent des lieux communs. « Le premier qui les emploie avec succès est un maître et un grand maître ; mais, quand elles sont usées, celui qui les emploie encore court risque de passer pour un écolier déclamateur. » C'est Voltaire qui a dit cela. Les choses justes elles-mêmes ont besoin d'être rafraîchies de temps à autre, d'être renouvelées et retournées ; c'est la loi, c'est la marche... Art, critique, recommençons donc toujours, et ne nous endormons pas. Il est des saisons plus ou moins fécondes pour l'esprit humain, des siècles plus ou moins heureux par des conjonctions d'astres ou des apparitions inespérées ; mais ne proclamons jamais que le Messie est venu en littérature et qu'il n'y a plus personne à attendre ; au lieu de nous asseoir pour toujours, faisons notre pâque debout comme les Hébreux et le bâton à la main[1].

1. Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis,* III.

BIBLIOGRAPHIE

VILLEMAIN. — *Tableau de la littérature française au dix-huitième siècle;* t. IV, chap. LII-LIV.

G. PLANCHE. — *Portraits littéraires,* 3e édit., 1853; Charpentier; I, 9; II, 21. — Cf. *Revue des Deux Mondes,* 1er janv. 1835, 15 mai 1854, 1er mai 1856, 1er mai 1857.

SAINTE-BEUVE. — *Portraits littéraires;* Garnier; II (*Joubert*).

— *Portraits contemporains;* Didier, 1846, in-12; I (*Villemain*), II (*Nisard*).

— *Causeries du lundi,* Garnier; I (*Féletz, Geoffroy, Hoffmann, Dussault, Joubert, Saint-Marc Girardin, Villemain*), II et V (*J. Janin*), VI (*Villemain*), XI, *Notes et Pensées,* 59, 64-68, 94, 118, 121-125, XIV (*de Sacy*), XV (*Nisard*). — Cf. *Revue des Deux Mondes,* 1er nov. 1836 (*Nisard*).

DE SACY. — *Rapport sur les progrès des lettres;* 1867, Hachette.

— *Variétés littéraires et morales,* 2e édit.; Didier, 1859; t. Ier, 260-293; t. II, 470-487 (*Villemain*). — Cf. *Revue des Deux Mondes,* 1er sept. 1836 (*Villemain*).

D. NISARD. — *Histoire de la littérature française;* Didot, 4 vol., 1844, t. IV. — Cf. *Revue des Deux Mondes,* 15 mai 1849 : *De la critique;* 1er oct. 1866 : *l'Esprit de discipline en littérature.*

— *Essais sur l'école romantique;* Calmann-Lévy, 1891 (recueil des articles de 1829 à 1838).

A. MICHIELS. — *Histoire des idées littéraires en France au dix-neuvième siècle;* Bruxelles, 2 vol., 1843-1864; 4e édit., Dentu, in-8o, 1863, t. II, liv. III, chap. IV-VIII; liv. IV.

CH. LABITTE. — Art. de la *Revue des Deux Mondes,* 1er févr. 1845 (*Saint-Marc Girardin*).

G. MERLET. — *Tableau de la littérature française, 1800-1815,* 3e partie (*la Critique*), liv. III, chap. Ier à VI; Hachette, in-8o. — Cf. *Revue des Deux Mondes,* 1er oct. 1883.

L. ÉTIENNE. — *La Fantaisie et l'Imagination dans la critique* (*Revue des Deux Mondes,* 15 sept. 1873).

PAUL ALBERT. — *La Littérature française au dix-neuvième siècle,* t. II, 131-140 (*Villemain*); Hachette, in-16.

CARO. — *La Critique contemporaine* (*Revue des Deux Mondes,* 1er févr. 1882).

ED. SCHÉRER. — *Études sur la littérature contemporaine;* Calmann-Lévy, t. Ier et III (*Nisard, Vinet*).

F. BRUNETIÈRE. — *L'Évolution des genres;* Hachette, in-16, 1890; 7e, 8e

et 9e leçons. — Cf. *Revue des Deux Mondes,* 1er juillet 1888 et 1er janv. 1891.

Hennequin. — *La Critique scientifique;* Perrin, in-18, 2e édit., 1890.

Georges Pellissier. — *Le Mouvement littéraire au dix-neuvième siècle;* Hachette, 1889, in-16; 2e partie, 7; 3e partie, 3. — Cf. *Précis de l'histoire de la littérature française;* Delagrave; v, 6; vi, 5.

De Vogüé. — *Discours de réception à l'Académie* (en remplacement de Nisard), 6 juin 1889, et réponse de M. Rousse.

Louis Molines. — *Étude sur Alexandre Vinet critique littéraire;* Paris, Fischbacher, 1890.

Ad. Hatzfeld. — *La Critique littéraire;* de Soye, 1892, in-8o de 23 p. (extrait du *Correspondant*). — Cf. *les Critiques littéraires du dix-neuvième siècle,* par Hatzfeld et Meunier, préface; Delagrave, in-16.

Droz. — *La Critique littéraire et la Science;* Leroux, in-8o, 1893.

G. Lanson. — *Histoire de la littérature française;* Hachette, 6e partie, l. III, chap. ii.

Ch. Dejob. — *L'Instruction publique en France et en Italie au dix-neuvième siècle,* p. 257 et suiv. (*La Harpe* et *Villemain*); Colin, in-16. — Cf. article de la *Revue pédagogique,* janv. 1893, par F. Hémon.

Ricardou. — *La Critique littéraire;* Hachette, in-16, 1896.

Des Granges. — *Geoffroy et la Critique dramatique sous le Consulat et l'Empire;* Hachette, in-8o, 1897.

E. Faguet. — Chap. xiii et vii des t. VII et VIII de l'*Histoire* Petit de Julleville; Colin, 1889.

Albert Sorel. — *Études de littérature et d'histoire;* Plon, 1901, in-8o.

JUGEMENTS

I

La critique est un des titres de gloire de notre époque. Si le XIXe siècle égale les deux grands siècles qui le précèdent, c'est parce qu'il les surpasse en trois genres : la poésie lyrique, l'histoire et la critique. La critique marche de pair avec les deux autres. Les noms illustres et les talents supérieurs y abondent. Chacun a sa marque particulière. Sainte-Beuve introduit la psychologie dans l'examen littéraire et cherche l'homme dans l'écrivain. M. Nisard fait du génie français une sorte d'être vivant dont son histoire est le portrait. M. Patin, aussi spirituel qu'érudit, inscrit son nom sur un monument immortel, les trois *Tragiques grecs*. Saint-Marc Girardin place son point de départ dans la famille et prend pour titres de chapitres, dans ses études théâtrales, non pas *Sophocle, Eschyle, Racine, Corneille, Molière,* mais le *père,* la *mère,* l'*épouse,* la *sœur*. Il suit, dans les chefs-d'œuvre de la scène, la marche et la transformation des affections de famille. Son cours de littérature dramatique est une histoire des sentiments naturels. Vitet fait une exquise œuvre d'art, de la critique d'art. Ses articles sur la musique ressemblent à une symphonie de Haydn. Tout s'y enchaîne et y découle avec la même souplesse, la même grâce. Ampère crée une critique nouvelle, la critique voyageuse. Pour lui, étudier le génie des grands hommes seulement dans leurs œuvres, c'est regarder une fleur dans un herbier. Il veut cueillir la plante sacrée sur le sol qui l'a fait naître, sous le soleil qui l'a fait croître. Il ne veut lire Platon que sur l'Hymette, Dante qu'à Ravenne, les Niebelungen qu'en Scandinavie, les hiéroglyphes que sur les Pyramides! C'est un chercheur de sources du Nil en littérature.

Voilà certes un bien beau mouvement ! Eh bien, de qui est-il parti? De M. Villemain. Sans doute, il n'a eu ni la puissance d'analyse et la profondeur de recherches de Sainte-Beuve, ni la force de doctrine de M. Nisard, ni l'ingénieuse érudition de M. Patin, ni la variété d'aperçus de Saint-Marc Girardin, ni la

poésie de Vitet, ni la grâce d'imagination d'Ampère; mais c'est lui qui, en introduisant dans la critique l'histoire, la biographie et la comparaison des littératures entre elles, a ouvert à tous ses successeurs la route où chacun d'eux a marché plus avant et plus sûrement que lui.

ERNEST LEGOUVÉ, journal *le Temps*.

II

VILLEMAIN

La critique de M. Villemain est comme une partie nouvelle et essentielle de l'histoire générale. Les révolutions de l'esprit, les changements du goût, les chefs-d'œuvre, en sont les événements; les écrivains en sont les héros. On y fait voir l'influence de la société sur les auteurs, des auteurs sur la société : c'est proprement l'histoire des affaires de l'esprit.

D. NISARD, *Histoire de la littérature française ;* Didot.

III

La critique est devenue plutôt historique et comme éclectique dans ses jugements. Elle a beaucoup exposé, elle a tout compris, elle a peu conclu. Un Villemain a plus que personne contribué à l'engager et à la maintenir dans cette voie, qui, à beaucoup d'égards, est plus large, plus féconde, mais qui parfois aussi, à force d'être large, n'aboutit pas... Il y a un côté faible chez ce rare esprit. Ses jugements, si exquis à l'origine, sont difficiles à saisir dans leur conclusion; il les faudrait surprendre comme au vol, à l'état d'épigrammes charmantes, ou les dégager soi-même des riches sinuosités où il les déploie.

SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi ;* I, Garnier.

IV

L'histoire, la biographie, les détails de mœurs, vivifient sa critique ; une inflexible morale, un dévouement vrai et de cœur à tout ce qui honore, console et relève l'humanité, à la liberté, à la religion, à la vérité, semblent rendre encore son goût plus pur et plus sévère ; cet enchaînement de tableaux historiques, d'anecdotes racontées avec l'esprit le plus brillant, de réflexions

morales et d'analyses judicieuses et profondes, qui se mêlent sans confusion, conduit le lecteur jusqu'au bout du livre sans qu'il ait un moment l'envie de s'arrêter. On n'a pas fait, depuis bien des années, un ouvrage plus piquant et plus instructif, plus propre à être goûté par tout le monde, jeunes et vieux; le succès a été complet; il devait l'être. Et pourtant ce sont bien là les leçons que M. Villemain improvisait à la Sorbonne au milieu de nos applaudissements, et souvent au bruit de la foule qui se pressait aux portes. Je les reconnais, je retrouve mes vieilles impressions. Voilà ces mots heureux, ces expressions énergiques et vives, qui sortaient comme d'elles-mêmes de la bouche du professeur! Que le maître reçoive donc encore une fois les applaudissements de ses disciples. Leur reconnaissance et leur affection le suivront partout; cet ouvrage, nous l'avons presque fait ensemble : pendant que M. Villemain nous échauffait le cœur par sa parole éloquente, nous l'inspirions par le plaisir qu'il avait de nous faire goûter le beau et aimer le bien.

De Sacy, *Variétés littéraires;* Didier.

V

Un juste éloge est une dette comme une autre, et à l'égard de Villemain elle est difficile à nier. Il y a des gloires plus éclatantes que celle d'un critique, dont il serait bien impossible de démontrer la légitimité à ceux qui, sincèrement ou non, les méconnaissent. Chacun peut être impunément injuste à l'égard de Lamartine ou de V. Hugo. A qui déclare ne pas sentir les beautés des *Méditations* ou des *Feuilles d'automne*, que voulez-vous répondre? Mais quand on prouve qu'avant Villemain la critique historique n'existait pas, que c'est lui qui l'a fondée, il y a là un fait, un fait brutal, que tout le monde peut vérifier. Eh bien! ce fait constitue un grand titre littéraire; il suffirait pour placer Villemain parmi les écrivains du XIXe siècle dont les services ont été le moins contestables. Je ne vois pas trop ce qu'on gagnerait à l'oublier.

Eugène Despois, *Revue politique et littéraire,* 3 juin 1876.

VI

Ce fut pour la Sorbonne une date mémorable, presque une ère, que le célèbre triumvirat Guizot, Cousin, Villemain. Le-

quel des trois l'emportait sur les deux autres? Aucun. Ils se valaient parce qu'ils ne se ressemblaient pas. M. Guizot était certainement le plus *enseignant* des trois; sa forte érudition historique, qu'accentuait son rare talent de généralisation, son ton un peu dogmatique lui-même, donnait à ses leçons une solidité, un sérieux, qu'affirmait encore sa belle voix grave. M. Cousin avait plus de verve naturelle, plus d'ardeur, plus d'imagination, et en même temps, chose singulière, plus d'artifice. On sentait toujours dans son attitude, dans ses gestes, quelque chose du comédien. Il était à la fois plein de spontanéité et plein de calcul...

Le cours de M. Villemain était de beaucoup le plus éclatant. A quoi devait-il cet éclat? D'abord, au sujet même de son cours. Les lettres ont toujours quelque chose de plus brillant que la philosophie et l'histoire; puis, à sa voix. Je n'en ai pas connu de plus belle. C'était un pur timbre d'or. Enfin, à son talent de diseur, et, ce qui est plus rare, de *lecteur*.

Le succès de M. Villemain tenait encore à une cause plus intime. Elle venait d'une passion profonde, puissante, d'autant plus puissante qu'elle était unique en lui, la passion du beau littéraire, je dis littéraire, car tel est le trait distinctif de cet homme éminent. Montaigne l'aurait appelé un homme *livresque*. Les arts, autres que la poésie et l'éloquence, n'existaient pas pour lui. Il n'entendait rien à la musique, il ne goûtait pas la peinture; sa myopie l'empêchait d'aimer la nature. Sa conformation le rendait peu propre aux exercices du corps. Il ne connaissait qu'une chose, les livres; mais les livres comprenaient pour lui le domaine entier du génie. Pas de limites de temps, de pays, de langue, de genre; tout ce qui s'appelle chef-d'œuvre lui appartenait, et quand il en tenait un entre les mains, quand il le lisait, l'analysait, l'interprétait, une telle chaleur, une telle sincérité d'enthousiasme se dégageait de sa parole, de ses gestes, de sa physionomie, qu'il vous emportait avec lui. Nous sortions de son cours enfiévrés, frémissants, frémissants du désir de savoir. Ce qu'il nous apprenait nous touchait encore moins que ce qu'il nous donnait d'envie d'apprendre. C'était un grand allumeur d'esprits.

Ernest Legouvé, art. du *Temps*.

VII

Il possédait l'art de tout dire; il était sûr de retrouver à point, après un mot spirituel, sa sensibilité pour admirer le beau et le faire sentir. Dans la vie quotidienne, dans la polémique, il a su fort bien mêler les épigrammes aux compliments; il pouvait dans sa chaire exercer ce talent pour le plaisir de son auditoire; il n'a pas voulu l'exercer sans péril, aux dépens des grands écrivains et de la jeunesse même, qui, en riant d'eux, aurait perdu l'habitude salutaire du respect. Ce cours si amusant ne forme point à l'irrévérence. Villemain avait trop d'esprit pour régenter le génie, mais il en avait assez pour oublier et faire oublier à ses auditeurs la distance qui les sépare, eux et lui, des grands hommes. Il s'en garde bien. Ce qu'il cherche à exciter en eux, plus encore que le sens critique, c'est l'enthousiasme.

Dejob, *l'Instruction en France et en Italie au dix-neuvième siècle ;* Colin.

VIII

NISARD

J'éprouve quelque embarras à définir la quatrième sorte de critique. Celle-ci se rapproche plus d'un traité; elle a la prétention de régler les plaisirs de l'esprit, de soustraire les ouvrages à la tyrannie du *chacun son goût,* d'être une science exacte, plus jalouse de conduire l'esprit que de lui plaire. Elle s'est fait un idéal de l'esprit humain dans les livres; elle s'en est fait un du génie particulier de la France, un autre de sa langue; elle met chaque auteur et chaque livre en regard de ce triple idéal. Elle note ce qui s'en rapproche : voilà le bon; ce qui s'en éloigne : voilà le mauvais. Si son objet est élevé, si elle ne fait tort ni à l'esprit humain, qu'elle étudie dans son imposante unité, ni au génie de la France, qu'elle veut toujours montrer semblable à lui-même, ni à notre langue, qu'elle défend contre les caprices de la mode, il faut avouer qu'elle se prive des grâces que donnent aux trois premières sortes de critique la diversité, la liberté, l'histoire mêlée aux lettres, la beauté des tableaux, la vie des portraits, les rapprochements de la littérature comparée. J'ai peut-être des raisons person-

nelles pour ne pas mépriser ce genre; j'en ai plus encore pour le trouver difficile et périlleux.

D. Nisard, *Histoire de la littérature française;* Didot.

IX

Le critique-historien ne s'abandonne jamais au courant de chaque nature d'écrivain qu'il rencontre; il la ramène d'autorité à lui, à son modèle; il force plus d'un fleuve qui s'égarait à rentrer dans ce canal artificiel dont il a creusé le lit à l'avance : il y a des branches rebelles; elles sont sacrifiées. L'esprit français, à l'état d'archétype comme dans Platon, est censé présider en personne à cette histoire : selon qu'il se reconnaît plus ou moins dans tel ou tel écrivain qui passe, il l'approuve ou le condamne, il l'élève ou le rabaisse... Cette histoire sera donc à la fois, chemin faisant, un enseignement continuel, une exhortation au bien et au mieux, une correction et un châtiment du mal. Ceux que naturellement il préfère sont ceux en qui il se reconnaît plus ressemblant.

Sainte-Beuve, *Causeries du lundi,* XV; Garnier.

X

L'objection que j'eusse voulu soumettre à cette noble intelligence, si j'avais eu l'honneur et le plaisir de m'instruire à ses leçons, aurait porté sur la définition de l'esprit français, telle qu'elle est posée au début du livre. C'est, nous dit M. Nisard, un esprit pratique par excellence, soumettant l'imagination et la sensibilité au joug de la raison individuelle, et cette dernière à la raison commune. L'historien le spécifie en le distinguant de tous les autres, et il l'adjure de se garer contre les intrusions du dehors. Ah! que ces catégories sont périlleuses! Des critiques moins éclairés s'en emparent, et ils nous présentent comme l'image de l'esprit français ce grêle squelette, si fort en faveur sous le nom d'esprit gaulois, qu'on arrive à composer avec une moitié de Rabelais, une moitié de Molière, avec tout Voltaire, ce qui est beaucoup, avec tout Bérenger, ce qui est moins. C'est une des veines de notre génie sans doute; mais que fait-on de l'autre veine, gonflée tour à tour d'âpreté, de fougue, de passion, de mélancolie, celle qui suscite dans chaque siècle un Calvin, un Pascal, un Saint-Simon, un Cha-

teaubriand? Je ramasse au hasard, entre tant de noms qui gênent la théorie. De l'esprit français ainsi limité, combien des nôtres il faudrait proscrire, depuis la *Chanson de Roland* qui n'y entre pas encore, jusqu'à Lamartine qui n'y rentre plus du tout? Qu'il serait facile de choisir un contraste embarrassant, bien présent à vos mémoires, et de demander où était l'esprit français sur ces bancs quand M. Thiers et M. Guizot s'y rencontraient. Laissez-moi croire qu'il n'a pas de caractère distinctif, sinon de les comprendre tous, d'être humain, universel, imprévu. Il n'est circonscrit que par les défauts individuels; ses vertus sont illimitées, comme le champ du possible. On veut le définir, parce qu'on l'arrête à un moment du temps; mais, comme tout ce qui vit, il évolue sans cesse, il dépouille des formes, il en revêt de nouvelles; chaque grand écrivain lui ajoute sa frappe personnelle. Si cet esprit devait jamais faiblir et manquer à sa mission, ce serait le jour où une idée naîtrait dans le monde sans qu'il la réclamât aussitôt comme son bien.

Je résiste un peu à notre guide quand il me décrit d'avance la configuration générale de la chaîne que nous devons explorer; mais avec quelle sécurité je m'abandonne à lui dès que nous nous mettons en marche! Suivant sa promesse, il ne s'arrête que sur les sommets de cette chaîne, il ne se pique pas de fouiller les gorges cachées et d'expliquer les formations souterraines. Protégé par sa raison impeccable, ce guide ne connaît pas le vertige; et les glaciers ne l'enrayent pas. Libre à nous de buissonner derrière lui, d'admirer en dehors de son programme, à nos risques et périls; mais quand nous admirons sur son conseil, ce n'est jamais à faux. M. Nisard ne s'attarde pas au moyen âge, on sent qu'il se plaît médiocrement dans ce labyrinthe mystérieux; il est pressé de monter et d'y voir clair. A travers le XVIe siècle, il se hâte encore; ce n'est pas Ronsard qui l'y retiendra. Je sais bien le tort de Ronsard; c'était déjà celui de Lucain. Le poète de la Pléiade est jugé sur sa fâcheuse ressemblance; il a fourni de criminels exemples et de mauvaises raisons à un plus grand coupable.

Le critique n'est pleinement rassuré qu'en arrivant aux réputations vérifiées et poinçonnées par Boileau. Il va moins vite, et pourtant j'ai peine à suivre son pas. Je cherche des absents, d'Aubigné, Rotrou, ces mâles aïeux qui forgeaient à si grands coups l'idiome de Corneille. Mais quoi! La montée est si longue!

Enfin, M. Nisard se repose avec délices dans l'Olympe, sur la crête centrale où rayonne le génie français, durant la période de perfection qu'il lui assigne, entre 1660 et 1700...

Il faut s'arracher à l'empyrée. M. Nisard ne se résout pas sans peine à descendre l'autre versant de la montagne. Les quarante années parfaites ne sont pas achevées, qu'il sent déjà son inquiétude réveillée ; il dénonce la piqûre du ver chez les deux premiers décadents, la Bruyère et Fénelon. Tout le long du xviii[e] siècle, à mesure que la courbe s'infléchit, il tient un registre en partie double et y note ce qu'il appelle les gains et les pertes de l'esprit français. Le bon Rollin l'attendrit, Buffon et Montesquieu le rassurent, Voltaire le laisse perplexe, Diderot l'indigne, Rousseau le désole. L'abbé Prévost n'est pas nommé. Dans sa sévérité contre le genre romanesque, l'historien passe sous silence *Manon Lescaut,* comme il avait fait pour la *Princesse de Clèves,* à l'autre siècle. En abordant le nôtre, M. Nisard termine par un résumé succinct, où il classe les mérites de ses contemporains. A quelques réserves près, je crois qu'aujourd'hui encore, avec des vues dégagées par le temps, l'opinion presque unanime des lettrés ratifierait l'exacte justice de ce classement. Nulle part la critique n'a mieux montré la sûreté de son discernement. Et quand il heurterait quelques-unes de nos préférences, qu'il lui soit beaucoup pardonné, parce qu'il a vraiment aimé Musset.

De Vogüé, *Discours de réception à l'Académie.*

LETTRES

I

Dans sa XXXIIe leçon, Villemain, qui avait déjà montré sa sympathie pour Lamartine (XXV, XXVII), regrette qu'un jeune et célèbre poète ait durement flétri dans de beaux vers le caractère d'une nation tout entière, de l'Italie. L'auteur de *Childe Harold* répond à ce reproche amical du professeur de la Sorbonne.

II

En terminant son Cours sur le XVIIIe siècle, Villemain se demandait ce que serait le XIXe. Il lui attribuait la science historique, la philosophie morale, l'éclectisme en littérature, l'éloquence politique, peut-être la poésie. « Déjà, disait-il, la lyre a trouvé de nouveaux accents de l'âme, et le drame s'agite pour être à la fois idéal et naturel. » Un contemporain, qu'on choisira, lui dira ce qu'il pense de ce prochain avenir.

III

Sainte-Beuve écrit à Nisard après avoir lu le chapitre qu'il consacre à Ronsard, qui, selon l'historien de la littérature française, ne vivra que « comme sujet d'étude ». Il s'expliquera aussi sur ce passage relatif à du Bellay : « Les *Regrets*, espèce de *Tristes* composés à Rome durant le séjour que du Bellay y fit avec le cardinal son parent, ont paru ennuyeux même à l'historien ingénieux et peut-être prévenu de la poésie de ce temps. »

IV

On a lu (p. 29) l'arrêt rendu par S. de Sacy contre les *Maximes* de la Rochefoucauld. Nisard jugeait, au contraire, qu'elles vivront par leur vérité et leur conformité à la nature humaine. On suppose que l'un des deux critiques a l'occasion de justifier près de l'autre son antipathie ou son estime.

DISSERTATIONS ET LEÇONS

I

Le goût classique, tel qu'on peut le trouver ou le deviner, dans son fond, à travers ses nuances, chez les grands écrivains de la seconde partie du XVIIᵉ siècle, vous paraît-il s'être élargi ou rétréci au XVIIIᵉ? Définissez en particulier le goût de Voltaire, en justifiant ou en discutant ce mot d'un critique de notre temps (M. Faguet) : « Le goût de Voltaire, étroit à nos yeux, est beaucoup plus compréhensif que celui de ses contemporains. »

(AGRÉGATION DES LETTRES. — Composition, 1900.)

II

Étudier cette pensée de Duclos : « Le goût me paraît un discernement prompt, vif et délicat, qui naît de la justesse et de la sagacité de l'esprit. »

(Paris. — DEVOIR D'AGRÉGATION, nov. 1900.)

III

Comment la littérature française doit-elle être étudiée dans l'enseignement secondaire? Quel point de vue doit dominer? celui du goût, celui de la morale ou celui de l'histoire? Quel doit être le rapport de cette étude aux fins générales de l'éducation?

(AGRÉGATION DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES JEUNES FILLES, 1901.)

IV

Nisard, après avoir noté que la *Henriade* de Voltaire réfléchit ses passions, ses humeurs, ses rancunes, et qu'il excelle dans les genres où il ne messied pas à la personne de montrer ses

sentiments, ajoute : « Tel nous le voyons dans ses discours en vers, dans ses épîtres et ses satires, et surtout dans ses poésies légères, le premier gain de la poésie française au XVIIIe siècle. Tous ses ouvrages sont pleins de sa personne. » — Jusqu'à quel point ces petits poèmes portent-ils l'empreinte des opinions de Voltaire et la marque de sa personnalité ?

(Nancy. — DEVOIR D'AGRÉGATION.)

V

A quels points de vue différents peut-on se placer pour l'étude et la critique des ouvrages de littérature? Quels sont les avantages, les inconvénients, les écueils de chaque système particulier? Vous essayerez d'esquisser le portrait du véritable critique.

(AGRÉGATION DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES FILLES, 1886.)

VI

Expliquer cette phrase de Nisard : « Le génie seul est le père des langues durables. »

(AGRÉGATION DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES JEUNES FILLES, 1892.)

VII

Commenter ou discuter ce mot de Doudan : « En somme, il n'y a que deux choses qui nous plaisent réellement, ou l'idéal ou notre ressemblance. »

(Paris. — LICENCE ÈS LETTRES, nov. 1901.)

VIII

Commenter ou discuter ce mot de la Harpe : « La meilleure théorie de l'art sera toujours l'analyse des grands modèles. »

(Paris. — LICENCE ÈS LETTRES, nov. 1901.)

IX

Quelle est la critique la plus féconde, celle qui s'attache aux œuvres, ou celle qui se prend à la vie des auteurs ?

(Paris. — LICENCE ÈS LETTRES. — Composition, avril 1880.)

X

Est-il vrai de dire avec de Bonald que « la littérature est l'expression de la société » ?

(Aix. — Licence ès lettres. — Composition, juillet 1896.)

XI

Expliquer et apprécier ce jugement : « Les siècles seraient bien mieux peints par l'histoire de leurs conversations que par celles de leurs littératures. » (Garat, *Mémoires sur la vie de M. Suard.*)

(Grenoble. — Licence ès lettres. — Composition, juillet 1896.)

XII

Saint-Marc Girardin a dit : « Le fond de l'émotion dramatique, c'est la sympathie de l'homme pour l'homme. » Un critique allemand y voit, au contraire, une sorte de « jouissance barbare que nous éprouvons à regarder souffrir des hommes ». Que pensez-vous de l'une et de l'autre de ces deux théories?

(Grenoble. — Licence ès lettres. — Composition, 1899.)

XIII

La critique littéraire doit-elle se fonder sur des principes, ou s'en tenir à des impressions purement personnelles?

(Lille. — Licence ès lettres, juillet 1900.)

XIV

La Bruyère a dit, au chapitre *des Ouvrages de l'esprit :* « Le plaisir de la critique nous ôte celui d'être vivement touchés de très belles choses. » Et plus loin : « La critique n'est pas une science, c'est un métier, où il faut plus de santé que d'esprit, plus de travail que de capacité, plus d'habitude que de génie. » Expliquez ce jugement par ce que vous savez de la critique au xviie siècle.

(Lyon. — Licence ès lettres, juillet 1902.)

XV

Comparez le *Discours* de Rivarol *sur l'universalité de la langue française* et l'*Allemagne* de Mme de Staël : jusqu'à quel point ces deux œuvres s'opposent-elles par leurs tendances, leurs préférences, leur conception respective de la littérature et des facultés poétiques elles-mêmes?

(Lyon. — Licence ès lettres, juillet 1902.)

XVI

On a défini le génie « une personnalité indomptable jointe à une malléabilité universelle ». Que pensez-vous de cette définition? Appuyez votre avis d'exemples empruntés à l'histoire de la littérature française.

(Montpellier. — Licence ès lettres, nov. 1903.)

XVII

Examiner ce mot de Vinet : « Peut-être faut-il être jeune pour s'égayer habituellement à la lecture de Molière, et en général des poètes comiques. Oui, la comédie en elle-même est plus triste, au fond, que la tragédie. »

(Montpellier. — Licence ès lettres, juillet 1899.)

XVIII

Expliquer la pensée de Silvestre de Sacy disant que le *Télémaque* fait comprendre toute la vie de Fénelon, « ses succès, ses disgrâces, son charme entraînant, et l'antipathie profonde qu'il inspirait à Louis XIV. »

(Montpellier. — Licence ès lettres, juillet 1899.)

XIX

Quel secours la philologie peut-elle offrir à la critique littéraire? Montrer quel danger il y aurait à remplacer la critique du goût, qui est un art éminemment français, par l'érudition pure.

(Nancy. — Devoir de licence.)

XX

Expliquer et juger la théorie de Marivaux sur les grands hommes, en l'appliquant principalement à l'histoire littéraire : « Il n'y a ni petit ni grand homme pour le philosophe : il y a seulement des hommes qui ont de grandes qualités mêlées de défauts; d'autres qui ont de grands défauts mêlés de quelques qualités; il y a des hommes ordinaires, autrement dit médiocres, qui valent bien leur prix, et dont la médiocrité a ses avantages; car on peut dire en passant que c'est presque toujours aux grands hommes en tout genre que l'on doit les grands maux et les grandes erreurs; s'ils n'abusent pas eux-mêmes de ce qu'ils peuvent faire, du moins sont-ils cause que les autres abusent pour eux de ce qu'ils ont fait. »

(Poitiers. — Licence ès lettres. — Composition, juillet 1896.)

XXI

Expliquer ce mot de Villemain comparant le XVIIe et le XVIIIe siècle : « Rien de plus opposé, et pourtant rien de plus lié que ces deux époques. »

(Toulouse. — Devoir de licence, 1902.)

XXII

Expliquer et discuter ce mot de Nisard : « L'étude des grands écrivains est bienfaisante, car c'est la seule chose qui puisse nous apprendre notre mesure. »

(Paris. — Baccalauréat, nov. 1901.)

XXIII

Vous développerez, en illustrant votre développement par des exemples, ce mot de Villemain : « L'éloquence est à la fois un don naturel et un grand art. »

(Lille. — Baccalauréat latin-grec, 1904.)

XXIV

« Qui ne sait pas écouter ne sait pas causer. » (Saint-Marc Girardin.)

(Paris. — Baccalauréat, oct. 1893.)

XXV

Qu'est-ce que la satire, et qu'est-ce que la critique? Montrez-en les ressemblances, les différences, les effets.

(Nancy. — Baccalauréat moderne, 1901.)

XXVI

Discuter cette pensée de Joubert : « Molière est comique de sang-froid, à son insu; il provoque le rire, et ne rit pas. »

(Rennes. — Baccalauréat classique, nov. 1900.)

XXVII

Que pensez-vous de ces lignes de Nisard : « Il est très vrai que la plupart des écrivains contemporains de Louis XIV... et il les régla. »

(Sèvres. — Concours d'admission, 1892.)

XXVIII

Que pensez-vous de ce jugement de Villemain : « Un bel ouvrage dramatique est le plus noble plaisir des hommes assemblés »?

(Fénelon. — Devoir de cinquième année.)

XXIX

Discuter cette pensée de Joubert : « La vérité dans le style est une qualité indispensable et qui suffit à recommander un écrivain. »

(Besançon. — Lycée de jeunes filles.)

XXX

Que pensez-vous de cette opinion de Joubert : « Les écrivains qui ont de l'influence ne sont que des hommes qui expriment parfaitement ce que les autres pensent, et qui réveillent dans les esprits des idées ou sentiments qui tendaient à éclore. »

(Besançon. — Lycée de jeunes filles. — DEVOIR DE CINQUIÈME ANNÉE.)

XXXI

Expliquer et apprécier cette pensée de Joubert : « La politesse n'agit pas seulement sur les manières, mais sur l'esprit et sur le cœur. Elle rend modérés et doux tous les sentiments, toutes les opinions, toutes les paroles. »

(Montpellier. — Lycée de jeunes filles. — DIPLÔME D'ÉTUDES SECONDAIRES.)

XXXII

« Il est plus aisé de critiquer un auteur que de l'apprécier. » (VAUVENARGUES.)

(Fontenay-aux-Roses. — DEVOIR.

Le développement de ce sujet est tout entier dans l'opposition des deux mots *critiquer* et *apprécier*. Toutefois, il n'était pas inutile de préciser le sens du mot en se souvenant de Vauvenargues et de ses autres maximes littéraires. Mais il fallait moins ici montrer ce qu'il y avait de particulier dans le mot que ce qu'il y avait de général. Au fond, c'est la vraie et bonne critique que Vauvenargues définit, et qu'il oppose à la critique étroite et superficielle.

Critiquer un auteur est plus facile que l'apprécier. Pourquoi? Parce qu'il est plus aisé d'être un accusateur que d'être un juge, d'apercevoir les imperfections du détail que d'embrasser l'harmonie d'un ensemble. Raisons pour lesquelles la critique est plus aisée que le jugement. D'abord, un penchant de la nature humaine nous incline à la malignité; nous saisissons du premier coup, non pas les beautés d'un ouvrage, mais ses défauts, et il ne nous déplaît pas de montrer que nous les avons

saisis. Ce n'est là pourtant qu'une critique toute superficielle, qui ne va pas au fond des choses, n'en voit qu'un côté, et le plus petit côté d'ordinaire. Si elle s'en tient le plus souvent à la constatation plus ou moins malveillante des défauts extérieurs et visibles, c'est qu'elle est impuissante à s'élever assez haut pour juger ce qui lui est supérieur. D'autre part, sans aucun parti pris de malveillance, et de la meilleure foi du monde, on critique plus volontiers qu'on n'apprécie. C'est que la critique qui n'est que critique — la critique négative — demande seulement une certaine finesse, une certaine promptitude de coup d'œil, un effort personnel beaucoup moins intense et suivi que la vraie critique, celle qui apprécie et juge.

Pour *apprécier,* au contraire, il faut un esprit large, capable de connaître tout le prix d'un ouvrage, c'est-à-dire de le connaître tout entier, de l'approfondir, d'en voir l'unité. Vauvenargues lui-même a dit que, pour apprécier un auteur avec justice, il faut le lire tout entier. Une plus grande force d'esprit, une attention plus soutenue, sont donc ici nécessaires. Alors que, pour critiquer, au mauvais sens du mot, il n'est pas besoin de sortir de soi, et que même on juge trop les autres d'après ses propres sentiments, en se plaçant à son propre point de vue, qui peut varier avec les circonstances, pour apprécier il faut pénétrer dans une autre âme, se transformer momentanément en elle, avec assez de sympathie pour la comprendre, mais en gardant aussi assez de liberté d'esprit pour la juger. Comme il s'agit d'âmes supérieures, il faut s'élever à leur niveau; bien plus, pour juger vraiment une œuvre, il faut la dominer, c'est-à-dire se placer plus haut qu'elle. Comment le faire, si l'on n'obéit qu'à des impressions fugitives? Il est nécessaire ici de recourir à ces hautes idées générales, littéraires ou morales, qui ne sont pas à la portée de tous les esprits. Elles seules nous permettront de faire succéder à l'analyse la synthèse, et de marquer à une œuvre sa vraie place dans le mouvement intellectuel d'une époque et d'un pays. Combien est malaisée la conquête de ces idées générales, qu'il faut s'être assimilées pour en faire une application opportune et féconde!

Appliquons nous-mêmes à notre enseignement la pensée de Vauvenargues. Défions-nous de la critique négative et stérile, aussi superficielle et changeante que les impressions momentanées dont elle s'inspire; ne nous donnons pas à la légère ce plaisir facile qui, la Bruyère nous en avertit, nous ôte celui d'être vivement touchés de très belles choses. Ne nous inter-

disons pas de critiquer les défauts, pourvu que notre critique ne soit pas animée d'une intention maligne et ne s'enfonce pas trop dans une analyse subtile qui, à force de se confiner dans le détail, nous ferait perdre la vue de l'ensemble. A la critique impartiale des défauts associons ce que Chateaubriand appelait la critique des beautés; sachons admirer. Comprendre et définir la beauté n'est pas chose facile, sans doute; mais c'est justement pour cela que Vauvenargues, critique délicat chez qui dominait la faculté de sympathie, a écrit qu'il est plus aisé de critiquer un auteur que de l'apprécier.

XXXIII

« Quand une pensée n'est pas assez forte pour porter une expression simple, c'est la marque pour la rejeter. » (Vauvenargues.)

(Fontenay-aux-Roses. — Sciences. — Devoir.)

Vauvenargues a dit ailleurs : « C'est la netteté qui est le vernis des maîtres. » Par « expression simple », il entend donc une expression nette, transparente, pour ainsi dire, et qui fasse corps avec la pensée au point qu'à travers l'expression la pensée paraisse à découvert, telle qu'elle est, forte ou faible. En nous invitant à vérifier si notre pensée est « assez *forte* pour *porter* une expression simple », il nous convie à tenter une épreuve nécessaire, et nous met en main la pierre de touche à l'aide de laquelle nous pourrons éprouver la valeur d'une pensée. Cette pensée semble-t-elle forte et vraie sous le vêtement léger qui la couvre : en ce cas, il faut la retenir et lui conserver son caractère de simplicité saisissante. A-t-elle besoin d'ornements étrangers pour cacher sa pauvreté ou sa fausseté; ces ornements écartés, semble-t-elle amoindrie, indigne d'être estimée pour elle-même : en ce cas, il faut la rejeter impitoyablement. C'est l'opposition éternelle de l'*être* et du *paraître*.

L'expression et la pensée sont, en effet, étroitement unies et inséparables. « Il est plus difficile, a dit d'Alembert, d'être simple que d'être grand, si l'on pouvait être grand sans être simple. » Mais précisément on ne le peut pas : la seule vraie grandeur est la grandeur simple. Ce n'est pas assez de dire avec Diderot : « La simplicité est un des principaux caractères de la beauté. » Il faut aller plus loin et ne pas craindre d'affirmer

que c'en est le caractère essentiel. Nous nous plaignons souvent de ne pas trouver l'expression juste pour rendre une pensée qui nous semble vraie; c'est que la pensée n'est vraie qu'en apparence, ou que nous ne l'avons pas assez creusée pour en rencontrer le fond solide. Si elle avait un caractère évident de vérité, nous n'en chercherions pas si loin l'expression. Qui ne connaît les vers de Boileau :

> Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
> Et les mots pour le dire arrivent aisément...
>
> Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.

La plupart du temps, si nous écrivons mal, c'est que nous pensons mal, car écrire mal, c'est écrire non pas avec trivialité (c'est ne pas savoir écrire), mais avec emphase ou avec raffinement; or, on ne cherche à embellir que ce qui n'est pas beau par nature.

Un double travail est donc nécessaire : travail de la pensée et travail de l'expression. Le premier est assurément le plus important et aussi le plus difficile, car il n'est pas aisé d'amener une pensée, souvent confuse d'abord et mêlée à des pensées étrangères, jusqu'à ce degré de simplicité et de force précise où elle apparaît sans voiles, belle de sa propre beauté. Mais cette réflexion prolongée et patiente s'impose à ceux qui écrivent et qui parlent : comment se flatter, en effet, de communiquer aux autres une pensée dont on n'a pas soi-même la vue bien claire? Ce premier travail prépare et facilite le travail de l'expression; car « on pense, et la parole suit ». Il ne faudrait pas cependant croire inutile ce travail nouveau. « Il arrive souvent, écrit la Rochefoucauld, que des choses se présentent plus achevées à notre esprit qu'il ne les pourrait faire avec beaucoup d'art. » Ces trouvailles sont, au contraire, assez rares, du moins pour le commun des hommes. Le travail de l'expression complète utilement le travail de la réflexion, nous fait pénétrer les diverses nuances de la pensée, à laquelle il donne plus de précision et de relief. Il n'en est pas moins subordonné à l'autre, qui est le travail essentiel. On peut accepter sans crainte la pensée qui résiste à cette double épreuve.

Tous les grands écrivains classiques ont été de l'avis de Vauvenargues. « La vraie éloquence, dédaignant tous les ornements empruntés, ne se trouve que dans le simple. » (FÉNELON.) « Le style n'est beau que par le nombre de vérités qu'il fait

valoir. » (BUFFON.) En donnant le précepte, ils ont donné l'exemple. Qui est plus simple à la fois et plus fort que Pascal, à qui l'on a le droit d'appliquer son propre mot : « La vraie éloquence se moque de l'éloquence, » c'est-à-dire de la rhétorique; — ou que Bossuet, si émouvant dans sa simplicité : « La voilà telle que la mort nous l'a faite? » — « Cette exclamation de Bossuet qui fit une si forte impression sur son auditoire : « Madame se meurt, Madame est morte, » c'est le mot simple et commun qui en fait toute la force. S'il eût dit : « Madame est « expirante, Madame expire, » il n'eût produit aucun effet. » (MARMONTEL.)

Est-il besoin de montrer quelle application fréquente et féconde du mot de Vauvenargues doit être faite dans la pédagogie? C'est là surtout qu'il sera utile d'écarter les phrases sonores et vides, les ornements empruntés qui voilent mal la pauvreté de la pensée, de s'habituer à aller au fond des choses, à réduire notre pensée en formules simples et nettes, qui permettent d'en voir les côtés forts ou faibles, à les soumettre en un mot à l'épreuve que Vauvenargues conseille, en nous pénétrant du mot si vrai de Vinet : « C'est lorsqu'on est savant qu'on est le plus capable d'être simple. »

XXXIV

Que pensez-vous de ce jugement porté par Gœthe au début de la période romantique : « Le classique est le sain, le romantique est le malade? »

(Fontenay-aux-Roses. — DEVOIR DE SECONDE ANNÉE.)

XXXV

Expliquez ce mot de Vinet : « Notre siècle est malade de trop lire. »

(Fontenay-aux-Roses. — DEVOIR.)

XXXVI

Tableau des progrès correspondants de la critique et de l'histoire au XIXe siècle.

(Fontenay-aux-Roses. — LEÇON.)

XXXVII

Est-il vrai que la critique dite classique (XVIIe et XVIIIe siècles) ait toujours examiné les œuvres sans se préoccuper du moment où elles sont nées? N'y a-t-il pas au moins des exceptions? Lesquelles? En quoi la critique du XIXe siècle sera-t-elle malgré tout nouvelle?

(Fontenay-aux-Roses. — LEÇON.)

XXXVIII

« Un excellent critique, dit Voltaire, serait un artiste qui aurait beaucoup de science et de goût, sans préjugé et sans envie. Cela est difficile à trouver. »

(Saint-Cloud. — DEVOIR DE LETTRES.)

XXXIX

« La langue française est la seule qui ait une probité attachée à son génie. » (RIVAROL.)

(Fontenay-aux-Roses. — DEVOIR.)

Point de vue relatif. — Il est clair qu'un mot de Rivarol ne saurait nous inspirer, avant tout examen, le même respect qu'un mot de Pascal, par exemple. « Rivarol, a dit Sainte-Beuve, n'était point un homme de génie, mais c'était plus qu'un homme d'esprit. Il réalisait tout à fait l'idéal de l'homme de talent, tel qu'il l'a défini : « Le talent, c'est un art mêlé d'enthousiasme. » Il est dommage que ce talent chez lui fût un peu gâté par le faste et l'apprêt. » Ce dilettante très distingué, jeune alors (c'était presque son début dans la littérature) doit avoir raison ici avec esprit, et le bel éloge qu'il fait de la langue française doit contenir une large part de vérité durable, mais aussi il doit porter la marque du temps. Et, en effet, je remarque que le discours de 1783, couronné par l'Académie de Berlin, récompensé par une pension de Louis XVI, s'intitule : Des causes de l'*universalité* de la langue française, du mérite de cette langue et de la durée vraisemblable de cet *empire*. Et j'observe, d'autre part, que l'Allemand Schwab, qui partagea le prix avec Rivarol, tout en attribuant l'universalité du français à une certaine

« médiocrité » qui le recommande à toutes les nations et à toutes les classes, tout en espérant que la langue allemande détrônera un jour la langue française, quand la prépondérance politique aura passé de la France à l'Allemagne, ne songe pas un instant à contester cette suprématie. Et je me dis que nous sommes au XVIIIe siècle, à un moment où la littérature et la langue françaises règnent sur l'Europe intelligente, bien que certains pays, et en particulier l'Allemagne, s'efforcent de secouer le joug.

Ces réflexions préalables ne m'expliquent pas encore le mot de Rivarol, mais elles m'expliquent pourquoi, écrivant à ce moment, il a dit : « La langue française est *la seule...*, » avec un sentiment d'orgueil légitime, surtout alors. *La seule :* cet arrêt, accepté facilement jadis par les peuples les moins suspects de bienveillance envers notre pays, ne soulèverait-il aujourd'hui de leur part aucune protestation? En tout cas, nous ne ferons pas du devoir un éloge de la langue française, comparée et *préférée* à toutes les autres. D'un mot, dès le début, nous expliquerons pourquoi Rivarol a dit *la seule,* pourquoi ce jugement a revêtu la forme d'un arrêt absolu, et, sans plus nous préoccuper du XVIIIe siècle en particulier, nous bornerons notre ambition à démontrer que la langue française est *entre toutes* celle dont le génie a *le plus* de probité.

Ordre du développement. — Une probité attachée à son génie. Deux mots nous frappent, et demandent à être expliqués : *probité, génie.* Voici le passage entier : « Si on ne lui trouve pas les diminutifs et les mignardises de la langue italienne, son allure est plus mâle. Elle en est plus faite pour la conversation, lien des hommes et charme de tous les âges; et, puisqu'il faut le dire, elle est de toutes les langues la seule qui ait une probité attachée à son génie. Sûre, sociable, raisonnable, ce n'est plus la langue française, c'est la langue humaine. » Il est impossible de ne pas observer : d'abord que Rivarol, en homme du XVIIIe siècle, se place surtout au point de vue social et humain; ensuite, qu'il personnifie le *génie* français de telle manière qu'on ne s'étonne point de voir donner à ce génie la *probité,* cette vertu morale qui peut dès lors devenir une vertu littéraire. D'où sort cette réflexion que l'idée de *génie* est plus large que l'idée de *probité,* puisque celle-ci y est « attachée ».

Point de vue absolu. — Le génie de la langue française. — Par conséquent, avant d'expliquer ce qu'est la probité de la langue française, il faut expliquer ce qu'est son génie, c'est-

à-dire quelle est sa nature propre, quels sont ses caractères essentiels. Ici, l'histoire littéraire nous montrerait ce lumineux génie de la France sortant victorieux de toutes les crises, sans que rien ait pu l'altérer; à peine effleuré et troublé passagèrement par la mode de la préciosité, du bel esprit, de la déclamation sentimentale, de la rêverie nuageuse; respecté et envié de tous, depuis le temps éloigné où Brunetto Latini, le maître de Dante, écrivait que « la parlure de France est claire, délitable et *commune à toutes gens* ». Esquisser en traits rapides le « portrait » et l'histoire de ce génie, qui a beaucoup varié de Pascal à Voltaire, de Descartes à Rousseau, mais qui est resté le même, au fond, à travers toutes les transformations. Et comment parler du génie de la langue française sans parler du génie français lui-même, qui en est inséparable? « La langue française, dit justement Marmontel, a dû les qualités qui la distinguent à la souplesse, à la mobilité et en même temps au ressort du caractère national; » nous ajouterons : et à sa probité, car le franc génie de notre race s'est toujours montré passionnément épris de vérité, de clarté ; dans les choses de la vie comme dans les choses de l'art, il a toujours eu en horreur l'affectation et l'équivoque. Raisonnable et logique parfois à l'excès, dédaigneux des ornements superflus et des phrases creuses, il n'a jamais pu comprendre qu'on parlât pour ne rien dire. Buffon était son interprète lorsqu'il affirmait qu'un beau style est beau seulement par les vérités qu'il fait valoir. Et c'est parce que le français, plus que toute autre langue, excelle à faire valoir les idées générales, en les habillant d'un vêtement souple, où la simplicité ne nuit pas à l'élégance, qu'il est devenu la langue « humaine », c'est-à-dire, pour employer une autre figure, le véhicule naturel et nécessaire des idées générales à travers le monde lentement conquis. En ceci, on ne fera que suivre l'exemple de Rivarol : l'idée maîtresse qui domine la première partie de son discours, c'est que le caractère des peuples et le génie de leur langue marchent d'un pas égal; que l'un est le garant de l'autre; que la diversité des langues s'explique ainsi par la nature même des choses ; que l'union du caractère d'un peuple et du génie de sa langue se fonde sur l'éternelle alliance de la parole et de la pensée.

La probité de la langue française. — Dans la seconde partie de son discours, la plus remarquable, Rivarol conclut que, si la langue française a conquis le monde civilisé par ses livres, par l'humeur et par l'heureuse situation du peuple qui

la parle, elle conserve cet empire par son propre génie, qui est l'analyse exacte et fidèle de l'idée, la pensée rendue visible dans son mouvement à travers la transparence des mots. Parmi ses observations, les unes portent sur la syntaxe de la langue, les autres sur son vocabulaire. Il semble plus naturel de commencer par la syntaxe, qui est comme le corps même de la langue. Avant de savoir comment cette langue s'exprime, il faut montrer comment elle est constituée.

Probité de la syntaxe. — Le développement ici ne sera guère que le commentaire du texte très fort et très clair de Rivarol : « Le français, par un privilège unique, est seul resté fidèle à l'ordre direct, comme s'il était tout raison. On a beau, par les mouvements les plus variés et toutes les ressources du style, déguiser cet ordre, il faut toujours qu'il existe, et c'est en vain que les passions nous bouleversent et nous sollicitent de suivre l'ordre des sensations : *la syntaxe française est incorruptible.* C'est de là que résulte cette admirable clarté, base éternelle de notre langue. *Ce qui n'est pas clair n'esl pas français...* Il y a des pièges ou des surprises dans les langues à inversions. La phrase française se développe en marchant et se déroule avec grâce et noblesse. » Plus d'un siècle avant Rivarol, Vaugelas disait : « Il n'y a jamais eu de langue où l'on ait écrit plus purement et plus nettement qu'en la nôtre ; qui soit plus ennemie des équivoques et de toute sorte d'obscurité ; plus grave et douce tout ensemble, plus propre pour toute sorte de style ; qui aime plus l'élégance, mais qui craigne plus l'affectation. » Si l'on veut préciser cet éloge, il suffira d'expliquer les avantages d'une langue analytique qui décompose la pensée en ses éléments naturels, et l'éclaircit, sans en briser l'unité. Mais il faut se garder d'exagérer la rigueur logique et inflexible de la construction française, comme l'a exagérée Fénelon. Précisément parce qu'elle est une langue analytique, et qu'elle note les nuances les plus délicates de la pensée, elle admet une grande variété de tours, et ne repousse que les tours brusques ou illogiques. Logique, elle l'est donc au suprême degré, mais sans raideur.

Probité du vocabulaire. — « Aucune langue, dit Mme de Staël, n'est plus claire et plus rapide, n'indique plus légèrement et n'explique plus nettement ce qu'on veut dire. » Ces mérites ne tiennent pas seulement à la logique de la syntaxe, mais à la précision du vocabulaire. La langue française est, en effet, un instrument de précision qui, appliqué à la pensée, l'amène à

son dernier degré de transparence et de simplicité, c'est-à-dire de vérité, car à cette épreuve les pensées erronées ou même incomplètes ne résistent pas. On lui a fait parfois un reproche de cette précision qu'on a nommée pauvreté. Il est certain que les langues du Nord ont quelque chose de plus vaguement mystérieux, qui rend mieux certains états indéfinissables de l'âme. Oui, ce qu'il y a d'ébauché, d'inachevé dans la pensée qui germe et se transforme, encore presque inconsciente d'elle-même, nous ne savons pas le rendre, et c'est tant mieux peut-être, car c'est en cela que consiste notre « probité » : avant de communiquer notre pensée aux autres, nous voulons en être sûrs, et la voir, pour ainsi dire, devant nous telle qu'elle est. De là cette réflexion prolongée et patiente qui s'impose à ceux qui écrivent ou qui parlent : comment se flatter de faire comprendre et admettre par les autres une pensée dont on n'aurait pas soi-même la vue bien claire? Le travail de l'expression complète donc utilement le travail de la pensée, ou plutôt ce n'est qu'un seul et même travail. « Entre toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, dit la Bruyère, il n'y en a qu'une qui soit la bonne. Un bon esprit, et qui écrit avec soin, éprouve souvent que l'expression qu'il cherchait depuis longtemps sans la connaître et qu'il a enfin trouvée est celle qui était la plus simple, la plus naturelle. » Au reste, il suffirait d'invoquer ici l'exemple ou les préceptes de tous ceux qui se sont imposé ce lent travail d'abstraction et de choix, qui est proprement le travail du style.

Réserve. — Ces qualités essentielles ne vont pas assurément sans quelques défauts ; mais il ne faudrait pas croire, par une interprétation trop littérale du mot de Rivarol, que la langue française soit *uniquement* probe, et qu'en lui accordant tout du côté de la raison, on doive tout lui refuser du côté de l'imagination. Rivarol lui-même, qui plaide une thèse, la plaide d'une manière un peu systématique. Il vante la prose au détriment de la poésie française, dont les figures, dit-il, sont moins hardies que justes, et qui doit se contenter de plaire par la pensée, par une « élégance continue ». Il est vrai qu'il lui permet ces hardiesses heureuses « cachées par les maîtres dans le tissu d'un style clair et sage », et qu'il ne refuse pas absolument aux écrivains français « cet heureux pouvoir des mots qui sillonne si profondément l'attention des hommes en ébranlant leur imagination ». Mais on sent qu'il est d'un temps où la langue, polie, mais un peu énervée, est plus fine et claire que

forte. Comme c'est grâce à ces qualités doublées de défauts que le génie français du XVIII[e] siècle imposait au monde civilisé ses idées rendues intelligibles et lucides jusqu'à l'évidence, Rivarol n'a guère vu qu'elles. Ce siècle pourtant avait produit un Rousseau ; Chateaubriand touchait à l'adolescence. Déjà Vaugelas avait dit de la langue française qu' « elle sait tempérer ses hardiesses par la pudeur et la retenue qu'il faut avoir pour ne pas donner dans ces figures monstrueuses où donnent aujourd'hui nos voisins » (les Italiens). Cela est vrai pour tous les temps : la langue de Pascal, de Saint-Simon, de Diderot, de V. Hugo, n'est pas exclusivement une langue raisonnable et sage; mais en général les écarts de l'imagination y sont contenus par un bon sens souverain, par le sentiment de la proportion et de la mesure ; pour tout dire, par le goût. Voilà pour le fond. Pour la forme, il faut avouer qu'elle est plus sonore et plus musicale dans les langues méridionales, où les voyelles abondent ; mais le français, précisément parce qu'il est moins chantant, se prête à des effets plus variés. La probité est donc le principal mais non pas le seul caractère de la langue française.

« Notre langue, disait à ce sujet Bersot, mérite bien qu'on la recommande à ceux qui la parlent, pour qu'ils l'aiment et la respectent et en soient fiers devant l'étranger. Elle ne dit pas d'abord ce qu'elle est, elle semble raide dans son allure, elle n'a pas la couleur et la sonorité de certaines langues, une richesse un peu banale, qu'on jette sur tout et qui trompe sur la qualité des choses. Chez elle, le mouvement, le son et l'éclat ne sont, pour ainsi dire, que le mouvement, le son et l'éclat des pensées mêmes ; elle est ce que l'écrivain la fait, ou plutôt elle est ce qu'il est, s'empreint de son génie et de sa passion. Elle est à la fois la langue de Racine et de Corneille, de la Rochefoucauld et de la Fontaine, de Voltaire, de Rousseau, de Sévigné, de Pascal et de Bossuet, ne résistant jamais qu'à ceux qui risquent d'altérer sa clarté ou de forcer son incomparable justesse. Elle a suffi à une littérature qui compte à peu près huit cents ans : elle a donné le XVI[e], le XVII[e], le XVIII[e], le XIX[e] siècle, qui, après avoir fourni des poètes comme Musset et Lamartine, des prosateurs comme Chateaubriand, M[me] de Staël, George Sand, n'est ni achevé ni épuisé. »

Application. — Nous devons donc nous rendre dignes d'un tel héritage, travailler à être clairs, et, pour écrire avec netteté et simplicité, nous former d'abord un esprit juste.

XL

« Pour bien écrire, il faut une facilité naturelle et une difficulté acquise. »

(Saint-Cloud. — Devoir de lettres.)

XLI

Que pensez-vous de cette maxime de Port-Royal « Il faut longtemps nourrir les enfants d'un même style? » L' [illegible] pteriez-vous à l'école normale, et avec quels tempéramen [illegible]

(Concours d'admission a l'école Pape-Carpan [illegible]

XLII

Histoire rapide et sommaire de la critique littéraire en France, du XVIe au XIXe siècle inclusivement.

(Haute-Garonne. — Brevet supérieur. — Aspirantes, 1889.)

XLIII

Expliquer cette pensée de Nisard : « Toute guerre que l'on fait au passé est une guerre civile. »

(Maine-et-Loire. — Brevet supérieur. — Aspirants, 1889.)

XLIV

Développer cette pensée de Joubert : « On ne devient pas très instruit quand on ne lit que ce qui plaît. »

(Hautes-Pyrénées. — Brevet supérieur. — Aspirants, 1887.)

XLV

Comment vous représentez-vous le critique par excellence? Quels traits de ce critique idéal trouvez-vous dans les critiques du XIXe siècle? Choisissez-en un pour caractériser ses mérites originaux et pour marquer ses lacunes.

Villefranche-de-Rouergue. — J. Bardoux, impr.

SAINTE-BEUVE

(1804-1869)

I

La jeunesse de Sainte-Beuve. — Débuts du poète et du critique.

En opposant aux classiques en action, debout et militants, les classiques assis, éternellement assis, comme la critique toujours en mouvement à la critique fixée et figée[1], Sainte-Beuve marquait le caractère de sa critique propre, mais, sans doute, ne songeait pas à critiquer celle de Nisard. Dans le dernier volume de son *Histoire de la littérature française* (1861), celui-ci avait jugé avec équité, avec sympathie même, son heureux rival, plutôt chroniqueur qu'historien des lettres, plutôt peintre de portraits que de tableaux (par là il l'opposait à Villemain), et, d'autre part, plus poète, dans son vif sentiment des variétés de la vie individuelle, que professeur et philosophe, comme lui-même l'était ou prétendait l'être, moins soucieux de plaire à l'esprit que de le conduire. Il eût été facile à Sainte-Beuve de reprendre à son profit cette double opposition, et de donner à entendre qu'il était plus précis que Villemain, plus souple que Nisard, plus vrai que tous deux. Plus jeune de quatorze ans que Villemain, il était de deux ans plus âgé que Nisard. Cependant il respecta presque toujours Nisard[2], et ne respecta guère Villemain, cet ami d'autrefois, dont les *Portraits contemporains* (1836) rappellent le sourire indulgent, la grâce, les discours sensés, fleuris, un peu mélancoliques.

1. Voir l'extrait des *Nouveaux Lundis*, III, à l'étude précédente, p. 41.
2. Il est vrai que, dès les *Pensées d'août* (1837), il sent qu'il marche au rebours de Nisard,

> Du critique Nisard, honnête et qu'on estime,
> Mais qui trop harcela notre effort légitime :
> Il se hâte, il prédit, il devance le soir.

Il est curieux qu'il le dise dans une pièce à Villemain, « ce Pline au goût sûr...; charmant esprit, et la fusion même..., le passé vivant, le goût nuancé glanant sur tout chemin ».

A la vérité, son respect pour Nisard se tempérait quelquefois d'ironie, d'une ironie discrète, qu'il faut deviner, mais bien redoutable dans son apparente innocence. Le XVII[e] siècle, cette « muraille de Chine[1] » où il est jaloux de circonscrire l'esprit français, est le point le plus élevé d'où M. Nisard aime à considérer les choses de l'esprit. « Ne serait-ce pas assez de dire : « Les choses du goût? » observe en passant Sainte-Beuve; et cette simple observation, si l'on y réfléchit, ôte toute valeur *philosophique* à l'œuvre d'un théoricien qui croyait garder pour lui la philosophie en laissant la poésie aux autres. Mais Sainte-Beuve, qui, mûri, saura parler à l'École normale de « la tradition en littérature » comme un Nisard moins dogmatique eût pu le faire, n'avait aucun intérêt à heurter directement l'autorité du critique classique par excellence, chef d'un groupe lettré qu'il n'eût pas été bon d'avoir contre soi. Une comparaison entre eux eût tourné vite à l'antithèse, et il n'avait pas lieu de la craindre. Craignait-il, au contraire, l'évocation du souvenir de Villemain, vrai fondateur, après tout, de la critique historique? Ce qui est certain, c'est qu'il n'imite pas l'exemple de son devancier, qui cite volontiers la Harpe, le plus souvent, il est vrai, pour le combattre. Il n'aimait pas Villemain, dont il juge sévèrement, dans sa Correspondance, le caractère « sordide »; mais c'est dans une note d'une étude sur Alfred de Musset qu'il a caché un jugement précis dans sa malveillance sur son devancier : « Un élégant écrivain, *qui passe pour un de nos premiers critiques,* mais qui n'a jamais été un bon critique dès qu'il s'agissait de se prononcer sur les contemporains et les vivants, M. Villemain, puisqu'il faut le nommer... » Ne lui devait-il donc rien? Adolescent, n'avait-il jamais assisté à ce cours qui émerveillait Michelet? N'a-t-il pas lu le *Tableau de la littérature française au dix-huitième siècle,* qui parut en 1828, c'est-à-dire précisément l'année où le critique, chez Sainte-Beuve, se révèle? Et, s'il lui devait réellement peu, pourquoi n'a-t-il pas pris devant la postérité cette précaution de le dire?

Villemain affectait d'avoir toujours peur de verser dans la biographie et de s'y perdre. Sainte-Beuve, qui reçut de ses mains la méthode biographique, ne connut point ces scrupules, et en maint endroit il a pris soin d'écrire lui-même sa propre biographie, histoire d'une âme çà et là, histoire surtout de

1. *Nouveaux Lundis*, XIII. Il y a même là un mot dur sur cette unité artificielle obtenue à tout prix : « Cet homme est l'avocat ingénieux, mais sophistique, des partis pris. »

l'esprit « le plus brisé et le plus rompu aux métamorphoses ». — « M. Sainte-Beuve, dit à son tour un homme qui l'a bien connu, Schérer, comprend tout, parce qu'il a tout éprouvé. Ce n'est pas assez dire : il n'a pas seulement tout éprouvé, tout senti; il s'est transformé complètement chaque fois : il a passé successivement par plusieurs existences. » C'est aller trop loin, ce nous semble, et trop accorder à celui qui ne voulut jamais être dupe des autres, mais qui ne serait pas fâché que nous le fussions de lui. Il y a deux choses qu'il serait bien aise que l'on crût d'Augustin Sainte-Beuve : la première, qu'il a été l'homme ondoyant et divers par excellence; la seconde, c'est que, dans toutes ces « traversées », il est resté le même au fond, un témoin curieux qui ne s'abandonne pas et ne se donne pas, satisfait de poursuivre, dans la pleine possession de soi, cette série d'expériences qu'il appelle un long cours de physiologie morale. Ces deux choses sont inégalement vraies, et peut-être contradictoires. S'il est l'homme des métamorphoses profondes, sa vie n'a pas l'absolue unité intellectuelle qu'il lui attribue. Si ces métamorphoses n'ont été que de surface et d'apparence, il n'a pas tout éprouvé. Ou il s'est quelquefois donné plus qu'il ne dit, et ses « avatars » prennent alors un intérêt d'un autre ordre, et l'unité de sa vie peut n'en pas souffrir au fond, car elle serait dans l'ardeur sincère qu'il aurait apportée non seulement « à trouver le vrai relatif de chaque chose », mais à l'aimer et, quelque temps, à en vivre; ou il a joué un rôle, plusieurs rôles, parmi les naïfs à qui il donnait « les plus grandes espérances », toujours évitant d'aliéner sa volonté et son jugement, toujours préparant une fuite nouvelle, et ce serait le fait d'un homme à l'intelligence étonnamment souple et ferme, mais aussi d'un homme qui ne serait qu'intelligence. Voyons-le sans parti pris dans cette vie qui fut, somme toute, la vie assez unie, bien qu'*intérieurement* variée, d'un homme de lettres, poète et bourgeois.

Né à Boulogne-sur-Mer, le 22 décembre 1804, la même année que George Sand, la première année de l'Empire, il était d'origine picarde, par conséquent, assurent les critiques experts à définir l'âme des races, de raison aiguisée, de sens critique. Son père, contrôleur principal des droits réunis, mourut peu de temps avant sa naissance et n'exerça donc pas sur lui d'influence directe; mais ce père était un homme instruit, qui avait dépassé la cinquantaine : il couvrait ses écrits de notes; en particulier, il ne sortait jamais sans son Virgile-Elzévier.

Mon père ainsi sentait. Si, né dans sa mort même,
Ma mémoire n'eut pas son image suprême,
Il m'a laissé du moins son âme et son esprit,
Et son goût tout entier à chaque marge écrit[1].

Sa mère, fille d'une Anglaise, était sérieuse et timorée. Il a cru et on a cru qu'il pouvait tenir d'eux quelques-unes de ses qualités ou quelques-uns de ses défauts. Il faut l'avouer, ces conjectures, toujours incertaines, semblent particulièrement artificielles quand on les tire des petites connaissances littéraires d'un contrôleur de droits réunis, que son fils ne connut même pas, et du caractère effacé d'Augustine Coilliot, bourgeoise quelconque de Boulogne. Taine lui-même reconnaîtrait qu'on n'est pas ici en présence d'un beau cas d'hérédité psychologique. L'excellente éducation classique que reçut le jeune Augustin, à Boulogne d'abord, puis, à partir de 1818, au collège Charlemagne et au collège Bourbon, devint, au contraire, comme le fond de sa nature intellectuelle : ce critique prétendu romantique sera toujours un humaniste, aimera les réminiscences, les citations bien amenées et bien encadrées, les morceaux bien découpés[2], les ingénieux parallèles. Le futur historien et poète fut nommé au concours général en histoire et en vers latins. Seulement, il ne restera pas toute sa vie, comme d'autres, lauréat du concours général.

D'autre part, il inclinait vers les sciences. Adolescent, ce sont les cours de sciences surtout qu'il suit à l'Athénée, qui avait remplacé le Lycée de la Harpe. On l'y présenta à M. de Tracy, qui lui fit bon accueil. « J'ai commencé franchement et crûment par le XVIIIe siècle le plus avancé, par Tracy, Daunou, Lamarck et la physiologie : *là est mon fond véritable.* » C'est à l'École de médecine qu'il entra, au sortir de la pension Landry (1823). Bien qu'il n'ait pas poursuivi jusqu'au doctorat ses études médicales, il déclarait leur devoir « l'amour de l'exactitude et la réalité physiologique ». Un de ses dogmes critiques sera que la physiologie et l'hygiène d'un écrivain sont un chapitre indispensable dans l'analyse qu'on fait de son talent[3]. Philosophie du XVIIIe siècle, qui se survit à lui-même dans le XIXe, physiologie, c'est sur ces deux influences qu'il lui

1. *Pensées d'août;* à Patin.

2. « Je suis de ceux qui citent et qui ne sont contents que quand ils ont découpé dans un auteur un bon morceau, un joli échantillon. » (*Causeries du lundi,* XV : *Nisard.*)

3. *Causeries du lundi,* t. II, 2 sept. 1850 : *Balzac.*

plaît d'insister, et elles se confirment l'une l'autre. Mais il n'a pu se soustraire à d'autres influences, de nature très différente. Il n'avait pas seize ans lorsque les *Méditations* révélèrent à la France la grande poésie lyrique, peu après une autre révélation, celle de Chénier. Longtemps après il caractérisait, avec une émotion encore jeune, « l'effet poétique et moral de cette poésie si neuve sur les âmes qu'elle venait charmer et baigner de ses rayons[1]. » Cette impression « ineffaçable », il n'avait pas pu ne pas la recevoir. Elle est visible à plus d'une page de son premier recueil poétique, où Lamartine est invoqué comme un maître dans les choses de l'âme :

O toi, qui sais ce que la terre
Enferme de triste aux humains,
Qui sais la vie et son mystère,
Et qui fréquentes, solitaire,
La nuit, d'invisibles chemins;

Toi qui sais l'âme et ses orages,
Comme un nocher son élément,
Comme un oiseau sait les présages,
Comme un pasteur des premiers âges
Savait d'abord le firmament...

L'influence de Lamartine, de Lamartine qui « régna » et plana longtemps sans effort, semble même avoir eu sur lui d'abord une prise plus directe que celle de V. Hugo. Quand il fit ses premières armes et apprit son métier de critique au *Globe*, fondé en 1824 par Dubois (de la Loire-Inférieure)[2], son ancien professeur de Charlemagne, entre plusieurs essais qu'il avoue sans importance, une étude (2 et 9 janvier 1827) se distingua par les éloges mêlés de critiques qu'il accordait à l'auteur des *Odes et Ballades*, « talent supérieur », mais gâté par l'enflure. Le journaliste de vingt-trois ans reprochait au poète de vingt-cinq des comparaisons outrées et mal suivies, des impropriétés de termes. On dit que V. Hugo vint le voir et le conquit : il fut conquis aussi par ce « charme » dont il a parlé, et qui émanait de Mme V. Hugo. Le voilà romantique, et cela l'année de la préface de *Cromwell*. Mais ce romantisme est de circonstance et ne tiendra pas. La ferveur des premières relations, dont témoignent les premières lettres, peut tromper. C'est dès

1. Lettre à P. Verlaine, 19 nov. 1865, dans l'Appendice du t. IX des *Lundis*.
2. Et par Pierre Leroux. Voir, sur la rédaction du *Globe*, l'art. sur Jouffroy, *Portraits littéraires*, I, et sur Ampère, *Nouveaux Lundis*, XIII.

l'année suivante qu'il donne le premier gage de sa foi nouvelle : « En 1828, j'entame ma première campagne, toute romantique, par mon *Ronsard* et mon *Tableau du seizième siècle;* » et le maître du chœur est content : « Sainte-Beuve vient de publier son livre, qui est excellent[1]. » Il s'agit du *Tableau historique et critique de la poésie et du théâtre français au seizième siècle,* accompagné d'un *Choix de poésies de Ronsard.* En tête de ce recueil figurait le sonnet célèbre :

A toi, Ronsard, à toi, qu'un sort injurieux
Depuis deux siècles livre au mépris de l'histoire,
J'élève de mes mains l'autel expiatoire
Qui te purifiera d'un arrêt odieux.

Non que j'espère encore au trône radieux
D'où jadis tu régnais replacer ta mémoire;
Tu ne peux de si bas remonter à la gloire :
Vulcain impunément ne tomba pas des cieux.

Mais qu'un peu de pitié console enfin tes mânes;
Que, déchiré longtemps par des rires profanes,
Ton nom, d'abord fameux, recouvre un peu d'honneur !

Qu'on dise : il osa trop, mais l'audace était belle;
Il lassa, sans la vaincre, une langue rebelle,
Et de moins grands, depuis, eurent plus de bonheur.

Sous l'élan même du néo-romantique on retrouverait les précautions et les nuances prudentes d'un critique à l'esprit déjà modéré. Le *Ronsard* est une machine de guerre, mais qui n'est pas maniée par la main d'un fougueux partisan. Entre les deux groupes de la Pléiade et du Cénacle, beaucoup plus qu'entre l'esprit des deux siècles, on pouvait remarquer quelques analogies : dans les deux cas, il s'agissait d'infuser un sang nouveau à une littérature qui se mourait de vieillesse, et les manifestes qui proclamaient cette nécessité n'étaient ni moins enthousiastes ni moins agressifs au XVIe siècle qu'ils le furent au XIXe. Mais les moyens proposés étaient tout autres. Les prétendus romantiques de l'école de Ronsard, épris de l'antiquité renaissante, sont — toute question de ton et de mesure à part — les ancêtres directs des classiques qui les condamnèrent. C'était par l'étude du moyen âge français et l'imitation des littératures étrangères que l'école de V. Hugo prétendait

1. Lettre de V. Hugo à Victor Pavie, 17 juillet 1828.

s'affranchir de la tyrannie énervée des pseudo-classiques. Tout cela, on ne pouvait le voir avec netteté, en un temps où Chénier lui-même, fils lointain de Ronsard, était rangé parmi les romantiques. Préoccupé de Chénier non moins que de Ronsard, partagé entre les influences antiques et les influences modernes, Sainte-Beuve a brouillé un peu les choses. Il l'a bien compris, sans doute, « quelque chose finit au XVI[e] siècle en poésie, et quelque chose commence »; mais qu'est-ce, au juste, qui commence, ou il ne l'a pas démêlé, ou il ne l'a pas marqué avec force. A vingt-sept ans de là, il y reviendra, triomphera modestement de la victoire. et alors formulera l'arrêt définitif. « La poésie française classique, à proprement parler, date bien de Ronsard, et Malherbe n'a fait que recommencer l'œuvre en la corrigeant, en la prenant d'un cran plus bas[1]. » Ne lui demandons, à vingt-quatre ans, ni cette pénétration ni cette autorité.

Cette année 1828, qui vit les premiers exploits d'une jeunesse heureuse en ses audaces, est marquée par son premier grand « portrait », portrait en pied de Pierre Corneille, une de ces larges et copieuses histoires, volontairement diffuses, de l'homme et de ses œuvres, qu'il définit et réalise en même temps. Partant de Villemain peut-être, il le dépasse. Il y a entre les deux méthodes la différence qui sépare la biographie proprement dite, vive, nette, réduite à quelques traits expressifs, élément curieux, mais non pas absolument indispensable, d'un tableau, et l'ample histoire d'un esprit et d'une âme, étude et causerie, où le critique ne craint pas d'appuyer et de s'étendre, mais s'installe, au contraire, dans l'auteur où il est entré, le produit sous ses aspects divers, le fait « vivre, se mouvoir et parler comme il a dû le faire ». Mais cette étude parlée n'ira pas au hasard : elle sera dominée et conduite par certains principes dont le très jeune critique donne déjà la formule très réfléchie : « L'état général de la littérature au moment où un auteur y débute, l'éducation particulière qu'a reçue cet auteur, et le génie propre que lui a départi la nature, voilà trois influences qu'il importe de démêler dans son premier chef-d'œuvre pour faire à chacune sa part et déterminer nettement ce qui revient de droit au pur génie. » Eh quoi! mais c'est déjà toute la théorie de Taine! Pas tout à fait : le « moment » et le « milieu » y sont bien à peu près; mais le « génie propre » n'est pas la « faculté maîtresse », et Sainte-Beuve paraît tenir surtout à faire sa part au « pur

1. *Causeries du lundi,* 18 oct. 1855.

génie », à ce qu'il appellera plus tard la « monade inexprimable ». Il n'est donc nullement déterministe, malgré ses tendances physiologiques, mais il se croit romantique, et, dans le premier numéro de la *Revue de Paris* (avril 1829), il traite de haut « le correct, l'élégant, l'ingénieux rédacteur d'un code poétique abrogé », Boileau-Despréaux. Il montre plus de respect à Racine, à qui l'unit une secrète sympathie, et qu'il préfère au fond à Corneille; mais comme, pour le moment, il est romantique, il faut bien qu'il lui reproche d'avoir rejeté dans l'ombre, chez Agrippine, les vices les plus odieux; chez Néron, les côtés hideux du tigre; d'avoir soustrait aux yeux la scène de l'empoisonnement; dans *Athalie,* l'imposante architecture du temple[1]. Il fera plus tard amende honorable à Racine, même à Boileau; à cette heure, il écrit, il juge en *disciple.* Mais le maître de demain se révèle par certains traits de lumière qui d'avance éclairent sa route. Cet article sur Racine débute par la comparaison de « deux familles glorieuses » entre lesquelles se répartissent les grands poètes, non sans indication de quelques branches latérales, et aussi des familles d'esprits auxquelles appartiennent leurs critiques, et celles-ci, à leur tour, sont comparées aux familles de plantes étagées sur les Cordillères, aux familles d'oiseaux dont l'essor dans l'air est borné à une certaine limite. Ce qui n'est encore peut-être qu'une métaphore pourra devenir un principe directeur.

Il est probable que ces débuts militants firent quelque bruit et même quelque scandale, car, en commençant son portrait de la Fontaine (sept. 1829), il se défend contre le reproche de contrarier de parti pris les idées reçues et les jugements consacrés. Le reproche était injuste; mais il est vrai qu'un certain air de paradoxe ne lui déplaisait pas. L'ingénieux parallèle qu'il venait d'établir entre Mathurin Régnier et André Chénier (août 1829) n'est pas, il a raison de le dire, un pur jeu d'esprit; mais il s'y mêle pourtant de la fantaisie et de la gageure; et, lorsqu'il conclut « ce long parallèle », qu'il aurait pu « prolonger encore » par des formules aussi peu exactes que celle-ci : « Régnier clôt une époque, Chénier en ouvre une autre...; Chénier est le révélateur d'une poésie d'avenir... *Comparés avec intelligence, rapprochés avec art,* ils tendent ainsi à se compléter réciproquement », on n'a rien appris de lui, sinon qu'il a bien de l'esprit. Ailleurs, certaines hardiesses de forme et de ton nous

1. *Portraits littéraires,* déc. 1829.

instruisent assez qu'il est jeune. Il l'avouait plus tard à Jules Vallès, « le propre de tout vrai critique est de ne pouvoir garder longtemps le mot qu'il a sur le bout des lèvres : cela le démange. Très jeune, dans un journal, *le Globe*, j'étais comme cela. » Boileau fut critique aussi et fut jeune de cette façon.

Un vrai romantique devait être quelque peu poète : il le fut donc. L'était-il par nature? Assez, ce semble, pour sentir la poésie chez les autres, assez aussi pour sentir en soi, mais tout intérieurement, la poésie des choses, moins pour la réaliser au dehors, en une œuvre où son rêve vécût d'une vie objective. Quand il fit lire à V. Hugo un manuscrit intitulé *Vie, Poésies et Pensées de Joseph Delorme* (1829), V. Hugo l'en remercia avec émotion. Il y avait là sur *le Cénacle* des vers d'un enthousiasme tantôt belliqueux : « Le siècle est à nous!... Jéricho tombera! » tantôt étrangement mystique. Quelle différence, pourtant, entre les *Feuilles d'automne* et ce recueil anonyme de prose et de vers, attribué à un étudiant en médecine qui serait mort poitrinaire! Les vers sont d'un audacieux carabin, ambitieux d'étonner et un peu de mystifier le lecteur bourgeois, romantique seulement par là, réaliste par ailleurs, et matérialiste, si on peut le dire, avec une sorte de foi mystique. Les pensées, souvent délicates, quelquefois profondes, sont précieuses pour l'histoire du romantisme, et surtout de la pensée critique chez Sainte-Beuve. C'est là que la critique est comparée à une grande et limpide rivière « qui serpente et qui se déroule autour des œuvres et des monuments de la poésie..., les embrasse d'une eau vive et courante, les comprend, les réfléchit »; si bien qu'on se demande si Sainte-Beuve n'est pas le plus certainement critique à l'heure précise où il forme le dessein arrêté d'être un poète. « Ce que j'ai voulu dans *Joseph Delorme*, écrivait-il plus tard[1], ç'a été d'introduire dans la poésie française un exemple d'une certaine naïveté souffrante et douloureuse. » Le mot de « naïveté » ne peut s'appliquer à l'ensemble de l'œuvre, mais à l'intimité de certains sentiments et à la familiarité attendrie du style qui les exprime. Ce charme vrai, cette piété recueillie des souvenirs, très supérieurs aux audaces voulues et froides, se font goûter plus à plein dans les *Consolations* (1830), parce qu'ici aucun contraste affecté ne les gâte, et que le réalisme provocant de Joseph Delorme a fait place à une religiosité mélancolique en harmonie avec cette haute poésie des choses

1. *Causeries du lundi*, 17 avril 1854, note d'un article sur Chateaubriand.

communes de la vie, qu'il prétendait créer. Quand il s'arrêtait pour regarder en arrière, il lui semblait, disait-il, que c'était à cette date de 1829-1830 qu'il aimait à se retrouver. Ce qu'il y a d'exquis dans ces deux premiers recueils poétiques de Sainte-Beuve, et qui eut le plus de succès, surtout dans le second, qu'il donna sous son nom véritable, c'est ce qu'il y a de plus simple et modeste, de plus doucement éclairé et voilé à la fois.

Naître, vivre et mourir dans la même maison;
N'avoir jamais changé de toit ni d'horizon;...
Aux yeux des grands-parents élever sa famille;
Voir les fils de ses fils sous la même charmille
Où jadis on avait joué devant l'aïeul;
Homme, vivre ignoré, modeste, pauvre et seul;
Sans voyager, sentir, ni respirer à l'aise,
Ni donner plein essor à ce cœur qui vous pèse;
Dans son quartier natal compter bien des saisons,
Sans voir jaunir les bois ou verdir les gazons;
Avec les mêmes goûts avoir sa même chambre,
Ses livres du collège et son poêle en décembre,
Sa fenêtre entr'ouverte en mai, se croire heureux
De regarder un lierre en un jardin pierreux;
Tout cela, puis mourir plus humblement encore,
Pleuré de quelques yeux, mais sans écho sonore,
Sans flambeau qui longtemps chasse l'oubli vaincu,
O mon cœur, toi qui sens, dis : est-ce avoir vécu[1]?

C'est du Brizeux avant Brizeux, ou, si l'on veut, c'est d'un Coppée qui serait plus profondément poète, près d'un demi-siècle avant les *Intimités*. Çà et là, le poète s'élève plus haut, jusqu'à la région où chante Lamartine, mais il ne s'y maintient pas, et il redescend vite vers les sujets modérés et les humbles paysages. Si, par un beau soleil matinal, loin de tout fâcheux, il peut rêver librement « sous la colline, au creux de la prairie », ce qu'il aime à contempler, ce ne sont pas les scènes sublimes que contemplent un Chateaubriand dans les savanes et les forêts d'Amérique, un Lamartine ou un Nodier au pied du Jura dont les Alpes ferment l'horizon, un Victor Hugo interrogeant les donjons du Rhin et prêtant l'oreille à la grande voix du passé.

Bien; il faut l'aigle au mont, le géant à l'abîme,
Au sublime spectacle un spectateur sublime.
Moi, j'aime à cheminer et je reste plus bas.
Quoi? des rocs, des forêts, des fleuves?... oh! non pas,

1. *Consolation*, à Ernest Fouinet.

Mais bien moins; mais un champ, un peu d'eau qui murmure,
Un vent frais agitant une grêle ramure;
L'étang sous la bruyère avec le jonc qui dort;
Voir couler en un pré la rivière à plein bord;
Quelque jeune arbre au loin, dans un air immobile,
Découpant sur l'azur son feuillage débile;
A travers l'épaisseur d'une herbe qui reluit,
Quelque sentier poudreux qui rampe et qui s'enfuit[1].

Au fond de cette poésie critique, si l'on y prend garde, l'esprit critique se cache. Ici même, le poète des réalités familières n'est pas si humble qu'il voudrait le paraître. A ces grands poètes, dont la poésie le dépasse et l'écrase, il dit, en somme : « Pourquoi la chercher si haut et si loin? N'est-elle donc que dans les spectacles extraordinaires? Elle est devant vos yeux, et vous ne la regardez pas; sous votre main, et vous ne daignez pas la cueillir. Laissez-la-moi donc : j'en révélerai la douceur et la vérité à ceux qui la méconnaissent; je ne serai pas moins poète que vous. » Ce qui fait l'originalité, mais aussi la faiblesse des poésies de Sainte-Beuve, c'est qu'on n'y sort jamais d'un « moi » curieux, sans doute, mais qui a ses limites et ses lacunes. La veine de cette poésie analytique et subjective n'est ni large ni courante. Bientôt elle sera tarie ou rejoindra la prose qu'elle côtoie. Est-ce de la poésie encore que telle page sur la Muse latine?

Certes, la Grèce antique est une sainte mère,
L'Ionie est divine : heureux tout fils d'Homère!
Heureux qui, par Sophocle et son roi gémissant,
S'égare au Cythéron, et tard en redescend!
Et, pourtant, des Latins la Muse modérée
De plain-pied dans nos mœurs a tout d'abord l'entrée.
Sans sortir de soi-même, on goûte ses accords;
Presque entière, on l'applique, en ses plus beaux trésors;
Et, sous tant de saisons qu'elle a déjà franchies,
Elle garde aisément ses beautés réfléchies;
Combien d'esprits heureux, mais surchargés d'ailleurs
De soins lourds, accablants et trop inférieurs,
Dans les rares moments de reprise facile,
D'Horace sous leur main ou du tendre Virgile
Lecteurs toujours épris, ne tiennent que par eux
Au cercle délicat des mortels généreux!
La Muse des Latins, c'est de la Grèce encore;
Son miel est pris des fleurs que l'autre fit éclore[2]...

1. *Poésies de Joseph Delorme.*
2. *Pensées d'août*, à Patin. Trois pièces sont dédiées par l'auteur de *Joseph Delorme* à son « ami » Musset, qu'il traitera plus tard si sévèrement. Même remarque pour Vigny (*Consolations*, nov. 1829, page de critique lyrique). Sur sa « foi défaillante », voir les vers à ses amis de Suisse M. et Mme Olivier.

C'est de la critique, écrite seulement dans un style équivoque. Les *Pensées d'août* ne paraîtront qu'en 1837, mais ne seront qu'un dernier effort de Sainte-Beuve pour être poète en vers. Mais, pour avoir traversé la poésie en s'y attardant avec une sympathie non jouée, il méritera d'être poète quelquefois en prose. « Le poète, dit Schérer, a profité au critique. Sainte-Beuve est le seul grand critique de poésie que nous ayons eu. »

II

Des premiers « Portraits littéraires » aux « Lundis ». « Port-Royal ».

Un peu après 1830, une double crise, littéraire et morale, s'ouvre pour Sainte-Beuve; mais, qu'on se rassure, ni l'une ni l'autre ne sera déchirante.

Il cessa d'abord d'être romantique : l'avait-il jamais été vraiment? Il avait pris sa part de la victoire d'*Hernani,* plus discrètement, sans doute, que Th. Gautier, et sans terroriser aucun bourgeois. Les sentiments politiques et religieux du premier romantisme, qui eussent pu le gêner, évoluaient sous la brusque poussée des événements, et lui-même y aidait, par l'article du *Globe* (19 août 1830) où il présentait au public les vers de Victor Hugo *A la jeune France*. Il y rappelait, mais en passant vite, que le poète était lié au passé par les affections de son adolescence, et il l'en détachait d'une main légère pour le rapprocher de la France libérale.

> Il a su concilier dans une mesure parfaite les élans de son patriotisme avec ces convenances dues au malheur ; il est resté citoyen de la nouvelle France sans rougir des souvenirs de l'ancienne... Déjà, dans l'*Ode à la colonne,* M. Hugo avait prouvé qu'il savait comprendre toutes les gloires de la patrie ; sa conduite, en plus d'une circonstance, avait montré aussi qu'il était fait à la pratique de la liberté : *son talent vivra et grandira avec elle, et désormais un avenir illimité s'ouvre devant lui*[1].

Il ne croyait pas si bien dire, et il se laissa, dans cette voie, singulièrement dépasser par celui à qui il l'ouvrait. Pendant près de quarante ans ensuite il ne trouvera pas un éloge direct et senti, digne de tous deux, à décerner au poète des

1. Cet article est reproduit dans les *Notes et Pensées* qui terminent le tome XI des *Causeries du lundi.*

Contemplations. En septembre 1830, il est le parrain de Léopoldine Hugo; en juillet 1831, une rupture a lieu, cruelle et définitive[1]. C'est alors vraiment, et non pas, comme on l'a dit, vers 1835, qu'il rompt aussi avec le romantisme. *Volupté*, roman tout personnel, est daté de 1834, mais sort de ce drame intime d'amour et d'amitié, où Sainte-Beuve, ses meilleurs partisans l'avouent, ne joua pas le beau rôle. Seulement, pendant ces trois années, qui sont caractérisées par sa campagne au *National*, dirigé par Armand Carrel (1831-1834), et les débuts de sa très longue collaboration à la *Revue des Deux Mondes* (1831-48), l'œuvre qu'il poursuit, et d'où sortiront les trois volumes des *Portraits littéraires*, avant les cinq volumes des *Portraits contemporains*, sans parler des *Derniers Portraits* et des *Portraits de femmes*, est indécise, hésitante, comme l'est peut-être son âme. Aucune idée critique originale ne surgit : dans le portrait de Diderot, qui est de 1831, le physique, le milieu, la race, sont précisés avec force; mais ce n'est pas chose nouvelle que l'amour déclaré du critique pour « les correspondances, les conversations, les pensées, tous les détails du caractère, des mœurs, de la biographie, en un mot, des grands écrivains ». C'est une période de clair-obscur : l'intelligence n'est plus romantique, et n'est pas classique : l'âme n'a jamais été profondément religieuse et ne le sera jamais, sans se décider à être irréligieuse ouvertement.

C'est vers ce moment, pourtant, qu'on place sa « crise » religieuse et morale. Rendons-lui cette justice qu'il n'a pas essayé de la dramatiser. Dans la confession ironique et habile où il explique comment il a passé du XVIIIe siècle avancé à l'école doctrinaire du *Globe*, mais sans y adhérer, puis au romantisme et au monde de Victor Hugo, où il a « eu l'air » de se fondre, il signale une double influence qu'il a subie dans la mesure où il l'a jugé bon, celle des saint-simoniens et celle de Lamennais. L'influence du saint-simonisme et, en particulier, de Pierre Leroux, codirecteur du *Globe* avec Dubois, fut surtout intellectuelle : il vit là « comment se fonde une religion », et ce n'est assurément pas ce spectacle qui pouvait conquérir un esprit critique. Comment son voltairianisme eût-il été conquis davantage par l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence?* L'apôtre de la Chênaie fondait, il est vrai, l'*Avenir*, et voulait, dit-on, l'année suivante (1831), emmener Sainte-Beuve à Rome. On voit Joseph

1. Voyez, dans la Correspondance de V. Hugo, les lettres du 17 septembre 1830 à Victor Pavie), et des 6, 7, 10, 21 juillet, 5 août 1831, à Sainte-Beuve.

Delorme chanoine de cet évêque libre et devenant hérétique avec lui, bon gré, mal gré, avant même d'être devenu catholique. Mais il est douteux que Lamennais se soit trompé si lourdement. En tout cas, trois ans après, il publiait les *Paroles d'un croyant,* quand Sainte-Beuve publiait *Volupté*. Loin d'être un révolté, celui-ci s'inquiétait des émeutes qui troublèrent les premières années du règne de Louis-Philippe, et, en écrivant le portrait de Mme Roland (août 1835), il ne pouvait s'empêcher d'observer « combien, à plus de quarante ans de distance, on a peu gagné de remèdes par cette science sociale tant vantée », sous l'invocation perpétuelle du « dieu Progrès ». Le conservateur bourgeoisement sceptique se manifestait déjà.

Quelques mois plus tard (décembre 1835) paraissait l'importante étude intitulée *Du Génie critique et de Bayle,* la première où il soit tout entier, du moins tel qu'il était à ce moment-là, avec la conception qu'il se faisait alors de la critique, et qui ne changera guère pour le fond. Il n'y explique pas seulement l'esprit et le style de Bayle par sa vie, il marque le caractère pour ainsi dire intermédiaire de cette vie et de cet esprit entre le XVIIe et le XVIIIe siècle : « Il y a de ces existences pareilles à des arches de pont qui, sans entrer dans le plein de la rivière, l'embrassent et unissent les deux rives. « Cette idée de la *continuité* dans l'histoire littéraire et morale, Sainte-Beuve la devait peut-être à Pierre Leroux, qui, dans un article de la *Revue encyclopédique*[1], mars 1833, venait de définir la *Loi de continuité qui unit le dix-septième siècle au dix-huitième.* Mais, cette loi, s'il ne l'a conçue le premier, il se l'est appropriée par le merveilleux parti qu'il en a tiré. Une des faiblesses notables de Villemain, c'est qu'il ne sait pas bien lier entre elles les parties dans un ensemble. Ses transitions, plus littéraires qu'historiques, sont en général factices. Bien qu'il compose un « tableau » du XVIIIe siècle, il n'en marque nettement ni les divers plans ni la dépendance logique où ils sont les uns relativement aux autres, ni leur unité totale et suivie. Bien qu'il n'écrive que des études particulières, *Port-Royal* mis à part, Sainte-Beuve a le sentiment très net de cette suite ininterrompue : il se plaît à noter par quels noms, par quelles œuvres sont réunis les « siècles » que distingue artificiellement l'histoire littéraire, par quels courants invisibles, insaisissables quelquefois et souterrains, le grand courant central est alimenté, ou, pour

1. Voir *Portraits de femmes : Mme de Staël,* 1835.

parler un langage cher à la critique contemporaine, par quelles insensibles évolutions la vie morale d'une race se perpétue en se renouvelant.

Un peu artificiellement aussi, il fait de Bayle le type idéal du critique, moins pour la « faculté principale » dont il caractérise le rare développement, moins pour les talents qu'il lui reconnaît que pour ceux qui lui manquent, car ces « manques de talents » ont laissé libre l'expansion de sa passion unique.

Une des conditions du génie critique dans la plénitude où Bayle nous le représente, c'est de n'avoir pas d'*art* à soi, de *style* : hâtons-nous d'expliquer notre pensée. Quand on a un *style* à soi, comme Montaigne, par exemple, qui, certes, est un grand esprit critique, on est plus soucieux de la pensée qu'on exprime et de la manière aiguisée dont on l'exprime que de la pensée de l'auteur qu'on explique, qu'on développe, qu'on critique ; on a une préoccupation bien légitime de sa propre œuvre, qui se fait à travers l'œuvre de l'autre et quelquefois à ses dépens. Cette distraction limite le génie critique... De plus, quand on a un *art* à soi, comme Voltaire, qui certes est un grand esprit critique, le plus grand, à coup sûr, depuis Bayle, on a un goût décidé, qui, quelque souple qu'il soit, atteint vite ses restrictions. On a son œuvre propre derrière soi à l'horizon ; on ne perd jamais de vue ce clocher-là : on en fait involontairement le centre de ses mesures...

Quant à la religion, il faut bien avouer qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'être religieux avec ferveur et zèle en cultivant chez soi cette faculté critique et discursive, relâchée et accommodante. Le métier de critique est comme un voyage perpétuel avec toutes sortes de personnes et en toutes sortes de pays, par curiosité. Or, comme on sait,

Rarement à courir le monde
On devient plus homme de bien ;

rarement du moins on devient plus croyant, plus occupé du but invisible. Il faut dans la piété un grand jeûne d'esprit, un retranchement fréquent, même à l'égard des commerces innocents et purement agréables, le contraire enfin de se répandre. La façon dont Bayle était religieux (et nous croyons qu'il l'était à un certain degré) cadrait à merveille avec le génie critique qu'il avait en partage... Avec Bayle, pour rester dans le vrai, il ne faut pas presser les choses : il faut laisser coexister à son heure et à son lieu ce qui pour lui ne s'entre-choquait pas...

Ne pressons pas davantage les choses pour Sainte-Beuve, comme le reste de l'article nous y convierait ; mais ces deux questions qu'il pose sont d'ordre plus général. Il avait son art à lui, et ce n'est pas à lui qu'un de ses biographes pourrait appliquer ce qu'il dit de Bayle : « Ce désintéressement où il était pour son propre compte dans l'éloquence et la poésie le rendait plus complet, plus fidèle dans son office de rapporteur de la république des lettres. » Remplaçons *l'éloquence* par *le roman,* et Bayle par Sainte-Beuve, nous aurons la contre-

vérité la plus désagréable pour celui-ci : poète et romancier, il n'a pas été pour les grands poètes et les grands romanciers de son temps un rapporteur toujours désintéressé, toujours fidèle. Jamais, pourtant, il ne fut équitable de dire qu'il ait fait de son œuvre « le centre de ses mesures ». Il souhaitait visiblement, au contraire, et, en quelque mesure, il a mérité qu'on vît en lui un disciple de ce « véritable républicain » au goût tolérant, dont la gloire a été d'avoir su concilier et goûter tant d'hommes et tant de livres.

A-t-il eu, plus que Bayle, un style ? Il répond lui-même à cette question qu'il a prévue : « J'avais une *manière;* je m'étais fait à écrire dans un certain tour, à caresser et à raffiner ma pensée; je m'y complaisais. La Nécessité, cette grande muse, m'a forcé brusquement d'en changer : cette Nécessité qui, dans les grands moments, fait que le muet parle et que le bègue articule, m'a forcé, en un instant, d'en venir à une expression nette, claire, rapide, de parler à tout le monde et la langue de tout le monde : je l'en remercie. » Il l'écrit à la fin des *Portraits littéraires*. Est-il certain qu'il n'eût plus de « manière » alors? Sa première manière, ample, un peu compacte et longue, pour le développement, a, en effet, ses caresses et ses coquetteries chatoyantes de style : elle est d'un artiste et d'un poète. Par là, si on le prenait au mot, il avait laissé jusqu'alors quelque chose à désirer comme critique. Mais, quand on s'est fait un style très personnel et très aimé, on ne s'en défait pas si aisément. Il resta donc longtemps artiste et poète plus qu'il n'eût voulu, artiste moins raffiné, sans doute, et poète en prose moins lyrique. Ses deux cours de Liège et de Lausanne, peut-être, et, plus certainement, sa grande entreprise des *Lundis,* le soumettront à une contrainte plus pressante : voilà où s'imposera vraiment la Nécessité. Un de ses amis, Schérer, pourra dire alors qu'il disloque sa phrase comme à plaisir, qu'il semble éviter de parti pris l'harmonie et la plénitude. En réalité, il n'a qu'un parti pris, c'est de n'avoir jamais que le style du sujet et de la pensée. L'article sur Hamilton (12 nov. 1849), complément utile de l'article sur Bayle, glorifie, en opposition à la fausse couleur et au faux lyrique, la netteté, qualité primitive et essentielle de la langue et de l'esprit français : « S'accoutumer à écrire comme on parle et comme on pense, n'est-ce pas déjà se mettre en demeure de bien penser? » Mais il a assisté au débordement de la « phrase » en 1848, et, pour échapper à Rousseau, il remonte

jusqu'à Lesage et Fontenelle. De plus en plus il réalisera l'idéal entrevu seulement en 1837 du style simple et clair, souple et rapide, qui n'est plus un style, à proprement parler, puisque entre l'esprit du lecteur et la vérité que cet esprit doit saisir il n'interpose le voile d'aucun art personnel.

La religion « inquiète médiocrement » Bayle et Sainte-Beuve. Les *Pensées d'août* (1837), si éloignées, dans leur paisible indifférence, même de la religiosité vague des *Contemplations,* suffiraient à nous en assurer. Et c'est l'année où paraissent les *Pensées d'août* (sans succès, d'ailleurs) qu'il va professer à Lausanne un cours sur le jansénisme et les jansénistes : « En 1837, à Lausanne, j'ai côtoyé le Calvinisme et le Méthodisme, *et j'ai dû m'efforcer à l'intéresser.* » Il les intéressa et s'y intéressa. Le sujet, fait pour leur plaire dans son austérité, ne semblait pas fait pour le retenir longtemps; mais précisément il aimait à pénétrer les choses les plus étrangères à sa nature. Depuis quelque temps, peut-être surtout depuis ses relations avec le groupe de Lamennais, Port-Royal attirait ou, si l'on veut, intriguait l'auteur de *Volupté.* De cette curiosité sympathique sortit le premier volume de ce grand *Port-Royal,* dont la publication dura de 1840 à 1857. Mais, une année avant que parût le premier volume, l'historien du jansénisme comparait son âme à la plage d'Aigues-Mortes : « La mer et la foi se sont *depuis longtemps,* hélas ! retirées. » (1839.) Même dans ses premiers volumes, *Port-Royal* est donc l'œuvre d'un incroyant; à plus forte raison au dernier.

Directeurs redoutés et savants, illustres solitaires, j'ai été votre biographe, je n'ose dire votre peintre ; hors de là, je ne suis point à vous... J'ai eu beau faire, je n'ai été et je ne suis qu'un investigateur, un observateur sincère, attentif et scrupuleux. Et même, à mesure que j'ai avancé, le charme s'en étant allé, je n'ai plus voulu être autre chose... Et quelle doctrine plus artificielle que la vôtre ! Vous avez toujours parlé de vérité et vous avez tout sacrifié à ce qui vous est apparu sous ce nom : j'ai été à ma manière un homme de vérité, aussi avant que je l'ai pu atteindre.

C'est pour cela que l'ouvrage où beaucoup voient son chef-d'œuvre n'est pas un pur chef-d'œuvre. Un grand écrivain, une femme dont il fut presque, vers cette époque, le directeur — faut-il dire comme elle le « bienfaiteur »? — intellectuel, George Sand, restait déçue devant cet emploi d'un talent qui ne veut pas être génie : « Ceux qui ont entrevu dans un artiste quelque chose de plus ému et de plus pénétrant que ce qu'il a

consenti d'exprimer dans son œuvre générale se permettent quelque regret. Ils ont eu pour cet artiste plus d'ambition qu'il ne s'en est permis à lui-même[1]. » Créer en s'abandonnant, critiquer en se réservant, sont, sans doute, deux choses distinctes; mais Sainte-Beuve avait été plus ou moins romancier, plus ou moins poète, et, s'il est peu juste de dire qu'il se soit réfugié définitivement dans la critique pour se consoler de son impuissance créatrice, il avait l'ambition, au moins dans la critique, d'être un créateur, puisqu'il la définit « une invention et une création perpétuelle ». Pour créer, suffit-il de comprendre? N'est-il pas bon aussi d'aimer? La sympathie intellectuelle n'est pas l'amour. On ne demande pas à Sainte-Beuve d'être Lamennais, ce Lamennais dont il dénoncait à George Sand les contradictions choquantes, sans réussir à la détacher de lui. Mais on ne serait pas fâché qu'enfermé pour de si longues années dans Port-Royal, il eût eu son moment d'illusion sincère et de sincère vénération sans aveuglement. Or, nous en sommes instruits, « depuis longtemps » toute illusion de ce genre lui est impossible. Tant mieux pour la critique prise en elle-même, pour cette série de physionomies individuelles, souvent bien séduisantes, qu'elle doit retracer et dont elle peut craindre d'être dupe! Tant pis pour les œuvres d'ensemble qui ne doivent pas être purement critiques!

Port-Royal, tel qu'il s'offrait à la critique respectueusement étonnée de Sainte-Beuve, était de ces dernières œuvres. Il s'agissait de faire voir « comment, sous des querelles de couvent et des résistances de nonnes, on peut retrouver *une grande province de psychologie humaine* ». Que ce soit une des œuvres rénovatrices du siècle, l'admiration de Taine en est une garantie assez sûre, comme celle de Renan, aux yeux de qui elle est un vrai modèle de la façon dont il convient d'écrire l'histoire religieuse[2]. Nous avons plaisir à citer même ici un récent jugement du critique contemporain qui ressemble assurément le moins à Sainte-Beuve :

Tandis que sa *Correspondance* et aussi — sous la protection de l'anonymat — ses « Chroniques parisiennes » de la *Revue suisse* sont toutes pleines et débordent de ses rancunes ou de ses rancœurs, il n'y en a presque pas trace dans les premiers volumes de son *Port-Royal,* et de toutes ses œuvres il se trouve que la plus impersonnelle est justement elle qu'il a composée dans

1. *Histoire de ma vie,* IV, 267-270.
2. Taine, *Introduction à l'histoire de la littérature anglaise.* — Renan, *Nouvelles Etudes d'histoire religieuse.*

le temps où il était le plus préoccupé de lui-même. Tant il est vrai qu'un véritable écrivain, si seulement il est pénétré de l'importance de son sujet, s'oublie lui-même en le traitant, ou, comme l'on dit, s'y subordonne, et n'y met de soi que le moins qu'il peut, et ne l'y met qu'involontairement! C'est ce que Sainte-Beuve, s'il eût pu l'ignorer, eût appris à l'école de Port-Royal. J'ai loué ailleurs, du mieux que je l'ai pu, ce beau livre, où je ne serais pas éloigné de voir un modèle de la manière d'écrire l'histoire littéraire, et peut-être le chef-d'œuvre de la critique française au XIXe siècle. Je n'en partage pas toutes les opinions, mais, en vérité, j'en aime tout, jusqu'aux digressions qui expriment si bien, par leur abondance et leur diversité, ce qu'il y a de contingent, de mobile et de fortuit dans l'enchaînement des faits de ce monde. Le style même ne m'en déplaît pas, avec ses réticences, avec ses « repentirs », avec l'enchevêtrement de ces métaphores, dont il est bien facile de railler la préciosité laborieuse, mais cette préciosité n'est jamais qu'un moyen d'entrer plus profondément dans l'analyse des idées ou de traiter plus savamment la peinture des caractères. Et si parfois, pour nous peindre ces caractères ou pour nous expliquer ces âmes du XVIIe siècle, il arrive à l'auteur de regarder du côté de ses contemporains, je ne le lui reproche pas, puisque c'est une manière de nous montrer, sous la diversité des nuances, la « pérennité » de l'être humain, et que non seulement toute une époque de notre histoire, mais toute la psychologie, peut tenir entre les murs d'un seul monastère [1].

Mais, enfin, que voulait faire Sainte-Beuve dans ce livre qui lui a coûté vingt ans et où il déclare qu'on le trouvera tout entier? « Moins, dit-il, une histoire qu'un grand portrait, portrait du monastère et de la société de ces messieurs, et, au dedans, quantité de portraits et de médaillons [2]. » Ainsi, une série de portraits individuels dans le cadre d'un portrait général. Pour les portraits individuels, on sait d'avance quelle en sera la variété et la vie; il en est qu'on dirait de Philippe de Champagne, d'autres qu'on dirait de Vanloo. Mais le grand portrait d'ensemble, que sera-t-il? Description des bâtiments et des lieux? Ce sera vite fait, et bien fait. Le milieu physique et le milieu moral sont mis en parfaite harmonie, et cette harmonie persiste jusqu'au dénouement : l'horizon assez triste et borné, mais doux à l'âme des solitaires, n'est pas décrit une fois pour toutes, il est ramené sans cesse autour des événements, qu'il teint de sa couleur, et des drames intimes, qu'il apaise. C'est de la géographie morale à la manière de Michelet, mais adoucie et assombrie dans ses tons, comme il convient. On voudrait pouvoir dire, en usant d'un mot de ce même Michelet, que Port-Royal

1. F. Brunetière, *Discours* du centenaire de Sainte-Beuve, à Boulogne. Dans ce discours de 1904, M. Brunetière semble plus favorable ou plus indulgent que dans son *Manuel* à l'unité relative et secrète des monographies de Sainte-Beuve.
2. Lettres à Chantelauze, 23 févr. 1865, et à d'Hugues, 9 mars 1867.

lui-même est une personne. On ne le peut. Les personnages, si divers, Arnauld et Tréville, Nicole et Mme de Longueville, Pascal et Mme de Sablé, se détachent sur ce fond gris avec un relief surprenant; toutes ces âmes de jansénistes austères ou mondains revivent; l'âme du jansénisme ne revit pas, ou ne revit que d'une vie abstraite.

On dira qu'ayant fourni tous les éléments de l'analyse, il se repose sur le lecteur intelligent du soin de la synthèse. C'est trop de confiance et trop de modestie. Son ambition était plus haute : une occasion unique s'offrait à lui de vérifier par un exemple significatif la vérité de cette vue sur les « familles d'esprits » que nous avons déjà rencontrée, mais à laquelle il donnait, à une date incertaine, sa formule définitive : « De même qu'en botanique on classe les plantes par familles, on pourrait classer également les esprits... Quelque jour il viendra un grand observateur et classificateur des esprits. » Il savait certes fort bien qu'il ne serait pas ce Messie classificateur, et c'est à un jour lointain, d'ailleurs, qu'il en ajournait l'espérance. Mais songeons que, dans cette méthode seulement entrevue, Taine voit le principal titre de gloire de Sainte-Beuve auprès de la postérité, et que la méthode dite scientifique a ici l'une de ses sources, sans qu'au reste on puisse bien distinguer si c'est elle qui a inspiré *Port-Royal* ou si c'est *Port-Royal* qui l'a inspirée; car il est sûr que Sainte-Beuve l'avait pressentie, mais il n'est pas sûr qu'il ait eu le ferme propos de l'appliquer ici tout entière. Ici comme partout, il excelle à définir, mais ne se hâte pas de classer, et finalement ne définit pas les caractères généraux de la famille. Comment l'eût-il pu? A mesure qu'il s'enfonçait dans son œuvre, son point de vue se modifiait, et le jansénisme changeait d'aspect à ses yeux; d'autre part, les traits individuels se multipliaient, se compliquaient. Définissez donc une famille d'individus, alors que l'individu isolé est si malaisément définissable! Définitions et classifications seront toujours à refaire. Sainte-Beuve a dû le comprendre de bonne heure, et de bonne heure se résigner à ne pas entrer dans cette terre promise de la critique où il a toujours espéré — du moins il le dit — « constituer l'histoire naturelle littéraire ». Il a poursuivi jusqu'au bout sa lourde tâche en psychologue mûri, en érudit que le fardeau de l'érudition n'alourdit pas, et, quoi qu'il dise, en historien, mais sans prendre sa méthode au savant, ou, quand il fait mine de l'emprunter, sans l'appliquer efficacement. Si, dans un tel sujet, maniée par un tel homme, la mé-

thode scientifique, particulièrement la méthode de classification, donne des résultats si incertains, elle est condamnée.

Mais que de compensations de détail, réservées au psychologue et au lettré ! Sans parler de certaines variétés de l'espèce humaine, française, janséniste, étudiées de près, comme la race des Arnauld, que de choses morales trouvées, révélées, que d'intimes secrets touchés d'une main non brutale! Et que tout cela est adroitement mélangé, nuancé, animé ! A la vérité, il n'eût pu lui-même aussi longuement persévérer si de temps à autre il ne s'était ménagé de ses graves annales quelque dédommagement et délassement qui fût plus selon son cœur. C'est beaucoup déjà d'avoir avec soi Pascal, Racine, Boileau : Pascal attira Molière, par analogie et par contraste; Corneille, élève des jésuites, sera, bon gré, mal gré, janséniste ; la Rochefoucauld, indépendant, se présentera entre ses illustres amis ; la Fontaine lui-même trouvera moyen de s'y insinuer. Le XVIIIe siècle y sera par avance, et aussi le XIXe; et pas de façon si factice, puisque tout se tient de Montaigne à Voltaire et de Saint-Cyran à Lamennais.

Le seule conception d'un tel ouvrage le mettait hors de pair. On pouvait décemment lui ouvrir les portes de l'Académie française : il y fut élu (1844) en remplacement de Casimir Delavigne, et reçu par V. Hugo, son ami d'autrefois, qui dédaigna de se venger. Personne ne fut moins étonné de s'y voir, si l'on en juge par sa dédaigneuse façon de traiter les grands hommes d'alors. Le 4 février 1843, il écrit à Collombet, un de ses correspondants de Lyon : « J'espère que vous êtes bien et que vous ruminez Rome. Ici, rien de bien. Les astres poétiques continuent leurs ellipses ou paraboles. Lamartine s'en donne. Hugo prépare un drame. Vigny tire par les cheveux des poèmes dits philosophiques. Nous en sommes tous à la troisième décoction du café. Chateaubriand, qui écrit une vie de Rancé, est encore le premier et le dernier. » Le temps d'*Hernani* était passé, et il pouvait sourire des *Burgraves*. Mais Lamartine et Vigny méritaient mieux qu'un mot sèchement ironique. Pour Chateaubriand, qu'il voyait chez Mme Récamier, il le respectera jusqu'à sa mort, quitte à se dédommager dès le lendemain. A l'Académie, du moins, il devenait leur égal, et ne cessait pas d'être leur juge, ayant toujours été médiocrement gêné par les convenances académiques. D'autre part, sa nomination de bibliothécaire à la Mazarine (1840) lui avait garanti la sécurité matérielle; mais après la révolution de 1848, froissé

de certaines attaques, il donna sa démission de ce poste, et c'est en octobre 1848 qu'il partit pour Liège, où, pendant un an, il fit sur Chateaubriand, qui venait à peine de mourir, un cours devenu plus tard un livre, le plus considérable de son œuvre après *Port-Royal, Chateaubriand et son Groupe littéraire* (1860). Il est déjà l'homme des *Lundis*, puisque, détaché de tout, il comprend tout. Dans une lettre au critique et moraliste Vinet (7 octobre 1845), qu'il avait connu en Suisse, conseiller sûr, que la mort lui enleva trop tôt (1847), il compare son âme à un cimetière sur lequel luit seule l'intelligence, comme une lune morte. C'est le cœur en lui qui est bien mort : l'esprit aura sa renaissance.

III

Les « Causeries du lundi ». — Sainte-Beuve politique.

Revenu de Liège à Paris dans l'automne de 1849, il entra presque aussitôt au *Constitutionnel*. De 1849 à 1852, les causeries qui forment la première série des *Lundis* parurent au *Constitutionnel;* pendant les dix années qui suivirent, les *Causeries du lundi* proprement dites (quinze volumes), et, de 1863 à 1869, les treize volumes des *Nouveaux Lundis*, tantôt au *Moniteur*, tantôt au *Constitutionnel*, s'élaborent lentement, au prix d'un effort prodigieux dans sa continuité. C'est bien une des œuvres les plus extraordinaires dont l'histoire littéraire conserve le souvenir (Schérer); mais aussi c'est l'œuvre qu'il est le moins possible de juger au seul point de vue littéraire. L'homme y intervient trop souvent pour être négligé, et l'homme, le politique, que mettent en lumière les premières séries des *Lundis*, manque de noblesse morale. Sans doute, le parti qu'il a pris en 1851 tient à des instincts profonds chez lui, c'est encore M. Schérer qui le dit, mais en ajoutant : « Il ne lui manque qu'une faculté, la faculté de l'émotion. Il n'a rien qui sente l'âme. Il excuse tout, parce qu'il comprend tout. Oh! qu'il est peu doctrinaire, celui-là! Qu'il est souple aux faits! » — « En politique, je suis l'homme des faits, » répondra plus tard Sainte-Beuve lui-même à Stahl-Hetzel, qui avait critiqué les allusions d'un de ses premiers *Lundis* sur Chamfort. Dire qu'il obéit à sa nature n'est donc peut-être pas suffisant pour le justifier. C'est sa nature, par exemple, qui le pousse à refuser à son ancien ami Lamartine, roi populaire découronné

l'aumône non seulement de la gratitude que lui, l'homme d'ordre, lui aurait due, mais de son silence et de sa pitié. Lamartine se vengea en le louant sans réserve dans un de ses *Entretiens,* et Sainte-Beuve, confus, lui adressa les remerciements d'un cœur « pardonné[1] ». Voilà deux âmes différentes.

Il avait pu craindre la ruine de la civilisation menacée par les barbares. Les scènes scandaleuses, ou grotesques, ou sanglantes de février ou de juin, répétition et parodie sérieuse des drames du boulevard (15 oct. 1849), avaient plus effrayé le bourgeois qu'elles n'avaient intéressé le psychologue. A son retour de Belgique, il commençait à espérer que la société pourrait se rasseoir, soutenue par quelque forte main. Témoin des mille accidents bizarres dont l'histoire est faite, spectateur curieux de la mascarade humaine, il croyait moins que jamais à la philosophie historique, toute raisonnable, de Guizot, le vaincu de la veille; il dénonçait l'illusion qui avait perdu le dernier régime (4 février 1850); il refusait d'appliquer au mal dont souffrait le peuple français le « remède anglais » proposé par ces graves médecins qui n'avaient pas su se guérir eux-mêmes : « En Angleterre, on a avant tout le respect de la loi. En France, c'est à d'autres instincts encore qu'il faut s'adresser... » Quels instincts? Demandez ce secret à Napoléon, génie excessif, mais bienfaisant à son heure.

Quand il s'annonça au monde, la société en détresse appelait un sauveur; la civilisation, épuisée par d'affreuses luttes, était à l'une de ces crises où ce sauvage, qu'elle porte toujours en son sein, se relève avec audace et se montre tout prêt à l'accabler. C'est alors qu'en présence de cette sauvagerie menaçante, le cri public fait appel à un héros, à quelqu'un de ces hommes puissants et rares qui comprennent à fond la nature des choses, et qui, de même qu'ils auraient autrefois rassemblé les peuplades errantes, rallient aujourd'hui les classes énervées et démoralisées, les rassemblent encore une fois en faisceau et réinventent, à vrai dire, la société, en en cachant de nouveau la base et en la recouvrant d'un autel... Au 18 brumaire, Napoléon avait derrière lui toute une nation pour complice. (3 déc. 1849.)

A la veille du 2 décembre, pourtant, il ne semble pas fixé. La causerie du 1er décembre 1851 est sur Mme de Motteville : « Je m'aperçois, dit-il, que j'ai choisi ce sujet pour me distraire un moment, moi, et, s'il se peut, mes lecteurs, du spectacle pénible de nos dissensions présentes, et je ne veux pas y retomber par les allusions qu'il me fournirait trop aisément. » Cela ne l'em-

1. Lettre du 13 juillet 1864, au t. IX des *Lundis,* p. 534.

pèche pas de citer le mot de Mme de Motteville sur les dangers que court un État « quand le peuple se mêle de commander », et d'ajouter : « Rentrons un peu en nous-mêmes, et demandons-nous si ce n'est pas là encore notre histoire. » Mais il n'y a là que des tendances. Au lendemain du 2 décembre, le ton change, le critique a trouvé son orientation nouvelle, les allusions se multiplient et se précisent, les sujets des causeries sont choisis de plus en plus parmi ceux dont on peut tirer une leçon de politique césarienne. Sieyès (9 décembre) est un homme qui a cru à la raison, à la liberté, mais s'en est désabusé bientôt. On affirme qu'il n'a pas dit : « Messieurs, nous avons un maître : ce jeune homme sait tout, peut tout et veut tout. » Qu'importe! « Le mot est beau et digne d'avoir été prononcé. » Fiévée (15 décembre) a été en relations de correspondance avec Bonaparte : « Je ne chercherai aucun genre d'allusion, dit Sainte-Beuve, *mais je suis sûr, du moins, de ne pas tomber dans un contretemps.* » Et, en effet, sans chercher l'allusion, qui se présente d'elle-même, il peut mettre en relief des paroles comme celles-ci : « Les États en révolution ne se sauvent point par des constitutions, mais par des hommes. » On s'attendait bien à trouver en cet article une piquante justification de ceux qui changent souvent de parti, mais on ne s'attendait pas à y lire un jugement sur Voltaire ainsi motivé : « Voltaire est en baisse pour le moment, depuis qu'on sait où mènent les oppositions et les Frondes. » De même, on ne s'attendait pas à voir l'étude sur Retz (22 décembre) aboutir à ce vœu final : « Puissent tous les factieux, tous les agitateurs, tous ceux qui ont passé leur vie à remuer les Parlements et les peuples, finir aussi doucement, aussi décemment que le cardinal de Retz, *se ranger comme lui sous la loi de la nécessité et du temps!* » Est-ce encore de la critique littéraire?

Mais quoi! ce sont là peut-être des hasards d'inspiration, des bonnes fortunes imprévues d'allusions et d'épigrammes? Point : quand on étudie de près les *Lundis* de cette époque, on s'aperçoit que, si Sainte-Beuve échappe souvent à ces préoccupations mesquines, s'il tient à se distinguer de son collègue du *Constitutionnel,* M. Granier de Cassagnac, il ne marche point cependant au hasard. Lui-même il nous met dans la confidence de sa tactique, lorsqu'il écrit, dans l'article sur Portalis (1er mars 1852) : « Un intérêt sérieux ramène l'attention sur les hommes qui ont contribué à restaurer la société après les convulsions et les tempêtes. Les temps sont différents, les analogies sont

illusoires et trompeuses; *mais l'idée générale d'étudier les personnages de réparation et d'ordre, après ceux de révolution et de ruine, ne saurait être que bonne et utile dans son ensemble.* » Ainsi définie, la méthode est tout aussitôt appliquée à Portalis, qui a travaillé en paix sous l'épée toute-puissante de Napoléon et qui n'a cessé d'invoquer ce libérateur : « Le 18 brumaire vint répondre à cet appel d'un sage qui traduisait le sentiment social de la majorité de la France. » De même, Marmont, étudié dans trois articles (mars-avril 1852), n'a rien du lettré; mais son rôle en 1830 peut être utilement rapproché des « grandes mesures de salut » qu'on a prises depuis, et « ce serait la matière d'un chapitre assez *piquant* par le contraste, qu'on pourrait intituler : *Comment faut-il s'y prendre quand on veut faire un coup d'État?* » Au reste, Marmont était convaincu « que la civilisation ne marche d'une manière utile et prompte que lorsqu'elle est l'effet de la volonté du pouvoir »; et c'est pour cela qu'il jugeait les événements du 2 décembre « en l'homme qui considère avant tout le salut de la société européenne et celui de la patrie ».

Cependant les vaincus ont refusé de s'incliner. Villemain et Cousin donnent leur démission. A propos de cette démission, Sainte-Beuve écrit un de ses articles les plus spirituellement cruels (19 nov. 1849). Il y a là certains mots, qui dépassent vraiment la mesure, sur les conditions nouvelles faites au professorat et au journalisme, et un certain « Tant mieux! » que rien n'excusera. Sainte-Beuve, d'ailleurs, s'il consent à l'abaissement des caractères, ne consentirait pas à l'amoindrissement des lettres, sources de jouissances si délicates. Il rêve, au contraire, une réconciliation de la littérature et de l'Empire. Quelques semaines après le coup d'État, il consacra à Fouquet un amusant article, où, dans son « parfait désintéressement », il se hasarde à dire que Fouquet donnait peut-être « un peu trop de pensions », qu'il est pourtant des procédés auxquels les gens de lettres ont été de tout temps sensibles, que « des régimes tout entiers, réputés sages » (celui de Louis-Philippe, sans doute), n'y ont rien compris, que certaines faveurs délicates « rattachent les âmes même les plus libres ». Mais, s'il avait le vif sentiment de la dignité intellectuelle de l'homme de lettres, il ne sentait pas au même degré la dignité morale de l'homme de pensée. Ainsi, il écrit, le 9 août 1852, une étude, louable d'intention et excellente de forme, sur le *Saint Anselme* de M. de Rémusat. Il regrette, avec sincérité, l'éloignement d'un si aima-

ble esprit; il voudrait « invoquer les dieux après l'orage »; mais ce vœu plairait-il à celui même qui en serait l'objet, et « ce maudit point d'honneur politique » ne viendrait-il pas à la traverse? Rentrer en France, « dès qu'on le peut honorablement », ce serait si facile! Il suffirait de « désirer y revenir », de renoncer à la politique, de ne plus tenir à « constater qu'on est un vaincu », de « s'élever sur les faits accomplis d'hier à un jugement historique et, par conséquent, grave *et respectueux* ». Comment ne comprend-il pas qu'à une certaine élévation morale, une grâce obtenue à ce prix est une dégradation?

Nous voici arrivés à cet odieux article des *Regrets* (23 août 1852), attaque directe et cruelle contre tous les opposants de toutes les opinions, qui se croient malheureux et ne souffrent, au fond, que de deux maladies, celle du pouvoir perdu, celle de la parole perdue, « ce qui est cuisant après un gouvernement d'orateurs ». Mais la démonstration est surabondante. Sainte-Beuve est mûr pour le *Moniteur officiel,* où il débute, en 1852, par ces paroles significatives : « Au milieu des changements merveilleux qui s'accomplissent et qui inaugurent de toutes parts une ère de paix et de régularité, la littérature ne saurait souffrir... J'apprécie comme je le dois l'honneur que m'ont fait des membres du gouvernement en pensant que ces sortes d'entretiens ne seraient pas déplacés dans le *Moniteur.* Sans rien changer à la forme des articles et sans en altérer l'esprit, je tâcherai de les rendre dignes du lieu où j'écris, *et de les coordonner peut-être par quelques points avec le régime qui nous rouvre la carrière.* » Telle est la préface de la seconde série des *Lundis :* elle en définit d'avance l'esprit avec netteté : ce critique sera un polémiste.

L'erreur de Sainte-Beuve, loin d'être une erreur passagère, bientôt oubliée et réparée, a donc pesé sur une partie notable des *Lundis,* et, même là où la critique doit écarter tout parti pris, l'a empêché souvent de rendre, avec une absolue équité, des arrêts définitifs. Par exemple, il écrit (25 octobre 1852) une belle étude sur Montesquieu. Longtemps, il nous l'avoue, il a rencontré cette imposante figure sans s'y arrêter. C'est que Montesquieu « est un de ces hommes qu'on n'aborde qu'avec crainte, à cause du respect réel qu'ils inspirent et de l'espèce de religion qui s'est faite d'eux ». Au fond, il ne l'aime guère, ou plutôt il n'aime guère l'*Esprit des lois,* qu'il veut pourtant comprendre et qu'il loue comme il convient, mais qu'il donnerait volontiers pour les notes de voyage du même écrivain, car il

croirait celles-ci « plus utiles ». Dans les *Considérations*, Montesquieu n'a pas rendu justice à César; dans l'*Esprit des lois*, il raisonne en philosophe et politique trop optimiste. Machiavel, plus méfiant de la nature humaine, est plus vrai. Il était dangereux de trop nous parler de la liberté anglaise, qui ne saurait être transplantée en France, et Montesquieu a manqué en cela « de prévoyance ». Ce n'est pas dans les livres qu'on apprend la politique; celui de Montesquieu n'est donc plus qu'un thème à belles discussions théoriques. Que les « demi-Montesquieu » aillent y faire provision d' « oracles »; pour nous, ne cherchons pas l'ordre et la logique des événements au sein de l'éternelle vicissitude. Ce qu'il y a de vérité durable dans l'*Esprit des lois*, Sainte-Beuve l'ignore moins que personne; il sait que ces principes généraux, souvent mal compris quand on les considère comme des abstractions pures, reposent sur un fond solide de connaissances historiques, d'observations, de comparaisons; que ce n'est jamais au bénéfice de la liberté, comme le dira plus tard M. Laboulaye, qu'on s'est écarté des idées essentielles que Montesquieu a défendues. Mais Montesquieu a eu pour disciples les doctrinaires du libéralisme, et c'est lui qui payera pour eux. Le jugement, dans son ensemble, n'est pas faux, mais il est au moins incomplet. Si donc l'on veut comprendre pleinement cette antithèse de Machiavel et de Montesquieu, favorable à Machiavel, ne faut-il pas se rendre compte des motifs qui, alors surtout, inclinaient le critique à faire passer les faits avant les principes?

D'autres ont trop cru aux principes, et ils ont donné à l'aveugle, comme Arago, sur le récif populaire (20 mars 1854), et ils y sont restés à demi foudroyés. D'autres, comme Chateaubriand, sont punis par l'impopularité d'avoir insulté « la grande idole populaire, Napoléon » (30 sept. 1850). Mais l'auteur de la frénétique et détestable brochure *De Buonaparte* est aussi l'auteur du *Génie du christianisme*, et Sainte-Beuve, rappelant avec émotion le temps du Concordat, observe que son temps aussi peut voir « le libre concert et l'union de l'Eglise et de l'Etat », sous un sauveur inspiré d'en haut, et il s'attendrit, le bon apôtre, sur l'envoi fait par l'empereur d'une image de la Vierge à la flotte française (17 avril 1854). Ici plus qu'ailleurs peut-être éclate le défaut de sincérité; car si jamais, quoiqu'il l'ait prétendu, Sainte-Beuve ne fut un républicain, il fut toujours au fond de l'âme un libre penseur résolu, et de plus en plus il le sera. L'Empire, soit; mais l'Eglise et la Vierge! Ce rôle de

commande devait lui peser quelquefois : il a des heures de tristesse où il se plaint de ne pouvoir atteindre à la quiétude en vieillissant et d'avoir manqué sa vie. « Il faudrait à une vie si pleine de corvées, pour la consoler et la vivifier, quelque pensée d'en haut, le rayon qui tombe dans la cellule des solitaires et jusqu'à travers les barreaux du prisonnier, l'espérance du ciel, une vue d'au delà : et voilà ce qui me manque... Mon seul plaisir est dans mon travail, quand je m'y suis enfoncé tête baissée, comme on s'enfonce dans un puits[1]. » Encore ne prévoyait-il pas alors la dure humiliation qui l'attendait au Collège de France, où il fut nommé professeur de poésie latine, la coalition d'opposants de tout âge et de toute opinion qui troubla les deux premières leçons (mars 1855), la nécessité où il se trouva de donner sa démission. Il publia le cours sur Virgile qu'il n'avait pu professer (1857); mais le critique si préoccupé du public, si amoureux du succès, se sentit frappé comme d'une disgrâce.

A l'École normale, où il professa de 1857 à 1861, il ne fut pas sifflé, il prit fort au sérieux son devoir de professeur, qui lui paraissait très distinct du rôle de critique, « le critique s'inquiétant avant tout de chercher le nouveau et de découvrir le talent; le professeur, de maintenir la tradition et de conserver le goût ». Cette distinction est-elle aussi nette qu'il la fait? Quelques-uns de ses successeurs à l'École ont cru pouvoir y être à la fois des professeurs et des critiques. Si chercher le nouveau à tout prix a ses périls dans ce milieu, découvrir le talent semble une tâche aussi utile qu'agréable. Cette tâche, il l'accomplissait au dehors, et il l'aimait, lui qui, à cette époque (5 mars 1857), souriait aux débuts de Taine avec une sympathie non douteuse, bien qu'un peu inquiète déjà. Il est vrai qu'avoir loué Taine au *Moniteur officiel* sembla chose grave, et qu'un ministre le fit savoir au critique insuffisamment domestiqué. Il acceptait pourtant, ce critique-professeur, d'être à l'École normale ce qu'il était au *Moniteur*, le prôneur d'un régime autoritaire et orthodoxe qui laissait froide l'Université; il souhaitait que les jeunes âmes, touchées d'un bon souffle, se sentissent « heureuses de vivre dans un temps, dans un régime social qui permet ou favorise tous les beaux mouvements de l'humanité », au lieu de se constituer dès le début « en révolte, en fraude, en taquinerie, en aigreur, en regrets ou en espérances d'en arrière ou d'au

1. Lettre à Collombet, 27 sept. 1853.

delà[1] ». Lui-même n'apporte plus guère de conviction dans cette besogne; et pourtant, quand il trouve encore sur son chemin quelque théoricien idéaliste comme Tocqueville (déc. 1860-janv. 1861), le vieil ennemi de la doctrine abstraite, le vieil ami de la pure expérience, se réveille. C'est son horreur innée des doctrinaires, politiques ou philosophes, mais tous également idéologues, qui le tient, malgré tout, attaché à l'Empire.

Enfin, en 1865, après quelques déceptions, il est nommé membre du Sénat impérial. C'est alors qu'il se détacha de l'Empire. Il l'eût toléré, dit-on, sans la liberté politique; il ne le comprenait pas sans la liberté de penser. Mais l'Empire, dès le début, avait pris pour appui l'Église, et Sainte-Beuve, on l'a vu, loin de trouver immorale cette alliance de l'Église et de l'État, y applaudissait. La vérité n'est-elle pas plutôt que son impérialisme s'affaiblissait, pendant que se fortifiait la seule religion qui ait jamais été profonde en lui, celle de la liberté de penser et d'écrire? En 1867 et 1868, il défendit, non sans courage, ces libertés à la tribune du Sénat.

On eût aimé qu'il les eût défendues aussi à cette tribune de la presse qu'il occupait depuis si longtemps, où d'autres, à leurs risques et périls, usaient d'une liberté bien restreinte sans doute, mais qui donnait du prix à leurs moindres audaces. Au Sénat, il pouvait être audacieux impunément. L'étonnement, puis la colère de ses amis de la veille, l'étonnèrent lui-même et l'indignèrent; mais ceux qui l'avaient porté au Sénat pouvaient espérer qu'il se tairait sur certaines choses, comme il s'était tu pendant quinze ans, sentant bien que, s'il parlait, les portes du *Moniteur* et du *Constitutionnel* lui seraient fermées. C'est précisément ce qui lui arriva quand il dut passer du *Moniteur* au *Temps* (1868); mais il pouvait alors sortir en faisant claquer les portes derrière lui : l'État lui assurait une situation et des rentes. Sa bonne foi, son honnêteté personnelle, restent entières : la cour impériale se trompait quand elle l'accusait d'apostasie; mais la jeunesse des écoles se trompait aussi quand elle croyait acclamer en lui un adversaire de l'Empire; et Dieu sait à quel point il jouit de ces acclamations! Il était, simplement, fidèle aux opinions (un long moment voilées) de toute sa vie, et peut-être aux inspirations du prince Jérôme Napoléon, son collègue au Sénat. Il survécut peu à ce triomphe.

1. Leçon d'ouverture, 12 avril 1858. En note : « La vraie nuance de ma pensée eût été de dire : « Qui *permît ou favorisât ;* » car, au milieu de ce qu'on a, il reste bien des choses à souhaiter. » La désaffection commençait à sourdre en lui.

En revanche, sa probité littéraire, gênée quelquefois, jamais foncièrement altérée par de fâcheuses influences, son horreur du charlatanisme et du dogmatisme, ce culte qu'il garda jusqu'au bout, malgré les accidents, à la liberté d'écrire et de parler (sous un maître, il est vrai, mais sous un maître intelligent, qu'il rêvait et ne trouva pas), sa bonne humeur souriante, son incroyable activité, cette persévérance plus incroyable encore, qui soutint pendant vingt ans le travail sans cesse renaissant d'un tour de force hebdomadaire, ce sont les rares vertus de l'homme de lettres, et il fut l'homme de lettres par excellence, presque le seul, dit Schérer, qui n'ait rien sacrifié à l'exploitation industrielle. Il s'était fait une sorte d'idée de l'homme de lettres, de son urbanité, de son indépendance : « Les esprits durs, rustiques, sauvages et fanatiques sont exclus de l'urbanité ; le critique acariâtre, fût-il exact, n'y saurait prétendre... Ne vivre que de sa plume, ne relever que du public, des nombreux amis et des clients qu'on s'y est fait, quoi de plus noble et de plus honorable[1] ? » Il s'en était fait un autre, à la fois littéraire et moral, le seul, il est vrai, qu'il pût concevoir, mais qui a sa grandeur et sa vérité toujours utile, un idéal fait d'amour du vrai autant que du simple, et de haine véritable contre tout ce qui est fausseté ou fanatisme, hypocrisie ou intolérance. Cet idéal du génie français, il le personnifiait surtout en Molière. « Les bons et louables esprits sont ceux qui ont dans le passé un goût bien net, une préférence bien déclarée, et qui s'en iraient tout droit, par exemple, à Molière, même sans s'arrêter devant Bossuet. » (7 oct. 1850.) Aimer Molière, pour lui, ce n'est pas seulement être antipathique à toute *manière* dans le langage et l'expression, aimer la santé et le droit sens de l'esprit chez les autres comme pour soi, mais encore et surtout haïr de toute son âme ce que Molière haïssait.

Aimer Molière... j'entends l'aimer sincèrement et de tout son cœur, c'est, savez-vous ? avoir une garantie en soi contre bien des défauts, bien des travers et des vices d'esprit. C'est ne pas aimer d'abord tout ce qui est incompatible avec Molière, tout ce qui lui était contraire en son temps, ce qui lui eût été insupportable du nôtre.

Aimer Molière, c'est être guéri à jamais, je ne parle pas de la basse et infâme hypocrisie, mais du fanatisme, de l'intolérance et de la dureté en ce genre, de ce qui fait anathématiser et maudire ; c'est apporter un correctif à l'admiration même pour Bossuet et pour tous ceux qui, à son image, triomphent, ne fût-ce qu'en paroles, de leur ennemi mort ou mourant ; qui usurpent

1. *Causeries du lundi*, 28 oct. 1850, et Appendice du t. XIII, rapport sur les prix décernés par la Société des gens de lettres

je ne sais quel langage sacré, et se supposent involontairement le tonnerre en main, aux lieu et place du Très-Haut. Gens éloquents et sublimes, vous l'êtes beaucoup trop pour moi!

Aimer Molière, c'est être à l'abri et à mille lieues de cet autre fanatisme politique, froid, sec et cruel, qui ne rit pas, qui sent son sectaire, qui, sous prétexte de puritanisme, trouve moyen de pétrir et de combiner tous les fiels, et d'unir dans une doctrine amère les haines, les rancunes et les jacobinismes de tous les temps. C'est ne pas être moins éloigné, d'autre part, de ces âmes fades et molles qui, en présence du mal, ne savent ni s'indigner ni haïr.

Aimer Molière, c'est être assuré de ne pas aller donner dans l'admiration béate et sans limite pour une humanité qui oublie de quelle étoffe elle est faite, et qu'elle n'est toujours, quoi qu'elle fasse, que l'humaine et chétive nature. C'est ne pas la mépriser trop pourtant, cette commune humanité dont on rit, et dans laquelle on se replonge chaque fois avec lui par une hilarité bienfaisante[1].

Là est le vrai, le bon Sainte-Beuve, vigoureusement raisonnable et sincèrement ému si la raison est en jeu; épicurien, mais sans mollesse, quand la mollesse serait une complicité; ennemi d'un certain fanatisme religieux, mais aussi de *tous les fanatismes,* religieux, littéraires, politiques; libre penseur, mais incapable de comprendre comment un libre penseur pourrait interdire aux autres de penser librement, et prêt à se retourner contre l'aristocrate intellectuel qui prétendrait jouir seul du droit à la libre pensée; démocrate en un certain sens, quoique se défiant des instincts du peuple, mais convaincu qu'on se doit de l'éclairer, sans le flatter ni le surfaire; dévot de Voltaire presque autant que de Molière, mais prenant ses précautions pour que Voltaire lui-même, transfiguré par les sots, ne devienne pas une de « ces statues symbolisées dont on menace de faire les idoles de l'avenir » (oct. 1856); en un mot, frondeur-né des idolâtries de toute nature, même de celle qui diviniserait l'homme, à force d'oublier d'où il est parti, et où trop souvent il retombe.

Ici, de même, disparaît la distinction qu'on serait tenté d'établir entre l'esprit et l'âme de Sainte-Beuve. Dans une belle étude sur Pascal, dont le mysticisme même ne le laisse pas insensible, il écrit : « Pascal était un grand esprit et un grand cœur, *ce que ne sont pas toujours les grands esprits.* » Il est trop certain que cette remarque dernière peut être appliquée malignement à celui qui la fait. Mais aussi, qui a profité à son école ne doit pas s'arrêter à cette épigramme facile. Oui, il satisfait plus souvent et plus complètement les esprits que les

1. *Nouveaux Lundis,* t. V. Dans les *Lundis* (21 oct. 1860), il appelle Molière le génie le plus complet et le plus sain que nous ayons en France.

âmes, d'où l'on conclut, un peu vite, qu'il est tout esprit. Son âme, il est vrai, sorte d'âme intellectuelle, ne s'émeut guère que pour les choses de l'esprit; mais elle s'émeut enfin, et même se passionne : elle aime et elle hait. Et ces passions, même lorsqu'elles revêtent la forme la plus personnelle, ne sont plus celles du pur homme de lettres, puisqu'il s'y mêle un instinct profond de tolérante justice, et un inexorable besoin de clarté, de liberté dans le contrôle des idées, de sincérité envers soi-même comme envers les autres[1].

IV

Le goût critique de Sainte-Beuve.

Quand on est ainsi fait, les multiples et passagères jouissances de sentiment dont on se prive sont plus que compensées par la jouissance unique, mais intense, de l'intelligence qui comprend et qui aime. Celle de Sainte-Beuve réussit à tout comprendre, sauf, de loin en loin, certaines choses qui sont, comme disait Pascal, de l'ordre surnaturel; elle ne réussit pas à tout aimer, d'où les petites méchancetés que sa clairvoyance critique ne s'interdit pas. Il lui est arrivé d'être dur aux morts comme aux vaincus, et ces morts s'appelaient Musset, Balzac, Vigny. En revanche, quand il aime bien ce qu'il a bien compris, c'est avec bonheur qu'il admire. Parmi les éléments de sa faculté critique, on étudie plus habituellement la curiosité pure que le don de sympathie. N'était son extérieur qui n'a rien d'un demi-dieu, on le verrait froidement « olympien », comme il montrait Gœthe.

Gœthe était curieux de tout. Il n'était pas un homme, pas une branche d'étude dont il ne s'enquît avec une curiosité, une précision qui voulait tout en savoir, tout en saisir, jusqu'au moindre repli. On aurait dit d'une passion exclusive; puis, quand c'était fini et connu, il tournait la tête et passait à un autre objet...; non pas indifférent, mais non pas attaché; curieux avec insistance, avec sollicitude, mais sans se prendre au fond. (29 juillet 1850.)

Il est cela en partie, et il l'est avec délices. En tout sujet il

1. « L'équité chez lui n'est point à l'état de vertu; elle est moins affaire de générosité que de raison. Il semble n'avoir aucune peine à écarter les considérations étrangères à la question qui l'occupe. Il n'a besoin d'aucun effort pour être juste : il l'est parce que la justice fait un avec la vérité, et parce qu'il ne se soucie d'autre chose que de savoir. » (SCHÉRER.)

aime, infiniment plus que les idées générales, les petits faits qu'il recueille avec patience pour en composer le tissu de ses monographies, les anecdotes dont il se plaît à enrichir, grain à grain, le trésor de la tradition (22 juillet 1861); et l'on a pu l'accuser d'élever les commérages à la hauteur de l'histoire. Quelquefois il s'y attarde, ou s'y perd; quelquefois le plaisir de la critique lui ôte celui d'être touché de très belles choses; mais souvent aussi il connaît la volupté plus haute de l'admiration. Il admire, alors, non pas « plus qu'il ne faut ni autrement qu'il ne faut »; l'admiration confuse et mal proportionnée n'est pas l'admiration, mais l'engouement; il la faut nette et distincte autant que sentie. L'éloge véritable et qui compte « *porte sur la qualité principale, car il y a, même chez les grands auteurs, une qualité principale* » (12 avril 1858); — « c'est par leurs grands côtés qu'il convient de prendre les grands hommes » (20 mars 1854); mais il ne suffit pas de les indiquer d'un geste vaguement admiratif. Par exemple, ce n'est pas pour les mêmes raisons ni sur le même ton qu'il convient d'admirer Buffon et Diderot. C'est par toute une existence de labeur recueilli que Buffon, trop légèrement traité par l'ironie française, mérite plus que le respect, la « vénération ». D'autre part, pourquoi Diderot est-il un homme « consolant à regarder »? — Écrire pour le public, se hâter sans cesse, aller au réel, au fait, même quand on a le culte de la rêverie, donner, donner, donner encore, plutôt s'user que se rouiller, c'est la devise de Diderot, et un peu aussi celle de Sainte-Beuve.

Les esprits tièdes, « sans amour et sans flamme, sans désir..., manquent du feu sacré des lettres » (7 octobre 1850). Mieux valent encore les esprits trop curieux, volages et libertins, comme sont souvent ceux des critiques. Pour lui, il a ses amis de cœur, dont il ne saurait parler froidement : Montaigne, Molière, la Fontaine, « le bon et grand la Fontaine », qu'il défendait contre Lamartine, et qu'il préférait hautement, non sans injustice, à son détracteur.

Le *Lac*, si admirable d'inspiration et de souffle, n'est pas si bien dessiné que les *Deux Pigeons*, et, quand j'entends réciter aujourd'hui, à quelques années de distance, quelqu'une de ces belles pièces lyriques qui sont de Lamartine ou de son école, j'ai besoin moi-même, qui ai été malade de mon temps de ce mal-là, d'y appliquer toute mon attention pour la saisir, tandis que la Fontaine me parle et me rit dès l'abord dans ses peintures.

On a ici l'une des raisons déterminantes de l'admiration chez Sainte-Beuve : netteté et simplicité, ce sont pour lui, nous le

savons, les qualités dominantes de l'écrivain. Il a su rendre entière justice à Rousseau, souvent emphatique ou sentimental; mais c'est en parlant de Voltaire, en le racontant, en le citant, que pleinement il se dilate. Il n'est pas *allemand* de goût, bien qu'il ait pénétré Gœthe, Gœthe critique, il est vrai, plutôt que Gœthe créateur. Il est trop foncièrement français pour ne pas sentir une défiance secrète des littératures et des œuvres plus profondes que claires. Il s'est familiarisé avec Shakespeare, et, d'une manière générale, il estime fort les Anglais, si profondément raisonnables, ou d'un charme si familier, si intime. Les Italiens, Machiavel, Arioste, Tasse, ceux qu'aimait Voltaire, et quelques Espagnols, comme Cervantès, sont avec lui de plain-pied. Son goût serait donc, somme toute, plus classique que romantique? Il s'est expliqué lui-même là-dessus, en pleine maturité (21 oct. 1860), lorsqu'il s'est posé cette question : « Qu'est-ce qu'un classique? »

Un classique, répondait-il, d'après la définition ordinaire, c'est un auteur ancien, déjà consacré dans l'admiration, et qui fait autorité en son genre. Pour les modernes, à l'origine, les vrais, les seuls classiques, furent naturellement les anciens. Puis, l'Italie et l'Espagne eurent leurs classiques à leur tour, alors que la France n'était pas encore dotée d'un fond solide de richesse littéraire. Le XVIIe siècle lui donna enfin ce qui lui manquait, un ensemble suivi de traditions, qu'accrut le XVIIIe; mais, au XIXe, la querelle des classiques et des romantiques confondit les mots et les idées. Pour y rétablir quelque clarté, Sainte-Beuve propose sa définition élargie.

Un vrai classique, comme j'aimerais à l'entendre définir, c'est un auteur qui a enrichi l'esprit humain, qui en a réellenent augmenté le trésor, qui lui a fait faire un pas de plus, qui a découvert quelque vérité morale non équivoque, ou ressaisi quelque passion éternelle dans ce cœur où tout semblait connu et exploré; qui a rendu sa pensée, son observation ou son invention, sous une forme, n'importe laquelle, mais large et grande, fine et serrée, saine et belle en soi; qui a parlé à tous dans un style à lui, et qui se trouve aussi celui de tout le monde, dans un style nouveau, sans néologisme, nouveau et antique, aisément contemporain de tous les âges.

Un tel classique a pu être un moment révolutionnaire, il a pu le paraître du moins, mais il ne l'est pas; il n'a fait d'abord main basse autour de lui, il n'a renversé ce qui le gênait que pour rétablir bien vite l'équilibre au profit de l'ordre et du beau.

Corneille et Molière, dans leur indépendance, seraient des classiques de cet ordre. Mais dans l'idée qu'on est accoutumé de se faire d'un classique on fait entrer surtout des conditions

de régularité, de sagesse, de modération et de raison, qui dominent et contiennent toutes les autres. M.-J. Chénier a défini le goût « un bon sens délicat », et le génie « la raison sublime ». Si la raison pourtant peut se confondre avec le génie, elle n'est pas tout le génie à elle seule. Homère et Shakespeare ne rentreraient pas dans cette théorie; Molière et la Fontaine semblaient peu classiques à leurs contemporains. La théorie classique rigoureuse pourrait cependant offrir à notre admiration des chefs-d'œuvre aussi élevés qu'*Athalie* et le *Discours sur l'histoire universelle*. L'important, aujourd'hui, c'est de maintenir le culte du passé, tout en l'élargissant.

Au reste, il ne s'agit véritablement de rien sacrifier, de rien déprécier. Le Temple du Goût, je le crois, est à refaire; mais en le rebâtissant il suffit simplement de l'agrandir, et qu'il devienne le panthéon de tous les nobles humains, de tous ceux qui ont accru pour une part notable et durable la somme des jouissances et des titres de l'esprit. Pour moi, qui ne saurais à aucun degré prétendre (c'est trop évident) à être architecte ou ordonnateur d'un tel temple, je me bornerai à exprimer quelques vœux, à concourir en quelque sorte pour le devis.

Avant tout, je voudrais n'exclure personne entre les dignes, et que chacun y fût à sa place, depuis le plus libre des génies créateurs et le plus grand des classiques sans le savoir, Shakespeare, jusqu'au tout dernier des classiques en diminutif, Andrieux. « Il y a plus d'une demeure dans la maison de mon père; » que cela soit vrai du royaume du beau ici-bas, non moins que du royaume des cieux.

Homère y serait le premier, comme toujours et partout; mais derrière lui on laisserait entrevoir les trois Homères de l'Inde et de la Perse, Valmiki, Vyasa, Firdouci.

Cet hommage rendu à ce qu'il suffit d'apercevoir et de reconnaître, nous ne sortirions plus de nos horizons, et l'œil s'y complairait en mille spectacles agréables ou augustes, s'y réjouirait en mille rencontres variées et pleines de surprises, mais dont la confusion apparente ne serait jamais sans accord et sans harmonie. Les plus antiques des sages et des poètes, ceux qui ont mis la morale humaine en maximes, et qui l'ont chantée sur un mode simple, converseraient entre eux avec des paroles *rares et suaves*, et ne seraient pas étonnés, dès le premier mot, de s'entendre. Les Solon, les Hésiode, les Théognis, les Job, les Salomon, et pourquoi pas Confucius lui-même? accueilleraient les plus ingénieux modernes, les la Rochefoucauld et les la Bruyère, lesquels se diraient en les écoutant : « Ils savaient tout ce que nous savons, et, en rajeunissant l'expérience, nous n'avons rien trouvé. »

Sur la colline la plus en vue et de la pente la plus accessible, Virgile entouré de Ménandre, de Tibulle, de Térence, de Fénelon, se livrerait avec eux à des entretiens d'un grand charme et d'un enchantement sacré : son doux visage serait éclairé de rayons et coloré de pudeur, comme ce jour où, entrant au théâtre de Rome dans le moment qu'on venait d'y réciter ses vers, il vit le peuple se lever tout entier devant lui par un mouvement unanime, et lui rendre les mêmes hommages qu'à Auguste lui-même.

Non loin de lui, et avec le regret d'être séparé d'un ami si cher, Horace présiderait à son tour (autant qu'un poète et qu'un sage si fin peut présider), le groupe des poètes de la vie civile et de ceux qui ont su causer quoiqu'ils aient chanté : Pope, Despréaux, l'un devenu moins irritable, l'autre moins grondeur ; Montaigne, ce vrai poète, en serait, et il achèverait d'ôter à ce coin charmant tout air d'école littéraire. La Fontaine s'y oublierait et, désormais moins volage, n'en sortirait plus. Voltaire y passerait ; mais, tout en s'y plaisant, il n'aurait pas la patience de s'y tenir.

Sur la même colline que Virgile, et un peu plus bas, on verrait Xénophon, d'un air simple qui ne sent en rien le capitaine, et qui le fait plutôt ressembler à un prêtre des Muses, réunir autour de lui les attiques de toute langue et de tout pays : les Addison, les Pellisson, les Vauvenargues, tous ceux qui sentent le prix d'une persuasion aisée, d'une simplicité exquise, et d'une douce négligence mêlée d'ornement.

Au centre du lieu, trois grands hommes aimeraient souvent à se rencontrer devant le portique du principal temple (car il y en aurait plusieurs dans l'enceinte), et, quand ils seraient ensemble, pas un quatrième, si grand qu'il fût, n'aurait l'idée de venir se mêler à leur entretien, ou à leur silence, tant il paraîtrait en eux de beauté, de mesure dans la grandeur, et de cette harmonie parfaite qui ne se produisit qu'un jour dans la pleine jeunesse du monde. Leurs trois noms sont devenus l'idéal de l'art : Platon, Sophocle et Démosthène.

Et, malgré tout, ces demi-dieux une fois honorés, ne voyez-vous point là-bas une foule nombreuse et familière d'esprits excellents qui va suivre de préférence les Cervantès, les Molière, les peintres pratiques de la vie, ces amis indulgents et qui sont encore les premiers des bienfaiteurs, qui prennent l'homme entier avec le rire, lui versent l'espérance dans la gaieté, et savent les moyens puissants d'une joie sentie, cordiale et légitime ?...

Voilà nos classiques ; l'imagination de chacun peut achever le dessin et même choisir son groupe préféré ; car il faut choisir, et la première condition du goût, après avoir tout compris, est de ne pas voyager sans cesse, mais de s'asseoir une fois et de se fixer. Rien ne blase et n'éteint plus le goût que les voyages sans fin ; l'esprit poétique n'est pas le Juif errant. Ma conclusion, pourtant, quand je parle de se fixer et de choisir, n'est pas d'imiter ceux mêmes qui nous agréent le plus entre nos maîtres dans le passé. Contentons-nous de les sentir, de les pénétrer, de les admirer, et nous, venus si tard, tâchons du moins d'être nous-mêmes. Faisons notre choix dans nos propres instincts. Ayons la sincérité et le naturel de nos propres pensées, de nos sentiments, cela se peut toujours ; joignons-y, ce qui est plus difficile, l'élévation, la direction, s'il se peut, vers quelque but haut placé ; et, tout en parlant notre langue, en subissant les conditions des âges où nous sommes jetés et où nous puisons notre force comme nos défauts, demandons-nous de temps en temps, le front levé vers les collines et les yeux attachés au groupe des mortels révérés : *Que diraient-ils de nous ?*

On est charmé, et cependant frappé tout d'abord de certaines lacunes. Il est vrai que le moyen âge et Dante occupent des hauteurs consacrées, aux pieds desquelles se jouent Boccace, Arioste et Tasse ; mais ce moyen âge, si haut placé et qui semble plutôt le moyen âge italien, est dans un nuage. Le XVI[e] siècle français n'est représenté que par Montaigne : Rabelais et Ronsard, si appréciés pourtant du critique, sont absents. L'absence

de Corneille ne choque pas, parce qu'il a été nommé à part dès le début; mais Racine, Bossuet, Pascal, ont été oubliés, et Racine eût si bien tenu sa place dans le groupe virgilien! Est-ce l'épicurien qui exclut les grands moralistes chrétiens pour laisser au premier plan la Rochefoucauld? Mais l'épicurien, s'il mêlait la question de doctrine à la question de goût, ne sacrifierait pas à ce point le XVIIIe siècle, avec Montesquieu, Rousseau, Buffon, Diderot, dont il a dit ailleurs quelque bien. Ces chicanes tomberaient, s'il ne s'agissait que d'une fantaisie élégante; mais Sainte-Beuve ne cause pas comme un Jules Janin, pour amuser le public sans lui laisser l'ombre d'une pensée, ni même pour donner une nouvelle édition, revue et considérablement élargie (surtout en ce qui concerne l'étranger), du *Temple du goût* de Voltaire. En 1860, entre l'École normale et le Sénat, il sait à merveille ce qu'il veut dire et ce qu'il ne veut pas dire.

Qu'entend-il par maintenir la tradition tout en l'élargissant? Quelle tradition? La tradition antique, continuée par la tradition classique française? Mais elles sont loin de coïncider en tout. Il y a un abîme d'Homère à Euripide, et d'Aristophane (qui eût embarrassé Sainte-Beuve) à Virgile ou à Boileau. Ç'a été une erreur de Boileau de se croire le légataire d'Aristote et d'Horace, une erreur plus grande encore des classiques dégénérés de se croire, par Boileau, les continuateurs de la tradition antique. Il y est mis bon ordre, ici, par le développement sur l'insuffisance des facultés raisonnables. L'imagination et le sentiment sont remis en possession de leurs droits : les révolutionnaires de la veille peuvent légitimement aspirer à être les classiques du lendemain. Mais, en attendant que les modernes, se sentant devenir classiques à leur tour, entrent sans violence dans le temple qui leur est désormais ouvert, quels sont les Français illustres qui en prennent possession? Surtout ceux qui ont chanté la morale humaine « sur un mode simple », en rajeunissant la vieille *expérience*, toujours la même et toujours vraie, « tous ceux qui sentent le prix d'une persuasion aisée, d'une *simplicité* exquise », les attiques de la France. Bel hommage rendu, semble-t-il, à la simplicité antique; et, en effet, Platon, Sophocle, Démosthène, représentent l'art idéal dans sa parfaite harmonie. Mais, prenons-y garde, nous en sommes avertis, une foule d'esprits excellents, dont est celui du critique, suivent *de préférence* les peintres pratiques de la vie, les amis indulgents de l'homme. Il a donc le

sentiment et le respect de la grandeur dans le génie humain, et il le porte aussi haut qu'il le peut, sur quelque cime d'où il domine tout; mais, ce pieux devoir accompli, il redescend vers les collines modérées, et là il s'arrête, se fixe entre les *présidents de groupes* qu'il a choisis, justement aussi parmi les génies modérés : ce seront Virgile et Horace plutôt que Lucrèce, occupé d'ailleurs à entretenir Milton; Xénophon, plutôt que Thucydide; Cervantès plutôt qu'Aristophane. Bossuet, dont il a dit pourtant autre part que sa gloire est une religion de la France, y est remplacé par Fénelon; Pascal, par Vauvenargues, qu'il définit lui-même, avec plus d'ingéniosité que d'exactitude, un Pascal adouci et affaibli. L'optimisme de Vauvenargues ne l'y gênera pas plus que le pessimisme absolu de la Rochefoucauld et le pessimisme mitigé de la Bruyère : il saura bien les concilier, étant lui-même optimiste et pessimiste successivement et à la fois.

Le vrai tableau d'ensemble de la littérature française, il faut le demander à l'énorme suite des *Lundis*. Là, aucun auteur notable n'est oublié, soit qu'en pleine lumière il apparaisse au premier plan, soit qu'au hasard intelligent des rencontres il soit touché, jugé en passant, à propos d'un protagoniste. Mais ici précisément se vérifie à chaque page et se confirme le goût de Sainte-Beuve, d'une part pour les génies *médiocres*, dans le bon sens du mot; d'autre part, pour les personnages d'arrière-plan, dénués de génie, mais très curieux et utiles témoins ou garants d'un événement, d'un caractère, d'une intention ou d'un résultat. Il ne voulait pas « tout mettre à la fois sur quelques grands écrivains » (12 avril 1858). Sur ce point, il pensait comme Th. Gautier, demeuré romantique, et qui écrivait dans sa préface des *Grotesques* (1844) : « On se laisse trop facilement aller à cette croyance qu'un siècle littéraire est rempli par les cinq ou six noms radieux qui en survivent. Vues à distance, ces grandes images s'isolent, et il semble qu'elles n'aient eu rien de commun avec leurs contemporains. Rien n'est plus faux... On dirait que, pour s'épargner la peine de juger les titres de chacun, on adopte un écrivain quelconque pour se débarrasser des autres. » Sainte-Beuve pensait, de plus, que la littérature n'est pas seule l'expression de la société; que le souvenir d'une vie, prêtant à l'étude d'une âme, la tradition d'une influence exercée dans tel ou tel sens décisif, la part de collaboration indirecte et morale d'un ami, d'une femme, dans une œuvre caractéristique, la carrière d'un politique ou d'un soldat,

pourvu qu'elle ait son intérêt général, c'était de la littérature encore, et qu'en tout ce qui est original il y avait matière à critique, puisque le critique était de nécessité un psychologue et un historien.

C'est pour cela qu'il a consacré tant d'études à des personnes qui n'ont rien écrit, ou rien écrit, du moins, de *littéraire*. Et c'est pour cela, par exemple, qu'une étude consacrée à une Mme Geoffrin est chose plus nouvelle que l'est telle autre consacrée à Mme du Deffant ou à Mlle de Lespinasse, dont les écrits reflètent l'ennui distingué ou la passion dévorante. Il commence par définir, en la nuançant, la physionomie d'une personne raisonnable, qui a eu sa raison, sa société, son action, mais dont la raison, la société et l'action ne ressemblent pas à celles d'une Maintenon ou d'une Necker.

L'esprit que Mme Geoffrin apportait dans le ménagement et l'économie de ce petit empire qu'elle avait si largement conçu, était un esprit de naturel, de justesse et de finesse, qui descendait aux moindres détails, un esprit adroit, actif et doux. Elle avait fait passer le rabot sur les sculptures de son appartement : c'était ainsi chez elle au moral, et *Rien en relief* semblait sa devise. « Mon esprit, disait-elle, est comme mes jambes : j'aime à me promener dans un terrain uni, mais je ne veux point monter une montagne pour avoir le plaisir de dire, lorsque j'y suis arrivée : *J'ai monté cette montagne.* » Elle aimait la simplicité, et, au besoin, elle l'aurait affectée un peu. Son activité était de celles qui se font remarquer principalement par le bon ordre, une de ces activités discrètes qui agissent sur tous les points presque en silence et insensiblement. Maîtresse de maison, elle a l'œil à tout; elle préside, elle gronde pourtant, mais d'une gronderie qui n'est qu'à elle; elle veut qu'on se taise à temps, elle fait la police de son salon. D'un seul mot : *Voilà qui est bien,* elle arrête à point les conversations qui s'égarent sur des sujets hasardeux et les esprits qui s'échauffent : ils la craignent, et vont *faire leur sabbat* ailleurs. Elle a pour principe de ne causer elle-même que quand il le faut, et de n'intervenir qu'à de certains moments, sans tenir trop longtemps le dé. C'est alors qu'elle place des maximes sages, des contes piquants, de la morale anecdotique et en action, ordinairement déguisée par quelque expression ou quelque image bien familière. Tout cela ne sied bien que dans sa bouche, elle le sait : aussi dit-elle « qu'elle ne veut pas que l'on prêche ses sermons, que l'on conte ses contes, ni qu'on touche à ses pincettes ».

S'étant de bonne heure posée en vieille femme et en *maman* des gens qu'elle reçoit, elle a un moyen de gouvernement, un petit artifice qui est à la longue devenu un *tic* et une manie : c'est de gronder; mais c'est affaire à elle de gronder. N'est pas grondé par elle qui veut; c'est la plus grande marque de sa faveur et de sa direction. Celui qu'elle aime le mieux est aussi le mieux grondé...

Telle est la petite bourgeoise chez qui fréquentaient les ambassadeurs de toute l'Europe. Une comparaison précisera maintenant son rôle. Sainte-Beuve aime les comparaisons, qui,

même chez lui, ne sont pas toujours des raisons, mais dont souvent aussi il se sert pour nous faire entrer plus avant dans le caractère d'un individu ou d'une époque.

Fontenelle n'avait pas institué Mme Geoffrin son exécutrice testamentaire sans raison. Mme Geoffrin, bien observée, me paraît avoir été, par la nature de son esprit, par la méthode de son procédé et par son genre d'influence, le Fontenelle des femmes, un Fontenelle plus actif en bienfaisance, mais un vrai Fontenelle par la prudence, par la manière de concevoir et de composer son bonheur, par cette manière de dire, à plaisir familière, épigrammatique et ironique sans amertume. C'est un Fontenelle qui, par cela même qu'il est femme, a plus de vivacité et un mouvement plus affectueux, plus sensible. Mais, comme lui, elle aime avant tout le repos, ou la marche sur un terrain uni. Tout ce qui est ardent autour d'elle l'inquiète, et elle croit que la raison elle-même a tort quand elle est passionnée. Elle comparait un jour son esprit à un « *rouleau plié* qui se développe et se déroule par degrés ». Elle n'était pas pressée de tout dérouler d'un coup : « Peut-être à ma mort, disait-elle, le rouleau ne sera-t-il pas déployé tout entier. » Cette sage lenteur est un trait distinctif de son esprit et de son influence. Elle craignait les mouvements trop brusques et les changements trop prompts : « Il ne faut pas, disait-elle, abattre la vieille maison avant de s'en être bâti une nouvelle. » Elle tempérait tant qu'elle pouvait l'époque, déjà ardente, et tâchait de la discipliner. C'était une mauvaise note auprès d'elle, quand on était de ses dîners, de se faire mettre à la Bastille ; Marmontel s'aperçut qu'il avait fort baissé dans sa faveur après son affaire de *Bélisaire*. En un mot, elle continue de représenter l'esprit déjà philosophique, mais encore modérateur, de la première partie du siècle, tant qu'il n'avait pas cessé de reconnaître de certaines bornes.

En deux pages nous avons vu, d'une part, ce qui distingue Mme Geoffrin de toute autre femme ; d'autre part, ce qui la rapproche de ses contemporains, et marque le moment précis où elle a *régné*. Notre impression est nette : nous sommes à l'heure assez indécise où l'on ne sait trop encore lequel des deux partis en présence vaincra, où la prudence s'impose, et Mme Geoffrin représente ce moment mieux que ne ferait, par exemple, Mme d'Épinay.

Les *Causeries du lundi* composeraient-elles donc une histoire des lettres et des mœurs, histoire discursive, mais dont il serait facile de reconstituer l'unité, en groupant et en combinant rationnellement les monographies éparses ? Pas tout à fait. Il faut compter d'abord, on le sait trop, avec les petitesses de ce « moi » personnel et irritable que fut le « moi » de Sainte-Beuve. Ni pour la poésie lyrique ni pour le roman, genres où il s'est essayé et où il peut se comparer, il ne faudrait demander à Sainte-Beuve « toute la vérité et rien que la vérité ». D'ailleurs, pas un seul article des *Lundis* n'est consacré à V. Hugo, et peut-on juger Vigny et Musset, Lamartine même, et Balzac,

d'après les études par trop critiques qu'il leur consacre? Puis, certaines lacunes sont trop évidentes. L'histoire, si importante au XIXe siècle, est jugée en la personne de Guizot, le philosophe doctrinaire, et de Thiers, l'historien des faits, et l'on devine lequel des deux Sainte-Beuve préfère; mais presque rien sur Augustin Thierry et sur Michelet, qui semble lui être particulièrement antipathique.

Mais, si cette collection des *Lundis,* augmentée des *Premiers* et *Nouveaux Lundis,* comme des *Portraits littéraires,* n'équivaut pas à une histoire complète et sûre de la littérature française, elle rend au vrai la vie et la couleur des époques. C'est sur le tard, comme les critiques contemporains, qu'il s'est familiarisé avec le moyen âge; mais il n'a pas cherché dans ces études nouvelles une simple satisfaction de curiosité ou de vanité. Villemain, dès que l'érudition s'attaque au moyen âge, écrit le tableau de la littérature française au moyen âge : il suit le courant. Nisard s'en détourne : c'est *de l'histoire littéraire,* et il ne veut connaître que *l'histoire de la littérature,* comme si l'on pouvait distinguer entre une chose et la matière dont cette chose est faite. Le premier, Sainte-Beuve sait tout le prix du fait réel, du document authentique, de la source dernière à laquelle il faut remonter, si l'on veut y puiser la tradition pure. Il ne perd pas une occasion de rendre justice et hommage au « modeste, savant et désintéressé Fauriel », vrai fondateur en France de l'étude méthodique et approfondie des littératures comparées[1]; à Ampère, qui étudie l'histoire littéraire par couches et par zones, tandis que lui, Sainte-Beuve, l'étudie plutôt par individus, qu'il rapporte ensuite à des groupes. On a récemment mis en lumière ce côté de Sainte-Beuve[2], de plus en plus dédaigneux de la rhétorique et attiré vers le fond scientifique des choses.

Pour faire connaître les hommes de cette trempe, il ne lui en coûtait pas d'aborder des études auxquelles son éducation ne l'avait pas préparé. Cet humaniste suivait avec une sympathique et attentive curiosité les travaux de nos médiévistes, et il ne manquait pas une occasion de répéter au public les noms de Paulin Paris, Guénard, Edelestand du Méril, Francisque Michel, etc. Bien plus, sur le terrain des études antiques, on le voyait se mettre du côté des philologues contre les purs lettrés. A propos de Dübner, il prenait vivement à partie les universitaires trop disposés, par infatuation et incuriosité,

1. *Nouveaux Lundis,* XIII, art. sur Ampère. — Voir aussi *Portraits contemporains,* t. II, deux immenses articles sur Fauriel.
2. Pellisson, *Revue pédagogique*, 15 déc. 1904.

à mépriser le labeur de la docte Allemagne : « Dübner, disait-il, avait de près ses travers et ses défauts... mais ce qui demeure, ce sont les services effectifs rendus à la littérature grecque... Ce qui subsiste, ce sont ces récensions de textes que méprisait souverainement M. Le Clerc... J'ai connu de près beaucoup de ces hommes, M. Villemain en tête : ont-ils jamais daigné, pour la science, regarder au delà du Rhin? » Il entendait d'ailleurs la philologie classique dans son sens le plus large; il ne la restreignait pas à la critique verbale; elle consistait, à ses yeux, à employer tous les instruments créés par la science moderne pour pénétrer plus avant dans l'intelligence de la vie des anciens « en leur demandant tout ce qui se rapporte chez eux à l'histoire des idées, des mythes, des religions, de l'art, de la police et de la constitution des sociétés, à la marche enfin et au progrès de l'esprit humain et de la civilisation elle-même[1]... »

Mais il n'admettait pas que l'érudition, excellente en elle-même, pût devenir opprimante et envahissante au point d'étouffer le sens et le goût de la beauté littéraire. La recherche érudite, pensait-il, n'avait tout son prix que lorsqu'elle donnait de nouvelles raisons d'admirer et de nouvelles ressources pour communiquer son admiration. « L'admiration, pour être plus éclairée et moins commandée, n'y perd pas... L'art suprême, aujourd'hui, consisterait non à sacrifier l'une des deux critiques à l'autre, mais à savoir les combiner, s'il se peut, et, après avoir tout regardé avec l'œil de l'analyse, à réagir, à se remettre au point de vue et à retrouver l'admiration, non plus exagérée, grossie, et à tout propos, mais encore élevée et féconde. » En cessant de chercher l'agrément avant tout, que le professeur n'aille pas croire qu'il est de son devoir d'être froid et ennuyeux. Qu'il ne s'interdise pas même l'éloquence, à l'occasion, mais avec cette condition expresse qu'il ne tirera cette éloquence que de la profondeur de ses études et de la sincérité de ses convictions littéraires[2].

Ainsi, « averti par l'esprit du temps, par le travail plus impartial, plus étendu *et aussi plus laborieusement indifférent* » qui se poursuivait de toutes parts, il s'efforçait de joindre à la critique de sentiment les éclaircissements historiques, l'examen de tout ce qui entoure et de ce qui a précédé, mais « en faisant en sorte que l'érudition n'étouffe jamais ce qu'on est trop heureux de sentir à première vue et de saisir du premier jet[3] ». Ceci, il n'y a jamais renoncé. En manière de protestation contre la devise pharisienne de Victor Cousin : « Le *vrai*, le *beau* et le *bien*, » il pouvait écrire à Duruy : « Si j'avais une devise, ce serait le *vrai*, le *vrai* seul. Et que le *beau* et le bien s'en tirent comme ils peuvent! » Il tâchait cependant de faire en sorte que le *beau* fût « camarade » du *vrai*. Et, comme il avait mis sa coquetterie à être érudit parmi les littérateurs, il mettait son plaisir à rester littérateur parmi les érudits.

1. Art. sur Boissonnade, *Nouveaux Lundis*, VI.
2. Art. sur Gandar, *Nouveaux Lundis*, XII.
3. *Étude sur Virgile*, leçon d'ouverture du cours de poésie latine au Collège de France.

Le seul amour du vrai n'expliquerait pas toutes ses admirations littéraires. Il explique, sans doute, l'inconstance de quelques-unes. Par exemple, il a fort admiré, dans sa jeunesse, un peu surfait Béranger. En 1850, la gloire de Béranger a vieilli, et le sens critique s'est fortifié chez Sainte-Beuve ; double raison pour qu'il ne songe plus qu'à voir et à montrer les choses et les personnes telles qu'elles sont. L'amour du vrai peut expliquer encore son peu de goût pour Chateaubriand, mais non pas qu'il se sente comme contraint de l'admirer, souvent même aux endroits où il le critique. A la fin d'une étude des *Lundis* sur Mme Récamier, il jette cette note : « C'est ce double sentiment d'admiration persistante pour l'écrivain et de vérité entière sur l'homme que j'ai essayé de rendre dans mon ouvrage *Chateaubriand et son Groupe littéraire;* la plupart des critiques n'ont voulu y voir qu'une chose, qui n'y est pas, le désir de rabaisser Chateaubriand; les lecteurs français sont si pressés et si inattentifs qu'ils n'admettent guère qu'une idée à la fois. » Le lecteur français est peut-être excusable, si *le ton dominant* dans ce livre n'est pas celui de l'admiration. Il y a ici rupture d'équilibre entre les deux sentiments, ou plutôt les deux sens dont l'harmonie constitue le sens critique chez Sainte-Beuve : l'un, tout personnel, est purement critique, avec une tendance à la malignité, quelquefois à la satire; l'autre, tout littéraire ou philosophique, ne souffre pas d'arrêt injuste ou même incomplet, et n'est définitivement apaisé qu'après avoir atteint le plus haut degré d'équité comme de précision. Selon les auteurs ou selon les circonstances, Sainte-Beuve cède plus ou moins à la tentation d'être méchant ou au besoin d'être juste, et il en résulte des combinaisons très curieusement nuancées de louanges et de critiques à doses inégales. La saveur acide surnage d'ordinaire : on ne sent plus alors qu'elle. Mais que, la première impression dissipée, on reprenne l'étude qui avait semblé peu bienveillante, on y découvrira bien des intentions qui avaient échappé, bien des atténuations ou réserves délicates que la probité du critique a voulu indiquer, pour que le lecteur, au besoin, pût juger même contre le juge.

De cette lutte entre un tempérament passionné et une intelligence tranquille, c'est l'intelligence qui sort victorieuse le plus souvent. Mais elle a d'autant plus de peine à vaincre, il faut l'avouer, que le personnage objet de la monographie est moins effacé, plus haut et plus hautain, plus sûr de lui et de

sa gloire. Alors il n'y peut tenir, il faut que l'observateur implacable prenne la mesure du grand homme infaillible. L'admiration peut survivre à cette épreuve; mais il est plus sûr pour un écrivain de ne pas s'élever au-dessus de ces « littérateurs modérés, cultivés, polis », qu'il reprochait à Taine de trop sacrifier aux génies sans mesure. Sa plume réserve ses caresses aux renommées d'ordre moyen. Ce n'est pas seulement préférence naturelle pour la région tempérée, c'est instinct de justice. Ces hommes modestes, ils ont précédé, entouré, suivi les grands hommes; ils ont contribué parfois à les faire; il n'est pas équitable que dans le rayonnement du grand artiste unique s'effacent tant d'excellents ouvriers qui ont mérité au moins d'être entrevus à l'arrière-plan. Et puis, les secrets de l'époque et du milieu, ce n'est pas toujours le grand homme qui le plus sûrement les révèle; du moins, c'est en dépassant son temps qu'il le reflète. L'œuvre de l'écrivain sans génie en est quelquefois un reflet plus fidèle. Le critique est un historien plus encore qu'un littérateur; mais il est littérateur plus que philosophe, et il reprochait encore à Taine de n'être que philosophe : « Le critique-philosophe, écrivait-il, ayant porté toutes ses forces sur les parties difficiles et comme sur les hauts plateaux, descend un peu vite les pentes agréables, si riches toutefois en accidents heureux et en replis. » Il s'arrête, lui, dans ces replis, et quelquefois s'y attarde, mais jamais ne s'y oublie tout à fait; car, s'il ne s'interdit pas la fantaisie, il n'est pas un fantaisiste; il a sa méthode et son but.

V

Sainte-Beuve et Taine.

Cette méthode a été plus d'une fois définie par lui-même, mais jamais mieux ni avec plus de sympathie que par M. Gustave Lanson, dans une conférence faite à l'Université de Liège à l'occasion du centenaire de Sainte-Beuve :

Nos corrections atteignent des passages isolés de son œuvre, et non pas sa méthode : ses erreurs, ses injustices, sont des défaillances, et par là sans gravité pour nous : ce ne sont pas des positions dogmatiques. Il ne se trompe pas par esprit de système : il n'a pas de système, il ne fait pas d'hypothèse générale, il n'apporte pas dans un portrait individuel une explication de l'ensemble des choses, il ne nous construit pas une philosophie et une esthétique

à propos d'un romancier ou d'un poète. Il ne nous offre et il ne cherche que des vérités partielles, parcellaires. Il ne postule pas l'unité ni de l'univers ni de la science, et se garde bien d'imposer à la connaissance littéraire la méthode de la physique et de la chimie, ou de l'histoire naturelle. Étudiant des réalités morales et des productions esthétiques, il se définit des méthodes appropriées à la nature de ces choses spéciales et aux conditions dans lesquelles elles se présentent à l'observation. Voilà pourquoi il n'institue pas tapageusement une méthode « scientifique ». La sienne est historique, littéraire, et par là — vu son objet — plus réellement scientifique que s'il la dérobait à Geoffroy Saint-Hilaire ou Claude Bernard.

Il a ses points de vue familiers, ses méthodes d'investigation. Il ne se fait pas une servitude de sa méthode. Il n'en fait pas une machine pour découper la réalité à l'emporte-pièce et en laisser aller, comme cela arrive souvent, le meilleur dans les rognures. Sa méthode, à vrai dire, ne lui indique qu'une direction générale : ramasser tout ce qu'il peut du vrai, en regardant tout ce qu'il peut du réel. Il demeure toujours libre de choisir ses moyens : il n'en exclut aucun. Il les essaye tous à tour de rôle, pour tâter ce qu'ils donnent. Il regarde déjà le *milieu,* et le *moment,* et la *race,* mais il regarde bien d'autres choses encore : ce n'est pas trois questions qu'il se pose sur un écrivain, c'est vingt. Et il ne croit jamais avoir examiné tout l'homme : « On ne saurait s'y prendre de trop de façons, et par trop de bouts, pour connaître un homme, c'est-à-dire autre chose qu'un pur esprit. Tant qu'on ne s'est pas adressé sur son auteur un certain nombre de questions, et qu'on n'a pas répondu, ne fût-ce que pour soi seul et tout bas, on n'est pas sûr de le tenir tout entier, quand même ces questions sembleraient les plus étrangères à la nature de son esprit : Que pensait-il en religion? — Comment était-il affecté du spectacle de la nature? — Comment se comportait-il sur l'article des femmes? sur l'article de l'argent? — Était-il riche, était-il pauvre? — Quel était son régime? etc. — Enfin quel était son vice et son faible ? Tout homme en a un. Aucune des réponses à ces questions n'est indifférente pour juger l'auteur d'un livre ou le livre lui-même, si c'est surtout un ouvrage littéraire, c'est-à-dire où il entre de tout. » Voilà le mérite souverain par où Sainte-Beuve a mérité d'être le patron non seulement des critiques, mais encore des hommes d'étude, par qui se fait l'histoire littéraire. Il nous montre une direction et nous laisse notre liberté. De lui on reçoit quelques maximes excellentes; avec lui on prend quelques bonnes habitudes : et l'on fait ce que l'on veut, comme on veut. Rien n'est tyrannique en lui, rien n'est despotique, on n'a rien à en rejeter, parce qu'on a le droit de tout rejeter. Sainte-Beuve est un maître qui ne nous demande que l'engagement général d'avoir le goût du vrai. Taine est un chef d'école : il faut s'enrôler ou partir. Taine est le prophète d'une petite église. Sa méthode, c'est un rituel; on n'y peut changer un mot, une cérémonie. Le culte de Sainte-Beuve est un culte sans dogme et sans rites, un culte de liberté où chacun pratique en la forme qu'il lui plaît de choisir, selon l'*esprit,* qui ne consiste qu'à aimer le vrai.

Et pourtant, c'est de Sainte-Beuve que procède Taine. « On est quelquefois, dit M. Faguet, l'origine d'un mouvement intellectuel auquel on ne croit pas, auquel on ne veut pas prendre part, et qu'on a d'avance condamné. » Avant la venue de Taine, il avait jeté au vent quelques idées qu'il n'a pas semblé avoir grande hâte lui-même de faire fructifier, sans doute parce qu'il en voyait le faible aussi bien que le fort. Par exemple, on a pu

croire que Taine avait pris sa théorie de la faculté maîtresse dans *Port-Royal* (t. IV, p. 8), à l'endroit où Sainte-Beuve nous confie qu'il aime à saisir le premier jeu « de la faculté *première* ». Il dira plus tard, d'une façon à la fois différente et analogue : « De même qu'un arbre pousse inévitablement du côté d'où lui vient la lumière, et développe ses branches dans ce sens, de même l'homme, qui a l'illusion de se croire libre, *pousse* et se porte du côté où il sent que *sa faculté secrète* peut trouver jour à se développer[1]. » Mais ce ne sont là que des vues éparses, comme celles que nous avons déjà rencontrées sur la classification des esprits en familles. Il les aimait à l'état de *propositions,* comme propres à suggérer des réflexions et peut-être des entreprises nouvelles, prêt à ne les plus avouer si l'on en faisait des axiomes. Voyez comme finit le premier des deux articles qu'il consacre, en 1857, aux premiers ouvrages de Taine : « Si l'on peut espérer d'en venir un jour à classer les talents par familles et sous de certains noms génériques qui répondent à des qualités principales, combien, pour cela, ne faut-il pas auparavant en observer avec patience et sans esprit de système, en reconnaître au complet, un à un, exemplaire par exemplaire, en recueillir d'analogues et en décrire! »

La logique inexorable de son jeune rival, qui se proclamait son disciple, l'épouvantait. Il lui conseillait d'être sobre de ces formules générales qui laissent échapper le mystère de la création ou de la formation de l'individu. « J'admets volontiers, disait-il (et dans les nombreuses études critiques et biographiques, j'ai eu plusieurs fois l'occasion de le pressentir et de le reconnaître), que chaque génie, chaque talent distingué, a une forme, un procédé général intérieur qu'il applique ensuite à tout... Arriver ainsi à la formule générale d'un esprit est le but idéal de l'étude du moraliste et du peintre de caractères. C'est beaucoup d'en approcher, et, comme on est ici dans l'ordre moral, c'est quelque chose déjà d'avoir le sentiment de cette formule. Efforçons-nous de deviner ce nom intérieur de chacun et qu'il porte gravé au dedans du cœur. Mais, avant de l'articuler, que de précautions, que de scrupules! Pour moi, ce dernier mot d'un esprit, même quand je serais parvenu à réunir et à épuiser sur son compte toutes les informations biographiques de race et de famille, d'éducation et de développement, à saisir l'individu dans ses crises de formation intellectuelle,

1. *Notes et Pensées,* au t. XI des *Lundis.*

à le suivre dans toutes ses variations jusqu'au bout de sa carrière, à lire tous ses ouvrages, ce dernier mot, je le chercherais encore, je le laisserais à deviner plutôt que de me décider à l'écrire; je ne le risquerais qu'à la dernière extrémité[1]. » A dessein, il appuyait sur ces scrupules, essayant de faire sentir à ce nouveau venu, qui avait du talent, — et un système, — quelle étrange entreprise c'est de poursuivre le dernier mot d'un esprit, d'une nature vivante.

Sept ans après, la leçon n'ayant guère porté, il la reprenait à fond, et s'expliquait plus nettement encore sur la question de méthode et de doctrine[2], en partant d'un exemple, l'étude de Taine sur Mme de la Fayette. « L'esprit humain, dites-vous, « coule avec les événements comme un fleuve. » — A la différence d'un fleuve, l'esprit humain n'est point composé d'une quantité de gouttes *semblables*. Il y a distinction de qualité dans bien des gouttes. En un mot, il n'y avait qu'une âme au XVIIe siècle pour faire la *Princesse de Clèves;* autrement il en serait sorti des quantités. Et, en général, il n'est qu'une âme, une forme particulière d'esprit pour faire tel ou tel chef-d'œuvre... Il n'y a de chaque vrai poète qu'un exemplaire... Il n'y a rien de plus imprévu que le talent, et il ne serait pas le talent s'il n'était pas seul entre plusieurs, un seul entre tous. » Posons le problème dans des termes plus précis, sans espérer que l'humanité le résolve jamais; continuons à observer sans relâche, et ne nous payons pas de vains mots; après tout notre effort, il restera un dernier point inexplicable et comme une dernière citadelle irréductible.

Toujours à la simplicité abstraite et factice des formules il opposa l'infinie complexité de la nature et de la vie, l'insaisissable originalité de la « *monade* individuelle unique »; toujours aux lois absolues d'une certaine philosophie de l'histoire ou de la littérature, ces hasards déconcertants auxquels on ne fera jamais la part assez large. Comment eût-il approuvé Taine, celui qui se plaisait à railler Guizot? Mais aussi comment Taine n'a-t-il pas compris qu'entre sa méthode de déduction et la méthode d'observation de Sainte-Beuve, les analogies ne pouvaient être que superficielles? Il le savait pourtant, Sainte-Beuve « circule autour des choses, ne se lasse pas de poursuivre le contour complexe et changeant, la frêle et fuyante lumière qui est le signe, comme la fleur de la vie », alors qu'il

1. *Causeries du lundi,* t. XIII.
2. *Nouveaux Lundis,* t. VIII.

écarte, lui, ces apparences pour aller de l'individu au type et du type à la race. Il n'en persiste pas moins, en 1869 encore, l'année même de la mort de Sainte-Beuve, à saluer en lui un précurseur.

Sans doute jamais il n'a exposé un système : un critique comme lui a peur des affirmations trop vastes et trop précises; *il craindrait de froisser la vérité en l'enfermant dans ses formules*. Mais *on pourrait* extraire de ses écrits un système complet... Il a importé dans l'histoire morale les procédés de l'histoire naturelle; il a montré comment il faut s'y prendre pour connaître l'homme; il a indiqué la série des milieux successifs qui forment l'individu et qu'il faut tour à tour observer afin de le comprendre... M. Sainte-Beuve, un jour, a lui-même exposé cette méthode, et il y voyait son principal titre auprès de la postérité. A notre avis, il avait raison : cette sorte d'analyse botanique pratiquée sur les individus humains est le seul moyen de rapprocher les sciences morales des sciences positives, et il n'y a qu'à l'appliquer aux peuples, aux époques, aux races, pour lui faire porter ses fruits[1].

Il n'y a qu'à l'appliquer, en effet..., si elle est applicable. Mais pourquoi donc Sainte-Beuve ne l'a-t-il pas appliquée comme Taine l'a fait? Pourquoi a-t-il paru se dérober à la loi qu'il avait lui-même formulée, cela au moment précis où lui arrivait un si vigoureux disciple? Un double mouvement s'accomplit alors : à mesure que Taine porte plus avant les principes posés par Sainte-Beuve, Sainte-Beuve se réserve et se replie, tourne de plus en plus le dos au mouvement général de la critique, qui tend à devenir philosophique et scientifique, et tend à devenir, lui, de plus en plus historien, et de préférence historien des mœurs. Cette juste remarque de M. Faguet semble contredite par cette autre remarque de M. Brunetière : « Tout autant qu'il y a de Sainte-Beuve dans les *Études d'histoire religieuse* ou dans les *Essais de critique et d'histoire,* tout autant y a-t-il de Taine et de Renan dans les derniers volumes des *Causeries du lundi,* et surtout dans les *Nouveaux Lundis*. Quand les disciples poussent à bout les idées d'un maître, ils l'obligent à deux choses, qui sont : la première, de « sortir », en quelque sorte, ce qu'il y a de plus systématique dans l'ensemble de ces idées; et la seconde, de marquer avec précision la frontière qu'il ne dépassera pas. C'est le service dont Sainte-Beuve est redevable aux Taine et aux Renan. Dans cette « histoire naturelle des familles d'esprits » qui peut-être jusque-là n'était à ses yeux qu'une métaphore, si Sainte-Beuve a entrevu l'expression de

1. *Derniers Essais de critique et d'histoire.*

la réalité même et les linéaments d'une science future, c'est grâce à la précision toute nouvelle que Renan, dans ses premiers écrits, a donnée à la notion physiologique de « race ». Et la théorie de Taine sur ces « dépendances mutuelles » qui font, selon lui, d'une ordonnance de Colbert, d'une charmille de Versailles, d'une *Bataille* de Lebrun et d'une tragédie de Racine, les manifestations d'une même façon de sentir ou de penser, a comme apporté, sinon révélé, à Sainte-Beuve la formule de ce qu'il avait instinctivement entrevu dans son *Port-Royal* ou dans ses *Causeries du lundi.* » La vérité, croyons-nous, c'est, d'une part, que dans les douze dernières années de sa vie Sainte-Beuve s'est mieux rendu compte à lui-même de sa vraie méthode et a vu plus clair dans les formules vaguement scientifiques qu'il avait semées çà et là sur son chemin; mais, de l'autre, que, loin d'y reconnaître « l'expression de la réalité même et les linéaments d'une science nouvelle », il s'est appliqué à marquer, avec beaucoup de netteté et de force, la « frontière » qui le séparait et devait toujours le séparer de Taine.

Cette frontière, la voici, et c'est un fossé profond. Il est désirable que la critique puisse emprunter à la science sa méthode, et elle le peut en quelque mesure; mais, de plus en plus scientifique dans ses tendances, elle ne sera jamais dans son fond une science exacte, parce qu'elle travaille sur l'être vivant et que la vie a son mystère; sur l'être moral, et qu'une science morale ne saurait aboutir qu'à des résultats probables. Cet être subit l'influence des milieux, mais n'en est pas la pure résultante, le pur réflecteur : c'est en lui-même qu'il a son propre miroir. Étudions donc ces milieux, observons particulièrement les conditions physiques, dont l'action est si profonde sur l'incertaine liberté de l'homme, ce n'est pas Sainte-Beuve qui y fera obstacle, lui si peu spiritualiste, si préoccupé de tout ce qui touche au corps. Mais ce positiviste sait que tout en nous n'est pas positif et palpable; que l'essence même du talent, à plus forte raison du génie, c'est, sinon de ne pouvoir être saisi, du moins de ne pouvoir être fixé par une définition quelconque, enfermé dans une formule définitive; qu'en vain cette formule serait donnée comme l'expression d'une loi, et qu'elle a seulement la valeur d'une conclusion personnelle, bonne si le travail d'où elle sort a été précis et complet, mais, même alors, susceptible d'être élargie ou rectifiée.

Le malentendu venait de ce que Taine, s'étant emparé des

formules de Sainte-Beuve, croyait s'inspirer de son esprit. Mais il imposait ce que Sainte-Beuve proposait ; il coordonnait et condensait des vues distinctes qui, très fines et très vraies prises en elles-mêmes, avec leurs correctifs, avec ces *si* et ces conditionnels qu'effaçait la main impérieuse de Taine, semblaient massives et absolues quand on les groupait en faisceau, comme des articles de loi dans un code. En les discutant alors, Sainte-Beuve semblait se retourner contre lui-même : il combattait seulement l'abus qu'on faisait de sa propre pensée. Ces choses, dites de certaine façon, étaient vraies, mais d'une vérité toute littéraire et relative : prétendre en faire des vérités philosophiques, c'était les exagérer; des vérités scientifiques, c'était les fausser. C'est un idéal qu'il est bon de concevoir, à condition d'être averti qu'il y a des chances pour qu'il ne cesse jamais d'être idéal.

Ce débat courtois entre le précurseur malgré lui et le dissident qui s'obstine à rester disciple, est curieusement instructif en ce qu'il pose toutes les questions essentielles. Pour s'en tenir à Sainte-Beuve, il précise avec une netteté singulière sa conception de la critique, conception ancienne chez lui, et qui persista dans son essence à travers les transformations inévitables. On l'estime moins de s'être élevé aux vues d'ensemble que d'avoir eu le courage modeste d'abandonner ces hauteurs pour redescendre aux réalités, dont l'horizon est restreint, mais ne trompe pas le regard ; d'avoir pu être philosophe, et de n'avoir voulu être que psychologue.

BIBLIOGRAPHIE

SAINTE-BEUVE. — *Causeries du lundi,* VI (*Villemain*), 146 à 164; XI, 441 à 535 (*Notes et Pensées*), 206, 207; XIII (*Taine*), 249 à 284; XIV (*de Sacy*), 179 à 194; XV (*Nisard, Schérer*), 53 à 66; 207 à 218; XVI, *Notes et Remarques.*

— *Portraits littéraires,* I (*Du Génie critique et de Bayle*); II, 525-526 (sur lui-même); III, *Pensées, passim;* Garnier.

— *Nouveaux Lundis;* t. XIII (*Ma Biographie*); Calmann-Lévy, 1864.

— *Pensées de Joseph Delorme,* 14, 17 (*Œuvres,* t. 1er); Lemerre.

— *Extraits de Sainte-Beuve,* édit. Pichon et Lanson (Garnier), Bernès (Colin).

CUVILLIER-FLEURY. — *Études historiques et littéraires,* t. II (*Sainte-Beuve*); 2 in-16, Michel Lévy, 1854.

— *Revue des Deux Mondes,* sept. 1851 et avril 1857 (*Sainte-Beuve et Taine*).

LAMARTINE. — *Entretiens,* 101, 102 (*Sainte-Beuve*).

DE SACY. — *Variétés littéraires et morales;* t. II, 323 à 353 (*Sainte-Beuve*); Didier, 1859, 2 in-8°; Perrin, 1884, 2 in-16.

DOUDAN. — *Mélanges et Lettres;* Calmann-Lévy, I, 10, 11 et 13 avril 1840; II, 27 mai 1852, 26 février 1866 (sur Sainte-Beuve).

AMIEL. — *Journal;* II, 72, 110 (*Sainte-Beuve, Taine*).

LERMINIER. — Art. de la *Revue des Deux Mondes,* 1er juin 1840 (sur *Port-Royal*).

CH. LABITTE. — Art. de la *Revue des Deux Mondes,* 15 déc. 1843, 1er mars 1845.

G. PLANCHE. — *Portraits littéraires,* 3e édit.; 1853, Charpentier, I, 2. — Cf. *Revue des Deux Mondes,* 15 juillet 1834, 1er sept. 1851.

G. SAND. — *Histoire de ma vie,* IV, et *Lettres à Sainte-Beuve,* publiées par M. Rocheblave, *Revue de Paris,* 15 nov. 1896.

EDM. SCHÉRER. — *Études sur la littérature contemporaine,* I (*Sainte-Beuve*), IV (*Sainte-Beuve*), VI et VIII (*Taine*); Calmann-Lévy.

PAUL ALBERT. — *La Littérature française au dix-neuvième siècle,* t. II, 209 à 336 (*Sainte-Beuve*).

JULES LEVALLOIS. — *Sainte-Beuve;* Perrin, in-8°, 1872.

D'HAUSSONVILLE. — *Sainte-Beuve, sa Vie et ses Œuvres;* Michel Lévy, 1875. — Cf. *Revue des Deux Mondes,* 1er et 15 janvier, 1er février 1875.

ANATOLE FRANCE. — Introduction aux *Œuvres* de Sainte-Beuve; Lemerre, 1879.

TAINE. — *Derniers Essais de critique et d'histoire* (*Disc. à l'Acad., Sainte-Beuve*); Hachette, 1894.

G. PELLISSIER. — *Le Mouvement littéraire au dix-neuvième siècle,* 2e partie, 3; Hachette, 1889.

— *Études de littérature et de morale contemporaines;* Cornély, 1905 (*Sainte-Beuve et Taine*).

Paul Deschanel. — *Figures littéraires*; Calmann-Lévy, 1889 (Correspondance de Sainte-Beuve).

Emm. des Essarts. — *Portraits de maîtres*, 139 à 156 (*Sainte-Beuve*); Perrin, 2e édit., 1891.

Brunetière. — *L'Évolution des genres*, 8e leçon (*Sainte-Beuve*); Hachette, in-16, 1890.

— *L'Évolution de la poésie lyrique en France au dix-neuvième siècle*; t. Ier, 6e leçon (*Sainte-Beuve poète*).

— *Manuel*, l. III, 2e époque (*Sainte-Beuve*), et 3e; Delagrave, 1898. — *Cf.* Discours de Boulogne, 18 déc. 1904.

Droz. — *La Critique littéraire et la Science*; Leroux, 1893, in-8° de 31 p.

G. Lanson. — *Histoire de la littérature française*; Hachette. — Cf. l'introduction des *Extraits*; Garnier.

— Conférence de Liège, 18 déc. 1904, publiée dans la *Revue de Belgique* du 25 janv. 1905, et dans la *Revue universitaire*.

Faguet. — *Sainte-Beuve* (*Revue de Paris*, févr. 1897).

— *Politiques et Moralistes du dix-neuvième siècle*, 3e série, 1899 (*Taine, Sainte-Beuve*); Hachette. — Cf. *Revue de Paris*, févr. 1897.

— Chap. xiii du t. VII de l'*Histoire* Petit de Julleville; Colin, 1899.

Latreille et Roustan. — *Correspondance inédite entre Sainte-Beuve et Collombet*, 1834-53 (Société française d'imprimerie).

Victor Giraud. — *Table alphabétique et analytique des « Premiers Lundis », « Nouveaux Lundis » et « Portraits contemporains », avec une étude sur Sainte-Beuve et son œuvre critique*; Calmann-Lévy, 1903, in-18. — Cf. les tables de A. de Montaiglon pour *Port-Royal* et de Ch. Pierrot pour les *Causeries du lundi* et les *Portraits littéraires*.

— *Le « Port-Royal » de Sainte-Beuve*, cours de M. Victor Giraud. — *Revue des cours et conférences* des 2 juillet 1903, 28 janvier et 4 février 1904.

G. Michaut. — *Sainte-Beuve avant les « Lundis », essai sur la formation de son esprit et de sa méthode critique*; Fribourg, librairie de l'Université; Paris, Fontemoing, 1903, in-8°. — Cf. thèse latine : *Quibus rationibus Sainte-Beuve opus suum de sexto decimo sæculo iterum atque iterum retractaverit*.

— *Bibliographie des écrits de Sainte-Beuve* (dans la *Revue d'histoire littéraire*, janv.-mars, avril, juin 1903).

— *Études sur Sainte-Beuve*; Paris, Fontemoing, 1905, in-8°.

René Doumic. — *Les « Métamorphoses » de Sainte-Beuve* (*Revue des Deux Mondes*, 15 févr. 1904).

A. Sorel. — *Etudes de littérature et d'histoire*; Plon, 1901, in-8°, *Taine et Sainte-Beuve*. — Cf. *Sainte-Beuve : les Années d'apprentissage; les Portraits*, dans la *Revue bleue* des 12 et 24 déc. 1904, 7 et 14 janv. 1905.

Maur. Pellisson. — *A propos du centenaire de Sainte-Beuve* (*Revue pédagogique*, 15 déc. 1904).

JUGEMENTS

I

La seconde sorte de critique est à la première ce que les mémoires sont à l'histoire. Elle s'occupe plus de la chronique des lettres que de leur histoire, et elle fait plus de portraits que de tableaux. Pour elle, tout auteur est un type, et aucun type n'est méprisable. Aussi ne donne-t-elle pas de rangs; elle se plaît aux talents aussi divers que les visages. Elle est moins touchée des lois générales de l'esprit que des variétés de la vie individuelle. Pour le fond comme pour la méthode, cette critique est celle qui s'éloigne le plus de la forme de l'enseignement, et qui a l'allure la plus libre. La pénétration qui ne craint pas d'être subtile, la sensibilité, la raison, pourvu qu'elle ne sente pas l'école, le caprice même à l'occasion, le fini du détail, l'image transportée de la poésie dans la prose, telles en sont les qualités éminentes. En lisant certaines *Causeries* sur des lettrés illustres, on pense à Plutarque et à Bayle, et on les retrouve.

D. Nisard, *Histoire de la littérature française;* Didot.

II

Avez-vous lu l'article de M. Sainte-Beuve sur la retraite de M. Cousin et de M. Villemain? Il n'a de coquetterie ni pour l'un ni pour l'autre; il ne lui reste que le désir de plaire au plus fort. C'est une singulière pâte d'homme que M. Sainte-Beuve. Il a un violent instinct d'achever les malades. Aussitôt qu'il entend dire qu'un homme est tombé dans la rue, il sort avec une pelote d'aiguilles fines à l'effet de les lui enfoncer dans les chairs. Il se jette à corps perdu sur les morts, surtout s'ils ont été ses amis, et il fait leur confession à haute voix pour divertir un peu les assistants.

X. Doudan, II; lettre du 27 mai 1852.

III

Sans vouloir diminuer la valeur d'un genre où Sainte-Beuve a été un maître, on remarquera qu'il n'a fait que restreindre le programme de Villemain, s'en traçant un qui ne pouvait manquer de piquer la curiosité littéraire, et aussi d'éveiller un sentiment plus général et plus équivoque, en recherchant moins les causes générales qui avaient pu agir sur l'écrivain, que les conditions particulières d'éducation, de tempérament, d'habitudes, et en pénétrant dans la vie privée, que d'ordinaire on connaît mal et dont les révélations, fussent-elles sûres, offrent des inconvénients plus graves que celui de conduire aux interprétations arbitraires. Il en résulte aussi que l'on arrive moins à se préoccuper de l'œuvre, qui est cependant la chose essentielle et durable, que de l'écrivain, dont la vie reste souvent fort insignifiante, malgré les commérages dont on l'assaisonne.

Eug. Despois, *Revue politique et littéraire,* 3 juin 1876.

IV

A travers plusieurs engagements il n'a servi qu'un maître, l'esprit humain; pour le juger lui-même en critique et d'après ses propres préceptes, j'ose ajouter, en pesant exactement toutes mes paroles, qu'en France et dans ce siècle il a été un des cinq ou six serviteurs les plus utiles de l'esprit humain.

Taine, *Derniers Essais;* Hachette.

V

Il y a quelque trente ans, j'assistais à un entretien entre Villemain et de Sacy. Sainte-Beuve en faisait l'objet. Les *Causeries du lundi* étaient dans tout leur éclat. Les deux interlocuteurs, aussi vifs l'un que l'autre, ne s'entendaient point, et je voyais le moment où l'impatience allait les gagner tous les deux. Villemain reprochait à Sainte-Beuve sa critique discursive qui voltige sur tout et ne s'attache à rien, où l'on ne peut le saisir lui-même. « Cet homme, finit-il par dire dans un éclat de mauvaise humeur, n'est jamais chez lui. — Eh, mais! répliqua de Sacy avec brusquerie, la critique littéraire n'est-

elle pas précisément l'art de s'extérioriser? » S'extérioriser! Le mot dut brûler au passage ses lèvres de puriste. Mais sur le moment il avait rendu supérieurement sa pensée.

O. Gréard, *Réponse au discours de réception à l'Académie d'A. France*, 24 déc. 1896.

VI

Lorsqu'on embrasse dans son ensemble le XIXe siècle, il semble que, vers 1850, il se partage de lui-même en deux périodes, et comme en deux courants dont l'un s'arrête épuisé, tandis que l'autre prend son élan. Les vieilles querelles littéraires de 1830 sont apaisées, le romantisme se meurt. De nouvelles directions d'idées apparaissent, de nouvelles méthodes de travail s'annoncent. C'est l'époque où se découvrent, dans leurs premiers essais, Taine et Renan, Pasteur, Claude Bernard et Berthelot. Par ses *Causeries du lundi,* Sainte-Beuve se rattache à ce mouvement; il le précède, il le commande, en éclaireur. Ce sera peut-être devant la postérité son meilleur titre. La première Causerie est datée du 1er octobre 1849 : le *Cours de littérature dramatique* de Saint-Marc Girardin en avait fourni le début. Mais ce qui tout d'abord marqua la note et détermina l'attrait, ce fut l'esprit et la méthode; c'était cette façon discursive si habilement surveillée dans sa libre allure, la richesse des informations et la variété des aperçus, la hardiesse des grandes percées et le charme des petits sentiers découverts, l'intérêt des analyses courant sur les sommets ou descendant dans les profondeurs des choses humaines, le développement de cette vaste enquête sur l'homme, non plus seulement l'homme toujours le même, mais aussi et surtout l'homme divers suivant les temps, les climats, les circonstances, l'émotion littéraire et morale qui se dégageait de ces pages rapides et pleines, la langue elle-même, une langue qui rompait avec la solennité de la critique traditionnelle, aisée sans négligence, familière avec grâce, et également souple aux sujets les plus contraires, tout ce renouveau enfin d'idées et de style qui chaque fois payait comptant et promettait encore davantage.

Oct. Gréard, *Notice sur Jacquinet.*

VII

Quand il laissait dormir sa passion maîtresse, qui était de tout savoir et de tout comprendre, il aimait le gracieux et le

tendre sans fadeur, plutôt que le grand, le fort et le sublime, et sa « famille d'esprits » était celle d'Horace. Il aurait sacrifié Corneille à Racine, Dante à Virgile, Hugo à Lamartine, et peut-être Gœthe à Henri Heine. Il aimait les « coteaux modérés », pourvu qu'ils fussent de belles lignes et de contours agréables aux yeux. Il a dit de la Fontaine : « C'est notre Homère, » et ceci est un jugement hasardé et un trait de caractère tout à fait révélateur. Il était aussi français que possible par le goût des génies purs, mesurés et forts, en cachant leur force.

E. Faguet, ch. xiii du t. VII de l'*Histoire* Petit de Julleville; Colin.

VIII

Il ne se survit, il n'est lui-même, il n'est l'homme dont nous admirons le talent et dont nous respectons la mémoire, que dans son œuvre critique, dans ses *Portraits,* dans son *Port-Royal,* dans ses *Lundis,* où sans doute on le retrouve, mais où les défauts de son caractère sont masqués, effacés et finalement comme anéantis par le désintéressement de sa curiosité, l'abondance de son information, la pénétration de son intelligence, la fermeté de son jugement et la hauteur de son impartialité.

Il faut qu'il y ait de tels hommes, et il nous en faut en tout genre, des hommes qui ne mettent rien au-dessus de la gloire de leur profession, et pour qui cette gloire, quelle que soit cette profession, consiste à l'avoir bien remplie. Parmi tant de formes de la conscience, il n'y en a pas de plus nécessaire aux progrès mêmes de la culture et de la civilisation que la conscience professionnelle, et, par un juste retour, je ne crois pas qu'il y en ait, quand on l'a possédée, ni dont nous puissions nous honorer davantage, ni dont la postérité nous sache plus de gré... Si son œuvre lui survit à peu près tout entière, — et il y a trente-cinq ans qu'il est mort, — et si nous pouvons croire qu'elle lui survivra longtemps; s'il nous est non seulement permis, mais je dirais presque commandé par la justice d'oublier ce qu'il y a mis lui-même de ses faiblesses pour n'en retenir que les caractères d'ampleur et de diversité; si les variations du critique, ses contradictions, — faut-il dire ses palinodies et ses métamorphoses? — ne sauraient nous empêcher de reconnaître à distance de perspective l'incontestable unité

de sa pensée; s'il lui a été donné de renouveler le champ de la critique, en l'élargissant et en y annexant des provinces entières, que les la Harpe et les Marmontel eussent considérées comme barbares et indignes, à ce titre, de leur attention; et si son nom, dans ce dix-neuvième siècle, dont l'une des originalités est assurément d'avoir mis de la critique partout, et même dans les genres où il eût mieux fait de n'y en point mettre; si le nom de Sainte-Beuve est et demeurera représentatif ou synonyme de la critique même, ne doutons pas qu'il le doive à son amour constant et passionné de la littérature. Il n'a pas toujours assez aimé les littérateurs, quand ils étaient ses contemporains, et je l'ai dit. Je ne prononce ici ni une *Oraison funèbre* ni un *Eloge académique*. Mais il a aimé la littérature, il l'a aimée passionnément, et il l'a aimée dans toutes ses manifestations. On pourrait dire quelque chose de plus, et que, dans toutes les manifestations de l'esprit humain qui se font par la parole et par la plume, il a cherché de la littérature, et il y en a trouvé. Il en a trouvé dans les *Economiques de Sully* et dans le *Journal de Dangeau!* C'est ce que personne avant lui n'avait fait; c'est ce qu'il semble bien que personne après lui ne fera; nous ne vivons pas en des temps favorables à la littérature, et c'est ce qui lui assure un rang unique dans l'histoire. A quelle hauteur? Je ne saurais le dire. J'en laisse le soin à celui qui prendra la parole pour la célébration du second centenaire de Sainte-Beuve. Et je me borne à conclure que, supérieur à tous ceux qu'on serait tenté de lui comparer, il n'est comparable, étant tout autre, à aucun de ceux dont il semble pourtant avoir été l'égal. Ne regrettez rien, ô Joseph Delorme, et ne vous montrez pas ingrat envers votre fortune : elle a su ce qu'elle faisait, en vous tirant du côté de la critique, et en vous détournant du chemin où vos rivaux s'avançaient en triomphateurs, pour vous diriger dans la voie où l'on n'avancera qu'en mettant les pieds dans vos traces, et où l'on ne vous dépassera qu'en commençant par vous suivre et par vous imiter.

FERDINAND BRUNETIÈRE, *Discours de Boulogne*, 1er décembre 1904.

IX

Renonçant aux vers et au roman, l'artiste se résigna à n'être qu'un critique. Mais, s'il fut un grand critique, il le dut d'abord à ses hautes ambitions religieuses et artistiques.

Venu à l'incrédulité sereine par la poursuite toujours vaine d'une foi chrétienne et sociale, il garda le sens des réalités morales, de la vie intérieure; il ne méprisa jamais les consciences déchirées, ni les consciences croyantes : il resta ouvert et sympathique à tous les drames de l'âme en quête d'un idéal et d'une règle. Il retint l'habitude de voir toute la vie dans la littérature, d'aller au delà de la critique esthétique des formes, jusqu'à la discussion des problèmes moraux et sociaux de son temps. Persuadé que les certitudes absolues ne sont pas des certitudes rationnelles, et qu'en dehors des certitudes rationnelles il n'y a pour l'homme qu'illusion et rêve, il donna un beau et large sens à ses minutieux crupules d'exactitude; ils les rattacha à sa conception philosophique de la vérité relative, que l'effort humain saisit péniblement par parcelles menues : il avait conscience que ses chasses obstinées d'une date, d'un détail, servaient le progrès humain, que tous ces infiniment petits de l'érudition littéraire pouvaient faire un jour en s'accumulant une grande vérité lumineuse.

Il lui fut bon aussi d'avoir créé. Il sut les techniques. Il comprit la genèse des œuvres; il put entrer dans les laboratoires des écrivains, assister au travail de leur cerveau. Il eut dans le jugement des livres une sûreté, une finesse de coup d'œil qu'on n'a jamais quand on n'est pas un homme du métier. C'est la différence du littérateur qui parle peinture et musique, et du critique d'art qui a brossé des toiles ou composé des symphonies.

Mais cette expérience humaine, cette pratique technique, ne firent de Sainte-Beuve le maître de la critique que parce qu'il en soumit l'usage à sa règle du vrai...

Ce qu'on appelle ses *trahisons* ou son *envie*, c'est souvent chez lui refus de s'aveugler et de complaire, clairvoyance aiguisée, notation impitoyable des tares et des taches. Ce qu'on appelle *perfidies*, c'est souvent sa volonté de concilier les convenances avec la vérité, sa précaution de glisser sans appuyer, d'insinuer ou d'envelopper, pour n'être compris que des gens qui ont l'oreille fine et la vue bonne.

Je ne nierai point qu'il n'ait eu un peu trop de joie amère à trouver le défaut de la cuirasse de ces magnifiques paladins qui paradaient devant le public, à montrer l'intérieur et les mécaniques de ces grandes idoles que la masse dévote adorait sans oser lever les yeux, à dire les fautes de Chateaubriand, les petitesses de Hugo, l'orgueil immense de Vigny, à découvrir

que les *surhommes* étaient des hommes, comme lui. La vérité était sa revanche et sa vengeance : il les toisait, il les démontait, il frappait dessus pour les faire sonner creux. Un peu d'humanité se mêlait ainsi dans la réalisation de son idéal scientifique : c'est un alliage inévitable. Mais ce qui prédominait, c'était l'enragement de voir les bonnes gens dupes des beaux dehors, le besoin irrépressible de crier ce qu'il y avait derrière ou dedans ; c'était proprement l'esprit critique.

G. Lanson, Conférence de Liège, 1904.

LETTRES

I

L'académicien Auger, partisan déterminé de la tradition classique, protesta vivement, dans une séance de l'Académie française, le 24 avril 1824, contre les prétentions des novateurs romantiques. Vous supposerez que Sainte-Beuve, qui débute vers ce moment dans la critique, écrit à Auger pour expliquer et justifier les tentatives de la jeune école. Il expose ce qui, dans le classicisme, semble caduc, et caractérise la littérature nouvelle que les tendances de l'époque paraissent appeler.

(Lyon. — Baccalauréat 1re partie, nov. 1904.)

II

La vertu éducatrice de la littérature française. — Sainte-Beuve ouvre son cours de l'École normale en définissant la vertu éducatrice de la littérature française.

Il dira les qualités fortes et vives que cette littérature a héritées des littératures anciennes, et celles qu'elle tient de son propre fonds.

Il montrera combien sont nombreux parmi nous les écrivains, moralistes involontaires ou par dessein, qui observent la vie et nous préparent à vivre.

Comment cette littérature assouplit pour la vie de pensée à la fois et de société, non seulement l'homme, mais le Français, il le fera comprendre en traçant le portrait du Français honnête homme.

DISSERTATIONS ET LEÇONS

I

Appréciez ce mot de Sainte-Beuve : « Le professeur est un homme qui sait lire et qui apprend à lire aux autres. » (N. B. Sainte-Beuve avait écrit : le critique.)

(Agrégation des lettres. — Composition, 1873.)

II

Sainte-Beuve a dit : « Ce que je voudrais constituer, c'est l'histoire naturelle littéraire. » — Et ailleurs : « De même qu'en botanique on classe les plantes par familles, on pourrait classer également les esprits. » Quelle est, selon vous, la valeur de cette méthode, et jusqu'à quel point Sainte-Beuve lui-même l'a-t-il pratiquée?

(Agrégation des lettres. — Composition, 1902.)

III

Le style de Sainte-Beuve.

(Agrégation des lettres, 1903. — Leçon.)

IV

Apprécier le jugement de Sainte-Beuve sur la Bruyère : « L'art chez lui est grand, très grand, mais il n'est pas suprême, car il se sent. »

(Paris. — Agrégation des lettres, 1894. — Leçon.)

V

Discuter cette opinion de Sainte-Beuve (*Port-Royal*, ii, 1) : « Le don de parler, supérieur à celui d'écrire, l'exclut même à un certain degré. »

(Sorbonne. — Devoir d'agrégation des lettres, 1896.)

VI

Sainte-Beuve a écrit : « Laissons d'autres s'exalter dans des admirations exagérées qui portent à la tête et qui tiennent d'une légère ivresse ; je ne sais pas de plaisir plus divin qu'une admiration nette, distincte et sentie. » (*De la Tradition en littérature, Causeries du lundi,* VI.) « Les vraiment belles choses paraissent de plus en plus telles en s'avançant dans la vie et à mesure qu'on a plus comparé. » (*Ibid.*) — Examinez et développez ces idées et dites ce qu'on en pourrait tirer pour un petit exposé de l'*Art d'admirer* à l'usage de ceux qui enseignent les lettres à la jeunesse.

(Agrégation des jeunes filles. — Concours de 1898.)

VII

Discuter cette phrase de Sainte-Beuve (article sur *Racine*) : « Le style de Racine, en bien des endroits pathétiques, ne diffère pas essentiellement de celui de Molière. »

(Bordeaux. — Devoir de licence, nov. 1892.)

VIII

Apprécier ce mot de Sainte-Beuve : « La jeunesse est trop ardente pour avoir du goût. »

(Dijon. — Licence ès lettres, 1898.)

IX

« Renouveler les choses connues, vulgariser les choses neuves : un bon programme pour un critique. » (Sainte-Beuve, *Lundis,* xi.) Montrez comment il faut entendre ce programme, et aussi ce qu'il faut y ajouter.

(Grenoble. — Devoir de licence, 1898.)

X

Développer ce jugement sur Sainte-Beuve poète : « Jusque dans son rôle de poète, il y a réflexion, conscience et volonté.

— Il a voulu créer un genre à mi-côte, conforme à son tempérament, à ses modèles, et prendre une place libre à côté des premiers venus. » (Fr. Coppée, juin 1898, Discours d'inauguration du buste de Sainte-Beuve.)

(Lille. — Licence ès lettres. — Composition, juillet 1904).

XI

Apprécier le talent critique de Sainte-Beuve.

(Lyon. — Licence ès lettres, juillet 1900.)

XII

Dans quel sens peut-on dire avec Sainte-Beuve que Rabelais a été le plus grand des poètes du xvie siècle ?

(Montpellier. — Licence ès lettres. — Composition, juillet 1898.)

XIII

Discutez et appréciez l'opinion de Sainte-Beuve sur Ronsard et les poètes de la Pléiade dont il fait, dans son *Tableau de la poésie française au dix-neuvième siècle,* les précurseurs du romantisme.

(Nancy. — Licence ès lettres, nov. 1901.)

XIV

Chateaubriand n'est-il, selon l'expression de Sainte-Beuve, qu'un épicurien qui avait l'*imagination* catholique?

(Toulouse. — Devoir de licence, 1902.)

XV

Apprécier ce mot de Saint-Beuve : « Pascal, admirable écrivain quand il achève, est peut-être encore supérieur là où il fut interrompu. » (*Port-Royal,* iii, p. 464.)

(Besançon. — Baccalauréat de l'enseignement moderne, juillet 1892.)

XVI

Sainte-Beuve a dit : « Aimer Molière, j'entends l'aimer sincèrement et de tout son cœur, c'est, savez-vous, avoir en soi une garantie contre bien des défauts, bien des vices et des travers d'esprit. » Développer cette pensée.

(Caen. — Baccalauréat de l'enseignement spécial, 1891.)

XVII

Sainte-Beuve a défini l'auteur classique « un auteur qui a enrichi l'esprit humain ». D'après cette définition, quels seraient les classiques du XIXe siècle?

(Rennes. — Baccalauréat, juillet 1897.)

XVIII

Sainte-Beuve citait avec admiration ce mot de Mérimée : « Dans le peu que je fais, je rougirais de ne pas m'adresser à ceux qui valent mieux que moi, de ne pas chercher à les satisfaire; » et il allait lui-même plus loin, en disant « qu'il ne faut pas écrire pour ceux qui ont moins de goût et d'esprit que nous; qu'il faut viser en haut, et non en bas ». Que diriez-vous pour et contre cette doctrine?

(Concours général. — Rhétorique, 1896.)

XIX

Expliquez ce mot de Sainte-Beuve (*Portraits littéraires*, III : « Je pense sur la critique deux choses qui semblent contradictoires et qui ne le sont pas : 1° le critique n'est qu'un homme qui sait lire et qui apprend à lire aux autres ; 2° la critique, telle que je l'entends et telle que je voudrais la pratiquer, est une invention et une création perpétuelle. »

(Fénelon. — Devoir de sixième année.)

XX

Sur cette pensée de Sainte-Beuve : « Les vraiment belles

choses paraissent de plus en plus belles en s'avançant dans la vie et en proportion qu'on a plus comparé. »

(Besançon. — Lycée de jeunes filles. Devoir de 6e année.)

XXI

« Les créations comiques de Molière sont immortelles en ce sens qu'elles ont pied à tout moment dans la réalité. » Expliquez cette pensée de Sainte-Beuve en prenant des exemples dans celles des pièces de Molière que vous connaissez, et particulièrement dans le *Misanthrope*.

(Tours. — Lycée de jeunes filles. — Diplôme d'études secondaires.)

XXII

Sainte-Beuve a dit, en parlant d'une femme célèbre du XVIIIe siècle (Mme du Deffand) : « En fait de lectures, elle ne s'est refusé que le nécessaire. » Il y a donc des lectures nécessaires? Quelles sont-elles suivant vous? Et quelles sont celles que vous recommanderiez à des élèves de l'école normale, et pourquoi?

(Professorat des écoles normales. — Aspirantes, 1892.)

XXIII

« La Fontaine et Molière. On ne les sépare pas, on les aime ensemble. » (Sainte-Beuve.) Dire pourquoi ils sont généralement mis à part dans le XVIIe siècle, et associés l'un à l'autre.

(Fontenay-aux-Roses. — Examen d'entrée, 1905.)

XXIV

Expliquez et développez cette pensée de Sainte-Beuve : « Il est bon de voyager quelquefois : cela étend les idées et rabat l'amour-propre. »

(Seine. Brevet supérieur. Aspirantes. — Fontenay-aux-Roses. Devoir de littérature, 1891.)

XXV

Sainte-Beuve a dit : « Chaque homme de plus qui sait lire doit être un lecteur de plus pour Molière. C'est comme un bienfait public de faire aimer Molière à plus de gens et de lui recruter des admirateurs. »

On développera cette pensée en montrant qu'à tout âge et dans toutes les conditions on peut tirer profit de la lecture aussi bien que de la représentation des œuvres de Molière.

(Haute-Savoie. — Brevet supérieur. — Aspirants, 1890.)

XXVI

Sainte-Beuve a dit : « Les réflexions morales de la Rochefoucauld semblent vraies, exagérées ou fausses, selon l'humeur et la situation de celui qui les lit. » Appréciez cette observation et dites si elle pourrait s'appliquer aux *Caractères* de la Bruyère.

(Charente. — Brevet supérieur. — Aspirantes, 1891.)

XXVII

Y a-t-il opposition entre la critique et la poésie? Ne peut-on être poète jusque dans la critique? Sainte-Beuve l'a-t-il été?

Villefranche-de-Rouergue. — J. Bardoux, impr.

TAINE

(1828-1893)

I

Ses origines ardennaises et l'Ecole normale.

On a plus d'une fois appliqué à Hippolyte Taine sa propre théorie du *milieu,* et, comme il naquit à Vouziers (21 avril 1828), on l'a déclaré fils de la forêt des Ardennes.

Il y a dans son talent des masses un peu fortes, des suites un peu compactes et continues. On lui voudrait parfois plus d'ouvertures et plus d'éclaircies dans ses riches Ardennes...

La première impression de la nature, « celle que le reste de la vie achève et ne dissipe plus », lui vint de la forêt voisine, humide, silencieuse, pleine de rêves étranges. La forêt demeura la grande berceuse de sa vie. De très bonne heure, il y cherchait à leur naissance et dans leur mystère, sous les mousses et sous les rochers, « les grandes sources dont notre petite existence n'est qu'un flot ». Il y développa une disposition singulière à découvrir, dans leur genèse, les mythes primitifs ; à deviner, « derrière la légende humaine, la majesté des choses naturelles » et le chœur universel des arbres, des fleuves et des mers. Ce fut là son trait d'union avec Gœthe ; c'est par ce détour qu'il atteignit l'âme antique, et ce n'est pas sans intention qu'il a réuni, dans l'une des études où il a le plus livré de lui-même, la vision de la forêt des Vosges et l'évocation de la piété païenne : *Sainte Odile* et *Iphigénie*[1].

Lui-même, écrivant une préface pour un livre sur les Ardennes, disait, en 1867 (*Derniers Essais*) : « Je n'ai d'elles que des souvenirs d'enfance... Mais la rivière, la prairie, les bois qu'on a vus dans ses premières promenades, laissent au fond de l'âme une impression que le reste de la vie achève et ne trouble pas. » Toutefois, Vouziers, limite de la terre blanche et de la terre brune, fin de la vraie Champagne et commencement des vraies Ardennes, opposait au pays vert et beau un pays terne et laid ;

1. Sainte Beuve, *Nouveaux Lundis,* VIII. — A. Sorel, *Discours de réception à l'Académie.*

et si le contraste faisait mieux ressortir la fraîcheur pittoresque du premier, on n'est pas fondé, ce semble, à affirmer que tout ce que Taine a imaginé ensuite part de là, pas plus qu'on ne le serait à expliquer les parties un peu sèches de son œuvre par la sécheresse crayeuse de la Champagne toute voisine.

L'influence familiale est plus aisément saisissable, et rien n'empêche d'y voir la source de ses opinions comme de ses vertus fortement mais étroitement bourgeoises.

Sa famille avait duré longtemps sur un même coin de la province française. Nous trouvons au XVIIe siècle, à Rethel, un Joseph Taine qui remplissait là les fonctions d'échevin-gouverneur. L'arrière-grand-père maternel du père de M. Taine était notaire à Vouziers sous Louis XV; son grand-père paternel, manufacturier dans la même ville, où son père exerça la profession d'avoué. Son grand-père paternel était sous-préfet de Rocroy sous la Restauration. Deux caractères paraissent avoir couru d'un bout à l'autre de cette sérieuse lignée bourgeoise : le goût des idées générales et le sens des affaires. Pierre Taine, l'arrière-petit-fils de l'échevin, et qui lui aussi fut manufacturier, vers le milieu du XVIIIe siècle, avait été surnommé « le philosophe » par ses concitoyens. Ces deux caractères se distinguent, dès ses lettres de jeunesse, dans leur descendant. Le jeune métaphysicien construit, avec une audace singulière, un système entier de la connaissance; mais, en même temps, il demeure absolument, indestructiblement, le digne rejeton de cette longue suite d'hommes d'industrie et d'hommes de loi[1].

Son père était avoué, mais un avoué lettré, qui lui apprit le latin. Sa mère « n'était que dévouement et tendresse », et le prouva, d'abord, après la mort du père (1840), en se séparant de son fils pour lui faire achever à Paris des études ébauchées dans des pensions de province; puis, quand il ne put se résigner à l'internat de l'institution Mathé, en venant s'établir à Paris même avec ses filles pour permettre à l'élève du collège Bourbon de vivre et de travailler en paix. C'était déjà un grand laborieux, concentré, obstiné, systématique. « *Dès l'âge de quatorze ans,* nous apprend son biographe, M. Monod, *il s'était fait à lui-même le plan de ses journées et l'observait avec une méthode rigoureuse.* Il s'accordait vingt minutes de repos et de jeu en rentrant de la classe du soir, et une heure de piano après le dîner; tout le reste du jour était donné au travail. Il refusait toute distraction mondaine et poursuivait des études personnelles à côté de ses occupations de collégien. Chaque année, au moment du Concours général, il fallait lui mettre des sangsues

1. Paul Bourget, *les Deux Taine* (*Minerva,* 1er août 1902). — Définissant le génie de cette région tout entière, Michelet avait écrit : « L'habitant est sérieux, l'esprit critique domine. »

à la tête pour éviter le danger d'une congestion cérébrale. » Premier au collège Bourbon, il fut premier à l'École normale (1848-1851). Le second reçu était Edmond About. Sarcey, Albert, Merlet et Ordinaire faisaient partie de la promotion. A l'Ecole étaient déjà Challemel-Lacour, Assollant, J.-J. Weiss, Ad. Perraud, le futur cardinal; il y reçut à son tour Gréard, Prévost-Paradol, Fustel de Coulanges. A ses camarades, qui ne cessaient de le « feuilleter », et toujours avec fruit[1], à ses maîtres eux-mêmes, il inspirait une estime mêlée d'étonnement et de respect. En seconde année, Vacherot, directeur des études, le jugeait déjà comme la postérité le juge : « L'élève le plus laborieux, le plus distingué que j'aie connu à l'Ecole. Instruction prodigieuse pour son âge. Ardeur et avidité de connaissances dont je n'ai pas vu d'exemple. Esprit remarquable par la rapidité de conception, la finesse, la subtilité, la force de pensée. Seulement comprend, conçoit, juge et formule trop vite. *Aime trop les formules et les définitions, auxquelles il sacrifie trop souvent la réalité, sans s'en douter, il est vrai, car il est d'une parfaite sincérité.* Taine sera un professeur très distingué, mais de plus et surtout un savant de premier ordre, si sa santé lui permet de fournir une longue carrière. Avec une grande douceur de caractère et des formes très aimables, une fermeté d'esprit indomptable, au point que personne n'exerce d'influence sur sa pensée. Du reste, il n'est pas de ce monde. La devise de Spinoza sera la sienne : *Vivre pour penser.* » Mais les professeurs de philosophie de ce philosophe, en troisième année, apprirent à connaître son indépendance de pensée. Jules Simon, d'abord inquiet, se flatte trop tôt d'avoir obtenu de lui « la plus grande docilité sous tous les rapports »; Saisset loue son effort énergique pour se corriger de son défaut principal, « *qui est un goût excessif pour l'abstraction* ».

Dès ce moment, il est l'homme d'un système; il le restera. Ce groupe de jeunes admirateurs qui, dès l'Ecole, saluaient un maître, n'alarmait pas sa modestie, qui, pourtant, fut réelle; mais la modestie du caractère peut se concilier avec l'orgueil de la pensée, et cet orgueil était dès lors la force visible, la faiblesse cachée d'Hippolyte Taine. La sécurité, mais aussi l'intensité de cette vie intellectuelle et de ce travail solitaire, en même temps qu'un bienfait, fut pour lui un danger, car ce contrepoids, si utile d'ordinaire, de la critique d'amis égaux et

1. Voir la page de Sarcey citée aux Jugements.

semblables, ou faisait défaut, ou s'exerçait trop tard pour ébranler cette précoce certitude d'un esprit qui s'était forgé pour la vie ses principes et commençait à les appliquer imperturbablement à tout, sans prendre le soin préalable de les vérifier. Les ironies aussi bien que les enthousiasmes exaltèrent en lui cette foi, qui a sa naïveté comme elle a sa grandeur. On admire cette vaillante assurance et l'on s'en défie. Mais le moyen de refuser sa sympathie à cette jeunesse noblement active et ambitieuse?

Que je puisse penser beaucoup et trouver beaucoup de choses nouvelles, contempler et produire des choses belles, que j'aie de quoi aimer, c'est-à-dire que j'aie l'amitié des personnes estimables pour le cœur et pour l'esprit, et en qui j'existe pour ainsi dire de manière à doubler mon être; que je puisse rendre quelques services aux autres hommes par la profession que j'embrasserai, voilà ce à quoi j'aspire. Si j'ai assez de force pour persister dans ce désir, j'obtiendrai ce qui est la santé de l'homme, je veux dire le calme..., l'action facile et réglée. Mon unique désir est de travailler sur moi-même pour valoir un peu mieux tous les jours, afin de pouvoir regarder en dedans de moi sans déplaisir. Ne sais-tu pas qu'il faut à l'homme cette retraite? Je tâcherai de nettoyer et d'orner cette demeure intime...

Je me suis fait un grand plan d'étude et je destine mes trois années d'école à le remplir en partie; plus tard, je le compléterai. Je veux être philosophe, et, puisque tu entends maintenant tout le sens de ce mot, tu vois quelle suite de réflexions et quelle série de connaissances me sont nécessaires. Si je voulais simplement soutenir un examen ou occuper une chaire, je n'aurais pas besoin de me fatiguer beaucoup; il me suffirait d'une certaine provision de lectures et d'une inviolable fidélité à la doctrine du maître, le tout accompagné d'une ignorance complète de ce que sont la philosophie et la science modernes; mais comme je me jetterais plutôt dans un puits que de me réduire à faire uniquement un métier, comme j'étudie par besoin de savoir et non pour me préparer un gagne-pain, je veux une instruction complète. Voilà ce qui me jette dans toutes sortes de recherches et me forcera, quand je sortirai de l'école, à étudier en outre les sciences sociales, l'économie politique et les sciences physiques; mais ce qui me coûte le plus de temps, ce sont les réflexions personnelles; pour comprendre, il faut trouver; pour croire à la philosophie, il faut la refaire soi-même, sauf à trouver ce qu'ont déjà découvert les autres[1].

En attendant, et avant de « refaire » la philosophie, il fallait « soutenir un examen », et Taine, on vient de le voir, méprisait ce genre de savoir-faire ou, pour parler son langage, d'ignorance, qui, dans un examen, procure le succès. En août 1851, moins heureux que son camarade de Suckau, il fut refusé à l'agrégation de philosophie. La consternation, l'indignation que suscita cet échec immérité[2] furent sa revanche.

1. Lettres à Prévost-Paradol, 2 et 20 mars 1849.
2. Voir, dans le *Prévost-Paradol* de M. Gréard, les lettres des 7 sept. et 1er oct. 1851 (note).

II

Débuts universitaires et débuts littéraires.

Cependant, c'est sans amertume qu'il accepta la chaire de philosophie de Nevers, d'où il fut transféré, en mars 1852, à la rhétorique de Poitiers. Par ses lettres à Prévost-Paradol (5 février et 24 juin 1852), on voit même que le métier de professeur lui paraît la voie la plus sûre pour devenir savant, enseigner conduisant à apprendre, et qu'il espère, dans la paix de sa chaire provinciale, étudier, résoudre peut-être les grands problèmes qu'il s'est déjà posés, arriver, par exemple, à faire de l'histoire une science en lui donnant, comme au monde organique, une anatomie et une physiologie. Mais, déjà suspect aux zélés impérialistes de Nevers, il parut un pur révolutionnaire à Poitiers, où dominait Mgr Pie. Il n'était pas même un révolté : philosophe et lettré, il se résignait sans peine à commenter le *Traité de la concupiscence* de Bossuet en condamnant les *Provinciales* aussi bien que l'*École des femmes;* citoyen, s'il fuyait les éclats de zèle, et si, au lendemain du coup d'État, il déplorait les erreurs du peuple souverain, il ne s'en inclinait pas moins devant la souveraineté de ce peuple qui se donnait un maître, et qu'il fallait songer seulement à éclairer. Rien ne justifiait donc la mesure brutale qui, à la veille de la rentrée de 1852, le jetait à la 6e de Besançon. Avec dignité, mais sans bruit, il prit un congé et vécut à Paris de quelques leçons.

Le futur critique, on le voit par sa correspondance, était alors surtout un philosophe, et, à vrai dire, il le fut toujours, même dans la critique. Il avait présenté à la Sorbonne deux thèses purement philosophiques, l'une sur la Sensation, où était en germe la philosophie qu'il développera plus tard, l'autre intitulée *De Cognitione rerum externarum*. La thèse française, dont la thèse latine n'était que le complément assez inoffensif, sembla peu conforme au spiritualisme dont V. Cousin était le pontife vieilli. Ici encore, Taine, intraitable sur le fond des idées, mais non dans la conduite de la vie, accepta la condamnation portée, retira ses thèses, en se réservant de les reprendre sous une autre forme, et, grâce à un effort presque surhumain de quelques mois, put offrir à la Sorbonne deux thèses nouvelles, l'*Essai sur les Fables de la Fontaine* et les pages

d'excellent latin (*De Personis Platonicis*) dont il tira, deux ans après, quelques pages d'excellent français, sur *les Jeunes Gens de Platon.*

Le 2 juin 1853, Prévost-Paradol rendait compte à Gréard de la soutenance du 30 mai 1853 : « Voici Taine hors de son doctorat et brillamment reçu lundi dernier. Sa thèse sur la Fontaine, que je vais t'envoyer en son nom, est un chef-d'œuvre de méchante malice et de spirituelle exagération. M. Saint-Marc a étincelé en sens contraire. M. Garnier a protesté contre la philosophie, à lui déjà connue, de l'être. Tout s'est gaiement et agréablement passé, et voilà Taine un peu plus en lumière. » Prévost-Paradol n'avait pas tort de parler d'exagération, ni Saint-Marc Girardin — auteur futur d'un livre mieux équilibré, plus mesuré, mais aussi moins saisissant, sur *la Fontaine et les Fabulistes* — de défendre contre le jeune docteur, si brillamment dogmatique, les portraits de bêtes trop négligés pour la satire des hommes, et ces hommes eux-mêmes, peints de couleurs un peu noires. Mais le philosophe Garnier, en qui Taine retrouvait un de ses juges injustement orthodoxes de l'agrégation, n'avait pas tort de soupçonner, sous les apparences innocemment littéraires d'une étude consacrée au Bonhomme, une première déclaration de guerre aux doctrines officielles.

Ces apparences ne pouvaient tromper aucun œil clairvoyant, et Taine, en vérité, ne se cachait pas : c'est « une étude sur le beau » qu'il nous présente dans son *Avertissement,* et le but de cette étude, il ne nous le laisse pas ignorer, c'est de faire de la critique littéraire *une recherche philosophique.* Depuis, il a complètement remanié l'édition primitive et a changé jusqu'au titre. « Rien de plus instructif, dit M. Monod, que la comparaison de sa thèse française avec le volume intitulé *la Fontaine et ses Fables,* qui parut en 1860 et qui en est le remaniement. La théorie sur la Fable poétique, qui formait en 1853 le premier chapitre, devient, en 1860, le dernier. Une introduction toute nouvelle sur l'esprit gaulois, le sol, la race, sur la personne et la vie de la Fontaine, prend la place de cette théorie et est destinée à expliquer l'œuvre. Enfin, au lieu d'une conclusion abstraite et vague sur le beau, nous avons une conclusion très concrète et précise sur les circonstances historiques qui ont favorisé l'éclosion des divers génies poétiques. » Prise sous cette forme nouvelle, qui est la plus familière au lecteur français, la thèse d'autrefois est moins didactiquement philosophique,

mais la théorie de la critique, telle que Taine allait l'appliquer, y est mieux dégagée et précisée.

L'exemple était bien choisi, d'ailleurs : la Fontaine est assurément un des plus purs représentants de cette « race » française chez qui persistent certains traits originaux de la race gauloise; encore n'est-il pas aisé d'expliquer pourquoi cette race, à ce moment précis de son histoire, a des représentants aussi divers que la Fontaine et Boileau, Quinault et Bossuet. D'autre part, il n'est pas douteux qu'il ait subi certaines influences du milieu natal, ce fils d'un pays calme et tempéré, où les bois sont bosquets et les montagnes collines ; mais la Ferté-Milon n'est pas fort éloignée de Château-Thierry, et il y a quelque différence pourtant entre la Fontaine et Racine. Littérairement, ces explications n'expliquent pas grand'chose : la Fontaine, poète, et Corneille forment entre eux un contraste assez marqué, dont l'origine normande de Corneille ne donne nullement la clef; moraliste, il ne connaît ni la charité brûlante de Pascal ni le froid pessimisme de la Rochefoucauld : si je m'en étonne, suffira-t-il de me répondre que Pascal et la Rochefoucauld sont nés — un peu par hasard — l'un à Clermont-Ferrand, l'autre à Paris? Et si c'est l'étude du milieu social qui résout l'énigme des différences individuelles, dans quel milieu factice et mêlé a vécu ce parasite exquis, ni bourgeois ni courtisan, qui, au dire de Taine, aurait peint la cour avec la cruelle exactitude d'un Saint-Simon? Le critique qui attache au « moment » une importance décisive a voulu que le Bonhomme fût un peintre satirique, et qu'il le fût toujours. C'est pourquoi « Sa Majesté lionne », sous son ample crinière, devra toujours être pour nous Louis XIV, même quand son Louvre est « un vrai charnier », même quand le lion vieilli reçoit le coup de pied de l'âne, dans une fable publiée au moment où Louis XIV avait trente ans. En vérité, le Bonhomme, ici, n'est pas seulement opprimé, comme le disait Sainte-Beuve, il est défiguré à force d'être transfiguré.

A la fin de cette même année 1853, Taine avait achevé, en vue d'un concours de l'Académie, son *Essai sur Tite-Live*. Cette rapidité hâtive dans la fécondité serait plus qu'étonnante, inquiétante, si l'on ne savait que ce sujet, depuis longtemps, lui était familier. Mais, pas plus pour Tite-Live que pour la Fontaine, il ne fut un juge désintéressé. Il écrivait alors à son ami Cornélis de Witt :

J'ai lu une cinquantaine de volumes, plus les quinze cent soixante-dix-

sept pages de Tite-Live; j'ai un paquet de notes, mon plan fait, et demain je commence à pondre mon œuf; cela durera six semaines ou deux mois, j'imagine. Par excès de vertu, j'y emploie mes vacances. La difficulté, pour moi, dans une recherche, est de trouver *un trait caractéristique et dominant* duquel tout peut se déduire géométriquement; en un mot, d'avoir la formule de la chose. Il me semble que celle de Tite-Live est la suivante : un *orateur* qui se fait historien. Tous ses défauts, toutes ses qualités, l'influence qu'a sur lui son éducation, sa vie, le génie de sa nation, de son époque, son caractère, sa famille, tout se rapporte à cela. C'est un orateur fait pour la vie publique, qui, au moment où la vie publique est confisquée, se rejette dans le passé [1].

Ce trait « caractéristique et dominant » qu'il cherche chez Tite-Live et qu'il s'est arrangé pour y trouver, c'est la « faculté maîtresse » dont il mènera si grand bruit par la suite. C'est par ce ressort central qu'il rendra compte de l'organisation, de la vie intérieure et du mouvement de tout un ensemble, du génie romain tout entier, par exemple, comme du génie particulier d'un historien romain : « Son génie oratoire, conforme à son caractère, qui est celui d'un citoyen et d'un honnête homme, romain comme son caractère, explique le reste. » C'est l'honneur de Taine de n'avoir jamais songé à donner le change à personne sur ses opinions les plus systématiquement personnelles, même quand il aurait eu intérêt à le faire. La Sorbonne l'avait reçu à l'unanimité; l'Académie lui fit attendre son approbation. Mais empruntons à M. Monod le piquant historique de ces difficultés minuscules et de la maligne revanche qu'en prit le lauréat ajourné : « Le 31 décembre 1853, son *Tite-Live* était déposé à l'Institut. M. Guizot fut chargé du rapport et recommanda chaleureusement son jeune ami aux suffrages de l'Académie. Mais ses conclusions rencontrèrent une vive résistance. On trouvait à reprendre dans l'*Essai sur Tite-Live* un ton trop peu respectueux à l'égard des grands hommes, trop de goût pour l'école historique moderne, pour Michelet en particulier et pour Niebuhr; et surtout on ne pouvait admettre cette phrase sur Bossuet : « Il résumait l'histoire avec un grand sens et dans un grand style, mais *pour un enfant,* et la parcourait à pas précipités. » Ce *pour un enfant* fut le *tarte à la crème* de l'Académie. Après de vives discussions, le concours fut prorogé à l'année 1855. Taine corrigea les passages incriminés, supprima « pour un enfant » et fut couronné. Le rapport très élogieux de M. Villemain, tout en regrettant que le candidat n'eût pas été assez sensible aux mérites littéraires de *Tite-Live,* le

1. *Correspondance,* t. II, 1853.

félicitait de « ce noble et savant début » et souhaitait « de tels « maîtres à la jeunesse de nos écoles ». L'Académie, oublieuse de ses propres scrupules d'antan, trouvait piquant de protester discrètement contre les rigueurs de M. Fortoul; mais une surprise l'attendait. En 1856, l'*Essai sur Tite-Live* paraissait avec une préface d'une demi-page débutant par ces lignes : « L'homme, « dit Spinoza, n'est pas dans la nature comme un empire dans « un empire, mais comme une partie dans un tout, et les mou- « vements de l'automate spirituel qui est notre être sont aussi « réglés que ceux du monde matériel où il est compris. » L'Académie s'était réjouie de la docilité de son lauréat, et voilà qu'elle se trouvait avoir couronné, non un livre de critique littéraire, mais un traité de philosophie déterministe. Elle en éprouva, non sans raison, quelque dépit, et elle devait, dix ans plus tard, le faire sentir à l'auteur de l'*Histoire de la littérature anglaise.* »

Cette très courte préface de *Tite-Live* est comme sa « préface de *Cromwell* » en réduction. Les facultés d'un homme sont dans une dépendance harmonique les unes à l'égard des autres, mesurées qu'elles sont et produites par la loi unique d'une faculté maîtresse « dont l'action uniforme se communique différemment à nos différents rouages et communique à notre machine un système nécessaire de mouvements prévus... » Dans cette préface de *Tite-Live,* l'homme est assimilé, non plus à l'animal, mais à la plante, et c'est cette assimilation qui arrachait à Ernest Bersot ce cri plaisant : « Cette fois, je me révolte : si modeste qu'on soit, on a sa dignité d'animal! »

La fatigue que fit peser sur lui ce double et triomphant effort valut au public une troisième œuvre, d'un caractère tout nouveau. Les médecins l'envoyèrent aux Pyrénées, d'où la librairie Hachette le pria de rapporter une sorte de Guide pittoresque. Ce Guide comme on en voit peu fut le *Voyage aux Pyrénées,* qui parut en 1855, illustré par Gustave Doré. On eût dit que chacun des rares événements de sa vie devait servir à le confirmer de plus en plus dans ses théories déjà arrêtées. Hier, il les vérifiait sur les œuvres d'un historien latin et d'un poète français; aujourd'hui, il en demandait la preuve vivante au monde physique. Le philosophe se faisait paysagiste, historien après Froissart et Montluc, conteur de vieilles légendes, humoriste, satirique même çà et là, mais restait philosophe au fond, et plus que jamais précisait les formules de sa philosophie critique : « Le sol, la lumière, la végétation, les animaux, l'homme,

sont autant de livres où la nature écrit en caractères différents la même pensée. »

Il ne se contentait pas de sentir avec volupté « le mouvement des formes et l'expression des couleurs », ni d'évoquer les souvenirs de Roland et de Gaston Phœbus, de Henri IV et de Louis XIV, de Marguerite de Navarre et de Mme de Maintenon; au pays il comparait l'habitant : « Les impressions incessantes du corps et de l'âme finissent par modeler le corps et l'âme; la race façonne l'individu, le pays façonne la race. Un degré de chaleur dans l'air et d'inclinaison dans le sol est la cause première de nos facultés et de nos passions... Le climat façonne et produit les bêtes aussi bien que les plantes. »

La critique, même systématique, ne fait connaître un nom qu'à la longue; la fantaisie pittoresque est un chemin beaucoup plus court vers la renommée; toutefois, le chemin le plus direct, c'est la satire des personnes. Ce qui rendit Taine célèbre, c'est ce livre méchamment spirituel et profond, *les Philosophes français au dix-neuvième siècle*[1], publié d'abord en articles dans la *Revue de l'instruction publique* (1855-1856), puis en livre (1857). Cinq ans à peine s'étaient passés depuis le refus à l'agrégation. Qui, en 1851, eût espéré cette revanche si complète? qui l'eût redoutée si implacable? En face de Victor Cousin et du spiritualisme éclectique, vieillis et déchus, ressuscitent Condillac et les sensualistes de la fin du XVIIIe siècle, modernisés, sans doute, et fortifiés par un disciple avisé qui connaissait leurs faiblesses presque autant que celles de leurs adversaires, qui avait conscience de sa force, et qui, très jeune encore, cédait à la tentation d'en abuser. La préface, où il

1. « Il s'exerce et s'anime à la science nouvelle. Ici, en historien, à coups de pioche et de mines, rudes et durs, dans le sol résistant, la chaussée cimentée, les massifs monuments de l'histoire romaine : c'est l'*Essai sur Tite-Live*. Ailleurs, en psychologue, s'efforçant de dégager les traces de Condillac, ensevelies sous les programmes d'Etat : c'est le livre des *Philosophes*. Ce livre fut sa prise de la Bastille. Taine n'a rien produit, pas même les notes de *Thomas Graindorge*, ce la Bruyère positiviste de la *Vie parisienne*, où il ait déployé plus de fantaisie avec plus d'abandon : une verve endiablée, un mélange d'irrévérence sarcastique et de flamme à la Diderot; un talent encore inconnu dans nos lettres, pour rendre les abstractions vivantes, l'analyse colorée, la dialectique pittoresque, le sophisme ridicule, l'évidence spirituelle; pour glisser des croquis délicieux de paysages dans des encadrements noirs de tableaux de mathématiques; toute une psychologie qui s'affirme, toute une philosophie de l'histoire qui se déborde, toute une métaphysique qui s'envole; par-dessus tout, l'exubérance, les ailes de la jeunesse. Il projette en ces ouvrages, conçus en même temps, publiés coup sur coup, les idées directrices de ses œuvres capitales. Il les lance à brûle-pourpoint, assaillant le lecteur par la thèse, l'empoignant par la démonstration. Il aimait, il aima toujours les débuts impérieux à la Beethoven. » (A. SOREL.)

parle au nom de la jeunesse contemporaine, a un accent de révolte et de défi :

Presque tous ces jeunes gens avaient pratiqué une science, ce qui leur avait donné le dégoût de la philosophie littéraire ; ils n'y voyaient qu'une rhétorique élégante : et quand on leur demandait ce que c'est que la philosophie classique, ils répondaient que c'est la philosophie à l'usage des classes. De ces conversations est sorti le livre qu'on va lire. Je leur ai conservé leur tour et leur franchise... Le lecteur me pardonnera s'il considère qu'il s'agissait non de spéculation pure, mais d'une philosophie régnante, officielle, qui forme les esprits, depuis un quart de siècle, qui les formera encore pendant un quart de siècle, qui les prend du moment où ils s'ouvrent, qui pèse sur eux avec toute la force d'une institution, qui dure en eux, qui les tient dans le reste de leur carrière, qui, sous toutes les formes et par toutes les bouches, vient à toute minute heurter ou étouffer toute invention et tout effort. *Je l'ai subie moi-même, et je sens bien que je n'aurais pu en parler autrement.*

III

Les « Essais de critique et d'histoire ».

Désormais il était maître parmi les maîtres, un peu même au détriment de ses maîtres d'autrefois. Les *Essais de critique et d'histoire* (1858) consacrèrent cette maîtrise. Ils ont été remaniés dans plusieurs éditions successives. Si l'on en retranche les études qui en furent bientôt distraites pour grossir l'*Histoire de la littérature anglaise,* et celles qui y furent ajoutées jusqu'en 1875; si l'on écarte, d'autre part, les pages, d'origine plus ancienne, consacrées à Platon et à Xénophon, on se trouve en présence de cinq morceaux essentiels, écrits en 1856 et 1857, trois sur l'époque classique (Fléchier, Mme de la Fayette, Saint-Simon), deux sur le XIXe siècle (Guizot et Michelet). Et l'on s'aperçoit qu'aucun des écrivains choisis n'est un pur artiste, que tous sont ou des historiens ou des peintres de mœurs, riches en documents sur la nature humaine aux divers moments historiques et dans des milieux divers.

Fléchier, en effet, n'est nullement ici le Fléchier prédicateur et prélat dont les traités de rhétorique vanteront les périodes et jusqu'aux pointes : c'est le jeune abbé, curieux observateur et enregistreur de faits précis, auteur amusé plutôt qu'indigné des mémoires sur les grands jours d'Auvergne. Comme ces faits, contés si gaiement, sont monstrueux, le futur historien de l'*Ancien Régime* les groupe avec une sombre joie de collectionneur, ne voit plus qu'eux et, selon son habitude, généralise outre

mesure : « Au XVIIe siècle, on compatit aux malheurs des gens de sa société; quant aux autres, Fénelon seul, *je crois*, y pense. » Fénelon ne fut point le seul ni le premier à y penser. Dans son fond, l'idée est juste; dans sa forme, elle ne l'est plus; c'est ce qui arrive à tout moment chez Taine.

D'ailleurs, il y a dans les *Essais* beaucoup plus d'art et beaucoup moins de science qu'on n'imagine. Il affecte de dédaigner l'art pur, il ne veut être que philosophe dans les lettres, et l'on incline à croire qu'il sait tout, cet homme de trente ans, qui a prodigieusement lu et travaillé. On se trompe : ce philosophe est un littérateur quelquefois fantaisiste; ce savant ne prend pas toujours la peine de vérifier les affirmations qu'il nous impose ni même les faits qu'il nous livre. En voici, pris à cet article sur Fléchier, un plaisant exemple. Avec son exagération coutumière il a opposé à la vie de loisir du XVIIe siècle la vie fiévreusement active du XIXe; puis, à la vie provinciale et solitaire des derniers « loups féodaux », leur vie mondaine et galante des salons de Paris.

Ne voilà-t-il pas nos seigneurs féodaux bien adoucis et bien polis? Dans les hauts appartements, près du lit à baldaquin, le long d'une ruelle précieuse, ils causent. *Clélie*, de Mlle de Scudéry, est sur la table; Voiture développe une plaisanterie; M. de la Rochefoucauld compose une maxime; le chevalier de Méré établit la définition de l'honnête homme; Mme de Sablé impose aux hommes la théorie de l'adoration respectueuse et de la fidélité espagnole; Fléchier écoute, et quelquefois parle.

C'est joli, et c'est faux de toute manière. Tout est combiné, dans ce tableau, pour préciser le « milieu » où peut s'épanouir la préciosité de Fléchier. Mais voyons les dates. Fléchier, né en 1632, ne peut avoir fréquenté le même salon que Voiture, mort en 1648. Vers cette dernière date, la Rochefoucauld, qui s'attache à Mme de Longueville et n'est pas le frondeur désabusé que Mme de Sablé distraira, ne songe guère à composer les *Maximes*, publiées seulement en 1665. Les *dix gros volumes* de la *Clélie* surchargeaient-ils la table de ce salon abstrait, où se mêlent plusieurs sociétés et plusieurs époques? A supposer que l'incertaine maîtresse du logis eût désiré y établir à demeure cette bibliothèque, elle s'en serait vue fort empêchée, car la *Clélie* est de 1656, c'est-à-dire postérieure de huit ans au dernier moment où Voiture, mourant, pouvait encore « développer une plaisanterie ». Le chevalier de Méré l'a connue, et s'en est trop souvenu quelquefois; mais « l'honnête homme » que

définissaient la Rochefoucauld et Méré est fort peu semblable à celui qu'imaginait Voiture. Ainsi, prétendant caractériser Fléchier, le moment où il a paru, le milieu où il a vécu (qui n'était pas le milieu de l'hôtel de Rambouillet, mais celui de Mme de Caumartin et de Mme des Houlières), et, par là, son époque, Taine a tout confondu. Que n'a-t-il demandé à Sainte-Beuve des leçons de précision? Sainte-Beuve a parlé maintes fois des personnages qui sont ici artificiellement réunis; mais il a distingué ce qui est distinct. C'est qu'il n'a pas de thèse à faire triompher; mais, parce qu'il ne veut rien prouver, il éclaire tout. Sa clarté logique, Taine ne l'obtient qu'en réduisant de force à l'unité abstraite des choses concrètes et multiples qui, séparées, vivaient chacune de leur vie propre, et qui meurent ou se déforment, violemment mêlées dans ses formules.

« Un historien secret, un géomètre malade de corps et d'esprit, un bonhomme rêveur, traité comme tel, voilà les trois artistes du XVIIe siècle. » Il ne s'est pas attaqué à Pascal, dont aucune formule n'eût emprisonné la grandeur étrange; mais, après la Fontaine, satirique « secret », il a jugé cet historien secret qui est Saint-Simon. Belle occasion d'une belle antithèse, d'une antithèse de rhétorique, remarquons-le, et qui ne sort pas des choses scrupuleusement étudiées. *Nous* admirions, c'est lui qui l'affirme, ce monde sublime et pur de Versailles où le roi passait serein et régulier comme le soleil son emblème, d'où toutes les choses basses, toutes les passions excessives avaient disparu. Toutes les conversations y étaient dignes, ne portaient que sur les plus beaux sujets qui puissent intéresser l'homme. Nous avions comme honte de nous en souvenir. « Un duc et pair arrive, nous tire du parterre, nous mène dans les coulisses. Eh! bon Dieu! quel spectacle! » Coup de théâtre ingénieusement préparé, mais, quoi qu'en pense le philosophe, tout littéraire, car, si vous avez attendu que le duc et pair fît tomber devant vous les masques, c'est donc que vous n'avez pas lu ou que vous avez oublié tant de mémoires, tant de pamphlets, et la Fontaine lui-même tel que vous l'interprétez, et Fléchier, et la Rochefoucauld, et la Bruyère, et toute la littérature d'opposition, et toute la littérature réfugiée. Mais supposons que Saint-Simon vous ouvre enfin les yeux : l'étude sur Saint-Simon est d'août 1856; l'étude sur Mme de la Fayette est de février 1857, et c'est dans celle-ci qu'est reprise l'opposition, que vous savez fausse désormais, de la délicatesse et de la noblesse inaltérables d'autrefois avec la constante grossièreté

d'aujourd'hui, et, pour marquer cette opposition davantage, vous sacrifiez à l'auteur de la *Princesse de Clèves* l'auteur d'*Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée,* votre cher Alfred de Musset, si ouvertement préféré par vous à Victor Hugo, et vous écrivez, comme si Saint-Simon ne vous avait révélé rien : « Mme de la Fayette et ses hôtes ne supposaient pas qu'il y eût au monde des confiseurs ni des oies. Des festins somptueux, des ameublements magnifiques, des palais réguliers, des princes et des princesses d'une âme grande et d'une contenance majestueuse, voilà les souvenirs où puisait leur style. » Mais l'amie de Mme de la Fayette, Mme de Sévigné, n'écrit pas toujours de ce style-là, et ce n'est certes pas d'une société uniformément digne et noble que ses lettres nous tracent le tableau changeant. Pour Mme de la Fayette elle-même, Taine ne la connaissait pas ; il la jugeait par son roman ; nous la jugeons aujourd'hui par une correspondance secrète qui nous l'a quelque peu changée[1]. L'étude garde son charme; mais, s'il la reprenait, Taine devrait la refondre tout entière. Il a pu s'en assurer lui-même quinze ans avant sa mort. Pauvres formules, qu'une vingtaine d'années suffit à rendre caduques!

Mais ces formules sont d'une généralité séduisante. Taine sait fort bien que toutes les grandes dames du XVIIe siècle ne ressemblent pas à Mme de la Fayette telle qu'il la peint. Seulement il lui plaît de faire de Mme de la Fayette (de cette femme de santé délicate et d'humeur souvent mélancolique, qui ne recevait guère et parlait peu) un symbole de l'esprit de société au XVIIe siècle. Le symbole, ici, ne nous déplaît pas dans sa grâce nuancée ; mais ailleurs nous nous heurterons à la sécheresse nue des abstractions. On sent le jeune ami, le disciple de François Guizot, à qui Cornélis de Witt le présenta de bonne heure et à qui il dédiera bientôt son *Histoire de la littérature anglaise*. Guillaume Guizot fut un de ses propres amis et un de ses critiques bienveillants, et Taine dut lui communiquer l'étude des *Essais* où nous lisons : « Un ordre inviolable soutient toutes les parties de cette histoire (*Histoire de la révolution d'Angleterre*). Chaque page aboutit à son idée générale; chaque chapitre ou dernier chapitre réunit ses pages en une conclusion unique; chaque volume laisse son impression distincte; et l'on a le plaisir très pur de sentir les faits épars se changer, sans contrainte et par le seul effet de leurs affinités

1. Voir dans nos *Études littéraires et morales* (Delagrave, 1896, 1re série), *la Vraie Madame de la Fayette.*

mutuelles, en un tissu continu de solides raisonnements. L'esprit philosophique qui apprend à grouper les idées apprend aussi à les manier. Le philosophe y est chez lui dans les idées générales. » Taine y est, en effet, chez lui tout autant que Guizot.

Il est vrai qu'il tempère Guizot par Michelet, dont l'influence fut presque aussi profonde sur lui à ce moment. Ici, la critique, respectueuse et indirecte dans l'étude sur Guizot, se fait plus vive. Mais que critique-t-il chez Michelet? Des excès qui seront les siens, par exemple l'abus de la notion de race : « Les historiens devraient apprendre des naturalistes que ces lois sur les espèces, vraies lorsqu'on considère de grandes multitudes, sont au plus haut point douteuses lorsqu'on considère des individus et qu'on discrédite son jugement en attribuant à des croisements de famille toutes les actions et tous les sentiments de l'homme que ce mélange a produits. » Les petits faits érigés en symboles d'une civilisation, les personnages changés en missionnaires de la nécessité, les idées s'incarnant en des personnes, les hommes perdant leur figure et leur caractère réel pour devenir des moments de l'histoire, un critique du xxe siècle ne pourrait-il les reprocher à Taine comme il les reprochait à Michelet? Il ne serait peut-être pas téméraire d'affirmer que Hegel et Guizot, Stendhal et Michelet, ont été les pères intellectuels de Taine. Ces combinaisons d'influences sont étranges assurément, et toute la chimie littéraire de Taine lui-même ne réussirait pas à en reconstituer les éléments dans leur valeur proportionnelle.

Sans avoir l'importance de ces études au point de vue de l'histoire des doctrines littéraires de Taine, l'étude sur *M. Troplong et M. de Montalembert* (1857) est très curieuse par l'opposition énergiquement antithétique que Taine y fait entre le génie anglais et le génie français, suivi jusqu'au delà de la Révolution. C'est une sorte de préface d'une part à l'*Histoire de la littérature anglaise,* d'autre part aux études historiques qui occuperont Taine pendant les vingt dernières années de sa vie. La conclusion, d'ailleurs, sur les tempéraments et les caractères des nations, conditionnés par les climats et la situation originelle des races, rattache directement ce morceau à l'esprit du livre entier.

Ce livre était précédé d'une préface datée de janvier 1857, dont la forme est à la fois modeste et belliqueuse. C'est que les critiques à qui il répondait s'appelaient Sainte-Beuve et

Gustave Planche, des juges qu'il convenait de ménager, Guillaume Guizot, Weiss, Prévost-Paradol, des amis qu'il était plus facile d'entraîner; c'est qu'avec eux et par eux il fallait conquérir le grand public. Contre leurs attaques diversement courtoises il prétend justifier sa méthode en la définissant.

La voici en quelques mots. Si l'on décompose un personnage, une littérature, un siècle, une civilisation, bref un groupe naturel quelconque des événements humains, on trouvera que toutes ses parties dépendent les unes des autres comme les organes d'une plante ou d'un animal... L'homme n'est pas un assemblage de pièces contiguës : il est un système et non un amas...; de sorte que, pour connaître l'homme, ce ne sont pas des remarques qu'il faut entasser, mais une force qu'il faut démêler; ce ne sont pas des flots épars qu'on doit recueillir, mais une source qu'on doit atteindre.

On objecte que l'homme est trop complexe pour pouvoir être exprimé par une formule. L'objection serait concluante contre un critique qui voudrait *peindre;* elle ne l'est pas contre un critique qui essaye de philosopher. Ici, Taine met directement en jeu le grand critique de portraits historiques, celui qui poursuit le contour complexe et changeant, la frêle et fuyante lumière qui est le signe et comme la fleur de la vie.

Le lecteur a nommé M. Sainte-Beuve, mais le génie n'appartient qu'à l'homme, et l'on ne peut imposer à personne la maladresse ou l'impertinence de l'imiter. Qu'on tolère donc les autres recherches; laissez l'objet qui a fourni matière à la peinture fournir matière à la philosophie. Permettez à l'analyse de venir après l'art. Si c'est beaucoup de faire voir un personnage, il est peut-être intéressant de le faire *comprendre.*

C'est lui qui souligne le dernier mot. Il n'a donc pas encore découvert ce Sainte-Beuve naturaliste des esprits dont il se réclamera plus tard. Au contraire, il se plaît à opposer aux règles qui gouvernent la peinture celles qui gouvernent l'analyse : « Vous poursuivez les détails délicats; elle recherche les grandes causes. » En vérité, cette antithèse, complaisamment développée, est par trop flatteuse pour la méthode nouvelle et par trop injuste envers l'ancienne. L'auteur de *Port-Royal* est un admirable peintre de portraits; mais il est autre chose encore, et Taine, mieux avisé, en conviendra bientôt. Ce « pourquoi » qui se pose, dit Taine, après la peinture achevée, Sainte-Beuve, avant même de l'avoir achevée, se le pose. Il est vrai qu'il n'eût pas signé peut-être ces formules : « Il y a anatomie dans l'histoire humaine comme dans l'histoire naturelle... L'essentiel est de trouver la forme d'esprit originelle d'où se déduisent

toutes les qualités importantes de l'homme et de l'œuvre. » Certainement, il ne se fût pas cité lui-même, comme Taine, qui reprend l'exemple de Tite-Live, et n'aurait pas invoqué Aristote ni Hegel, fabricateur prétendu d'un instrument dont l'auteur de la préface dit ne se servir qu'en modeste ouvrier. Mais Taine est en proie à une sorte de lyrisme scientifique qui lui inspire un profond dédain de ses contradicteurs : « Quelle sécheresse! dira-t-on, quelle laide figure ferait l'histoire réduite à une géométrie de forces! Peu importe : elle n'a pas pour objet de divertir, » et c'est un beau spectacle que d'apercevoir et de suivre le chœur invisible de ces forces qui circulent à travers les êtres et par qui palpite l'univers éternel.

Il a la jeunesse et la foi; il vient de lire, sans doute, les *Lundis* des 9 et 16 mars 1857, quoiqu'il date sa préface de janvier, et cette préface est une riposte; mais la riposte sonna faux. On s'étonna dans le monde des lettres qu'un « philosophe » de vingt-neuf ans parlât sur ce ton au critique dont l'autorité allait sans cesse s'accroissant. Taine dut sentir de lui-même sa faute : il retira sa préface des éditions qui suivirent. Celle qu'il lui substitua en 1866 ne sera pas, au fond, moins ambitieusement théorique, mais Sainte-Beuve y est épargné. Dans l'intervalle, il faut le dire, Sainte-Beuve, qu'il a mieux connu, l'a traité en égal : l'étude des *Nouveaux Lundis* (1864) valait bien le sacrifice d'une préface imprudente.

IV

L' « Histoire de la littérature anglaise ».

Si l'on suivait rigoureusement l'ordre des dates, on placerait ici deux études, l'une sur Balzac, l'autre sur M. de Sacy, toutes deux écrites en 1857, la première surtout très importante. Nous les retrouverons dans les *Nouveaux* et les *Derniers Essais*.

Mais il faut arriver à son *Port-Royal,* à l'*Histoire de la littérature anglaise* (1863). Il savait bien l'anglais, l'ayant appris dès son enfance, d'un oncle qui avait beaucoup voyagé. « L'âme anglaise, dit M. Sorel, — non sans exagération, — devint, dès l'enfance, sa seconde âme. » Avec cette même pointe d'exagération, M. Faguet a écrit : « Il n'était pas Français. Il était Anglais. Sa race spirituelle était là, entre Stuart Mill et Spencer. Toutes ses sympathies éclairées, et qui nous ont été si utiles, pour l'Angleterre, sont des analogies de caractère. Son

histoire de la littérature anglaise, qui reste si grande, quoique écrite trop tôt ou trop vite, et surtout ses admirables *Notes sur l'Angleterre,* en font foi. » Il avait rapporté ces notes d'un voyage d'Angleterre, fait en 1858. Dès le début de 1856, il avait commencé à en disperser des fragments dans les revues. La première édition de ses *Essais* contenait des études sur Macaulay, Thackeray, Dickens. Mais il est impossible de faire remonter au delà de 1855 les études préliminaires de l'ouvrage. Supposons qu'il ait consacré huit ans à ce travail; on ne comprend pas, malgré tout, sa plainte : « Que de temps j'ai mis à ce livre[1] ! » Sept ou huit ans, c'est quelque chose assurément dans la vie d'un homme, surtout d'un homme aussi pressé; mais il s'agit d'une littérature étrangère embrassée dans son ensemble! Un travailleur d'autrefois y eût passé une vie. Tout, absolument tout, a-t-il pu être lu par le critique? Mais surtout, et en admettant qu'il ait tout lu, sur des lectures aussi rapides peut-on fonder avec quelque assurance des formules qui aient chance d'être définitives? La réponse de Taine serait simple, on le voit par sa Préface : d'avance son livre était fait, puisque ses principes étaient prêts. La fin de cette préface est significative : il a voulu, par un exemple, illustrer et démontrer ses théories. Ce n'est pas sans motif qu'il a demandé cet exemple à l'Angleterre : « Il fallait trouver un peuple qui eût une grande littérature complète. » Mais la Grèce était là? Oui, mais un peuple vivant se prête mieux à l'observation directe. Mais la France?

> J'ai choisi l'Angleterre parce qu'étant vivante encore et soumise à l'observation directe, elle peut être mieux étudiée qu'une civilisation détruite dont nous n'avons plus que les lambeaux, et parce qu'étant différente, elle présente mieux que la France des caractères tranchés aux yeux d'un Français. D'ailleurs il y a cela de particutier dans cette civilisation, qu'outre son développement spontané, elle offre une déviation forcée, qu'elle a subi la dernière et la plus efficace de toutes les conquêtes, et que les trois données d'où elle est sortie, la *race,* le *climat,* l'*invasion normande,* peuvent être observées dans les monuments avec une précision parfaite[2].

L'introduction de cette histoire avait, aux yeux de Taine, la

1. Lettre à Ed. de Suckau, 22 févr. 1863, publiée par M. Giraud.
2. En citant cette phrase, dans ses *Extraits des grands historiens du dix-neuvième siècle,* M. Jullian écrit : « De telles théories et de telles propositions sont, pour la vraie méthode historique, un grave danger : de tous les historiens du XIXe siècle, Taine est celui qui a peut-être fait courir à l'histoire le plus de périls. Certes il a eu raison de dire, comme l'avaient dit Montesquieu, Thierry ou Michelet, que le climat, la race ou le sol sont des éléments primordiaux de toute étude historique, mais le caractère d'un peuple ne s'en déduit pas nécessairement... »

valeur d'une formule définitive de sa foi philosophique et critique. Il avait trente-cinq ans, sentait toute sa force, mais n'en abusait plus. Lui-même, il a pris soin, pour éviter les trahisons d'interprétation, d'écrire en marge de sa préface un sommaire que nous suivrons.

I. « Les documents historiques ne sont que les indices au moyen desquels il faut reconstruire l'individu invisible. » (Les comparaisons sont empruntées à la géologie et à la paléontologie; les exemples, à la poésie de l'Inde ancienne, à la tragédie grecque, à Racine, aux poètes modernes. La tendance à faire de Racine, considéré sous un certain aspect, le type de la poésie classique, se marque ici déjà; nous la retrouverons fortifiée dans les *Nouveaux Essais*.)

II. « L'homme corporel et visible n'est qu'un indice au moyen duquel on doit étudier l'homme invisible et intérieur. » (Développement peu mesuré, au moins dans la forme, sur l'époque antérieure, où l'on se représentait tous les hommes comme coulés dans le même moule, d'après une conception abstraite qui servait pour tout le genre humain. « On connaissait l'homme, on ne connaissait pas les hommes. Aujourd'hui l'histoire, comme la géologie, a trouvé son anatomie. » Exemple pris au *Cromwell* de Macaulay et au *Port-Royal*, où Sainte-Beuve a fait voir « comment, sous des querelles de couvent et des résistances de nonnes, on peut retrouver une grande province de psychologie humaine... Tel est le second pas; nous sommes en train de l'achever. Personne ne l'a fait plus grand que Sainte-Beuve; à cet égard, nous sommes tous ses élèves; sa méthode renouvelle aujourd'hui dans les livres et jusque dans les journaux toute la critique littéraire, philosophique et religieuse. C'est d'elle qu'il faut partir pour commencer l'évolution ultérieure. » Quelle distance de la préface de 1857 à celle de 1863! Sainte-Beuve en a pu sourire.)

III. « Les états et les opérations de l'homme intérieur et invisible ont pour causes certaines façons générales de penser et de sentir. » (Les faits physiologiques ou moraux ont toujours leurs causes : « Le vice et la vertu sont des produits, comme le vitriol et le sucre, et toute donnée complexe naît par la rencontre d'autres données plus simples, dont elle dépend. Cherchons donc les données simples pour les qualités morales, comme on les cherche pour les qualités physiques. » Exemple de la musique religieuse dans un temple protestant. On entrevoit l'idée de race.)

IV. « Principales formes de pensées et de sentiments. Leurs effets historiques. » (« Il y a donc un système dans les sentiments et dans les idées humaines, et ce système a pour moteur premier certains traits généraux, certains caractères d'esprit et de cœur communs aux hommes d'une race, d'un siècle ou d'un pays. » Ici commencent vraiment la réduction au système unique et la difficulté, pour ceux qui adhéraient à ces prémisses, de suivre le théoricien jusqu'au bout. Il n'est personne, en effet, qui refuse de voir *quelque chose de systématique* dans les formes de pensées et de sentiments, selon les pays ou les races, et qui ne souhaite d'en dégager quelques différences générales essentielles, quelques groupes définis plus systématiquement encore. Mais *le système* unique et immuable, qui peut se flatter de l'en dégager avec certitude et de le construire pour toujours? Ici, précisément, Taine reconnaît que « la moindre altération dans les facteurs amène des altérations gigantesques dans les produits. » Rien n'étant moins inaltérable que ces facteurs moraux si délicatement perceptibles, si complexes et changeants, on frémit à l'idée de ce travail infini, toujours à refaire! Et les exemples tirés de la minéralogie ont bien peu de rapports avec ces dispositions très générales, ces grands ressorts qui meuvent les races, et qu'on s'efforce de définir.)

V. « Les trois forces primordiales. La race. » (Chaque race a ses dispositions innées et héréditaires, ordinairement jointes à des différences marquées dans le tempérament et la structure du corps. C'est un poids sans cesse alourdi que son passé fait peser sur elle. Là est la première, la plus riche source de ses facultés maîtresses. Mais, répond M. Droz, il n'y a pas de race vraiment pure et homogène : dès les temps les plus éloignés, toutes ont subi le mélange d'éléments étrangers et dont l'assimilation lente a modifié leur nature. Les fractions dont un même peuple se compose sont souvent dissemblables. Comment définir sûrement, comment connaître par le menu toutes les races et toutes les fractions de races? Cette idée de race vint sans doute, à Taine, de Renan, dont l'*Histoire des langues sémitiques* est de 1855. Elle n'est ni à repousser ni à accepter en bloc, aveuglément, s'il est vrai que l'esprit de race existe, mais se transforme sous l'influence de causes puissantes, et paraît, en tout cas, peu susceptible d'être déterminé et fixé à un moment donné de son existence. L'influence même du climat, que Malebranche, Fénelon, Fontenelle, l'abbé du Bos,

Montesquieu, Buffon, Voltaire, ont reconnue, n'est pas mesurable avec la précision que Taine imagine. Darwin constate qu'il est d'innombrables espèces demeurées pures, sans aucune variation, quoique vivant sous les climats les plus opposés. Sur l'homme, l'influence du climat est beaucoup plus sensible à l'origine des sociétés qu'elle ne l'est aujourd'hui. L'humidité du climat de l'Angleterre ne suffit vraiment point à expliquer le caractère et le génie anglais.)

Le milieu. (L'homme n'est pas seul : la nature l'enveloppe, d'autres hommes l'entourent. Sur le pli primitif et permanent viennent donc s'étaler des plis accidentels et secondaires. Les circonstances politiques, les conditions sociales, s'ajoutent à l'influence du climat. Oui, mais ces diverses circonstances et influences *conditionnent-elles* nécessairement les esprits et les œuvres de l'esprit, comme une cause directe, tangible et saisie produit son effet inévitable et, à l'avance, déterminable ? Nous verrons si Taine a fait cette démonstration.)

Le moment. (« Avec les forces du dedans et du dehors, il y a l'œuvre qu'elles ont déjà faite ensemble, et cette œuvre elle-même contribue à produire celle qui suit : outre l'impulsion permanente et le milieu donné, il y a la vitesse acquise. » Comparaisons tirées de la plante et d'une table qui ne serait point table rase, mais où les empreintes se marqueraient différentes, selon les moments différents. Mais, comme le remarque M. Droz, le « moment » n'est pas un élément distinct des éléments de race et de milieu, puisqu'il marque seulement un point précis dans l'état de la race et du milieu. Il s'agit, pour Taine, d'établir que le passé conditionne le présent, et que le présent déjà conditionne l'avenir; par conséquent, d'étudier les effets du milieu d'hier et du milieu d'aujourd'hui sur l'œuvre de demain. D'une part, l'œuvre de l'avenir dépend de l'œuvre du présent, qui dépend de l'œuvre du passé; de l'autre, dans ces trois œuvres, le travail de l'ouvrier dépend du moment où il a travaillé. Mais l'âme humaine a besoin d'activité, et cette activité affecte la forme du changement[1] tout aussi bien que celle de l'imitation. Dans la recherche de ces « conditions » et dans le calcul du degré d'influence qu'elles ont pu exercer sur les œuvres, selon la mesure où l'ouvrier les a passivement subies, ou partiellement acceptées, ou librement rejetées, le travail qui s'impose est infini et toujours incertain.)

1. Nous suivons ici de près l'excellent commentaire raisonné de M. Droz, cité à la Bibliographie.

« Comment l'histoire est un problème de mécanique psychologique; dans quelles limites on peut prévoir. » (« Il n'y a ici, comme partout, qu'un problème de mécanique. L'effet total est un composé déterminé tout entier par la grandeur et la direction des forces qui le produisent. » La seule différence qui distingue ces produits moraux des produits physiques, c'est que les directions et les grandeurs ne se laissent pas évaluer ni préciser dans les premiers comme dans les seconds. Mais cette seule différence est tout! et il ne suffit pas d'ajouter qu'après tout l'effet final, des deux côtés, est produit par les mêmes règles.)

VI. « Comment se distribuent les effets d'une cause primordiale? Communauté des éléments. Composition des groupes. Loi des dépendances mutuelles. Loi des influences proportionnelles. » (Sur la loi des dépendances mutuelles, nous verrons bientôt la seconde préface des *Essais*. En voici la première formule : « Une civilisation fait corps, et ses parties se tiennent à la façon des parties d'un corps organique. » Comparaison empruntée à l'animal.)

VII. « Loi de formation des groupes. Exemples et indications. »

VIII. « Problème général et avenir de l'histoire. Méthode psychologique. Valeur des littératures. Objet de ce livre. » (Vif éloge de Stendhal, qui le premier a marqué les causes fondamentales, nationalités, climats et tempéraments. Raisons pour lesquelles Taine a choisi l'Angleterre pour vérifier sa théorie.)

Dès lors, on pourrait se contenter de lire l'Introduction, dont l'ouvrage entier n'est que la démonstration et l'application illustrée par des portraits ou des tableaux. Il est clair qu'avec intrépidité Taine étudiera d'abord et définira les races qui sont entrées dans la composition de la race anglaise une et indivisible. Le résultat ne se fait pas attendre : dès le XIVe siècle, Chaucer se présente, et on ne peut le définir par la définition commune. Venons donc au plus tôt à Shakespeare, à qui une notable partie du second volume est consacrée. Voici d'abord le public auquel ce Shakespeare devra plaire.

S'il pleut, et il pleut souvent à Londres, les gens du parterre, bouchers, merciers, boulangers, matelots, apprentis, recevront debout la pluie ruisselante. Je suppose qu'ils ne s'en inquiètent guère : il n'y a pas si longtemps qu'on a commencé à paver les rues de Londres, et quand on a pratiqué comme eux les cloaques et les fanges, on n'a pas peur de s'enrhumer. En

attendant la pièce, ils s'amusent à leur façon, boivent de la bière, cassent des noix, mangent des fruits, hurlent et parfois se servent de leurs poings; on les a vus tomber sur les acteurs et mettre le théâtre sens dessus dessous. D'autres fois, mécontents, ils sont allés à la taverne bâtonner le poète, ou le berner dans une couverture...

Au-dessus d'eux, sur la scène, sont les spectateurs capables de payer un shilling d'entrée, les élégants, les gentilshommes. Ceux-là sont à l'abri de la pluie, et s'ils payent un shilling de plus, ils peuvent avoir un escabeau. A cela se réduisent les prérogatives du rang et les inventions du bien-être; même il arrive souvent que les escabeaux manquent; alors ils s'étendent par terre; ce n'est pas en ce temps-là qu'on fait des façons. Ils jouent aux cartes, fument, injurient le parterre qui le leur rend bien et par surcroît leur jette des pommes. Pour eux, ils gesticulent, ils jurent en italien, en français, en anglais; ils plaisantent tout haut avec des mots recherchés, composites, colorés; bref, ils ont les manières énergiques, originales et gaies des artistes, la même verve, le même sans-gêne, et, pour achever la ressemblance, la même envie de se singulariser, les mêmes besoins d'imagination..., les habits voyants et riches, empruntés aux cinq ou six nations voisines, brodés, dorés, bariolés, incessamment exagérés et remplacés par d'autres; il y a un carnaval dans leur tête comme sur leur dos.

Avec de pareils spectateurs, on peut produire l'illusion sans se donner beaucoup de peine : point d'apprêts, de perspective; peu ou point de décors mobiles : leur imagination en fait tous les frais. Un écriteau en grosses lettres indique au public qu'on est à Londres ou à Constantinople; et cela suffit au public pour se transporter à l'endroit voulu... Sans doute, ces énormités s'atténuent un peu sous Shakespeare; avec quelques tapisseries, quelques grossières imitations d'animaux, de tours, de forêts, on aide un peu l'imagination du public. Mais, en somme, chez Shakespeare comme chez les autres, c'est l'imagination du public qui est le machiniste; il faut qu'elle se prête à tout, remplace tout, accepte pour une reine un jeune garçon qui vient de se faire la barbe, supporte en un acte dix changements de lieu, saute tout d'un coup vingt ans ou cinq cents milles, prenne six figurants pour quarante mille hommes, et se laisse figurer par un roulement de tambour toutes les batailles de César, de Henri V, de Coriolan et de Richard III. Elle fait tout cela, tant elle est surabondante et jeune!

Ce tableau si vivant explique certains détails du théâtre de Shakespeare; il n'explique pas comment d'une cohue si grossière un Shakespeare a surgi, car Shakespeare n'est pas tout entier dans l'imagination *complète,* passionnée, violente, qui reproduit la vie avec ses contradictions apparentes et sa logique cachée, transforme les idées abstraites en images enflammées, forcenées quelquefois, rejette les entraves de la raison et de la morale, peint l'homme naturel avec ses impulsions irrésistibles. C'est bien là sa faculté maîtresse, Taine nous en avertit, et son dessein ne nous échappe pas : à notre art classique, qui ramène à l'unité et à la clarté logique les traits complexes et confus de la réalité, simplifiée, mais aussi mutilée par ce travail de choix, il veut opposer l'art germanique, qui ne choisit pas dans la vie, la reproduit pour la récréer,

la découpe en scènes et la porte par morceaux sur les planches. Shakespeare n'est pas logicien, moraliste, orateur, comme nos tragiques du XVIIe siècle; il ne s'applique pas à mettre partout la raison, la grandeur et le bon goût; il ne trouve dans l'homme rien qu'il veuille retrancher; comme il accepte et admire la nature tout entière, il ne songe point à ennoblir, mais à copier la vie humaine; en tâchant seulement de rendre sa copie plus frappante que l'original, il montre l'homme à table, au lit, au jeu, ivre, fou, malade, car, « à proprement parler, l'homme est fou, comme le corps est malade, par nature », la raison comme la santé n'est en nous qu'une réussite momentanée et comme « un bel accident ». On le voit bien aux jours de révolution (et Taine s'en souviendra), où les dangereuses forces primitives, toujours frémissantes sous l'ordre qui semble les contenir, font éruption et explosion, presque aussi terribles qu'aux premiers jours. Regardez les mœurs de ce théâtre : elles sont sans frein, comme celles du temps et comme l'imagination du poète. L'homme n'est pas maître de ses actions : c'est l'occasion qui les lui dicte : voyez Hamlet, âme délicate, imagination passionnée comme celle de Shakespeare. Son destin le pousse au meurtre, à la folie, à la mort, comme tant d'autres personnages sortis du même et puissant cerveau. Voilà l'homme réel, voilà la vie réelle, quand on les affranchit du joug factice des bienséances, du bon sens, de la raison et du devoir.

Shakespeare est le Malherbe de ce nouveau théoricien de l'art poétique : « *Enfin* nous voici devant celui que nous apercevions à toutes les issues de la Renaissance, comme un de ces chênes énormes et dominateurs auxquels aboutissent toutes les routes d'une forêt. » Mais Shakespeare ne peut être compris qu'à l'aide de la science, par l'application de la plus haute des doctrines de la psychologie, « de même que les délicates métamorphoses de la végétation et de la vie exigent, pour être expliquées, l'intervention des plus difficiles formules chimiques ». Le jugement critique porté par Taine sur le théâtre shakespearien est donc inséparable de sa conception de l'homme, et cette conception est radicalement pessimiste, aussi bien que radicalement déterministe. Fou par nature, l'homme n'est point responsable de sa folie : son tempérament le gouverne, sa sensibilité nerveuse et son imagination l'entraînent; sa machine est conduite au hasard par les circonstances les plus déterminées et les plus complexes, à la

douleur, au crime, à la démence et à la mort. Voilà ce qu'aurait dit Shakespeare s'il avait fait une psychologie, et cette psychologie eût été justement l'opposé de la psychologie de Descartes, suivie par Racine et Corneille.

Ne prenons la théorie que par le côté littéraire : même par là, elle apparaît très discutable. Entre l'Hamlet de Shakespeare et l'Horace de Corneille, entre Juliette et Chimène, il y a, certes, quelque distance. Mais — outre que la Camille de Corneille, toute raisonneuse qu'elle est, est plus shakespearienne au fond qu'il ne semble; outre qu'on peut se demander si le héros conscient et volontaire que Corneille aime à faire vivre et à faire agir n'est pas l'homme encore, l'homme supérieur, exceptionnel, si l'on veut, l'homme porté à la suprême puissance, si l'on admet que l'homme n'est pas nécessairement un fou mélancolique et furieux — est-ce que, chez nous-mêmes, et à ce même point de vue, Racine n'est pas précisément tout l'opposé de Corneille? Est-ce qu'Hermione, Oreste, Néron, Roxane, Ériphyle, Phèdre, sont des personnages doués de raison et de volonté, faits pour la société et pour la conversation, et dont « l'action harmonieuse et idéale » se développe seulement par des discours dans un monde construit par la logique? Toute sa vie, Taine a été dupe de quelques apparences : les amples discours, les gestes nobles des personnages de Racine, lui ont voilé le fond de leur nature passionnée, de leur tempérament souvent irrésistible, de leur caractère souvent irresponsable. Il a vu la perruque majestueuse, et n'a pas ouvert la tête enfiévrée; l'élégant justaucorps, et ne l'a pas écarté pour mettre la main sur le cœur bondissant.

Et qu'a-t-il voulu prouver? Que Shakespeare est plus homme, étant plus Anglais? qu'il peint à merveille l'homme de son temps, pour les hommes de son temps, ou que, comme un classique vulgaire, il a peint à la fois l'homme de son temps et l'homme éternel? Shakespeare est le représentant le plus éminent du génie anglais, cela est entendu; mais nous apprenons aussi que tout son génie est dans sa tendresse exquise. « Il avait une de ces âmes délicates qui, pareilles à un parfait instrument de musique, vibrent d'elles-mêmes au moindre attouchement. On la démêlait d'abord, cette sensibilité si fine... » Était-ce aussi le trait qu'on démêlait tout d'abord dans le public et le milieu qui nous ont été peints? Il ne semble pas. La vérité, c'est que la théorie préconçue ne suffit pas à tout expliquer à l'endroit même qu'on avait choisi pour la faire

triompher. En dépit de ses intentions avouées, le critique n'a pu s'empêcher de noter ce qu'il y a d'*individuel* en Shakespeare. Or, ce que le génie de Shakespeare a d'individuel, c'est justement ce par quoi il est génie, et ce dont aucune théorie ne saurait rendre raison. Ce qui fait le génie, c'est, d'une part, sa forte individualité; de l'autre, son humanité profonde; et, ici encore, Taine ne peut s'empêcher de mettre en lumière ce par quoi Shakespeare est humain, c'est-à-dire ce par où il cesse d'être exclusivement anglais. Ailleurs (III, 1), en comparant les comédies anglaises à celles de Molière, il discute le mot de l'acteur Kemble : « Molière n'est d'aucune nation, » et il revendique l'auteur du *Misanthrope* pour le XVIIe siècle français, avec raison, certes; mais la passion douloureuse d'Alceste n'est, dans son fond, ni française ni anglaise, ni du XVIIe ni du XIXe siècle. L'urbanité de Philinte est française; la souffrance d'Alceste est humaine, et c'est pour l'avoir peinte, après l'avoir sentie peut-être, que Molière est grand. De même, ce qu'il y a de plus haut ou de plus tendre dans le génie shakespearien, dépasse son temps et déborde hors de son pays.

D'ailleurs, en ce qu'elle a de mesuré, la thèse est inattaquable : « Il y a une correspondance forcée entre l'esprit d'un écrivain, le monde qui l'entoure et les personnages qu'il produit, car c'est dans ce monde qu'il prend les matériaux dont il les fait. » Ceci est presque trop évident. Milton, qui porte l'éclat de la Renaissance dans le sérieux de la Réforme, les magnificences de Spencer dans les sévérités de Calvin, et qui s'est trouvé au confluent de deux civilisations qu'il a réunies, Milton est, certes, avant tout un Anglais; il l'est trop, même dans ce *Paradis perdu* que Taine analyse avec une ironie un peu forcée. Voyez aussi le beau portrait de Swift, génie puissant et douloureux, inventeur dans l'ironie comme Shakespeare dans la poésie. Ce génie est « anglais dans toutes ses parties », et nous nous en rendons bien compte. Mais c'est pour cela que Swift et Milton même, moins universels que Shakespeare, sont moins universellement admirés. Et que fera-t-on de Pope, le Boileau de l'Angleterre? Ce Pope est gênant, et Taine le lui fait sentir. Si ces Anglais se mêlent d'être plus ou moins Français, adieu la perpétuelle antithèse entre le fougueux génie de l'Angleterre et le génie tranquillement logique de la France!

Tel est, dans sa partie essentielle et centrale[1], ce grand

1. La seconde partie du 4e volume est trop rapide. En 1867 parut un volume complémentaire, qui traite de la littérature anglaise contemporaine.

ouvrage, qui est d'un logicien, surtout dans sa préface; d'un historien en plusieurs de ses tableaux; d'un écrivain, toujours, mais dont la valeur démonstrative, en somme, est médiocre, malgré le choix habile de l'exemple.

V

Les « Nouveaux Essais » et la seconde préface des « Essais ».

Cette laborieuse période de dix années (1853-1863), si féconde en œuvres, quoi qu'on puisse penser du théoricien, laisse à qui la parcourt une impression de respect pour l'ouvrier. Taine est pauvre : il voudrait ne vivre que pour penser, mais il travaille aussi pour vivre. Ce n'est pas sans une sorte de soulagement qu'on voit cette vie peu à peu s'éclaircir et s'alléger. En 1863, il est nommé successivement examinateur à Saint-Cyr et professeur à l'École des beaux-arts, en remplacement de Viollet-le-Duc. Le premier emploi, en l'astreignant à un travail nouveau, lui imposait, pendant quelques mois de l'année, des voyages qui étaient pour lui un délassement plutôt qu'une fatigue. Il pouvait jeter les yeux par intervalles sur la vie provinciale, et c'est surtout de ces promenades occupées à travers la France que naquirent ses articles humoristiques de la *Vie parisienne* (1863-1865), dirigée par son ami Marcellin (Planat de son vrai nom), articles réunis sous le titre de *Vie et Opinions de Thomas Graindorge*. L'ironie, dans ce livre d'un lecteur de Swift, est plus âpre et voulue que spontanée et pénétrante. Un échec à l'Académie française (1864), suivant de près l'échec de sa *Littérature anglaise* devant cette même Académie, n'avait pas adouci le satirique.

De son professorat à l'École des beaux-arts sortirent des œuvres plus sereines, dont la première fut la *Philosophie de l'art* (1865). Ce n'est pas autre chose que l'application aux œuvres d'art proprement dites des théories déjà exposées sur le milieu, la faculté maîtresse, le moment, la loi des dépendances naturelles. Ces formules, ici comme ailleurs, rendent compte des caractères originaux des grandes œuvres et des grands hommes, *si on considère le moment particulier de l'art et les sentiments particuliers de chaque artiste*. — « Autrement dit : la formule générale de l'époque embrasse tout, *pourvu*

qu'on y ajoute les formules particulières de tous les moments de l'époque, qui n'est donc pas homogène, et les formules particulières de tous les artistes, qui ne sont donc pas identiques entre eux, qui, au contraire, ont chacun, comme le reconnaît Taine, des particularités « innombrables et incommunicables[1] ».

Les *Nouveaux Essais* de littérature et d'histoire parurent en 1865; mais certaines des études qui les composent sont assez sensiblement antérieures. La plus importante, celle que Taine consacre à Balzac, est de 1858[2] et a le caractère d'une vraie déclaration de principes, appuyée d'un exemple éclatant, cinq ans avant la *Littérature anglaise*. Dès le début, elle établit que les œuvres d'esprit n'ont pas l'esprit seul pour père; que l'homme entier contribue à les produire; qu'il faut donc connaître l'humeur et la vie de Balzac pour le comprendre et le juger. Balzac fut un homme d'affaires et un homme d'affaires endetté, un Parisien d'un certain tempérament et d'un certain caractère. Il a une certaine habitude dominante de penser, d'observer, d'expliquer l'homme intérieur par les détails infinis de la vie extérieure. Philosophe et savant, fort parce qu'il est systématique, il voit, avec les détails, les lois qui les enchaînent. L'histoire sociale n'étant que « le prolongement de l'histoire naturelle », il a pu concevoir le dessein d'écrire l'*histoire naturelle* de l'homme, et l'exécuter parce que son talent était d'accord avec son dessein. Son œuvre étrange et magnifique n'est pas seulement « le plus grand magasin de documents que nous ayons sur la nature humaine », elle est comme le monstrueux épanouissement d'une philosophie qui ne connaît pas l'idéal, d'autant plus vraie pourtant, aux yeux du positiviste Taine, qu'elle ne voit rien au delà du réel, son modèle. Qu'est l'homme, en effet, pour le naturaliste? Une simple force, du même ordre que les autres, et qui est belle par elle-même, par la seule vertu de son activité, en dehors de toute grâce extérieure et de toute pureté morale. Ne dites pas plus que lui : « Le beau spectacle! » Dites, comme lui : « Le beau sujet! » Comme il aime les forces naturelles et n'aime qu'elles, il habite sans répugnance dans l'ignoble, il n'est jamais plus satisfait que lorsqu'il développe les exploits des hommes de proie et des monstres grandioses. Les exploits de la volonté qui se

1. E. Droz, *la Critique littéraire de Taine.*
2. Publiée d'abord dans les *Débats,* elle fut remaniée ensuite.

croit libre, le naturaliste les laisse à Corneille; il sait, lui, que la volonté de cet automate spirituel qui est l'homme est toujours déterminée par quelque cause. « Pour lui, la vertu est un produit, comme le vin ou le vinaigre, excellent, à la vérité, et qu'il faut avoir chez soi en abondance, mais qui se fabrique, comme les autres, par une série connue d'opérations fixes, avec un effet mesurable et certain. » Le courant des causes « emporte l'esprit comme un fleuve ». Dès lors, approuver, condamner, sont des mots vides de sens : même dans le crime, la grandeur est toujours belle.

Dès lors aussi l'on comprend pourquoi Taine admire si passionnément ce romancier-philosophe, qui « avait des idées générales sur tout ». Ses propres idées générales, qu'il avait portées dans l'étude d'un la Fontaine, il les porte ici dans l'étude d'un Racine, ou simplement dans un article sur les Mormons. Les spectateurs de Racine « défendent qu'on montre l'animal et le fou qui sont dans l'homme ». Ce fou « que tout homme porte en lui-même », l'entreprise des Mormons lui a fourni l'occasion de « se lâcher » par une fissure de notre civilisation scientifique et pratique.

Nous avons vu que, s'il s'en fût donné la peine ou s'il n'eût été aveuglé par son éternelle opposition du théâtre de Shakespeare et du théâtre français classique, c'est précisément chez Racine qu'il eût découvert, au XVIIe siècle, les plus frappants exemples de la volonté annihilée par la passion fatale. Mais il fallait que Racine fût le type « national » et unique de la « raison oratoire », qui est la caractéristique, et la seule, du public français élégant au XVIIe siècle. Pour que Racine et le siècle soient cela et pas autre chose, il faut que le jansénisme et le quiétisme deviennent « deux petites écoles, où s'aventurent quelques grands hommes *que personne ne suit* », et que Descartes manque d'originalité, sauf pour la méthode peut-être et pour le style; que Racine saisisse « quelque passion simple », en négligeant tous les traits accessoires qui la compliquent dans la nature, alors que le génie racinien consiste justement *dans la simplicité complexe;* qu'il n'admette la passion « que comme une puissance secondaire et vaincue »; que ses personnages soient tous également courtisans et le soient toujours.

C'est le même procédé ingénument systématique qui avait déjà servi pour les fables de la Fontaine. Mais où sera le peuple, qui chez la Fontaine se laisse au moins entrevoir? Les confidents auront charge de le représenter. Comment

pourront-ils faire, s'ils n'existent pas? Outre que ces confidents sont souvent, pour les personnages de premier plan, des compagnons, des amis qui ne représentent tout au plus qu'eux-mêmes, la conception de leur rôle tient par un lien logique à la conception même de la tragédie d'analyse. D'une idée générale préconçue découlent toutes les erreurs de détail. Par exemple, Joad, pour que le système tienne debout, doit être, non un pontife juif, mais un évêque français, un Bossuet : « Il est trop bien élevé et trop peu féroce. » Mais sa ruse féroce, son cri féroce quand sa ruse aura réussi? Ce ne sera qu'un « sang-froid décent ». Le critique est-il donc la dupe des conventions du langage? Non, car, sous cette politesse convenue, il sait bien reconnaître la « barbarie native » d'un Néron. Les gestes violents, les mots saccadés, les cris, ce n'est que l'extérieur de la passion, et cet extérieur varie selon les civilisations ou les climats; mais le fond de la passion appartient à tous les poètes de toutes les races, de tous les moments, et n'est pas moins tragiquement humain chez Phèdre que chez lady Macbeth.

Au reste, il n'est pas Français impunément, et l'on sent qu'il aime Racine; il ne le sacrifie pas toujours à Shakespeare, et il trace un charmant portrait de Monime. Mais le système est le plus fort, et Racine n'est pas moins « opprimé » que l'avait été naguère la Fontaine. Vouloir trop prouver mène insensiblement non pas, lorsqu'on a la sincérité de Taine, à solliciter et à fausser enfin les faits en connaissance de cause, mais à s'exagérer à soi-même la valeur de ceux qui sont favorables à la thèse et qu'on s'habitue à considérer seuls. Certaines pages de la Bruyère sont d'un misanthrope, donc la Bruyère ne sera qu'un misantrophe, un railleur amer, qui souffre d'une blessure secrète : « Ce sentiment trop fréquent et trop pénétrant empoisonne bientôt tous les autres. *On finit par devenir incapable de gaieté* et même de calme... On devient tendu, affecté, *on ne parle plus que par tirades insultantes ou par phrases saccadées*... Tel est, en effet, le ton habituel de la Bruyère. Il laisse, avec plus de force et moins de monotonie, *la même impression que Rousseau.* » Cela est faux de toute fausseté pour qui se souvient, non de telle ou telle page amère, mais de l'ensemble du livre, ici délicatement tendre, là piquant sans amertume. Mais le siège du critique est fait; de même que Racine est le poète et le peintre de la cour, la Bruyère en sera l'âpre censeur; et ce Rousseau du XVII[e] siècle sera tourmenté,

lui aussi, d'une « mélancolie incurable », d'un incurable dégoût des hommes.

L'année suivante (1866), en même temps qu'il publiait sa *Philosophie de l'art en Italie*, Taine, pour les raisons précisées plus haut, donnait une seconde préface à ses premiers *Essais*. Celle-ci se présentait toute modeste d'abord. On avait critiqué le système du critique philosophe; il se défendait d'en avoir un, comme si la préface de la *Littérature anglaise* était la moins systématique du monde : « Je n'ai point tant de prétention que d'avoir un système : j'essaye tout au plus de suivre une méthode ». Le « procédé » qui est en cause est tout entier compris dans cette remarque que les choses morales ont, comme les choses physiques, *des dépendances et des conditions*. Il explique ensuite comment, dans l'étude d'un auteur, on peut poser sept ou huit questions et aboutir à sept ou huit formules « dépendant les unes des autres *et faisant système* », de façon à se donner « le spectacle des admirables nécessités qui rattachent entre eux les fils innombrables de chaque être humain ». Et ce n'est point là un système? N'est-ce pas jouer sur les mots?

Faisant cette expérience sur une grande époque, le XVIIe siècle, il aboutit à la formule célèbre :

> Entre une charmille de Versailles, un raisonnement philosophique et théologique de Malebranche, un précepte de versification chez Boileau, une loi de Colbert sur les hypothèques, un compliment d'antichambre à Marly, une sentence de Bossuet sur la royauté de Dieu, la distance semble infinie et infranchissable; nulle liaison apparente. Les faits sont si dissemblables qu'au premier aspect on les juge tels qu'ils se présentent, c'est-à-dire isolés et séparés. Mais *les faits communiquent entre eux par la définition des groupes où ils sont compris*, comme les eaux d'un bassin par les sommets du versant d'où elles découlent.

Après avoir montré comment se lient les choses simultanées, il se propose de montrer la liaison des choses successives et de vérifier si les choses morales n'ont pas leurs *conditions* comme les choses physiques. La modestie du début est bien loin; nous cherchons maintenant, nous tenons déjà « la définition d'un groupe, cette petite phrase exacte et expressive qui enferme dans son enceinte étroite les caractères essentiels d'où les autres peuvent être déduits. » Comparons-la aux formules qui expriment les groupes antérieurs, et dégageons-en l'élément commun, le caractère et l'esprit propre à la race, transmis de génération en génération : cet élément persistant est la *condition* suffisante et nécessaire non seulement de l'œuvre

d'aujourd'hui, mais de l'œuvre de demain, « comme dans un corps organisé le tempérament primitif, joint à l'état antérieur, est la condition de l'état suivant ». Ainsi, élargissant de plus en plus notre vue, nous saisirons les grandes lois de l'histoire, dans le courant desquelles notre petite vie éphémère n'est qu'un flot, et l'ensemble même des forces vivantes, qui sont les véritables divinités du monde humain et qui composent « le chœur invisible dont parlent les vieux poètes, qui circule à travers les choses et par qui palpite l'univers éternel ». Chose curieuse, de tous les développements de l'ancienne préface, celui-ci seul, plus enthousiaste que critique, subsiste. Ce n'est pas le critique, en effet, qui a voulu le maintenir, c'est le philosophe positiviste et panthéiste qui a tenu à répéter ici un lyrique acte de foi.

Le reste de la préface, où Taine réfute avec plus ou moins de bonheur, mais toujours de haut, les objections qui sont faites à sa doctrine, n'est guère remarquable que par son trop sensible parti pris de confondre ces expériences morales avec celles de la physiologie ou de la chimie, et de répéter des mêmes formes volontairement monotones : « Les naturalistes ont remarqué... Les naturalistes ont constaté... Les naturalistes ont prouvé... Les naturalistes montrent... Les naturalistes établissent... » Ces affirmations raides, ces appels à Cuvier, à Geoffroy Saint-Hilaire, à Darwin, suffisent-ils à démontrer que les deux matières de l'histoire naturelle et de l'histoire humaine sont semblables? Taine indique, en effet, quelques-unes de leurs ressemblances; mais leurs dissemblances profondes, il les oublie, ce qui lui permet d'achever sur un ton d'orgueilleuse certitude une préface qui promettait d'être plus discrète.

D'ailleurs l'avenir — un avenir de vingt à trente ans — appartenait désormais à son influence. Il élargissait de plus en plus son champ d'action : l'*Idéal dans l'art* est de 1867; les deux études sur la philosophie de l'art dans les Pays-Bas et en Grèce, de 1868 et 1869. En 1868, son mariage avec la fille d'un architecte, Mlle Denuelle, lui créa un nouveau foyer. Sa vraie carrière de critique est finie quand la mort de Sainte-Beuve le laisse maître du terrain conquis. N'ayant jamais cessé d'être philosophe, il n'interrompait pas la chaîne de ses œuvres en y ajoutant ce nouvel et puissant anneau, le livre de l'*Intelligence* (janvier 1870), chef-d'œuvre de sa maturité, mais qui réalisait une pensée de jeunesse. Le philosophe et le critique,

dès longtemps, ne faisaient qu'un, mais l'historien de la Révolution ne devinait pas sa vocation prochaine.

VI

La dernière partie de la vie. — L'histoire de la Révolution.

Que tout homme soit fils de son temps aussi bien que de son pays, c'est ce qu'il démontre par son propre exemple, et, cette fois, sans l'avoir voulu. Il voyageait en Allemagne pendant l'été de 1870; la guerre, brutalement, le rejeta en France. Ce lui fut une dure leçon de choses. Il était Allemand de tête, s'il était Français de cœur. Fils spirituel de Hegel, il avait cru à la philosophie allemande, haute directrice des pensées et des sentiments de la race germanique. Et voici que, comme autrefois, ses Ardennes livraient passage à l'invasion des conquérants germains. Dans le bel article sur *l'Opinion en Allemagne et les Conditions de la paix* (9 octobre 1870), on sent un douloureux effort pour garder le ton du raisonneur et de l'historien et pour dissiper le terrible malentendu qui séparait « deux nations dont l'une a tant fait et dont l'autre fait tant pour la culture humaine ». Les historiens allemands qui ont calomnié la France en croyant la juger, raisonnent trop en purs historiens, « en concluant du passé au présent, en attribuant aux petits-fils les passions des ancêtres, en oubliant l'observation actuelle et personnelle ». Ce qu'ils font, ne le fait-il pas lui-même, et n'est-il pas tantôt leur disciple, tantôt peut-être leur inspirateur, celui qui a tant fait pour accréditer l'idée de la race immuable dans son fond? Mais ce n'est plus le théoricien systématique, c'est le patriote qui proteste avec éloquence contre le pacte criminel qui contraindrait une mère à livrer ses enfants. « L'injustice est une semence impérissable de guerre. » Il le prouve aux Allemands par leur propre histoire. Il manquerait quelque chose à l'œuvre de Taine si, à ce jour, il n'eût écrit cette page.

Ce n'est pas de la seule défaite, hélas! qu'il fut le témoin : la fin de la guerre étrangère marqua le début de la guerre civile. De Tours d'abord, puis d'Angleterre[1], il vit se dérouler l'année tragique. On peut affirmer qu'il en fut plus attristé que

1. Il y fit, au printemps de 1871, six conférences, à l'Université d'Oxford, sur la littérature française.

surpris. Les défauts de notre caractère et de notre esprit, qui mieux que lui les connaissait, et qui les a définis avec plus de complaisance? Treize ans auparavant, dans l'article sur *M. Troplong et M. de Montalembert,* il avait dit assez nettement par où la France était faible, par où l'Angleterre forte, et c'est de cette Angleterre, plus forte, plus paisible que jamais, qu'il assistait à la crise anarchique dont se mourait la France. Un tel spectacle était fait pour confirmer et exaspérer son pessimisme : à l'encontre de ceux qui divinisent la raison humaine, il avait toujours pensé que l'homme est fou, et que ce fou peut devenir fou furieux le plus naturellement du monde en temps de révolution, quand les circonstances réveillent en lui la barbarie primitive. La loi du progrès continu et indéfini, si chère aux idéologues du XVIIIe siècle, le trouvait incrédule : « Une seule chose s'accroît, l'expérience, et, avec elle, la science, l'industrie, la puissance. Dans le reste, on perd autant que l'on gagne, et le plus sûr progrès est de s'y résigner[1]. » Né aristocrate, il étouffait dans « cette épaisse démocratie » qui régentait la France impériale[2]. Quelle impression fit sur lui la Commune, il est facile de le deviner : la Commune, c'est encore la Terreur, et, lorsqu'il raconte la Terreur, c'est de la Commune qu'il se souvient. Il entreprit de composer, non plus seulement, comme Mallet du Pan, une « monographie de la féerie révolutionnaire », mais un ouvrage de philosophie, à la fois définition de cette maladie spéciale et préservatif contre elle : « Mon livre sera une consultation de médecin[3]. » A l'*Ancien Régime* (1875) et surtout au régime révolutionnaire, caractérisé par trois livres, *l'Anarchie* (1878), *la Conquête jacobine* (1882), *les Gouvernements révolutionnaires* (1884), il opposait le *Régime moderne* (1893), tel qu'il le comprenait et l'espérait, car maintenant il ne disait plus, comme naguère dans l'étude sur Michelet, que le critique ou l'historien, naturaliste de l'âme, n'en condamne aucune forme, aime au contraire la nature jusqu'en ses folies et ses misères et, à force de l'observer, se transforme en elle. Loin de se laisser absorber et entraîner par la Révolution, il prend position en face d'elle, comme un commissaire enquêteur, comme un juge sincère, mais inconsciemment prévenu, dont l'arrêt final est l'inévitable corollaire de ce douteux théorème : Les principes politiques et sociaux de

1. *Voyage aux Pyrénées.*
2. Préface de l'*Histoire de la littérature anglaise.*
3. Lettre de M. Havet, 24 mars 1878.

Rousseau sont faux et malfaisants; or, ces principes sont ceux de 1789; donc les principes de 1789 sont faux et malfaisants.

Nous avons apprécié ailleurs[1] ce grand ouvrage des *Origines de la France contemporaine*, admirable par la hauteur sereine de son Introduction, *l'Ancien Régime*, par la précision consciencieuse et minutieuse de l'enquête poursuivie pendant vingt ans, par l'énormité du travail qu'elle suppose. C'est une erreur digne de respect, mais une erreur. « La sympathie, lit-on dans le *Voyage aux Pyrénées*, est la meilleure source d'admiration et de plaisir. » Taine dut être bien malheureux de ne plus pouvoir admirer. Au moins s'il avait su comprendre! Mais la loupe dont il s'armera toujours désormais ne lui permettra de distinguer que les petits détails matériels; les grands courants moraux, ou lui échapperont, ou l'effareront. Il ne sent pas que la société issue de la Révolution, bonne ou mauvaise, est désormais fondée, qu'elle est et restera démocratique, et il fera ce rêve de rendre, dans cette démocratie, un rôle actif aux divers groupements aristocratiques. Lui-même, de plus en plus dédaigneux des sentiments et du suffrage populaires, il en viendra à prendre parti (sa correspondance nous le prouve), contre l'opposition républicaine et libérale, pour le gouvernement autoritaire du maréchal de Mac-Mahon.

Alors seulement il fut jugé mûr pour l'Académie. En 1874, il y avait échoué pour la seconde fois; en 1878 il fut élu, en remplacement de M. de Loménie, et par quelques-uns de ceux qui l'avaient précédemment repoussé. Dans son Discours de réception (15 janvier 1880), le critique se retrouve et se rejoint à l'historien.

Ordinairement nous mettons des titres abstraits à nos livres d'histoire : histoire de la littérature ou de l'art, histoire de la diplomatie, du droit public, de la philosophie, histoire de la France au XVIIIe siècle. — Ce sont là des abstractions, et il ne faut pas qu'elles nous cachent les choses. Qu'y a-t-il en France au XVIIIe siècle? Vingt millions d'hommes, de femmes et d'enfants, vingt millions de vies, vingt millions de fils qui s'entre-croisent et font une trame. Cette trame immense, aux innombrables nœuds, nulle mémoire, nulle imagination n'est capable de se la représenter distinctement tout entière. D'ailleurs nous n'en avons plus que des débris, quelques lambeaux décolorés, quelques fragments épars. Et pourtant elle est le véritable objet de l'histoire; l'historien ne travaille que pour la recomposer; s'il renoue les morceaux des fils apparents, c'est pour y rattacher les myriades de fils disparus. Dans son esprit comme dans la nature, la première place appartient aux multitudes inconnues. Tant de créatures humaines qui ont vécu, qui

1. Voir le fascicule de l'*Histoire au dix-neuvième siècle*.

ont peiné, qui sont mortes et n'ont laissé de trace après elles qu'un nom inscrit sur le registre d'une paroisse, qui étaient-elles? Comment ramener un rayon de lumière sur cette foule que l'ombre a recouverte et qui semble être descendue pour toujours dans les profondeurs de l'oubli? — Par bonheur, autrefois comme aujourd'hui, dans la société il y avait des groupes, et, dans chaque groupe, des hommes semblables entre eux, nés dans la même condition, formés par la même éducation, conduits par les mêmes intérêts, ayant les mêmes besoins, les mêmes goûts, les mêmes mœurs, la même culture et le même fond. Dès que l'on en voit un, on voit tous les autres... De ces sentiments principaux dérivent les autres; lorsque nous les avons constatés et définis, nous saisissons dans chaque groupe les volontés profondes qui poussent et dirigent les hommes; nous prévoyons avec certitude la ligne générale de leur conduite; par suite, nous comprenons la force et le sens du courant qui emporte la société tout entière. — Ainsi la monographie est le meilleur instrument de l'historien; il la plonge dans le passé comme une sonde, et la retire chargée de spécimens authentiques et complets. On connaît une époque après vingt ou trente de ces sondages; il n'y a qu'à les bien faire et à les bien interpréter...

En toute science, nous étudions chaque classe d'objets sur des échantillons choisis. — Il ne s'agit donc que de retrouver des échantillons de l'homme et de la femme au XVIIIe siècle, et de les retrouver à tous les degrés de l'échelle sociale, c'est-à-dire de prendre les figures distinctes et principales, celles qui, par leur banalité ou leur relief, peuvent servir de moyenne ou de type : ici le prince du sang, le grand seigneur de cour, le prélat, le parlementaire, le financier et l'intendant; là, le gentilhomme de campagne, le curé, l'employé, l'avocat et le marchand; plus loin, le petit laboureur propriétaire, le métayer, l'artisan et enfin le gueux demi-mendiant, demi-bandit. Trois ou quatre exemples suffiront pour reconstituer chacune de ces figures; mais il faut qu'ils soient copieux et minutieux; tous les détails, tous les accessoires, tous les alentours, sont requis. Car la vie d'un homme ne se compose pas seulement des événements notables que racontent les mémoires ordinaires : elle est la série continue de toutes les sensations, pensées, sentiments, actions grandes et petites, qui ont rempli ses journées depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Ici encore il nous faut trouver des échantillons : entrons dans l'intimité de notre personnage, cherchons l'emploi circonstancié de toutes les heures d'une de ses journées et de tous les jours d'une de ses semaines. En plusieurs cas, l'on y parvient; alors seulement on le connaît, et l'on est en état de répondre aux cinq ou six grandes questions qui se posent à son endroit et à l'endroit de sa classe. D'abord, qu'est-ce qu'il produit et qu'est-ce qu'il consomme? Pendant combien d'heures par jour, avec quelle intelligence et quelle application vaque-t-il à une œuvre utile ou inutile? Qu'est-ce qu'il mange et boit, comment est-il logé et vêtu, avec quel luxe ou quelles privations, et, en tout cas, avec quelle dépense? En second lieu, quelle idée a-t-il de la famille et de la patrie? De quelle façon entend-il l'amour, le mariage, la paternité? Comment se figure-t-il l'État dans lequel il est compris, le gouvernement auquel il obéit, la hiérarchie sociale où il occupe une place? Quels sont les motifs et quelles sont les limites de sa confiance et de son dévouement, ou de sa résignation et de sa patience? — Enfin, quelle notion précise ou vague se fait-il du beau, du bien et du juste, de l'ordre et du principe du monde? Comment envisage-t-il la mort et qu'est-ce qu'il craint ou espère par delà le tombeau?

Ce discours fut, si l'on peut ainsi parler, sa dernière préface.

Il n'était académicien, en effet, qu'à cinquante ans. Son grand labeur historique remplit le reste de sa vie et usa le reste de ses forces : il mourut le 5 mars 1893, et se fit enterrer dans le rite protestant.

VII

Les « Derniers Essais ». — Conclusion sur Taine.

Les *Derniers Essais de critique et d'histoire* (1894) sont un livre posthume. Mais, précisément parce que l'auteur n'en est pas le metteur en œuvre, le recueil est moins systématique, tout en donnant une idée complète du talent de Taine sous des aspects assez divers. Le philosophe, l'historien, le professeur à l'École des beaux-arts, y ont leur place; l'homme même, ce qui ne lui est pas habituel, s'y laisse entrevoir en quelques pages d'une émotion sobre, mais sincère, où revivent des souvenirs d'enfance et d'amitié. Dans la critique littéraire elle-même, quelques *moments* sont ici caractérisés par le seul rapprochement des dates extrêmes : l'étude sur M. de Sacy est de 1858; l'étude sur George Sand, de 1870.

La première manière de Taine (si l'on peut distinguer des manières dans un talent qui s'est fixé de si bonne heure et, au contraire de Sainte-Beuve, a si peu évolué désormais), celle que représente l'étude sur M. de Sacy, est déjà systématique au fond, mais moins appuyée, moins géométrique dans la forme, que la manière didactique et scientifique à l'excès qui prévaudra bientôt. C'est un portrait : on y sent le respect sincère de Taine pour celui qui fut son collaborateur aux *Débats;* on y sent aussi l'ironie involontaire et secrète de l'observateur en face d'un beau cas de jansénisme héréditaire. Dans ce milieu austère, dans ces salons propres et sombres, où le costume des gens est aussi soigneusement brossé et aussi sévère que les meubles, les seuls plaisirs sont des lectures graves et pieuses. Quelques vieux amis, toujours les mêmes, s'y rassemblent le dimanche. « On ne riait pas, tout au plus on souriait, encore d'un air contenu; les demoiselles écoutaient, silencieuses, dans un coin, ne parlant que si on les interrogeait, ayant passé leur après-midi à copier quelque sermon ou un volume de Nicole; une vieille tante à lunettes, versée dans la controverse, laissait tomber de temps en temps une allusion,

quelque souvenir des disputes sur la grâce; les grands portraits en perruque, l'air serein et cérémonieux, regardaient leurs descendants qui leur ressemblaient, et l'austère salon qui n'avait point changé depuis leur mort. » On sent le procédé; mais, dans cette mesure, il n'est qu'amusant. L'exagération n'est qu'en germe. Même, à force de sympathie intellectuelle, Taine aboutit à une espèce toute particulière d'émotion, celle qui naît au contact de l'émotion des autres, qui n'en est que le contre-coup ou le reflet. Ici encore, cela va sans dire, tout est intellectuel : pour bien comprendre les attendrissements d'un bibliophile comme M. de Sacy, il faut y entrer dans une certaine mesure, dans la mesure où un « barbare » peut s'attendrir sur des sentiments qui lui demeurent étrangers. Émotion indirecte et peu profonde, sensibilité toute cérébrale.

Ses « portraits », quand il daigne en écrire, sont moins vivants que ceux de Sainte-Beuve, étant moins individuels. Après avoir lu l'étude sur Paul de Saint-Victor, je puis définir le talent de l'écrivain, de l'artiste, aussi espagnol et italien que français; mais ce que fut l'homme intérieurement, ce que fut sa ferveur, sa fureur d'enthousiasme, ses élans d'une critique à demi lyrique, ces feux d'artifice tirés sans interruption en l'honneur de quelques dieux romantiques, comme Victor Hugo, et dont l'éblouissante continuité, en aveuglant un peu mes yeux, laisse un vivant souvenir à mon esprit, je ne le sais pas, ou je le sais mal. La démonstration sans trêve et sans merci, comme sans sourire, tend à l'excès, lasse bientôt l'attention la plus robuste. Je suis un peu effrayé lorsque je lis, au début de l'étude sur George Sand : « Il n'y a pas dans l'histoire littéraire un autre exemple aussi instructif, *une collection de matériaux si riche,* et qui remonte si loin, *un cas aussi précieux* pour nous renseigner sur l'hérédité psychologique. » Le naturaliste est ici tout à sa joie, comme le physiologue en face d'un cas pathologique exceptionnel. Mais le lecteur sourit avec plus de résignation que de plaisir; car, s'il est vrai qu'aux prises de toute méthode systématique échappe la fleur délicate de l'individualité, il y a quelque chose en George Sand qu'il ne pénétrera jamais tout à fait. Et comment ce quelque chose ne se déroberait-il pas au critique lui-même? Il le reconnaît : si la popularité de George Sand a semblé pâlir, c'est que « l'esprit positif et scientifique a gagné la littérature »; et cet esprit, qu'est-ce autre chose que l'esprit de Taine?

Etait-ce déjà celui de Sainte-Beuve? Taine l'affirme dans une

étude écrite en 1869, quand Sainte-Beuve ne pouvait plus lui répondre. Il y tire à lui, non sans effort, son grand précurseur; il lui impose son mot d'ordre : « N'être dupe de rien ni de personne, ni surtout de soi-même; se défier de l'enthousiasme; » et Sainte-Beuve, en effet, s'en est trop défié parfois : si admirable du côté de l'intelligence, il est aussi un peu faible du côté de l'âme; mais ses meilleures pages sont celles où il ne se tient pas si obstinément « en garde contre les entraînements de l'admiration », celles où il n'admire pas par A + B. Taine sent bien les différences qui le séparent d'un tel maître et, loyalement, reconnaît l'horreur de Sainte-Beuve pour les formules[1]. Mais d'où vient cette horreur à celui qui a trouvé quelques formules heureuses et quelquefois profondes? Il craindrait, dit Taine, de froisser la vérité en l'enfermant dans ce cercle étroit. C'est le traiter en lettré délicat, et il est plus qu'un délicat; c'est aussi jouer sur les mots. *Froisser* ainsi la vérité, c'est souvent la *fausser*. Où Taine voit une nuance dans la conception de la vérité, nous découvrons une manière toute différente de la concevoir et de l'aimer. La formule, aux yeux de Sainte-Beuve, n'est qu'un instrument de vérité; aux yeux de Taine, c'est un but, c'est la vérité même, la vérité condensée et cristallisée. Taine la saisit à un moment précis de son développement, et la voilà immobilisée pour toujours. D'où une grande netteté apparente, mais aussi une réelle sécheresse et, à la longue, une tristesse morne, qui pèse sur l'esprit, car l'absence de mouvement est toujours triste, et la vie ne l'est jamais, parce qu'elle est toujours mouvante.

Qu'est la vie des époques? qu'est la vie chez les individus? C'est, d'une part, la coexistence, plus ou moins paisible, plus ou moins tumultueuse, d'états divers, qui s'opposent les uns aux autres, réagissent les uns sur les autres, tantôt parallèles, tantôt entre-croisés; d'autre part, la succession d'états divers qui ont leur fin comme ils ont eu leur commencement, et sont les étapes inégales que parcourt la personne humaine, soit qu'elle se maintienne identique à elle-même, soit qu'elle évolue selon la logique de sa nature, soit qu'elle se contredise, car la vie n'est pas moins belle dans ses contradictions et ses métamorphoses que dans sa suite harmonieuse. Le courant de cette vie, Taine l'arrête. La formule de cette vie, il la donne une fois pour toutes. Il ne veut voir qu'un milieu,

1. Voir, dans l'étude sur *Sainte-Beuve*, p. 48, un fragment de cet article des *Derniers Essais*.

qu'un moment, alors qu'il y a plusieurs moments et plusieurs milieux. Par exemple, il se fera une idée absolue de ce qu'a dû être la vie de société, et plus spécialement la vie de cour au XVIIIe siècle; il la définira par quelques traits généraux et par quelques noms tels que celui de Racine, de Bossuet, de Boileau et de Mme de la Fayette. Mais l'hôtel de Rambouillet n'est pas le salon de Mlle de Scudéry, qui n'est pas Versailles, et la cour même a eu ses « moments » assez diversement nuancés. Racine fut le contemporain, plus jeune, de Corneille; mais confondrons-nous les révoltés de la Fronde avec les courtisans de Marly? Bossuet et Boileau semblent avoir régné en souverains sur la religion et sur la littérature : il est plus commode, en effet, d'oublier les libertins, les « athées », les précieux, les burlesques, qui tinrent jusqu'au bout leur suprématie en échec. Cette synthèse mi-philosophique, mi-littéraire, nous réserve sans doute un spectacle admirablement simplifié, mais aux dépens de l'histoire vraie, qu'elle mutile.

Les mêmes races, les mêmes siècles peuvent produire Montaigne et Calvin, Descartes et Fénelon, Balzac et Lamartine, George Sand et Mérimée. Avant et après l'*Encyclopédie,* c'est le XVIIIe siècle, et pourtant on se demande si c'est bien le même siècle qui a rapproché Fontenelle et Rousseau. Y a-t-il même des siècles? Il y a des époques, et toujours encore dans le mouvement d'un incessant et insensible devenir; dans ces époques, il y a des milieux, point immuables, et les influences de ces milieux, loin de se fondre, se contrarient souvent. Le fleuve a ses remous, ses détours et ses chutes. Ils changent à leur tour, les individus qui représentent ces époques changeantes. Attendez-les à telle heure précise de leur existence, et, à cette heure, arrêtez-les; vous pourrez les faire entrer, de force ou sans effort, dans une formule plus ou moins exactement faite à leur mesure; ce que vous ne pourrez pas, c'est les asservir à votre formule et les obliger à y rester fidèles jusqu'à la fin. Si vous les saisissez en pleine vie, ils continueront de vivre en se transformant, sans s'inquiéter de savoir s'ils infligent un démenti à l'observateur qui vient de les définir et de les classer. Si vous les prenez mourants ou morts, craignez de les juger d'après ce qu'ils sont en faisant abstraction de ce qu'ils furent : ce qu'ils sont devenus n'est que la résultante de ce qu'ils ont été aux divers instants de leur vie, et il faudra que votre formule s'élargisse en biographie, c'est-à-dire qu'elle ne soit plus une formule.

Le critique psychologue, qui note tous les moments caractéristiques d'une existence, sait que Corneille n'est plus le même après sa retraite à Rouen, ni Racine après sa conversion, ni Molière après avoir connu la souffrance, ni Victor Hugo après la chute des *Burgraves* et la mort de sa fille. Il sait que le Voltaire de Ferney n'est plus tout à fait le Voltaire de Potsdam, qui n'était plus déjà celui de Londres. Comme il considère, non pas le milieu et le moment abstrait, mais les milieux et les moments réels, soit coexistants, soit successifs, il sait aussi que les individus, préexistant à ces diverses influences, mais susceptibles d'être modifiés par elles, en ont pris, sans choix réfléchi, ce qui s'accommodait le mieux avec leurs tendances naturelles; et sa tâche, infiniment délicate, est précisément de déterminer *en quelle mesure* ces influences ont pu et dû agir sur eux. Pour le déterminer en écartant autant que possible les chances d'erreur, il est bon que ce critique n'ait de parti pris absolu ni sur le caractère et la puissance de ces milieux multiples, ni sur les prédispositions intérieures — rarement connues à fond — qui en rendaient l'action *nécessaire* et fatalement prépondérante, car il y a une part de divination dans la critique, et, si on la supprime, la critique n'est plus qu'un dogmatisme aussi incertain que brutal, une conquête équivoque et passagère.

Taine investit une époque, un homme, comme on fait pour une place de guerre, selon les règles, par tranchées méthodiques; et quand il l'a réduite, il la prend d'assaut et s'y établit en maître. Dominateur, il se promène au milieu des hommes, au milieu des documents, sans se livrer, sans se laisser pénétrer, influencer même. Il regarde, il rassemble, il groupe, il décompose, il analyse, il ramène aux éléments et à la formule. Toujours identique à lui-même, il se dépense en recherches et lectures infinies, par conscience de savant plus encore que par curiosité; mais quand il se dépense ainsi, il se concentre encore, si l'on peut dire, ramenant tout à son idée dominante, à son idée maîtresse. Et tandis que Sainte-Beuve se fait janséniste avec *Port-Royal* et révolutionnaire avec Proudhon, par curiosité, par sympathie d'artiste, Taine, devant les puritains, au milieu des jacobins, reste lui-même. Le philosophe domine chez lui et, par suite, quand il peint, il détermine; quand il définit, il classe... L'individu, au fond, ne l'intéressait que comme produit et signe de sa race [1].

Non, ce n'est pas de Sainte-Beuve que Taine est le disciple, c'est de Nisard. Après Nisard, il s'est fait de l'esprit français l'idée la plus simple, c'est-à-dire la plus fausse. Et, s'il a tout

1. A. Sorel, *Taine et Sainte-Beuve*.

faussé, c'est que, classique malgré lui, il s'était appliqué à tout simplifier. Une simplification factice, c'est souvent une complication nouvelle. C'est par une simplification de ce genre que Nisard s'est interdit de comprendre la plupart des auteurs du moyen âge, du XVIIIe et du XIXe siècle. Mais il savait du moins quels plaisirs littéraires il se refusait, quels il s'accordait à lui-même, pourquoi il n'aimait pas Victor Hugo et pourquoi il aimait Musset (observons que, sur ces deux poètes, les sentiments de Taine sont identiques à ceux de Nisard). Son disciple, qui n'a ni ces préventions ni ces rancunes, mais qui s'est construit tout d'abord et pour toujours sa doctrine *ne varietur*, ce critique toujours le même qui applique toujours aux mêmes auteurs les mêmes formules, manifeste un étonnement presque naïf quand il s'aperçoit que les plus grands écrivains justement ne rentrent pas dans sa théorie préconçue, et que son système rend compte de tout, excepté du génie. Si Pope est un classique français né en Angleterre, si *Don Quichotte* est un ouvrage « éclos par rencontre, » les théories admirablement raisonnées sur le génie anglais et sur le génie espagnol en reçoivent quelque atteinte. On est réduit à expliquer que l'exception confirme la règle et que l'action du milieu n'en est pas moins décisive, puisque ceux qui paraissent y échapper ne sont originaux que pour avoir réagi contre elle : toute réaction supposant un commencement d'action, l'action du milieu s'affirme par la résistance même qu'elle a rencontrée. Philarète Chasles, répondant à la *Littérature anglaise,* disait, avec un bon sens d'autant plus frappant qu'il puisait sa force dans une connaissance plus profonde des diverses littératures européennes : « Ces langes, ces enveloppes du génie que vous avez prises pour la condition unique de son développement, doivent être rejetées par lui avec force, avec une héroïque et sublime colère. Sans cet effort, Bacon, Descartes, Molière, Shakespeare, n'existeraient pas; tous se font jour par effraction. »

Mais Taine se donne comme un « naturaliste », ce qui suffirait à le distinguer de Nisard; et le naturaliste sans cesse manipule, décompose, recompose la vie. Oui, mais la vie morte, s'il s'agit de l'anatomiste, à qui Taine a emprunté plus d'une comparaison. La vie, celui-ci ne la recréera pas, mais il en peut analyser les éléments et dévoiler les secrets; merveilleux pouvoir, qui a pourtant ses limites, et que le critique, en tout cas, ne peut ni ne doit lui emprunter, car le but dernier du naturaliste, c'est de trouver et de montrer par où telle plante

ou tel animal se rattache aux autres plantes et aux autres animaux. Définir les caractères communs par où ils se rattachent à la chaîne des êtres, voilà son objet propre. Mais ce qu'a de commun le grand homme avec l'homme de son temps, de tous les temps, il n'est pas besoin, pour l'observer, d'être un observateur profond. Le critique part de là, mais, à travers ces ressemblances générales qui s'offrent, poursuit les traits distincts, les dissemblances individuelles, qui se dérobent. Définir, c'est à la fois distinguer et comparer. Le critique surtout distingue, le naturaliste surtout compare. Mais le naturaliste peut comparer à son aise les éléments qu'il isole, qu'il tient sous la main, qui ne lui échapperont pas.

L'admirable méthode des sciences naturelles est rigoureuse, parce qu'elle agit sur des éléments comptés et pondérables, parce que le physicien et le chimiste peuvent toujours recomposer le corps qu'ils ont décomposé. Devant les complications de la vie mentale, elle est désarmée ; qui pourra jamais se vanter de reproduire, dans les circonstances les plus favorables, tel personnage, tel événement, un talent, un amour ? Notre impuissance à recréer le fait nous marque nettement les limites de notre pouvoir de connaissance. Il n'y a pas de méthode pour peindre un phénomène de l'esprit ou du cœur ; il y a l'attention réfléchie, le don de pénétrer l'objet d'étude et de le rattacher à une série humaine, l'intuition, en un mot[1].

Si le naturaliste doute, il a une ressource toujours à sa portée, l'expérimentation. Soutiendrait-on que les « expériences » faites sur l'être moral sont de même nature et donnent les mêmes résultats au critique qu'à l'anatomiste et au botaniste ? C'est par une abstraction artificielle qu'il isolera, chez un écrivain, le tempérament de l'intelligence et la faculté maîtresse (à supposer qu'il en trouve une, ou qu'il n'en trouve pas plusieurs) des autres facultés qui forment avec elle un tout indissoluble. Même considéré ainsi, d'ailleurs, l'être moral ne lui révélera pas la vérité complète et certaine, parce qu'il se prête toujours mal à l'observation[2], ou, si l'on veut, parce qu'il s'y prête trop bien, ce qui revient au même. De ces « expériences » si peu directes et si peu objectives, que l'observateur, sans bien s'en rendre compte, prépare et dirige dans le sens

1. Discours de M. de Vogué répondant à M. Paul Bourget à l'Académie, 14 juin 1895.

2. « Je pense que rien n'exprime ni ne peut exprimer un esprit, que rien n'exprime ni ne peut exprimer une société, et cela pour trois raisons : la part de l'objet qui se dérobe à l'observation par son caractère virtuel et non présent ; l'obliquité de l'observation, qui est une divination ; l'insuffisance de nos notations. » (E. Droz.)

d'une idée préconçue, il verra sortir infailliblement la conclusion qu'il désire; car le laboratoire, c'est son cerveau, et dans les trois quarts des cas, la manière de poser la question dicte la réponse. S'il est sincère et pénétrant, s'il ne cherche point à tirer des textes autre chose que ce que les textes contiennent, il peut se faire une idée suffisamment précise, par le livre, de l'auteur, et, par l'auteur, du temps où il vit; mais dans les affirmations auxquelles il aboutira il y aura toujours une large part de conjecture. Rien donc ici, ni dans le procédé ni dans le résultat, n'est proprement scientifique.

C'est cependant par ce faux air scientifique, autant que par ses réelles vertus de probité laborieuse et de persévérante énergie, que Taine frappa les esprits et de bonne heure établit son influence sur une jeunesse déjà portée, d'ailleurs, vers le positivisme, à une époque où régnait le culte du fait brutal; car son ascendant sur les générations modernes fut surtout dominant de 1855 à 1870, et lui-même il en eût senti le déclin si, après 1870, il ne se fût détourné vers les études historiques. Au lendemain de sa mort, M. Faguet, en exagérant peut-être cette influence, reconnaissait qu'elle n'était plus prépondérante.

Ce très grand esprit, quelquefois faussé par la rigueur de sa logique aux choses où il fallait de la souplesse à la Sainte-Beuve, a eu une très grande influence sur les esprits de la classe lettrée en France. *Plus grande que celle de Renan,* qui était d'assimilation plus difficile, qui était plus lentement pénétrable. C'est surtout à cause de Taine qu'à peu près tous les hommes de trente à cinquante ans en France sont positivistes. L'influence de Darwin et de Spencer n'est venue en France qu'après celle de Taine, et la confirmant. La génération nouvelle s'écarte de cette direction et cherche ou à croire, ou à créer une nouvelle métaphysique, en tout cas à rouvrir la porte du suprasensible.

Renan, en mourant, ne se sentait pas ainsi abandonné : tout aussi européenne que la gloire de Taine, sa gloire était plus populaire : non que la foule connût ses livres, mais, par les lettrés, son esprit s'infiltrait jusqu'à elle.

Dès le début, Taine avait vu se dresser en face de lui les philosophes et critiques orthodoxes, tels que Caro et Planche, que ses idées morales inquiétaient autant que ses théories littéraires. Il refusait, avec raison peut-être, de se placer à ce point de vue, et nous n'avons pas à nous y placer davantage, car il peut être triste que le positivisme nous interdise tout regard vers l'infini, que le déterminisme, en nous montrant partout le jeu fatal d'un mécanisme dont les rouages se meuvent sous nos yeux, nous prive du spectacle supérieur de la

volonté humaine s'élevant, par son libre effort, vers l'idéal qu'elle entrevoit confusément d'abord et réalise enfin, victorieuse d'elle-même. N'acceptons pas cette philosophie si nous le voulons, et, si nous le pouvons, démontrons-en la fausseté. Mais s'indigner contre les conséquences d'une doctrine dont on n'aurait pas réfuté le principe, serait puéril. Littérairement, il est certain que l'admiration, si elle ne disparaît pas, change tout à fait de nature. Puisque le premier caractère de la critique ainsi renouvelée est la suppression complète de l'idée et de la moralité dans les œuvres d'art[1], les émotions qui ont leur source dans le spectacle du beau moral tombent d'elles-mêmes; mais les émotions esthétiques ne sont guère moins altérées dans leur source. Ce qui intéresse désormais le critique, ce ne sont pas les belles pages, ce sont les beaux cas et les documents probants. Tel auteur médiocre passe dès lors au premier plan; tel auteur exquis est rejeté au second plan, car il ne *prouve* rien. Ceux qu'il n'est pas commode de déposséder d'une gloire ancienne sont autorisés à la conserver, à condition toutefois qu'ils prennent dans le système leur place d'autant plus large qu'ils sont plus grands. Racine s'y prête de bonne grâce, mais avec un peu d'étonnement; Corneille et Descartes, moins souples, demeurent à la porte, dont ils gênent l'accès; la Fontaine est tout ce qu'on veut qu'il soit; Balzac s'étale au centre et, plus que Mme de la Fayette, se sent chez lui dans cette usine. L'édifice est logiquement construit, mais on n'y séjourne pas longtemps sans inquiétude. Il ouvre sur un paysage aux lignes arrêtées, mais d'une âpreté aride, que ne baigne point la rosée des matins, que ne voile point la brume légère des soirs. Taine sait analyser et nous faire pénétrer à sa suite dans ce qu'il analyse. Il sait peindre et nous faire voir ce qu'il voit. Mais nous n'avons à craindre avec lui aucun de ces hasards de lecture, aucun de ces coups imprévus qui vont jusqu'à l'âme et mouillent traîtreusement les yeux. Il n'est pas ému, et il n'émeut pas.

Cette âpreté dans la force, ce manque de charme et de grâce, causaient au délicat Amiel une sensation pénible comme l'odeur d'un laboratoire, et il attribuait cette sensation à deux choses: à la philosophie morale de l'auteur et à son principe littéraire :

1. Paul Bourget, *Essais de psychologie contemporaine.* — M. Paul Bourget montre que le terme où aboutit nécessairement cette philosophie critique de Taine, c'est le pessimisme.

« Le profond mépris de l'humanité qui caractérise l'école physiologiste, et l'intrusion de la technologie dans la littérature, inaugurée par Balzac et Stendhal, explique cette aridité secrète que l'on sent dans ces pages, qui vous happe à la gorge comme les vapeurs d'une fabrique de produits minéraux. Cette lecture est instructive à un très haut degré, mais elle est antivivifiante: elle dessèche, corrode, attriste. » M. Monod répond que Taine, accessible à tous les grands sentiments comme à toutes les grandes idées, « regardait comme un devoir de probité morale autant qu'intellectuelle d'écarter de la recherche du vrai toutes les vagues chimères par lesquelles l'homme se crée un univers conforme aux désirs de son cœur ». Soit; mais par la seule intelligence on ne comprend pas tout, et même on ne comprend rien à fond. Ce qu'il s'interdit et nous interdit, ce n'est pas l'abus du sentiment, c'est tout recours au sentiment, et souvent là où le sentiment aurait le droit d'intervenir. Ce qu'il enlève à l'homme, ce ne sont pas des chimères qui troublent son imagination, c'est ce qui soutient sa volonté, la conscience de sa grandeur morale et l'orgueil de sa raison.

De quelle façon, dès lors, les hautes consciences de ce temps durent accueillir ces théories inexorablement scientifiques et, pour ainsi parler, inhumaines, on le devine. Quinet et Hugo exilés n'essayaient même pas de les comprendre : « Ce que l'on appelle la critique nouvelle a pour première condition l'anéantissement de la conscience et de l'âme. L'homme n'existe plus qu'à l'état de *chose*[1]. » Instinctivement ils repoussaient un système qui leur paraissait conduire à tout excuser, à force de tout expliquer. En quoi peut-être ils n'avaient raison qu'à demi; car, pour ne pas emprunter nos exemples à l'histoire, où Taine bientôt condamnera si nettement ce qu'il aura expliqué (mais l'historien pourrait sembler en contradiction avec le critique), il avait fort bien défini et démonté l'éclectisme officiel pour mieux le rendre haïssable. Seulement, à prendre la moyenne des esprits, qui n'ont ni parti pris très décidé ni très énergique maîtrise d'eux-mêmes, l'habitude de chercher et de trouver le *pourquoi* de tout facilite réellement la transition entre comprendre et justifier. Établir que tel homme, tel auteur, a eu *des raisons* pour agir, pour écrire comme il l'a fait, c'est, si l'on n'y prend garde, s'acheminer à reconnaître qu'il a eu *raison* de le faire. Taine lui-même, nature morale élevée et qui valait mieux

1. Lettre de Quinet à Michelet, 15 août 1864. Cf. Stapfer, *V. Hugo à Guernesey.*

que son système, s'y fût tout doucement acheminé peut-être, si l'invasion et la Commune ne l'eussent forcé à rebrousser chemin; car l'Allemagne avait ses raisons pour violenter la France, et pourtant elle n'avait pas raison. Les jacobins avaient eu leurs raisons pour faire peser la Terreur sur la France de l'ancien régime, et ils n'avaient pas raison davantage d'avoir ainsi conçu et pris leur revanche.

En reconnaissant donc que l'œuvre de Taine, dans sa solide unité et sa logique inflexible, est en étroite relation avec le temps où il a vécu et a fortement agi sur ce temps dont elle était la plus juste expression, il faut bien ajouter, d'une part, que cette influence n'a jamais été universellement acceptée; de l'autre, qu'elle va s'affaiblissant de plus en plus. Un ami intime de Taine, Prévost-Paradol, jugeait déjà sa méthode « étroite et exclusive[1] ». On voit, par la correspondance de Flaubert (un de ceux précisément qu'on serait tenté de classer parmi les inspirateurs ou les disciples de Taine), qu'il ne peut comprendre comment, alors même qu'on aurait épuisé toutes les causes qui expliquent la naissance du talent chez un écrivain, on aurait résolu cette difficulté essentielle, pourquoi cet écrivain est *lui* et non tel ou tel autre. La réaction positiviste contre le romantisme avait sa raison d'être : elle ne l'a plus. Tourmentée par des aspirations, des besoins de pitié que Taine ignorait ou écartait, la génération contemporaine sent la vanité de cette aristocratie intellectuelle dont il était si fier. De l'admiration pour quelques hommes, élus de la destinée, symboles éclatants de la race, elle passe à la sympathie pour tout ce qui est homme et de l'homme. Tournant le dos au système de Taine, elle rêve justement d'un avenir où l'humanité, affranchie autant qu'il est possible de la tyrannie des forces matérielles, fondera le règne de l'esprit. Et c'est pourquoi il arrive, nous dit-on, à Tolstoï de s'emporter contre Taine et sa doctrine.

Taine était de toute nécessité un cerveau borné. Je ne saurais expliquer autrement sa prétention de réduire à zéro l'influence de l'homme dans l'histoire de l'humanité, et d'attribuer le rôle principal à des facteurs sans vie : l'eau, le limon, etc. N'est-ce pas de la folie pure? Le Bouddha et le Christ n'ont-ils pas transformé l'existence et déterminé la vie nouvelle de millions et de millions d'êtres humains? L'eau et le limon ne sauraient donner la vie à rien. C'est l'esprit, l'esprit vivifiant de l'homme, qui exerce son influence sur les générations successives et jusque dans l'avenir le plus lointain[2].

1. Lettre à Gréard, 5 mai 1856, à propos de l'*Essai sur Tite-Live*.
2. Sergejenko, *Entretiens et Souvenirs de Tolstoï;* Leipzig.

Pour nous, le point de vue de la critique littéraire nous suffit. On respecte Taine en le combattant. Mais l'historien, si différent, à certains égards, du critique, et si peu impassible, a écrit, dans les *Origines :* « Un système ne nous agrée point parce que nous le jugeons vrai ; mais nous le jugeons vrai parce qu'il nous agrée. Voilà le canal par où coule le fanatisme politique ou religieux. » Dans le domaine littéraire, l'esprit de système a des effets moins funestes, mais il a même origine et même caractère. Taine a construit le sien tout d'abord parce qu'il lui agréait, et c'est plus tard seulement qu'il en a vérifié les bases par l'étude des littératures et de l'histoire, et il les a jugées solides parce que l'édifice était déjà debout aux yeux de sa pensée. Ce bel édifice logique s'est donc écroulé quand a fléchi sous son poids la conception magnifiquement creuse qui lui tenait lieu de fondement.

BIBLIOGRAPHIE

G. Planche. — Article de la *Revue des Deux Mondes,* 1er avril 1857.

Sainte-Beuve. — *Causeries du lundi,* XIII, 249 à 284 ; 1857.

— *Nouveaux Lundis,* t. VIII ; 1864, Calmann-Lévy.

Cuvillier-Fleury. — *Études historiques et littéraires ;* 2 in-16, Michel Lévy, 1854. — Cf. *Revue des Deux Mondes,* sept. 1851 et avril 1857 (*Sainte-Beuve* et *Taine*).

De Mazade. — Article de la *Revue des Deux Mondes,* 15 juillet 1867.

Ph. Chasles. — *Mémoires,* t. II.

Edm. Schérer. — *Études sur la littérature contemporaine,* IV, V, VI et VIII (*Taine*); Calmann-Lévy. — Cf. *Mélanges de critique religieuse.*

Paul Bourget. — *Essais de psychologie contemporaine ;* Lemerre, 1883 ; p. 177-250 (4e édit., 1885); in-18. — Cf. *les Deux Taine : Minerva,* 1er août 1902; Hachette.

Brunetière. — *L'Évolution des genres,* 9e leçon ; Hachette, in-16, 1890.

— *Questions de critique,* 296 à 324 (*la Critique scientifique*); 2e édit., Calmann-Lévy, 1889. — Cf. *Revue des Deux Mondes,* 1er sept. 1902.

O. Gréard. — *Prévost-Paradol;* Hachette, in-16, 1894.

Em. Hennequin. — *Études de critique scientifique;* Perrin, in-18, 2e édit., 1890 (1re édit. 1888).

G. Pellissier. — *Nouveaux Essais de littérature contemporaine ;* Lecène, 1895, in-18 jésus; p. 163-179.

— *Le Mouvement littéraire au dix-neuvième siècle,* 2e partie, 7 ; 3e partie, 3; Hachette, 1889. Cf. *le Mouvement littéraire contemporain ;* Hachette, in-16, 1901 ; IV.

G. Larroumet. — *Nouvelles Études de littérature et d'art ;* Hachette, in-16, 1894; p. 119-134.

Gabriel Monod. — *Les Maîtres de l'histoire, Renan, Taine, Michelet;* Calmann-Lévy, in-16, 1894.

Jules Lemaître. — *Les Contemporains,* 4e série ; Lecène, in-18 jésus; 1889. Cf. 6e série, *Figurines ;* 1896.

Amédée de Margerie. — *H. Taine ;* Poussielgue, in-8o, 1894.

Droz. — *La Critique littéraire et la Science ;* Leroux, 1893, in-8o de 31 p.

— *La Critique littéraire de Taine ;* Lecène, 1895 et 1896, 2 in-8o.

René Doumic. — *Hommes et Idées du dix-neuvième siècle ;* Perrin, in-16, 1903; p. 163-181.

Albert Sorel. — *Discours de réception,* 8 févr. 1895 (en remplacement de Taine), et réponse de M. de Broglie. — Cf. le *Temps* du

30 mars 1898, et *Études de littérature et d'histoire;* Plon, 1901, in-8° (*Taine* et *Sainte-Beuve*).

LANSON. — *Histoire de la littérature française;* Hachette; 6e partie, II, 2.

DE VOGUÉ. — *Le Dernier Livre de Taine;* 1894.

ÉM. FAGUET. — *Politiques et Moralistes du dix-neuvième siècle,* 3e série, 1899 (*Taine*); Hachette. — Cf. *Revue bleue,* 11 mars 1893, 19 janv. 1901.

— Chap. XIII du t. VIII de l'*Histoire* Petit de Julleville; Colin, 1899.

VICTOR GIRAUD. — *Essai sur Taine, son œuvre et son influence;* Hachette, gr. in-8°, 1900 (2e édit., 1901).

ÉM. BOUTMY. — *Taine, Schérer, Laboulaye;* Colin, in-18, 1901.

BARZELLOTTI. — *Ippolito Taine*; Rome, 1895. — *La Philosophie de H. Taine,* trad. de l'italien par Dietrich; 2e édit., Alcan, 1900, in-8°.

JUGEMENTS

I

Notre cacique Taine est bien l'esprit le plus abstrait que j'aie connu : ce gaillard-là a des systèmes sur tout, et sa vie n'est qu'un long système. Il étudie sans cesse Aristote et Spinoza, il s'y plonge, il s'y enfonce, il leur trouve de l'esprit, de l'imagination; grand bien lui fasse! J'aime mieux le croire, comme on dit, que d'aller y regarder. Chez lui, ce n'est pas, comme on pourrait penser, ce n'est pas affectation pure, la nature l'a ainsi fait : il est inexorablement logique, et métaphysicien jusqu'à l'absurde. Dans toute chose, il remonte au principe, ou du moins ce qu'il croit l'être, et il en déduit rigoureusement, inflexiblement, avec une grande puissance de dialectique, les plus énormes sottises.

On s'en moque un peu à l'École, non pas moi, car j'aime l'entendre exposer ses théories; il parle avec facilité, clarté, élégance, quoique toujours il reste un peu froid et monotone. Mais beaucoup n'ont pas la même patience, et il est si facile de tourner en ridicule un système philosophique! la raillerie part, soudaine et involontaire; l'*être en soi* a fait les délices du poêle pendant plus de quinze jours. C'est le fonds même de la doctrine du cacique : en partant de là, il arrive à la négation de la liberté, à l'absolutisme en politique, etc., et nous de rire.

Ce qui n'empêche pas que Taine vaille mieux qu'aucun de nous. Il n'y a pas d'esprit plus étendu, plus flexible, plus actif. Il se répand sur mille études à la fois : mathématiques, philosophie, histoire, littérature française et étrangère, rien ne lui échappe; il a tout vu, tout lu, il sait tout. Il travaille vite et bien...

Celui qui fait le plus d'ouvrage, qui a le plus d'activité dans les idées, de promptitude dans l'esprit, avec une merveilleuse force de volonté et une attention toujours soutenue, c'est Taine. On ne peut le voir sans admiration. Quand on a, à vingt et un ans, un tel empire sur soi-même, qu'on fasse tout par règle et par principes, qu'on se soit tracé une ligne de conduite dont

on ne se départisse jamais, qu'on exécute par raison le bien que les autres font par instinct, par sentiment, que jamais on ne se laisse aller à une mauvaise action, ou même à une action indifférente, mais qui ne serait pas utile, c'est un merveilleux spectacle. Personne n'aime Taine dans la section, mais tout le monde l'estime. C'est le caractère le moins liant, et le cœur le moins sympathique qu'on puisse rencontrer : cela n'est pas étonnant, il est tout raison. Et note, comme dernier trait, qu'avec de grandes connaissances, une mémoire imperturbable, une facilité d'élocution que n'a pas About lui-même qui l'emporte par l'esprit, avec des principes arrêtés sur toutes choses, il n'a pas le moindre grain d'ambition.

Il a pour principe qu'un homme doit se développer le plus qu'il peut dans tous les sens, corporel, moral et intellectuel; or, se jeter dans la dissipation du monde, dans les distractions de la politique, c'est perdre un temps précieux pour la culture de soi-même.

Comme il s'est fait lui-même plus que tout autre, il a un immense orgueil, qui se cache toujours sous les dehors les plus polis, et se pare sans cesse d'une affectation de louer tout le monde. Mais, malgré lui, il accable son interlocuteur du sentiment de sa supériorité. Rien n'est plus singulier que de l'entendre discuter. Jamais il ne se passionne, il écoute jusqu'au bout, avec un calme imperturbable, les arguments de son adversaire, puis il les reprend lui-même, les expose de nouveau avec une clarté dont, seul, il a le secret, rattache l'opinion, quelle qu'elle soit, au principe philosophique dont elle dérive nécessairement, puis expose les diverses objections faites à ce principe, et conclut. Cette manière nette, mais froide, d'exposer les choses, jette toujours About hors des gonds. Il se livre des tournois de paroles où Taine a presque toujours l'avantage; chacun reste de son opinion, mais je parle de l'effet que produisent les combattants. About éblouit à force d'esprit et de vivacité, mais l'autre convainc davantage...

Fr. Sarcey, *Correspondance*, 1849.

II

M. Taine n'a jamais été qu'un philosophe.

Paul Bourget, *Essais de psychologie contemporaine;* Lemerre.

III

Dans tous ses travaux si divers, il a été d'abord, il a été uniquement professeur. Partout et toujours, son unique souci a été d'exposer une thèse, de développer une doctrine, de démontrer. Aucun esprit ne fut plus sérieux, plus didactique, plus logique. Aucun maître, enseignant la géométrie, ne se montra jamais plus préoccupé de mettre ses théorèmes en ordre et de porter l'évidence dans chaque démonstration.

Cet appareil logique et didactique, loin de le dissimuler, Taine semblait, au contraire, prendre plaisir à le bien étaler, à le rendre visible à tous les yeux. De là la puissance de ses livres, leur clarté, leur netteté, leur précision; de là aussi, dans sa manière, on ne sait quoi de toujours tendu, et qui fatigue à la longue, un manque complet d'abandon et d'imprévu; de là également, dans tous ses livres, cet esprit de système qui prétend faire rentrer toutes choses de force et quand même dans la thèse que l'auteur soutient, qui prétend renfermer la réalité vivante et complexe dans les formules rigides et les cadres inflexibles que sa logique a tracés. Personne ne démontre plus impérieusement que M. Taine, et, cependant, il ne convainc pas toujours, et il persuade rarement.

Sur cette rigueur de l'appareil démonstratif, M. Taine, dans tous ses livres, jetait son style comme un magnifique manteau. C'est à ce style, au moins autant qu'à la force de sa pensée, qu'il a dû son succès et son empire. Ce style était d'un merveilleux éclat, abondant et fort, plein de nombre, d'une richesse et d'une variété de mots extraordinaires, éblouissant d'images qui souvent s'entre-choquaient, un style nerveux, impétueux, qui, sans cesse, réveillait et secouait le lecteur, qui ne le laissait pas respirer un moment, qui le forçait à suivre haletant et emporté par ce mouvement et cette fougue. Quelqu'un a dit jadis que M. Taine avait fourbu la langue française. Mais, jusque dans ce débordement d'images, dans cet emportement de la langue, on sentait aussi je ne sais quoi de tendu, de systématique, de voulu; tout, chez M. Taine, jusqu'à son imagination même, semblait être un effet de sa volonté.

Ch. Bigot, *Revue pédagogique,* mars 1893.

IV

Les œuvres littéraires ne l'intéressaient que comme des signes d'un état social ou moral, ou comme des manifestations d'une sensibilité particulière. Ce qui se faisait en ce sens sous ses yeux le laissait à peu près indifférent. Il n'enveloppait pas, comme M. Renan, toute la littérature dans un mépris immense et très doux, mais il n'en suivait point les progrès avec attention. Aussi comment l'eût-il pu faire? Occupé d'un travail immense, pouvait-il trouver le temps de lire les nouveautés?

Les jeunes écoles, blessées de son dédain, l'accusèrent de timidité et de faiblesse. Reproche bien injuste! Taine, au lieu de se répandre vainement dans la critique quotidienne, ramassait ses forces pour accomplir une œuvre vaste et savamment ordonnée. Il faut l'en louer et l'en admirer. Et puis, nous l'avons dit : c'était un philosophe. Bien qu'il écrivît avec autant d'éclat que de force, il n'avait nullement l'esprit littéraire. Les formes du style l'intéressaient, non point en elles-mêmes, mais uniquement comme indices d'un esprit ou d'un tempérament. La critique, telle qu'il la concevait, ne s'applique pas aisément aux productions contemporaines. Elle ne peut s'exercer avec liberté que sur les œuvres du passé.

Anatole France, *la Vie littéraire* (*Temps,* mars 1893).

V

Il est très grand. C'est peut-être le cerveau de ce siècle qui a emmagasiné le plus de faits et qui les a ordonnés avec le plus de rigueur. Chacune de ses « histoires », chacune de ses « descriptions », — description d'un homme, d'une littérature, d'un art, d'une société, d'une époque, d'un pays, — ressemblent à des constructions massives et serrées. Sous les propositions qui s'enchaînent, les séries de faits se commandent, — telles les assises successives d'un monument. Taine est un prodigieux bâtisseur de pyramides.

Nul n'a plus durement appliqué, ni à des objets plus divers, des théories plus étroitement déterministes. Mais, l'expérience du plus savant homme étant toujours fort restreinte, toute explication d'un ensemble un peu considérable de phénomènes, même suggérée par l'expérience, devient forcément création.

L'esprit, au début, s'accommode aux parcelles de réalité qu'il a pu saisir ; mais, dès qu'il s'agit d'une réalité plus étendue, et de toute la réalité, c'est elle que nous accommodons à notre esprit ; c'est notre esprit qui complète les faits, et qui les pétrit, et qui suppose entre eux des relations afin de justifier des lois. Toute philosophie est poésie.

Et c'est pourquoi nul n'a fait plus souvent que Taine autre chose que ce qu'il croyait faire ; nul n'a plus senti et imaginé, alors qu'il croyait uniquement percevoir, observer et classer.

La théorie qui est censée former le support de l'*Histoire de la littérature anglaise* ne rend bien compte que des individus médiocres ; elle n'éclaircit, par conséquent, que ce qui nous intéresse le moins. Elle n'explique guère les grands écrivains. Tandis que Taine se travaille à voir en eux les produits du moment, du milieu et de la race, il nous les montre surtout comme des producteurs d'une certaine espèce de beauté où nous ne saurons jamais au juste ce qui revient à la race, au milieu et au moment. L'*Histoire de la littérature anglaise* est un livre splendide ; mais le meilleur en subsisterait, la théorie ôtée ou réduite à d'assez modestes truismes.

Pareillement, la « faculté maîtresse » explique tout dans l'œuvre d'un artiste, excepté la beauté. La « faculté maîtresse » peut, en effet, se rencontrer aussi bien chez un galfâtre que chez un homme de génie...

Hippolyte Taine fut un de nos maîtres. La période positiviste de notre littérature — celle qui commença vers 1855 et que nous voyons s'achever — garde très profondément son empreinte.

On ne découvre des vérités neuves que par de grands partis pris qui entraînent tout autant d'erreurs. Qu'importe ? Les vérités restent. Taine est l'écrivain qui nous fait le plus fortement sentir et comprendre l'animal et la machine qu'est toujours l'homme. Seulement, c'est là une vérité que nous avons assez vue, et des vérités un peu différentes sont en train de nous attirer davantage. Et, donc, il adviendra de Taine comme d'autres grands inventeurs ou rajeunisseurs d'idées : on l'abandonnera pendant trente ans, — pour lui revenir.

JULES LEMAÎTRE, *Figurines,* et *Temps*, mars 1893.

VI

En tant que critique, je suis si éloigné des idées de M. Taine et de sa méthode, que je crains d'en parler avec impertinence.

Il me semble que c'est ici que la logique du système de cet homme systématique est en défaut. Cet aristocrate a donné de l'art et de la littérature la définition la plus démocratique qui se puisse. Séduit par je ne sais quelle théorie fumeuse de Stendhal, et restée dans Stendhal à l'état de fumée, plus encore, ce qu'on a vu certainement, mais non assez dit, par les idées de cet autre systématique qu'était Nisard, Taine a vu dans la littérature l'expression mathématique de la société, de la race, du milieu, et n'y a pas voulu voir autre chose, et a cru classer les auteurs selon qu'ils étaient les expressions plus ou moins adéquates, en effet, de toutes ces choses.

Autrement dit, ce sont les illettrés qui font les grands livres beaucoup plus que ce ne sont leurs auteurs, et Corneille exprime beaucoup plus la pensée de ses bons voisins que la sienne propre. Creusez un instant, et vous verrez que je n'exagère point tant. Si la théorie était vraie, la classification des auteurs devrait être bien remaniée...

Heureusement Taine ne suivait pas logiquement sa méthode en ce point. Il la prenait comme à rebours. Il prenait d'abord les auteurs illustres, et qui étaient illustres tout simplement parce qu'ils avaient eu du génie; il les étudiait de très près, et puis, après coup, il reconstituait, d'après eux, l'esprit de leur temps, et avait peu de peine à montrer enfin que de cet esprit ils étaient les représentants, les signes, les expressions et les résultats et les effets merveilleusement exacts.

Em. Faguet, *Revue bleue,* 11 mars 1893.

VII

« Chercher le vrai... Chercher le vivant... » Ces paroles revenaient souvent dans sa conversation familière; et, bien que sa modestie se gardât de toute profession de foi, il était visible que ces habitudes de langage décelaient, malgré lui, l'idée directrice de sa vie et la règle constante de sa conduite. Il n'a jamais eu d'autre ambition que celle d'augmenter la somme des vérités déjà trouvées et de détruire, en lui-même et dans les autres, quelques-unes des erreurs héréditaires qui poursuivent, de siècle en siècle, l'humanité paresseuse et docile aux mots vides de sens. Dès qu'il eut pris ce grand parti, il fut impossible de l'en distraire. Rien ne put fléchir la douceur obstinée avec laquelle il résolut de subordonner et de sacrifier,

s'il le fallait, aux droits de sa pensée tout ce qui fait la préoccupation principale des autres hommes : soin de la carrière, recherche des honneurs, souci de la popularité...

On peut dire, sans rien exagérer, que M. Taine a donné sa vie au devoir qu'il s'était imposé. Plus d'une fois, avant les atteintes finales qui ont eu raison de son énergie, sa santé avait été gravement compromise par l'excès du labeur. L'extrême tension du cerveau avait fatigué son tempérament, pourtant robuste, au point que, très souvent, même au temps de sa jeunesse, les médecins avaient dû lui ordonner un repos absolu. Mais il était devenu, à force d'habitudes volontaires, incapable d'inaction. Même lorsqu'il était obligé de ne pas écrire, sa méditation intérieure demeurait ininterrompue, et sa conversation toujours précise, volontiers questionneuse, attestait le désir d'informations et le feu de vaillante curiosité qui vivaient en lui. Il est mort à la tâche. « L'essentiel est de creuser son sillon ou sa fosse, a-t-il dit quelque part, le reste est indifférent. » Hélas ! le bon travailleur n'a pas pu finir son sillon.

Gaston Deschamps, *Journal des Débats,* mars 1893.

VIII

Au cours de ses études sur Racine, Saint-Simon, la Bruyère, la Fontaine, Mme de la Fayette, il se fait une notion du caractère français, qu'il reprendra sans cesse, l'étendant et la complétant, et qui exerce sur le rythme de son œuvre autant d'influence que sa notion primordiale de l'homme infirme par naissance et de la société malade par nature. C'est l'esprit classique ; il en déduira sa théorie de la Révolution française, et cette idée deviendra l'idée maîtresse des *Origines de la France contemporaine.*

On s'explique, dès l'abord, ce qu'il comprendra dans ce livre et ce qu'il en exclura. On voit venir de la même allure et se supposer les uns les autres, la tragédie classique et les *Droits de l'homme,* la monarchie absolue et la démocratie. C'est la grande route royale et nationale de l'histoire à travers les plaines et les vignobles de la France moyenne ; mais cette route s'arrête au pied des montagnes couvertes de neiges éternelles ; aux grèves où l'Océan, qui se perd dans l'infini, étale ses nappes mouvantes sur le sable morne ; aux rochers, où les vagues perpétuellement troublées se brisent en écume, sous un

ciel lourd de tempêtes. La France est le pays des contrastes. Sa Chanson de geste abonde en merveilles; et n'est-ce point découper d'une main trop tranchante en son histoire que d'en écarter, à titre de digressions, tant de glorieuses aventures et d'héroïques épreuves, cet appétit de l'impossible et ces longs abattements, coupés de fièvres, la folie de la croix et la folie de la liberté, la voie épique, qui va de Jérusalem à Fleurus, du cycle de Charlemagne à celui de Napoléon? Ce sont pour Taine des rayons divergents. Il s'interdit de les suivre, comme il s'interdit l'élévation vers le mystère et l'ascension vers la métaphysique.

Il avait entrepris d'appliquer en grand sa méthode, d'écrire l'histoire d'une littérature et d'y chercher la psychologie d'un peuple. Il avait choisi l'Angleterre parce qu'il retrouvait dans la littérature anglaise, à tous les âges, l'homme passionné, concentré, intérieur, qui est l'Anglais d'aujourd'hui. Taine, dans ce livre, donna sa mesure. Par ce coup de maître, il ne se plaça pas seulement au premier rang de nos écrivains, il fit grand honneur, en Europe, à la littérature française.

La méthode avait fait ses preuves; Taine en présenta, dans l'introduction de la *Littérature anglaise*, un exposé magistral. Elle se ramène, en réalité, à quelques données simples : toutes les choses humaines, que ce soit le génie d'un artiste ou le génie d'un homme d'Etat, la littérature d'un peuple ou ses institutions, ont leurs causes, leurs conditious et leurs dépendances. Pour l'homme et pour le peuple, il y a une disposition initiale maîtresse et supérieure, qui dirige toutes les idées et tous les actes. Elle procède de trois forces primordiales, la race, le milieu, le moment.

Taine devait beaucoup à Sainte-Beuve, et il aimait à le proclamer. Toutefois, pour cette conception fondamentale, il relevait d'un autre maître. « Mon idée, disait-il, traîne par terre depuis Montesquieu; je l'ai ramassée, voilà tout. »

Nous reconnaissons les fameux « rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses »; mais, en les constatant, n'oublions pas que la nature des choses, ici, c'est la nature humaine. En histoire, c'est l'homme qu'il faut rechercher partout et partout remettre en son rang, car partout on le reconnaît. Qu'est-ce, en effet, que la race, dans le développement de la civilisation, si ce n'est l'ensemble des caractères héréditaires imprimés par la famille aux générations? Qu'est-ce que le milieu, si ce n'est l'humanité accumulée depuis les origines,

es traditions, les croyances religieuses, les chants populaires, les lois, tout ce qui façonne les individus, lie le passé à l'avenir, supprime la mort dans les nations et fait que l'homme tient à sa patrie comme la plante tient au sol d'où elle tire sa sève, sa fleur et sa semence? La destinée d'un peuple, ainsi considérée, se réduit aux faits permanents de son histoire. Les peuples demeurent, dans les conditions naturelles imposées à la vie humaine, les artisans de leur destinée. Les formules que nous en donnons sont de pures créations de notre esprit, et elles ne mènent pas plus les affaires du monde que les formules des astronomes ne mènent le cours des astres. Mais dans le spectacle de l'humanité errante, souffrante, et travaillant toujours à mieux voir, à mieux penser, à mieux agir, à diminuer l'infirmité de l'être humain, à apaiser l'inquiétude de son cœur, la science découvre une direction et un progrès : elle ajoute à l'intérêt émouvant du drame l'idée d'une harmonie supérieure dont ce drame est l'expression.

Pour expliquer les faits, Taine les lie; pour les montrer, il les arrête. Son histoire, ainsi enchaînée et groupée, est immobile; mais il supplée, par l'animation du style, au mouvement du récit qu'il supprime.

Albert Sorel, *Discours de réception à l'Académie*, 7 février 1895.

IX

Bien qu'elle soit demeurée inachevée, l'œuvre de Taine nous impose par sa grandeur, sa puissance et son unité. L'*Intelligence* (1868-1870) en forme le centre et en donne la clef. Tous ses autres écrits n'en sont que des illustrations. De 1848 à 1853 il fixe pour lui-même sa méthode et son système; de 1853 à 1858 il parcourt l'histoire et le monde pour chercher dans des cas particuliers (*La Fontaine*, *Tite-Live,* les *Essais*) des vérifications de cette méthode et de ce système; de 1858 à 1868 il les applique à de larges généralisations littéraires et artistiques; de 1870 à 1893, à une vaste généralisation historique. Il y a peu d'exemples d'une pensée aussi fidèle à elle-même, aussi nettement formulée dès le début, aussi rigoureusement maintenue jusqu'au bout dans sa ligne inflexible à travers une accumulation incessante de faits, un jaillissement intarissable d'idées et d'images. De la première ébauche de sa thèse sur les

Sensations au dernier chapitre de ses *Origines,* Taine reste identique à lui-même, et la préface du *Tite-Live*, la conclusion des *Philosophes français,* l'*Introduction à la Littérature anglaise,* le livre de l'*Intelligence,* marquent les points de repère d'un système plutôt que les étapes d'une pensée qui évolue.

G. Monod, Notice sur Taine, dans l'Annuaire des anciens élèves de l'Ecole normale supérieure.

X

Sans doute les phénomènes de l'ordre moral ont tous leurs causes comme ceux de l'ordre physique. Seulement, ces causes tombent-elles sous notre analyse? Y a-t-il moyen d'assujettir à des règles fixes une matière aussi complexe, aussi ondoyante? Voilà ce qu'il est difficile de croire; et, si Taine serre le problème de plus près qu'on ne l'avait fait avant lui, c'est là son titre, qui est des plus méritoires; mais, sans se plaindre qu'il n'ait pas résolu un problème insoluble, bien plus, en rendant justice à la précision et à la ténacité de son enquête, on peut craindre qu'il n'ait rendu moins habile l'instrument de la critique en le fixant dans une forme trop raide...

Le système de Taine, à le prendre dans sa rigueur mécanique, a fait son temps. Ce qui en subsiste aujourd'hui, ce n'est guère plus que ce qui en préexistait chez ses devanciers, et notamment chez Sainte-Beuve.

G. Pellissier, *Nouveaux Essais de littérature contemporaine;* Lecène.

XI

Si Taine fait bon marché (au moins dans ses excès d'esprit) des résultats de l'histoire, il s'exagère étrangement la précision scientifique de l'*anatomie* ou de la critique historique, et cette confiance a été un autre danger, pour lui comme pour ses élèves. — Il est impossible, quoi qu'on en ait dit, de comparer le texte ou le document au fait scientifique, observé ou expérimenté. Le document est œuvre d'homme, et échappe à la précision mathématique, comme tout produit de l'âme humaine : il peut être incertain ou mensonger, et souvent même on ne le saura jamais. Vous appuyez votre dire sur un texte

de Tacite, mais, pour bien juger ce texte, il faut d'abord connaître Tacite, ses opinions et ses tendances, et vous ne les connaîtrez que par d'autres textes qui vous offriront les mêmes difficultés. A force de critique, vous arriverez sans doute à des probabilités infinies; à la certitude mathématique l'histoire doit renoncer. Ses procédés sont scientifiques, mais d'une application si délicate, qu'il n'est historien au monde dont la main ne doive trembler.

Taine est trop sûr de lui et de ses textes. Ni dans son *Tite-Live* ni dans sa *Littérature* il ne jaugera ses documents et ne contrôlera ses impressions avec la défiance nécessaire. Certains passages résistent peu à la chicane. On connaît le beau portrait des Saxons au début de sa *Littérature :* « Sous cette barbarie native, il y avait des penchants nobles, inconnus au peuple romain : » je cherche le texte, et je trouve une phrase de Grimm. « Même dans leurs villages, continue-t-il, leurs chaumières ne se touchent pas; ils ont besoin d'indépendance et d'air libre. » Cela est du Tacite : mais chez quel peuple sauvage, laotien ou malgache, sans parler des premiers Latins ou de l'Attique avant Thésée, ne trouve-t-on pas des chaumières ainsi construites, et que peut-on en conclure pour l'humeur des peuples ?

Taine, qui s'est rendu compte un des tout premiers de cette *anatomie* de l'histoire, n'a pas eu pendant longtemps l'aptitude à la faire; qu'on nous pardonne notre franchise, il a manqué de l'éducation historique.

JULLIAN, Introduction des *Extraits des historiens français du dix-neuvième siècle ;* Hachette.

DISSERTATIONS ET LEÇONS[1]

I

Justifier cette invocation de Prévost-Paradol (*Étude sur Lucrèce,* 1862) : « Salut, lettres chéries, douces et puissantes consolatrices... Depuis que notre race a commencé à balbutier ce qu'elle sent et ce qu'elle pense, vous avez comblé le monde de vos bienfaits; mais le plus grand de tous, c'est la paix que vous pouvez répandre dans nos âmes. Vous êtes comme ces sources limpides cachées à deux pas du chemin, sous de frais ombrages; celui qui vous ignore continue à marcher d'un pied fatigué et tombe épuisé sur la route; celui qui vous connaît, nymphes bienfaisantes, accourt à vous, rafraîchit son front brûlant et rajeunit en vous son cœur. Vous êtes éternellement belles, éternellement pures, clémentes à qui vous revient, fidèles à qui vous aime. Vous nous donnez le repos, et si nous savons vous adorer avec une âme reconnaissante, vous y ajoutez, par surcroît, quelque gloire. Qu'il se lève d'entre les morts et qu'il vous accuse, celui que vous avez trompé. »

(Clermont. — Devoir d'agrégation, 1899.)

II

Est-il vrai de penser, avec Schérer, que l'idéal s'évanouit dès qu'on l'analyse?

(Paris. — Devoir d'agrégation des jeunes filles, 1902.)

III

Commenter ces paroles d'un critique contemporain : « Ce ne sont pas ses pensées, ce sont les nôtres que le poète fait chanter en nous. »

(Aix. — Licence ès lettres. — Composition, juillet 1904.)

IV

Apprécier cette pensée : « Le styliste n'est pas la même chose que l'écrivain : c'en est le contraire. »

(Aix. — Licence ès lettres. — Composition, juillet 1904.)

1. Quoi qu'on n'ait jugé, dans ce *Cours,* aucun critique vivant, ni même beaucoup de critiques disparus, on a réuni à cet endroit un certain nombre de sujets empruntés à d'autres qu'à Taine.

V

S'il est vrai, comme l'a dit J.-J. Weiss, que la littérature d'une société nous renseigne mieux sur elle que tous les documents historiques (*Essais sur l'histoire de la littérature française,* préface de la 1re édition).

(Besançon. — Licence ès lettres, 1905.)

VI

« On a beau être éloquent, on n'a pas pour cela la faculté de faire revivre les êtres. Corneille et Racine ont fait des discours admirables, et n'ont pas créé un seul personnage tout à fait vivant. » (Taine, *Philosophes français du dix-neuvième siècle.*)

(Besançon. — Licence ès lettres, 1900.)

VII

« On croit trop souvent que la poésie est un mensonge, qu'elle altère tout ce qu'elle touche; on se trompe : elle n'est pas un mensonge, elle est la vérité même, mais la vérité plus forte que celle de la vie vulgaire. » (Ernest Bersot.)

(Besançon. — Licence ès lettres. — Compos., juill. 1896.)

VIII

De la nature, du rôle et de la valeur des images dans le style de Taine.

(Dijon. — Devoir de licence, 1898.)

IX

« On ne doit jamais écrire que de ce qu'on aime. » (Renan, Préface des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse.*)

(Grenoble. — Licence ès lettres. — Composition, 1899.)

X

« La Bruyère s'est moins aisément arrangé que Molière de la société de son temps, et l'on voit percer chez lui une pitié qui n'est pas dans Boileau. C'est l'idée d'humanité qui commence à se faire jour. » (F. Brunetière.)

(Grenoble. — Licence ès lettres. — Composition, 1905.)

XI

Vous ferez l'application à la critique — critique littéraire, philosophique ou historique à votre choix — de cette opinion de Renan sur la critique en général : « Le premier principe de la critique est qu'une doctrine ne captive des adhérents que par ce qu'elle a de légitime. »

(Nancy. — LICENCE ÈS LETTRES. — Composition, nov. 1903.)

XII

Discuter et apprécier cette assertion d'un critique contemporain (M. Brunetière) : « Si vous voulez savoir pour quelles raisons quelques-uns de nos plus grands écrivains, Racine et Molière, par exemple, n'ont pas toujours atteint cette profondeur de pensée que nous trouvons chez un Shakespeare ou dans un Gœthe, ou encore pourquoi certaines questions, comme celle de la destinée, qui sont enveloppées dans un *Hamlet* ou dans un *Faust,* semblent leur être demeurées étrangères, cherchez la femme, et vous trouverez que la faute en est à l'influence des salons et des femmes. »

(Nancy. — COMPOSITION DE LICENCE, nov. 1892.)

XIII

« Il faut qu'ayant l'idée d'un objet et d'un événement, le poète trouve d'abord, non pas le mot exact, mais le mot naturel, c'est-à-dire l'expression qui jaillirait d'elle-même en leur présence et par leur contact. Il y a cent expressions pour les désigner sans qu'on puisse se méprendre; il n'y en a que deux ou trois pour les faire voir. » Expliquer le sens de cette pensée de M. Taine, l'éclaircir par des exemples et, au besoin, la discuter.

(Rennes. — DEVOIR DE LICENCE, juin 1892.)

XIV

Fromentin, l'auteur des *Maîtres d'autrefois,* a écrit : « J'étais ravi quand je me flattais d'avoir tiré quelque relief ou quelque couleur d'un mot très simple en lui-même, souvent le plus usuel et le plus usé, parfaitement terne à le prendre isolément. No-

tre langue, étonnamment ferme et expressive, m'apparaissait comme inépuisable en ressources. Je la comparais à un sol excellent, tout borné qu'il est, qu'on peut exploiter indéfiniment dans la profondeur sans avoir besoin de l'étendre, propre à fournir tout ce qu'on veut de lui, à condition qu'on y creuse. »

Vous exposerez la doctrine littéraire contenue dans ce passage, et vous indiquerez les moyens dont disposaient les grands maîtres de la langue (Racine, Chateaubriand, V. Hugo) pour enrichir et renouveler le vocabulaire en évitant les dangers du néologisme.

(Toulouse. — Licence ès lettres, 1902.)

XV

Commenter cette pensée de Renan : « La science est la première condition de l'admiration sérieuse. »

(Toulouse. — Licence ès lettres, 1903.)

XVI

Vous exposerez ce qu'il y a d'*excellent,* — d'*incomplet,* — et, en ce qui concerne Renan, d'*ironique* dans cette conception de l'art d'écrire et de composer : « Écrire, c'est se borner, émousser sa pensée, surveiller ses défauts... L'art de la composition implique de nombreuses coupes sombres dans la forêt de la pensée. » (E. Renan, *l'Avenir de la science,* préface.)

(Toulouse. — Licence ès lettres, juillet 1902.)

XVII

Lamennais (*De l'Art et du Beau,* chap. viii) : « La tragédie a sa racine dans les instincts, les puissances sympathiques qui portent l'homme vers les autres hommes. » — M. Faguet (*Drame ancien, Drame moderne,* avant-propos) : « L'homme va chercher à la tragédie un plaisir qui naît pour l'homme du malheur de l'homme. »

(Besançon. — Baccalauréat, juillet 1905.)

XVIII

Prendre pour cadre d'une étude de la poésie romantique en France ces lignes de Renan : « Le monde aspirait à quelque chose,

et, en effet, dès que vint la paix, et sous l'influence du nom seul de liberté, se produisit un éveil extraordinaire. On s'ouvrit aux idées de l'étranger. On comprit l'infini, le populaire, le spontané.

(Grenoble. — BACCALAURÉAT, juillet 1905.)

XIX

Discuter cette pensée de Joubert et la vérifier par des exemples empruntés à la littérature des trois derniers siècles : « Les écrivains qui ont de l'influence ne sont que des hommes qui expriment parfaitement ce que les autres pensent, et qui réveillent dans les esprits des idées et des sentiments qui tendaient à éclore. »

(Lyon. — BACCALAURÉAT, juillet 1905.)

XX

Prévost-Paradol a dit : « L'histoire antique est un art bien plutôt qu'une science, un récit plutôt qu'une explication, une leçon plus encore qu'un récit. »

En commentant et en précisant par des exemples cette définition, vous vous attacherez à montrer les principales différences qui existent entre les historiens anciens, grecs et romains, et les historiens modernes, notamment les historiens français.

(Nancy. — BACCALAURÉAT MODERNE, 1902.)

XXI

Discuter cette pensée : « L'épopée disparut avec l'âge de l'héroïsme individuel, il n'y a pas d'épopée avec l'artillerie. » (RENAN.)

(Rennes. — BACCALAURÉAT CLASSIQUE, nov. 1897.)

XXII

Développez, sous la forme qui vous paraîtra la plus convenable, ces lignes de Bersot :

« L'âme du XVIIIe siècle, c'est l'humanité, c'est-à-dire une vraie sympathie pour la nature humaine, l'idée de ses droits et le désir de son bonheur, la révolte contre les injures qu'on lui fait, contre les injustices qu'on lui inflige. Ainsi il combat l'intolérance religieuse, le gouvernement arbitraire, l'esclavage, le servage, les entraves au commerce et à l'industrie, l'inéga-

lité artificielle, la torture, la cruauté des peines, la guerre et ses barbaries, et il rêve la perfectibilité de notre espèce. Sans doute il s'est trompé en croyant que les hommes étaient assez mûrs pour le gouvernement de la raison; mais il a bien vu que c'est à la raison qu'il appartient de gouverner, et il a vivement représenté l'idéal vers lequel le genre humain marche, quoiqu'il semble souvent s'arrêter en route. »

(Concours général. — Rhétorique, 1901.)

XXIII

Est-il vrai que toute œuvre littéraire soit le produit d'un état moral déterminé rigoureusement par les causes que M. Taine appelle race, milieu, moment?

(Certificat d'aptitude a l'enseignement secondaire des jeunes filles, 1895.)

XXIV

On a dit (M. Brunetière) de notre littérature classique qu'elle a été « une littérature mondaine, née du monde ». Indiquer sommairement ce qu'elle a gagné et ce qu'elle a perdu à n'être pas une littérature populaire.

(Certificat d'aptitude a l'enseignement secondaire des jeunes filles, 1900.)

XXV

Vinet a dit : « Aucun peuple ne montre à la fois tout ce qu'il est. Chaque moment ne révèle de lui qu'une partie. » — Montrer que cela est vrai en littérature.

(Louhans. — Collège de jeunes filles. — Devoir de sixième année.)

XXVI

Renan a écrit quelque part que l'étude de l'histoire littéraire est destinée à remplacer de plus en plus la lecture directe des œuvres de l'esprit humain. Qu'en pensez-vous et quelle vous semble, en particulier, devoir être la part de l'une et de l'autre, dans l'enseignement de la littérature, à l'école normale?

(Professorat des écoles normales. — Composition. Filles, 1898.)

XXVII

Un critique contemporain (M. Faguet) laisse entendre que le XVIII[e] siècle fait pauvre figure entre le siècle de Louis XIV et le XIX[e] siècle. Vous apprécierez cette opinion.

(CERTIFICAT D'APTITUDE AU PROFESSORAT DES ÉCOLES NORMALES.
Aspirants, 1899.)

XXVIII

Apprécier ce mot d'un contemporain (Renan) : « La bonne littérature est celle qui, transportée dans la vie pratique, fait une noble vie. »

(CONCOURS D'ADMISSION A L'ÉCOLE NORMALE
DE FONTENAY-AUX-ROSES. — Lettres.)

XXIX

Apprécier l'originalité et les excès des doctrines critiques de Taine. Se demander dans quelle mesure la critique peut être vraiment scientifique.

(Fontenay-aux-Roses. — LEÇON.)

XXX

Expliquez et discutez ce jugement de Taine : « Les personnages de Racine sont des êtres abstraits plutôt que des hommes réels; il esquisse un contour, il n'approfondit pas une physionomie; il développe une vertu, il ne construit pas un caractère. »

(Saint-Cloud. — DEVOIR DE LETTRES.)

XXXI

Expliquer et discuter ce mot de Taine : « Le critique est le naturaliste de l'âme; il accepte les formes diverses; il n'en condamne aucune, et les décrit toutes. »

(Fontenay-aux-Roses. — LEÇON DE SECONDE ANNÉE.)

Villefranche-de-Rouergue. — J. BARDOUX, impr.


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY